Représentations de la nature en Espagne : de l'exode rural à l'émergence d'un discours écologique (1950-2020)

Cécile Beau

▶ **To cite this version:**

Cécile Beau. Représentations de la nature en Espagne : de l'exode rural à l'émergence d'un discours écologique (1950-2020). Ecologie, Environnement. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2022. Français. NNT : 2022PA030031 . tel-04069504

HAL Id: tel-04069504
https://theses.hal.science/tel-04069504

Submitted on 14 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Sorbonne Nouvelle Paris 3

ED 122 - Europe latine - Amérique latine
CREC - Centre de Recherche sur l'Espagne Contemporaine
XVIIIe-XIXe-XXe siècles - EA 2292

Études hispaniques et latino-américaines

Cécile BEAU

Représentations de la nature en Espagne : de l'exode rural à l'émergence d'un discours écologique (1950-2020)

Sous la direction Madame le professeur Marie FRANCO

Date de soutenance : 19 Mars 2022

Membres du jury

Miguel OLMOS, Professeur, Université de Rouen

Zoraida CARANDELL, Professeur, Université de Nanterre

Marie FRANCO, Professeur, Université Sorbonne Nouvelle

Marie-Soledad RODRIGUEZ, Maître de Conférences HDR, Université Sorbonne Nouvelle

Ángel RUBIO, *Profesor Contratado Doctor* (habilité), Université Complutense de Madrid

Représentations de la nature en Espagne : de l'exode rural à l'émergence d'un discours écologique (1950-2020)

Mots clés : Exode rural, Espagne vide, Dictature franquiste, Discours sur la nature, Écologie, Miguel Delibes, Julio Llamazares, Rafael Chirbes.

La société espagnole, essentiellement agricole jusqu'aux années cinquante, a connu une industrialisation accélérée, promue par le pouvoir franquiste, qui a entraîné un déclin rapide et irréversible des régions rurales. Ces territoires sont devenus des espaces dépeuplés que l'Etat a laissé péricliter au profit du noyau central (Madrid), de certaines régions périphériques (comme le Pays Basque et la Catalogne) et de nouveaux pôles touristiques côtiers. A travers l'analyse du discours sur la nature et le monde agraire depuis 1950 jusqu'à l'époque actuelle, ce travail de recherche s'intéresse au rôle de l'exode rural dans l'évolution socioéconomique de l'Espagne et entreprend d'éclairer la façon dont l'écologie s'est diffusée dans ce pays à mesure qu'avançait la déruralisation. Les conséquences de la disparition des sociétés paysannes, qui occupaient jadis les espaces que l'on désigne aujourd'hui sous le nom d'Espagne vide (*España vacía*), ont été relativement peu étudiées. Cependant, plusieurs écrivains de la seconde moitié du vingtième siècle se sont penchés sur l'histoire de cette « révolution silencieuse » : Miguel Delibes, Julio Llamazares Rafael Chirbes, notamment, déplorent dans leurs romans le sort réservé à ces régions et à leurs habitants et mettent en avant le rapport contradictoire qu'entretiennent les Espagnols vis-à-vis de leur passé rural. Aussi, les anciens territoires agricoles, délaissés et marginalisés par les pouvoirs publics, semblent retrouver aujourd'hui aux yeux des Espagnols l'importance qu'ils avaient autrefois. Car l'Espagne rurale devient un enjeu politique à partir du moment où le regard que l'on porte sur elle nous renvoie à la fois au passé : suscitant un questionnement sur la façon de surmonter les blessures causées par la guerre civile et la dictature et dont elle porte encore les stigmates, mais également à l'avenir ; à travers la question des moyens à mettre œuvre pour réagir face à la crise environnementale, en préservant la nature et les terres agricoles.

Title of the thesis: Representations of nature in Spain: from the rural exodus to the birth of an ecological discourse (1950-2020)

Keywords: Rural exodus, Empty Spain, Franco's dictatorship, Discourse on nature, Ecology, Miguel Delibes, Julio Llamazares, Rafael Chirbes.

Spanish society, essentially agricultural until the 1950s, underwent an accelerated industrialization, promoted by Franco's government, which led to a rapid and irreversible decline of rural areas. These territories became depopulated spaces that the state allowed to decline in favor of the central core (Madrid), some peripheral regions (such as the Basque Country and Catalonia) and new coastal tourist centers. Through the analysis of the discourse on nature and the agrarian world from 1950 to the present time, this research work focuses on the role of the rural exodus in the socio-economic evolution of Spain and attempts to shed light on the way ecology has spread in this country as deruralization has progressed. The consequences of the disappearance of the peasant societies that once occupied the spaces that today are known as *España vacía* (empty Spain) have been relatively little studied. However, several writers of the second half of the twentieth century have studied the history of this "silent revolution": Miguel Delibes, Julio Llamazares Rafael Chirbes, among others, lament in their novels the fate of these regions and their inhabitants and highlight the contradictory relationship that Spaniards have with their rural past. Also, the former agricultural territories, neglected and marginalized by the public authorities, seem to be regaining the importance they once had in the eyes of the Spaniards. For rural Spain becomes a political issue from the moment we look at it, both in the past, questioning how to overcome the wounds caused by the civil war and the dictatorship, of which it still bears the scars, and in the future, through the question of how to respond to the environmental crisis, preserving nature and farmland.

Introduction

Cette recherche, dont l'objectif est d'étudier l'émergence d'un discours écologique en Espagne à partir de l'analyse des représentations mentales de la population espagnole sur la nature, part du constat d'un paradoxe. Ce pays, où les sociétés rurales ont dominé jusqu'au milieu du XXe siècle, ce pays qui dispose d'une très grande variété de paysages, de climats, et dont la diversité biologique est l'une des plus importantes en Europe, semble se caractériser par le faible poids de l'écologie dans la société, la vie politique – les partis écologistes espagnols sont en effet très minoritaires[1]. Ainsi, ces soixante dernières années, les choix réalisés dans l'aménagement du territoire démontrent que l'écologie est loin de constituer une priorité nationale (comme le suggère notamment la bétonisation forcenée de certains pans du littoral espagnol, ainsi que l'état de marginalisation de nombreuses régions rurales qui semblent avoir été délaissées par les pouvoirs publics). De fait, l'Espagne a connu à partir des années 1950 un phénomène massif d'exode rural, laissant à l'abandon une multitude de villages et de territoires.

Néanmoins, la préservation de l'environnement est une question à laquelle les Espagnols sont sensibles, et les principes de la doctrine écologique sont désormais fermement ancrés dans la société espagnole[2]. Ainsi, il est vrai qu'un grand nombre d'habitants de la péninsule ont manifestement gardé un lien indéfectible avec leur passé rural, leur région d'origine : à travers le retour périodique au village natal tout d'abord, mais aussi par la pratique de la chasse qui y est également plus répandue qu'ailleurs en Europe (ce pays, qui comptait plus d'un million de chasseurs en 2005, même si ce chiffre est en baisse constante, se classe juste derrière la France), et enfin par l'importance accordée au territoire local dans cet État décentralisé dont la construction administrative se subdivise en « communautés autonomes »,

---

[1] López Ruiz, Julio J. *El Ecologismo Político En España : De La Crisis Ecológica a La Acción Política*, thèse pour le doctorat de Philosophie du droit moral et politique, Université de Grenade, 2013, p. 13: "Hay que destacar que, si bien las movilizaciones sociales a favor de un determinado objetivo con tintes ecologistas tienen gran repercusión mediática, ésta no se materializa en resultados políticos significativos para los partidos verdes, los cuales ven cómo los grandes partidos políticos capitalizan los beneficios electorales propiciados por las movilizaciones impulsadas por ellos."
« Il convient de noter que, bien que les mobilisations sociales en faveur d'un objectif à connotation écologiste aient un grand impact médiatique, cela ne se matérialise pas par des résultats politiques significatifs pour les partis verts, qui voient ainsi les grands partis politiques capitaliser les bénéfices électoraux apportés par les mobilisations qu'ils encouragent. »

[2] *Ibid*., p. 24: "el ecologismo como corriente ideológica, en nuestra opinión dominante en la actualidad, no solo impregna los fundamentos doctrinales de las formaciones políticas "verdes", sino que se extiende e impregna todo el espectro ideológico, desde las posiciones más conservadoras, hasta las más progresistas."
« l'écologie en tant que courant idéologique, est selon nous prédominante actuellement, elle imprègne non seulement les fondements doctrinaux des formations politiques "vertes", mais s'étend et imprègne également l'ensemble du spectre idéologique, des positions les plus conservatrices aux plus progressistes. »

entités administratives gérées à l'échelle régionale. L'attachement au territoire local constitue en outre un enjeu majeur dans l'élaboration des nationalismes régionaux car les spécificités territoriales structurent et légitiment les fondements d'un discours nationaliste qui s'appuie entre autres sur la revendication d'une identité et d'une culture vernaculaires. Il y a donc dans la société espagnole un hiatus et une contradiction entre d'une part l'importance accordée au terroir, aux racines rurales, et à la doctrine écologique, majoritairement acceptée par la population, et d'autre part, la mise en pratique de l'environnementalisme, qui est, quant à elle, souvent défaillante.

Mais alors, que représente la nature pour les Espagnols ? En premier lieu, s'intéresser aux représentations de la nature dans le discours implique de prendre en compte l'évolution de ce terme dans l'histoire des idées. Ainsi, le sens du mot *nature* n'est pas le même aujourd'hui qu'en 1950. Les sociétés occidentales conçoivent la nature comme une réalité objective, matérielle, située à l'extérieur de la société humaine, c'est ce qu'a mis en lumière l'anthropologue Philippe Descola. La conception occidentale de la nature justifie un rapport d'exploitation et de domination à l'égard de cet espace « autre », dont nous faisons usage essentiellement pour en tirer de la matière. L'anthropologue a également démontré que l'empreinte humaine sur des territoires longtemps considérés comme sauvages est bien plus présente qu'il n'y parait et la plupart des espaces dits naturels sont en réalité le fruit d'interactions prolongées entre l'homme et son environnement[3]. Aussi, la nature conçue comme espace sauvage est une construction de l'esprit plus qu'une réalité objective car même des territoires reculés de la forêt amazonienne, où l'empreinte humaine semblait absente, ont en réalité été modelés par l'action de l'homme[4]. Aujourd'hui, la crise écologique a largement mis en lumière les dangers qu'implique l'exploitation à outrance de la nature. C'est pourquoi il parait nécessaire de redéfinir ce que représente la nature pour les hommes du XXIe siècle. Baptiste Morizot, qui part des conclusions de Philippe Descola, constate que l'on considère toujours la nature comme un objet qui n'existe pour nous qu'en tant que sujet extérieur et non comme espace partagé par l'ensemble des êtres vivants, néanmoins, il appelle à changer nos pratiques, notre sensibilité, et nos idées pour parvenir à établir avec la nature des « rapports sociaux » et une « cosmologie plus aimable[5]» :

[3] Descola, Philippe, « Par-delà la nature et la culture », *Le Débat*, vol. 114, n° 2, 2001, p. 86-101.
[4] Descola, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, Paris, 2005.
[5] Morizot, Baptiste, *Sur la piste animale*, Actes Sud, Paris, 2018, p. 20.

> Le mot de « nature » n'est pas innocent : il est le marqueur d'une civilisation vouée à exploiter massivement les territoires vivants comme de la matière inerte et à sanctuariser des petits espaces voués à la récréation, à la performance sportive ou au ressourcement spirituel -toutes attitudes à l'égard du monde vivant plus pauvres qu'on ne l'aurait voulu.[6]

L'auteur essaie ainsi de trouver un terme qui traduise une nouvelle conception de la nature. Afin d'insister sur le besoin d'établir un lien plus riche et « des relations plus diplomatiques » avec la nature, le philosophe substitue à l'expression « aller dans la nature » celle d'aller « au grand air », qui traduit davantage la relation entre terre et atmosphère, puisque cette dernière est le produit des plantes, de leur respiration, avec lesquelles nous formons en définitive « un seul et même tissu, immersif, vivant, fait par les vivants, dans lequel nous sommes pris, mutuellement vulnérables ». Il propose également d'utiliser le verbe « s'enforester » pour exprimer l'idée que l'on peut établir un autre rapport aux territoires vivants et changer les relations entre « animaux humains et non humains », en s'efforçant de comprendre et d'adopter le point de vue de ces derniers, avec qui nous sommes tenus de cohabiter sur notre Terre commune.

Pour sa part, le philosophe Bruno Latour constate que toute tentative de définir la nature est une véritable gageure car « la "Nature", en dépit de sa réputation d'indiscutabilité, est le concept le plus obscur qui soit, en tout cas le moins à même de mettre un point final à un conflit.[7] » Ainsi, dans son analyse de la « profonde mutation de notre rapport au monde » engendrée par la crise écologique, l'auteur met en lumière le caractère bicéphale du concept de nature :

> On présente souvent la crise écologique comme la découverte toujours à recommencer que « l'homme appartient à la nature ». Expression apparemment simple, mais en fait très obscure […]. A chaque fois que l'on voudra « rapprocher l'humain de la nature », on va s'en trouver empêché par l'objection que l'humain est avant tout, ou qu'il est aussi, un être culturel qui doit échapper à ou, en tout cas, *se distinguer* de la nature. […] N'essayez pas de définir seulement la nature, car il vous faudra définir aussi le terme « culture » (l'humain est ce qui échappe à la nature : un peu, beaucoup, passionnément) ; n'essayez pas de définir seulement « culture », car aussitôt il vous

[6] *Ibid*., p. 19.
[7] Latour, Bruno, *Face à Gaïa huit conférences sur le nouveau régime climatique.*, La découverte, Paris, 2015, p. 208.

> faudra définir aussi le terme de « nature » (l'humain est ce qui ne peut « totalement échapper » aux contraintes de la nature). Ce qui veut dire que nous n'avons pas affaire à des *domaines* mais plutôt à un seul et même *concept* réparti en deux parties qui se trouvent reliées, si l'on peut dire, par un fort élastique[8].

A cet égard, il est important de noter qu'en Espagne, ce que l'on nomme communément la « nature » pourrait se traduire par deux termes : *naturaleza* ou *campo*, ainsi, pour traduire l'expression « aller dans la nature », l'espagnol dirait spontanément *ir al campo*. Il existe ainsi une proximité, une quasi équivalence entre ces deux termes. L'usage indifférencié de ces deux vocables démontre que la notion de nature se confond ici en grande partie avec le territoire agricole, un territoire largement anthropisé depuis près de deux siècles, loin des représentations d'une nature « sauvage ». Comment définir alors ce que représente la nature, ou le monde rural, – puisque ces deux notions se confondent en partie – pour un habitant de la péninsule ibérique ? A partir du moment où l'exode rural, entraînant la fin de la société agraire, a coupé les hommes de la nature, il a fallu redéfinir ce terme, envisager la nature depuis cet espace extérieur, celui de la ville, où résidait désormais la grande majorité du peuple espagnol. Car les nouveaux modèles de production et de consommation induits par l'adoption du modèle capitaliste ont modifié de manière radicale les relations entre l'homme et la nature. Parallèlement, les crises énergétiques, économiques et écologiques qui ont émaillé la fin du XXe et le début du XXIe siècle ont mis en évidence la nécessité urgente de remettre en cause un système néfaste car destructeur pour l'homme et la nature, c'est ce à quoi aspire dès sa naissance, vers le milieu du siècle dernier, l'écologie politique. Or, durant les quarante années de dictature franquiste, en l'absence de démocratie, les Espagnols ne disposaient pas des moyens légaux pour défendre leurs libertés et encore moins les principes d'un droit environnemental. Les politiques franquistes, très clairement favorables au développement de l'industrie, du secteur de l'énergie et de la construction, ont ouvertement négligé les questions écologiques. Cependant, la plupart des Espagnols n'appelaient-ils pas aussi de leurs vœux la création d'un pays plus prospère et moderne, à l'image de leurs voisins ? Car une fois la dictature terminée, les voix de l'écologie, appelant à un changement de paradigme et à la création d'une société plus égalitaire et respectueuse de l'environnement se sont heurtées à l'évolution socioéconomique de cette époque où l'avènement de la société de consommation et son principe d'équivalence entre progrès, prospérité, qualité de vie et capacité à consommer, ont contribué à entraver, voire à

[8] *Ibid*., p. 23-24.

rendre inaudible le message porté par le mouvement écologiste. De plus, en Espagne, les premières luttes écologistes radicales, amplement médiatisées, ont fondé leur action sur le refus du nucléaire, civil et militaire, ce qui a octroyé d'emblée à ce mouvement une image antiprogressiste de par son rejet d'un modèle de développement fondé sur l'énergie et l'urbanisation. Dès lors, quel rapport entretient la société espagnole à l'écologie ? Peut-on considérer que l'Espagne, entravée par l'absence de liberté d'expression subie durant la dictature, pâtit aujourd'hui d'un déficit de conscience environnementale ? Sa sensibilité écologique serait-elle moins développée que celle de ses voisins européens ?

Dans ce contexte, la confrontation entre un ancien monde agraire et une société industrielle née de la destruction du vieux modèle a généré des antagonismes sociaux et politiques qui se cristalliseront d'une part autour de la langue et du sens nouveau qu'acquièrent alors certains mots tels que « progreso », ou « desarrollismo » et d'autre part à travers la disparition d'un langage devenu obsolète, celui des sociétés agricoles traditionnelles. Les écrivains espagnols seront ainsi les premiers à réfléchir aux conséquences de ces évolutions du langage. De fait, les questionnements liés aux problématiques rurales découlant de la disparition de la civilisation agraire ainsi qu'à la perte de son langage, mais aussi de ses paysages et des modes de vie qui lui étaient propres, sont communes à divers auteurs européens, préoccupés par l'évolution socioéconomique de leur pays. Par exemple, la voix du poète, cinéaste et dramaturge italien Pier Paolo Pasolini, qui annonçait déjà les conséquences irréversibles de cette destruction anthropologique que la fin de l'agriculture traditionnelle allait engendrer, acquiert aujourd'hui une dimension prophétique qui trouve un écho au sein des œuvres de notre corpus. Pasolini a œuvré à la sauvegarde de la variété des langages de l'Italie rurale, tout en dénonçant les mutilations et l'homogénéisation que la société capitaliste leur a fait subir. Dans son article du 1er février 1975 intitulé « Le vide du pouvoir en Italie » et publié dans le *Corriere della sera,* il dénonçait ainsi les effets dévastateurs de l'industrialisation sur le peuple italien et le caractère selon lui fasciste de ce nouveau « totalitarisme capitaliste » qui au nom de la suprématie accordée au rendement économique, asservit l'homme, détruit les peuples locaux et leurs particularismes, détruit le langage ainsi que la nature pour satisfaire les besoins de son intérêt immédiat. Il s'insurgeait contre « les effets humains, culturels et politiques de ces phénomènes, [contre] la dégradation anthropologique qui provient d'un développement sans progrès ». Il

affirmait sans ambages que « ce que nous vivons n'est pas un changement d'époque […], mais une tragédie. [9]» en illustrant ainsi son propos :

> Au début des années 60, à cause de la pollution atmosphérique et, surtout, à la campagne, à cause de la pollution de l'eau […], les lucioles ont commencé à disparaître. Cela a été un phénomène foudroyant et fulgurant. Après quelques années, il n'y avait plus de lucioles. (Aujourd'hui, c'est un souvenir quelque peu poignant du passé : un homme de naguère qui a un tel souvenir ne peut se retrouver jeune dans les nouveaux jeunes, et ne peut donc plus avoir les beaux regrets d'autrefois).[10]

Aussi, les générations d'après l'exode rural, celles qui n'ont pas connu l'expérience intime et ineffable de la contemplation des lucioles, ne seront pas en mesure de déplorer leur mort. La disparition des lucioles revêt dès lors un caractère tragique, elle constitue une véritable perte ontologique contre laquelle réagit l'écrivain : « je donnerai toute la Montedison, encore que ce soit une multinationale, pour une luciole », dit-il en point d'orgue à son article. Ces paroles de Pasolini traduisent la rupture générationnelle définitive provoquée par l'action destructrice des technocrates, en Italie comme en Espagne.

C'est un élan comparable à ce cri d'impuissance de Pasolini qui anime les écrivains espagnols depuis les années 50 jusqu'à la génération actuelle, celle des auteurs qui ont connu les dernières lueurs de cette vie rurale et qui eux aussi cherchent à connaître et à comprendre les raisons de cette faillite. Ils expriment dans leur œuvre ce sentiment de perte lié à la disparition du contact avec la société rurale et avec la nature, ainsi que leur profonde consternation face à l'intensification des dégradations environnementales. On le voit par exemple dans l'écriture de Rafael Chirbes qui dénonce la perte ontologique, la détérioration de son être dont est victime l'homme contemporain. La tonalité désenchantée et sombre de l'auteur valencien exprime la violence que la perte de l'expérience de nature représente pour l'homme d'aujourd'hui, comme le montre ce passage du roman *En la orilla* où le personnage de Liliana, une émigrée colombienne, décrit l'éclairage artificiel qui lui interdit désormais tout accès à la lumière des étoiles :

---

[9] Pasolini, Pier Paolo, *Écrits corsaires*, Flammarion, 1976, p. 193, p. 204
[10] *Ibid., p.* 181-189.

> Aquí en Olba no consigo ver las estrellas. [...] Cada estrella una vida que podría vivir, una vida distinta de ésta. Pero aquí, ese toldo blanquecino, o amarillento, la telaraña de luz de las farolas, las luces de las carreteras, de los polígonos industriales, de las urbanizaciones, cerrando la perspectiva, [...] el cielo acá es la ropa que te compras, las cremas de maquillaje, el frigorífico y lo que el frigorífico guarda, el auto para ir al trabajo [11] [...].

Le réseau électrique des villes et l'éclat, réel ou symbolique, que génèrent les produits de la société de consommation se sont substitués à la lumière subtile et fragile de la nuit naturelle, l'homme, qui s'est laissé prendre au piège de cette « toile d'araignée lumineuse » semble n'avoir plus d'autre choix que d'en subir les conséquences. On observe ainsi que des auteurs comme Julio Llamazares ou Rafael Chirbes, qui ont vécu dans une Espagne déjà éloignée de la ruralité, s'intéressent tout particulièrement aux effets de la destruction du contact avec la nature et à ce que représente cette carence pour l'homme. Ils décrivent les aspects du changement anthropologique que constitue cette « extinction de l'expérience de nature [12]» propre à la civilisation urbaine. Les œuvres de notre corpus, à travers l'opposition dialectique entre l'Espagne du passé et l'Espagne du « progrès », posent ainsi la question de ce que doit être un

---

[11] Chirbes Rafael, *En la orilla*, Anagrama, Madrid, 2013, p. 241.
« Ici, à Olba, je n'arrive pas à voir les étoiles, Chaque étoile est une vie que j'aurais pu vivre, une vie différente de celle-ci. Mais il y a ici un auvent blanchâtre, ou jaunâtre, la toile d'araignée lumineuse des lampadaires, les lumières des routes, des zones industrielles, des lotissements, qui bouchent l'horizon, ici, le ciel, ce sont les vêtements que tu t'achètes, les crèmes de maquillage, le frigo et ce que contient le frigo, la voiture pour aller au travail […]. »

[12] https://reporterre.net/Pourquoi-le-drame-ecologique-mobilise-t-il-si-peu
« Le concept d'extinction de l'expérience de nature fut formulé dans les années 80 et développé ensuite par Peter Khan sous le nom d' « amnésie environnementale générationnelle ». Ce concept exprime l'idée que l'on s'éloigne d'un contexte de nature dans notre vie quotidienne, et que moins on est en relation avec cette nature, plus on l'oublie. « Même si l'on perçoit les changements climatiques et l'érosion de la biodiversité, il n'est pas sûr que cela nous permette d'en mesurer la gravité. C'est l'hypothèse d'une *« amnésie environnementale générationnelle »* proposée par le psychologue étasunien de l'environnement Peter Kahn. « Chaque individu se construit un cadre de références pour la nature pendant l'enfance, au gré de ses contacts avec la biodiversité, explique à *Reporterre* Anne-Caroline Prévot, chercheuse au Muséum national d'histoire naturelle (MNHN) et écologue de formation. Mais comme la biodiversité s'appauvrit et que nos modes de vie nous en écartent, génération après génération, ces cadres de référence sur ce qu'est un état normal de la nature correspondent à des écosystèmes de plus en plus dégradés. » Autrement dit, si les hirondelles ont disparu de ma commune avant ma naissance et que n'y subsistent que des moineaux, j'aurais tendance à ne pas me préoccuper de l'absence des hirondelles et à ne m'inquiéter *« que »* de la diminution des populations de moineaux. « Il est donc difficile de comprendre que la biodiversité s'effondre, parce qu'elle semble ne pas bouger tant que ça à l'échelle d'un cadre de référence individuel. » » On peut aussi consulter à ce sujet l'ouvrage de Cynthia Fleury et Anna-Caroline Prévot intitulé *Le souci de la nature, Apprendre, inventer, gouverner*, éd. CNRS, 2017.

horizon désirable pour l'humanité et remettent en cause la conception d'un progrès qui ne puisse permettre l'avènement de cet avenir meilleur et qui engendre un effondrement de l'humain. C'est donc notamment grâce au regard rétrospectif des héritiers de l'exode rural sur ce monde disparu que pourra se dessiner l'image d'un avenir à inventer. En effet, le retour des enfants de ces exilés sur les terres de leurs aïeux et leur regard analytique sur l'ancien monde agraire délaissé va entraîner chez eux une réaction et éveiller leur conscience à l'importance culturelle, sociale et écologique du vieux monde rural. Ces écrivains ont ainsi décrit ce que les historiens de la nature ont qualifié de « Grande Accélération dont le commencement marque l'anthropocène[13] »[14]. Ils agissent à la fois comme récepteurs et relais des connaissances concernant les causes et les conséquences de la crise écologique. Eux qui observent, ressentent, analysent et traduisent en images mentales les transformations qu'ils ont vécues, rendent palpables et intelligibles tous ces changements catastrophiques, toutes ces « actions révolutionnaires irréversibles, commises par des humains[15] » qui font que la tragédie dont parlait Pasolini est consommée, la menace est déjà là et elle constitue désormais de façon incontournable notre horizon d'attente. C'est pourquoi on peut considérer ces écrivains comme des repères qui permettent d'observer la façon dont a pu émerger une « conscience écologique » dans la société espagnole. Car, certes, « la conscience des crises écologiques est ancienne, vive, argumentée, documentée, prouvée, depuis le début même de ce qu'on appelle "l'ère industrielle" ou la "civilisation mécanique". On ne peut pas dire qu'on ne savait pas[16] ». Néanmoins, la diffusion de ses connaissances et leur acceptation de la part du public représentent pour les écrivains, de même que pour les scientifiques, un problème difficile à résoudre.

Les écrivains sont donc les premiers à avoir exprimé une critique de l'industrialisation de la société et des conséquences du développement du capitalisme sur la nature. Mais sont-ils pour autant les premiers porte-paroles de l'idéologie écologiste ? Et, de fait, de quand date l'émergence d'un discours écologique en Espagne ? Voilà les principales questions auxquelles nous souhaitons pouvoir apporter des éléments de réponse. Pour ce faire, nous étudierons les conséquences de l'histoire agraire de l'Espagne et son influence sur la naissance d'une pensée

[13] Latour, Bruno, *Face à Gaïa huit conférences sur le nouveau régime climatique.*, La découverte, Paris, 2015, p. 54.
[14] Bonneuil, Christophe et Fressoz, Jean-Baptiste, *L'événement anthropocène la Terre, l'histoire et nous*, Seuil, Paris, 2013.
[15] Latour, Bruno, *Face à Gaïa huit conférences sur le nouveau régime climatique.*, La découverte, Paris, 2015, p. 55.
[16] *Ibid*., p. 18.

écologique. Nous nous appuierons également sur l'histoire culturelle et sur l'analyse des symboles qui régissent les représentations de la nature, les systèmes de pensée et les affects susceptibles de motiver les actions que les espagnols ont exercées sur leur environnement. Nous tâcherons ainsi d'observer la manière dont a évolué le discours sur la nature entre 1950, à l'aube de l'exode rural, et le début du XXIe siècle, à l'ère de la crise écologique. Nous verrons ainsi que, paradoxalement, le lien entre l'homme et la nature se définit véritablement au moment où il disparaît, car c'est à partir de l'éloignement de la ruralité que l'on découvre le besoin de se penser comme des êtres définis par l'expérience physique d'un rapport sensoriel à la nature.

Le choix méthodologique que nous suivrons dans cette étude est celui de l'analyse du discours littéraire (en particulier du discours romanesque) et journalistique (essentiellement par l'étude de la presse écrite mais aussi à travers l'évocation des prémices d'un discours environnemental télévisé et cinématographique), par lesquels nous tenterons de définir les modalités de diffusion d'une parole écologique, avec ses succès et ses faiblesses. Nous essaierons ainsi de déceler les idées force et les archétypes qui permettent de définir les contours d'une conscience écologique propre à la nation espagnole, depuis le mitan du XXe siècle jusqu'à aujourd'hui. Au sein de ce discours complexe, qui se nourrit des apports théoriques d'autres disciplines telles que l'économie, la géographie, la philosophie, la sociologie, la biologie, les sciences politiques, entre autres, nous chercherons à distinguer des convergences et à mettre en évidence des spécificités propres à l'Espagne, sans prétendre toutefois établir un relevé exhaustif des différentes modalités de l'écologisme espagnol. Ainsi le choix du corpus littéraire est régi par la chronologie de l'histoire rurale à travers des auteurs issus de trois époques correspondant à trois phases de cette histoire. Les principaux auteurs de notre corpus sont, parmi d'autres, Miguel Delibes et Camilo José Cela, contemporains de la première vague de l'exode rural, Rafael Chirbes, Julio Llamazares et Vázquez Figueroa, qui ont exprimé une vision critique de l'évolution de l'Espagne postérieure à l'exode rural, et enfin, Sergio del Molino, figure de proue d'un nouveau mouvement littéraire où la ruralité redevient un thème central. Le choix du corpus est également guidé par la pluralité des genres (littérature académique, littérature journalistique, discours télévisé, vulgarisation scientifique, essai, autobiographie engagée), dans le but de dessiner les lignes de force d'une généalogie du discours écologique et de dresser un panorama des différentes modalités de la relation entre l'homme espagnol et son environnement naturel. Enfin, les auteurs auxquels nous nous intéressons se démarquent également par leur polyvalence en matière de production littéraire puisque plusieurs d'entre eux ont développé parallèlement une activité journalistique.

Dans un premier chapitre, nous nous intéresserons aux prémices de l'écologie en Espagne à travers le point de vue des premiers naturalistes espagnols, qui, dès le début du XXe siècle, ont élaboré un discours environnemental et ont agi en faveur de la préservation de la faune et des paysages nationaux. Nous verrons ensuite de quelle manière la guerre civile puis l'instauration du franquisme ont conduit au déclin rapide de la société agraire, en observant comment la mythification de l'homme rural a servi de paravent à la politique de déruralisation de Franco. Nous étudierons ensuite les principaux aspects de la politique environnementale et énergétique franquiste tout comme la gestion des politiques urbaines suite au grand exode migratoire des paysans espagnols. Enfin, la question des effets environnementaux de ces mesures ainsi que leurs conséquences sociales seront abordées. Dans un deuxième temps, il s'agira d'analyser les premières modalités du discours environnemental sous Franco : dans le discours officiel, diffusé en images à travers les informations officielles du NO-DO, mais aussi, à partir des années 70, à travers un discours écologique d'un nouveau genre, popularisé par le journaliste Félix Rodríguez de la Fuente, et enfin, par le truchement des fictions télévisées. Finalement, nous clôturerons ce chapitre en essayant de comprendre le rôle de la presse écrite dans la diffusion de l'écologie politique, à partir de la fin du franquisme, sous la Transition démocratique.

Le deuxième chapitre sera consacré à la question des représentations littéraires de l'Espagne rurale et de la nature depuis les années cinquante jusqu'à nos jours. Nous analyserons de manière détaillée la façon dont certains motifs littéraires (comme les ruines, les lacs et la symbolique de l'eau, la figure du sage ou de l'ermite, entre autres) apparaissent de façon réitérée chez plusieurs auteurs de notre corpus pour tenter de comprendre ce que ceux-ci expriment par rapport à la question du rapport entre l'homme et la nature. Le point suivant sera consacré à la façon dont la littérature développe les thèmes de l'exode rural et de la transformation de la société espagnole, générée par l'urbanisation, source d'antagonismes sociaux et de conflits générationnels qui se cristallisent autour d'un désaccord idéologique sur la notion de progrès. Enfin, le versant écologique des œuvres de notre corpus, qui se développe de façon plus précise dans certains romans, fera l'objet d'une analyse comparée qui mettra en lumière la dimension métaphysique de l'écologie, appréhendée par la littérature. Le dernier point du chapitre ouvrira l'analyse sur un type de littérature différent de celui des ouvrages précédemment étudiés puisqu'il s'agira de découvrir la façon dont l'écologie est diffusée dans la littérature de masse à travers la lecture analytique d'un roman de l'auteur de best-sellers Alberto Vázquez Figueroa.

Ce chapitre nous amènera enfin à définir les contours d'un courant littéraire relevant de l'éco-littérature chez les romanciers espagnols.

Le troisième et dernier chapitre s'attachera à décrypter les nuances qui apparaissent dans les œuvres des auteurs de notre corpus, dont le trait commun est d'avoir multiplié les modes d'expression. Articles de presse, essais, ouvrages de vulgarisation scientifique, autobiographie, sont les supports que nous utiliserons dans cette partie pour voir dans quelle mesure ils apportent un éclairage différent sur la vision écologique de ces écrivains. Ainsi Miguel Delibes, dans ses écrits de presse et ses essais a exposé la facette la plus militante de son discours écologique, Camilo José Cela se révèle également comme une voie de l'écologie sous la transition à travers ses articles de presse où s'exprime une critique de la société de consommation, de même, Julio Llamazares et Sergio del Molino ont quant à eux contribué à rendre à l'Espagne vide l'importance médiatique qu'elle avait perdu depuis la fin de l'exode rural, Alberto Vázquez Figueroa, enfin, dont l'activisme se manifeste à travers la mise en œuvre de projets industriels, propose comme nous le verrons un écologisme ambigu, en rupture par rapport à celui des autres écrivains étudiés. C'est le statut de l'écrivain écologiste qui est ici en question, ce qui nous intéresse est de savoir ce qu'apportent ces auteurs espagnols à la réflexion sur l'écologie. Car le rôle de l'écrivain est tout sauf secondaire dans la diffusion de cette science, une « science de l'habiter » qui englobe l'ensemble des domaines au sein desquels l'homme et l'ensemble des êtres vivants évoluent :

> Si l'avènement de l'écologie n'est envisageable que comme résultat d'une multidisciplinarité, c'est bien parce qu'elle noue ensemble, inextricablement, sciences naturelles et humaines, théories philosophiques et morales avec la construction pragmatique d'un monde commun vivable, habitable. *Écologie* : l'apparition du mot emporte l'universalité à venir de l'idée, celle d'une nouvelle science de l'« habiter » — née de l'association du grec οἶκος, « maison », et de λόγος « discours », « science », « connaissance »[17].

Quelle vision écologique proposent les écrivains espagnols et quel projet de société alternatif portent-ils dans leur œuvre ? Face aux problèmes de leur temps, tous les écrivains que nous étudierons prennent position dans le but d'apporter un regard différent et de changer de modèle de société pour imaginer un monde nouveau et construire un autre projet social,

[17] Debourdeau, Ariane, *Les grands textes fondateurs de l'écologie*, Flammarion, Paris, 2013, p. 7.

économique et politique, qui permette de trouver des alternatives à la société de consommation. L'engagement écologique de ces auteurs se traduit dans leur réflexion critique face à des questions telles que celle des inégalités sociales, la question du travail, de son sens et de son utilité, mais aussi par rapport à des enjeux tels que celui des choix énergétiques, de la promotion forcenée du tourisme de masse, des causes et des conséquences de la crise financière et de la crise immobilière, et bien entendu, des effets de la crise climatique et de la perte de la biodiversité dont ils sont les témoins. Le matérialisme croissant qui s'impose sur tous les domaines de nos vies et qui finit par détruire ce qui fait la valeur de l'existence les pousse à défendre l'intégrité humaine face à la mécanisation de la société. Ces auteurs attirent donc l'attention des lecteurs contre tout ce qui empêche d'envisager un futur désirable. Ils s'insurgent ainsi contre la destruction de la culture, de l'âme, de l'esprit humain, qui s'abîment à mesure que disparait la beauté de la nature, à mesure que le silence et la lenteur, qui permettent la contemplation, deviennent inaccessibles et que se distendent les liens fondamentaux qui rendent possible la vie en commun.

La tournure alarmante que prend l'évolution du monde conduit à une remise en question de tout ce qui constitue la civilisation contemporaine. Face à l'altération des écosystèmes et à la disparition du vivant, qui mettent en péril la survie de l'espèce humaine et qui ont de quoi nous affoler[18], les écrivains nous ramènent à la raison, nous appellent à retrouver la rationalité et à prendre en compte la réalité de notre condition terrestre. Ainsi, en rendant le monde intelligible, en extrayant les mots du discours mensonger qui parfois les emprisonne afin de leur restituer leur vraie valeur, les écrivains deviennent des guides, dans la mesure où ils parviennent à créer du sens au milieu d'un chaos qui s'amplifie et qui donne le vertige. C'est grâce à un langage renouvelé et clarifié que les auteurs cherchent à nous éclairer sur ce qui nous arrive et, à travers les histoires qu'ils relatent, à nous faire comprendre comment nous en sommes arrivés là et quelles sont les alternatives pour échapper au marasme et à la folie, pour se projeter au-delà d'un horizon apocalyptique qui semble toujours plus proche et qui, face à l'ampleur de la tragédie, pourrait nous inciter au renoncement.

[18] Latour, Bruno, *Face à Gaïa huit conférences sur le nouveau régime climatique.*, La Découverte, Paris, 2015, p. 19 : « « Une altération du rapport au monde », c'est le terme savant pour désigner la folie. On ne comprend rien aux mutations écologiques si l'on ne mesure pas à quel point elles affolent tout le monde. Même si elles ont plusieurs manières de nous rendre fous ! »

I- Les représentations de l'Espagne rurale : du discours sur la ruralité à l'émergence de l'écologie politique

Introduction : Les prémices de l'écologie politique en Espagne

Le discours environnementaliste espagnol, consacré aux questions de préservation de la flore et de la faune péninsulaire, prend forme à la fin du XVIIe siècle, porté initialement par des naturalistes (c'est à dire de scientifiques qui étudient les sciences naturelles comme des botanistes, géologues, ou zoologues entre autres spécialités) qui proviennent de champs d'étude hétéroclites, ou par des membres d'expéditions scientifiques. Tous ces savants ont produit des écrits qui soulèvent des problèmes liés à la préservation des espaces ruraux et des ressources naturelles. Les œuvres de ces premiers naturalistes ne constituent toutefois pas un courant de pensée cohérent, et elles n'auront pas d'influence réelle au niveau des instances politiques de l'époque. Comme l'indique José Luis Ramos Gorostiza[19], c'est seulement à partir de la deuxième moitié du XIXe que sera mise en place une politique de gestion des espaces naturels et en particulier des zones boisées. Plus tard, à la fin du XIXe siècle, vont se multiplier les voix qui mettront en avant les questions environnementales, sous l'influence des politiques conservationnistes menées aux Etats-Unis et exportées en Europe où l'on vit alors se généraliser la création de parcs naturels. Ainsi, c'est entre le milieu du XIXe siècle et le début de la guerre civile que s'expriment en Espagne les premières manifestations politiques d'un discours de conservation de la Nature. Les prémices de l'écologie politique se font ainsi jour dans des discours visant dans un premier temps à préserver les forêts de la péninsule, particulièrement menacées par les effets du désamortissement des biens de l'Eglise, du fait de l'accès à la propriété individuelle et du morcellement du territoire national qui en découlait. Seront alors adoptées les premières mesures destinées à assurer la conservation du patrimoine forestier[20].

[19] Ramos Gorostiza José Luis, «Concepciones económicas en los inicios de la conservación de la naturaleza en España: nexos y contrastes con el caso estadounidense», Universidad Complutense de Madrid, *Revista de Historia Industrial*, N°28, Año XIV. 2005. 2.

[20] Iñaki Iriarte Goñi Universidad de Zaragoza, «"Transición forestal" y cambio económico. El caso de los bosques españoles a largo plazo (1860-2000)», Revista de historia industrial, n° 75, 2019, págs. 11-39, p. 28: "La preocupación por la deforestación y por la pérdida de superficie de montes se hizo patente desde la segunda mitad del siglo XIX, y en ello desempeñó un papel importante la creación de la Escuela y del Cuerpo de Ingenieros de Montes y de la Administración forestal que se fue estableciendo en torno a ellos. Los ingenieros de montes se convirtieron desde muy pronto en publicistas de las funciones ambientales positivas de los montes, en defensores de su conservación en manos públicas (especialmente la de los montes altos maderables) y en propulsores de políticas de repoblación y de regeneración forestal." "La préoccupation concernant la déforestation et la perte de

Car le rôle bénéfique des zones boisées qui, entre-autre, agissent sur la régulation du climat et de la température, assurent la protection des sols contre l'érosion et permettent d'équilibrer les précipitations et le débit des cours d'eau, était largement reconnu et justifiait que l'on impose une politique de contrôle strict afin de pallier les conséquences négatives de la réforme des droits de propriété des terres, issue du désamortissement des biens de l'Eglise.

Selon Santos Casado de Otaloa[21], l'émergence de l'écologie politique s'appuie à cette époque sur deux champs d'action : l'activité cynégétique et la recherche scientifique. L'écologisme espagnol est donc né d'une part de l'intérêt pour la préservation de la faune lié à la pratique aristocratique de la chasse, et, d'autre part, du courant scientifique attaché à l'étude et à la conservation de l'environnement. Enfin, il faut souligner le rôle du corps des ingénieurs forestiers (*Cuerpo de Ingeniero de Montes*) qui, dans le sillage des problématiques des partisans du *regeneracionismo* de la fin du XIXe siècle, ont œuvré à la mise en place de mesures de protection de la faune et de la flore sauvage.[22] Les premières réserves naturelles (*Cotos Reales*) ont ainsi été créées dans le but d'éviter l'extinction de la chèvre sauvage des Pics d'Europe et du bouquetin des Pyrénées. L'aristocrate Pedro Pidal, un politicien conservateur, fut à l'origine de la création de ces réserves naturelles, en 1905. Il fut également l'un des principaux promoteurs de la Loi des parcs nationaux (*Ley de Parques Nacionales*) de 1916. A cette époque, la création des parcs naturels nationaux n'obéissait plus seulement au souci élitiste d'assurer la pérennité des réserves de gibier mais répondait aussi à des considérations d'ordre esthétique, sanitaire ou hygiéniste (Les discours destinés à promouvoir la création de parcs nationaux vantaient les vertus bénéfiques des campagnes où, à l'air vicié des villes, s'opposait la pureté des espaces ruraux). Ainsi les parcs naturels étaient considérés comme intrinsèquement porteurs de vertus patriotiques, au sens où ces parcs étaient censés incarner l'essence de la nation et sa grandeur originelle. Santos Casado de Otaloa affirme ainsi que « La création des Parcs et d'autres initiatives conservationnistes furent intimement liées au développement de discours idéologiques et d'images culturelles construites autour des Parcs, des paysages et de la faune

surface forestière est devenue manifeste dès la seconde moitié du XIXe siècle, et l'École et du Corps des ingénieurs forestiers, tout comme l'administration forestière qui s'est progressivement mise en place, ont joué un rôle important à cet égard. Très tôt, les ingénieurs forestiers sont devenus des publicistes des fonctions environnementales positives des forêts, des défenseurs de leur conservation au sein du secteur public (notamment dans le cas des forêts de haute futaie) et des promoteurs des politiques de reboisement et de régénération des forêts".

[21] Casado de Otaloa, Santos, «Ciencia y política en los orígenes de la conservación de la naturaleza en España», estudio introductorio a *Hernández Pacheco, La Comisaría de Parques Nacionales y la protección de la naturaleza en España*, Madrid, 1933. Madrid: Organismo Autónomo Parques Nacionales, 2000, p. V-XXX.

[22] Iriarte Goñi, Iñaki, Universidad de Zaragoza, «"Transición forestal", y cambio económico. "El caso de los bosques españoles a largo plazo (1860-2000)», Revista de historia industrial, nº 75, 2019, p. 11-39.

sauvage d'Espagne, envisagés comme de puissants réservoirs de vertus civiques et de symboles pour l'identité nationale [23]». La construction d'un nouveau discours national pouvait ainsi forger de nouveaux mythes en puisant dans l'imagerie du monde sauvage et des grands espaces. D'après Santos Casado de Otaloa, l'idéologie des penseurs « régénérationistes », dominante en ce début de siècle, prônait aussi le retour à la ruralité comme remède aux maux de la nation et au malaise civilisationnel induit par l'urbanisation galopante et la transformation industrielle de la société. La nature est, de fait, présentée dans le discours de Pidal, en écho aux propos du philosophe et pédagogue Giner de los Ríos, comme un vecteur de renouvellement pour les individus (surtout pour les citadins) ainsi que pour la collectivité et la nation dans son ensemble. Ainsi, dans la tradition romantique, les espaces sauvages, les montagnes, étaient perçus comme des lieux où retrouver l'essence du peuple et de la nation, de la même manière, les mouvements d'exaltation de la nature associaient souvent les principes fondamentaux du *régénérationisme* et du nationalisme. Car « reconstruire la Patrie exigeait de parcourir ses régions les plus éloignées pour y effectuer un travail archéologique à recherche de son substrat physique et moral, à l'instar d'un géologue qui examine les différentes couches terrestres ou d'un folkloriste qui scrute patiemment l'âme de notre peuple.[24] » Par ailleurs, la faune sauvage endémique acquiert également un statut spécifique dans cette perspective de construction d'un nouveau discours national, ainsi, les animaux deviennent des composantes essentielles du patrimoine national, érigés au rang de symboles de l'identité territoriale en tant qu'éléments communs à tous les Epagnols[25]. José Luis Ramos Gorostiza[26] souligne le fait que la création des parc nationaux n'est pas véritablement un mouvement de réaction face à l'industrialisation et au développement urbain alors en plein essor car c'est seulement à partir de 1930 que s'opère le passage à ce qu'il nomme un « protectionnisme de type défensif », en réaction aux

[23] «la creación […] de los Parques y otras iniciativas conservacionistas estuvieron muy ligados al desarrollo de discursos ideológicos e imágenes culturales en torno a los Parques, los paisajes y la fauna salvaje de España, entendidos como poderosos reservorios de virtudes cívicas y de símbolos para la identidad nacional.»
Casado de Otaloa, Santos, (2016). "Patrias primitivas. Discursos e imágenes de la naturaleza en el primer conservacionismo español". *Arbor*, 192 (781): a343. doi: http://dx.doi.org/10.3989/arbor.2016.781n5001

[24] *Ibid.* p. 2: «La tarea de "rehacer la Patria" requería así recorrer sus más apartados rincones en una búsqueda arqueológica de su sustrato físico y moral, tal como hacen el "geólogo que examina las capas de la Tierra" o el "folclorista que escudriña pacientemente el alma de nuestro pueblo".»

[25] «Al promover la creación de los Parques Nacionales Pidal hablará de una "fauna nacional" (Discurso del Sr. Marqués de Villaviciosa de Asturias, p. 356) precisamente para referirse a estas especies, como la cabra montés o el rebeco, en las que se advertían un atractivo estético y un valor simbólico capaces de convertirlas en concentrados emblemas de los territorios cuyos valores se pretendía exaltar y proteger, e incluso de la naturaleza hispana en su conjunto.»
Casado de Otaloa, Santos, (2016), "Patrias primitivas. Discursos e imágenes de la naturaleza en el primer conservacionismo español". *Arbor*, 192 (781), p.8.

[26] Ramos Gorostiza José Luís, "Concepciones económicas en los inicios de la conservación de la naturaleza en España: nexos y contrastes con el caso estadounidense" Universidad Complutense de Madrid, *Revista de Historia Industrial*, N°28, Año XIV. 2005. 2, p. 16.

dégradations environnementales provoquées par l'essor du monde moderne. Finalement, l'écologie en tant que discipline scientifique, bien qu'elle ait fait son apparition dans les premières années du XXe siècle à travers la *Sociedad Española de Historia Natural* et le groupe de scientifiques naturalistes qui la composaient (dont le géologue Hernández Pacheco fut l'un des membres les plus actifs), a connu un développement relativement limité en Espagne. Ce sont principalement les sociétés savantes et les intellectuels de la *Institución libre de Enseñanza* qui ont le plus œuvré au développement de l'éducation à l'environnement en diffusant notamment la pratique de l'apprentissage expérimental en pleine nature, favorisant le développement des excursions pédagogiques destinées à promouvoir la connaissance du territoire national, de ses espaces naturels et de ses espèces endémiques.

Au sein de ce courant scientifique et intellectuel qui a conduit à redéfinir la place de la nature dans la société espagnole, les œuvres de l'écrivaine Rosario de Acuña (1850-1923) tiennent une place importante car elles témoignent déjà de la présence d'une pensée que l'on qualifierait aujourd'hui d'écologique. En effet, cette intellectuelle, dont l'œuvre littéraire, protéiforme, comprend de nombreux recueils de poèmes, des pièces de théâtre, des ouvrages de philosophie politique, des articles engagés sur la question du droit des femmes, des ouvrages pratiques tel un traité d'aviculture (1902), des essais portant sur la question rurale ou sur le féminisme, a mené une réflexion sur les relations d'interdépendance entre les sociétés humaines et l'environnement naturel ainsi que sur l'importance de la gestion raisonnée des espaces et des ressources comme condition nécessaire au développement social et à l'émancipation des femmes, tout particulièrement. De fait, comme le souligne Solange Hibbs[27], Rosario de Acuña a mis en lumière les conditions de misère auxquelles étaient réduites nombre de communautés paysannes, tout en prônant un discours de régénération du monde agricole et de réhabilitation des sociétés paysannes, fragilisées par l'essor de l'industrialisation et exposées à un premier mouvement d'exode rural[28]. Cette femme de lettres, issue de l'aristocratie andalouse, quitta l'institution religieuse où elle avait étudié jusqu'à ses seize ans et voyagea en France, au Portugal puis s'installa chez un oncle, à Rome, pour y recevoir une formation humaniste et ouverte sur le monde. D'ascendance aristocrate, Rosario de Acuña ne revendiqua jamais son titre nobiliaire de comtesse, mais était en revanche très sensible à la condition des paysans. De

[27] "La naturaleza como vía de conocimiento y de regeneración en la obra de Rosario de Acuña (1850-1923)", Solange Hibbs *in La Naturaleza en la Literatura Española*, Dolores Thion Soriano-Mollá (ed.), Editorial Academia del Hispanismo, Vigo, 2011. p.183-212.
[28] *Ibid*, p. 199.

fait, la dégradation des conditions de vie des agriculteurs est un problème dont Rosario de Acuña avait su prendre la mesure dès les années 1900 et qu'elle a analysé de façon précise dans ses essais. Elle y exprime l'urgence d'une régénération du monde rural, dévitalisé par l'exode des jeunes, appauvri et dévalorisé, considéré comme rétrograde par rapport à l'image séductrice et selon elle faussement progressiste de la vie urbaine[29]. L'importance pour l'individu du milieu rural et du contact avec la nature est une notion centrale dans la pensée de Rosario de Acuña, qui insiste sur les vertus éducatives de la nature, dont l'homme, et surtout la femme, doit pouvoir tirer des enseignements qui lui permettront d'obtenir un salaire de manière autonome, mais aussi de gagner en intelligence et en qualité de vie. En effet, pour cette intellectuelle, la dimension méthaphysique du rapport avec le monde naturel importe tout autant ou plus que les gains économiques qui motivent le travail agricole, ainsi, la spiritualité qui émane de ce rapport au monde naturel, aux animaux domestiques tout particulièrement, et la sagesse issue de l'observation de la nature apportent plus, selon elle, pour l'émancipation des femmes, que ce que peut leur offrir la société industrielle. Ce point de vue original, en rupture par rapport à la pensée dominante d'alors, apparait aujourd'hui comme une posture avant-gardiste, en phase avec les courants de pensée contemporains concernant le droit des femmes d'une part et d'autre part la question du statut de l'animal, de son bien-être ainsi que de son statut légal, de ses droits en tant qu'être sensible et doué d'intelligence. C'est là une question qui revient aujourd'hui dans le débat public et qui suscite l'intérêt des législateurs. Ainsi, cette écrivaine, qu'on qualifie parfois aujourd'hui d'écoféministe[30], a effectivement mis en lumière ces aspects jusqu'alors peu pris en compte par ses contemporains.

---

[29] Comme le résume Solange Hibbs : "Sus propuestas para reactivar la agricultura, esencial a sus ojos para el desarrollo económico de España, se basan en la cuidadosa observación de las realidades de su tiempo. Nota que el proceso de desarrollo industrial provoca el éxodo rural hacia las grandes ciudades, agravando el problema del paro y dejando inermes a muchos emigrantes que no pueden acceder a la cultura y al bienestar brindados por el entorno urbano : « y esta inmensa corriente de inteligencia que emigra de los campos no sirve tampoco para fecundar la ciudad porque, al ir a ella, no llevan los vigores, las robusteces, las energías de una vida entregada al trabajo en plena naturaleza » [Acuña, Rosario de, « Avicultura popular", ibid., p.1321] Según ella, los campos « se hallan huérfanos de toda inteligencia, de toda cultura ». [Acuña, Rosario de, *Conversaciones femeninas*, *Absentismo*, Ibid. p.1398]". […] "El abandono de la cultura y del campo en general se debe a la fascinación del pueblo por las clases medias y también por el mimetismo empobrecedor de la burguesía con respecto a la aristocracia. Los hijos y las hijas de los campesinos quieren marcharse atraídos por el seudolujo de estas clases […] y este éxodo es en gran parte responsable de la sangría de la que sufren los campos y la agricultura. Rosario de Acuña hace propuestas para regenerar el campo; en este aspecto conviene recalcar su admiración por Joaquín Costa al que califica de « Sabio y bueno »." *Ibid*, p. 200-201.

[30] Bernárdez-Rodal, A. (2020). Rosario de Acuña: una genealogía feminista del animalismo en la literatura decimonónica. *Historia y comunicación social* n°25(2), 463-472. p. 202: «El abandono de los campos y de pequeñas industrias rurales tan esenciales para lo que llama "la regeneración de la patria" es uno de los temas que Rosario de Acuña desarrolla en una serie de artículos como "Conversaciones femeninas" (1902) y otros textos como "Agricultura popular y avicultura femenina" (1901). En todos ellos deplora el alejamiento de las mujeres del espacio del campo, de la naturaleza y el desprecio por estas industrias rurales en las que el género femenino

Mais ces courants de pensée, favorables au développement d'une idéologie conservationniste et d'une politique de préservation de la nature ne furent pas portés par les instances politiques de manière pérenne et la période franquiste marquera au contraire l'avènement d'une vision productiviste et purement mécaniste de l'environnement naturel, comme nous allons le voir.

1) Le déclin du monde rural : causes et conséquences de l'exode rural pour le pouvoir franquiste.

A partir des années cinquante, la société espagnole, essentiellement agraire, a subi de plein fouet les effets d'une industrialisation accélérée, promue par le pouvoir franquiste, qui a entraîné un déclin rapide et irréversible des régions rurales. Ces territoires se sont dépeuplés et ont rapidement périclité au profit du noyau central (Madrid) ainsi que de certaines régions périphériques (Pays Basque et Catalogne essentiellement). Toutefois, les conséquences de la disparition des sociétés paysannes, qui occupaient jadis l'espace que l'on désigne aujourd'hui sous le terme d'Espagne vide (*España vacía*) ont été assez peu étudiées et c'est aujourd'hui que l'on en mesure toute l'ampleur.

En Espagne, la crise agricole et l'exode rural qui en a découlé ont été plus tardifs, mais aussi plus rapides et plus destructeurs que dans le reste de l'Europe. Car le dépeuplement des régions agraires, qui s'est fortement accéléré au début des années 50, s'est prolongé jusqu'au début des années 80, laissant exsangues de vastes territoires. Ces déserts ruraux, isolés et presque inhabités, se situent pour la plupart dans les régions de l'intérieur du pays, contrairement aux centres névralgiques urbains, pôles industriels et économiques, situés essentiellement dans les régions côtières de la péninsule (exception faite de Madrid). Cette brutale transition d'une société agricole à une société industrielle a engendré pour l'Espagne des conséquences d'ordre social, économique et écologique dont on a commencé à mesurer toute l'ampleur à partir des années 80[31]. Ainsi, le constat que l'on pouvait dresser à l'époque n'a guère évolué : « Avec cette « désertification » de l'intérieur du pays, la majorité du territoire rural espagnol se retrouve dans une situation d'épuisement démographique pratiquement irréversible […], en 1991, l'âge

podría aprovechar su inteligencia y su sensibilidad. […] Alejadas de la naturaleza que es una fuente de observación privilegiada y, por ende, de enseñanza, las mujeres viven petrificadas entre la rutina y la superstición.»

[31] Manuel González de Molina revient sur le développement de l'histoire agraire en Espagne dans un article intitulé « De la "cuestión agraria" a la "cuestión ambiental" en la historia agraria de los noventa. », *Historia Agraria*, n° 22, diciembre 2000.

moyen de la population rurale était proche de 43 ans. Si cette tendance générale se maintient, la majorité des villages auront disparu avant la troisième décennie du siècle prochain [32]». De fait, aujourd'hui, l'apparition récente de termes tels que « Laponie espagnole » ou encore « Espagne vide », pour désigner ces régions, traduit la persistance de ce problème et l'importance du déséquilibre géographique et social issu de cette « révolution silencieuse » de la ruralité, sur laquelle s'est fondée l'évolution socio-économique de l'Espagne contemporaine. Aussi nous étudierons dans un premier temps les raisons de l'exode rural espagnol et les spécificités de la politique agraire franquiste pour tâcher de comprendre l'intensité et la rapidité de ce phénomène.

Si la transition agricole de l'Espagne s'est produite plus tardivement que dans le reste de l'Europe, cela est dû en premier lieu à la guerre civile, qui est venue freiner le processus d'abandon progressif du secteur agraire au profit de l'industrie (processus amorcé pendant la dictature de Primo de Rivera, qui s'est poursuivi sous la deuxième république)[33]. Ainsi les paysans espagnols ont été durement touchés par ce conflit et le monde agricole dont étaient issus la plupart des combattants y a perdu une grande partie des hommes qui constituaient sa force de travail. A partir des années 50, la pauvreté des régions rurales a conduit de nombreux paysans à prendre la route de l'exil pour fuir les conditions de vie extrêmement précaires de l'Espagne d'après-guerre. Ensuite, dans les années 60 et 70, l'exode massif de millions d'habitants issus des régions agricoles va transformer de façon définitive la société espagnole[34]. La fin de l'agriculture traditionnelle, conséquence directe du processus d'industrialisation engagé par le régime franquiste, associée à la croissance concomitante des villes, a accéléré le démembrement des sociétés rurales. Les chiffres des mouvements migratoires espagnols depuis la fin de la guerre civile jusqu'aux années 80 traduisent l'ampleur de cette mutation. Ainsi, entre 1960 et 1972, plus d'un million et demi d'Espagnols partirent travailler à l'étranger[35] (Suisse,

---

[32] Higueras Arnal Antonio. « La population rurale espagnole ». In: *Espace, populations, sociétés*, 1996-1. Hommage à Daniel Noin. p. 103-109. https://www.persee.fr/doc/espos_0755-7809_1996_num_14_1_1733

[33] «El éxodo rural culminó la gran transformación de la estructura social iniciada en torno a la Gran Guerra, cuando se produjo por vez primera un notable descenso de la población activa agraria mientras las ciudades doblaban su población. » « L'exode rural fut le point culminant de la grande transformation de la structure sociale, initiée à l'époque de la première guerre mondiale, où l'on observa pour la première fois une baisse sensible de la population active agricole tandis que la population des villes était multipliée par deux ». Santos Juliá, José Luís García Delgado, Juan Cárlos Jiménez y Juan Pablo Fusi, *La España del signo XX*, Marcial Pons, 2003, Madrid, p. 197.

[34] Pellistrandi Benoît , *Histoire de l'Espagne, des guerres napoléoniennes à nos jours,* Ed. Perrin, Paris, 2013, p. 429 : « La réalité rurale s'efface progressivement, d'abord modérément puis de façon très vive dans les années 1960 et 1970. L'exode rural et les flux de déménagement dépassent toujours les 200 000 personnes entre 1962 et 1976 et atteignent des maxima de 500 000 personnes en 1964 et 1974. »

[35] Santos Juliá précise que, selon les statistiques des pays d'accueils, entre 1960 et 1972, 552000 espagnols émigrèrent en Allemagne, 577 000 en Suisse et 436 000 en France. Par ailleurs, le rapport FOESSA de 1975

Allemagne et France essentiellement) et presque deux millions et demi de personnes abandonnèrent les régions rurales de l'intérieur du pays pour alimenter en main d'œuvre la capitale et les villes industrielles des régions périphériques. Au total, « Entre 1940 et 1975, plus de quatre millions de personnes ont quitté les campagnes pour les capitales de province et les villes industrielles […], l'intérieur du pays s'est vidé pour se transformer en « semi-désert démographique » entrecoupé de quelques « oasis » : les capitales de province et surtout Madrid. En revanche sur la côte s'est formé un « ourlet » de forte densité de population contrastant avec l'intérieur[36]. »

Or, s'il est vrai que les mouvements migratoires ont bénéficié à l'économie nationale[37], on constate néanmoins que ces transferts de populations, tout en favorisant le développement industriel et économique du pays, ont également engendré de grands déséquilibres dans la mesure où les territoires de l'intérieur se sont ainsi vus privés d'une très grande partie de leur population active[38]. Aussi, l'exode des travailleurs agricoles s'est répercuté sur l'ensemble de la société, car peu à peu les commerçants et les artisans dont le travail participait de l'organisation de la vie rurale ont eux aussi abandonné leurs activités. Parallèlement, le développement de l'industrie du tourisme a contribué à amplifier ce phénomène d'exode en absorbant les travailleurs du secteur tertiaire issus des régions centrales. Cette disparition des services a donc accéléré le déclin des conditions de vie dans les zones rurales. En outre, l'attrait croissant envers le mode de vie citadin a poussé les paysans, en particulier les plus jeunes, à quitter leur village natal. Les exigences du travail de la terre, difficile et relativement peu rémunérateur, conjuguées à l'image de modernité de la vie urbaine ont desservi les sociétés

comptabilise 850000 travailleurs espagnols dans toute l'Europe ce qui élèverait le chiffre des espagnols résidant en Europe pour raison de travail à 1 400 000. Santos Juliá, José Luís García Delgado, Juan Cárlos Jiménez y Juan Pablo Fusi, *La España del signo XX*, Marcial Pons, 2003, Madrid, p. 196-197.

[36] Higueras Arnal Antonio. La population rurale espagnole. In: *Espace, populations, sociétés*, 1996-1. Hommage à Daniel Noin. p. 103-109. doi : https://doi.org/10.3406/espos.1996.1733. https://www.persee.fr/doc/espos_0755-7809_1996_num_14_1_1733

[37] L'historien Pierre Noury indique que « La production industrielle et celle des biens d'équipement et de consommation, dopée par l'injection de crédits dans le secteur privé, va connaître […] une croissance spectaculaire […]. De 1960 à 1973, l'Espagne connaîtra (hors inflation) un taux de croissance moyen de près de 7% par an, soutenu de surcroît par un développement très rapide du tourisme et par les rentrées de devises procédant du rapatriement des économies des expatriés. ». Pierre Noury, *Histoire de l'Espagne des origines à nos jours*, Tallandier, 2013, p. 610.

[38] Bartolomé. Bennassar affirme ainsi que « La croissance des années 1960-1975 étant surtout une croissance industrielle, elle a donné lieu à d'importants transferts de main-d'œuvre aux dépens du secteur agricole, en faveur des secteurs d'industrie et de services, à tel point qu'il s'agit d'une mutation capitale : en 1960, le secteur primaire occupait encore 39,7% de la population active et il restait largement en tête; en 1970, il n'emploie plus que 29,11% de cette population et en 1975, le pourcentage tombe à 21,46%. Pendant ces quinze années, les pourcentages des secteurs secondaires et tertiaires passent respectivement de 32,98 à 38,24% et de 27,32 à 40,30% ! »
Bartolomé Bennassar, *Histoire des Espagnols*, t. II. XVIIIème-XXème siècles, Perrin, 2011, p.568-569.

rurales, et la profession d'agriculteur a progressivement perdu de son attrait, au regard des facilités apparentes de la vie citadine.

> Malgré l'exode rural, l'augmentation des productions n'entraîne pas un enrichissement des actifs du secteur. Les excédents de production ont tendance à tirer les prix à la baisse. Cette perte d'attractivité du monde rural, accentuée par la diffusion d'un nouveau modèle de vie plus urbain, accélère le déclin de l'apport de l'agriculture à la richesse nationale. En 1950, la moitié de la population active est dans le secteur primaire qui représente 30% de la production de richesses. En 1960, avec 42% de la population active, la richesse produite représenta 23,6% du PIB et en 1975, avec un peu moins d'un quart de population active, le secteur primaire représente 10% de la richesse nationale. Ce recul s'explique par la montée en puissance des secteurs industriel et tertiaire dont la productivité et la croissance sont beaucoup plus rapides. […] La hausse de 50% des richesses agricoles produites représente un chiffre très modeste au regard des taux de croissance du monde industriel[39].

On peut ainsi voir dans ces mouvements migratoires le symptôme du marasme de la société agricole de l'Espagne franquiste, ainsi, cette vague migratoire constitue en soi l'expression indirecte d'un désaccord envers le système politique qui régissait alors la société : « lorsqu'une crise menace de faire éclater une société traditionnelle, l'exode rural contribue à faire disparaître le travailleur agricole », en définitive, « l'émigration est la manière la plus radicale dont disposent les paysans pour manifester leur critique des conditions de vie et de travail que leur offrent les champs.[40] » affirme le spécialiste de l'émigration en Espagne Víctor Pérez Díaz (cité ici par J.J. Muñoz). En outre, la guerre a également entraîné la fuite vers les villes de ceux qui, à l'issue du conflit, craignaient la répression franquiste à laquelle ils étaient davantage exposés dans les petites communautés villageoises. Cependant, en dépit de l'adhésion d'une grande partie des territoires ruraux au soulèvement militaire de 1936 et malgré le soutien dont jouissait le gouvernement franquiste auprès d'une grande partie de la population agricole, l'État franquiste, paradoxalement, va mettre en place des politiques rurales dont résultera une fragilisation ainsi qu'un déclin progressif des sociétés agraires.

---

[39] Pellistrandi Benoît , *Histoire de l'Espagne, des guerres napoléoniennes à nos jours*, Ed. Perrin, Paris, 2013, p. 438-439.

[40] Muñoz Ortega Juan José, "Instinto de mejora. Diferencias entre dos movimientos migratorios: el éxodo rural de la década de 1960 y la inmigración actual". *Cuadernos de Trabajo Social*, Vol. 15 (2002): 217-234, p. 221.

a) La dichotomie entre la situation réelle et le discours officiel franquiste : l'inexorable déruralisation face aux discours de restauration de la ruralité

Du fait de la multiplicité des systèmes agricoles qui configurent l'Espagne rurale, il conviendrait de parler de mondes paysans, au pluriel donc, pour rendre compte de la réalité sociale et économique des sociétés paysannes espagnoles de la seconde moitié du XXe siècle[41]. Néanmoins, le régime franquiste, dans le sillage de l'idéologie phalangiste et dans un souci d'uniformisation de la société agraire, a fait de l'homme rural un archétype destiné à incarner un idéal national, un modèle à suivre pour refonder la nation et retrouver ses racines.

L'exode rural s'est donc accéléré à la fin des années cinquante, et ce en dépit d'un discours officiel franquiste qui (conformément au mythe d'une vie rurale idéalisée tel que l'avait forgé l'idéologie phalangiste[42]) revendiquait la supériorité de cette société agricole, présentée comme l'incarnation d'une Espagne authentique, gardienne des valeurs morales et religieuses de l'homme espagnol :

> Il est vrai que durant la première étape du régime franquiste s'est imposée une idéologie agraire et une défense affirmée de la campagne, bien que dans la pratique, le Nouvel État ait pris fait et cause pour l'industrie. En réalité, comme l'a expliqué Carlos Velasco, jusqu'au milieu des années 50, on trouve quantité de discours et d'écrits en tout genre qui, sur un ton grandiloquent, appellent à un retour à la terre et idéalisent les valeurs de la vie champêtre, dans la nature, face aux tromperies et aux misères de la ville industrielle.[43]

---

[41] « Pierre Vilar, dans les conclusions qu'il tira du Séminaire d'Histoire Agraire organisé en 1977 par la fondation Juan March, remarquait qu'on devait se garder des concepts simplificateurs alors que l'histoire est complexité. Et d'affirmer catégoriquement qu'en tant qu'instrument d'analyse sociale, il n'existait pas « de mode de production paysan », ni « d'économie paysanne ». Et, comme il le savait très bien, encore moins en Espagne. Pour lui, s'il existait plusieurs « Frances paysannes », il était encore moins pertinent de parler d'une « question agraire espagnole », alors que nous nous trouvons en face des *latifundia* andalous et des micropropriétés galiciennes, des *huertas* valenciennes, de la viticulture catalane, de la céréaliculture castillane et du *caserío* basque fondé sur la polyculture. »
García González Francisco, « L'histoire rurale de l'Espagne moderne. De l'influence de l'historiographie française à l'internationalisation », *Histoire & Sociétés Rurales* 2010/1 (Vol. 33), p. 117-158.

[42] L'idéologie phalangiste est à l'origine d'un discours qui érige l'Espagne en nation agraire, comme le montrent les paroles de José Antonio Primo de Rivera: « España es casi toda campo. El campo es España, el que en el campo español se impogan unas condiciones de vida intolerable a la humanidad labradora en su contorno español, no es sólo un problema económico; es un problema entero, religioso y moral. [...] El hombre en la ciudad casi no se ve. Está siempre escondido detrás de su cargo, detrás de su traje. En la ciudad se ve al comerciante, al electricista, al abogado, etc. En el campo se ve siempre al hombre.»
Primo de Rivera, José Antonio : *Antología* (Selección y prólogo de Gonzalo Torrente Ballester). Madrid, Ediciones FE tercera edición, 1942.

[43] José Luís Ramos Gorostiza, « Gestión ambiental y política de conservación en la España de Franco», Revista de Historia Industrial, 15 (32), 2006, P.99-140. p.109. « Es cierto que durante el primer franquismo dominó

Comme le souligne également l'analyse de Francisco Entrena Durán[44], « Le franquisme a fondé sa politique agraire, surtout dans les premières années du régime, sur ce que Eduardo Sevilla Guzmán[45] a décrit comme une « idéologie de la souveraineté politique de la paysannerie », dont Benito Mussolini avait posé les fondements dans un discours prononcé en février 1921[46]. » Celle-ci a été élaborée par des agronomes, des juristes, des ecclésiastiques et quelques économistes, dont les principales références culturelles provenaient du catholicisme social et de la doctrine phalangiste. Cette idéologie s'est traduite par une mythification de la population rurale et une vision idéalisée de l'agriculture, considérée comme un mode de vie traditionnel moralement supérieur à celui de la ville, plutôt que comme une activité économique. L'aspiration à créer un modèle de société harmonieux, propre au monde rural, préservé de tout conflit social, sous-tendait cette construction d'un idéal bucolique qui niait l'existence des antagonismes sociaux, conformément aux codes de la rhétorique franquiste. Ainsi, Francisco Entrena Durán précise que :

> Dans la pratique, cette rhétorique dissimulait une véritable politique de subordination de l'agriculture à l'industrie, qui s'est avérée être clairement dirigée contre la petite paysannerie. De fait, les travailleurs agricoles, les travailleurs journaliers, les métayers, les fermiers et autres groupes de sans-terre, ainsi que les petits propriétaires terriens ont plus ou moins subi les conséquences de la répression politique, de la réduction des salaires, des expulsions des baux, du marché noir et du gel des prix agricoles. En fait, l'idéologie de la souveraineté politique de la paysannerie a servi, dans une large mesure, à capter la paysannerie de propriétaires terriens, ce qui n'était pas

formalmente una ideología agrarista y una firme defensa del campo, aunque en la práctica el Nuevo Estado apostase por la industria. De hecho, como ha expuesto Carlos Velasco, hasta mediados de la década de los cincuenta abundan los discursos y escritos de toda laya en los que – en un tono grandilocuente – se llama a una "vuelta a la tierra" y se idealizan los valores de la vida campestre en la naturaleza frente a las falsedades y miserias de la ciudad industrial.»

[44] Entrena-Durán, F. (2012). "La ruralidad en España: de la mitificación conservadora al neorruralismo." *Cuadernos de desarrollo rural*, 9 (69), 39-65.

[45] Sevilla-Guzmán, E. (1979*). La evolución del campesinado en España. Elementos para una sociología política del campesinado*. Barcelona: Península

[46] Entrena-Durán, F. (2012). "La ruralidad en España: de la mitificación conservadora al neorruralismo." *Cuadernos de desarrollo rural*, n° 9 (69), 39-65. p. 44: « Dicha ideología se patentiza muy bien en un discurso pronunciado por Benito Mussolini en febrero de 1921, quien, entre otras cosas, dijo entonces: "queremos que la tierra no pertenezca al Estado, sino al cultivador. Mientras que el social comunismo tiende a desheredar a todos […]. En lugar de la soberanía de una casta política central nosotros apoyamos la soberanía del campesinado. » « Cette idéologie est bien illustrée dans un discours prononcé par Benito Mussolini en février 1921, qui a notamment déclaré : "Nous voulons que la terre n'appartienne pas à l'État, mais au cultivateur. Alors que le social-communisme tend à déshériter tout le monde [...]. Au lieu de la souveraineté d'une caste politique centrale, nous soutenons la souveraineté de la paysannerie". »

difficile dans la partie nord du pays, en raison de l'existence d'un grand nombre de petits agriculteurs et de leur conservatisme social traditionnel[47] .

b) La concrétisation de l'utopie agraire : Les villages de Franco

Franco a effectivement multiplié les déclarations élogieuses envers ce monde paysan qu'il affirmait vouloir restaurer, protéger et promouvoir. Et de fait, après la guerre, l'État franquiste a mis en place une véritable politique de refondation des espaces ruraux à travers le projet de l'INC (*Instituto Nacional de Colonización*)[48] dont la mission consistait à reconstruire des villages d'un style nouveau, à l'architecture moderne, qui jouiraient de toute l'infrastructure nécessaire à l'implantation de communautés paysannes censées représenter le parangon de l'idéologie franquiste :

> Entre 1940 et 1970, la dictature a créé 300 colonies dans 27 provinces espagnoles. 55 000 familles entreprennent alors une migration interne qui les conduira à devenir propriétaires de maisons et de terres irriguées, mais sous le contrôle de fer du régime. [...] Sur des terres vierges, la dictature a érigé dans ces années-là jusqu'à 300 colonies dans 27 provinces, pour moitié en Andalousie et en Estrémadure. Souvent, les terres ont été expropriées à de grands propriétaires terriens, qui ont largement profité de la transaction. Ces colonies furent conçues comme des centres de travail destinés à atténuer les difficultés causées par les ravages de la guerre grâce à la conversion de

[47] Entrena-Durán, F. (2012). "La ruralidad en España: de la mitificación conservadora al neorruralismo." *Cuadernos de desarrollo rural*, 9 (69), 39-65. p. 44: "En la práctica, la retórica ideológica exaltadamente agrarista del pensamiento social agrario del primer franquismo escondía una política real de supeditación de la agricultura a la industria, y claramente en contra del pequeño campesinado; sobre todo, en lo que respecta a los trabajadores agrícolas o jornaleros, los arrendatarios, los aparceros y otros colectivos sin tierra, así como a los pequeños propietarios que, en mayor o menor medida, sufrieron las consecuencias de la represión política, la reducción de los salarios reales, los desahucios de arrendamientos, del mercado negro o de la congelación de precios agrarios. De hecho, la ideología de la soberanía política del campesinado sirvió, en gran medida, para cooptar al campesinado con tierra, lo que no resultó difícil en la zona norte del país debido a la existencia en ella de un amplio número de pequeños agricultores y a su tradicional conservadurismo social."

[48] L'*Instituto Nacional de Colonización* fut créé en Espagne en octobre 1939, cet organisme, qui dépendait du ministère de l'Agriculture, vit le jour dans le cadre d'un projet de refonte sociale et économique du pays, destiné à promouvoir le développement autarcique de l'Espagne, ravagé par la guerre civile. Son objectif principal était la transformation et l'augmentation de la production agricole à travers la réforme et la restructuration administrative du secteur primaire. La réorganisation de l'espace agricole passait par l'augmentation des terres arables et des terres irriguées. L'INC disparaitra en 1971, remplacé par l'Institut national de la réforme agraire et du développement (IRYDA).

Bosque Maurel, Joaquín (1984). «Del INC al IRYDA: análisis de los resultados obtenidos por la política de colonización posterior a la guerra civil». *Agricultura y Sociedad* (Magrama) (32): 153-191. ISSN 0211-8394.

Gómez Benito, Cristóbal (2004). «Una revisión y una reflexión sobre la política de colonización agraria en la España de Franco». *Historia del Presente* (AHP) (3): 65-86. ISSN 1579-8135. Gómez Benito

> terres sèches en terres irriguées, une transformation agraire qui prend sa source sous la Seconde République. Pour cette raison, beaucoup de ces enclaves ont été construites dans les bassins des grands fleuves. C'était aussi une sorte d'expérience utopique-totalitaire. C'est là que s'est forgé l'archétype du nouvel homme espagnol : rural, travailleur et pieux. Pour ériger ces enclaves, occupées en grande partie par des habitants des villages voisins, le régime franquiste a fait appel à des architectes novices qui, avec le temps, sont devenus de grands noms du XXe siècle. [49]

Mais, malgré l'existence de ces expérimentations consistant à recréer des enclaves rurales où s'incarnerait l'utopie agraire franquiste, on voit que cette idéologie a rapidement montré ses limites. Car les mesures prises par le régime pour moderniser le secteur agricole n'ont pas empêché son déclin, en raison des choix de développement adoptés par les pouvoirs publics :

> Le franquisme ne procédera pas à une réforme agraire et en 1962, plus de 96% des exploitations ont moins de cinq hectares et occupent 39% de la surface agricole. Les exploitations de plus de mille hectares 0,2% occupent 21.6% du total de la surface agricole. Cette géographie qui distingue un Nord de la petite propriété et un Sud des *latifundios* demeure une réalité sociologique et culturelle jusqu'au-delà de 1975. […] En 1951, le nouveau ministre de l'Agriculture Rafael Cavestany obtient la libéralisation des prix agricoles. Ce premier pas précède une politique active de « colonisation » de terres non mises en valeur, de remembrement […] surtout dans le nord, […] de reforestation et de libéralisation des quotas d'importation de machines agricoles et d'engrais. Cette nouvelle politique économique, d'abord appliquée au monde agricole, inspirera les mouvements des « technocrates » à partir des années 1957-1959. Il s'agit tout simplement de tenter de sortir le pays de sa pauvreté[50].

---

[49] Los pueblos que se inventó Franco. Silvia Hernando, article publié dans *El País Semanal* du 20 août 2018. https://elpais.com/elpais/2018/08/20/eps/1534776854_378553: « Entre 1940 y 1970 la dictadura creó 300 poblados en 27 provincias españolas. 55.000 familias iniciaron una migración interior que las llevaría a ser propietarias de casas y tierras de regadío, pero bajo el férreo control del régimen. [...] De la nada, la dictadura erigió en esos años hasta 300 poblados en 27 provincias, la mitad en Andalucía y Extremadura. Muchas veces eran tierras expropiadas a latifundistas, que se lucraron con la transacción. Se concibieron como centros de trabajo donde aliviar las estrecheces derivadas de la devastación de la guerra a través de la conversión del secano en regadío, una transformación agraria cuyo planteamiento se remonta a la Segunda República. Por eso, muchos de estos enclaves se levantaron en las cuencas de los grandes ríos. Fue también una suerte de experimento utópico-totalitario. Allí se forjaría el arquetipo del nuevo hombre español: rural, trabajador y devoto. Para erigir estos enclaves, ocupados en buena medida por personas procedentes de poblaciones cercanas, el franquismo recurrió a arquitectos novatos que, con el tiempo, acabaron por revelarse como nombres clave del siglo XX. »

[50] Pellistrandi Benoît , *Histoire de l'Espagne, des guerres napoléoniennes à nos jours*, Perrin, Paris, 2013, p. 435-437.

Le choix du modèle de développement capitaliste, adopté sans ambiguïté par le régime à partir des années 60, a ainsi engendré des conséquences irréversibles pour le monde paysan. De fait, dès 1955, la création du Service d'extension agraire (SEA) a marqué un changement d'orientation de la politique agricole, dès lors régie selon des critères économiques et techniques et non plus en fonction d'objectifs sociaux. Parallèlement, l'enseignement et la recherche agronomique firent l'objet d'une refonte, menée par l'*Instituto Nacional Agronómico,* organisme qui, sous l'égide du ministère de l'Agriculture et de l'Éducation, a mis en place la réforme de l'Ecole d'ingénieurs agronomes et d'experts agricoles qui ont promu essentiellement la mécanisation accélérée du secteur agricole, ce qui a généré un développement très inégal et contrasté de l'Espagne rurale : « La taille des exploitations les rentabilise et les capacités d'investissement des propriétaires sont à la hauteur du prix des machines. Cela dit le contraste est grand, entre des exploitations de plus en plus modernes et une agriculture vivrière dans laquelle l'animal de trait continue de jouer un rôle primordial. L'âne ou le bœuf sont des figures familières de l'agriculture de moyenne montagne… et ce jusque dans les années 1970.[51] »

c) Une politique agraire contraire aux intérêts des travailleurs de la terre

Malgré ces initiatives gouvernementales qui démontraient une volonté de concrétisation de l'idéologie agraire du franquisme, la politique franquiste et le discours officiel s'opposent à la réalité des faits, car, comme nous venons de le voir, la politique de redressement économique du pays, le *desarrollismo,* politique de développement économique et industriel promue par le *caudillo,* a été favorable essentiellement à l'agriculture industrielle ainsi qu'aux grands propriétaires agricoles et, également, au secteur de la construction immobilière et au tourisme. C'est pourquoi le secteur de l'agriculture traditionnelle, délaissé de fait par l'Etat, a définitivement périclité à partir des années 60. En effet, le gouvernement franquiste, s'est alors employé à réformer la structure économique du secteur agricole dans une visée avant tout productiviste et mercantiliste qui n'a pas permis de préserver la cohérence des microsociétés rurales. Et de surcroît, le dépeuplement rural comportait peut-être aussi un intérêt stratégique pour le pouvoir dans la mesure où la concentration urbaine favorisait la possibilité de contenir

[51] *Ibid*., p. 440.

et de contrôler une population potentiellement hostile au régime[52]. Mais au-delà des effets de ces actions politiques menées à bien par le pouvoir franquiste, force est de constater que les structures économiques locales sur lesquelles reposait le tissu social du monde agricole souffraient d'une fragilité intrinsèque, car l'équilibre du système reposait sur l'abondance d'une main d'œuvre très peu chère et donc paupérisée. Cependant, les réformes systémiques imposées par le gouvernement d'alors n'ont pas permis de restaurer et d'assainir l'économie agraire dans sa globalité, elles ont au contraire accentué ce déséquilibre préexistant, conduisant finalement au démembrement et à l'effondrement du secteur primaire. En effet, les « Plans de développement » mis en place par l'Etat, (tel le « Plan national de stabilisation économique » de 1959), misaient entre autres sur la modernisation de l'agriculture espagnole, essentiellement à travers le développement du machinisme et l'imposition de réformes structurelles de grande ampleur[53]. L'imposition de ces réformes représente un virage radical par rapport à l'idéologie phalangiste du premier franquisme et son exaltation de l'homme rural[54]. Les agriculteurs étaient désormais incités à adopter la machine afin de rendre possible l'avènement d'une modernité salvatrice :

> C'est ainsi que le magazine de *l'Instituto Nacional de Colonización* s'adressait aux nouveaux colons dans son premier numéro : « Toute cette transformation a été réalisée, comme tu le sais, par *l'Instituto de Colonización*. Tu as vu toi-même ses ingénieurs dresser les ouvrages, diriger ces gigantesques machines, jaunes et rouges, qui

[52] Santos Juliá voit ainsi dans ces discours ruralistes une propagande d'État destinée à isoler les villes du « péril rouge » en les cerclant d'une « ceinture verte ». Santos Juliá, José Luís García Delgado, Juan Cárlos Jiménez y Juan Pablo Fusi, *La España del signo XX*, Ed. Marcial Pons, 2003, Madrid, p. 198: «[...] la propaganda ruralizante del nuevo régimen, […] pretendió aislar del "peligro rojo" a las ciudades rodeándolas de "cinturones verdes"[...]. »

[53] "Rafael Cavestany, ministro de Agricultura entre 1951 y 1957, y principal impulsor de la colonización, inició una nueva etapa en la política agraria del régimen. Junto a la asunción de criterios productivistas, la política agraria de los cincuenta estimuló la racionalización y modernización de las explotaciones agrarias, asumiendo de manera implícita el fenómeno del éxodo rural. Todo ello orientado a favorecer el proceso de industrialización y la implantación de un modelo de economía capitalista." Alares López, Gustavo, "Ruralismo, fascismo y regeneración. Italia y España en perspectiva comparada", *Ayer*, No. 83, Fascismo y políticas agrarias: nuevos enfoques en un marco comparativo (2011), p. 127-147, ed. Marcial Pons, Asociación de Historia Contemporánea Ediciones de Historia: p. 144.

[54] "Se inició un proceso de desacralización de la actividad agraria que supuso una inversión de términos en relación al tratamiento previo de la agricultura y el campesinado. Es más, la poderosa imagen de un ruralismo viril sobre el que fundar la regeneración nacional fue sustituida por la imagen de un campesinado infantilizado, sujeto pasivo de la tutela paternal del Estado y del INC : "Lo primero que hay que enseñarle es a olvidar aquel viejo concepto, que quizá con no muy buena intención se ha repetido: "La agricultura, más que una actividad económica, es un modo de vivir", no, de ninguna manera, la agricultura es ante todo una actividad económica y después una noble manera de vivir". Cavestany, R.: "Menos agricultores y mejor agricultura" Revista de Estudios Agrosociales, 13 (1955), p. 7, cité par Alares López, Gustavo, "Ruralismo, fascismo y regeneración. Italia y España en perspectiva comparada", *Ayer*, No. 83, Fascismo y políticas agrarias: nuevos enfoques en un marco comparativo (2011), p. 127-147, ed. Marcial Pons, Asociación de Historia Contemporánea Ediciones de Historia, p. 144.

> glissent, non sans une certaine grâce, pour transporter la terre d'un côté à l'autre, pour faire une route, pour creuser un fossé, pour abattre un arbre, pour enlever des pierres ou pour labourer le sol. Eh bien, ne crois pas que j'exagère, je peux t'assurer que nous avons fait tout cela pour toi, pour ton service, pour que la terre produise plus, pour que toi-même et tous les Espagnols puissiez vivre mieux ». Extrait de "La terre sera à toi..." (*La tierra será tuya*...). [55]

Ainsi, tous ces plans de redressement gouvernementaux, qui visaient à mettre en œuvre une politique de grands travaux, ont conduit à modifier radicalement la gestion des sols cultivés et celle des ressources hydriques du pays :

> [La modernisation de l'agriculture espagnole] s'est manifestée d'abord par une volonté politique de développer l'agriculture irriguée et d'implanter de petites exploitations paysannes. Cette politique, influencée sans doute par l'Italie fasciste, puisait l'essentiel de son inspiration dans une double tradition espagnole : celle de la colonisation intérieure par création de nouveaux villages et celle, toujours en vogue d'ailleurs, d'une extension conquérante de l'agriculture irriguée. Il s'agissait à la fois de glorifier le régime par de spectaculaires barrages et canaux et de substituer à l'idée subversive de réforme agraire celle de l'implantation d'une classe sociale conservatrice de petits paysans sans pour autant remettre en cause la grande propriété. Au milieu des années 1960, s'est ajoutée la volonté de répondre à la nouvelle demande alimentaire nationale et d'opérer, pour y parvenir, des réformes de structure modérées telles que le remembrement, l'aménagement rural, le développement des coopératives de production, etc. Un énorme travail fut effectué, bien que dans les limites idéologiques d'un régime dictatorial très conservateur[56].

[55] Alares López, Gustavo, "Ruralismo, fascismo y regeneración. Italia y España en perspectiva comparada", *Ayer*, No. 83, Fascismo y políticas agrarias: nuevos enfoques en un marco comparativo (2011), p. 127-147, Marcial Pons, Asociación de Historia Contemporánea Ediciones de Historia: p. 144: «De esta manera se dirigía a los nuevos colonos la revista de divulgación del Instituto Nacional de Colonización en su primer número: "Toda esa transformación tú sabes que la ha realizado el Instituto de Colonización. Tú mismo has visto a sus ingenieros trazar las obras, dirigir esas máquinas gigantescas, amarillas y rojas, que se deslizan, hasta con gracia, para llevar de un lado a otro la tierra del bancal, para hacer un camino, para abrir una zanja, para derribar un árbol, para quitar las piedras o para labrar la tierra. Pues bien, no creas que exagero; te diré que todo lo hemos hecho para ti, para tu servicio, para que las tierras produzcan más, para que vivas tú mejor y contigo todos los españoles". Extraído de "La tierra será tuya...", Vida Nueva, 1 (1956), p. 2. »

[56] Drain Michel. Changements agraires et mutations socio-spatiales dans la péninsule Ibérique depuis 1945. In: Sud-Ouest européen, tome 5, 1999. Sud-Ouest européen. Identités en mutation. p. 47-59, https://www.persee.fr/doc/rgpso_1276-4930_1999_num_5_1_5107

De fait, les réformes du gouvernement *desarrollista* n'ont pas permis de relancer le secteur agraire, d'une part en raison du manque de volonté politique pour les mettre en œuvre dans l'ensemble du pays[57], et d'autre part en raison de la nature utilitariste des projets agraires franquistes, dominés par un objectif d'accroissement des rendements impliquant un abandon de l'agriculture organique au profit de l'agrochimie. Finalement, à la mort de Franco, le processus de déruralisation s'est accéléré fortement, notamment en raison de l'application des réformes de la PAC, suite à l'entrée de l'Espagne dans le marché commun :

> En définitive, la transformation du métabolisme social de l'agriculture espagnole qui s'est produite à partir des années 50 ne fut pas accompagnée, du moins dans un premier temps, de l'abandon des terres, car elle était compatible avec le maintien d'une agriculture extensive qui ne commença à décliner qu'à partir des années 1980. Au cours de cette décennie, la situation décrite ci-dessus a évolué dans un contexte institutionnel radicalement nouveau, dû à l'incorporation de l'Espagne à l'Union européenne et aux politiques d'ajustement imposées par la politique agricole commune (PAC). Le système a généré toute une série d'incitations par le biais des prix et des subventions, de sorte que seules les exploitations les plus productives pouvaient rester actives. Cela a conduit à un abandon des terres, ce qui, dans l'ensemble du pays, a entraîné une réduction de la superficie cultivée de plus de deux millions d'hectares au cours des décennies suivantes[58].

---

[57] « Toute la partie septentrionale de l'Espagne et, singulièrement, la Galice, les Asturies, la corniche cantabrique, le Pays Basque, la Vieille Castille, étaient -et demeurent encore en partie- des régions où l'exploitation et la propriété très fragmentées étaient très répandues (ce qui n'empêche pas la présence de grandes propriétés). Un important travail de remembrement y fut lancé qui fut accompagné peu de temps après de formes de diffusion de l'agriculture de groupe et de coopératives. Mis en route en 1953, le remembrement avait déjà porté sur 4 351 000 ha en 1975 (à comparer avec la centaine d'hectares remembrés au Portugal au cours de la même période). Toutefois, la très inégale répartition de la propriété n'en fut pas affectée. Rappelons qu'en 1960 moins de 2 % des propriétaires se partageaient les deux tiers des terres agricoles tandis que plus de la moitié disposait de moins d'un ha. Les mesures de réforme agraire prises par la Seconde République avaient été rapportées à quelques très rares exceptions près et celles annoncées par le nouveau régime ne furent pratiquement jamais appliquées. La création, le 21 juillet 1971, de l'Institut de Réforme et Développement Agraire (IRYDA) qui prenait la succession de l'Institut National de Colonisation, ne fut qu'une mesure administrative regroupant des services sans que le terme de réforme agraire n'ait d'autre valeur que médiatique. » Drain Michel. Changements agraires et mutations socio-spatiales dans la péninsule Ibérique depuis 1945. In: Sud-Ouest européen, tome 5, 1999. Sud-Ouest européen. Identités en mutation. pp. 47-59. https://www.persee.fr/doc/rgpso_1276-4930_1999_num_5_1_5107

[58] Iriarte Goñi Iñaki, «Transición forestal» y cambio económico. El caso de los bosques españoles a largo plazo (1860-2000) *Revista de Historia Industrial* n.º 75. Año XXVIII. 2019

p. 24: "En definitiva, el cambio en el metabolismo social de la agricultura española que se produjo desde la década de los cincuenta no fue acompañado al menos en un primer momento de un abandono de tierras, sino que se compatibilizó con el mantenimiento de una opción extensiva que no decaería hasta los años ochenta. En esa década, la situación descrita cambió en un contexto institucional radicalmente nuevo, debido a la incorporación de España a la Unión Europea y a las políticas de ajuste a las que obligó la Política Agraria Común (PAC). El sistema generó toda una serie de incentivos a través de precios y subvenciones que hicieron que solo las explotaciones más productivas se pudieran mantener en activo. Ello conllevo un abandono de tierras que en el conjunto del país generó una disminución de la superficie cultivada de más de dos millones de hectáreas en las décadas siguientes. [...]"

2) Conséquences écologiques de l'industrialisation du secteur agraire et montée de la contestation du monde agricole contre les pollutions industrielles

La « fin du village[59] » a marqué, en Espagne comme ailleurs en Europe, le début d'une nouvelle ère, dominée par la technique et l'industrialisation, par l'effacement de la ruralité face à la progression des villes. Malgré l'absence de liberté d'expression imposée aux citoyens sous le régime de Franco, et même si les efforts des civils pour s'opposer à la politique du régime étaient presque systématiquement contrecarrés, les Espagnols ont manifesté de façon croissante leurs préoccupations concernant la dégradation de l'environnement et des conditions physiques du pays. C'est ce dont témoignent entre autres les efforts pour conserver des écosystèmes uniques et des sites emblématiques tels que Doñana[60]. Mais à la fin des années 1960 on observe un engagement croissant des citoyens pour des causes sociales et environnementales, l'état de l'environnement devient alors un facteur à prendre en compte dans l'organisation de la société, puisque de lui dépend en partie le bien-être humain. Plusieurs courants conservationnistes vont alors émerger en Espagne.

a) La politique de reboisement des zones forestières

Dans l'immédiat après-guerre, les besoins accrus en bois et en combustibles organiques ont incité le gouvernement à imposer une politique forestière destinée à pallier le manque de matière première. Iñaki Iriarte Gori a analysé l'évolution des politiques franquistes en matière de reboisement, soulignant leurs effets contradictoires. Car s'il est vrai que la reforestation a permis d'augmenter les surfaces boisées[61], elle n'a pas été en mesure de freiner la perte globale

[59] Dans son ouvrage ainsi intitulé, Jean-Pierre Le Goff analyse ce que représente aujourd'hui le village dans la mémoire et l'imaginaire des Français, à l'heure de la déruralisation. L'auteur y mène une enquête dans un bourg du Luberon et met en évidence « le divorce entre le mythe et la réalité » et la dichotomie entre un ancien monde idéalisé et un nouveau monde transformé par la mondialisation, en tentant de dessiner les contours de ce qu'est la nouvelle société rurale contemporaine.
Le Goff Jean-Pierre, *La fin du village : une histoire française*, Gallimard, Paris, 2012.

[60] Hamilton, S. (2016). "Activismo medioambiental en la época tardofranquista. El caso de El Saler." *Arbor*, 192 (781): a346. doi: http://dx.doi. org/10.3989/arbor.2016.781n5004, p. 3.

[61] « Entre 1940 et 1959, c'est-à-dire pendant la période où les politiques d'autarcie ont continué à prédominer, environ un million d'hectares ont été boisés (Gómez Mendoza et Mata Olmo, 1992). Par la suite, dans les années 1960 et 1970, le boisement public a continué de croître à un rythme moyen de 80 000 hectares par an. »
"Entre 1940 y 1959, esto es, en el período en el que siguieron predominando las políticas de autarquía, se repoblaron en torno a un millón de hectáreas (Gómez Mendoza y Mata Olmo, 1992). Posteriormente, en las

de surface forestière. Ainsi, La priorité fut donnée au reboisement productif, donc à la culture d'espèces à fort rendement industriel. Les régions montagneuses situées dans la frange atlantique présentaient les meilleures conditions climatiques pour la production industrielle d'espèces à croissance rapide comme le pin et l'eucalyptus (une espèce invasive) et c'est pourquoi la reforestation en monoculture y fut pratiquée de manière intensive, souvent au détriment des espèces endémiques et des écosystèmes qui s'en trouvèrent fragilisés. Malgré cela, les politiques de reboisement étaient également motivées par un souci de préservation du milieu naturel à travers la restauration hydrologique et forestière, notamment pour les territoires situés à proximité des grands réservoirs en cours de construction, dans un objectif de fixation des pentes, menacées par l'érosion. Mais là encore, les politiques de protection étaient subordonnées aux logiques productivistes puisque les réservoirs ont été construits pour générer de l'hydroélectricité et pour augmenter les surfaces irriguées, indépendamment d'autres considérations écologiques. Les ressources allouées au reboisement à proximité des réservoirs ont de ce fait augmenté de manière exponentielle dans les années 50 et 60 tandis que, parallèlement, Franco éliminait toute possibilité de protestation sociale à l'encontre de ses propositions de politique forestière et pouvait ainsi imposer des projets sans tenir compte de l'opinion des populations locales ni des propositions qui pourraient être jugées meilleures du point de vue environnemental[62]. Les ingénieurs donnèrent la priorité à la production de bois pour l'industrie, et rares étaient les possibilités d'adopter des propositions alternatives à celles du régime ou bien de réorienter ses projets en raison des protestations des citoyens impactés.

En définitive, en dépit des effets de la modernisation de l'agriculture et de l'accélération de l'exode rural, les politiques agricoles et les orientations économiques du régime n'ont pas permis d'enrayer la perte des zones forestières. En outre, les politiques d'intervention agricole et d'extension des zones cultivées ont favorisé indirectement la perte de forêts par la mise en culture de zones à vocation forestière (d'autant plus que les machines rendaient possible l'exploitation agricole de terrains auparavant inaccessibles). Enfin, c'est à partir du milieu des années 1970, avec la fin de la dictature, la consolidation progressive de la démocratie, et l'ouverture d'un nouveau cadre institutionnel, que des propositions forestières alternatives purent être proposées à l'initiative de mouvements sociaux et environnementaux.

---

décadas de los sesenta y los setenta las repoblaciones públicas continuaron creciendo a un ritmo medio de 80.000 hectáreas al año."
Iriarte Goñi Iñaki, «"Transición forestal" y cambio económico. El caso de los bosques españoles a largo plazo» (1860-2000), *Revista de Historia Industrial. Economía y Empresa*; Vol. 28, No 75 (2019); 11-39, p. 27.

[62] *Ibid*., p. 27-30.

Ainsi les régions agricoles ont souffert de la subordination des problématiques rurales face à la primauté du développement industriel, car dans la logique technocratique qui constituait l'essence de la politique *desarrollista* du franquisme, les intérêts des grands investisseurs privés prévalaient sur ceux des petits exploitants, l'agriculture a donc logiquement reflété cette évolution. De fait, dans les années soixante, l'économie rurale, désormais dissociée de l'agriculture, est passée dans le giron de l'industrie, généralement au détriment des producteurs agricoles. Car les modifications techniques engendrées par l'implantation de l'industrie agrochimique ont entraîné un changement définitif de modèle agricole. L'économie rurale n'était plus entre les mains des producteurs agricoles dès lors qu'apparut le modèle capitaliste d'une agriculture chimique contrôlée par des entreprises liées à la nouvelle industrie agroalimentaire, marquant ainsi « la fin de l'équivalence entre agriculture et économie rurale[63]. » Aussi, le transfert de la surabondante main d'œuvre agricole vers le secteur des services a entraîné un accroissement de la consommation de produits industriels au niveau national. De même, l'économie agricole est passée d'un système traditionnel à un système d'exploitation industrielle qui a bouleversé la nature de l'agriculture, désormais mécanisée et devenue dépendante de l'agrochimie, comme le rappelle la géographe madrilène Josefina Gómez Mendoza :

> L'évolution même des conditions de la production agricole favorise son intégration dans le circuit économique capitaliste, puisqu'elle est devenue une agriculture chimique, grande consommatrice d'intrants industriels, fortement dépendante de l'énergie et de la technologie, et, de ce fait, fortement capitalisée. L'agriculture chimique entraîne une dégradation des écosystèmes ainsi qu'un bilan énergétique négatif, et sa productivité spectaculaire doit être relativisée, comme cela a été souligné, à l'aune de ses externalités sur l'écologie, de façon à dépasser l'analyse économique traditionnelle. [64]

[63] Collantes Gutiérrez Fernando, "La desagrarización de la sociedad rural española, 1950-1991", *Revista de Historia Agraria,* num. 42, Agosto 2007, p. 251-276.

[64] Gómez Mendoza Josefina, "Las relaciones campo-ciudad en la provincia de Madrid", Anales de Geografía de la Universidad complutense, n° 4. Ed. Univ. Complutense, 1984, p. 151: « La propia evolución de las condiciones de la producción agrícola favorece su integración dentro del circuito económico capitalista, al haberse convertido en *una agricultura química*, gran consumidora de *imputs* industriales, de gran dependencia energética y técnica, y, en ese sentido, fuertemente capitalizada. La agricultura química entraña degradación de los ecosistemas, saldo energético negativo, y su espectacular productividad debe ser contrapesada, como se ha señalado, desde perspectivas ecológicas, trascendiendo el análisis económico tradicional [...]. »

Car en effet, vingt ans après l'avènement de cette mutation, ses conséquences écologiques ne peuvent plus être ignorées, comme on l'aurait fait auparavant, à travers une analyse économique « traditionnelle », purement mercantiliste. Car ce passage de l'agriculture traditionnelle à l'agriculture productiviste, fondée sur l'industrie agrochimique, constitue jusqu'à nos jours une source majeure de pollution environnementale. Durant les années 60-70, la suprématie du secteur industriel a favorisé une tolérance implicite du pouvoir à l'égard de pratiques polluantes. L'élimination des déchets industriels était insuffisamment contrôlée et la mauvaise gestion des ordures et des eaux usées a provoqué d'importantes dégradations écologiques. La pollution a ainsi très fortement altéré les réseaux fluviaux espagnols :

> De même, en raison des rejets industriels et résidentiels incontrôlés, les rivières présentent des taux de pollution très élevés, elles sont pratiquement devenues, au moins sur certains tronçons de leur cours, de véritables égouts à ciel ouvert (COPLACO 1981). Il en va de même pour les aquifères souterrains, tout aussi affectés par ce phénomène [65].

Du fait de la multiplication des pollutions, induite par la politique agraire du régime, des désaccords vont s'exprimer de plus en plus vivement au sein du monde agricole. On assistera alors à partir de la fin des années 60 à une montée des plaintes émanant du monde rural, Pablo Corral Broto a étudié ces plaintes essentiellement à travers des exemples aragonais mais aussi galiciens, andalous, valenciens et basques et en a tiré des observations qui permettent d'éclairer la façon dont le rapport au pouvoir a évolué entre les années 1950 et 1980 concernant la perception de ce qui ne s'appelait pas encore le droit environnemental. Dans un premier temps de 1950 à 1960 environ, les grands propriétaires terriens, les paysans les plus riches et les propriétaires issus de la bourgeoisie rurale furent les principaux acteurs de ces plaintes adressée au gouvernement, fédérant autour d'eux les « humbles paysans » puis l'ensemble des voisins concernés, dans le souci de rassembler le plus de monde possible. Ces paysans protestataires appartenaient à différentes classes sociales et, si certains étaient ouvertement fidèles au régime, ils se montrèrent néanmoins critiques envers un système politique où les acteurs de l'industrie leur semblaient être considérés comme des « citoyens privilégiés »[66]. Le point commun à tous les membres de ces mouvements

[65] Gómez Mendoza Josefina, "Las relaciones campo-ciudad en la provincia de Madrid", Anales de Geografía de la Universidad complutense, n° 4. Ed. Univ. Complutense, 1984, p. 155: « También como consecuencia de los vertidos industriales y residenciales incontrolados, los ríos presentan altos índices de contaminación, han sido prácticamente convertidos, por lo menos en ciertos tramos de su curso, en verdaderas cloacas a cielo abierto (COPLACO 1981). No menos afectados por el mismo motivo han resultado los acuíferos subterráneos.»

[66] Corral-Broto Pablo, «El inesperado " ecologismo " del campo español, 1939-1979. Daniel Lanero. El disputado voto de los labriegos. Cambio, conflicto y continuidad política en la España rural (1968- 1986)», Comares Historia, 2018, p. 5.

protestataires était leur mode de vie rural, que la prééminence accordée à l'industrie, et la pollution qui en découlait mettait en danger. Concernant le cas spécifique de la contamination des eaux, certains plaignants firent appel à l'expertise de professeurs d'université, de membres de l'INC (*Instituto Nacional de Colonización*) ou encore de l'institut océanographique, mais la plupart des experts commandités furent les délégués provinciaux responsables de la santé, de l'industrie et de l'agriculture[67]. Le chercheur observe également de quelle façon le langage employé dans ces plaintes légales évolue, le lexique « libéral » des premiers procès, reflet d'un souci de défense des intérêts privés, fait place progressivement à une terminologie plus « communautaire », évoquant « un grand préjudice pour le bien commun », « l'importance du problème pour le bien être général » ou pour la « santé publique », « l'hygiène rurale et urbaine » et même « la santé environnementale[68] ». Les plaignants s'en remettaient alors à l'administration franquiste, encore considérée comme légitime pour rendre justice. Mais ensuite, le cadre idéologique et le champ lexical employé par les plaignants changera car : « A partir des années 1960, d'autres types de conflits environnementaux sont apparus, en plus de ceux liés à la pollution industrielle. Nous faisons référence à la construction de grands réservoirs, à la construction d'autoroutes, à l'augmentation des besoins de production d'énergie et à la destruction progressive de la *huerta* pour l'urbanisation ou les bâtiments industriels.[69] Plus tard, à partir des années 1975, on assiste de nouveau à un changement significatif dans la façon d'exposer les motifs de conflit :

> A partir du milieu des années soixante-dix, le milieu rural, assailli par une multiplicité de projets à fort impact environnemental, était désormais prêt à lutter pour la "qualité environnementale". Le langage de la protestation se complexifiait, incluant des termes du langage libertaire et utopique. Par ailleurs, les antinucléaires se sont toujours montrés solidaires […] contre le transfert des eaux de l'Ebre et les grands barrages, utilisant les mêmes raisonnements. Les plaidoyers dépassaient le langage de la justice sociale pour aborder des questions de spiritualité. C'est pourquoi les plaignants affirmaient ne pas être opposés aux réservoirs ou aux transferts d'eau "justes ou cohérents", mais à ceux pour lesquels "la logique économique l'emporte sur le

[67] *Ibid*. p. 9.
[68] *Ibid*. p. 12-13.
[69] "A partir de los años sesenta aparecieron otros tipos de conflicto ambiental que se sumaron a los derivados de la contaminación industrial. Nos referimos a la construcción de grandes embalses, la construcción de autopistas, el aumento de las necesidades de producción energética y la destrucción progresiva de la huerta para urbanizar o para naves industriales." Corral-Broto Pablo, "El inesperado " ecologismo " del campo español, 1939-1979. Daniel Lanero. El disputado voto de los labriegos. Cambio, conflicto y continuidad política en la España rural (1968-1986)", p. 12.

> raisonnement social et spirituel ". En ce qui concerne les réservoirs de Campo, Añisclo et Berdún, les personnes touchées par ces projets reprirent la rhétorique de la justice. D'où le fait que, dans leurs allégations, ils fissent référence à une " planification équitable ", réitérant la nécessité de toujours utiliser, dans l'évaluation de ces plans hydrauliques, l'outil de la justice sociale. L'expression "éviter de nuire au développement des "générations de demain" fut employée. Ils avaient intégré là les bases de l'écologie en y incluant l'être humain[70].

L'écologisme des classes agricoles était donc là en germe, en voie de formulation, mais, comme le suggère l'auteur de cette étude, son épanouissement et son implantation politique furent certainement freinés par la multiplicité des problèmes sociaux, économiques, et par les mutations politiques qui ont marqué la période de la Transition démocratique[71], laissant au second plan les problématiques environnementales.

b) La quête de l'autosuffisance énergétique et ses conséquences sociales et environnementales

Afin de soutenir la croissance urbaine et industrielle, la recherche de nouvelles ressources énergétiques devint l'objectif majeur pour les technocrates du régime franquiste qui se tournèrent alors vers l'énergie nucléaire et l'énergie hydraulique[72]. Cette politique permit également de servir les intérêts d'une dictature désireuse d'apparaître comme un moteur de

---

[70] Corral-Broto Pablo, "El inesperado " ecologismo " del campo español, 1939-1979. Daniel Lanero. El disputado voto de los labriegos. Cambio, conflicto y continuidad política en la España rural (1968- 1986)", p. 22: "A partir de mediados de los setenta, el medio rural repleto de proyectos de gran impacto ambiental estuvo ya dispuesto a luchar por la «a la calidad del medio ambiente». El lenguaje de la protesta se hizo más complejo y alcanzando los confines libertarios y utópicos. Además, los argumentos antinucleares estuvieron siempre en solidaridad […] contra del trasvase del Ebro y de los grandes embalses utilizando los mismos razonamientos. Las alegaciones iban más allá del lenguaje de la justicia social, llegando a cuestiones del orden de la espiritualidad. Por eso afirmaban que no se oponían a embalses o trasvases «justos o lógicos», sino a aquellos donde prevaleciesen «los razonamientos económicos sobre los sociales y espirituales». En lo que respecta a los pantanos de Campo, Añisclo y Berdún, los afectados de estos proyectos retomaron la retórica de la justicia. De ahí que en las alegaciones se hiciese referencia a una «planificación justa», reiterando la necesidad de seguir empleando la herramienta de la justicia social para la evaluación de estos planes hidráulicos. Evitar los daños al desarrollo de las «generaciones del mañana» era una expresión empleada. Habían comprendido las bases de la ecología integrando al ser humano en ella."

[71] *Ibid*., p. 22: "A pesar de una nueva forma de relación al medio en estas clases agrarias, la dificultad de corresponder estas luchas con las lógicas electorales durante toda la transición española, quebró sin duda el ritmo, subordinando este original ecologismo de clases agrarias a otras necesidades también urgentes."

[72] Brendel, B. (2020). "Conexiones energéticas. Los ingenieros constructores de los pantanos de Franco como actores políticos y agentes del Estado en el contexto internacional". *Historia y Política*, 43, 87-119. doi: https://doi.org/10.18042/hp.43.04

progrès et de prospérité économique retrouvée après les dures années d'après-guerre[73]. La volonté affichée de moderniser la politique énergétique[74] espagnole d'alors transparaît dans la propagande d'Etat, notamment à travers les nombreuses images représentant Franco en train d'inaugurer une centrale nucléaire ou une installation hydroélectrique :

> Dans un pays marqué par un climat rigoureux et un approvisionnement en eau très irrégulier, par une forte dépendance à l'égard de la production agricole, avoir une grande politique hydraulique est un programme en soi. La reprise de cette politique de construction [plébiscitée au début du siècle par Joaquín Costa], dont les plans avaient été initiés par la dictature de Primo de Rivera, devait réponde à un triple défi : alimenter en eau les villes, dont la population augmentait, irriguer les champs, produire de l'électricité. Entre 1900 et 1930, le total annuel moyen de l'eau stockée dans les retenues atteignait un peu plus de 100 millions de m^3, […] cette politique porte ses fruits. En outre, pour Franco, inaugurer un nouveau barrage permet de développer un discours métaphorique efficace. L'eau qui apporte la fécondité au sol est une image de son action[75].

Ce discours métaphorique se retrouve effectivement dans les propos du général Franco, qui exalte la capacité du peuple à s'unir pour réaliser des travaux titanesques, des ouvrages d'ingénierie qui marquent leur époque du sceau de la modernité. Grâce à ces barrages, l'on a pu créer au milieu des terres de véritables « mers artificielles » intérieures qui « embellissent le paysage » et d'où coule « de l'or liquide », créant des flots de fécondité et de prospérité retrouvées à travers tout un pays qui voit ainsi rachetées ses souffrances passées :

> Vous assistez à un événement historique, car la création de ces nouvelles mers artificielles est historique dans la vie de l'Espagne. C'est une période glorieuse de la vie espagnole dont ceux d'entre nous qui appartiennent à cette génération ont la chance d'être les témoins. Nous avions mal pour notre Espagne, pour sa sécheresse, pour sa

---

[73] « Des centrales hydro-électriques en grand nombre, des plans ambitieux d'irrigation de terres en friche et de reboisement accompagnèrent efficacement une restructuration de l'industrie sous l'égide d'un institut, l'INI (Institut national de l'industrie), confié durablement à un proche de Franco, son compatriote du Ferrol, Juan Antonio Suanzes. » Pierre Noury, *Histoire de l'Espagne des origines à nos jours*, ed. Tallandier, 2013, p. 605.

[74] Pellistrandi Benoît, *Histoire de l'Espagne, des guerres napoléoniennes à nos jours*, Ed. Perrin, Paris, 2013, p. 446-447 : « L'évolution de la production d'énergie révèle l'importance du processus de changement de l'industrie espagnole. La courbe de la production électrique épouse celle d'abord des progrès de l'hydroélectricité : entre 1940 et 1950, elle augmente de 91%, puis de 170% entre 1950 et 1960 et de 203% entre 1960 et 1970. »

[75] Pellistrandi Benoît , *Histoire de l'Espagne, des guerres napoléoniennes à nos jours*, Ed. Perrin, Paris, 2013, p. 438-439.

> misère, pour les carences de nos villes et de nos villages, et toute cette douleur de l'Espagne est rachetée par ces grands travaux hydrauliques nationaux, par ce réservoir de l'Ebre et par tous les autres en construction dans tous les bassins de nos rivières, embellissant le paysage et créant cet or liquide qui est la base de notre indépendance. [...] Et cela passe par du travail et des sacrifices, dont le réservoir de l'Ebre est un exemple : Le sacrifice de la patrie par les millions, le sacrifice des peuples de la région [...] inondés par les eaux, même si cela se traduit ensuite par de l'or et des récoltes abondantes dans toutes les vallées irriguées par l'Ebre, notre grand fleuve, tout cela grâce à l'unité des peuples et des terres d'Espagne, qui recevront cet or liquide pour nos récoltes, seule façon de faire de la patrie une seule patrie, la grande patrie et la patrie libre pour laquelle nous luttons[76].

On voit dans cet extrait du discours de Franco, prononcé à l'occasion de l'inauguration du lac artificiel de l'Ebre (l'un parmi les plus de six-cent qui seront construits sous le franquisme), le 6 août 1952, que le dictateur célèbre un miracle d'ingénierie dont il loue l'utilité mais aussi les qualités esthétiques. Franco évoque également le fait que cette conquête de la fertilité implique des sacrifices, mais les villageois inondés sont reconnus comme des victimes nécessaires, car le principe de prospérité partagée domine dans ce discours qui insiste sur l'importance de la richesse à travers « l'or » qui découlera de ce sacrifice, dont l'utilité politique intrinsèque (cette eau qui ruisselle de manière égale dans la totalité de l'espace géographique possède en soi un pouvoir de réconciliation et d'unification) et la nécessité économique sont ainsi soulignées. Et ces grands travaux d'irrigation permettront effectivement d'accroître la production agricole qui augmentera de façon notable de 1950 jusqu'à la mort du *caudillo*[77], néanmoins, les rendements agricoles, eux, ne progresseront que modérément. Quoi qu'il en soit, la propagande franquiste insistera de façon appuyée et récurrente sur les mérites de la politique hydraulique de Franco, de fait, les actualités cinématographiques le mettaient régulièrement en scène lors de

[76] «Asistís a un acto histórico, porque histórico es en la vida de España la creación de estos nuevos mares hechos por la mano del hombre. Es una etapa gloriosa de la vida española a la que tenemos la suerte de asistir quienes pertenecemos a esta generación. Nos dolía España por su sequedad, por su miseria, por las necesidades de nuestros pueblos y de nuestras aldeas, y todo ese dolor de España se redime con estas grandes obras hidráulicas nacionales, con este pantano del Ebro y con los demás que en todas las cuencas de nuestros ríos van creándose, embelleciendo su paisaje y creando ese oro líquido que es la base de nuestra independencia.[…] Y esto se logra trabajando y con sacrificios, de lo que es un ejemplo el pantano del Ebro: sacrificio de la Patria en muchos millones, sacrificio de los pueblos de la comarca […] anegados por las aguas, aunque se traduzca después en oro y en cosechas ubérrimas en todos los valles que riega el Ebro, nuestro gran río, todo ello gracias a la unidad de los pueblos y de las tierras de España, a los que llegará ese oro líquido para nuestras cosechas, única forma de hacer la patria una, la patria grande y la patria libre por la que luchamos». Discurso del General Francisco Franco en la inauguración del pantano del Ebro, 06/08/1952, *Otros Mundos, Terminale*, Magnard, 2020.

[77] Entre 1950 et 1973, la production de maïs augmente de 235%, celle d'orge de 195%, celle de viande bovine de 307% et celle de lait double. Pellistrandi p. 438.

cérémonies d'inauguration d'un nouveau barrage : « L'eau était un véritable pilier de la propagande franquiste : les Espagnols donnèrent même à Franco le surnom de « *Paco rana* », « *dando brincos de inauguración en inauguración de pantanos* (« Paco la grenouille » « qui saute d'inauguration en inauguration de barrages ». Paco est le diminutif de Francisco.)[78]». Car, comme le souligne l'historien et géographe Jacques Béthemont, l'importance accordée au contrôle de l'eau est un trait caractéristique des régimes autoritaires au XXe siècle :

> Dans l'ensemble des pays méditerranéens, la plupart des réformes agraires reproduisent le même schéma. Elles ont été le plus souvent conçues comme le moyen de résoudre des problèmes d'ordre social ou politique, mais ont également servi de justificatif à des régimes autoritaires soucieux de démontrer leur efficacité en multipliant les grands travaux hydrauliques. […] L'autoritarisme des réformes se retrouve en Espagne, où la politique des grands travaux et la formation des grands corps d'ingénieurs a longtemps coïncidé avec l'affirmation de pouvoirs forts, dictature de Primo de Rivera puis franquisme. […] Témoigne de l'œuvre considérable de ces organismes gérés par un corps d'ingénieurs dépendant du ministère des Travaux publics le passage des superficies irriguées de 0,2 à 4 millions d'hectares en un siècle. Cette progression remarquable […] a été facilitée par l'absence de toute contestation politique dans le cadre des régimes autoritaires de Primo de Rivera puis de Franco. Cette absence de concertation a notamment permis, en l'absence de toute consultation des populations intéressées, la réalisation du transfert des eaux du Tage vers le Segura. Achevée en 1979, cette opération a permis l'essor des cultures spéculatives de fruits et légumes dans le Levant espagnol [79].

Mais l'efficacité de ces réformes, là encore, est à nuancer, car l'imposition de ces infrastructures à fort impact écologique que sont les barrages hydrauliques a constitué pour les populations concernées une tragédie collective. Certaines vallées, inondées pour les besoins de la construction d'une centrale électrique, étaient de surcroît économiquement prospères, et leurs habitants, qui, au plus fort de l'exode rural, n'avaient pas éprouvé le besoin de partir, ont été contraints de le faire au nom du progrès national. Expropriés, expulsés de leurs maisons, ils furent donc obligés d'abandonner leurs villages avant que ceux-ci ne soient démolis puis

[78] Fernandez Sara, Verdier Jean, « L'Espagne et son eau : si proche, si loin », *Sciences Eaux & Territoires*, 2013/2 (Numéro 11), p. 8-11. DOI : 10.3917/set.011.0008. URL : https://www.cairn.info/revue-sciences-eaux-et-territoires-2013-2-page-8.htm p. 3.

[79] Jacques Béthemont, « L'eau, le pouvoir, la violence dans le monde méditérrannéen », Hérodote, 2001/4, N°103, p. 175-200.

inondés. Les conséquences sociales et écologiques de cette restructuration industrielle et énergétique du pays ont engendré de multiples conflits à l'échelle locale. Les populations touchées ont été à l'origine des premiers mouvements de protestation écologique recensés sous le régime franquiste. Tel fut le cas en Aragon, où, comme l'a étudié Pablo Corral Broto, les plaintes concernant l'aménagement des rivières et la pollution des eaux liée aux mauvaises pratiques industrielles se sont fait jour dès la fin des années 40 et se sont renforcées jusqu'à la fin des années 70 :

> Peu à peu des actions collectives commencèrent à défier les autorités franquistes. […] Au début des années 70, la question de la pollution se retourna progressivement contre le régime. […] Les protestations contre les grands réservoirs furent renforcées par la confrontation directe avec les autorités. […] Lorsque le projet de détournement [de l'Ebre] fut annoncé en 1974, la population aragonaise se dressa contre le gouvernement central. L'analyse en termes écologiques fut également mobilisée à cette époque. Plusieurs chercheurs antifranquistes en sciences sociales (des sociologues, des économistes, des journalistes, des juristes et des historiens) pointèrent les conséquences sociales et écologiques de la politique hydraulique sur l'environnement ainsi que sur les métropoles bénéficiaires. Ces spécialistes plaidèrent contre le détournement des eaux, contre le détournement de la main-d'œuvre et des capitaux provenant des régions les plus pauvres (des régions rurales) et destinés aux plus riches (industrielles et urbaines), voire contre l'injustice du système. Ils diffusèrent leurs études des pratiques franquistes dans des articles de presse et des ouvrages destinés au grand public[80] ».

Aussi la question des répercutions sociales et environnementales de la construction de barrages fut un ferment de contestation sociale pendant et après la dictature[81] mais il ne fut pas le seul

[80] Corral Broto Pablo, « De la plainte légale à la subversion environnementale » L'aménagement des rivières dans l'Espagne franquiste (Aragon, 1945-1979), *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2012/1 n° 113, p. 95-105. DOI : 10.3917/vin.113.0095

[81] Fernandez Sara, Verdier Jean, « L'Espagne et son eau : si proche, si loin », *Sciences Eaux & Territoires*, 2013/2 (Numéro 11), p. 8-11. p. 8 : « Dès les années 1990, un mouvement critiquant les effets de la politique des grands ouvrages hydrauliques en termes sociaux (expropriations, main d'œuvre immigrée en situation illégale et sous-payée, etc.) et environnementaux (surexploitation et salinisation des aquifères, inondations de vallées, etc.) s'organisa, alors formé essentiellement d'universitaires, rejoints par des élus et des représentants de la société civile. D'importantes manifestations eurent lieu à travers le pays et même jusqu'à Bruxelles entre l'automne 2000 et le printemps 2003. Les manifestants demandaient la mise en place « d'une nouvelle culture de l'eau », fondée sur une gestion des demandes en eau plutôt que sur un accroissement de l'offre, et une meilleure prise en charge des questions environnementales (zones humides, delta de l'Èbre), en se référant à la directive cadre européenne sur l'eau (DCE). À l'issue de plusieurs années de campagnes largement médiatisées, l'Union européenne décida en 2004 de renoncer au financement du PHN. Le nouveau gouvernement socialiste décida dans la foulée de l'annuler et de le remplacer par une nouvelle politique, AGUA (*Actuaciones para la Gestión y la Utilización del*

car il est vrai que cette politique franquiste de développement industriel a conduit à des dégradations environnementales multiples. Nous avons déjà évoqué le problème de la pollution chimique due à l'utilisation des intrants agricoles. Mais, parallèlement, les écosystèmes des régions rurales ont souffert du départ des paysans qui en assuraient l'équilibre. En 1985, Pedro Costa Morata[82], dans un ouvrage intitulé *Hacia la destruccion ecológica de España*, expose une synthèse des problèmes engendrés par l'exode rural, il y dénonce les conséquences écologiques néfastes de la désertification des campagnes, « el alto grado de nocividad que encierra para el medio ambiente la despoblación rural », tout en soulignant les effets délétères de l'exode rural et en dénonçant l'action destructrice des villes :

> Nos champs, nos montagnes et nos forêts ont conservé leur intégrité, leur potentiel et, en même temps, leur productivité naturelle, avec des populations plus denses qu'elles ne le sont aujourd'hui et des systèmes sociaux et économiques plus stables. Grâce à leur sagesse, acquise grâce au contact direct et respectueux avec la nature, les habitants des zones rurales ont toujours su comment conserver, exploiter et profiter de leur environnement. Les processus de dégradation sont venus plus tard, comme conséquence de la disparition de ce tissu humain intégré à la nature, de l'avidité désespérée du citadin désireux de "consommer" la nature et de l'industrialisation de la production agricole. [83]

L'auteur qui, avant de devenir militant anti-nucléaire, avait travaillé comme ingénieur dans le projet d'installation de la centrale de Lemoniz[84] (projet dont il s'est retiré en 1975 et dont il fut

---

Agua (Actions pour la gestion et l'utilisation de l'eau). Cette politique était fondée essentiellement sur une augmentation de l'efficience hydraulique des systèmes irrigués (passage à des systèmes sous pression) et des réseaux d'eau potable (réduction de pertes dans les réseaux), sur la réutilisation des eaux usées et le dessalement (pour l'eau potable, mais aussi pour l'irrigation). »

[82] Cet ingénieur, professeur et journaliste espagnol (il a notamment publié de nombreux articles dans *El País*) fut le fondateur d'un groupe écologiste (Grupo Ecologista Mediteráneo, 1977-81). Il fut aussi lauréat du *Premio Nacional de Medio Ambiente* en 1998.

[83] Costa Morata Pedro, *Hacia la destrucción ecológica de España*, ed. Grijalbo, Barcelona, 1985, p. 108-109: «Nuestros campos, montañas y bosques han mantenido su integridad, su potencialidad y, a la vez, su productividad natural, con poblaciones más intensas que las actuales y con sistemas sociales y económicos más estables. Con su sabiduría, acuñada en contacto directo y respetuoso con la naturaleza, el habitante del medio rural ha sabido siempre conservar, explotar y disfrutar. Los procesos degradantes han venido después, como consecuencia de la desaparición de esa trama humana imbricada en lo natural, de la avidez desesperada del urbanita por "consumir" naturaleza y de la industrialización de la producción agraria.»

[84] Voir Fernández-Arias, P.; Cuevas, A.; Vergara, D. "Controversia nuclear en España: la central de Lemóniz." *Revista Iberoamericana de Ciencia, Tecnologia y Sociedad, [s. l.]*, v. 16, n. 46, p. 199–218, 2021.
Sánchez-Vázquez, L.; Menéndez-Navarro, A. Nuclear Energy in the Public Sphere: Anti-Nuclear Movements vs. Industrial Lobbies in Spain (1962-1979). *Minerva: A Review of Science, Learning and Policy*, *[s. l.]*, v. 53, n. 1, p. 69, 2015. DOI 10.1007/s11024-014-9263-0. "Antinucleares y nacionalistas. Conflictividad socioambiental en el País Vasco y la Galicia rurales de la Transición." López Romo, Raúl; Lanero Táboas, Daniel, in *Historia Contemporánea;* 2011, Vol. 43 n° 2, p. 749-777.

dès lors l'un des principaux opposants[85]), souligne ici le rôle fondamental des populations paysannes : chaque homme « habitant en milieu rural » agit comme un maillon dans son écosystème[86]. Le paysan est celui qui connaît la terre et qui la protège car agit de façon à la « conserver, l'exploiter et en tirer profit », contrairement à l'homme urbain qui, devenu simple « consommateur », ne voit dans la nature qu'une source de profit qui justifie l'industrialisation à outrance de l'agriculture et entraîne la disparition des communautés rurales. Pour l'ingénieur et militant écologiste, les conséquences du dépeuplement des campagnes ont été sous-estimées et leurs effets se répercutent sur l'ensemble des Espagnols, comme le traduisent ces accusations :

> L' « évidement » de l'Espagne, avec la concentration de 20 ou 30 conurbations ou régions urbaines, a été un processus exigé et induit par ce modèle de développement essentiellement urbain et industriel. Nous avons déjà mentionné le fait que l'un des objectifs symptomatiques de l'économie moderne est de réduire autant que possible l'emploi dans le secteur agricole - qui est généralement peu productif - afin de disposer d'une main-d'œuvre abondante - et peu chère - dans l'industrie et, plus récemment, dans les services. Le déclin de la campagne, victime d'une agression théorique et politique de grande ampleur, a donné naissance à ce pays disproportionné, improvisé, traumatisant et injustement développé. [87]

L'auteur impute ici la responsabilité du désastre à l'inconséquence du pouvoir qui n'a pas évalué les répercussions d'une politique ouvertement favorable au monde industriel au détriment du secteur agricole. L'action du régime franquiste est critiquée non plus seulement pour son indifférence envers le monde rural mais aussi pour son « agressivité », le

[85] Voir l'article de l'auteur publié dans *El País* du 15 novembre 1977 "La razonable actitud antinuclear" Pedro Costa Morata, https://elpais.com/diario/1977/11/16/economia/248482819_850215.html

[86] Entrena-Durán, F., "La ruralidad en España: de la mitificación conservadora al neorruralismo." *Cuadernos de desarrollo rural*, 9 (69), 39-65: "Esta visión integrada de lo medioambiental y lo agrario está en consonancia con el hecho de que muchos de los entornos naturales españoles, con gran valor ecológico (debido a su contribución a la biodiversidad), están situados en zonas en las que la agricultura sigue siendo un importante motor de su desarrollo y un elemento clave para su preservación. Por ello, sin agricultura no hay posibilidad de conservar de forma sostenible (en términos socioeconómicos y ecológicos) el patrimonio natural de tales entornos. Basándose en esto, Eduardo Moyano aboga por la convergencia entre agricultura extensiva y medioambiente como la mejor manera de asegurar la biodiversidad en los espacios naturales españoles (2008, p. 3-4)."

[87] Costa Morata Pedro, *Hacia la destrucción ecológica de España*, Grijalbo, Barcelona, 1985, p. 112: « El "vaciamiento" de España, con la concentración de 20 o 30 conurbaciones o regiones urbanas, ha sido un proceso exigido e inducido por el modelo de desarrollo, esencialmente urbano-industrial. Ya comentábamos que una de las pretensiones sintomáticas de la economía moderna es reducir al máximo el empleo en el sector agrario –poco productivo por lo común- para disponer de mano de obra abundante. –y barata- en la industria y, más recientemente, los servicios. La decadencia del campo, víctima de una agresión teórica y política descomunal, ha engendrado este país desproporcionado, improvisado, traumático e injustamente desarrollado. »

gouvernement et le nouveau monde urbain qu'il a créé, sont perçus comme une entité hostile et prédatrice dont l'objectif est de dévorer le monde agricole sans se soucier des effets de cette violence sur l'ensemble de la société. Car l'auteur résume dans cette dernière phrase de la citation, les conséquences destructrices de cette politique sur l'Espagne tout entière : on a fait d'elle un pays « disproportionné » géographiquement et socialement, un pays « improvisé » dans le sens où ce *desarrollismo*, marqué par la rapidité, voire la précipitation dans la mise en œuvre des réformes, donnera lieu à plusieurs désastres écologiques, un pays « traumatisant » pour les populations déplacées et les communautés disloquées, et enfin, un pays « injustement développé », entre des régions riches et dynamiques d'un côté et des régions pauvres et désertes de l'autre (déséquilibre qui perdure encore aujourd'hui).

Mais c'est sans doute sur le littoral espagnol que l'on observe le plus ostensiblement les conséquences des effets du *desarrollismo*, même si, en réalité, le spectaculaire développement urbanistique de la côte du Levant ne constitue que la pointe visible de l'iceberg en termes de destruction environnementale. Car le bétonnage à outrance du littoral méditerranéen, initié dans les années 60, a largement contribué à la survenue progressive d'un désastre écologique de grande ampleur dont on n'a que très peu parlé jusqu'à nos jours. Le choix de faire de l'Espagne un pays touristique a scellé le destin de l'économie espagnole qui encore aujourd'hui repose largement sur ce secteur. Le développement du tourisme de masse a conduit à multiplier de manière démesurée l'artificialisation des sols dans les régions côtières sans considérer l'impact environnemental de tels projets. Le journaliste et militant écologiste Joaquin Araújo, qui collabora dans les années 1970 avec Félix Rodríguez de la Fuente, déplore ainsi le fait que la population espagnole soit si peu consciente de ce qu'il considère comme « l'une des catastrophes écologiques les plus silencieuses », que l'on a volontairement « passée sous silence », à savoir que la côte méditerranéenne constitue aujourd'hui l'écosystème le plus détérioré au monde (puisqu'il a perdu plus des trois quarts de ses espaces et de sa biodiversité)[88]. Ce désastre écologique, qualifié là-aussi de « catastrophe silencieuse », tout comme on a pu le dire de l'exode rural, est le résultat de trois décennies de course effrénée vers une croissance économique et un développement de l'industrie touristique qui ont justifié toutes les aberrations

[88] « La Costa mediterránea española: el sistema más afectado del planeta. Ningún otro ámbito de vida ha perdido más del 75% de sus condiciones ambientales de partida. Es una de las catástrofes ecólogicas más silenciosas y silenciadas. » Joaquín Araújo, *La ecología contada con sencillez*, Maeva, Madrid, 2004, p. 124.

écologiques et urbanistiques visibles encore de nos jours sur la côte méditerranéenne espagnole[89].

Par ailleurs, la politique foncière menée par l'Etat franquiste a entraîné un évidement des campagnes mais aussi une disparition progressive des espaces ruraux, provoquée par l'absorption des terres arables situées à la lisière des villes auxquelles elles se trouvaient, de fait, assujetties. Dans les régions les plus tendues démographiquement comme c'est le cas pour Madrid, les besoins du développement de l'espace urbain ont donc entraîné, comme le souligne la géographe Josefina Gomez Mendoza, un recul des espaces dédiés à l'agriculture :

> La ville progresse, en tout cas, par-dessus une agriculture qu'elle a préalablement désarticulée comme système économique et comme mode de vie (le rôle direct ou indirect joué par l'Administration dans le processus d'expansion urbaine au détriment de l'agriculture mérite une attention toute particulière). La loi foncière de 1956 et la loi de 1975 sur la réforme du régime foncier et de l'urbanisme constituent une réglementation urbaine, faite de lois foncières urbaines dans lesquelles l'urbain est hégémonique et le rural a un caractère fondamentalement résiduel. [90]

La prééminence accordée aux villes, dont le développement a entravé celui des régions rurales, est donc un élément constitutif de la politique franquiste. Dès lors, l'opposition entre ces deux espaces antagoniques va influencer les représentations socioculturelles des populations qui en furent les acteurs. La ville et la modernité qu'elle incarne s'imposent donc de manière violente à l'encontre du monde rural qui se voit contraint de s'adapter à ce nouvel environnement.

---

[89] Gómez Mendoza Josefina, « Las relaciones campo-ciudad en la provincia de Madrid », *Anales de Geografía de la Universidad complutense*, num. 4. Ed. Univ. Complutense, 1984, p. 161: « La ideología desarrollista explica también la forma en que determinadas regulaciones legales han favorecido la urbanización aún a costa de que entrañara degradación productiva y paisajística. Me estoy refiriendo, en particular, a la ley de Centros y Zonas de Interés Turístico Nacional de 1963 [...].»

[90] Gómez Mendoza Josefina, « Las relaciones campo-ciudad en la provincia de Madrid», *Anales de Geografía de la Universidad complutense*, num. 4. Ed. Univ. Complutense, 1984, 151-152 et p. 159-161. « *La cuidad progresa, en todo caso, sobre una agricultura a la que ha previamente desarticulado* como sistema económico y como forma de vida. (Merece particular atención el *papel inductor, directo o indirecto, desempeñado por la Adminisración* en el proceso de expansión urbana a costa de la agricultura). La Ley del suelo de 1956 y la Ley de Reforma sobre Régimen del Suelo y Ordenación Urbana de 1975, constituyen una regulación urbana, unas leyes del suelo urbano en las que lo urbano es hegemónico y lo rural tiene un carácter fundamentalmente residual. »

c) Représentations de la ville comme entité prédatrice et comme miroir d'une société désarticulée : deux visions cinématographiques

L'exode rural a donc entraîné la disparition des sociétés agraires, et partant, la dégradation écologique des zones affectées, mais il a également provoqué une transformation de la sociologie urbaine du fait de l'inflation de la population citadine[91]. L'expansion des villes s'est faite de façon souvent chaotique et anarchique car l'afflux massif des populations rurales ne pouvait être absorbé à court terme, d'où l'apparition de bidonvilles, puis de logements ouvriers construits à la hâte à la périphérie des villes. La fragmentation sociale des villes et les difficultés économiques de ces populations émigrées, constituées d'anciens ouvriers agricoles paupérisés et regroupés dans des ghettos urbains a d'ailleurs été portée à l'écran, dès le début de l'exode rural et jusqu'à nos jours. Les questions liées à la crise rurale ont alimenté la production cinématographique espagnole à travers une grande variété de styles : le documentaire (dont l'exemple le plus connu est *Las Hurdes* de Luís Buñuel, sorti en 1933), le néoréalisme, la comédie de mœurs (que l'on désigne parfois par l'expression « *cine de paletos* »[92]), le drame rural (telles les nombreuses adaptations cinématographiques des romans de Miguel Delibes, produites entre 1962 et 1998), sont autant d'expressions de l'intérêt du public envers cette thématique qui habite l'imaginaire collectif, durant cette période de transition vers la vie urbaine. La construction d'un système de représentations autour de la ruralité perdue et de la notion de modernité va ainsi se forger sur les écrans. Parmi ces films d'inspiration rurale, deux d'entre eux nous semblent intéressants car représentatifs de l'opposition entre les villes et les campagnes, et témoins de l'évolution des problèmes liés à l'émigration. Il s'agit d'une part du film *Surcos*, sorti en 1951, qui dépeint le destin tragique d'une famille venue s'installer à Madrid pour fuir la pauvreté du village, et, d'autre part, du film tourné un tiers de siècle plus tard, *¿Qué he hecho yo para merecer esto ?*, une comédie de Pedro Almodóvar, sortie en 1984, qui met en scène une famille de la classe ouvrière paupérisée de la banlieue madrilène.

---

[91] Vaz Céline, « De la crise du logement à la question urbaine. Le régime franquiste et les conditions de vie urbaines », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 2015/3 (N° 127), p. 179-195. DOI 10.3917/ving.127.0179.
« À la fin des années 1960, en dépit de l'ampleur de l'engagement financier de l'État dans le secteur du logement et de l'expansion immobilière sans précédent du *Desarrollismo*, le manque d'habitations accessibles demeure. Il est même à l'origine, avec l'insatisfaction sur les conditions de vie urbaines, d'un fort mécontentement social contre le régime. »

[92] Aintzane Rincón Diez retrace l'évolution de ce genre cinématographique dans les années 50 et 60 dans l'article intitulé « Marisol y tío Agustín: Dos paletos en Madrid. Un estudio del éxodo desarrollista a través del cine. » *Ecléctica*, Nº. 2, 2013, p. 90-101.

Le film *Surcos* offre une vision très sombre et désespérée de la situation des paysans espagnols d'après-guerre, poussés à fuir la misère de leur village pour tomber dans le piège d'une ville déshumanisée et cruelle qui ne veut pas d'eux et qu'ils décideront finalement de quitter. Les mots du coscénariste du film, Eugenio Montes, qui apparaissent en surimpression sur les premières images du film donnent ainsi le ton :

> Les influences de la ville s'insinuent même dans les villages les plus isolés, invitant les paysans à quitter la terre natale par des promesses de richesses faciles. Ces paysans, qui reçoivent les tentations de la ville sans être préparés pour y résister ou pour les dominer, qui ont perdu la campagne et n'ont pas gagné la très exigeante civilisation, sont tels des arbres sans racines, des rejetons de banlieue, que la vie détruit et corrompt. C'est là le problème le plus douloureux de notre époque[93].

La crise de la ruralité forme le sujet central de ce film qui prétend montrer l'ampleur du problème paysan tout en mettant en garde les candidats à l'exil contre les fausses promesses de la vie urbaine. Le scénario de *Surcos*, réalisé par José Antonio Nieves Conde (un militant phalangiste) d'après un scénario écrit par Gonzalo Torrente Ballester, avec la collaboration de Eugenio Montes et Natividad Zaro, met en scène une vision antagonique de la ville et des campagnes, il est en cela conforme à l'idéologie phalangiste de l'équipe de réalisation du film dans la mesure où le monde rural y est présenté comme moralement supérieur à l'univers urbain, corrompu et agressif [94]. Cependant, ce film a suscité à sa sortie une polémique au sein du gouvernement franquiste, la censure en interdit la première version dont le final fut jugé trop critique envers la société urbaine et indirectement, envers l'évolution sociale de l'Espagne franquiste. Car le tableau que dresse le film est celui d'un monde rural aux abois, maltraité par une ville en crise où règnent la corruption et la misère sociale, bien loin de l'ambition réformatrice du régime franquiste :

> En définitive, le traitement de l'immigration du film *Surcos* est étroitement lié à une situation de misère, tant dans les campagnes que dans les villes, qui s'est produite au cours des années 1940 et au début des années 1950 et qui a été causée, du moins dans

[93] *Surcos*, José Antonio Nieves Conde, 1951. "Hasta las últimas aldeas llegan las sugestiones de la ciudad convidando a los labradores a desertar del terruño, con promesas de fáciles riquezas. Recibiendo de la urbe tentaciones sin preparación para resistirlas y conducirlas, estos campesinos que han perdido el campo y no han ganado la muy difícil civilización, son árboles sin raíces, astillas de suburbio, que la vida destroza y corrompe. Esto constituye el más doloroso problema de nuestro tiempo."

[94] Voir l'article de Kepa Sojo Gil «Éxodo rural y emigración al Madrid de los cincuenta, el caso de Surcos (1951), de José Antonio Nieves Conde.», *Quaderns de cine*, Nº. 6, 2011, p. 103-113.

> une large mesure, par la politique économique du régime franquiste. Le film dépeint crûment cette situation, sans aucun doute dans l'intention de la dénoncer. Il est également difficile de ne pas voir dans *Surcos* une morale, derrière laquelle se cache le discours phalangiste et sa vision du monde rural et urbain. [...] Le film fait référence à une période où l'augmentation, en partie inattendue, de l'immigration vers la capitale a généré un débat dans lequel il existait de nombreuses positions, comme celles du phalangisme, qui défendaient la restriction du flux migratoire et/ou son éloignement du centre-ville, ainsi que la fixation de la population dans le monde rural. [...] Cette idéologie a toutefois perdu de sa force après le changement de modèle économique intervenu dans les années 1950.[95] »

Les controverses suscitées à l'époque par ce film sont donc symptomatiques du désaccord idéologique existant entre les phalangistes et le gouvernement franquiste à l'égard des conséquences de l'exode rural et des mesures politiques nécessaires à la résolution du problème d'évidement des campagnes.[96]

Au début des années 80, plus de trente ans après la sortie de *Surcos*, le film d'Almodóvar *¿Qué he hecho yo para merecer esto ?* pose à nouveau la question des conséquences sociales de l'exode rural. Tous les personnages de ce film, le père et la mère de famille, les deux fils adolescents et la grand-mère, cherchent à s'extraire de l'environnement désespérant et du quotidien difficile qui est le leur. Cette famille vit dans la précarité, entassée dans un appartement minuscule accolé au périphérique. La mère, (une femme de ménage au bord de la crise de nerf) et le père, (chauffeur de taxi agressif et machiste), gagnent à peine de quoi vivre. Chacun des personnages, excepté la mère, finira d'une façon ou d'une autre par partir. Mais paradoxalement, la décision la plus radicale reviendra au fils aîné qui, plutôt que de poursuivre son activité rémunératrice de trafiquant de drogue, décidera finalement de repartir au village

---

[95] Javier Silvestre Rodríguez y Enrique Serrano Asenjo, «La representación en el cine de la integración de los inmigrantes rurales en las ciudades: el pesimismo de *Surcos* (1951)», *Revista Ager*, n° 12, abril 2012. «En definitiva, el tratamiento que *Surcos* hace de la inmigración está estrechamente relacionado con una situación de penuria tanto en el campo como en las ciudades que se produjo durante los años cuarenta y primeros cincuenta y que fue causada, al menos en una parte considerable, por la política económica del régimen franquista. La película representa crudamente esta situación, sin duda con una intención de denuncia. Es difícil no ver también en *Surcos* una *moraleja*, detrás de la cual está el discurso falangista y su visión del mundo rural y urbano. [...] La película se refiere a unos años en los que el en parte inesperado, aumento de la inmigración en la capital generó un debate en el que abundaron posturas, como las del falangismo, que defendían la restricción del flujo migratorio y/o su alejamiento del centro de la ciudad, así como la fijación de la población en el mundo rural. [...] Esta ideología, no obstante, perdió fuerza a partir del cambio de modelo económico que tuvo lugar durante los años cincuenta.»

[96] Muñoz Ortega Juan José, «Instinto de mejora. Diferencias entre dos movimientos migratorios: el éxodo rural de la década de 1960 y la inmigración actual.», *Cuadernos de Trabajo Social*, Vol. 15 (2002): 217-234.

avec sa grand-mère pour y vivre de la pêche, de l'élevage, et de l'agriculture. Cette décision finale de la part de l'adolescent traduit l'expression d'une utopie néo-rurale qui se manifeste de manière inattendue à une époque où l'opinion dominante accordait à la vie urbaine l'apanage d'une modernité opposée à la vision d'un monde rural archaïque[97]. Le film d'Almodóvar est en partie inspiré du néo-réalisme italien, tout comme *Surcos*, auquel il fait écho également de par sa vision critique de la ville, perçue comme un lieu corrompu, repoussant et hostile, où la laideur architecturale aliène les hommes qui s'y entassent :

> Le lieu où est tourné le film - qui est l'un de ces quartiers que Franco a créés pendant la splendeur du régime franquiste, lorsqu'il a commencé à construire de grands ensembles qui sont comme des niches pour les travailleurs - est également important, car ces quartiers incarnent ce que Franco considérait comme étant le confort du prolétariat. Ce sont des endroits invivables, ici on les appelle des ruches et [...] elles m'ont beaucoup impressionné parce qu'elles sont immenses, ainsi qu'elles apparaissent dans le film. [98]

Le cinéma a décrit la transformation des villes et les conditions de vie des néo-citadins dans ces cités qui s'étendent donc aux dépens de l'agriculture traditionnelle et des sociétés rurales, c'est le cas à Madrid[99] comme dans l'ensemble des capitales de province. De fait, la disparition des sociétés agraires est bien la conséquence d'un projet global d'aménagement du territoire qui visait à substituer à l'organisation des sociétés paysannes une économie agricole plus rentable grâce aux techniques modernes d'exploitation des terres arables. Parallèlement, le pouvoir a volontairement favorisé le développement urbain en octroyant une place prépondérante à la restructuration des villes et en favorisant une politique de construction immobilière sans laquelle les zones urbaines n'auraient pu résister à la soudaine pression

---

[97] « Bien entendu, toutes les constructions modernes tiennent compte de ces nouveaux besoins [eau courante, toilettes, salles de bain] et les appartements sont livrés avec ces commodités, y compris les logements modestes construits sous l'égide de ministère du Logement. La ville devient le lieu de la modernité tandis que le village porte la marque de ce qui devient des archaïsmes. » Pellistrandi Benoît , *Histoire de l'Espagne, des guerres napoléoniennes à nos jours*, Perrin, Paris, 2013, p. 440.

[98] *Pedro Almodóvar. Un cine visceral. Conversaciones con Frederic Strauss*, ed. El País/Santillana, Madrid, 1995, p. 67: "El lugar donde está rodada la película –que es una de esas zonas que creó Franco en la época del esplendor del franquismo, cuando empezó a hacer grandes viviendas que son como nichos para los trabajadores- también tiene importancia, porque estos barrios son lo que Franco suponía que era el confort para el proletariado. Son lugares invivibles, aquí los llaman colmenas y [...] me impresionaban muchísimo pues son descomunales, tal como aparecen en la película."

[99] Pellistrandi Benoît, *Histoire de l'Espagne, des guerres napoléoniennes à nos jours,* Perrin, Paris, 2013, p. p. 433 : « Ceci est particulièrement vrai dans le cas de Madrid : La nouveauté que le franquisme favorisera, est la capacité de Madrid à devenir le grand noyau urbain de cette Espagne modernisée (la population de la ville passe de 1,3 million en 1940 à 3,2 en 1975 et celle de la province de Madrid de 1,6 à 4,3). »

démographique engendrée par les flux de populations venues s'y installer. Ainsi, la fin de la ruralité a constitué un changement civilisationnel majeur auquel les Espagnols ont dû s'adapter, parfois pour le meilleur mais aussi pour le pire, notamment pour les ménages les plus modestes, pour qui la vie citadine ne fut pas toujours synonyme d'amélioration de leurs conditions de vie.

3) L'environnement dans les médias audiovisuels (1950-2020)

L'importance croissante acquise par les médias audiovisuels durant les quarante années du régime franquiste et leur poids dans l'élaboration d'une propagande d'État font de ces derniers un acteur majeur dans la construction d'une conscience écologique. Nous verrons ainsi comment l'attrait des Espagnols envers la nature s'est révélé notamment grâce à la diffusion télévisée de documentaires animaliers d'un genre nouveau, mis en scène par l'écologiste le plus célèbre encore aujourd'hui en Espagne, Félix Rodríguez de la Fuente. Nous étudierons également le thème de l'écologie et la vision de la ruralité proposées dans certaines fictions télévisées emblématiques et dans des programmes de dramatisation de la réalité.

a) Aspects du discours franquiste sur l'environnement : les actualités cinématographiques du NO-DO

Le programme de documentaires d'actualités diffusés dans les cinémas du pays entre 1943 et 1981, le NO-DO, a constitué le principal instrument de propagande gouvernementale pour le régime franquiste, ce média officiel diffusait des reportages sur des sujets très variés qui concernaient la politique mais aussi la culture, l'agriculture, l'artisanat, l'éducation[100], la mode, l'art, entre autres[101]. Les informations officielles délivrées par le NO-DO nous donnent un aperçu non pas d'un discours environnemental, car celui-ci n'existait pas encore en tant que tel, mais du moins de ce qu'était la vision du régime concernant la situation des zones rurales. Parmi

[100] Molina Poveda, M. D., & Sanchidrián Blanco, C. (2020). "La formación profesional vista a través de NO-DO (1943-1981): Propaganda e ideología en un pasado reciente." *Espacio, Tiempo y Educación,* Vol. 7, nº. 2 (July-December), 2020, 7(2), p. 135-156.

[101] Sánchez-Biosca Vicente. "*El NO-DO y la eficacia del nacionalismo banal* In : *Imaginarios y representaciones de España durante el franquismo"* [en ligne]. Madrid : Casa de Velázquez, 2014 <http://books.openedition.org.janus.bis-sorbonne.fr/cvz/1168>. ISBN : 9788490961438.

la multitude de programmes regroupés dans les archives de la filmothèque espagnole, deux ont attiré notre attention par le fait qu'ils synthétisent le point de vue officiel sur la politique agraire d'une part et sur l'exode rural d'autre part. Il s'agit du numéro 956, du 1er mai 1961[102], et du numéro 1682, du 4 avril 1975[103]. Le premier reportage nous montre un voyage du général Franco dans le cadre du « Plan Jaén », on y voit le caudillo en tournée à travers différentes villes et villages de cette province, le 20 avril 1961. Cette vidéo est représentative de l'action politique de Franco au sein de l'Espagne rurale car le locuteur y résume en quatre minutes les principaux aspects du développement rural tel qu'il fut conçu par le régime. Ainsi, le discours de Franco auprès des habitants du premier village visité n'élude pas l'existence de l'exode rural mais présente l'action de l'Etat comme une solution à ce qu'il qualifie « d'abandon séculaire de ces terres », grâce au développement de l'irrigation et aux programmes de repeuplement menés par le régime. La justification du soulèvement national résidait, nous dit-on, dans la volonté de sortir l'Espagne de la « politique inopérante présidée par la misère et la décadence ». Le locuteur fait ensuite l'éloge des villages construits dans le cadre du plan de colonisation[104], tel celui de Campillo del Río, près de Úbeda, destinés à loger les paysans, mais sans préciser d'où provenaient les colons qui s'y sont installés. On y voit ensuite le ministre de l'agriculture qui prononce un discours destiné à louer le succès de la réforme agraire tandis que le général Franco inaugure, comme à son habitude, une centrale hydroélectrique. L'accent est mis sur le fait que ces nouvelles constructions de centrales hydroélectriques, d'usines et de villages, sont unanimement célébrées par tous les habitants, reconnaissant envers leur *caudillo*. Ainsi, le peuple, massé en foule, apparait uni autour de son chef. L'action de Franco est présentée comme l'antithèse de ces « politiques néfastes » (allusion à l'échec de la réforme agraire initiée sous la deuxième république) qui, nous dit le locuteur, ont conduit les habitants des campagnes andalouses à l'exil.

Le second reportage, d'environ deux minutes, nous présente, sur une musique mélancolique, les effets de l'exode rural dans trois villages de montagne totalement désertés de la province de Lérida, près de Seo de Urgel, (Biscarbó, Villarrubla, et Solans), et dont ne subsistent que des ruines, comme si les habitant étaient partis subitement, nous dit le locuteur. On y voit encore les outils agricoles et les réserves de paille destinées à nourrir le bétail en

[102] http : www.rtve.es/filmoteca/no-do/not-956/1470442/
[103] http://www.rtve.es/filmoteca/no-do/not-1682/1465220/
[104] Gómez Benito, Cristóbal (2004). «Una revisión y una reflexión sobre la política de colonización agraria en la España de Franco». *Historia del Presente* (AHP) (3): 65-86. ISSN 1579-8135.

hiver. En revanche, en contrepoint final, le spectateur peut apprécier la modernité triomphante de la ville où sont allés s'installer les « émigrés », il s'agit d'une bourgade située dans la plaine, avec ses usines et ses autoroutes flambant neuves où transitent à toute vitesse les voitures, témoins de l'expansion rapide de ces noyaux urbains. « Vida precaria y difícil, completo abandono, tristeza, triste, desolación, soledad » sont les mots qui reviennent le plus dans la première partie, tandis que « prósperos, modernos y alegres » sont les adjectifs qui définissent les bourgs censés incarner, par contraste, la réussite du programme franquiste.

Dans ces deux reportages, malgré les quatorze années qui les séparent, l'impression dominante est celle d'une continuité du discours : la misère et la décadence qui touche les villages, la disparition des communautés rurales sont exposées au spectateur de manière tacite dans le premier reportage et plus explicite dans le reportage de 1975. Cependant, l'évocation de la misère passée y est aussitôt contrebalancée par l'image d'un progrès technologique triomphant et en fin de compte, malgré les effets de mise en scène qui renvoient à un passé agricole à peine révolu, les deux films ne laissent aucune place à la nostalgie et suggèrent plutôt que les gains économiques et les facilités urbaines apportées par ces programmes de développement valaient bien qu'on leur sacrifie ce monde ancien[105].

b) Le discours télévisuel de Félix Rodríguez de la Fuente (1973-1980) ou le renouveau de l'écologie sous la Transition

Le personnage le plus emblématique du discours écologique de la fin du franquisme et de la Transition est sans aucun doute le naturaliste Félix Rodríguez de la Fuente, producteur et réalisateur d'un programme intitulé *El Hombre y la Tierra*, diffusé à une heure de grande écoute entre 1974 et 1980 sur la télévision nationale. A travers cette série de reportages animaliers qui a rencontré un grand succès d'audience, à une époque où l'offre télévisuelle était certes relativement restreinte (la télévision nationale espagnole, TVE, comprenait uniquement deux chaînes, qui diffusaient en noir et blanc, de 1966 jusqu'en 1975), Félix Rodríguez de la Fuente a d'une certaine manière inventé un discours médiatique sur la nature, et son travail de divulgation a contribué au renouveau des sciences naturelles auprès du public. L'article de Jordi

[105] Bosque Maurel Joaquín (1984). «Del INC al IRYDA: análisis de los resultados obtenidos por la política de colonización posterior a la guerra civil». *Agricultura y Sociedad* (Magrama) (32): 153-191. ISSN 0211-8394.

Alberich-Pascual[106] consacré à l'évolutions du discours télévisuel sur l'environnement entre 1974 et 2011, montre de quelle manière la série de Félix Rodríguez de la Fuente a permis de populariser les sciences naturelles auprès du grand public, grâce à des reportages animaliers mêlant rigueur scientifique et qualité narrative. Dans les commentaires en voix off, le narrateur (Félix Rodríguez de la Fuente lui-même) parvenait à capter le spectateur en lui présentant une narration mise en scène de façon à susciter son étonnement et à faire appel à ses émotions par le biais d'une identification avec les animaux, acteurs principaux de ces reportages. Les animaux, représentants de la faune sauvage comme des rapaces, des petits mammifères, des chèvres sauvages, étaient généralement anthropomorphisés, personnifiés par la voix narrative dont le point de vue adoptait celui de l'animal. Ce regard sur la nature perçue du point de vue de l'animal constituait une nouveauté dans le langage audiovisuel espagnol. Mais les animaux y étaient aussi parfois instrumentalisés pour les besoins du spectacle, de manière à ce que la narration corresponde au scénario établi par le réalisateur. Dans cette série animalière, dont l'objectif affiché était d'instruire les téléspectateurs, de leur inculquer un enseignement scientifique ou tout du moins une connaissance généraliste des sciences naturelles, les éléments issus du langage académique cohabitaient donc avec des figures métaphoriques et des images conçues pour servir une narration subjective, destinée à divertir. Le succès de la série, interrompue en 1980 suite au décès accidentel de son réalisateur et de trois de ces collaborateurs au cours d'un tournage, témoigne de l'efficacité de cette formule, qui en alliant divertissement et rigueur scientifique, offrait au public une fiction d'un nouveau genre pour l'époque, pour la première fois, les animaux devenaient les héros de documentaires scientifiques fictionnalisés.

Mais au-delà de l'importance de son action de divulgation scientifique auprès du public, Félix Rodríguez de la Fuente a également joué un rôle politique dans l'histoire environnementale de l'Espagne, et ce à plusieurs niveaux. Dans un article qui retrace sa trajectoire médiatique, Carlos Tabernero[107] rappelle la diversité des actions menées par le journaliste espagnol. D'une part, outre la série télévisée dont il fut le producteur principal, celui-ci a également écrit des articles, des reportages, publiés dans des revues et des journaux comme *ABC*, des livres, des encyclopédies (Enciclopedia Salvat de la Fauna, 1970-1973), collaboré

[106] Alberich-Pascual, Jordi y Aguirre Salmerón, María (2015). "Cambios en el documental de naturaleza televisivo en España: De Félix Rodríguez de la Fuente a Frank Cuesta (1974-2011)". *Vivat Academia.* Vol. 18, nº 130. http://www.vivatacademia.net/index.php/vivat/article/view/615

[107] Tabernero, C. (2016). «La libertad de todos los seres vivos». Naturaleza, ciencias naturales y la imagen de España en la obra de Félix Rodríguez de la Fuente. *Arbor,* 192 (781): a345. doi: http://dx.doi.org/10.3989/arbor.2016.781n5003

dans divers programmes de radio et de télévision. D'autre part, il a joué un rôle actif dans la lutte pour la protection de la nature et la préservation d'espèces endémiques, notamment en s'opposant à l'action des *Juntas Provinciales de Extinción de Animales Dañinos y Protección de la Caza*. Il a également participé à la création de plusieurs organismes de protection de la nature comme, en 1954, la Sociedad Española de Ornitología (SEO, devenue SEO/Birdlife en 1993), en collaboration avec José Antonio Valverde et Francisco Bernis, et, en 1968, WWF/Espagne dont il fut l'un des principaux fondateurs. Enfin, il a contribué à la campagne de création de Parcs Nationaux tels Doñana et les Tablas de Daimiel, ainsi que l'archipel de Cabrera qui deviendra un Parc National après sa mort.

L'origine de la vocation écologiste de Félix Rodríguez de la Fuente, dont la formation initiale de chirurgien-dentiste le destinait à exercer une profession tout autre, se trouve dans sa passion pour l'ornithologie, et plus spécifiquement pour l'art de la fauconnerie, qu'il découvrit sous la houlette du célèbre naturaliste José Antonio Valverde, dans les années 1950. A cette époque, les rapaces étaient considérés comme des animaux nuisibles, en Espagne, comme dans d'autres pays, et leur éradication était préconisée par les pouvoirs publics, ce qui poussera le jeune Rodríguez de la Fuente à adopter une posture critique envers les instances publiques concernant la gestion de la faune et des rapaces en particulier. Grâce à son expertise en matière de dressage de faucons, Félix Rodríguez de la Fuente a participé au tournage du film *Le Cid*, d'Anthony Mann, en 1961, un film où le héros, symbole de l'identité nationale dans l'imagerie historique franquiste, est tout naturellement présenté comme un parangon des vertus chevaleresques, aussi, l'habile communiquant que fut Rodríguez de la Fuente saura exploiter par la suite le symbolisme. En faisant des rapaces un élément positif, synonyme de noblesse, associés à l'image essentialiste d'une Espagne originelle et éternelle, le naturaliste parviendra à changer le regard du public sur cette espèce jusqu'alors malaimée. En effet, comme le suggère Carlos Tabernero dans l'article cité plus haut, Félix Rodríguez de la Fuente a immédiatement su comment manier la rhétorique officielle afin de faire passer plus efficacement son propre discours et son message écologique[108]. A partir de ce moment, le documentaliste, qui avait fait

[108] "Esa Historia primigenia de España en la que se situaba la práctica perdida y por él rescatada de la cetrería, servía para invocar el imaginario identitario que se utilizaba insistentemente como herramienta de definición en el seno del régimen […] La apelación directa a los tiempos medievales, y más en concreto, a la Castilla de los tiempos de, precisamente, El Cid, sonaba como música en los oídos de un régimen centrado, entre otros aspectos, en su aparato propagandístico (Tabernero, Jiménez Lucena y Molero, 2012; Tabernero, 2016). Así lo reflejaba continuamente Rodríguez de la Fuente en su hábil navegación por el entramado administrativo del régimen."
Tabernero, C. (2016). «La libertad de todos los seres vivos». Naturaleza, ciencias naturales y la imagen de España en la obra de Félix Rodríguez de la Fuente. *Arbor*, 192 (781): a345. doi: http://dx.doi.org/10.3989/arbor.2016.781n5003

ses premiers pas dans l'univers cinématographique un an auparavant, à travers sa participation à un épisode du NO-DO (*Revista Imágenes*, n. 575, 1960) verra croitre continuellement son influence dans le secteur audiovisuel national tout au long des vingt années qui suivront.

Le style de Rodríguez de la Fuente se caractérise, comme le souligne Carlos Tabernero, par sa capacité à « combiner efficacement une rhétorique destinée à éveiller les consciences et à modifier les comportements à travers deux axes argumentatifs, la référence conjointe à l'Histoire et aux sciences ». L'extrait de la lettre de l'auteur au journal *ABC* publiée le 2 mars 1960 et citée par Carlos Tabernero illustre ce constat :

> L'aigle impérial et l'aigle de Bonelli sont des espèces typiquement espagnoles, dont il ne reste que quelques dizaines de couples [...] Les faucons pèlerins, oiseaux nobles par excellence, protégés quasiment partout dans le monde [...] périssent aux mains de gardes-chasse et de braconniers ignorants... Hélas, si Alphonse X, le roi sage, relevait la tête ! Dans le célèbre *Ordenamiento de Posturas*, promulgué aux Cortes de Séville en 1252 par ce monarque, quiconque tuait un de ces oiseaux était puni de l'amputation de la main droite, et, en cas de récidive, condamné à mort... Les temps ont changé et aujourd'hui la destruction est récompensée [...]. Ne bouleversons pas l'équilibre naturel [...] Que penseriez-vous, Monsieur le rédacteur d'*ABC*, si vous saviez que tous ces massacres sont contre-productifs, qu'il est scientifiquement prouvé que les oiseaux de proie, en contribuant à la sélection naturelle, sont la meilleure garantie pour la conservation des espèces de gibier ? " Félix Rodríguez de la Fuente ", ABC (édition de Madrid), 2 mars 1960, p. 19 et 23 (Archives FFRF/ABC) [109].

"El Caudillo, siguiendo la inquebrantable línea de prestar su atención a toda noble iniciativa […] nos animó para seguir trabajando en el difícil arte […] Mis escritos a la Dirección General de Montes, explicando la raigambre histórica de la cetrería y la importancia que se le concede en los países de Europa donde disfruta de toda suerte de protecciones, de nada han servido […] ruego a V.I. comunique a Su Excelencia que no puedo tomarme la libertad de disponer […] de unos pájaros que por su raigambre histórica y tradicional se merecen adecuado acomodo en nuestra patria."
Carta a Ricardo Catoira, Casa Civil de Franco, octubre de 1962 (citado en Varillas, 2010, p. 258- 259)

[109] "El águila imperial y la perdicera son especies típicamente españolas, de las que apenas si quedan unas docenas de parejas […] Los halcones peregrinos, aves nobles por excelencia, protegidos en casi todo el mundo […] perecen a manos de ignorantes guardas y alimañeros. ¡Ay si Alfonso X, el Rey sabio, levantara la cabeza! En el famoso 'Ordenamiento de Posturas', promulgado en Cortes de Sevilla de 1252 por este Monarca, se castigaba con amputación de la mano derecha a quien matara una de estas aves, y con la muerte en caso de reincidencia… Han cambiado los tiempos y hoy se premia la destrucción […] "No alteremos el equilibrio natural […] ¿Qué pensaría usted, señor director del ABC, si supiera que todas estas matanzas son contraproducentes, que se ha demostrado científicamente que las aves de presa, por contribuir a la selección natural, son la mejor salvaguardia para la conservación de las especies cinegéticas?" Félix Rodríguez de la Fuente, ABC (edición de Madrid), 2 de marzo de 1960, pp. 19 y 23. (Archivo FFRF/ABC).
Cité par Tabernero, C. (2016). «La libertad de todos los seres vivos». Naturaleza, ciencias naturales y la imagen de España en la obra de Félix Rodríguez de la Fuente. *Arbor*, 192 (781): a345. doi: http://dx.doi.org/10.3989/arbor.2016.781n5003

La référence au roi Alfonse X et l'invocation de son rôle de législateur suprême et de protecteur des « oiseaux nobles par excellence » que sont les faucons pèlerins et autres rapaces sert de manière indéniable le propos de l'auteur, celui-ci souligne au passage l'intérêt des oiseaux de proie pour le maintien d'un « équilibre naturel » bénéfique aux chasseurs, qui ont donc tout à gagner à considérer les rapaces comme des alliés plutôt que comme des concurrents. La démonstration scientifique s'oppose à l'action des « ignorants » qui croient détenir la vérité et qui s'arrogent ainsi le droit de détruire les « nobles oiseaux » sans subir aucun châtiment, bien au contraire puisque leur action est aujourd'hui considérée comme louable, par contraste, les ennemis des rapaces pouvaient être punis de mort sous le règne du « roi sage ». A une époque où la haine envers les nuisibles était un fait généralisé, le discours de Rodríguez de la Fuente, défenseur des rapaces mais aussi du loup, animal honni s'il en est, était pour le moins novateur et subversif, c'est pourquoi l'auteur choisit judicieusement ces arguments et place la raison et la science au-dessus de toute autre considération, tout en montrant que le progrès n'est pas l'apanage du monde moderne puisque les anciens connaissaient visiblement mieux que nous l'importance des rapaces. Grâce à ce regard rétrospectif, le contraste entre la bonne gouvernance du roi sage, et la gestion calamiteuse des « ignorants » actuels saute aux yeux du lecteur, à priori conservateur, de l'ABC, et qui est peut-être lui-même un chasseur amateur. Ce lecteur perçoit aussitôt l'enjeu que représente la préservation de ces oiseaux pour un pays qui se veut moderne, scientifiquement avancé et sur un pied d'égalité avec les « autres pays du monde ».

Parallèlement à ces multiples activités transmédiatiques (télévision, articles de journal, publications de presse[110]), Rodríguez de la Fuente jouera un rôle de plus en plus actif au sein de l'administration franquiste grâce à sa collaboration avec le Ministère de l'Information et du Tourisme et son principal représentant pour cette période (1962-1969), le ministre Manuel Fraga. La volonté de modernisation du régime était à cette époque devenue tout à fait compatible avec le développement d'une politique de protection de la nature, d'autant plus que les revendications autour de questions écologistes au niveau local tendaient à se multiplier. En

López Ruiz, Julio J. *El Ecologismo Político En España : De La Crisis Ecológica a La Acción Política*, thèse pour le doctorat de Philosophie du droit moral et politique, Université de Grenade, 2013, p. 527: «En el ámbito de la comunicación ambiental, como documentalista y divulgador de la Naturaleza es imprescindible mencionar a Félix Rodríguez de la Fuente, quien dejó una extensa obra impresa, entre ella la "Enciclopedia Salvat de la Fauna" (conocida popularmente como Fauna) publicada en 1970 y traducida a 35 idiomas y de la que se han vendido siete millones y medio de ejemplares en 40 países, según datos del año 1991. No es de extrañar que todavía hoy sea objeto de reconocimiento en todo el mundo. Después aparecerán otras obras impresas (en total, 21), como *Fauna Ibérica.*»

effet, les tensions entre les organes institutionnels chargés de l'administration des zones rurales, l'industrie touristique et les représentants de diverses instances écologistes étaient la plupart du temps liées aux questions d'agencement du territoire et de gestion des ressources naturelles de la part du gouvernement central[111]. Ainsi, la volonté d'allier tourisme culturel et préservation de la faune se reflète dans un projet suggéré au ministère par Rodríguez de la Fuente, le « Château des faucons », un ancien château médiéval à réaménager en hôtel *parador*[112], disposant de salles dédiées aux rapaces et d'un parc réservé aux oiseaux et aux spectacles de vol de rapaces. Cet endroit était destiné à offrir aux visiteurs « un site de haut niveau et une attraction touristique pour notre pays » (« un hito de alta alcurnia y atractivo turístico para nuestra patria [...][113] »). Ce projet, proposé au Ministre de l'Information et du Tourisme, ne verra finalement pas le jour, mais l'idée de développer davantage le réseau d'hôtels *paradores,* qui était alors à ses débuts, sera reprise et développée par le Ministre Manuel Fraga et elle renforcera l'influence de Rodríguez de la Fuente auprès des pouvoirs politiques. Aussi, on observe que les relations de Rodriguez de la Fuente avec le pouvoir franquiste étaient guidées par la prudence et la volonté de créer un discours politiquement neutre, dans le but de favoriser la diffusion de principes écologiques nouveaux, à contre-courant de l'industrialisation portée par le régime, mais en apparence compatibles avec le pouvoir en place :

> Rodríguez de la Fuente n'attribuait jamais ouvertement la détérioration de l'environnement aux politiques de l'État franquiste. À l'instar des progressistes américains des décennies précédentes, il a encouragé les modes de gestion fondés sur la science, qui permettraient la coexistence entre les industries extractives, d'un côté, et la santé environnementale, de l'autre. Il critiquait, par exemple, le rejet de la part des ingénieurs de l'expertise offerte par les spécialistes en sciences naturelles, tout comme le refus de leurs mises en garde au sujet des conséquences imprévues du développement sur les paysages et les écosystèmes en particulier, mais il restait muet sur les problèmes fondamentaux que pose l'ingénierie hydrologique. D'une part, c'était là le résultat de son pragmatisme : le soutien et le parrainage de l'État espagnol étaient la condition

[111] Tabernero, C. (2016). «La libertad de todos los seres vivos». Naturaleza, ciencias naturales y la imagen de España en la obra de Félix Rodríguez de la Fuente. Arbor, 192 (781): a345. doi: http://dx.doi.org/10.3989/arbor.2016.781n5003

[112] Les premiers hotels *paradores* virent le jour en 1928. Il s'agit d'établissements destinés à promouvoir un tourisme de luxe, qui se distinguent par leur architecture remarquable et leur valeur patrimoniale. En effet, les *paradores* sont d'anciens édifices réhabilités et transformés en établissements hôteliers dans le respect de leur spécificité historique (châteaux, couvents, monastères, forteresses, etc…).

[113] Tabernero, C. (2016). «La libertad de todos los seres vivos». Naturaleza, ciencias naturales y la imagen de España en la obra de Félix Rodríguez de la Fuente. *Arbor*, 192 (781): a345. doi: http://dx.doi.org/10.3989/arbor.2016.781n5003, p. 9.

> nécessaire pour continuer à diffuser ses programmes. […] Et d'autre part, cette position apolitique permettait à son message d'atteindre le public le plus large possible et facilitait sa collaboration avec des alliés de tout le spectre politique. De cette manière, Rodríguez de la Fuente pouvait occuper un terrain intermédiaire entre la ligne conservationniste de la SEO et l'écologie en devenir[114].

D'autre part, à travers son action comme producteur d'émissions télévisées, Rodríguez de la Fuente avait bien conscience de l'intérêt et de l'importance des médias de masse pour garantir le succès de ses projets et, surtout, le documentaliste comptait sur la nouvelle configuration médiatique apportée par la démocratisation de la télévision pour atteindre un vaste public. La grande diffusion de ce nouveau média est indéniablement l'un des fondements de l'action écologique de Rodríguez de la Fuente qui, conscient des possibilités qui s'offraient à lui pour faire évoluer les esprits, affirmait :

> Serai-je capable de défendre les êtres les plus persécutés et les plus calomniés de notre faune ? Serai-je capable de convaincre les téléspectateurs qu'il faut renoncer à l'ignoble mot "nuisible", que dans la nature il n'y a pas de bons et de mauvais, mais des créatures, toutes issues des mains du Créateur, qui vivent ensemble dans un équilibre parfait et complexe ? [...] si je parviens à introduire dans le foyer espagnol, à travers le petit écran, l'image vivante et vraie de ces êtres qui sont les nôtres et qui partagent notre terre et notre ciel depuis des millénaires, nous apprendrons à respecter et à aimer le monde animal. Cela profitera à notre esprit et même à notre économie (Projet "Défendre l'intégrité de la faune ibérique", que Félix Rodríguez de la Fuente a envoyé à Carmelo Martínez, directeur de TeleRadio, le 13 février 1965. Archives de la FFRF, c.122, d.10, p. 3, 6 et 7) [115]

---

[114] Hamilton, S. (2016). "Activismo medioambiental en la época tardofranquista. El caso de El Saler." *Arbor*, 192 (781): a346. doi: http://dx.doi. org/10.3989/arbor.2016.781n5004, p. 4: "Rodríguez de la Fuente nunca atribuía abiertamente el deterioro del medio ambiente a las políticas del Estado franquista. Como los progresistas estadounidenses de las décadas anteriores, promocionaba prácticas de gestión informadas por la ciencia que permitirían la convivencia de las industrias extractivas, por un lado, y la salud medioambiental por otro. Criticaba, por ejemplo, el rechazo por parte de los ingenieros de la experiencia ofrecida por expertos en las ciencias naturales, y en particular de sus advertencias sobre las consecuencias imprevistas del desarrollo para los paisajes y ecosistemas, pero mantenía el silencio sobre las premisas fundamentales de la ingeniería hidrológica. Por una parte, este era un resultado del pragmatismo: el apoyo y patrocinio del Estado español eran necesarios para continuar la radiodifusión de sus programas. […] Por la otra, su postura apolítica permitía que su mensaje llegase al público más amplio posible y facilitaba su colaboración con aliados de todo el espectro político. De esta manera, Rodríguez de la Fuente ocupaba un punto medio entre la conservación de la SEO y el ecologismo que estaba por venir."

[115] "¿Seré capaz de defender a los seres más perseguidos y calumniados de nuestra fauna? ¿Podré convencer a los telespectadores de que debemos prescindir de la innoble palabra 'alimaña'; de que en la naturaleza no hay buenos y malos, sino criaturas, salidas todas de las manos del Creador, que conviven en un perfecto y complejísimo equilibrio? […] si llego a introducir en el hogar español, a través de la pequeña pantalla, la imagen viva y verdadera

.

Cet extrait nous montre à quel point le souci de changer le point de vue du public sur les animaux réputés nuisibles était au cœur des préoccupation du naturaliste, l'idée d'un « équilibre naturel », (expression qui tient plus d'une volonté de vulgarisation que du concept scientifique car dans la nature, les équilibres sont en constante mutation[116]) offre cependant bien l'image d'une création harmonieuse, voulue comme telle par le « Créateur » qui n'entend pas les relations entre espèces en termes de bons et mauvais sujets mais où chaque créature possède son utilité (là encore, la notion d'utilité n'est pas un critère scientifiquement valide car l'apparition et l'évolution des espèces n'obéit pas à des finalités utilitaires mais relève en grande partie du hasard[117]). La notion d'utilité recoupe ici l'idée d'un potentiel bénéfice économique, qui n'est pas explicité, tout comme dans le projet précédemment cité ou l'intérêt d'un tourisme vert[118] avant la lettre était présenté sous l'angle économique autant que culturel, doublement bénéfique au développement de la nation.

En somme, le rôle de Rodríguez de la Fuente, ce naturaliste éclectique, figure médiatique phare, fut l'une des pierres angulaires d'une politique d'éducation environnementale. Ce journaliste fait aujourd'hui figure de pionnier dans le paysage audiovisuel espagnol des années 1960 et son discours novateur, qui a su briser certains préjugés, s'est finalement imposé auprès d'une grande partie des Espagnols de l'époque, notamment auprès des plus jeunes[119]. A ce titre, le travail de vulgarisation mené à bien par cet homme aux

---

de esos seres nuestros, que han compartido nuestra tierra y nuestro cielo a través de milenios, aprenderemos a respetar y amar el mundo animal. Con ello se beneficiará nuestro espíritu y hasta nuestra economía". (Proyecto "Defendamos la integridad de la fauna ibérica", que Félix Rodríguez de la Fuente envió a Carmelo Martínez, director de TeleRadio, el 13 de febrero de 1965. Archivo FFRF, c.122, d.10, pp.3, 6 y 7) Cité par Tabernero, C. (2016). «La libertad de todos los seres vivos». Naturaleza, ciencias naturales y la imagen de España en la obra de Félix Rodríguez de la Fuente. *Arbor*, 192 (781): a345. doi: http://dx.doi.org/10.3989/ arbor.2016.781n5003

[116] Gunnell Yanni, « Chapitre 5 - La nature comme processus : postulats d'équilibre mais perturbations omniprésentes », dans : *Écologie et société.* sous la direction de Gunnell Yanni. Paris, Armand Colin, « U », 2009, p. 104-125. DOI : 10.3917/arco.gunne.2009.01.0104. URL : https://www.cairn.info/ecologie-et-societe--9782200244590-page-104.htm

[117] Merlin Francesca, « Le hasard dans la théorie de l'évolution », *Raison présente*, 2016/2 (N° 198), p. 57-70. DOI : 10.3917/rpre.198.0057. URL : https://www.cairn.info/revue-raison-presente-2016-2-page-57.htm

[118] Pellistrandi Benoît, *Histoire de l'Espagne, des guerres napoléoniennes à nos jours*, Ed. Perrin, Paris, 2013, p. 541-542 : « Cette redécouverte du patrimoine historique et culturel préside aussi au développement du tourisme rural, en nette hausse depuis les années 1990. Ce phénomène reflète la quête des racines et des héritages, alors que l'urbanisation métamorphose le pays. De même que la France des années 1970 avait découvert avec passion le patrimoine, comme l'a diagnostiqué Pierre Nora, l'Espagne entre dans un processus similaire vingt-cinq ans après… »

[119] "Dos años después del planteamiento de su proyecto mediático al director de TeleRadio, en 1967, Rodríguez de la Fuente aún seguía apareciendo en Fin de Semana (1964-1968), ya se había presentado como "El amigo de los animales" en sus colaboraciones para la Televisión Escolar (1967-1968), el proyecto televisivo-educativo oficial del régimen (Salcedo de Prado, 2008), y también participaba en el programa A toda plana (1966-1969). Tabernero, C. (2016)." «La libertad de todos los seres vivos». Naturaleza, ciencias naturales y la imagen de España

multiples casquettes : naturaliste, journaliste scientifique, réalisateur de documentaires audiovisuels, vulgarisateur scientifique, écrivain, promoteur de projets touristiques, parfois même homme d'affaires[120], mais peut-être, avant tout, écologiste engagé, a permis de diffuser une nouvelle image de la nature auprès des Espagnols, en dotant des animaux traditionnellement méprisés de vertus morales, et en influençant les politiques cynégétiques et écologiques de l'Espagne de la Transition.

c) L'Espagne rurale vue par la télévision : la recréation d'un temps révolu

Le rôle de la télévision dans la diffusion d'une culture écologique espagnole a progressivement pris une place de plus en plus significative depuis les premiers programmes réalisés par Félix Rodríguez de la Fuente, et elle constitue aujourd'hui encore le principal média par lequel les Espagnols reçoivent l'information sur les questions environnementales : « Concernant les médias les plus utilisés pour obtenir des informations sur l'environnement, la télévision est sans commune mesure [entre 1996 et 2007, le pourcentage d'Espagnols qui ont déclaré utiliser la télévision pour obtenir des informations sur l'environnement était en moyenne de 70%]. La télévision est la principale source d'information - environnementale et non environnementale - des Espagnols. La presse est toujours le deuxième média le plus utilisé, tandis que la radio reste en troisième position » [121]. La télévision possède donc un rôle crucial

---

en la obra de Félix Rodríguez de la Fuente. *Arbor*, 192 (781): a345. doi: http://dx.doi.org/10.3989/arbor.2016.781n5003

[120] López Ruiz, Julio J., *El ecologismo político en España : de la crisis ecológica a la acción política*; tesis doctoral, Bellver Capella, Vicente, dir. ; Universitat de València, Departamento de Filosofía del Derecho, Moral y Política, 2013, p. 434-435: « Pour comprendre le phénomène de l'émergence de l'environnementalisme comme mouvement organisé en Espagne, il faut prendre comme référence essentielle le témoignage de Carlos Carrasco-Munoz, fondateur en 1970 et secrétaire général jusqu'à sa disparition en 1978 de l'"Asociación Española para la Ordenación del Medioambiente" (AEORMA) [...] Comme le souligne cet auteur : " Il existait déjà une association faunistique, créée deux ans plus tôt, l'ADENA, qui avait dans son Conseil le meilleur du franquisme, et qui était conçue comme une institution où l'argent coulait avec une certaine facilité, Rodríguez de la Fuente se consacrait à la vente de campagnes publicitaires à Kodak et Coca-Cola, c'était plus une entreprise publicitaire qu'une association de défense de la faune ". »

« Para comprender el fenómeno del surgimiento del ecologismo como movimiento organizado en España, se hace imprescindible tomar como referencia obligada el testimonio de Carlos Carrasco- Muñoz, fundador en el año 1970 y secretario general hasta su desaparición en 1978 de la "Asociación Española para la Ordenación del Medioambiente" (AEORMA) […] Tal y como destaca este autor: "Existía ya una asociación faunística, creada dos años antes, ADENA, que tenía en su Consejo a lo mejor del franquismo, y que estaba concebida como una institución donde el dinero corría con una cierta soltura, se dedicaba Rodríguez de la Fuente a vender campañas publicitarias a Kodak y Coca-Cola y era más un negocio de publicidad que una asociación de defensa de la fauna".»

[121] "Por lo que se refiere a los medios de comunicación más utilizados para obtener la información ambiental, la televisión no admite comparaciones con ningún otro [entre 1996 et 2007, le pourcentage d'espagnol qui affirment utiliser la télévision pour s'informer sur l'environnement était en moyenne de 70%]. "La televisión es la fuente

dans la diffusion du discours écologique en Espagne mais elle a également donné au public la possibilité de maintenir un lien avec un monde rural de plus en plus distant pour cette nouvelle société urbaine. Outre les programmes consacrés à l'écologie[122], certaines émissions ont donc permis de faire connaitre au public la variété de la géographie espagnole. Ainsi, nous pouvons notamment souligner l'originalité et l'éclectisme d'un personnage tel que José Antonio Labordeta, dont l'émission *Un País en la mochila,* diffusée sur la deuxième chaîne de la télévision nationale entre 1995 et 2000, s'attachait à redécouvrir les villages et les coutumes rurales à travers des entretiens menés avec les habitants de l'Espagne profonde. Labordeta était un écrivain, poète, journaliste et homme politique, qui participa à la création du PSOE et fut élu député du parti nationaliste Aragonais en 2000. Il est également connu pour son œuvre musicale car cet auteur compositeur, dont la discographie comporte une vingtaine d'album composés entre 1968 et 2009, a écrit de nombreuses chansons qui évoquent sa région, l'Aragon. Mais dans le cadre de l'émission dont il était scénariste et présentateur, José Antonio Labordeta a parcouru l'ensemble des régions de la péninsule pour donner à voir aux téléspectateurs les traditions, le patrimoine naturel et culturel des villages visités, dans le souci de laisser un témoignage sur une vie rurale qui, selon ses propres termes, ne sera bientôt plus qu'un souvenir : « J'ai découvert une Espagne, dit Labordeta, qui se meurt et dont je pensais qu'elle n'existait plus. Bientôt, il ne restera plus rien de ce que l'on peut voir dans la série et celle-ci servira d'archive.[123]" Sa volonté de laisser un témoignage historique sur l'Espagne rurale est

---

principal de información —ambiental y no ambiental— de los españoles. La prensa sigue siendo el segundo de los medios más utilizados, mientras que la radio permanece en tercer lugar."
López Ruiz, Julio J., *El ecologismo político en España : de la crisis ecológica a la acción política*; tesis doctoral, Bellver Capella, Vicente, dir. ; Universitat de València, Departamento de Filosofía del Derecho, Moral y Política, 2013, p. 529.

[122] "[…] En el ámbito audiovisual aparecen documentales dirigidos por naturalistas como Luís Miguel Domínguez, Joaquín Araújo o Borja Cardelú. Entre los programas de televisión sobre medio ambiente cabe destacar "El Escarabajo Verde" (TVE); "Instinto Animal" de Telemadrid "Terra Verda", de Televisión Española (TVE – Cataluña); "Espacio Protegido" (Canal Sur 2 – RTVA); "Medi Ambiente" (Radio Televisión Valenciana); "El Medi Ambient" (Televisió de Catalunya, TV3); "Biodiario" (TVE)."
López Ruiz, Julio J. "El Ecologismo Político En España : De La Crisis Ecológica a La Acción Política", p. 527.

[123] Voici la présentation de ce programme télévisé, présentée dans l'article de Jesús Lilio, publié dans l'*ABC* du 14 octobre 1995 : « *Un país en la mochila*. La España rural sobrevive en La 2 Madrid. La 2 estrena esta tarde, a las 15,30 horas, la serie *Un país en la mochila* que a lo largo de 17 capítulos ofrecerá el recorrido del cantautor aragonés José Antonio Labordeta por parajes rurales. He conocido una España- comenta Labordeta- que está agonizando y que creía que ya no existía. Dentro de poco no quedará nada de lo que se puede ver en la serie y ésta servirá de documento. Durante cuatro años he conectado con la gente que habita estas zonas y hemos hablado del fin de su forma de vida. No sólo vamos a mostrar paisajes, sino al hombre en su entorno La serie está concebida desde el punto de vista de un viajero. Por una parte, aparecen las conversaciones que el viajero tiene con gente de diferentes lugares y que permiten conocer, además de la realidad lingüística, los acontecimientos vivos del lugar y, por otra, las propias reflexiones y conclusiones que saca Labordeta, profesor de Historia, de su experiencia andariega. Un país en la mochila, que incluye una banda sonora original, incluye recorridos por La ruta del marmol y Las sierras de Segura (Andalucía). De Panes a Potes (Asturias y Cantabria). El Maestrazgo de Teruel (Aragón). De la Tramuntana al Pía (Baleares). El Hierro (Canarias). Campo de Calatrava (Castilla- La Mancha). El Duratón (Castilla y León). El Priorato (Cataluña). La Vera de Cáceres (Extremadura). La Rioja Baja (La Rioja). Sierra

concomitante de la fin de l'exode rural, car dans les années 1990, le constat d'une désertification irrémédiable des campagnes est définitivement acté.

Par ailleurs, les fictions télévisées, depuis la série *Crónicas de un pueblo*, en passant *par verano azul*[124] jusqu'au plus récent *Cuéntame como pasó*[125], rendent également compte de la prégnance de la ruralité dans la production culturelle télévisée[126]. La particularité de la série *Crónicas de un pueblo*, diffusée pour la première fois le 18 juillet 1971, et présente sur la TVE jusqu'en 1974, est d'être née d'une volonté gouvernementale[127]. En effet, le gouvernement de l'époque souhaitait restaurer l'idéologie franquiste et les principes du régime, érodés par l'inertie politique et par l'évolution de la société, de plus en plus ouverte aux influences extérieures à partir des années 60. Le projet initial des producteurs de la série (écrite par des cinéastes comme, entre autres, Antonio Mercero et Antonio Giménez Rico) reposait sur l'idée de construire chaque épisode autour d'un ou plusieurs articles édictés dans la Charte des Espagnols (*Fuero de los Españoles*) : « L'objectif essentiel de *Crónicas de un pueblo* était de diffuser les préceptes contenus dans le *Fuero de los Españoles* à travers un format de récit fictif

---

norte de Madrid (Madrid). Valle de El Roncal (Navarra). Por Orihuela, Elche y la sal (Valencia). La huerta murciana (Murcia). El Duranguesado (País Vasco) y La Galicia interior (Galicia)."

[124] Le thème de l'écologie est présent dans cette série très populaire du début des années 1980, comme le rappelle cet article extrait de *El mundo* « La impronta de Verano Azul ».
https://www.elmundo.es/blogs/elmundo/aqui-mando-yo/2017/11/06/la-impronta-de-verano-azul.html
"De forma totalmente novedosa, se trató por primera vez de una forma masiva el tema de la ecología en televisión. El capítulo "No matéis mi planeta, por favor" trata de forma visionaria el maltrato a la naturaleza que prodiga nuestra especie constantemente." /« Le thème de l'écologie fut abordé pour la première fois de manière massive et innovante à la télévision. L'épisode "Ne tuez pas ma planète, s'il vous plaît" abordait de façon visionnaire la question du mauvais traitement que notre espèce inflige constamment à la nature. »
En outre, Nadia Aït Bachir développe dans un article une analyse du rôle didactique de cette série. Au sujet de ce même épisode, elle signale ainsi, p. 220 : « L'écologie et la défense de la Nature est un des principaux thèmes du second épisode, « Ne tuez pas ma planète / No matéis mi planeta ». La bande d'amis, aidée de Chanquete et de Julia, décide de mener à terme des actions concrètes pour que les vacanciers prennent conscience des conséquences néfastes qu'engendre la négligence de l'environnement. Comme le regrette Piraña alors que ses amis découvrent des poissons morts : « la mer est empoisonnée, la mer est malade, toute l'humanité va périr ». Apparemment, la coupable est une usine de produits chimiques qui se trouve tout près de Nerja. L'épisode souhaite mettre en relief les nouveaux comportements de cette Espagne en voie de rénovation. En effet, les années 1980 en Espagne correspondent à la prise de conscience de l'urgence de protéger la planète. C'est le devoir de tous, comme l'exprime l'épisode qui se clôt à la Mairie en présence des jeunes et de Chanquete. Le vieux pêcheur pense que « Le pays a besoin d'un minimum d'esprit civique ». »
Aït Bachir, Nadia, « Changement, consensus et réconciliation. Pour des représentations – simplifiées et didactiques – de la Transition espagnole dans la série Verano Azul », Écrans, n° 15, 2021 – 1, Mémoire et réécritures dans les séries télévisées, p. 211-231.

[125] https://www.rtve.es/television/cuentame-como-paso/
Les protagonistes de la série, qui vivent dans un quartier fictif de Madrid, sont issus d'un village où ils retournent de manière périodique. Plusieurs épisodes de la série se déroulent ainsi dans un décor rural.

[126] http://www.rtve.es/alacarta/videos/cronicas-de-un-pueblo/cronicas-pueblo-modernistas/2960469/#

[127] "Al parecer la idea germinal de *Crónicas de un pueblo* partió del propio vicepresidente del gobierno, Luis Carrero Blanco. Carrero había hecho público en diversas ocasiones su interés por los efectos sociales que se derivaban de la televisión." Il semblerait que l'idée initiale de *Crónicas de un pueblo* soit venue du vice-président du gouvernement lui-même, Luis Carrero Blanco. Carrero avait rendu public à plusieurs reprises son intérêt pour les effets sociaux de la télévision. Rueda Laffond, José Carlos. ''Ficción televisiva en el ocaso del régimen franquista : Crónicas de un pueblo.'' *Área abierta* n°14 (2006), p. 7.

ayant vocation d'exemplarité. […] La série est née avec une prétention prosélyte déclarée, dans un contexte général où le régime franquiste percevait avec clarté l'intensification de la contestation sociale et politique.[128] » Le cadre dans lequel se déroule la série s'insère ainsi dans celui de la représentation utopique de la vie rurale, développée par l'idéologie franquiste : la série met en scène des personnages archétypiques, habitants d'un petit village d'Espagne (le maire, le curé, le maître d'école et tous les villageois) qui sont amenés à collaborer à l'occasion d'un événement qui touche la collectivité ou qui affecte les relations entre les personnages. En outre, le dénouement de chaque épisode donne systématiquement l'occasion de présenter au public un enseignement d'ordre moral et civique :

> Toutes ces possibilités d'intrigues finiront par converger, plus ou moins explicitement, vers cette ligne de référence dominée par la coopération, sur la base de laquelle seront conçues les relations entre les personnages. Cela a en outre permis de justifier des aspects tels que le respect nécessaire de l'autorité et des règles, les avantages de la stabilité et de l'ordre institutionnel dans le cadre microscopique du village, l'utilité du service public, ou les avantages concrets associés au civisme et à l'urbanité. [...] Dans certains cas est invoqué un double déclencheur : collectif (la nécessité d'installer une station d'épuration) et individuel (le conflit dramatique établi par l'indécision des relations affectives entre deux personnages, le maire et la pharmacienne) tel qu'il a été présenté dans l'épisode *La media naranja* (réalisé par A. Mercero et scénarisé par J. Farias). […][129] »

Chaque épisode illustre donc le besoin de coopérer et de s'en remettre à l'autorité (municipale, ecclésiastique…) afin de résoudre les conflits naissants et de garantir une cohabitation

---

[128] "El objetivo esencial de Crónicas de un pueblo habría de ser el de difundir los preceptos recogidos en el Fuero de los Españoles mediante un formato de relatos de ficción de corte ejemplarizante. […] La serie nació con una declarada pretensión proselitista, en un contexto general en el que el régimen franquista percibía con cierta claridad el incremento de la contestación social y política."
Rueda Laffond, José Carlos. ''Ficción televisiva en el ocaso del régimen franquista : Crónicas de un pueblo.'' *Área abierta* n°14 (2006), p. 7-8.

[129] "Todas estas posibilidades argumentales acabarán confluyendo, de modo más o menos explícito, en esa línea de referencia dominada por la cooperación, a partir de la cual quedarán diseñadas las relaciones entre los personajes. Ello, además, permitía justificar aspectos como eran el necesario respeto a la autoridad
y las normas, las ventajas de la estabilidad y el orden institucional en el marco microscópico de la localidad, la utilidad del servicio público, o las ventajas empíricas asociadas al civismo y la urbanidad. […] En algunos casos se llegó a combinar un doble detonante: de índole colectivo (la necesidad de instalar una depuradora de aguas), e individual (el conflicto dramático establecido por la indecisión de las relaciones afectivas entre dos personajes, el alcalde y la farmacéutica), tal y como se planteó en el episodio *La media naranja* (dirigido por A. Mercero y con guión de J. Farias)."
Rueda Laffond, José Carlos. ''Ficción televisiva en el ocaso del régimen franquista : Crónicas de un pueblo.'' *Área abierta* n°14 (2006), p. 8.

harmonieuse entre les villageois, comme le résume José Carlos Rueda Laffond, : « Cette série reflète le mythe du consensus intégrationniste dans le cadre d'une communauté rurale utopique vue comme une transcription de l'ensemble national où les valeurs de paix et de stabilité sont en conformité avec le code de la fiction.[130]» Les éléments déclencheurs de l'action constituent avant tout un levier permettant de mettre en scène des situations quotidiennes pour lesquelles la collaboration était requise, ou bien qui incitaient à un changement de comportement de la part des citoyens : « Les prétextes pouvaient être divers - les avantages liés au fait de déposer son l'argent à la caisse d'épargne, la nécessité de prendre soin de l'environnement, la collaboration requise pour l'extinction d'un incendie, la coopération dans le nettoyage des rues selon les préceptes de la campagne « *Mantenga limpia España* » (Pour une Espagne propre)…[131] De ce fait, comme le montrent les exemples cités ci-dessus, les questions liées à l'écologie faisaient partie des thèmes abordés dans *Crónicas de un pueblo*, et la série répondait ainsi au projet initial d'édification du public en sensibilisant les téléspectateur sur ces problèmes qui concernaient désormais l'ensemble des citoyens, quel que soit leur milieu. En revanche, et c'est là une singularité de cette série, on observe que la représentation de la vie concrète des paysans y était, paradoxalement, inexistante, ou tout du moins, vidée de sa substance, comme le remarque José Carlos Rueda Laffond :

> *Crónicas de un pueblo* ne propose pas un exercice de réflexion sur les modèles spécifiques à la vie agraire. Certaines prises de vue pouvaient évoquer le style du documentaire, mais elles étaient dénuées d'une quelconque approche anthropologique. La série ne nous montre pas la vie quotidienne des paysans, ni leur travail agricole, ni leur patrimoine culturel, ni leur vision du monde avec son univers spécifique de croyances, d'attitudes, de manifestations ou de valeurs. La langue y est dépourvue de localismes, et les personnages ruraux sont - comme le *botijo* dans certaines scènes - de simples éléments accessoires, présents pour la seule figuration. Les personnages secondaires - le facteur, le gendarme, le chauffeur de bus... - opèrent, quant à eux, conformément aux règles qui définissent de manière stéréotypée leur profession, et non pas selon leur appartenance géographique ou leur condition sociale. Ils constituent le

[130] "Esta serie reflejaba el mito del consenso integracionista en el entorno de una utópica comunidad rural entendida como trasunto del todo nacional, constatando la adecuación de los valores de paz y estabilidad al código de la ficción" Rueda Laffond, J. C. Entre Franco y Juan Carlos. Representación y memoria en televisión y otros medios populares (1966-1975). Historia Actual On-Line, *[s. l.]*, v. 32, p. 93–105, 2013.

[131] "Los pretextos podían ser diversos –las ventajas de depositar el dinero en la caja de ahorros, la necesidad de cuidar el medio ambiente, la colaboración en la extinción de un incendio, la cooperación en la limpieza de las calles en lógica con los preceptos de la campaña del Mantenga limpia España..." Rueda Laffond, José Carlos. ''Ficción televisiva en el ocaso del régimen franquista : Crónicas de un pueblo.'' *Área abierta* n°14 (2006), p. 8.

> contrepoint de la triade dirigeante - professeur, maire, prêtre - mais leur ruralité effective se réduit à la typologie d'un caractère et d'une condition morale : ils sont hospitaliers et ingénieux, mais aussi naïfs et soumis. Cela conduit à la représentation d'un peuple vidé de tout code agraire. En ce sens, il s'agit d'un village civilisé qui, malgré ses rues délabrées, ressemble beaucoup plus à une zone de la banlieue de Madrid qu'à une commune rurale[132].

A partir de ce constat, on peut effectivement remettre en question l'intérêt, de la part des scénaristes, de situer l'action dans un décor villageois décalé par rapport à la réalité sociologique du monde rural. Néanmoins, le succès de la série[133] prouve que le public a surmonté cette contradiction qui, au bout du compte, correspondait à une situation spécifique et reflétait peut-être aussi une nouvelle réalité, propre à l'Espagne du début des années 70. En effet, ce décor, apparemment décalé par rapport à la réalité qu'il était censé représenter, reflète néanmoins la métamorphose d'une société agraire devenue citadine par nécessité, elle illustre la situation d'une communauté coupée de ses racines agricoles et pour qui la vie rurale n'existait plus que comme un souvenir figé ou comme un reflet lointain. Dans l'esprit de tous les anciens paysans transformés en citadins, nostalgiques d'une vie passée, la représentation du village valait comme élément signifiant en soi. L'écran de télévision leur donnait à voir, à travers une représentation peu réaliste certes, un souvenir réconfortant, le théâtre d'une vie où la collaboration villageoise rythmait les jours et leur donnait un sens, un monde éloigné de leur nouvelle réalité citadine. La série a laissé une empreinte durable dans l'esprit des téléspectateurs, comme le suggère cette critique de *El país* publiée en août 2019 :

---

[132] "Crónicas de un pueblo no planteó un ejercicio de reflexión sobre los patrones característicos de la vida agraria. Algunos planos de situación podían apuntar toques de ascendencia documental, pero ello no conllevó aproximación ninguna de tono antropológico. La serie no nos muestra la vida cotidiana del campesino, ni el trabajo agrario, ni su patrimonio cultural o su mundo específico de creencias, actitudes, manifestaciones o valores. El lenguaje está desnudo de tipismos, y los personajes rurales constituyen –como el botijo en algunas escenas- meros elementos accesorios de pura figuración. Los personajes secundarios –el cartero, el alguacil, el chofer del autobús...- operan, por su parte, en coherencia con las reglas que definen estereotipadamente su oficio, pero no su adscripción y condición geográfica. Constituyen el contrapunto a la tríada rectora –maestro, alcalde, cura-, pero su ruralidad efectiva queda reducida a tipificar un carácter y una condición moral: son hospitalarios e ingeniosos, pero también ingenuos y subordinados. Ello conduce a la representación de un pueblo vaciado de claves agrarias. Es, en este sentido, un pueblo civilizado, si bien con calles destartaladas, mucho más cercano a un emplazamiento en los suburbios de Madrid que a una localidad rural."
Rueda Laffond, José Carlos. ''Ficción televisiva en el ocaso del régimen franquista: Crónicas de un pueblo.'' *Área abierta* n°14 (2006), p. 11.

[133] López Melero Rebeca "Crónicas de un Pueblo", imagen de un Régimen**.** *Aportes: Revista de historia contemporánea*, Año nº 20, Nº 57, 2005 (Ejemplar dedicado a: El ecuador del Régimen de Franco: Los años cincuenta), págs. 110-125: "A pesar de la evidente carga política la serie tendría una aceptación enorme y su temática real, a los ojos del público, resultaría ser más bien pedagógica, educativa y social."

> Dans les épisodes de *Crónicas de un pueblo*, il ne se passait presque rien. […] C'est simplement la vie qui y passait, lentement et paisiblement, en contraste avec l'agitation déjà embryonnaire des grandes villes où de nombreux Espagnols avaient émigré à la recherche d'une vie meilleure. […]
>
> Mais ce qui plaisait vraiment à mes parents, c'est le fait que la série les transportait à Villapalacios, le village d'Albacete qu'ils avaient quitté, étant jeunes mariés, à la fin des années cinquante, en route pour Murcie puis pour Barcelone. […]
>
> Ils sont partis depuis 20 ans maintenant, mais mes sœurs et moi allons toujours à Villapalacios, chaque année. Et pas seulement une fois, mais aussi souvent que possible, parce que notre village, où comme à Puebla del Rey Sancho il ne se passe presque rien, est le seul endroit au monde où nous savons qui nous sommes[134].

Le critique d'*El País* résume dans son article les raisons qui font que la série, hier comme aujourd'hui, constitue un objet de nostalgie. Celle-ci renvoie le public à une vie rurale dont le rythme procure un apaisement par rapport au chaos des villes et où la présence de la nature forge la personnalité des enfants. L'auteur de l'article, José Ángel Montañés, est un enfant de l'exode rural, pour lui, le village n'a pas la même valeur que pour ses parents car ce village est le lieu originel, celui de l'enfance et aussi, paradoxalement, celui de la découverte de la liberté, par contraste avec la ville où l'individu est soumis à la contrainte et au tumulte.

Par ailleurs, José Carlos Rueda Laffond souligne pour sa part la teneur métaphorique de cette représentation d'un village fictif à travers lequel on cherchait à représenter la quintessence de l'identité nationale[135]. Il signale également qu'à ce titre cette série télévisée, dominée par

---

[134] "En los episodios de *Crónicas de un pueblo* no pasaba casi nada. […] Tan solo pasaba la vida de forma lenta y plácida que contrastaba con el ya embrionario bullicio de las grandes ciudades donde habían emigrado muchos de los españoles en busca de una vida mejor. […]

Pero lo que a mis padres realmente les gustaba era que la serie les transportaba a Villapalacios, el pueblo albacetense que habían abandonado, recién casados, a finales de los cincuenta, camino de Murcia y luego de Barcelona. […]

Hace 20 años que ellos ya no están, pero mis hermanas y yo seguimos yendo a Villapalacios año tras año. Y no una, sino todas las veces que podemos, porque nuestro pueblo, donde como en Puebla del Rey Sancho no ocurre casi nada, es el único lugar del mundo donde sabemos quiénes somos."
José Ángel Montañés,17 ago 2019, "Un lugar donde nunca pasa nada. La primera serie de Antonio Mercero, estrenada en 1971, más que apología del régimen era costumbrismo neorrealista puro" https://elpais.com/ccaa/2019/08/16/catalunya/1565951117_739386.html

[135] « La notion de village évoquée dans la série peut également être considérée comme un espace métaphorique, comme une extension mythique d'une réalité plus large avec des personnages abstraits. [...] Dans cette logique, le village peut être conçu comme une transcription de la patrie. Vázquez Montalbán [dans la revue *Triunfo*, et plus tard dans son *Libro gris de Televisión Española* (Vázquez Montalbán, 1973)] a souligné la signification connotative associée au nom fictif du lieu - *Puebla Nueva del Rey Sancho* - comme quelque chose qui évoque clairement un statut castillan et un retour aux racines médiévales. Il a déjà été dit que la localité représentée dans

une vision fictive de la ruralité, peut être mise en perspective avec une autre série postérieure au franquisme, *La España de los Botejara*[136], consacrée à la ruralité mais conçue comme l'antithèse de *Crónicas de un pueblo*, puisque cette série documentaire cherchait au contraire à découvrir la réalité sociale de l'Espagne intérieure par le biais d'interviews avec les membres d'une famille de la classe moyenne, d'origine rurale et dont les membres étaient tous émigrés, installés dans différentes régions de la péninsule (Madrid, Catalogne, Pays Basque), ou à l'étranger (Allemagne). Dans cette série documentaire, les protagonistes interviewés exposent leur point de vue sur des questions concernant leur vie quotidienne, ils parlent de leur histoire familiale, de leur parcours, de leurs conditions de vie, offrant ainsi aux téléspectateurs une photographie de la société espagnole de la fin des années 70.

L'intérêt pour la vie rurale ne se dément pas aujourd'hui encore, et l'on a vu apparaître ces dernières années des programmes télévisés qui remettent à l'honneur les régions rurales espagnoles et l'écologie. C'est le cas de l'émission *Aquí la Tierra* (Ici la Terre), un programme télévisé diffusé sur la première chaine publique espagnole tous les jours sauf le samedi, à 20h30, depuis le mois de mai 2014. Cette émission, dont la longévité témoigne d'un certain succès d'audience, est effectivement suivie par plus d'un million de téléspectateurs. Ce programme, décrit par ses producteurs sur l'interface en ligne de *rtve* comme « Un magazine quotidien de divulgation et de divertissement qui nous rapproche de la nature à travers la météorologie », est conçu comme une sorte de bulletin météorologique amplifié, proposant des reportages et des

---

Crónicas de un pueblo nous est présentée comme un espace, en pratique, autosuffisant et fermé. C'est aussi un espace dépourvu de particularités et, par conséquent, situé dans une vision générale de ce qui est espagnol. »

"La noción de pueblo rememorada en la serie también puede ser estimada como un espacio metafórico, como extensión mítica de una realidad más amplia y con caracteres abstractos. […] En esta lógica, el pueblo puede ser concebido como un trasunto de la patria. Vázquez Montalbán [desde las páginas de la revista *Triunfo,* y que fue posteriormente publicada en su Libro gris de Televisión Española (Vázquez Montalbán, 1973)] destacó el sentido connotativo asociado a la denominación ficticia de la localidad –Puebla Nueva del Rey Sancho-, como algo que evocaba claramente un estatus de castellanidad y de abolengo con raíces medievales. Ya se ha apuntado que la localidad representada en Crónicas de un pueblo se nos presenta como espacio, en la práctica, autosuficiente y […] cerrado. Asimismo es un espacio vacío de particularidades, y, por tanto, ubicado en una generalidad de lo español." Rueda Laffond, José Carlos. ''Ficción televisiva en el ocaso del régimen franquista : crónicas de un pueblo.'' *Área abierta* n°14 (2006), p. 12.

[136] "*Crónicas de un pueblo* podría relacionarse también con otra propuesta centrada en el marco agrario, *La España de los Botejara* (A. Amestoy, 1978). En este último ejemplo, estaríamos ante un peculiarísimo experimento televisivo, afrontado en el arranque de la transición, donde se proponía no una ficcionalización ideal, sino una aproximación directa a "la España profunda (…) sin entrevistadores intermediarios", por medio del formato del reportaje documentalizado (cfr. Maqua, 1996, 112-115). Crónicas de un pueblo pourrait également être rapprochée d'une autre proposition qui insérée dans un cadre agraire, *La España de los Botejara* (A. Amestoy, 1978). Dans ce dernier exemple, nous aurions affaire à une expérience télévisuelle très particulière, abordée au début de la transition, où l'on proposait non pas une fiction idéale, mais une approche directe de "l'Espagne profonde (...) sans intervieweurs intermédiaires", au moyen du format du reportage documentaire (cf. Maqua, 1996, 112-115). Cité par Rueda Laffond, José Carlos. ''Ficción televisiva en el ocaso del régimen franquista : crónicas de un pueblo.'' Área abierta n°14 (2006), p. 15."

rubriques sur des questions liées à la météo, mais aussi aux pratiques agricoles et aux traditions rurales, à la protection de la nature, à la connaissance de la faune et de la flore péninsulaire et internationale, ceci à des fins de divulgation scientifique (météorologie, climatologie, géographie, biologie, sciences naturelles, etc…) mais aussi de divertissement :

> « Ici la Terre » Recommandé pour tous publics.
>
> Synopsis : Qui a dit que la météo ne pouvait pas être amusante ? Jacob Petrus, géographe spécialiste de la climatologie, nous propose chaque soir du lundi au vendredi un regard neuf et ludique sur notre planète. Nous verrons comment la santé, l'architecture, les comportements, même l'art et l'économie peuvent être conditionnés par le temps. Nos reporters nous offriront les meilleures et les plus curieuses images de notre pays sous un angle jamais vu auparavant. Des experts, des scientifiques et des sportifs célèbres, des musiciens et des acteurs nous démontreront que la météo est beaucoup plus proche de nos vies que nous ne le pensons[137].

Cette formule rappelle ainsi celle qui fit le succès des documentaires de Félix Rodríguez de la Fuente, *El hombre y la Tierra*, qui visaient à instruire et à divertir le public en lui donnant à voir le spectacle de la nature. Le ton jovial, léger et humoristique de cette émission permet de mettre à distance la tonalité beaucoup plus sombre qui domine depuis les années 2000 dans le discours médiatique sur la crise climatique. Mais, certes, la météorologie et le climat sont deux choses bien distinctes.

Aujourd'hui, suite à la survenue de la pandémie de Covid-19 et au confinement qui s'en est suivi, de nombreux citadins ont choisi de s'installer à la campagne[138], et l'on observe un regain d'intérêt du public pour le thème de la vie rurale, dont la télévision se fait l'écho, notamment à travers des émissions du type reality-show, comme le montre ce programme (dont la première saison date de juillet 2015), diffusé sur la chaine *Cuatro* en octobre 2020 :

---

[137] "Aquí la Tierra" Recomendado para todos los públicos
Magacín diario de divulgación y entretenimiento que nos acerca la naturaleza a través de la meteorología.
Sinopsis: ¿Quién dijo que el clima no puede ser divertido? Jacob Petrus, geógrafo especializado en climatología, nos ofrece todas las tardes de lunes a viernes una mirada inédita y entretenida sobre nuestro planeta. Comprobaremos cómo la salud, la arquitectura, la conducta, incluso el arte o la economía, pueden estar condicionados por la meteorología. Nuestros reporteros nos acercarán las mejores y más curiosas imágenes de nuestro país desde un punto de vista nunca visto. Expertos, científicos y famosos deportistas, músicos o actores, nos demostrarán que el clima está mucho más cerca de nuestras vidas de lo que pensamos.
https://www.rtve.es/play/videos/aqui-la-tierra/

[138] Bruno Pérez, Madrid 28/12/2021 https://www.abc.es/economia/abci-teletrabajo-desencandena-gran-migracion-32000-madrilenos-mueven-periferia-202112280248_noticia.html

> « *Cuatro* présente en avant-première la sixième saison de "Volando voy" dans laquelle on aidera des jeunes à repeupler les villages les plus abandonnés ».
>
> L'objectif : revitaliser la vie des villages menacés de dépeuplement. Demain, jeudi 8 octobre, en prime time, Jesús Calleja présente la sixième saison de "Volando voy" sur Cuatro, reprenant l'esprit des derniers épisodes et profitant de l'une des rares perspectives favorables créées par le confinement : de nombreuses personnes ont jeté leur dévolu sur la campagne et les villages dans l'idée de s'éloigner de la ville et de profiter des avantages et de la liberté qu'offre une vie proche de la nature. Partant de ce principe, l'équipe de "Volando voy" se rend dans de nouveaux endroits en Espagne dans sept nouveaux épisodes, avec pour mission de montrer les possibilités offertes par le milieu rural à ceux qui envisagent de changer de vie. Dans chaque programme, Jesús Calleja mettra l'accent sur la nécessité pour de nombreux villages d'attirer de nouveaux résidents et de garder ceux qu'ils ont déjà [139].

En somme, entre les années 1970 et 2020, la télévision a permis de médiatiser un nouveau discours écologique grâce en premier lieu à la diffusion des documentaires animaliers de Félix Rodríguez de la Fuente, mais aussi à travers des séries télévisées, des documentaires et des programmes d'« info-divertissement » qui ont également offert un nouveau regard et une relecture du rapport à la ruralité dans une société majoritairement déracinée et de plus en plus éloignée de son héritage agraire. On voit ainsi que cette société espagnole postérieure à l'exode rural s'est reconstituée au sein d'une nouvelle modernité urbaine qui malgré tout s'est forgée à travers le souvenir de cet héritage.

[139] http://www.eltelevisero.com/2020/10/jesus-calleja-y-volando-voy-vuelven-a-cuatro-para-repoblar-los-pueblos-de-la-espana-vaciada/: "Cuatro estrena la sexta temporada de 'Volando voy' en la que se ayudará a jóvenes para repoblar los pueblos más abandonados."
"Objetivo: dinamizar la vida de los pueblos con riesgo de despoblación. Mañana jueves 8 de octubre en prime time, Jesús Calleja estrena en Cuatro la sexta temporada de 'Volando voy', retomando el espíritu de las últimas entregas y aprovechando una de las pocas circunstancias favorables que ha dejado el confinamiento: que muchas personas han puesto la mirada en el campo y los pueblos con la idea de distanciarse de la ciudad y aprovechar las ventajas y la libertad que ofrece vivir cerca de la naturaleza. Basándose en esta premisa, el equipo de 'Volando voy' visita nuevos lugares de España en sus siete nuevas entregas con la misión de mostrar las oportunidades que ofrece el entorno rural para aquellos que piensan en un cambio de vida. En cada programa, Jesús Calleja pondrá el acento en la necesidad que tienen muchos pueblos de atraer a nuevos vecinos y retener a los que ya tienen."

4) Situation de l'écologie politique espagnole à partir de la fin du franquisme

Les premières associations de conservation espagnoles sont d'origine étrangère, il s'agit de la Sociedad Española de Ornitología (SEO), créée en 1954, et de *l'Asociación para la Defensa de la Naturaleza* (ADENA, filiale espagnole du WWF), qui débuta ses activités en 1968. Mais c'est surtout à partir du début des années 1970 que les groupes écologistes ont commencé à prendre de l'importance en Espagne avec la création de nombreuses organisations autochtones non gouvernementales, et une mobilisation environnementale locale de plus en plus forte comme l'illustre le mouvement dit des quartiers[140], qui exerça une certaine influence durant la Transition politique. Au niveau institutionnel, l'Association espagnole pour la gestion de l'environnement (AEORMA), fondée par Carlos Carrasco-Muñoz et active entre 1970 et 1978, rassembla des personnalités telles que Faustino Cordón, Ramón Tamames, José Luis Aranguren, Javier Castroviejo, et d'autres personnes issues de mouvements écologistes espagnols. Mais la plupart des organisations environnementales avaient un caractère local et spontané, lié à des projets spécifiques (aménagement du territoire ou pollution locale par exemple). Ainsi, on ne peut réellement faire un recensement précis (on estime qu'il y a pu en avoir entre 700 et 1000) de ces organisations, de par leur caractère éphémère et informel[141]. Le mouvement écologiste espagnol se définit de fait, dès le départ, par son hétérogénéité et son instabilité.

a) Le déficit de représentation des partis verts : une anomalie espagnole ?

A partir 1975, dans les premières années d'instauration du processus démocratique, les objectifs de développement industriel du pays n'ont pas changé de façon radicale puisque le gouvernement de *l'Unión de Centro Democrático* (UCD) puis celui du *Partido Socialista Obrero Español* (PSOE), ont prolongé dans une large mesure l'approche productiviste

[140] López Ruiz, Julio J. *El Ecologismo Político En España : De La Crisis Ecológica a La Acción Política*, thèse pour le doctorat de Philosophie du droit moral et politique, Université de Grenade, 2013, p. 432-446: le checheur expose dans ces pages de son travail de doctorat la genèse et l'évolution des différents mouvements écologistes espagnols, des années 50 à nos jours.

[141] *Ibid.*, p. 433 : « En 1977, l'administration a envoyé un questionnaire à tous les groupes environnementaux qu'elle connaissait, pour savoir combien il y en avait, comment ils fonctionnaient et quels étaient leurs objectifs, "beaucoup de groupes ont refusé de répondre à l'arrivée des lettres, il est possible que la moitié des associations sur leur liste avaient déjà cessé d'exister et qu'au moins autant avaient vu le jour. L'une des principales caractéristiques des groupes environnementaux est qu'ils cessent d'être actifs avant que quiconque puisse les contrôler. Non pas parce qu'ils jouent le jeu de la clandestinité, inconnu de l'environnementalisme, mais parce qu'ils émergent et disparaissent avec une énorme rapidité, ce qui est le plus grand secret de leur vitalité permanente". »

inhérente au *desarrollismo*. Cependant, la façon d'envisager le développement industriel et agricole de l'Espagne s'éloignait progressivement de l'idéologie productiviste, et l'écologie commençait à se diffuser dans la péninsule, à s'insinuer dans les esprits, de façon encore intangible mais néanmoins identifiable à travers l'évolution des comportements et des discours[142]. Dans un contexte de crise énergétique et de multiplication des problèmes environnementaux, les questions écologiques étaient désormais ancrées dans l'air du temps, comme le suggère la métaphore de l'écrivain et homme politique Josep-Vicent Marqués qui écrivait, en 1978 :

> Il serait exagéré de commencer par "un fantôme fait le tour de l'Europe", disons plutôt "un petit fantôme fait le tour de l'Europe à vélo". Il est le fils de "hippies", de "provos", d'anarchistes et de paysans, mais il revêt l'apparence d'un ouvrier énervé par la pollution de son quartier et d'une ménagère qui demande au maire où laisser les enfants, vu qu'il n'y a pas de parc à moins de trois kilomètres. Le fantôme porte quelquefois des lunettes d'intello et récite des statistiques alarmantes. On pourrait parfois le croire sorti d'un autre âge, si ce n'est qu'il parle de la phase du capital monopolistique. La presse se fait l'écho du fantôme, le traitant soit avec la légèreté que l'on concède aux informations pittoresques soit avec le sérieux comique que l'on accorde aux nouvelles scientifiques. Ce spectre, c'est l'environnementalisme et pour le moment il ne fait pas tellement peur aux grands capitalistes ; il peut cependant leur faire perdre beaucoup d'argent, par exemple en les obligeant à arrêter les travaux d'une centrale nucléaire[143].

Cette année-là correspond de fait à une redéfinition de l'échiquier politique au sein duquel les écologistes vont se positionner autour d'un enjeu central, celui de l'énergie nucléaire :

---

[142] Hamilton, S. (2016). "Activismo medioambiental en la época tardofranquista." El caso de El Saler. *Arbor*, 192 (781): a346. doi: http://dx.doi. org/10.3989/arbor.2016.781n5004

[143] "Sería exagerado comenzar con aquello de "un fantasma recorre Europa", digamos que "un fantasma pequeñito recorre Europa en bicicleta". Es hijo de "hippies", "provos", ácratas y campesinos, pero tiene un aire a obrero cabreado por la contaminación del barrio y a ama de casa preguntándole al alcalde qué hace con los críos si no hay un parque a tres kilómetros. El fantasma lleva a veces gafas de empollón y recita estadísticas alarmantes. Se le creería a veces venido de otras épocas si no fuera porque habla de la fase del capital monopolista. La prensa informa sobre el fantasma tratándole ora con el desenfado que se le da a la noticia pintoresca, ora con la cómica seriedad que se concede a las noticias científicas. Este fantasma es el ecologismo y aún asusta relativamente poco a los grandes capitalistas; sin embargo, puede hacerles perder bastantes duros, por ejemplo obligándoles a interrumpir las obras de una central nuclear"
Marquez José Vicente; *Ecología y lucha de clases*, Zero, Madrid, 1978.

> C'est donc à partir de 1978, en concomitance avec le nouvel ordre politique issu de la Constitution qu'une nouvelle étape s'est ouverte pour le mouvement écologiste. Comme le souligne Carlos Carrasco Muñoz, témoin exceptionnel du phénomène écologiste en Espagne, le "Mouvement communiste", reprend une partie de l'héritage du mouvement écologiste en assumant le rôle de leader dans la lutte antinucléaire. Ainsi, le mouvement écologiste s'est divisé en trois groupes principaux : les antinucléaires, qui comprennent les pacifistes et les antimilitaristes ; les naturalistes, qui correspondraient à la grande majorité des acronymes ; et une minorité non organisée d'environnementalistes urbains. A partir de ce moment a commencé la dynamique continue de création et d'extinction de groupes, qui est devenue une constante dans le mouvement environnemental[144].

L'opposition à la construction de la centrale nucléaire de Lemóniz, au pays basque, constitue en effet le point de départ de la médiatisation d'une bataille écologique d'ampleur nationale qui déboucha sur un échec démocratique. A l'opposition populaire contre le projet, qui mobilisa des milliers de citoyen à partir de 1976, s'ajouta la violence de l'organisation ETA, et, suite à l'assassinat par la bande terroriste de cinq personnes, ingénieurs et employés de la centrale, celle-ci ne fut jamais mise en activité. Depuis l'abandon du projet en 1984 et le démantèlement des installations, seule la structure en béton de ce bâtiment fantôme, toujours debout, témoigne de ces événements tragiques. Plus tard, 1986, le groupe terroriste ETA s'attaquera de nouveau à un projet de construction d'une centrale électrique cette fois-ci, en endommageant le barrage d'Itoiz, ce qui ralentira considérablement l'avancée des travaux.

Par ailleurs, en matière de politique agricole, l'Espagne, en rejoignant la Communauté économique européenne (CEE) en 1986, s'est orientée vers un verdissement progressif de sa politique. La politique agricole communautaire (PAC) a alors entamé un processus de transformation, délaissant l'ancienne priorité donnée à la protection et à la promotion du productivisme, pour privilégier une approche plus raisonnée de la production agricole. La réforme de la PAC visait, d'une part, à combattre le problème de la surproduction, et de

---

[144] López Ruiz, Julio J. *El Ecologismo Político En España : De La Crisis Ecológica a La Acción Política*, thèse pour le doctorat de Philosophie du droit moral et politique, Université de Grenade, 2013, p. 445: "Es pues, a partir de 1978 coincidiendo con el nuevo orden político fruto de la Constitución cuando se abre una nueva etapa para el movimiento ecologista. Tal y como destaca Carlos Carrasco Muñoz, testigo de excepción del fenómeno ecologista en España, el "Movimiento Comunista" acapara parte del patrimonio del movimiento ecologista con la asunción del protagonismo de la lucha antinuclear. Así, quedaría escindido el movimiento ecologista en tres grandes núcleos: los antinucleares, que engloban a pacifistas y antimilitaristas; los naturalistas, que se corresponderían con la gran mayoría de siglas; y una minoría desorganizada de ambientalistas urbanos. A partir de este momento, comienza la continua dinámica de creación y extinción de grupos que se ha mantenido como una constante del movimiento ecologista."

l'accumulation d'excédents très difficiles à commercialiser qui en découlait et, d'autre part, à mettre fin à la surexploitation productiviste des terres, qui menaçait la préservation de l'équilibre environnemental des écosystèmes agricoles[145]. L'intégration de l'Espagne au sein de la CEE permit une refondation structurelle des organismes en charge de la gestion de la politique écologique du pays, et, en dépit des freins institutionnels liés à la structure administrative de l'Etat[146], il est indéniable que la tendance des années 1980-2000, fut favorable à l'implantation d'une administration des régions rurales plus respectueuse des normes environnementales. Dans le même temps, ce contexte favorisa l'apparition sur tout le territoire de formations politiques écologistes, nombreuses mais fragmentées, ce qui a certainement freiné leur implantation durable sur l'échiquier politique. De plus, le caractère local des enjeux écologiques a souvent contribué à alimenter les conflits idéologiques entre les mouvements nationalistes périphériques et l'Etat central, comme le suggèrent ces propos de Jordi Bigas, qui présente la question sous un prisme catalaniste :

> Le caractère plurinational de l'État espagnol constitue une difficulté. L'existence de différentes nations assujetties par l'État espagnol a généré des priorités multiples et des campagnes diverses. Octavi Piulats affirme que "toute évaluation globale de ce qu'a signifié le mouvement vert est impossible étant donné l'hétérogénéité des populations de cet État". Ainsi, par exemple, en Castille-La Manche, la mobilisation la plus importante a réussi à paralyser un projet de champ de tir européen et à convertir le site choisi, Cabañeros, en parc naturel. En Castille et León, les écologistes n'ont pas pu empêcher l'achèvement du réservoir de Riaño, mais cette bataille a signifié une rupture entre l'environnementalisme et le gouvernement socialiste. Au Pays basque, la mobilisation la plus importante a abouti à l'arrêt de deux réacteurs nucléaires à Lemoiz et aujourd'hui à celui de l'autoroute Leitzaran. […] En revanche, pour les Andalous, le parc national de Doñana a concentré une grande partie des campagnes qui ont été menées à l'échelle régionale ou nationale[147].

---

[145] Entrena-Durán, F. (2012). "La ruralidad en España: de la mitificación conservadora al neorruralismo." *Cuadernos de desarrollo rural*, 9 (69), 39-65.

[146] Ramón Fernando López, « Les politiques environnementales espagnoles modernes dans leur contexte », *Revue Européenne de Droit de l'Environnement*, Année 2007, 11-3, p. 277-294

[147] Una […] dificultad es el carácter plurinacional del Estado español. La existencia de diferentes naciones sometidas por el Estado español ha generado diferentes prioridades y campañas. Octavi Piulats afirma que "cualquier balance global de lo que ha significado el movimiento verde se hace imposible dada la heterogeneidad de los pueblos del Estado" Así, por ejemplo, en Castilla-La Mancha, la movilización más importante consiguió paralizar un proyecto de campo de tiro europeo y convertir el lugar elegido, Cabañeros, en un Parque Natural. En Castilla y León, los ecologistas no pudieron parar la finalización del embalse de Riaño, pero esa batalla significó la ruptura del ecologismo con el gobierno socialista. En Euskadi, la movilización más importante fue el conseguir parar dos reactores nucleares en Lemoiz y ahora parar la autovía de Leitzaran. […] En cambio, para los andaluces, el Parque Nacional de Doñana ha centrado gran parte de las campañas de dimensiones regionales o nacionales.

En plus des difficultés que posent les nationalismes périphériques, le caractère local des mobilisations environnementales constitue également un frein à l'implantation d'une représentation nationale de l'écologie politique. La question de l'émergence et de la diffusion de l'écologie politique en Espagne a été étudiée par Julio López Ruíz dans sa thèse, déjà citée, publiée en 2013[148]. L'auteur y analyse les étapes successives de l'écologisme espagnol et les modalités spécifiques de son expression politique, mettant en avant le paradoxe, l'« anomalie » espagnole, au regard d'autres pays européens. Car, en effet, l'écologie politique, inégalement implantée au sein des différents gouvernements régionaux, n'est que très minoritairement représentée au parlement espagnol alors même que l'idéologie écologiste, comme l'a observé Julio López Ruíz, imprègne tous les secteurs de la société[149]. Comment expliquer alors cette apparente contradiction entre une sous-représentation de l'écologie politique et la présence manifeste d'une écologie de nature sociale et institutionnelle ?

Julio López Ruiz a cherché les raisons qui permettent d'expliquer, d'une part, l'échec de l'écologie militante, politique, et, d'autre part, le « triomphe »[150] de l'écologie au sein des institutions, de la législation nationale, et des associations[151]. L'écologie politique, représentée en Europe par des partis verts, fut portée en Espagne essentiellement par la gauche (PC, PSOE) et par les partis régionalistes, plutôt que par des partis proprement écologistes. Aussi, cette

---

Bigas Jordi , "El ecologismo en el Estado Español", *Ecología Política*, 1992, No. 3 (1992), pp. 91-97 Published by: Fundacio ENT Stable URL: https://www.jstor.org/stable/2074269 .

[148] López Ruiz, Julio J. *El Ecologismo Político En España : De La Crisis Ecológica a La Acción Política*, thèse pour le doctorat de Philosophie du droit moral et politique, Université de Grenade, 2013.

[149] *Ibid*., p. 12: "[…] En este sentido, el caso de España es una "anomalía" en el contexto europeo pues al contrario de lo que ha sucedido en Europa, en donde los partidos verdes han logrado una presencia política considerable, en España, las formaciones políticas de carácter ecologista no han podido, hasta el momento, tener una presencia política, […] las fuerzas políticas que aglutinan el ecologismo político apenas han tenido representatividad en el arco parlamentario y, cuando la han tenido, ha sido de la mano de los grandes partidos. Así pues, ¿se muestra el ecologismo en España como un agente de cambio social minoritario? Rotundamente no, el ecologismo como ideología ha triunfado, impregnándolo todo. Contradictoriamente, en las pasadas elecciones generales celebradas en 2011, la opción política ecologista obtuvo únicamente 215.776 votos, lo que supuso el 0´88 % de los votos escrutados. Estos datos muestran una paradoja ya que, mientras los valores ecologistas, según las encuestas, han calado profundamente en la sociedad, no se puede decir lo mismo, a la vista de los resultados electorales, de la opción política que los representa."

[150] "la presente investigación tiene como objetivo general el estudio del ecologismo político en España, profundizando en aquellos aspectos que han supuesto las claves de su fracaso desde la perspectiva la militancia política y su triunfo desde el plano institucional y de los movimientos sociales." *Ibid*, p.12.

[151] *Ibid*. p. 766-767: "En el plano de la política española, el ecologismo, como ideología, ha impregnado, en mayor o menor medida, a todas las formaciones políticas del ámbito parlamentario y extraparlamentario español. Ningún partido, independientemente de su ideología, renuncia a incluir en sus programas electorales un adecuado "corpus ideológico" en materia de medio ambiente y desarrollo sostenible. Nos encontramos ante una nueva ética, que, con el fin de transformar la Sociedad y sus relaciones con la Naturaleza, impregna todos los ámbitos imaginables de la política, desde la planificación de las infraestructuras, hasta la fiscalidad aplicable a productos y servicios."

captation de l'écologie politique par les partis de gauche et par les formations nationalistes, propre à l'Espagne, explique en partie, selon lui, la faiblesse des partis verts espagnols, dont l'influence est aujourd'hui encore minoritaire[152]. En revanche, le chercheur souligne le fait que l'écologie est devenue un substrat commun à toutes les formations politiques dont elle constitue désormais un élément structurant[153]. Dans un chapitre intitulé « Perspective institutionnelle de l'écologie politique en Espagne : le droit environnemental, le pouvoir administratif et les politiques publiques environnementales », l'auteur insiste également sur le rôle qu'ont pu avoir les pouvoirs politiques sur la diffusion d'une culture écologique qui, dit-il, ne surgit en aucun cas de manière spontanée puisque, au contraire, celle-ci est le fruit d'une construction sociale[154]. Ainsi, le droit environnemental fait désormais partie intégrante du système juridique et administratif de chaque région autonome où ont été mises en place des structures spécifiques, destinées à la gestion de l'environnement, selon des normes législatives applicables dans chaque autonomie. De plus, depuis l'entrée de l'Espagne dans la communauté économique européenne, le poids de l'écologie est allé croissant au sein des politiques publiques et dans l'enseignement, à travers le développement de l'éducation à l'environnement. Cet aspect éducatif conditionne en grande partie le succès de toute politique de sensibilisation écologique, et c'est pourquoi, dans les années 70 s'est développé le « Mouvement d'éducation environnementale », un courant éducatif promu par l'UNESCO qui a essaimé dans le monde entier et qui a contribué à changer les perceptions culturelles, notamment en faisant prendre conscience aux plus jeunes de l'origine anthropique de la crise environnementale. L'éducation

[152] *Ibid*., p. 768: "[…] Por lo que se refiere a las causas del fracaso de los partidos verdes en nuestro país, estas son complejas y diversas. Así pues, entre los motivos del fracaso de los partidos verdes en la política española debemos destacar los siguientes: la aceptación por la mayoría de la ciudadanía española del modelo de desarrollo y consumo vigente; la invasión del espacio ideológico verde por los grandes partidos mayoritarios; organizaciones verdes desestructuradas; carencia de un espacio político propio y diferenciado de nacionalistas y de la izquierda tradicional; exceso de listas electorales verdes; falta de apoyo de parte del movimiento ecologista a un proyecto político verde; radicalismo de algunos aspectos del discurso ecologista; trabas del sistema electoral."

[153] *Ibid*., p. 769: "El éxito de la cosmovisión ecologista es absoluto. Desde que se formalizó el advenimiento del ecologismo, a principios de la década de los setenta del pasado siglo XX, la cosmovisión ecologista ha impregnado de forma sutil, pero absolutamente irreversible, todos los aspectos de la vida. La Sociedad, como consecuencia lógica del insostenible modelo de producción y consumo, ha aceptado, como paradigma indiscutible, la existencia de la denominada "crisis ecológica" y, como consecuencia de ello, se han consolidado unos nuevos valores y una nueva ética cuyos objetivos son evitar la destrucción de la Naturaleza y, en consecuencia, del Hombre."

[154] *Ibid*., p. 197: "Contrariamente a lo que pudiera pensarse en un principio, veremos que el ecologismo político, más allá de tener como origen una difusa "conciencia ecológica" nacida de forma espontánea, se construye fundamentalmente por los poderes públicos y desde estos. Para ver cómo se ha desarrollado este fenómeno en España, el presente capítulo se vertebra en tres bloques fundamentales. Un primer bloque relativo a la recepción del derecho ambiental en España y la evolución del ordenamiento jurídico ambiental, un segundo bloque relativo a como se ha construido en España una administración pública ambiental a la vez que se construía en nuevo Estado autonómico y, por último, un tercer bloque en el que se describen, sucintamente, las políticas públicas sobre medio ambiente más importantes impulsadas en España, sobre todo, desde su inclusión en la Comunidad Económica Europea (hoy Unión Europea) en el año 1986."

environnementale implique par conséquent le recours à des disciplines qui sortent du champ d'action proprement scientifique puisqu'elle relève aussi de la compétence de philosophes, de juriste, de sociologues et d'enseignants généralistes. Et l'on considère désormais que les problèmes écologiques ne proviennent pas d'une mauvaise gestion des techniques industrielles ou d'une incompétence scientifique mais plutôt d'une mauvaise compréhension du rôle de l'homme au sein de son environnement. L'éducation environnementale insiste donc sur la nécessité de repenser ce rôle à travers l'éducation et en remettant la question de la responsabilité éthique au centre des réflexions sur le développement humain. A partir des années 70, l'Espagne a donc intégré cet enseignement au sein de son programme[155] pour promouvoir l'éducation à l'écologie et pour que la société devienne consciente de ces nouveaux enjeux dont dépend le développement économique, industriel et technologique de tout pays [156].

b) Le rôle primordial de la presse écrite dans la diffusion de la pensée écologique en Espagne.

Concrètement, on constate que la cause environnementale est devenue un thème de société dont l'importance a crû proportionnellement à sa diffusion médiatique. De ce fait, la presse écrite a constitué un ferment essentiel à l'implantation de la pensée écologique en Espagne, en faisant connaître à l'échelle nationale l'existence de problématiques locales et de mouvements citoyens qui, autrement, auraient été passés sous silence. Joaquín Fernández[157] insiste sur l'importance cruciale du lien qui unit la presse et l'écologie politique : « Ces dernières années, c'est vrai en politique comme dans d'autres domaines, le succès des campagnes environnementales a davantage dépendu de l'impact des médias que du pouvoir de la rue. [158]» Durant la dictature, les médias officiels ont certes relayé les informations concernant

[155] Caride, J. A., & Meira, P. Ángel. (2019). "Del ecologismo como movimiento social a la educación ambiental como construcción histórica." *Historia De La Educación*, *37*, 165–197. https://doi.org/10.14201/hedu201837165197

[156] López Ruiz, Julio J. *El Ecologismo Político En España : De La Crisis Ecológica a La Acción Política*, thèse pour le doctorat de Philosophie du droit moral et politique, Université de Grenade, 2013, p. 531.

[157] Joaquín Fernández dans son ouvrage de référence (cité ci-dessous), *El ecologismo español*, publié en 1999, a étudié les principales étapes qui ont marqué l'histoire écologique de l'Espagne à travers des exemples phare tels que le projet de centrale nucléaire de Lemóniz, la construction du barrage de Riaño, ou encore l'histoire du parc national de Doñana.

[158]Fernández Sánchez, Joaquín, *El ecologismo español*, Alianza Editorial; Madrid. *1999*, p. 7: "en los últimos años, al igual que en política y otros ámbitos, el éxito de las campañas ecologistas ha dependido más de impactos mediáticos que de la fuerza de la calle".

les conflits liés à la dégradation de l'environnement, à la pollution industrielle en particulier, mais la grande majorité de ces articles cautionnaient indirectement les choix politiques du régime ou, en tout cas, n'exprimaient pas d'opinions antagonistes à leur égard :

> Les informations disponibles sur de nombreuses industries et projets à fort impact environnemental étaient uniquement entre les mains de l'administration ou des entreprises elles-mêmes. Les communautés touchées ont commencé à exiger des informations véridiques et accessibles. La presse a joué ici un rôle important. En ce qui concerne le traitement de l'information par la presse officielle, on observe que, durant toutes ces années, certains conflits y sont expliqués dans un but informatif et non selon une stratégie de pression. Les historiens du régime franquiste ont déjà souligné comment, à partir de la nouvelle loi sur la presse de 1966, la censure agissait moins par l'interdiction que par la sanction. Ce changement dans la loi sur la presse et dans les pratiques de censure a permis une certaine critique voilée envers les autorités. Les quotidiens nationaux officiels, tels que *ABC* et *La Vanguardia*, ont publié un grand nombre d'articles consacrés aux problèmes liés à la pollution industrielle dans les villes, au bruit et même à l'approvisionnement et la gestion des ressources. Cependant, ces grands quotidiens nationaux justifiaient ces problèmes, présentés comme une contrepartie de la nouvelle modernité acquise grâce au régime, établissant ainsi une équivalence et une comparaison entre la pollution et le développement industriel et urbain[159].

De ce fait, les voies par lesquelles transitait l'information environnementale étaient donc essentiellement celles des publications indépendantes : « Le mouvement écologiste s'est exprimé par des canaux parallèles aux médias grand public. Son accès aux médias a été limité, à l'exception du journal basque *EGIN*, qui a récemment célébré le 500e numéro d'*Ingurugiroa*,

[159] Corral-Broto Pablo. "El inesperado "ecologismo" del campo español, 1939-1979. Daniel Lanero. El disputado voto de los labriegos. Cambio, conflicto y continuidad política en la España rural (1968- 1986)", *Comares Historia*, 2018, p.14: "La información disponible sobre muchas industrias y proyectos de gran impacto ambiental sólo estaba en manos de la Administración o, incluso, de las empresas. Las comunidades afectadas comenzaron a exigir una información veraz y accesible. Aquí la prensa jugó un importante en este sentido. En cuanto al tratamiento de la prensa oficial, observamos como ciertos conflictos durante estos años se insertaron en sus páginas con el mero propósito informativo y no como estrategia de presión. Los historiadores del franquismo han resaltado ya como, a partir de la nueva ley de prensa de 1966, la censura actúo por la sanción y menos por la prohibición. Este cambio en la ley de prensa y en las prácticas de censura permitió ciertas críticas veladas a las autoridades. Los diarios nacionales oficiales, como *ABC* y *La Vanguardia*, difundieron una gran cantidad de artículos dedicados a la contaminación industrial en las ciudades, al ruido y hasta a las cuestiones del abastecimiento. No obstante, estos grandes diarios nacionales los justificaban como contrapartida de la nueva modernidad adquirida gracias al régimen, convirtiendo así, o equiparando, la contaminación al desarrollo industrial y urbano."

un supplément environnemental hebdomadaire. [160]» C'est ainsi que dans les dernières années de la dictature, de nombreuses publications consacrées aux problèmes environnementaux ont vu le jour. Malgré le fait qu'un relevé exhaustif de ces dernières soit impossible à réaliser en raison du caractère protéiforme et pléthorique de cette presse (qui se présentait parfois sous la forme de prospectus ou même de simples photocopies), Jordi Bigas a relevé les principales publications écologistes apparues entre les années 1977 et 1991[161]. Pour sa part, J.J. López Ruiz recense les principales publications qui, à la fin du franquisme, ont été le plus à même de sensibiliser significativement le lectorat et de susciter son intérêt envers les enjeux écologiques contemporains : « En ce qui concerne les canaux de diffusion idéologique, à l'aube du mouvement écologiste en Espagne, dans les premiers moments d'impulsion et de consolidation de ce mouvement inédit, il faut souligner, entre autres publications, des titres comme "*Mientras Tanto*", "*Alfalfa*", "*Ozono*", "I*ntegral*" et la revue "*Ajoblanco*".[162] » De fait, Mónica Granell a étudié l'impact de cette dernière revue, « *Ajoblanco* », sur l'émergence de nombreuses organisations citoyennes et de collectifs indépendants dont le trait commun était une volonté de reconquérir la liberté et de promouvoir la justice sociale. Entre 1974 et 1980, ce média a constitué, pour les mouvements sociaux naissants, « une plateforme d'expression, de communication et de dialogue[163] », à partir de laquelle ceux-ci purent ouvrir un espace politique auparavant inaccessible. La revue *Ajoblanco* s'inscrit donc dans le courant de la contre-

[160] "El movimiento ecologista se ha expresado por canales paralelos a los medios de comunicación convencionales. El acceso a los medios de comunicación ha sido limitado si se exceptúa el caso de el periódico vasco EGIN, que ha celebrado recientemente la edición del número 500 de Ingurugiroa, suplemento ecologista semanal."
Bigas Jordi , "El ecologismo en el Estado Español", *Ecología Política*, 1992, No. 3 (1992), pp. 91-97 Published by: Fundacio ENT Stable URL: https://www.jstor.org/stable/2074269

[161] "Las publicaciones más importantes del movimiento ecologista han sido "*Bicicleta*" (desaparecida y de orientación libertaria); "*Alfalfa*" (con 11 números publicados de verano de 1977 hasta verano de 1978); "*El ecologista*" (con 11 números publicados desde noviembre de 1979 hasta noviembre de 1980); el diario "*Liberación*" (1985-1986); "*Bien*", *Boletín de Información de Energía Nuclear* (nacido en junio de 1978 y desaparecido en abril de 1983 tras 28 números); "*Terra Verda*" (en catalán, con 25 números, el último aparecido en primavera de 1989) y "*La Casa Verda*" (publicación ecologista valenciana con 70 números publicados, el último en diciembre de 1991). Además destacan dos revistas de circulación comercial: "*Quercus*" (nacida en 1981 y con 68 números publicados) e "*Integral*" (nacida en 1978, con 145 números publica dos en enero de 1992) con su suplemento "*El Correo del Sol*". "*Ingurugiroa*", que en euskera significa "medio ambiente", publica en el número 500 del 18 de septiembre de 1991 una cronología de los hechos más destacables de la historia del movimiento ecologista de Euskadi en la década de los 80."
Bigas Jordi , "El ecologismo en el Estado Español", *Ecología Política*, 1992, No. 3 (1992), pp. 91-97 Published by: Fundacio ENT Stable URL: https://www.jstor.org/stable/2074269

[162] « Sobre la prensa ambiental, Joaquín Fernández, en su libro "*El Periodismo Ambiental en España*", afirma que sería imposible elaborar un censo, ya que desde las innumerables agrupaciones ecologistas locales surgieron un sinfín de publicaciones, algunas de ellas simples fotocopias. En los albores del movimiento ecologista en España, en los primeros momentos de impulso y consolidación de este novedoso movimiento, por lo que respecta a los cauces de difusión ideológica debemos destacar, entre otras, diferentes publicaciones como *"Mientras Tanto", "Alfalfa", "Ozono", "Integral"* o, la Revista *"Ajoblanco".* »
López Ruiz, Julio J. *El Ecologismo Político En España : De La Crisis Ecológica a La Acción Política*, thèse pour le doctorat de Philosophie du droit moral et politique, Université de Grenade, 2013, p. 523.

[163] Granell Mónica, *La contracultura en España: la revista Ajoblanco* (1974-1980) citation extraite de l'*Abstract*.

culture[164], née durant les dernières années du franquisme, et qui s'est déployée sous la Transition, donnant naissance à un nouveau discours citoyen, à des revendications et à des mouvements sociaux inédits (écologistes, homosexuels, féministes). Ce média alternatif eut, selon la chercheuse, un rôle crucial pour l'évolution sociale du pays de par sa capacité à diffuser des idées nouvelles. *Ajoblanco* a permis de rendre compte des changements de mentalité et de l'évolution rapide des habitudes au sein de la société, en lien avec le mouvement libertaire, donnant naissance par la suite à une multitude de formes d'expression. La revue a notamment contribué à l'expansion d'une pensée écologique alternative, en offrant aux collectifs anti-autoritaires un moyen d'expression nouveau :

> Elle a renouvelé, à sa manière et sans le savoir, ce qui était autrefois l'idéal émancipateur du naturisme libertaire […]. L'intérêt envers les questions de dégradation de l'environnement et les énergies libres, qui semble être un héritage clair du mouvement hippy, était présent dans la presse de tendance anarchiste, publiée dans les kiosques à journaux plutôt que dans la presse diffusée par les organisations. […] L'« écologisme » d'*Ajoblanco* est indéniablement lié à l'anarchisme et, bien sûr, au libertarisme qui le caractérise. [165]

Ainsi la revue *Ajoblanco* a redonné une visibilité à l'écologisme d'inspiration libertaire, la continuité entre l'anarchisme et l'écologie s'exprime donc en toute logique dans ses choix éditoriaux, et, de fait, l'intérêt porté par les éditeurs de la revue aux thématiques écologiques ira croissant tout au long de ses six années d'existence, reflétant la préoccupation croissante pour ces questions au sein de la société espagnole :

---

[164] « La contre-culture, telle que la conçoit Germán Labrador se définit par « les formes démocratiques de l'imagination politique, c'est-à-dire les capacités des personnes à imaginer un monde de relations humaines coopératives à travers le recours à des formes (et peu importe que celles-ci soient des mots, des chansons, des poèmes, des graffitis, des images, des pronoms ou leur propre corps). [C'est] une collectivité complexe qui s'est exprimée par une culture dynamique d'opposition et de changement impliquant plusieurs générations de jeunes entre mai 1968 et le référendum de 1986. »
"Las formas democráticas de la imaginación política, es decir, las capacidades de las personas de imaginar un mundo de relaciones humanas cooperativas usando formas para ello (y no importa si estas son palabras, canciones, poemas, grafitis, imágenes, pronombres o sus propios cuerpos). […] una colectividad compleja que se expresaba a través de una vibrante cultura de oposición y cambio donde participaron varias generaciones de jóvenes entre mayo de 1968 y el referéndum de 1986."
Labrador, Germán: Culpables por la literatura. Imaginación política y contracultura en la transición española (1968-1986), Madrid, Akal, 2017, p. 14. Cité par Granell Mónica, *La contracultura en España: la revista Ajoblanco* (1974-1980).

[165] "El interés por el deterioro del medio ambiente y las energías libres, lo que podía ser una clara herencia del hippismo, se veía en la prensa, digamos, ácrata, que aparecía en los quioscos más que en la editada por las organizaciones. El "ecologismo" de Ajoblanco va ineludiblemente ligado al anarquismo, y por supuesto, al libertarismo que la caracteriza."
Granell Mónica, *La contracultura en España: la revista Ajoblanco* (1974-1980), p. 192.

> La réalité espagnole commence à se refléter dans les pages de la revue, qui expose, dès 1975, les moments culminants de cette « lutte » initialement fragmentée selon les zones et leurs revendications propres, alors même qu'en Espagne il n'est pas encore possible de parler d'un mouvement écologique en tant que tel. L'écologisme, le naturisme et le discours anti-nucléaire sont de plus en plus revendiqués par *Ajoblanco*, du numéro 2 (décembre 1974) au numéro 55 (mai 1980)[166].

Cette revue s'est donc fait l'écho des critiques envers le développement industriel, en exprimant son opposition à la construction de certaines infrastructures destructrices pour le milieu naturel, en critiquant certaines formes de tourisme, en dénonçant l'aliénation humaine engendrée par le capitalisme et en rejetant l'énergie nucléaire. Les éditeurs ont aussi mis en œuvre des expérimentations visant à restaurer une utopie néo-rurale par l'établissement de communes autosuffisantes installées en pleine nature. De ce fait, la critique des choix énergétiques du gouvernement est un sujet qui revient de manière récurrente, comme dans l'article « El negocio de la crisis » [*Ajoblanco*, núm. 18 (janvier 1977), p. 44] qui « souligne la manière dont la rareté de l'énergie était utilisée pour effrayer les gens et ainsi justifier l'utilisation de l'énergie nucléaire et d'autres projets[167] ». L'article montre que ses auteurs, en réponse aux conséquences de la crise de l'énergie, souhaitaient lutter de façon concrète contre l'emprise grandissante des grandes compagnies énergétiques et des lobbys du nucléaire tout en dénonçant l'opacité qu'octroie à ces multinationales leur puissance et leur gigantisme :

> En réponse, le magazine plaide pour l'utilisation d'énergies alternatives : "Si nous proposons comme alternatives énergétiques, parmi beaucoup d'autres, le solaire, l'éolien, la géothermie, les marées, etc., ce n'est pas seulement parce qu'elles sont plus propres, moins polluantes et moins dangereuses pour nos vies que l'énergie nucléaire, ou parce que leurs réserves sont pratiquement illimitées. Ceci est fondamentalement dû au fait qu'elles contribuent à remplacer le gigantisme des grandes entreprises et des trusts anonymes, les équipements industriels incompréhensibles et l'organisation hiérarchique qu'ils impliquent, par de petites unités de production gérables et

[166] "Por otro lado, la realidad española empieza a reflejarse en las páginas de la revista, que muestra los momentos culminantes de esa "lucha", en principio fragmentada según las zonas y las demandas propias de cada una de ellas, ya desde 1975, cuando en España no se puede hablar todavía de un movimiento ecológico como tal. El ecologismo, el naturismo y el antinuclearismo son reivindicados desde Ajoblanco, cada vez con mayor frecuencia, desde su número 2 (diciembre de 1974) hasta el 55 (mayo de 1980)." *Ibid*., p. 192.

[167] "señala cómo la escasez de energía estaba siendo utilizada para asustar a la gente, y así, justificar el empleo de energía nuclear y otros proyectos." *Ibid*., p. 197

> compréhensibles par tous. Nous préconisons une technologie qui contribue à l'épanouissement et au bonheur de l'homme, et non à l'esclavage salarié de la terreur techno-bureaucratique[168].

La question du droit au bonheur apparaît là comme un impératif supérieur qui doit être pris en compte au même titre que les bénéfices matériels qui guident les choix économiques. Les auteurs de l'article, au-delà des questions de santé publique et environnementale, militent donc pour une reprise en main du peuple sur l'approvisionnement en énergie face aux choix autoritaires et anti-démocratiques qui caractérisent le fonctionnement des grands groupes énergétiques qui négligent, qui plus est, les destructions écologiques provoquées par leurs activités.

Par la suite, cet élan libertaire s'est délité à mesure que la contreculture qui se déployait au sein des pages de la revue *Ajoblanco* faisait place au courant plus consensuel de la *Movida* qui a fini par l'absorber et l'occulter. Ainsi, estime la chercheuse, les thèmes abordés par la revue et ses revendications libertaires se sont délayés dans le mouvement « édulcoré [169]» de la Movida, dont la coloration politique s'éloignait du libertarisme pour adopter progressivement les principes du libéralisme économique et politique.

A la fin du franquisme, cependant, les revendications écologiques n'étaient pas absentes de la presse à grand tirage, la création du journal *El País*, en 1976, accompagne de fait l'avènement d'une préoccupation écologique de plus en plus répandue : « à l'instar du journal français *Le Monde, El País* a inclus une section Écologie où le mot apparaît pour la première

---

[168] "Si proponemos como alternativas energéticas, entre muchas otras, la energía solar, eólica, geotérmica, mareas, etc., no se debe exclusivamente a que sean más limpias, menos contaminantes y peligrosas para nuestra vida que la nuclear, o que sus reservas sean prácticamente ilimitadas. Se debe fundamentalmente al hecho de que contribuyen al reemplazar el gigantismo de las grandes empresas y anónimos trusts, los equipos industriales incomprensibles y la organización jerárquica que conllevan, por pequeñas unidades de producción susceptibles de ser gestionadas y comprendidas por todo el mundo. Propugnamos una tecnología que contribuya a la realización y felicidad humana, y no a la esclavitud asalariada del terror tecno-burócrata." *Ibid*., p. 197

[169] "Queda muy claro, a través del análisis de los contenidos "políticos" de la revista, que esta pretendió y consiguió ofrecer una lectura propia, libertaria, de la contracultura. […] Esta relectura fue capaz de abrirse para incluir manifestaciones, reivindicaciones y demandas de los nuevos movimientos sociales: ecologistas, homosexuales, feministas, entre otros. Algo que no todas las fuerzas de la izquierda (contraculturales o no) fueron capaces de hacer. […] En el ámbito de la cultura, la "movida", [a]unque formalmente transgresora e irreverente, […] se basó en valores completamente distintos y aún contrapuestos de lo que había sido la contracultura. Esta "movida" española, con su punk descafeinado y su "posmodernismo" ocupó la mayor parte del espacio mediático y se autoatribuyó la representación de la cultura "alternativa". La Movida madrileña se reapropió algunos de los valores de la contracultura y del underground. De todo ello se derivó el oscurecimiento posterior de lo que había significado la contracultura." *Ibid*., p. 266-267.

fois en tête de rubrique.[170]» Par la suite, ce journal a également offert une tribune à des écrivains engagés sur les questions liées à la ruralité et à l'environnement comme Miguel Delibes, Camilo José Cela, Julio Llamazares et Sergio del Molino.

A partir des années 2000, l'arrivée d'internet a joué un rôle crucial dans la diffusion du discours écologique mondialisé qui imprègne aujourd'hui tout le spectre culturel et médiatique espagnol, même si la télévision conserve un rôle prépondérant pour ce qui concerne la médiatisation du discours environnemental. L'analyse du rôle d'internet, qui a bouleversé la manière d'appréhender les connaissances en matière d'écologie en transformant les champs de l'activisme, n'entre pas dans le cadre de notre étude, mais on peut toutefois mettre en avant la rupture que constitue ce média qui, tout en offrant une voie de diffusion inédite au message écologique, pèse également sur l'environnement de manière tangible à travers la pollution numérique. Néanmoins, si l'on s'en réfère à la manière dont la pensée écologique a pénétré la société espagnole, on constate que c'est la presse écrite qui a constitué le vecteur de diffusion le plus déterminant. De fait, l'importance de la presse dans la construction d'une conscience environnementale est une question qui mérite d'être étudiée de façon plus approfondie qu'elle ne l'a été jusqu'à présent[171] et c'est ce à quoi nous souhaitons contribuer en analysant la manière dont le dialogue entre le discours journalistique et le discours littéraire a permis de formuler une pensée écologique spécifique à l'Espagne, en créant une manière particulière d'appréhender le monde et en offrant de nouvelles représentations de la Nature. Les interactions entre journalisme et littérature ont-elles permis de créer une forme nouvelle, plus à même de formuler une pensée écologique contemporaine ? De quelle façon ce nouveau discours a-t-il pu changer les représentations de la Nature en Espagne, à mesure que les différents avatars de l'idéologie écologique se diffusaient au sein des institutions, de l'administration, et de la société toute entière ? Car, s'il est vrai qu'avec l'avènement de la démocratie, l'écologie a pris une place de

[170] " *El País* incorporó una sección de Ecología a imitación del diario francés Le Monde, donde aparece por primera vez la palabra "ecología" encabezando una sección". López Ruiz, Julio J., *El ecologismo político en España : de la crisis ecológica a la acción política*; tesis doctoral, Bellver Capella, Vicente, dir. ; Universitat de València, Departamento de Filosofía del Derecho, Moral y Política, 2013, p. 524.

[171] López Ruiz, Julio J. *El Ecologismo Político En España : De La Crisis Ecológica a La Acción Política*, thèse pour le doctorat de Philosophie du droit moral et politique, Université de Grenade, 2013, p. 521: "Tal y como destaca en su tesis doctoral Rogelio Fernández "el periodismo ambiental como especialidad ha sido escasamente estudiado" [Fernández Reyes, Rogelio; "Periodismo ambiental y ecologismo, tratamiento informativo del vertido de Aznalcollar en El País, edición de Andalucía 1998-1999". p. 65]. No obstante, no por ello podemos desdeñar su importancia como instrumento esencial para la creación y expansión en la sociedad de la "conciencia ambiental", presupuesto básico […] del fenómeno ecologista. Así pues, la "causa ambiental" ha estado muy vinculada a los medios de comunicación."

plus en plus importante au niveau des institutions et de l'administration, il n'est pas sûr que la conscience écologique ait progressé de la même façon au sein de la société.

c) Citoyenneté et conscience écologique en Espagne

Si, comme le constate Julio López Ruiz, la pensée écologique a certes peu à peu imprégné la société espagnole de façon significative, cette affirmation doit être nuancée au regard des sondages, qui semblent révéler plutôt un déficit de conscience écologique chez les Espagnols, ainsi que le montrent les chiffres que fournissent les enquêtes sociologiques : « Selon le rapport publié par le *Centro de Investigaciones Sociológicas* (CIS), les Espagnols sont défaillants en matière de conscience écologique. En ce sens, le rapport montre que le citoyen écologique espagnol n'existe pas. Si l'on définit le citoyen écologique, comme l'indique le rapport du CIS, "comme une personne qui non seulement se conforme aux obligations légales en matière d'environnement, mais qui possède également un certain nombre de vertus morales et de dispositions pratiques à l'égard de l'environnement" [172] ». Car s'il est vrai que les Espagnols, selon cette même enquête, se disent préoccupés par la situation environnementale (à 80%), et s'il en ressort également que les citoyens espagnols adhèrent aux valeurs que prône l'écologie, on observe par ailleurs que leurs actes ne se conforment pas à ces principes écologiques : « Lorsque l'on interroge les Espagnols sur leur vision de la nature, on constate qu'il existe un fossé évident entre la conscience écologique et la pratique environnementale. En ce sens, la prise en charge croissante des valeurs environnementales n'est pas suivie d'un engagement civique conséquent, qui traduise des habitudes plus durables ou des orientations politiques plus proches de celles des associations environnementales ou de l'écologie politique. [173]». Aussi, l'enquête suggère que les citoyens qui se déclarent préoccupés par les problèmes environnementaux sont paradoxalement moins enclins à accepter les mesures favorables à la préservation de la nature et n'adoptent pas un mode de vie plus écologique que celui de personnes politiquement proches de positions plus conservatrices. Par ailleurs,

[172] *Ibid.*, p. 535: "Según el citado informe publicado por el Centro de Investigaciones Sociológicas (CIS), los españoles, de forma contundente, suspendemos en conciencia ecológica. En este sentido, del citado informe se desprende que el ciudadano ecológico español no existe. Si definimos al ciudadano ecológico, tal y como realiza el informe del CIS, "como aquel en quien concurren no sólo el cumplimiento de las obligaciones legales ambientales, sino también un cierto número de virtudes morales y disposiciones prácticas hacia el entorno."[172]"

[173] *Ibid.*, p. 536: "Cuando a los españoles se les pregunta por su visión de la naturaleza, se ve claramente una brecha entre la conciencia ecológica y la práctica ambiental. En este sentido, a la creciente asunción de valores medioambientales no le sigue un compromiso cívico suficiente que denote hábitos más sostenibles ni orientaciones políticas más cercanas al asociacionismo medioambiental, ni al ecologismo político.".

concernant le cas spécifique des agriculteurs, on relève une opposition entre deux tendances polarisées :

> Dans le cas de l'Espagne, à l'instar de ce qui se passe dans d'autres pays développés appartenant au même champ sociopolitique, nous observons, d'une part, la persistance de positions et d'attitudes tendant à défendre les approches productivistes (largement portées par des secteurs importants dont font partie les agriculteurs et leurs organisations représentatives) et, d'autre part, le développement de positions, d'attitudes et de discours plus critiques envers le productivisme, qui se répandent de plus en plus. Celles-ci témoignent d'une plus grande conscience écologique, et prônent donc des formules de développement plus durables, respectueuses du maintien et de l'équilibre environnemental, dans sa dimension sociale et naturelle[174].

Toujours selon cette enquête, on constate que les espagnols, globalement, ont une vision de la nature qui dénote une tendance utilitariste : « [...] L'environnement est perçu, avant tout, comme une ressource.[175] » De ce fait, ils manifestent une plus grande indulgence envers les secteurs économiques qui exploitent la nature dans un objectif de production économique et qui sont perçus comme nécessaires aux besoins d'approvisionnement de la population (transferts d'eaux fluviales, lacs artificiels) où qui apportent un bénéfice pour la santé (parcs dédiés à la pratique du sport). En revanche, les Espagnols considèrent que le nucléaire, l'immobilier et l'industrie sont les secteurs les plus nocifs pour l'environnement alors que des reculs ou des actions qui entrainent des détériorations sur l'environnement tels que la perte de terres arables, les constructions édifiées sur des espaces naturels ou le manque d'énergies renouvelables ne sont perçus comme un problème majeur que pour 1% des personnes interrogées[176]. On voit là les limites de ce type d'enquête car mesurer la conscience écologique d'un peuple n'a pas de sens si l'on se situe uniquement sur le plan de l'adhésion à une idéologie indépendamment des faits

---

[174] "En el caso español, de manera similar a lo que sucede en otros países desarrollados de su entorno sociopolítico, observamos cómo, de un lado, persisten las posiciones y las actitudes tendentes a defender los planteamientos productivistas (en gran parte protagonizadas por destacados sectores de los agricultores y sus organizaciones representativas) y, de otro, se extienden, cada vez más, las posiciones y las actitudes con discursos más críticos frente al productivismo, las cuales muestran una mayor conciencia ecológica y, en consecuencia, abogan por fórmulas de desarrollo más sostenibles y respetuosas con el mantenimiento del equilibrio medioambiental, social y naturalmente entendido."
Entrena-Durán ("La ruralidad en España: de la mitificación conservadora al neorruralismo." *Cuadernos de desarrollo rural*, 9 (69), 39-65), p. 52.

[175] "[…] El medio ambiente es percibido, sobre todo, como recurso." López Ruiz, Julio J. "El Ecologismo Político En España : De La Crisis Ecológica a La Acción Política": p. 537.

[176] López Ruiz, Julio J. *El Ecologismo Político En España : De La Crisis Ecológica a La Acción Política*, thèse pour le doctorat de Philosophie du droit moral et politique, Université de Grenade, 2013, p. 537.

et des décisions politiques qui s'appliquent dans la durée. Aussi, les actions individuelles, collectives, politiques, sont probablement le meilleur point de référence pour évaluer l'importance qu'une société accorde à l'écologie.

En matière d'engagement et d'activisme environnemental, on peut dire qu'il existe en Espagne un réseau associatif proactif qui assure une diffusion efficace des problématiques écologiques au niveau local ou national : « Les associations environnementales restent le principal moteur de la sensibilisation à l'environnement et l'agent le plus dynamique. D'autres acteurs tels que la bureaucratie environnementale, les collectifs professionnels, le marketing environnemental et l'industrie anti-pollution, les partis traditionnels, les différentes associations et les mouvements sociaux, jouent un moindre rôle dans l'évolution environnementale[177]. »

Conclusion :

Après avoir passé en revue les phases successives qui ont marqué l'évolution de la perception de la nature dans la société espagnole, on comprend l'importance de la rupture subie par cette civilisation agricole suite à la guerre civile et à l'exode rural qui en a découlé. Les habitants des régions agricoles ont alors perdu le contact avec le milieu qui jusqu'alors représentait la condition de leur subsistance, cet environnement rural qui conditionnait leurs relations sociales et leur culture, qui définissait en somme leur condition paysanne, soumise à l'exploitation d'une nature largement domestiquée, mais aussi définie par la cohabitation quotidienne avec la terre, et avec la faune et la flore qui faisaient l'objet de leurs soins. C'est pourquoi les régions rurales ont également souffert de l'absence des cultivateurs qui en assuraient l'entretien de manière raisonnée : dans le cadre de cette civilisation agraire, les transformations apportées par l'homme se caractérisaient par leur soutenabilité, par leur impact, non pas neutre, mais relativement modéré sur l'environnement. En effet, ce que l'on nomme Nature est en réalité un espace non pas « sauvage » mais qui a été profondément modelé par

[177] "El asociacionismo ambiental sigue siendo el motor más importante de la conciencia ecológica y el agente más dinámico. Otros agentes como la burocracia ambiental, los colectivos de profesionales, el marketing ambiental y la industria anticontaminación, los partidos tradicionales, otras asociaciones y movimientos sociales, tienen aún un reducido papel en el cambio ambiental." Bigas Jordi , "El ecologismo en el Estado Español", *Ecología Política*, 1992, No. 3 (1992), pp. 91-97 Published by: Fundacio ENT Stable URL: https://www.jstor.org/stable/2074269

l'homme, depuis des millénaires, sans que cette exploitation de la nature ne remette en cause la viabilité de son environnement, du moins jusqu'à l'avènement de l'agriculture industrielle. Car on voit combien les effets de l'action humaine ont fini par être destructeurs, notamment sur la faune sauvage. Ainsi, la civilisation agricole a prospéré au détriment de certaines espèces endémiques et, en Espagne, de nombreux animaux sauvages avaient quasiment disparu au milieu du XXe siècle en raison de l'expansion humaine sur leur territoire ou par ce qu'elles ont été chassées à outrance ou exterminées, comme ce fut le cas du bouquetin des Pyrénées, du loup ou de l'ours, et de certains rapaces, entre autres.

En revanche, avec l'avènement du franquisme, le changement radical de paradigme politique et économique appliqué au monde agricole a constitué une rupture néfaste pour la conservation de la nature. En effet, la manière d'appréhender la condition rurale et l'activité agricole a abouti à des transformations de l'environnement conduites de manière autoritaire, dans des régions rurales reléguées et politiquement affaiblies puisque désormais dépeuplées. Les quarante années de dictature et les politiques rurales autoritaires qui ont caractérisé la gestion environnementale de Franco ont certes permis de lutter contre la pauvreté et de résoudre en partie les problèmes liés à l'approvisionnement en eau et à la production d'électricité (grâce aux centrales hydroélectriques). Les années soixante ont ainsi été synonyme d'amélioration des conditions de vie d'une grande partie de la population et elles ont permis l'avènement d'une classe moyenne urbanisée, tournée vers la modernité. Néanmoins, cette modernité capitaliste s'est construite à l'encontre de la Nature. L'avènement de la technocratie et de l'idéologie capitaliste de promotion de la croissance et de développement industriel ont contré l'expression d'une conscience écologique qui préexistait à l'avènement du franquisme mais qui s'est effacée à mesure que les espagnols adoptaient, de gré ou de force, un mode de vie urbain.

Par la suite, le retour à la démocratie n'a pas été synonyme de renforcement de l'idéologie écologiste car celle-ci a pénétré la société de façon inégale, en fonction des enjeux locaux et sans qu'une représentation politique forte n'ait pu voir le jour, en dehors des partis nationaliste régionaux. On comprend donc pourquoi la façon dont les espagnols appréhendent leur environnement aujourd'hui se présente sous la forme d'un paradoxe : de fait, l'homme espagnol semble être ontologiquement attaché à son passé rural, comme le montre le succès d'un Félix Rodríguez de la Fuente ou la persistance des thématiques rurales à la télévision et au cinéma, dans la presse et dans la littérature, mais aussi dans les nombreuses plateformes de défense de l'environnement qui se structurent au niveau local de manière spontanée lorsqu'apparait une crise écologique. Néanmoins, cet attachement au monde rural et à l'environnement (car nous l'avons vu, ces deux notions se confondent dans les représentations

de la Nature en Espagne), ne parvient pas à se concrétiser autour d'un engagement écologique réel qui déboucherait sur des actions politiques fortes. Malgré l'existence d'une législation environnementale implantée à tous les niveaux de l'Etat, on constate donc que la question des conditions de vie des paysans, de même que celle de la protection de l'environnement sont encore des enjeux secondaires dans l'agenda politique. Mais la conscience écologique, qui s'est consolidée après la dictature à la faveur des politiques éducatives mises en place en Espagne, est-elle réellement à même d'orienter la société espagnole sur la voie d'une révolution écologique qui passerait par le renoncement à un mode de vie consumériste et par le rejet d'un modèle économique hérité de la dictature ? Pour tenter de répondre à cette question, nous souhaitons, dans un premier temps, analyser la façon dont les écrivains écologiquement engagés ont cherché à exprimer ce besoin de rupture. Notre objectif consistera ensuite à explorer la manière dont la littérature se fraye un chemin à travers d'autres catégories médiatiques (presse, médias de masse, best-sellers, autobiographie engagée, ouvrages de vulgarisation scientifique) pour toucher l'âme des lecteurs et susciter un changement salutaire des mentalités.

II L'émergence d'une littérature écologique en Espagne : le monde rural et l'environnement chez les romanciers de 1950 à 2020.

Introduction : La dimension anthropologique de la littérature de l'exode rural

Bien que le thème de l'exode rural soit présent dans la production culturelle durant la longue période de déclin du monde agraire (soit de 1950 à 1990), notamment dans les œuvres cinématographiques, dans la littérature et dans les médias écrits et audiovisuels, on observe de manière générale que la révolution de la société agraire s'est déroulée dans un silence proportionnellement inverse à l'importance du chamboulement qu'elle a provoqué. Cela s'explique par la censure imposée par le pouvoir dictatorial d'une part, mais aussi par l'isolement et l'absence de poids politique des populations concernées. Car les voix dissidentes, dispersées et peu nombreuses, étaient faiblement audibles. En réalité, c'est surtout dans la littérature que vont s'exprimer la contestation sociale et le refus populaire face à ce que la société espagnole a commencé à percevoir de plus en plus nettement comme une crise sociale et environnementale. Les romanciers s'expriment sur ce qui définit l'écologie, selon les mots d'André Gortz :« le souci du milieu de vie en tant que déterminant de la qualité de la vie et de la qualité d'une civilisation »[178].

Tous les écrivains auxquels nous nous intéressons ont construit l'histoire du crépuscule de la ruralité à travers leur production romanesque. Au sein de cette littérature s'exprime la déploration face à la perte des sociétés paysannes et aussi le constat d'une disparition de l'expérience de nature, qui touche les descendant des paysans. Aussi, ces œuvres de fiction constituent ce que l'on peut considérer comme un premier appel à la sauvegarde du monde rural. Ces œuvres littéraires évoluent autour d'un espace rural déjà dégradé par les effets d'un progrès qui l'exclut et au nom duquel on l'a sacrifié, c'est un monde en ruines, obsolète, qui n'offre plus d'attraits pour les jeunes générations attirées par la ville, un monde emporté par le courant du progrès technique. Aussi, en dépit du caractère silencieux de cet abandon du monde agraire, les écrivains se sont penchés sur son histoire tout au long de la seconde moitié du vingtième siècle pour déplorer dans leurs romans le sort réservé à l'Espagne rurale et à ses habitants. Et nous verrons que paradoxalement, ces espaces, en apparence marginaux et oubliés, semblent conserver une importance symbolique très forte dans la société espagnole actuelle.

---

[178] Gortz André, in *Les grands textes fondateurs de l'écologie*, éd. Flammarion, Paris, 2013, p. 198.

La littérature espagnole inspirée de l'exode rural est représentée par de nombreux auteurs, mais parmi toutes les œuvres littéraires nées de cette expérience, à la fois individuelle et collective que fut la fin de la ruralité, nous privilégierons dans un premier temps les romans d'auteurs académiques, dont les œuvres, louées par la critique pour leur qualité esthétique, ont durablement marqué l'histoire littéraire. Afin d'analyser l'évolution des représentations du monde rural et de la nature dans la littérature, nous avons choisi d'étudier de façon plus approfondie l'œuvre de deux écrivains contemporains des premières transformations liées à l'exode rural, Miguel Delibes et Camilo José Cela. Nous analyserons également la vision que nous offrent des écrivains nés autour des années 50 : Rafael Chirbes, Julio Llamazares et Bernardo Atxaga, qui ont vécu quant à eux le temps du passage à la société de consommation en Espagne et ses effets sur la perception de la ruralité, leur œuvre décrit donc le monde d'après l'exode rural. Nous nous pencherons enfin sur l'héritage actuel de cette littérature à travers l'évocation d'ouvrages de jeunes auteurs appartenant à ce que la critique a qualifié parfois de courant néo-rural.

Le corpus de romans à partir desquels nous étudierons la question des représentations littéraires de la nature et de la ruralité en Espagne s'articule autour d'un thème fédérateur, celui de la transformation de la société rurale à partir des années cinquante. Ces années, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, marquent le début d'un processus d'abandon du modèle économique agraire au profit d'une politique d'industrialisation accélérée, entraînant un exode rural massif. Cette politique, menée par l'Etat franquiste a profondément modifié la société espagnole, et la modernisation de l'économie a transformé le rapport entre les hommes et leur environnement naturel dans les zones rurales désertées au profit des milieux urbains en pleine expansion. C'est un bouleversement culturel et structurel qui s'est produit dans tout un secteur de la société de l'époque où des modes de vie fortement dépendants de l'environnement naturel ont fait place à une nouvelle société à dominante urbaine. Les régions rurales ont dès lors périclité de façon rapide, en provoquant une fragmentation sociale de ces territoires laissés à l'écart, négligés par l'Etat. Les auteurs de notre corpus retracent donc l'histoire de l'abandon du monde rural et de la destruction du modèle social qu'il incarnait. Les thèmes de l'exil des paysans, de la perte du lien avec la nature et de la dégradation de l'environnement naturel (liée aussi aux intérêts financiers et à la corruption) parcourent donc ces œuvres littéraires, témoignage d'un bouleversement civilisationnel majeur dans l'histoire de l'Espagne.

Dans un article écrit en 2000, José Manuel Estévez Saá se penche sur les écrivains de la ruralité au niveau Européen et mène son analyse à travers une lecture anthropologique. Selon lui, le projet de ces auteurs consiste d'une part à élaborer une anthropologie littéraire, c'est-à-dire à

exposer dans leurs œuvres la nouvelle réalité à laquelle sont confrontées les sociétés rurales en plein bouleversement et d'autre part à mettre en avant la supériorité de leur culture et de leur mode de vie par rapport à celui des sociétés urbaines. En Espagne, divers auteurs se sont faits les porte-paroles de ce que Estévez Saá appelle le « drame rural » : Il dit ainsi « […] le monde paysan [...] apparaît comme la victime directe de ce nouvel ordre généré par la modernisation et qui peut à peine maintenir son identité en tant que pseudo-classe en danger évident d'extinction.[179] ». Ce courant littéraire se caractérise selon lui par la pluralité des voix et des registres de langage mis en œuvre pour parvenir à susciter l'intérêt des lecteurs. Car tous ces écrivains européens (concernant l'Espagne, il cite Miguel Delibes, Camilo José Cela, Jesús Fernández Santos, Jesús López Pacheco, José Manuel Caballero Bonald, Alfonso Grosso, Xosé Neira Vilas, Xohana Torres, Manuel Rivas, Suso de Toro et Carlos Mella) font cohabiter dans leur discours le registre académique avec les éléments du langage populaire, publicitaire ou cinématographique pour toucher un public qui soit le plus large possible[180]. La réhabilitation d'une civilisation rurale disloquée et reléguée à un temps archaïque marquerait ainsi l'objectif de nature anthropologique de ce courant littéraire. Le souci de préservation du langage est, selon Estévez Saá, ce qui constitue le trait fondamental de cette littérature. C'est en effet par la langue que ces œuvres témoignent d'une vie rurale disparue, et qui, à défaut de pouvoir perdurer face à une modernité destructrice, peut être restaurée et se perpétuer dans les livres : l'auteur, par son activité d'écriture, s'emploie ainsi à sauver de la disparition le langage des paysans. L'analyse d'Estévez Saá est, de fait, corroborée par la production des auteurs de notre corpus, ainsi l'importance accordée à l'authenticité linguistique est un trait fondamental de l'œuvre d'un écrivain comme Miguel Delibes[181]. Ainsi, l'évocation de la vie dans les sociétés rurales est indissociable du langage propre à chacune d'entre elles, et c'est grâce à ses spécificités

[179] Estévez Saá, José Manuel, « La crisis del campesinado frente a la modernidad. El fenómeno del éxodo rural. Una aproximación antropológica y literaria. », Philología Hispalensis, vol. 14, n°1, 2000, p. 143-160, Universidad de Sevilla, 2016. Traduction: *el mundo campesino [...] aparece como la víctima directa de ese nuevo orden generado por la modernización y que a duras penas puede mantener su identidad como seudoclase en claro peligro de extinción.*

[180] « Los escritores y pensadores que tratan de llamar nuestra atención sobre el mundo campesino, recurren a un intento reconciliador entre lo culto y lo popular, entre las nuevas formas de narración que piden prestados métodos y medios propios de otros terrenos artísticos como el cine o la propaganda, y las tradicionales técnicas de creación; tratando, en definitiva, de encontrar el método original más adecuado al éxito de su proyecto. P 144 Se trata de un grupo de intelectuales que muestran el estado de anquilosamiento en que se encuentra el campesinado ante el mundo moderno, la nueva tecnología y el exacerbado crecimiento de las ciudades. [...] Todos ellos prestan su voz literaria, a las puertas del siglo XXI, a una forma de vida y organización social que, si bien aún existe, resulta, como poco, obsoleta en relación con las sociedades avanzadas.». *Ibid.*, p. 143-160.

[181] « Esta modalidad estilística, (lengua hablada) la utiliza Delibes como medio de reivindicación, en cuanto que el castellano hablado es una propiedad del hombre del campo que corre el riesgo de desaparecer en una sociedad de progreso masificada [...].» María Dolores de Asís Garrote, « Formas de comunicación en "las guerras de nuestros antepasados" », in *Estudios sobre Miguel Delibes*, ed. De la Uni. Complutense, 1982, Madrid, p. 38.

langagières que le monde paysan prend vie dans ces récits où s'exprime la poésie ou la rudesse, la drôlerie ou le tragique, la force et l'originalité, en somme, d'un parler rural. De même, l'évocation de l'expérience de nature est rendue possible par la littérature grâce à des ressources langagières propres à un territoire et à un écosystème donné, nous citerons pour illustrer notre propos, un extrait de *Viaje a la Alcarria : « En el monte de la Dehesa la vegetación es dura, balsámica, una vegetación de espinos, de romero, de espliégo, de salvia, de mejorana, de retamas, de aliagas, de matapollos, de cantueso, de jaras, de chaparros y de tomillos ; una vegatación que casi no se ve, pero que marea respirarla.*[182] ». On voit ici à quel point l'écriture de Camilo José Cela, dans le rythme de cette phrase étirée jusqu'à l'essoufflement, transcrit l'expérience de nature et le vertige suscité par l'abondance des odeurs entêtantes qu'exhalent les champs qu'il traverse à pied. Ces mots du langage botanique, qui ne sont plus familiers au lecteur d'aujourd'hui, rendent compte du foisonnement sensoriel qui caractérise le milieu naturel de la région que décrit Camilo José Cela, ils contiennent l'essence, au sens premier, de ce monde et traduisent ce qui constituait la réalité familière de ceux qui vivaient en son sein.

1) La littérature de l'exode rural : de l'écriture tellurique à la conception d'une métaphysique de l'espace.

Les écrivains de la ruralité offrent au lecteur une vision du réel construite à partir d'une subjectivité et d'une sensibilité propres qui se nourrissent néanmoins de l'expérience et de l'imaginaire collectif, qu'ils alimentent à leur tour en produisant des images et des expériences littéraires nouvelles. Les auteurs de notre corpus, à travers leurs témoignages sur ce que fut la vie dans l'Espagne rurale, font office de chroniqueurs d'une société en passe de disparaître, et c'est pourquoi leur œuvre possède une valeur historique mais aussi ontologique pour le lecteur à qui ils font vivre (ou revivre) et ressentir l'expérience de la déruralisation tout en la dotant d'une profondeur et d'une signification nouvelle. Les représentations mentales et le réseau de symboles qui façonnent cet imaginaire littéraire se construisent à partir d'une réalité physique née de la déruralisation : la présence des ruines.

[182] Cela, Camilo José, *Viaje a la Alcarria,* Espasa Libros, Barcelone, 2010, p 16 : « Dans le bois du Pâturage, la végétation est rude, résineuse, c'est une végétation d'aubépines, de romarin, de lavande, de sauge, de marjolaine, de genêts, d'ajoncs, de sainbois, de lavande à toupet, de cistes, d'yeuses et de thym; une végétation que l'on ne voit presque pas mais qui fait tourner la tête dès qu'on la respire ».

a) La fonction narrative des ruines

La force narrative des ruines est liée à leur polysémie, et partant, à leur puissance évocatrice polymorphe, car elles renvoient à des thèmes aussi divers que le temps, l'histoire, la mémoire, le caractère éphémère de toute civilisation humaine, mais aussi à l'opposition entre nature et culture, au sentiment de perte, à la destruction, à l'absence et à la mort. Aussi, le thème des ruines en tant qu'objet esthétique et littéraire, a suscité l'intérêt des peintres et des écrivains depuis la Renaissance, les philosophes des Lumières en ont fait un support de réflexion métaphysique en développant une « poétique des ruines » et les poètes et écrivains romantiques ont érigé les ruines au rang d'objet esthétique dont la beauté ambivalente a constitué le creuset d'une expérience subjective de la mélancolie.

Le mot ruine, du latin *ruina,* écroulement, vient de *ruo,* ce qui tombe ce qui se défait, et de *ruere,* qui signifie pousser violemment. On distingue ainsi d'une part les ruines nées de l'abandon et de l'usure du temps et d'autre part les décombres qui résultent de la dévastation et de la violence des hommes. Or, dans les œuvres de notre corpus, ce qui ressort de l'espace des ruines est leur caractère paradoxal et incongru car, dans la plupart des cas, elles ne sont ni des vestiges de civilisations anciennes, ni des décombres résultant d'une destruction violente mais plutôt des ruines modernes, issues de l'effondrement soudain d'une société que ses membres ont abandonnée sans raison apparente ou, du moins, sans motif immédiatement intelligible. La question est alors de savoir dans quelle mesure le récit littéraire permet d'expliquer ce paradoxe, l'œuvre de fiction fait-elle fonction d'éclairage et d'interprétation du mystère que renferme ces ruines et du message caché en leur sein ?

Les ruines apparaissent dans la littérature de l'exode rural espagnol comme un thème fondamental et récurrent dont il nous semble pertinent d'analyser les représentations. En effet, si l'omniprésence des ruines est certes induite par le contexte historique de ces œuvres littéraires qui mettent en scène des villages sur le déclin, presque vidés de leurs habitants, on voit cependant que ces ruines sont bien plus qu'une simple toile de fond narrative, elles renferment une richesse sémantique qui fait d'elles un sujet d'étude commun aux champs littéraire, philosophique et historique. L'assimilation entre le territoire Espagnol et un paysage de ruines, récurrente dans notre corpus, comme nous allons le voir, n'est cependant pas propre à la littérature de l'exode rural, on la trouve déjà sous la plume de José Ortega y Gasset :

RUINA VIVA

Algo es una ruina cuando queda de ello sólo el esfuerzo vital necesario para que la muerte perpetúe su gesto destructor. En las ruinas, quien propiamente vive y pervive es la muerte ([1]).

Salvos algunos puntos de la periferia, la tierra española ofrece a quien la visita el espectáculo de un ademán moribundo que no ha acabado todavía. España es una vasta ruina tendida de mar a mar, entre la Maladeta y Calpe.

1) Véase George Simmel, Les ruines. Essais de philosophie relativiste). Publicado en la biblioteca de la revista de Occidente" en el ibro d G. Simmel: *Cultura femenina y otros ensayos*[183].

Le philosophe espagnol identifie l'Espagne à ses ruines et ses ruines évoquent à leur tour l'idée d'une réalité transitoire et incertaine. L'auteur décrit ainsi le paysage du plateau castillan, sa lumière pénétrante et ses couleurs rougeoyantes, comme un espace essentiellement spectral, une abstraction hallucinatoire qui s'empare de l'âme du sujet contemplateur et le plonge dans une tension et une angoisse, vertigineuses mais spirituellement fécondes et poétiquement évocatrices :

El aire de la meseta, seco y esencial, toca una vez y otra con sus dedos sutiles de hipnnotizador las pobres fibras de nuestros nervios y las va poniendo tersas, tirantes, vibrantes como cuerdas de arpa, como trenzas de ballesta, como jarcias de nave atormentada. Cualquiera cosa, la más leve, nos hace retemblar de los pies a la cabeza. El castellano queda de esta suerte convertido en un aparato peligroso: para él, vivir es dispararse.

[...] no es verde, sin duda; pero es, en cambio, un panorama de coral y de oro, de violeta y de plata cristalina [...] aquí, los campos rojos y áureos ponen los pulsos al galope. [...]

Más aún: la plenitud a que llega cada color convierte a los objetos todos- tierras, edificios, figuras- en puros espectros vibratorios, exentos de pesadumbre y corporeidad. Es un mundo para la pupila, un mundo aéreo e irreal que, como las ciudades fingidas por las nubes crepusculares, parece en cada instante dispuesto a desaparecer, borrarse,

[183] Ortega y Gasset, José, *Obras completas*, t. II, De Madrid a Asturias o los dos paisajes, Madrid, *Revista de occidente*, 1946, p. 168: « Une chose est une ruine lorsqu'il ne reste d'elle que l'effort vital nécessaire à la mort pour perpétuer son geste destructeur. Dans les ruines, c'est bien la mort qui vit et survit.
À l'exception de quelques points de la périphérie, la terre espagnole offre à ceux qui la visitent le spectacle d'un geste moribond qui n'est pas encore arrivé à son terme. L'Espagne est une vaste ruine qui s'étend d'une mer à l'autre, entre la Maladeta et Calpe. »

> reabsorberse en la nada. Castilla, sentida como irrealidad visual, es una de las cosas más bellas del universo.
>
> Más dondequiera ruinas...[184]

Cette description lyrique du plateau Castillan fait de cet espace un territoire littéraire propice à l'exaltation romantique, à l'expression d'une pensée mystique. La contemplation de ces étendues aux variations chromatiques intenses bouleverse le système nerveux et brouille la capacité d'analyse celui qui les admire. Au sein de cet espace, les ruines ont une valeur métonymique, elles apparaissent comme un symbole de cette essence castillane qui tiendrait ensemble le corporel et l'immatériel, le présent et le passé, la vie et la mort, toujours à l'œuvre. Or les ruines dont Ortega y Gasset exalte l'intensité et la grandeur sont vénérables, ruines antiques, témoignage du temps passé, elles reflètent la profondeur historique du paysage avec lequel elles se confondent. Mais, comme nous allons le constater, l'Espagne en ruines qui se dessine dans les romans écrits à partir du début de l'exode rural est bien distinctes de celle que célébrait Ortega y Gasset.

Ainsi *Los bravos*, de Jesús Fernández Santos (publié en 1954) est l'un des premiers romans dont l'action se déroule dans l'Espagne rurale des années d'après-guerre. Il expose les conditions tragiques dans lesquelles se reconstruit la vie dans un petit village situé à la frontière entre le León et les Asturies à la fin des années 1940. La description du village débute, significativement, par celle de l'église en ruines :

> El pueblo estaba vacío [...]. El vacío se tornaba visible y oloroso en torno a las ruinas ennegrecidas de la iglesia, al margen mismo del pueblo, hueca, al aire sus afiladas ventanas, hundida por el odio y la metralla que la guerra volcó sobre ella, olvidada al fin. El reloj aparecía inmóvil, falto de sus saetas, en una hora inverosímil [...]. Ortigas y rosales silvestres crecían entre las tablas del coro; la madreselva se enredaba en la reja

[184] *Ibid*., p. 246, 247-248. « L'air du plateau, sec et essentiel, touche encore et encore de ses doigts subtils d'hypnotiseur les pauvres fibres de nos nerfs et les rend tendues, étirées, vibrantes comme des cordes de harpe, comme des tresses d'arbalète, comme le gréement d'un navire tourmenté. N'importe quoi, la moindre chose, nous fait trembler de la tête aux pieds. Le Castillan est ainsi transformé en un dispositif dangereux : pour lui, vivre, c'est se jeter en avant.
Il n'est pas composé de vert, c'est certain, ce panorama, en revanche, est fait de corail et d'or, de violet et d'argent cristallin [...] ici, les champs rouges et dorés font battre le cœur. [...]
De plus, la plénitude atteinte par chaque couleur transforme tous les objets - terrains, bâtiments, personnages - en purs spectres vibrants, libres de toute lourdeur et de toute corporéité. C'est un monde fait pour la pupille, un monde aérien et irréel qui, comme les villes illusoires crées par les nuages crépusculaires, semble à chaque instant prêt à disparaître, à s'effacer, à se résorber dans le néant. La Castille, ressentie comme une irréalité visuelle, est l'une des choses les plus belles de l'univers. »

> del confesionario, sucio por el hollín de las hogueras y la campana, solitaria, pendía en la espadaña para sólo sonar en los incendios o llamando a concejo [...]. [185]»

La description des ruines ne concerne ici que l'église, car le reste du village, est toujours habité, même si commencent à s'y faire sentir les prémices de l'exode rural (cf p.154-155 et 165). Cette église, désormais « oubliée », comme effacée du territoire mental des villageois, devient peu à peu invisible, comme si son rôle sacré avait disparu dans la fureur des combats. L'église comme représentation métonymique de l'âme du village, a ainsi perdu son statut religieux primordial, nié par la haine fratricide. Dépourvue de sa dimension sacrée et de sa fonction sociale, elle n'a plus de sens dans ce monde détruit par la guerre. La religion, réduite à sa forme première de rituel social, cède alors définitivement la place à la superstition et c'est pourquoi les ruines de l'église et de la maison paroissiale inspirent aux villageois une certaine crainte :

> Antes, cuando había cura en el pueblo, se le veía subir desde su casa, hoy en ruinas, a decir misa. [...] Venían primero las mujeres [...] y se arrodillaban tras las velas de sus difuntos, que luego habrían de ser bendecidas [...]. También bendecía las velas de las ánimas que en las terribles tormentas de verano eran encendidas en las ventanas para alejar el rayo de los pajares y las casas. Sólo quedaba del tiempo antiguo, como un rito, la costumbre de cambiarse de ropa, desprovisto ya de un fin concreto, y el respeto de los más viejos por los nombres de los santos y un vago temor de todos a las ruinas de la iglesia, y la vivienda del párroco, como si al igual que el cementerio tuvieran sus piedras un poder entre mágico y ancestral ligado, más que a la vida, a la muerte.[186]

Dans ce roman prédomine le style direct, les descriptions de l'espace environnant se présentent ainsi la plupart du temps sous la forme de dialogues, comme si les individus, pour s'inscrire à

---

[185] Fernández de Santos Jesús, *Los bravos*, Castalia, Madrid, 2008, p. 52-53. « Le village était vide [...]. Le vide était visible et odorant autour des ruines noircies de l'église, à la limite du village, qui était creuse, ses fenêtres pointues ouvertes à l'air, effondrée à cause de la haine et de la mitraille que la guerre avait déversé sur elle, oubliée enfin. L'horloge apparaissait là immobile, sans ses aiguilles, à une heure improbable [...]. Les orties et les roses sauvages poussaient entre les planches du chœur ; le chèvrefeuille s'enchevêtrait dans la grille du confessionnal, souillée par la suie des brasiers et la cloche, solitaire, pendait sur la tour, destinée à ne sonner que lors des incendies ou pour convoquer le conseil. »

[186] Fernández de Santos Jesús, *Los bravos*, Castalia, Madrid, 2008, p.143-144 : « Autrefois, quand il y avait un prêtre dans le village, on le voyait monter de sa maison, maintenant en ruines, pour dire la messe. [...] Les femmes venaient les premières [...] et s'agenouillaient derrière les bougies de leurs défunts, qui étaient ensuite bénies [...]. Il bénissait également les bougies des esprits qui, lors des terribles orages d'été, étaient allumées aux fenêtres pour éloigner la foudre des meules de foin et des maisons. De l'ancien temps, il ne restait plus que la coutume de changer de vêtements, comme un rituel désormais dépourvu de but précis, le respect des anciens pour les noms des saints et une vague crainte envers les ruines de l'église et de la maison du curé, comme si, à l'instar du cimetière, leurs pierres avaient un pouvoir magique et ancestral lié à la mort plutôt qu'à la vie.

nouveau dans le monde où ils vivent, devaient d'abord rendre tangible cet espace et son histoire, par le biais de la prise de parole et de l'échange. Aussi l'extrait suivant, dans lequel un berger se remémore les scènes morbides qui ont suivi les combats, illustre ce nécessaire réajustement, opéré par l'écriture romanesque, entre l'espace physique et l'histoire des hommes qui l'habitent :

> "-A mi padre y a mí nos pilló la guerra en el pueblo y en el pueblo nos quedamos. Cuando subí la primera vez, después, aún quedaban muertos por estos sitios. Ahí, sin ir más lejos –señaló a su espalda-, a la puerta del chozo, había tres que enterré yo.
>
> Parecía extraño que aquellos parajes solos y mudos pudieran haber visto la guerra de que el pastor hablaba, el paso y la muerte de tantos hombres. Aquel silencio amarillo y susurrante no podía haber sido roto por una voz, un estruendo, un lamento; parecía tierra inmutable, indiferente, donde todas las cosas habrían de desaparecer irremisiblemente como la piedra, en polvo calcinado, sin dejar huella en su dormida nada
>
> -Ahí junto, en Peñagujas, quemamos con gasolina lo menos veinte. [...] yo era pequeño entonces, pero aún tengo en la nariz metido el olor aquel. [...]
>
> Quedaron en silencio mirando las montañas de enfrente, chupando los cigarros[187]."

Ici le paysage entre en contradiction avec l'histoire, l'expérience vécue que rapporte le berger se heurte à la profondeur spatio-temporelle qui confère à ce lieu un aspect paisible, déconnecté de la scène violente vécue par le personnage. En effet, la personnalité de ce paysage impassible, « immuable » et « indifférent » ne se prête pas à l'évocation d'un passé violent, le caractère « solitaire et muet » du lieu semble incompatible avec l'évocation des crimes et des massacres dont il a été le théâtre. Les paroles du berger, qui ne rencontrent aucun élément physique auquel cette mémoire pourrait se raccrocher, hormis le refuge pastoral, se perdent dans le vide d'un paysage déshumanisé, dénué de trace humaine, et qui devient l'incarnation de l'indifférence

[187] *Ibid*., p. 226-227 : « -Mon père et moi avons été pris dans la guerre quand nous étions au village et c'est dans le village que nous sommes restés. Quand j'y suis allé la première fois, après ça, il y avait encore des morts autour de ces lieux. Juste là, » dit-il en pointant derrière lui, « à la porte de la cabane, il y en avait trois que j'ai enterrés. » Il semblait étrange que ces lieux solitaires et silencieux aient pu voir la guerre dont parlait le berger, le passage et la mort de tant d'hommes. Ce silence jaune et chuchotant ne pouvait pas avoir été rompu par une voix, un rugissement, une complainte ; il semblait que dans cette terre immuable, indifférente, toutes choses disparaîtraient irrémédiablement comme la pierre, transformées en poussière calcinée, ne laissant aucune trace dans leur néant endormi.
-À côté, à Peñagujas, nous en avons brûlé au moins vingt avec de l'essence. [...] J'étais petit à l'époque, mais j'ai encore au fond de mon nez cette odeur. [...]
Ils restèrent silencieux, regardant les montagnes en face d'eux, en suçotant leurs cigarettes. »

que les bourreaux peuvent également éprouver face à la mort de leurs victimes. L'absence de ruines empêche de relier la mémoire au temps présent, ce qui renferme un risque, celui d'un oubli de ce passé violent. De même, le silence devient le maître à partir du moment où la violence fait taire tout type de discours, et la fonction du romancier consiste alors à permettre que s'exprime à nouveau la voix d'un peuple traumatisé par la guerre. Les dialogues se font omniprésents dans ce roman choral, comme si les individus, pour s'inscrire à nouveau dans le monde où ils vivent, devaient d'abord retrouver une cohérence entre cet espace et son histoire. En revanche, dans les romans qui forment le noyau de notre corpus, nous verrons que les ruines viennent combler ce manque. De fait, une phrase, extraite de la citation précédente (*Aquel silencio amarillo y susurrante no podía haber sido roto por una voz, un estruendo, un lamento; parecía tierra inmutable, indiferente, donde todas las cosas habrían de desaparecer irremisiblemente como la piedra, en polvo calcinado, sin dejar huella en su dormida nada*) met en évidence la filliation entre Jesús Fernández Santos et Julio Llamazares. Cette syntaxe évoque fortement, de par son rythme et son lexique, le style de Llamazares, qui dans son roman *La lluvia amarilla* prend appui sur la présence physique du paysage pour en reconstruire la mémoire. Car en ressoudant entre elles les bribes de souvenirs présentes dans les ruines, la voix narrative reconstruit à postériori une histoire en voie d'effacement.

Dans la plupart des romans de l'exode rural, la ruine constitue le symbole par lequel s'exprime le retour progressif de la mémoire de la guerre civile. Le roman de Julio Llamazares, *La lluvia amarilla,* publié en 1988, dessine ainsi un tableau saisissant du déclin de la ruralité. Andrés, le narrateur protagoniste, fait le récit de sa vie, passée tout entière dans ce village désormais moribond où il attend sa dernière heure. Andrés est le dernier des habitants du village d'Ainielle où il survit dans une totale solitude depuis le suicide de sa femme. Dans ce lieu désolé, le protagoniste évolue en synergie avec l'environnement qui est le sien, la disparition du village forme ainsi un miroir où ce personnage contemple sa propre agonie, et les maisons en ruines qui l'entourent abritent les fantômes qui peuplent sa solitude. Le narrateur, gardien du monde des morts, veille sur ce village fantôme et tente de lutter contre sa destruction inéluctable. Dans *La Lluvia amarilla*, l'exode rural et sa conséquence première, la déliquescence des régions abandonnées par leurs habitants, est au centre du récit. Dans ce roman, l'espace romanesque se déploie au sein d'un décor qui traduit la rupture entre l'homme et son environnement : le village en ruines constitue ainsi le cadre dans lequel se dessine le déclin de la ruralité. Les ruines apparaissent comme la marque de la catastrophe irrémédiable, elles sont le signe d'une rupture définitive et traduisent l'impossibilité d'un retour au monde d'avant

l'exode. La vie rurale n'est plus, seules restent les traces de ce qu'elle fut. Le village, telle une coquille lézardée qui abritait jadis une communauté paysanne apparaît donc vide, à l'abandon et en proie aux éléments naturels, au temps destructeur. Dans le prologue à son roman, Julio Llamazares écrit :

> Ainielle existe.
>
> En el año 1970 quedó completamente abandonado, pero sus casas aún resisten, pudriéndose en silencio, en medio del olvido y de la nieve, en las montañas del Pirineo de Huesca que llaman Sobrepuerto.
>
> Todos los personajes de este libro, sin embargo, son pura fantasía de su autor, aunque (sin él saberlo) bien pudieran ser los verdaderos[188].

L'écrivain inscrit donc d'emblée son récit dans un décor issu du monde réel, mais il suggère que les personnages de fiction auxquels ces ruines donnent naissance pourraient bien être eux aussi réels et imposer leur voix par-delà la volonté de l'auteur (« *sin él saberlo* »), apparaissant tels des fantômes dont la présence se matérialiserait à travers la parole écrite pour faire entendre l'écho d'un monde qui se refuse à mourir complètement. Mais ce sont en fin de compte les ruines elles-mêmes qui prennent vie dans la mesure où elles renferment un message destiné aux hommes du présent « La ruine est muette mais vivante : on peut extraire de la matérialité un message » dit ainsi Alain Schnapp[189]. C'est là la force poétique des ruines, elles expriment, par leur seule présence matérielle, la permanence d'un passé et d'une culture. L'ambivalence de ces ruines, qui incarnent à la fois la disparition et la persistance, la mort et la mémoire imprègne donc le roman de Julio Llamazares.

Dès les premières pages de ce roman se fait jour une identification entre le narrateur protagoniste et l'espace dépeuplé où il attend sa dernière heure. Le héros est un vieil homme nommé Andrés et son récit commence au début de ce qu'il sait être sa dernière nuit parmi les vivants. Depuis son lit de mort, il relate ses souvenirs, en particulier les dernières années de sa vie dans ce village qui l'a vu naître et qu'il aura, lui, vu mourir. Andrés est le tout dernier des habitants du village d'Ainielle où il survit dans une totale solitude depuis dix ans. Les maisons

---

[188] « Ainielle existe.
En 1970, il fut complètement abandonné, mais ses maisons sont encore debout, pourrissant en silence, au milieu de l'oubli et de la neige, dans les montagnes Pyrénéennes de Huesca appelées Sobrepuerto.
Tous les personnages de ce livre, cependant, ne sont que pure fantaisie de l'auteur, même si (à son insu) ils pourraient bien être réels. »
Llamazares Julio, *La lluvia amarilla,* Editions Seix Barral, Barcelonne, 2013, prologue.

[189] Schnapp Alain, *La Conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Editions Carré, livre de poche, collection « Références », Paris, 1993. Citation tirée de *La fabrique de l'Histoire* sur France Culture le 12/05/2014.

en ruines qui l'entourent abritent les fantômes qui peuplent sa solitude et elles agissent de manière ambiguë auprès du protagoniste, à la fois comme adjuvent (les ruines possèdent une vie propre et font fonction de déclencheur narratif tout au long du récit), et comme force d'opposition, dans la mesure où par leur essence même, elles impliquent la perte et le morcellement de tout ce qui leur est lié. La maison du narrateur, marquée elle-aussi par les premiers signes de son effondrement à venir, tiendra de ce fait une place centrale dans la topographie de l'espace narratif du roman.

Au premier chapitre du roman, le temps verbal qui prévaut est le futur, car le narrateur se projette dans le moment, qu'il sent proche, où les hommes du village de Berbusa se rendront à Ainielle, devenu pour eux méconnaissable, pour retrouver sa maison, ou ce qu'il en restera, et y découvrir son cadavre. Mais cet emploi du futur suggère aussi qu'après la mort du narrateur protagoniste, sa voix se fera entendre à travers les restes matériels des ruines de son village, de sa maison et de son propre corps en décrépitude lui aussi. Le village tout entier reflète ainsi de façon hyperbolique la mort du dernier de ses habitants. Ainielle, décrit comme un « triste cadáver insepulto[190]», est le phare qui guidera les étrangers jusqu'au cadavre du seul de ses enfants qui lui sera resté fidèle jusqu'au bout. La mort du héros se trouve ainsi magnifiée par ce mausolée naturel que constitue l'espace romanesque des ruines.

> El borbotón del río llenará sus corazones cuando vadeen la corriente por la vieja pontona de maderos y tierra apelmazada. Quizás en ese instante, alguno piense en dar la vuelta y regresar sobre sus pasos. Pero será ya tarde. El camino se pierde con el río tras las primeras tapias y sus linternas habrán iluminado ese sórdido paisaje de paredes y tejados reventados, de ventanas caídas, de portones y cuadros arrancados de sus marcos, de edificios enteros arrodillados como reses en el suelo junto a otros incólumes aún, desafiantes, que yo ahora todavía puedo ver a través de la ventana. Y entre tanto abandono y tanto olvido, como si de un verdadero cementerio se tratara, muchos de los llegados conocerán por vez primera el terrible poder de las ortigas cuando, adueñadas ya de las callejas y los patios, comienzan a invadir y a profanar el corazón y la memoria de las casas[191].

[190] Llamazares Julio, *La lluvia amarilla,* Editions Seix Barral, Barcelonne, 2013, p. 18.
[191] *Ibid.*, p.17-18.
« Le jaillissement de la rivière emplira leur cœur tandis qu'ils traverseront à gué le courant sur le vieux ponton de bois et de terre compacte. Peut-être qu'à ce moment-là, certains d'entre eux penseront à faire demi-tour et à revenir sur leurs pas. Mais il sera trop tard. Le chemin disparaît avec la rivière derrière les premiers murs et leurs lanternes auront illuminé ce paysage sordide de murs et de toits emportés, de fenêtres tombées, de portails et de tableaux arrachés de leurs cadres, de bâtiments entiers agenouillés comme du bétail sur le sol à côté d'autres encore debout,

Certaines maisons tiennent encore debout mais la majorité, à demi effondrées, sont décrites comme « des bêtes de somme agenouillées », cette image rappelle l'importance des animaux qu'elles hébergeaient auparavant et qui eux aussi ont disparu de l'espace domestique et elle évoque également, par la juxtaposition avec ces fières bâtisses toujours intactes qui résistent à l'effondrement, les statues de divinités animales des cités antiques, les sphinx couchés, qui confèrent à ces vestiges un surcroît de solennité. En outre, l'analogie qui s'établit entre le narrateur et l'espace qui l'entoure a pour corollaire l'anthropomorphisation du village dont le narrateur contemple l'inexorable déclin, tout comme le feront les hommes qui viendront le chercher après sa mort.

> […] luego, al fondo, recortándose en el cielo, el perfil melancólico de Ainielle: ya frente a ellos, muy cercano, mirándoles fijamente desde los ojos huecos de sus ventanas[192].

Le village d'Ainielle est un cadavre, qui laisse voir les blessures ayant causé sa mort, et le héros, qui sait qu'il sera mort lui aussi avant la levée du jour, est celui qui peut dire ce qui a tué Ainielle, car durant ces dix années, nul autre témoin n'a assisté à l'agonie mutuelle d'Andrés et de son village.

La portée de cette voix prophétique du narrateur est, par contraste, amplifiée par le silence absolu qui règne lors de cette scène inaugurale. Silence et obscurité contribuent à créer une atmosphère d'angoisse chez les hommes de Berbusa qui découvrent ce décor de désolation où ils pénètrent, presque malgré eux, poussés par une incitation suprême et fatidique.

> Durante largo rato contemplarán el pueblo en medio de un silencio sepulcral. […].
>
> Quizás alguno piense que lo mejor sería llamarme, romper la espesa niebla del silencio […] Pero la sola idea bastará para asustarles. Gritar ahí fuera sería como hacerlo en mitad de un cementerio. […]

---

défiants, qu'aujourd'hui encore je peux voir par la fenêtre. Et parmi tant d'abandon et d'oubli, comme s'il s'agissait d'un véritable cimetière, beaucoup de nouveaux arrivants connaîtront pour la première fois le terrible pouvoir des orties lorsque, ayant déjà investi les allées et les cours, elles commencent à envahir et à profaner le cœur et la mémoire des maisons. »

[192] *Ibid.*, p.17 : « puis, à l'arrière-plan, se détachant sur le ciel, le profil mélancolique d'Ainielle : déjà devant eux, tout près, les fixant des yeux creux de ses fenêtres... »

> Decidirán, por ello, continuar mi búsqueda en silencio. […]
>
> […]
>
> La herrumbre del cerrojo, al rechinar bajo el empuje de una mano, bastará para romper el equilibrio de la noche y sus profundas bolsas de silencio. […] y el grupo entero se quedará paralizado, inmóvil, en silencio, escuchando la angustiosa sucesión del eco por el pueblo.
>
> […] El silencio y la noche volverán otra vez a adueñarse del pueblo y el resplador de las linternas se estrellará contra la puerta nuevamente sin encontrar el brillo acorralado de mis ojos frente a ellas. […]
>
> Sin embargo no tendrán otra elección. Cuando vengan a Ainielle, será para encontrarme[193].

La voix du narrateur est donc dès le départ celle d'un fantôme qui projette le temps du récit dans l'au-delà de sa mort. Celui-ci s'inscrit au fur et à mesure qu'avance le récit comme le gardien du monde des morts, il veille sur ce village fantôme et tente de lutter contre sa destruction quand bien même il la sait inéluctable.

> Durante todos estos años, me resistí a aceptar lo que el silencio y las ruinas me mostraban claramente. Pero, ahora, sé que, con mi muerte, ya sólo morirán los últimos despojos de un cadáver que sólo sigue vivo en mi recuerdo. […] Desde los robledales del camino de Berbusa o desde la collada del monte Cantalobos, las casas aparecen todavía tan lejanas, tan difusas e irreales entre el polvo de la bruma, que nadie podría nunca imaginar, al descubrirlo en la distancia, junto al río, que Ainielle ya es tan sólo un cementerio abandonado para siempre y sin remedio a su destino.
>
> Yo he vivido día a día, sin embargo, la lenta y progresiva evolución de su ruina. […] Durante todos estos años, he sido el único testigo de la descomposición final de un pueblo que quizá ya estaba muerto antes incluso de que yo hubiese nacido[194].

---

[193] *Ibid.*, p.18-22.
« Pendant longtemps, ils contempleront le village dans un silence sépulcral. [...].
Peut-être quelqu'un pensera-t-il qu'il serait préférable de m'appeler, de briser l'épais brouillard du silence [...] Mais cette seule pensée suffira à l'effrayer. Crier là-bas serait comme crier au milieu d'un cimetière. [...]
Ils décideront donc de poursuivre ma recherche en silence. [...]
La rouille de la serrure, grinçant sous la poussée d'une main, suffira à rompre l'équilibre de la nuit et ses profondes poches de silence. [...] et tout le groupe restera là paralysé, immobile, silencieux, écoutant la succession angoissante des échos à travers le village.
[...] Le silence et la nuit s'empareront à nouveau du village et la lueur des lanternes s'écrasera à nouveau contre la porte sans trouver devant elle la lueur traquée de mes yeux. [...]
Cependant, ils n'auront pas le choix. Quand ils viendront à Ainielle, ce sera pour me trouver. »

[194] *Ibid.*, p.89-90.
« Pendant toutes ces années, j'ai résisté à accepter ce que le silence et les ruines me montraient clairement. Mais maintenant, je sais qu'avec ma mort, seuls les derniers restes d'un cadavre qui n'est vivant que dans ma mémoire

Les ruines symbolisent dès lors la fragilité fondamentale inhérente à toute création et à toute créature et dont le narrateur prend conscience à travers l'expérience qu'il relate. Le village, dit-il, était voué à disparaître avant que ne soient nés ses futurs habitants, et dès leur origine, (celle des hommes autant que celle du village) la mort était chez eux présente, en germe. L'agonie du village est également celle du héros et, dans ce grand silence, dans cette solitude absolue, lui seul sait que les ruines aussi peuvent crier, lui seul peut entendre ce qu'elles disent et comprendre la longue plainte des ruines qui crient leur refus de mourir. Les ruines traduisent ainsi la tension entre la présence d'une vie dont elles offrent la trace visible, et la disparition, l'absence, vers laquelle tend fatalement toute création.

> Y hoy, al borde de la muerte y del olvido, todavía resuena en mis oídos el grito de las piedras sepultadas bajo el musgo y el lamento infinito de las vigas y las puertas al pudrirse[195].

On retrouve cette même idée dans le roman de Bernardo Atxaga, *Obabakoak*, dans le chapitre *Nueve palabras en honor del pueblo de Villamediana* qui décrit les souvenirs du séjour que le narrateur a passé dans le village castillan de Villamediana. Là aussi, les maisons abandonnées sont douées de parole et les visiteurs qui les découvrent peuvent entendre leur appel :

> Las casas que jamás han sido habitadas o las que, como las de los veraneantes, han sido construidas para ser ocupadas solamente durante ciertas épocas del año, no suelen tener fantasmas. […] En cambio, las que en una época tuvieron vida y han sido abandonadas aparecen más vacías de lo que están, y comienzan a hablar en cuanto se quedan solas. Dicen que la vida que albergaron en días pasados no ha desaparecido del todo, y muestran al paseante, como si fueran llagas, los vestigios que lo prueban. El paseante que se acerca a ellas puede ver, así, algún utensilio de cocina tirado por el suelo en cualquier rincón, y, un poco más lejos, el pequeño espejo que utilizaba su antiguo dueño para afeitarse, o una barra de metal que pertenecia a la cuna del niño. Y tras

---

vont mourir. [...] Depuis les chênaies de la route de Berbusa ou depuis la colline du mont Cantalobos, les maisons apparaissent encore si lointaines, si diffuses et irréelles dans la poussière de la brume, que personne ne pourrait jamais imaginer, en le découvrant au loin, au bord de la rivière, qu'Ainielle n'est plus qu'un cimetière abandonné à jamais et sans espoir pour son destin.
J'ai cependant vécu jour après jour l'évolution lente et progressive de sa ruine. Pendant toutes ces années, j'ai été le seul témoin de la décomposition finale d'un village qui était peut-être déjà mort avant même ma naissance. »

[195] *Ibid.*, p. 90.
« Et aujourd'hui, au bord de la mort et de l'oubli, le cri des pierres enfouies sous la mousse et la plainte sans fin des poutres et des portes qui pourrissent, résonnent encore à mes oreilles. »

> escuchar esa revelación, el paeseante comprende que todas las casas abandonadas claman por que alguien entre por su puerta y se ponga a vivir en ellas.
>
> En Villamediana había unas trescientas casas, y casi todas habían sido abandonadas quince o veinte años antes de mi llegada. Al otro lado de la iglesia, por ejemplo, había un barrio que, en conjunto, más parecía un cementerio de casas muertas que una parte del pueblo. Era inútil esforzarse en buscar algún signo de vida entre sus calles y plazas desiertas. Nada se movía, nada se iluminaba. Allí sólo había sombras, fantasmas, silencio; y en medio de aquel silencio, el apagado clamor de las casas abandonadas que llamaban diciendo *entra, entra*, o susurrando *ven, ven*[196].

Dans cet extrait du roman de Bernardo Atxaga, le narrateur décrit le caractère insolite de ces maisons qui exhibent encore les restes de la vie quotidienne de leurs anciens propriétaires. Les maisons prennent la parole et s'insurgent contre l'abandon qu'elles ont subi, contre cet oubli, vécu comme un outrage et dont elles montrent les stigmates (*la llagas*). Ce quartier dépeuplé est comme un décor vide mais qui tient encore debout. Ces maisons de Villamediana refusent le sort qui leur est fait et leur abandon est perçu par le narrateur protagoniste comme une aberration, une injustice, qui serait réparée si l'on accédait à leur demande d'être de nouveau habitées. Le village de Villamediana est dépeuplé mais pas encore mort. Ici, les ruines portent en germe l'espoir d'une renaissance.

En revanche, dans *La lluvia amarilla*, la mort est le seul horizon possible pour le village comme pour Andrés, aucun retour en arrière n'est possible, la catastrophe est advenue. Le dernier chapitre, dans lequel le narrateur reprend la tonalité prophétique de l'*incipit* à travers l'emploi du futur, offre ainsi une vision eschatologique d'un cataclysme à l'œuvre, où la nature et le temps effacent toute trace du passage des hommes. Le rythme de la phrase soutient l'image

---

[196] Atxaga Bernardo, *Obabakoak*, ediciones B., Barcelone, 2005, p. 154-155.
« Les maisons qui n'ont jamais été habitées, ou celles qui, telles les villas des estivants, ont été construites pour n'être occupées qu'à certaines périodes de l'année, ignorent en général les fantômes. [...] En revanche, celles qui un jour ont connu la vie puis ont été abandonnées paraissent plus vides qu'elles ne le sont, et elles se mettent à parler dès qu'elles se retrouvent seules. Elles disent que la vie qu'elles ont abrité en des temps révolus n'a pas entièrement disparu et elles montrent au promeneur, comme des blessures, les vestiges qui le prouvent. Ainsi peut-il voir, s'il s'approche, quelque ustensile de cuisine traîner sur le sol, et, un peu plus loin, le petit miroir qu'utilisait son ancien maître pour se raser, ou encore une barre de métal qui appartenait au berceau du bébé. Et après avoir écouté cette révélation, il comprend que toutes les maisons abandonnées réclament que quelqu'un franchisse leurs portes et s'installe pour y vivre.
À Villamediana, il y avait environ trois cents maisons, et presque toutes avaient été abandonnées quinze ou vingt ans avant mon arrivée. De l'autre côté de l'église, par exemple, il y avait un quartier qui, dans l'ensemble, ressemblait plus à un cimetière de maisons mortes qu'à une partie du village. Il était inutile de chercher un quelconque signe de vie parmi ses rues et ses places désertes. Pas le moindre mouvement, rien n'était éclairé. Rien d'autre que des ombres, des fantômes, du silence ; et au milieu de ce silence, la clameur étouffée des maisons abandonnées qui appelaient, et qui disaient "entre, entre", ou qui chuchotaient, "viens, viens, viens...". »

d'une érosion continue où chaque grain de sable, chaque seconde qui s'écoule, entraîne toute œuvre humaine vers le néant, mettant ainsi un terme à ce que le narrateur présente comme l'appropriation illégitime de la terre et de la nature :

> Como arena, el silencio sepultará mis ojos. Como arena que el viento ya no podrá esparcir.
>
> Como arena, el silencio sepultará las casas. Como arena, las casas se desmoronarán. Oigo ya sus lamentos. Solitarios. Sombríos. Ahogados por el viento y la vegatación.
>
> Caerán poco a poco, sin ningún orden cierto, sin ninguna esperanza, arrastrando en su caída a todas las demás. Unas, irán hundiéndose despacio, muy despacio, bajo el peso del musgo y de la soledad. Otras, caerán de bruces en el suelo de repente, violenta y torpemente, como animales abatidos por las balas de un paciente e inexorable cazador. Pero todas, más tarde o más temprano, más tiempo o menos tiempo resisitiendo inútilmente, acabarán un día devolviéndole a la tierra lo que siempre fue suyo, lo que siempre ha esperado desde que el primer hombre de Ainielle se lo arrebató[197].

Les ruines s'animent et deviennent un personnage fondamental du roman. Ces maisons animées qui configurent le décor de *La Lluvia amarilla* sont donc propres à créer un pittoresque morbide, caractéristique de la littérature fantastique, et si l'espace narratif s'inscrit dans une topographie issue de la réalité, c'est pour mieux s'en distancier à travers la métamorphose du réel en univers onirique et fantastique. La description minutieuse du processus de destruction et de morcellement du village, les représentations réitérées de la dévoration des édifices, rongés par le temps et la végétation qui s'insinue impitoyablement, créent une atmosphère d'angoisse et le sentiment d'une menace latente qui accroît la tension dramatique et se concentre, à mesure que progresse le récit, autour de la maison du héros, d'où surgiront les premières manifestations du fantastique :

---

[197] Llamazares Julio, *La lluvia amarilla*, Editions Seix Barral, Barcelone, 2013, p.147.
« Tel du sable, le silence va ensevelir mes yeux. Tel du sable que le vent ne peut plus disperser.
Tel du sable, le silence enterrera les maisons. Telles du sable, les maisons s'effriteront. J'entends déjà leurs gémissements. Solitaires. Ombrageux. Noyés par le vent et la végétation.
Elles tomberont peu à peu, sans ordre précis, sans le moindre espoir, entraînant dans leur chute toutes les autres. Certaines vont sombrer lentement, très lentement, sous le poids de la mousse et de la solitude. D'autres tomberont face contre terre, soudainement, avec violence et maladresse, comme des animaux abattus par les balles d'un chasseur patient et inexorable. Mais toutes, tôt ou tard, avec plus ou moins de temps passé à résister inutilement, finiront un jour par rendre à la terre ce qui a toujours été à elle, ce qu'elle a toujours attendu depuis que le premier homme d'Ainielle le lui a enlevé. »

> Salvo la de Gavín, que un rayo atravesó de arriba abajo cuando aún prácticamente estaba intacta, el proceso de destrucción era siempre el mismo, e igual de irreparable, en cada casa. El moho y la humedad roían en silencio, primero, las paredes, más tarde, los tejados, y, luego ya, como si de una lenta lepra se tratara, el esqueleto descarnado de las vigas en que aquellos se apoyaban. Después, aparecían los líquenes silvestres, las negras garras muertas del musgo y la carcoma, y, al fin, cuando la casa entera estaba ya podrida hasta sus últimas sustancias, el viento o una nevada acababan arrumbándola. Yo escuchaba en la noche el crujido del óxido, la oscura podredumbre del moho en las paredes, sabiendo que, muy pronto, sus brazos invisibles alcanzarían también mi propia casa[198].

La voix fantomatique du narrateur guide le lecteur à travers le village, effectuant des allées et venues entre présent et passé. Les maisons en ruines deviennent alors autant de portes d'entrée dans ce passé où vivent les fantômes des habitants défunts dont la trace, encore présente, s'effacera quand disparaîtront les derniers vestiges du village. Ainsi, les télescopages entre présent et passé, qui se produisent à plusieurs reprises dans le roman, surviennent toujours au sein d'une maison et donnent lieu à l'apparition de spectres. La plus spectaculaire et horrifique de ces manifestations surnaturelles est celle qui surgit des ruines de la maison dite *casa de Sobrepuerto*. A la nuit tombée, le narrateur, qui connaît pourtant par cœur la topographie d'Ainielle et de ses alentours, se perd de façon inexplicable aux abords du village et finit par se retrouver face à des ruines de triste mémoire, celles du lieu-dit Sobrepuerto :

> Solo sé que, de pronto, al doblar una cuesta, descubrí ante nosotros las maderas quemadas y los muros caídos del viejo caserón de Sobrepuerto. […]
>
> Con sólo quince años, yo había subido allí para apagar el fuego con todos los vecinos de Ainielle y de Berbusa –recuerdo que, esa noche, las campanas de los pueblos estuvieron tocando sin descanso hasta bien entrada ya la madrugada- y todavía tenía grabados firmemente en mi memoria los bramidos brutales del ganado aprisionado

[198] *Ibid.*, p. 97-98.
« À l'exception de celle de Gavín, qui a été frappée de haut en bas par la foudre alors qu'elle était encore pratiquement intacte, le processus de destruction était toujours le même, et tout aussi irrémédiable, dans chaque maison. La moisissure et l'humidité rongeaient tout en silence, d'abord les murs, puis les toits, et enfin, telle une lente lèpre, le squelette charnu des poutres sur lesquels ils étaient posés. Puis venaient les lichens sauvages, les griffes noires et mortes de la mousse et des vers à bois, et enfin, lorsque toute la maison était pourrie jusqu'à la moelle, le vent ou une chute de neige la balayait. La nuit, j'écoutais le grincement de la rouille, le pourrissement sombre de la moisissure sur les murs, sachant que, très bientôt, ses bras invisibles atteindraient aussi ma propre maison. »

dentro de las cuadras y el lamento terrible, interminable, de aquella pobre vieja que sobrevivió aún casi una hora con el pelo y la cara totalmente calcinados. […]

Fue en ese mismo instante, cuando me disponía a levantarme para salir al camino y regresar –de nuevo me sentía con fuerzas para ello-, cuando escuché de pronto aquel lamento horrible entre los paredones calcinados de la casa. La perra empezó a aullar y un seco escalofrío me recorrió de arriba a abajo. Pese a ello, me volví hacia la casa y caminé unos pasos. Pocos, los justos solamente para verla : la vieja caminaba ya a mi encuentro, mirándome a los ojos, suplicando, como si llevara allí desde aquel día esperando a que alguien regresara a socorrerla.

[…]

La vieja estaba en todas partes. Detrás de cada cuesta. Detrás de cada árbol. Oculta en cada sombra y en cada vuelta del camino. Era inútil que siguiera corriendo porque, allí donde fuera, ella estaría esperándome, repitiendo incansable aquel lamento horrible, brutal, interminable: ¡Dadme agua y matadme !... ¡Dadme agua y matadme ![199]

Les maisons d'Ainielle gardent donc la trace des évènements qui ont marqué leur histoire. Ainsi, cette maison incendiée porte toujours en elle l'écho de la mort de ses habitants. Le spectre qui tourmente Andrés surgit de ce lieu qui semble diffuser encore une énergie mortifère, une force maléfique, des années après sa destruction par le feu. Et l'effroi qu'il provoque est intensifié par le caractère inattendu de la supplication, la seule dans le roman à être énoncée au style direct dans ce passage où n'apparaît aucun dialogue. Cette ruine est comme un spectre, de ses murs émane une survivance des événements passés, pareille à un rayonnement fossile qui projette dans le présent du récit la lueur d'un passé funeste dont elle est encore imprégnée. Les

[199] *Ibid.*, p. 132-134.
« Tout ce que je sais, c'est que, soudain, au détour d'une colline, j'ai découvert devant nous les poutres brûlées et les murs écroulés de l'ancien manoir de Sobrepuerto. [...]
Alors que je n'avais que quinze ans, j'étais monté là-haut pour éteindre l'incendie avec tous les voisins d'Ainielle et de Berbusa - je me souviens que, cette nuit-là, les cloches des villages ont sonné sans relâche jusqu'à une heure avancée du matin - et j'avais encore, à jamais gravé dans ma mémoire, le mugissement brutal des bêtes emprisonnées dans les étables, et les terribles et interminables gémissements de cette pauvre vieille femme qui avait survécu pendant près d'une heure avec les cheveux et le visage complètement brûlés. [...]
C'est à ce moment précis, alors que j'étais sur le point de me lever pour aller sur la route et revenir - je me sentais assez fort pour le faire à nouveau - que j'ai soudain entendu cet horrible gémissement entre les murs brûlés de la maison. La chienne a commencé à hurler et un frisson sec m'a parcouru l'échine. Néanmoins, je me suis tourné vers la maison et j'ai fait quelques pas. Juste un peu, juste assez pour la voir : la vieille femme marchait déjà vers moi, me regardant dans les yeux, suppliant, comme si elle était là depuis ce jour, attendant que quelqu'un revienne pour l'aider.
[...]
La vieille femme était partout. Derrière chaque pente. Derrière chaque arbre. Cachée dans chaque ombre et à chaque tournant de la route. Il était inutile pour moi de continuer à courir car, où que j'aille, elle m'attendait, répétant inlassablement cette horrible, brutale, interminable complainte : Donnez-moi de l'eau et tuez-moi... Donnez-moi de l'eau et tuez-moi! »

fantômes d'Ainielle sont l'esprit de ces ruines auxquelles le narrateur redonne une voix, en quête d'une signification à donner au monde crépusculaire qui l'entoure.

La quête du héros pour rassembler les éléments qui constituent l'esprit du lieu, pour trouver un sens à ce destin tragique est aussi une quête intime à la recherche de sa propre identité. Ermite malgré lui, le héros de *La lluvia amarilla* ne s'est pas retiré du monde pour dialoguer avec dieu. Il n'a ni homme ni dieu avec qui échanger, il n'entend aucune autre parole que celle qu'il créée en écoutant les ruines qui l'entourent et en dialoguant avec sa propre conscience. Mais cette quête contre l'oubli, destinée à restaurer la vérité cachée sous les ruines ne pourra aboutir qu'au prix d'une marginalisation absolue du héros, il se doit d'être l'alter ego humain du village d'Ainielle pour parvenir à en incarner la voix.

Une description détaillée du village nous le dépeint au sortir du premier hiver que le héros a passé seul au milieu des maisons abandonnées, la physionomie d'Ainielle se dévoile alors avec la fonte des neiges. Le narrateur constate la détérioration qu'ont subi les bâtiments lors de ce premier hiver sans habitants pour les entretenir et il décrit un espace dévasté par la bataille contre les assauts de l'hiver. La métaphore du combat contre le temps destructeur s'amorce dans cette scène :

> Bajo el manto uniforme de la nieve, Ainielle había recobrado la imagen homogénea de otro tiempo, pero, ahora, junto a las grietas y ruinas más antiguas, el sol desenterraba los fieros desgarrones que aquel último invierno había producido en muchas de las casas. Unas aparecían mordidas por el viento, con los tejados reventados y las paredes cuarteadas por crueles hendiduras. Otras, más viejas y más tiempo abandonadas–Como la de Juan Francisco o las cuadras de Acín y de Santiago–, habían sucumbido definitiva y finalmente a su derrota y ahora yacían en el suelo convertidas en un montón de piedras y maderas corrompidas por la nieve. Yo vagaba entre ellas recordando a sus dueños, entraba en los portales invadidos por las zarzas y recorría las cocinas y las habitaciones arrasadas como un general loco que regresara en solitario a las trincheras en las que todos sus soldados habían desertado o estaban muertos[200].

[200] *Ibid.*, p.56.
« Sous le manteau uniforme de la neige, Ainielle avait retrouvé l'image homogène d'un autre temps, mais maintenant, à côté des fissures et des ruines les plus anciennes, le soleil déterrait les entailles sévères que l'hiver dernier avait faites dans beaucoup de maisons. Certaines se révélaient mordues par le vent, leurs toits emportés éventrés et leurs murs fracturés par de cruelles fissures. D'autres, plus anciennes et abandonnées depuis plus longtemps - comme celle de Juan Francisco ou les écuries d'Acín et de Santiago - avaient finalement succombé à leur défaite et gisaient désormais sur le sol en un amas de pierres et de bois corrompus par la neige. Je me suis

Dans cet univers de désolation, les premiers élans du protagoniste le poussent à agir pour empêcher l'effondrement de ce village que la communauté humaine dont il est issu avait mis des années à bâtir :

> Pasé la primavera trabajando en los bancales y en el huerto y arreglando los destrozos que en la casa había causado aquel último invierno. El viento había arrancado la puerta de la cuadra y destrozado algunas losas. También tuve que reparar algunas vigas del portal, que el hielo y la humedad habían ya podrido por completo. […]
>
> Todo fue inútil sin embargo. Poco a poco fue invadiéndome el cansancio y el desánimo, la infatigable actividad de los primeros días dejó paso a un cruel y progresivo abatimiento y, así, cuando llegó el verano, me encontré ya deambulando nuevamente como un perro abandonado por el pueblo. [201][…]

L'impossibilité de mener à bien tout seul cette tâche titanesque le conduit au renoncement et dès lors, toute son activité, avant de rendre son dernier souffle, consistera à donner la parole aux ruines, à sauver de l'oubli la mémoire du lieu grâce à son récit. Le découragement du héros, coupé de tout lien social, errant sans but à travers les décombres de ce qui fut un lieu de vie, le conduit à tourner en rond dans les ruelles d'Ainielle. Cette errance lui permet aussi de dévoiler, d'une maison à l'autre, les souvenirs ou les secrets qu'elles renferment[202]. Dans le village d'Ainielle, certaines maisons semblent avoir gardé entre leurs ruines la raison de leur chute, c'est le cas de l'une des premières maisons du village à avoir été abandonnée, *la casa de Acín*.

---

promené au milieu d'elles, en me souvenant de leurs propriétaires, j'ai franchi les portes envahies par les ronces et j'ai parcouru les cuisines et les pièces rasées comme un général fou revenant seul dans les tranchées où tous ses soldats avaient déserté ou étaient morts. »

[201] *Ibid.*, p. 71.

« J'ai passé le printemps à travailler dans les terrasses et le potager et à réparer les dégâts que l'hiver dernier avait causés dans la maison. Le vent avait arraché la porte de l'écurie et brisé certaines tuiles. J'ai également dû réparer certaines des poutres de l'entrée, que la glace et l'humidité avaient déjà complètement pourries. [...]

En vain, cependant. Peu à peu, la lassitude et le découragement m'ont gagné, l'activité infatigable des premiers jours a fait place à un découragement cruel et progressif, et c'est ainsi que, l'été venu, je me suis retrouvé à errer à nouveau dans le village comme un chien abandonné. »

[202] *Ibid.*, p. 71-72.

« Yo pasaba las horas vagando por las casas, recorría las cuadras y las habitaciones y, a veces, cuando el anochecer se prolongaba mansamente entre los árboles, encendía una hoguera con tablas y papeles y me sentaba en un portal a conversar con los fantasmas de sus antiguos habitantes. Pero las casas no sólo estaban llenas de fantasmas, el polvo y las arañas cegaban las ventanas y, en las habitaciones, la humedad y el olvido espesaban el aire hasta hacerlo irrespirable. Todo estaba en función del tiempo que llevaran ya cerradas. Las había aún intactas, como la de Aurelio Sasa, con los armarios y las mesas en sus sitios y las camas recién hechas, tal si esperaran todavía, igual que perros fieles, el regreso imposible de unos dueños que hacía varios años habían decidido abandonarlas. Otras en cambio como la de Juan Francisco o como la antigua casa de la escuela, yacían en el suelo completamente hundidas, con las paredes desplomadas y los muebles sepultados bajo un montón de escombros y de líquenes. »

Le narrateur raconte qu'à l'époque où il était lui-même un enfant, Acín et sa femme vivaient dans cette maison, située en lisière du village, avec leur jeune fils, et il se rappelle des rumeurs glaçantes qui circulaient dans Ainielle concernant le sort qui était fait à cet enfant. Le fils d'Acín était maltraité, disait-on, par ses parents qui le tenaient enfermé nuit et jour pour que nul ne puisse voir sa difformité et son rachitisme, et ce jusqu'à sa mort. Depuis lors, la maison a gardé en quelque sorte un pouvoir de malfaisance, comme le suggère l'épisode suivant, qui narre la mésaventure subie par le héros le jour où il s'approcha des ruines de cette bâtisse :

> Yo había pasado muchas veces junto a ella sin atreverme a entrar. La puerta y las ventanas seguían conservando sus férreas cerraduras, y auque la vieja cuadra había sucumbido a aquel último invierno _y, con ella, la sombra del niño condenado a vivir como uno más entre los animales_, la soledad del caserón y su mutismo impenetrable continuaban rodeándole de un trágico miserio y de una inexplicable y sórdida atracción. Aquella tarde, sin embargo, sólo el azar me llevó allí. […] Yo subía la cuesta, de regreso hacia el pueblo, y me detuve a descansar en el portal. Seguramente era la primera vez que me sentaba allí: al lado de la puerta, sobre la vieja piedra en la que, en otro tiempo, acostubraban a sentarse Acín y su mujer.[…] Apoyado en la pared, con la perra a mis pies y el cigarro apagándose en los labios, recuerdo que empezaba a quedarme adormecido […] cuando, de pronto, sentí un dolor agudo en una mano. En un primer instante, pensé que habría sido alguna púa de espino que se me habría prendido de la chaqueta o el pantalón. Pero, en seguida, oí aquel siseo frío, viscoso, inconfundible, que se arrastraba por el suelo entre mis pies. Salté como un resorte de mi asiento justo cuando la perra comenzaba ya a ladrar: los pelos erizados de repente, los dientes contraídos, las patas arañando las piedras del portal. Pese a la rapidez con la que todo había ocurrido, aún tuve tiempo de ver cómo la víbora se deslizaba lentamente por debajo de la puerta y se perdía para siempre en las profundidades insondables de la casa[203].

[203] *Ibid.*, p. 73-75.
« J'étais passé devant elle à de nombreuses reprises sans oser y entrer. Sa porte et ses fenêtres gardaient encore leurs verrous de fer, et si la vieille étable avait succombé à ce dernier hiver - et avec elle l'ombre du garçon condamné à vivre comme s'il n'était qu'un animal parmi les autres - la solitude de la maison et son silence impénétrable continuaient à l'entourer d'une tragique misère et d'une attraction inexplicable et sordide. Cet après-midi-là, cependant, c'est le hasard qui m'a amené là. Je marchais sur la côte, sur le chemin du retour vers le village, et je me suis arrêté pour me reposer à l'entrée. C'était probablement la première fois que je m'asseyais là : à côté de la porte, sur la vieille pierre sur laquelle Acín et sa femme avaient l'habitude de s'asseoir [...] Appuyé contre le mur, avec le chien à mes pieds et la cigarette qui s'éteignait sur mes lèvres, je me souviens que je commençais à m'assoupir [...] quand, soudain, j'ai ressenti une vive douleur dans une main. Au début, j'ai pensé qu'il devait s'agir d'une épine qui s'était accrochée à ma veste ou à mon pantalon. Mais immédiatement, j'ai entendu ce sifflement froid, gluant et inimitable qui rampait sur le sol entre mes pieds. Je me suis levé comme un ressort de mon siège juste au moment où le chien s'est mis à aboyer, ses poils se dressant soudain sur sa tête, ses dents serrées, ses pattes

La piqure infligée au vieil homme provoque un sursaut de tension dramatique et le héros va devoir passer des jours et des nuits à lutter contre les effets du venin. La fièvre violente et les bouffées délirantes qui l'accompagnent le plongent dans la douleur et l'angoisse et produisent en lui des visions cauchemardesques mettant en scène l'enfant mort. Andrés, qui survit donc à cette morsure de vipère, ne s'aventurera du côté de la maison d'Acín qu'une dernière fois seulement, pour y apercevoir, entre les ruines, le lit de l'enfant martyre et la preuve matérielle, surgie d'un autre temps, du bien-fondé de ces rumeurs entendues dans l'enfance.

> Sólo después de tres o cuatro años, una noche de invierno en la que el agua y la ventisca habían acabado finalmente de arrumbarla, me asomé con la linterna entre los muros arruinados. Era noche cerrada. El viento removía los escombros y la lluvia me cegaba. Pero, a pesar de todo, a pesar de la noche, a pesar de la lluvia y del temor que me embargaba, a la luz de la linterna aún pude ver, entre las vigas y las tejas derrumbadas, una cama de niño casi intacta. Cuatro gruesas correas colgaban de sus barras –como dispuestas todavía a amarrar a alguien en la cama-y, en medio del colchón, una piara de víboras había hecho su nido entre la lana[204].

Cette découverte, qui survient à la faveur de l'effondrement de la maison, produit une vision saisissante, et, en dépit de son caractère assez invraisemblable, cet épisode a une portée symbolique significative. Cette image évoque la permanence du lien entre passé et présent et suggère que le mal (incarné ici par les vipères qui symbolisent les souffrances qu'Acín et sa femme ont infligées à leur fils), ne s'efface pas au fil des ans, mais demeure dans le lieu qui l'a abrité. La présence du narrateur-témoin a permis que le mal resurgisse des entrailles de cette maison où il était resté enfoui pendant des années, ainsi le crime aussi laisse des traces qui agissent sur le présent. Cet épisode apparaît comme une parabole pour illustrer ce qui a conduit à la chute de la société paysanne d'Ainielle, le venin qui se cachait au cœur d'un foyer, le mal que les villageois ne souhaitaient pas affronter et feignaient d'ignorer s'est insinué dans

---

griffant les pierres de la porte. Malgré la vitesse à laquelle tout s'est passé, j'ai quand même eu le temps de voir la façon dont la vipère s'est lentement glissée sous la porte et s'est perdue à jamais dans les profondeurs insondables de la maison. »

[204] *Ibid.*, p. 81.

« Ce n'est qu'au bout de trois ou quatre ans, par une nuit d'hiver où l'eau et les bourrasques avaient fini par la détruire, que j'ai regardé à travers ses murs en ruine avec ma torche. Il faisait sombre. Le vent remuait les débris et la pluie m'aveuglait. Mais malgré tout, malgré la nuit, malgré la pluie et la peur qui me tenaillait, à la lumière de la lanterne, j'ai finalement pu voir, parmi les poutres et les tuiles effondrées, un lit d'enfant presque intact. Quatre sangles épaisses pendaient de ses barreaux - comme si elles étaient encore prêtes à attacher quelqu'un au lit - et, au milieu du matelas, une couvée de vipères avait fait son nid dans la laine. »

l'ensemble de la communauté qui, par son inaction coupable, est devenue complice d'un infanticide. Andrés est en quelque sorte celui qui rachète, par sa souffrance, la culpabilité du village. Cette première victoire du héros contre la mort se prolonge alors dans un long combat contre le temps et les meurtrissures qu'il inflige au village. L'espace d'Ainielle devient de plus en plus hostile pour le héros à mesure que les ruines progressent et cette pénétration d'éléments mortifères gagne du terrain jusqu'à ce que la maison du narrateur soit touchée elle-aussi.

> Pero hasta que una grieta abierta en la ventana de la cuadra me avisó de que las vigas del pajar empezaban a ceder, no llegué realmente a sospechar que la herrumbre y la muerte habían penetrado en esta casa. Cuando lo deccubrí, me quedé desconcertado, confuso, sorprendido, incapaz de comprender que pudiera derrumbarse antes, incluso, de que yo la abandonase. […] Un día de diciembre, hará ahora cuatro años, el pajar se vino abajo. La podredumbre había minado por completo la estructura del tejado y el agua y la ventisca habían terminado de arrumbarlo. Saqué las pocas cosas que allí había-la leña, los aperos, las arcas donde un día se guardaran la harina y el forraje del ganado-y las amontoné por las habitaciones de la casa dispuesto a librar ya, atrincherado entre sus muros, la que, sin duda, había de ser mi última batalla[205].

Pour Andrés, la défense de cet espace paradoxal qu'est le village, à la fois espace vital et cimetière privé, constitue désormais la justification de son existence même. La survie d'Ainielle devient donc son seul horizon et le fondement de sa bataille pour sa propre survie. Car son village, (et sa maison en particulier) est tout ce qui rattache le héros à l'humanité, une humanité qui n'existe pratiquement plus pour lui que dans ses souvenirs, mais il est aussi le symbole de tout ce qui l'en sépare car c'est à cause de sa volonté de lui demeurer fidèle qu'il finit par vivre en marginal. Ainsi, comme pour donner un sens à cette situation inhumaine qui condamne le héros à errer au milieu des fantômes du passé, celui-ci finit par choisir délibérément de se retrancher dans son domaine, il fait sien cet exil imposé, et décide de rompre tout lien social avec les habitants des bourgs voisins. Il est devenu le gardien du domaine d'Ainielle qu'il défend contre toute intrusion, contre celle même des anciens habitants, comme dans cette scène

---

[205] *Ibid.*, p. 99.
« Mais ce n'est que lorsqu'une fente ouverte dans la fenêtre de l'écurie m'a fait comprendre que les poutres du grenier à foin commençaient à céder que j'ai vraiment réalisé que la rouille et la mort étaient entrées dans cette maison. Lorsque je l'ai découvert, je me suis senti déconcerté, confus, surpris, incapable de comprendre qu'elle puisse s'effondrer avant même que je ne l'abandonne. Un jour de décembre, il y a quatre ans maintenant, le grenier à foin s'est effondré. La pourriture avait complètement sapé la structure du toit, et l'eau et le vent l'avaient définitivement endommagé. J'ai sorti les quelques affaires qui s'y trouvaient - le bois de chauffage, les outils, les coffres où l'on gardait jadis la farine et le fourrage pour le bétail - et je les ai empilés dans les pièces de la maison, prêt à livrer, retranché entre ses murs, ce qui devait être ma dernière bataille. »

où l'un d'eux, Aurélio, revient au village pour emporter les quelques objets utiles restés dans sa maison :

> Desde la noche en que mi madre apareció por vez primera, tampoco nunca volví a salir de Ainielle. […] No me gustaba dejar el pueblo solo mucho tiempo. Temía que, en mi ausencia, volviera a repetirse lo que un día ya ocurriera mientras yo estaba en el monte con la perra.
>
> Fue una tarde de agosto, hace ya cinco años […]. Recuerdo aquellas nubes que subían lentamente desde Espierre y aquel resplandor negro que me obligó hacia el mediodía a regresar a Ainielle antes de tiempo. […] Todavía lejos, desde el camino viejo de las bordas de Motechar, descubrí ya el caballo atado ante el portal de casa Aurelio. […] Lentamente, abriéndome camino contra el viento, me adentré entre las casas decidido a saber quién estaba y qué hacía en la de Aurelio. No tardé mucho en saberlo. […] Varios muebles se apoyaban a ambos lados de la puerta y, en medio de la calle, un montón de herramientas esperaba ser guardado en algún saco. […] Cuando me vio, Aurelio se quedó paralizado. Hizo un gesto impreciso con la mano, como si fuera a saludarme –después de tantos años-, pero mi frialdad le hizo entender que no obtendría respuesta por mi parte. […] Me eché a un lado y le apunté sin dejar un solo instante de mirarle. […] Le obligué a que se marchara sin cruzar una palabra ni dejarle llevar nada. Y cuando al fin se hubo perdido tirando el caballo entre los árboles, disparé contra la lluvia para hacerle comprenderque jamás debía volver, porque éstos ya no eran ni su casa ni su pueblo[206].

Les contacts d'Andrés avec les habitants des villages voisins s'espacent et sa marginalisation devient totale lorsque, durant un rude hiver, le héros se retrouve à cours de vivres et décide, poussé par la faim, de demander de l'aide aux villageois de Berbusa qui lui ferment leur porte.

---

[206] *Ibid.*, p. 112-114.

« Depuis la nuit où ma mère est apparue pour la première fois, je n'ai jamais plus quitté Ainielle. Je n'aimais pas laisser le village seul pendant longtemps. J'avais peur que, en mon absence, ce qui s'était déjà produit un jour alors que j'étais dans les montagnes avec le chien ne se reproduise.

C'était un après-midi d'août, il y a cinq ans [...]. Je me souviens de ces nuages qui s'élevaient lentement depuis Espierre et de cette lueur noire qui m'a obligé, vers midi, à retourner à Ainielle plus tôt que prévu. [...] Encore au loin, depuis l'ancienne route des fermes de Motechar, je découvris déjà le cheval attaché devant le portail de la maison d'Aurelio. [...] Lentement, avançant contre le vent, je me suis frayé un chemin entre les maisons, bien décidé à découvrir qui était là et ce qu'il faisait chez Aurelio. Il ne m'a pas fallu longtemps pour le découvrir. [...] Plusieurs meubles étaient appuyés de chaque côté de la porte et, au milieu de la rue, un tas d'outils attendait d'être rangé dans un sac. [...] Quand il m'a vu, Aurelio s'est figé. Il a fait un vague geste de la main, comme pour me saluer - après tant d'années - mais ma froideur lui a fait comprendre qu'il n'obtiendrait aucune réponse de ma part. [...] Je me suis écarté et je l'ai pointé du doigt sans le quitter des yeux un seul instant. [...] Je l'ai forcé à partir sans dire un mot et sans le laisser emporter quoi que ce soit. Et quand enfin il disparaissait entre les arbres en trainant son cheval, j'ai tiré un coup de carabine contre la pluie pour lui faire comprendre qu'il ne devait plus jamais revenir, car ce n'était plus ni sa maison ni son village. »

La rupture d'Andrés avec le monde des hommes est alors consommée, le rejet dont il est victime fait de lui un paria et un homme coupé du langage, muré pour toujours dans le silence de sa retraite. Ce vieil homme solitaire n'inspire aucune pitié, juste de la crainte. Il rappelle ainsi la figure de l'homme sauvage du moyen-âge, l'absence de liens sociaux lui fait rejoindre les frontières de l'animalité. Le seul compagnon d'Andrés durant ses années d'isolement est sa chienne et, à la fin du roman, l'identification du héros avec cet animal domestique est un thème qui revient avec insistance :

> Los perros de Berbusa salieron a mi encuentro en el camino y ya no me dejaron, mientras permanecí en el pueblo, ni un segundo. […] Parecía como si, al igual que en tantos otros pueblos del contorno, sus vecinos también se hubieran ido y los perros fueran ya los únicos que allí permanecían defendiendo las casas y los bienes de unos dueños que ni siquiera se habían preocupado de pegarles un tiro antes de irse. […] Durante largo rato deambulé como si fuera un perro más por las calles solitarias y vacías. […]
>
> Me dejaron aquí completamente solo, abandonado, royendo como un perro mi propia soledad y mis recuerdos[207].
>
> ¿O qué soy yo, sino ya más que un perro ? ¿Qué he sido yo estos años, aquí solo, sino el perro más fiel de esta casa y de Ainielle ?
>
> Durante todos estos años, aquí solo, olvidado de todos, condenado a roer mi memoria y mis huesos, he guardado día y noche los caminos de Ainielle, sin permitir que nadie se acercase al pueblo. Durante todos estos años, aquí solo, igual que un perro, he visto transcurrir los días y los meses esperando que un día se acordase de mí el único que puede hacer conmigo lo que yo he hecho esta mañana con la perra[208].

---

[207] *Ibid.*, p. 157.
« Les chiens de Berbusa sont venus à ma rencontre sur la route et ne m'ont pas quitté pendant tout le temps que j'ai passé dans le village. [...] Il semblait que, tout comme dans tant d'autres villages des environs, les habitants étaient partis eux-aussi et que les chiens étaient les seuls à être restés là, défendant les maisons et les biens des propriétaires qui n'avaient même pas pris la peine de les abattre avant de partir. [...] Pendant longtemps, j'ai erré comme si j'étais un chien de plus dans les rues solitaires et vides.
Ils m'ont laissé ici complètement seul, abandonné, rongeant comme un chien ma propre solitude et mes souvenirs. »

[208] *Ibid.*, p. 157-159.
« Mais que suis-je désormais sinon un chien ? Qu'ai-je été toutes ces années, ici tout seul, sinon le chien le plus fidèle de cette maison et d'Ainielle ?
Durant toutes ces années, ici tout seul, oublié de tous, condamné à ronger ma mémoire et mes os, j'ai gardé jour et nuit les chemins d'Ainielle, sans permettre à quiconque d'approcher le village. Pendant toutes ces années, ici tout seul, comme un chien, j'ai regardé passer les jours et les mois, en espérant qu'un jour, il se souviendra de moi, celui-là seul qui pourra me faire ce que j'ai fait au chien ce matin. »

Dans l'avant dernier chapitre, le narrateur précise l'identité de ce personnage dont il attend la venue afin qu'il lui porte ce coup de grâce qu'il attend comme une délivrance, reproduisant ainsi le geste qu'il a lui-même accompli auprès de sa chienne. Il évoque alors une représentation allégorique de la mort sous les traits d'un personnage énigmatique à l'identité incertaine, sorte de loup solitaire, dont on ne sait s'il renferme un pouvoir divin ou diabolique, s'il est une créature humaine ou animale, et dont la seule désignation précise est fournie par son nom : « le chasseur de chiens » :

> Nunca le tuve miedo. Ni siquiera de niño, ni siquiera la noche en que la lluvia amarilla me enseñó su secreto.
>
> Nunca le tuve miedo porque siempre supe que él también es un pobre y solitario cazador de perros viejos.
>
> […]
>
> Pero a él nunca le tuve miedo. A él, al cazador de perros, le he llamado muchas veces en la noche, a lo largo de todos estos años, pidiéndole que hiciera conmigo de un avez lo que yo he hecho esta mañana con la perra[209].

Au milieu des ruines ne vivent que ceux que la société a exclu, c'est aussi ce qui se révèle dans le susdit roman de Bernardo Atxaga. Dans le quartier en ruines de Villamediana, qu'il croyait totalement vide, le narrateur découvre l'existence d'un habitant solitaire, qui se fait appeler Enrique de Tassis, et avec lequel il se liera d'amitié. A l'image des ruines qui l'abritent et qui le cachent au reste du monde, ce personnage est un être fragile, amoindri physiquement par le nanisme qui fait de lui un monstre, un être touché par la fatalité et condamné à la souffrance. Le narrateur décrit un personnage marginal par son physique et également en rupture avec ses semblables avec lesquels il n'entretient que de très rares contacts et qui vit seul en compagnie de sa chatte, Claudia. Tassis sympathise avec le narrateur qui, par son statut d'étranger dans le village, est d'une certaine façon plus proche de lui (« *-Si viene los viernes charlaré con usted con mucho gusto. Usted es un hombre culto. No como esos campesinos brutos del pueblo*.» dit-il au narrateur). Sa relation amicale avec le narrateur, faite de promenades au cours desquelles les deux hommes prennent l'habitude de commencer la conversation en commentant

---

[209] *Ibid.*, p. 161-162.
« Je n'en ai jamais eu peur. Pas même quand j'étais enfant, pas même la nuit où la pluie jaune m'a appris son secret. Je n'ai jamais eu peur de lui car j'ai toujours su que lui aussi est un pauvre et solitaire chasseur de vieux chiens.
[...]
Mais je n'ai jamais eu peur de lui. Lui, le chasseur de chiens, je l'ai appelé plusieurs fois en pleine nuit, pendant toutes ces années, pour lui demander de faire immédiatement avec moi ce que j'ai fait ce matin avec le chien. »

l'étymologie d'un mot, va révéler combien sont profonds la solitude et le désespoir de Tassis. La dernière visite du narrateur apparaît comme une annonce de sa disparition programmée, l'homme se suicidera avant la fin de l'hiver :

> Al día siguiente, entré en el barrio de las casas abandonadas y llamé a la puerta de la casona rodeada de ortigas.
>
> Tuve que aguardar mucho tiempo hasta que se abrió la puerta, aún más que aquella primera vez que fui con Daniel. Además, sólo entreabrió.
>
> -¿Qué tal le va la vida, Tassis ? -le saludé.
>
> -Como siempre –me respondió. Pero estaba mucho más delgado y, cosa rara en él, tenía el pelo largo y despeinado.
>
> Trató de excusarse por no haber acudido al bosque. Dijo que hacía demasiado frío para andar de paseo […]. Yo le propuse buscar otro lugar donde poder conversar.
>
> -Mejor lo dejamos para la primavera. Además, hablando no se soluciona nada.
>
> Me pareció que estaba deseando cerrar la puerta, y me despedí diciéndole que en el caso de que él quisiera, seguiríamos una vez pasado el invierno. Pero yo mismo daba aquello por imposible. Tenía pensado marcharme de Villamediana aquellas Navidades.
>
> -¿Sabe cuándo fue empleada por primera vez la palabra *desolación* ? –oí cuando salía de los soporales.
>
> -No –le dije deteniéndome.
>
> -En mil seiscientos doce.
>
> -No tendría que interesarse en esa clase de palabras –le aconsejé. Sonrió y luego cerró la puerta[210].

---

[210] Atxaga, Bernardo, *Obabakkoak*, ediciones B., Barcelone, 2005, p. 171-172.
« Le lendemain, je pénétrai dans le quartier des maisons abandonnées et sonnai à la porte de la bâtisse entourée d'orties.
Je dus attendre longtemps avant que la porte ne s'ouvre, encore plus longtemps que la première fois, lorsque j'y étais allé avec Daniel. En outre, il ne fit que l'entrouvrir.
-Comment ça va, Tassis ? -lui dis-je.
-Comme d'habitude, me répondit-il. Mais il était beaucoup plus mince et, chose rare chez lui, ses cheveux étaient longs et ébouriffés.
Il chercha à s'excuser de ne pas être venu en forêt. Il dit qu'il faisait trop froid pour aller se promener [...]. J'ai suggéré que nous trouvions un autre endroit où nous pourrions bavarder.
-Mieux vaut attendre jusqu'au printemps. En plus, on ne résout rien en parlant.
Il me sembla qu'il avait hâte de fermer la porte, et je le quittai, en lui disant que s'il le souhaitait, nous reprendrions nos habitudes une fois l'hiver passé. Mais je savais bien que ce serait impossible. J'avais l'intention de quitter Villamediana à Noël.
Savez-vous quand le mot *désolation* a été utilisé pour la première fois ? -Entendis-je au moment où je sortais de dessous les arcades.
-Non, lui dis-je en m'arrêtant.
-En mille six cent douze.
-Vous ne devriez pas vous intéresser à ce genre de mots, lui conseillai-je. Il sourit puis referma la porte. »

La solitude de ce personnage renvoie à l'indifférence et à l'absence de compassion de la communauté qui ostracise certains habitants, au mépris de toute notion de solidarité villageoise. De même, la marginalité du héros de *La lluvia amarilla* permet de pointer les manquements de la communauté qui ignore ce vieil homme. Et les ruines de sa maison vont être le dernier témoignage de cet abandon. Coupé de la société des hommes, exclu du langage et réduit au statut de bête sauvage, Andrés n'a face à lui qu'un territoire. Cet environnement qu'il habite et avec lequel il interagit est l'unique miroir dans lequel il peut observer l'effet de ses actes et trouver la preuve tangible de son existence, en dehors de cet espace physique, toute preuve de son identité se trouve reléguée au rang d'illusion. Aussi, lorsque ce paysage devient peu à peu irréel[211], la demeure du héros représente le noyau essentiel, l'unique refuge, la dernière incarnation d'une unité face à la fragmentation de l'être et par conséquent à la folie qui le menace. La maison, par métonymie, représente l'individu. Elle est un espace de l'intimité, qui prodigue chaleur et protection à ses occupants, elle constitue le noyau d'une socialisation originelle et elle symbolise aussi l'union entre l'homme et son environnement naturel et social, l'attachement de l'individu à un territoire et à un groupe humain. Elle est ainsi le lieu de la construction identitaire, l'emblème de la mémoire familiale et du patrimoine. Ainsi le nom du narrateur, « Andrés, el de Casa Sosas », qui n'est révélé qu'à la toute fin du roman, souligne le lien essentiel entre le personnage et sa maison. C'est donc dans la maison du narrateur que vont survenir les coups de théâtre liés à cette pérennité du passé, c'est là que vont apparaître les premiers fantômes du récit. La cuisine, avec son âtre, incarne l'âme de la maison et constitue le principal décor de ces apparitions surnaturelles. La première d'entre elles est celle de la femme du narrateur, Sabina, qui s'est suicidée, laissant son mari définitivement seul au monde, sans plus aucune autre compagnie humaine dans Ainielle. Le fantôme de Sabina surgit quelques jours après sa mort, à travers une photo d'elle, prise sur le quai de la gare de Huesca le jour où elle et son mari firent leurs adieux à leur fils aîné Camilo, parti à la guerre pour ne plus jamais en revenir. En regardant ce portrait sur un mur de la cuisine, le héros ressent la présence physique de sa femme défunte :

> Nada rompía la fisonomía familiar de la cocina en torno a mí. Pero al trasluz atormentado de las llamas, sobre el respaldo el escaño ya vacío para siempre, los ojos

[211] Llamazares Julio, *La lluvia amarilla,* Seix Barral, Barcelone, 2013, p. 141: "Lentamente, al principio, y, luego ya, al ritmo en que los días pasaban por mi vida, todo a mi alrededor se ha ido tiñendo de amarillo como si la mirada no fuera más que la memoria del paisaje y el paisaje un simple espejo de sí mismo." « Lentement, d'abord, puis, au rythme des jours qui défilaient dans ma vie, tout ce qui m'entourait se teintait de jaune, comme si le regard n'était que la mémoire du paysage et le paysage un simple miroir de lui-même. »

de sabina me miraban fijamente, perseguían insistentes a los míos como si aún siguieran vivos en aquel viejo papel.

Poco a poco, a medida que la noche fue avanzando, la presencia de la fotografía empezó a hacerse más molesta y obsesiva cada vez. […] Los ojos amarillos de Sabina me miraban. Su soledad antigua se extendía como una mancha húmeda por toda la pared. Pronto entendí que la tranquilidad y el sueño de horas antes serían ya imposibles mientras aquel viejo retrato siguiera frente a mí.

[…] Cogí el retrato entre las manos y lo miré otra vez: Sabina sonreía con una gran tristeza, sus ojos me miraban como si aún pudieran ver. Y, en la desolación extrema de auquel andén vacío -vacío para siempre-, su soledad de entonces atravesó mi corazón. Sé que nadie jamás me creería, pero, mientras se consumía entre las llamas, su voz inconfundible me llamaba por mi nombre, sus ojos me miraban pidiéndome perdón.

Aterrado, salí de la cocina. Cerré la puerta a mis espaldas y me hundí en la oscuridad. Casi instantáneamente, un frío inexplicable me invadió. La casa estaba helada, cargada de amenazas, cuajada de silencio y de humedad. En medio del pasillo, me detuve. El eco de las llamas se había sofocado, pero la voz sonaba ahora de nuevo junto a mí. Atravesado por el pánico, miré a mi alrededor. […] Un sudor frío me recorrió la cara. Una descarga seca me paralizó. En la pared del fondo del pasillo, junto a un antiguo y olvidado calendario, Sabina me miraba nuevamente, sentada a mi derecha en el escaño, en un viejo retrato de los dos. Sin pensarlo un instante, lo arranqué de su sitio y me abalancé por la escalera hacia la habitación. Había comprendido que debía actuar con rapidez[212].

Les portraits photographiques de Sabina prennent donc vie et permettent à la défunte de regarder son mari depuis l'au-delà et surtout de lui parler. Ces manifestations surnaturelles

[212] *Ibid.*, p. 43-45.

« Rien ne modifiait la physionomie familière de la cuisine et de tout ce qui m'entourait. Mais dans l'éclat tourmenté des flammes, sur le dossier du banc désormais vide pour toujours, les yeux de Sabina me fixaient, poursuivant avec insistance les miens comme s'ils étaient encore vivants à l'intérieur de ce vieux papier.

Peu à peu, au fil de la nuit, la présence de la photographie devint de plus en plus inquiétante et obsessionnelle. Les yeux jaunes de Sabina me fixaient. Sa solitude ancienne se répandait comme une tache humide sur le mur. Je compris bientôt que la tranquillité et le sommeil des heures précédentes seraient impossibles tant que ce vieux portrait resterait devant moi.

[...] Je pris le portrait dans mes mains et le regardai à nouveau : Sabina souriait avec une grande tristesse, ses yeux me regardaient comme s'ils pouvaient encore voir. Et, dans l'extrême désolation de ce quai vide - vide pour toujours - sa solitude d'alors transperça mon cœur. Je sais que personne ne me croira jamais, mais, alors qu'il brûlait dans les flammes, sa voix inimitable appelait mon nom, ses yeux me regardaient en me demandant pardon.

Terrifié, je quittai la cuisine. Je fermai la porte derrière moi et plongeai dans l'obscurité. Presque instantanément, un frisson inexplicable m'envahit. La maison était glaciale, lourde de menaces, épaisse de silence et d'humidité. Au milieu du couloir, je m'arrêtai. L'écho des flammes s'était éteint, mais la voix résonnait à nouveau à côté de moi. Paniqué, je regardai autour de moi. Une sueur froide perla sur mon visage. Un brusque frisson me paralysa. Sur le mur au bout du couloir, à côté d'un vieux calendrier oublié, Sabina me fixait à nouveau, assise à ma droite sur le banc, sur un vieux portrait de nous deux. Sans réfléchir, je le retirai de son emplacement et me précipitai dans les escaliers jusqu'à la chambre. J'avais compris que je devais agir rapidement. »

provoquent immédiatement une intensification de la tension dramatique, elles suscitent chez Andrés une réaction de panique qui va crescendo et qui finalement le pousse à fuir la maison après avoir réuni tous les objets personnels de sa femme pour les enterrer dans le jardin. Ici, le recours au surnaturel traduit le caractère insoutenable de cette perte de l'enfant disparu à la guerre, la douleur des parents meurtris se matérialise, elle traverse l'image sur laquelle elle était imprimée et déborde la mémoire qui la retenait jusqu'alors et qui ne peut plus la contenir. Alors, les murs suintent et les voix s'échappent comme si, loin de s'apaiser avec le temps, la douleur s'était démultipliée.

Par ailleurs, le foyer, l'âtre joue également un rôle symbolique essentiel dans le roman de Llamazares. Les moments d'immobilité du narrateur auprès du feu sont paradoxalement source de rebondissements narratifs et le rôle actif de cet élément en fait un motif essentiel du roman. Le feu est l'élément central autour duquel se sont organisées les sociétés archaïques, c'est lui qui, à l'aube de l'humanité a permis la naissance du langage, apparut lorsque les premiers ancêtres des hommes se sont rassemblés autour d'un foyer pour cuire et partager la viande et se protéger des prédateurs. Cette puissance originelle du feu est présente dans le roman où il revêt une fonction symbolique essentielle. Il est d'une part l'élément vital qui apporte au protagoniste la chaleur indispensable à sa survie dans le rude hiver aragonais, il représente aussi la flamme qui met la pensée en mouvement et donne vie à la mémoire, il est enfin le centre qui abrite l'esprit des morts. On le voit notamment lorsqu'Andrés évoque le souvenir de son fils Camilo, disparu peu après son départ pour la guerre :

> En realidad, la sombra de Camilo jamás había llegado a desaparecer definitivamente de la casa. Antes por el contrario, vagaba por los cuartos y las habitaciones y, en las noches de invierno, ardía entre los troncos proyectando su aliento a nuestro alrededeor[213].

Le feu réunit les hommes et c'est là, autour de la cheminée, qu'Andrés retrouve naturellement ses parents. Le fantôme de la mère du narrateur se présente une nuit dans la cuisine sous une apparence absolument identique à celle qu'elle avait de son vivant, comme si la mort n'avait rien altéré en elle :

---

[213] *Ibid.*, p. 64.
« En réalité, l'ombre de Camilo n'avait jamais vraiment disparu de la maison. Au contraire, elle se promenait dans les pièces et les chambres et, les nuits d'hiver, elle brûlait au milieu des bûches, projetant son souffle tout autour de nous. »

> Hasta esa noche, yo dudaba todavía de mis ojos y de las propias sombras y silencios de la casa. […] Pero, esa noche, la realidad se impuso, brutal e incontestable, a cualquier duda. Esa noche, cuando mi madre abrió la puerta y apareció de pronto en mitad de la cocina, yo estaba allí, sentado junto al fuego, frente a ella, despierto y desvelado igual que ahora, y, al verla, ni siquiera sentí miedo.
>
> Pese a los años transcurridos, apenas me costó reconocerla. Mi madre seguía igual a como yo la recordaba, exactamente igual que cuando estaba viva y deambulaba día y noche por la casa atendiendo al ganado y a toda la familia. […] Y, ahora, sentada en el escaño, junto al fuego, inmóvil y en silencio, igual que siempre, parecía haber venido a demostrarme que era el tiempo, y no ella, el que realmente estaba muerto[214].

Le narrateur décrit l'apparition de ce fantôme non pas comme s'il s'agissait d'un fait extraordinaire, en rupture avec la normalité, mais au contraire comme une chose naturelle. Il insiste sur le caractère ordinaire de la scène (comme le souligne la réitération du mot *igual*). En présence de ce fantôme-là, le héros n'est pas pris d'un mouvement de panique, comme lors de l'épisode du portrait de Sabina et au contraire, il accepte la visite de cette mère morte. La scène est silencieuse et les protagonistes restent statiques. Cette relation apaisée avec la mort suggère que le héros consent désormais à ce que surgissent ses souvenirs, qui ne sont plus seulement source de souffrance. La dernière phrase de la citation, *parecía haber venido a demostrarme que era el tiempo, y no ella, el que realmente estaba muerto* insinue également que la vie paysanne qu'incarne cette mère défunte, bien qu'incompatible avec le temps et les changements qu'il a entraînés dans la société est néanmoins un mode de vie qui reste vivant et viable. Ce temps qui est mort est celui de la vie d'une communauté villageoise dont le fonctionnement était fondé sur une répartition des travaux et une solidarité entre ses membres mais ce modèle social, lui, ne demande qu'à vivre. Cependant, le narrateur précise aussitôt que cette idée n'est qu'un mirage et les retrouvailles entre le dernier des paysans d'Ainielle et sa mère défunte ne se prolongent finalement que dans le silence et la mort :

---

[214] *Ibid*., p.101-102.
« Jusqu'à cette nuit, je doutais encore de mes yeux ainsi que des ombres et des silences de la maison. Mais, cette nuit-là, la réalité s'est imposée, brutale et incontestable, au-dessus de tout soupçon. Cette nuit-là, quand ma mère a ouvert la porte et est apparue soudainement au milieu de la cuisine, j'étais là, assis au coin du feu, face à elle, éveillé et insomniaque comme à présent, et, en la voyant, je n'ai même pas eu peur.
Malgré les années qui avaient passé, je n'eus aucun mal à la reconnaître. Ma mère était toujours la même que dans mon souvenir, exactement la même que lorsqu'elle était vivante et qu'elle déambulait jour et nuit autour de la maison pour s'occuper du bétail et de toute la famille. [...] Et maintenant, assise sur le banc près du feu, immobile et silencieuse comme toujours, elle semblait être venue pour me prouver que c'était le temps, et non elle, qui était vraiment mort. »

> […] Durante toda la noche, mi madre y yo permanecimos en silencio contemplando cómo el fuego consumía las aliagas y, con ellas, los recuerdos. Después de tantos años, después de tanto tiempo separados por la muerte, los dos estábamos de nuevo frente a frente, sin atrevernos, pese a ello, a reanudar una conversación interrumpida bruscamente hacía mucho tiempo. […]
>
> Pero, en ningún momento, sentí miedo. Ni un solo instante dejé que me invadiera la sospecha de que mi madre había venido para velar mi propia muerte. Sólo al amanecer, cuando una tibia luz me despertó de pronto sentado todavía junto al fuego y comprobé que ella no estaba ya conmigo en la cocina, un negro escalofrío me recorrió por vez primera al recordarme el calendario que aquella que se iba tras los árboles era la última noche de febrero. La misma, exactamente, en que mi madre se había muerto hacía ya cuarenta años.
>
> A partir de aquel día, mi madre volvió a hacerme compañía muchas veces. Llegaba siempre hacia la medianoche, cuando el sueño comenzaba ya a rendirme, y los troncos a extinguirse entre las brasas de la hoguera[215].

La mère du narrateur revient donc dans sa maison la nuit du quarantième anniversaire de sa mort. Cette indication temporelle souligne la nature cyclique du temps grâce à laquelle il serait possible de reprendre (*reanudar*) une conversation interrompue quarante ans auparavant. Le retour de cette mère défunte semble nier la mort, elle porte la marque du recommencement et vient abolir le temps destructeur, il n'y a pas de disparition définitive des êtres dans la mesure où la permanence de la mémoire l'emporte sur l'effacement et sur la finitude des hommes. Mais le choix du silence de la part du narrateur condamne toute possibilité de renaissance du passé. Le retour de sa mère constitue donc surtout un appel pour le héros car elle induit chez lui l'intuition de sa mort prochaine, évoquée à travers la dénégation (*Ni un solo instante dejé que me invadiera la sospecha…*). Ce contact visuel avec sa mère vient rappeler le caractère

---

[215] *Ibid.,* p. 102-103.
« Pendant toute la nuit, ma mère et moi restâmes en silence tandis que le feu consumait les ajoncs et, avec eux, les souvenirs. Après tant d'années, après avoir été si longtemps séparés par la mort, nous nous retrouvions tous les deux face à face, sans oser reprendre une conversation brusquement interrompue depuis longtemps. [...]
Mais à aucun moment je ne ressentis de la peur. Pas un seul instant je ne me suis laissé envahir par le soupçon que ma mère était venue veiller sur ma propre mort. Ce n'est qu'à l'aube, lorsqu'une lumière chaude me réveilla soudain, toujours assis au coin du feu, et que je vis qu'elle n'était plus avec moi dans la cuisine, qu'un sombre frisson me parcourut pour la première fois, alors que le calendrier me rappelait que cette nuit qui était en train de disparaître derrière les arbres était la dernière nuit de février. Celle-là même, précisément, où ma mère était morte il y a quarante ans déjà.
À partir de ce jour, ma mère revint me tenir compagnie à de nombreuses reprises. Elle arrivait toujours vers minuit, quand le sommeil commençait à me gagner et que les bûches achevaient de mourir dans les braises du feu. »

unificateur de la mort. C'est lorsqu'il sera lui-même dans la tombe que s'abolira la séparation d'avec ses morts et que finira sa solitude.

Aussi, l'opposition dialectique entre l'acceptation de la mort et le rejet, voire la peur qu'elle suscite est l'enjeu principal de la succession d'apparitions surnaturelles qui vont succéder à ce premier épisode mettant en scène la mère du héros. Dans ce royaume du silence qu'est l'univers d'Andrés, c'est à nouveau par une manifestation sonore que va faire irruption le fantastique.

> Una noche, sin embargo, hacia las dos o las tres de la mañana, un extraño murmullo me despertó en la cama de repente. […] Aquel murmullo extraño no llegaba de la calle. Aquel murmullo extraño llegaba de algún sitio de la casa y era un ruido de voces, de palabras cercanas, como si, en la cocina, hubiera alguien hablando con mi madre. […]
>
> Cuando salí al pasillo, el murmullo se detuvo de repente, como si, en la cocina, también a mí me hubieran escuchado. Pero yo ya había cogido ese cuchillo que, desde el día de la muerte de Sabina, llevo siempre en la chaqueta y bajé las escaleras decidido a saber quién estaba en la cocina con mi madre. No lo necesité. Ni siquiera me hubiera servido para nada. Con mi madre, en la cocina, sólo había sombras muertas, sombras negras, silenciosas, sentadas en corrillo en torno al fuego, que se volvieron al unísono a mirarme cuando, de pronto, abrí la puerta a sus espaldas, y en las que apenas me costó reconocer los rostros de Sabina y de todos los muertos de la casa.
>
> Salí a la calle sin detenerme siquiera para cerrar la puerta tras mis pasos. […][216]

Ce réveil des morts dans la maison familiale inaugure le dénouement apocalyptique qui survient alors et dont Andrés est le témoin terrifié. Le passage suivant nous montre de quelle manière le récit construit un crescendo de la terreur cauchemardesque qui fait basculer le récit dans le

---

[216] *Ibid.*, p. 03-105.
« Une nuit, cependant, vers deux ou trois heures du matin, un étrange murmure m'a soudainement réveillé dans mon lit. Cet étrange murmure ne venait pas de la rue. Cet étrange murmure venait de quelque part dans la maison et c'était un bruit de voix, de mots, tout à côté, comme si, dans la cuisine, il y avait quelqu'un qui parlait à ma mère. [...]
Quand je suis sorti dans le couloir, les murmures ont soudainement cessé, comme si, dans la cuisine, ils m'avaient aussi entendu. Mais j'avais déjà pris ce couteau que, depuis le jour de la mort de Sabina, je porte toujours dans ma veste, et je suis descendu, déterminé à découvrir qui était dans la cuisine avec ma mère. Or je n'en ai pas eu besoin. Il ne m'aurait même pas été utile. Auprès de ma mère, dans la cuisine, il n'y avait que des ombres mortes, des ombres noires et silencieuses, assises en rond autour du feu, qui se retournèrent à l'unisson pour me regarder quand j'ouvris brusquement la porte dos à elles, et en qui je reconnus sans peine les visages de Sabina et de tous les morts de la maison.
Je sortis dans la rue sans même prendre le temps de refermer la porte derrière moi. »

fantastique, créant un décor morbide emprunt d'une tension et d'une violence qui semble arrivée à son point d'implosion :

> Acababa de salir huyendo de la mía, acababa de dejar detrás de mí el frío y la mirada de la muerte y, ahora, sin saber cómo, vovía a encontrarme con la muerte cara a cara. Estaba en la cocina de Bescós, sentada en el escaño, velando junto a un fuego inexistente la memoria de una casa que ya nadie recordaba, justo detrás de la ventana en la que, sin saberlo, yo acababa de apoyarme.
>
> Aterrado, eché a correr por el medio de la calle sin saber tan siquiera adónde iba. Un sudor frío me recorría todo el cuerpo y las hojas y el viento me cegaban. De repente, todo el pueblo parecía haberse puesto en movimiento: Las paredes se apartaban, silenciosas, a mi paso, los tejados flotaban en el aire como sombras desgajadas de sus cuerpos y, sobre el vértice infinito de la noche, el cielo se había vuelto amarillo por completo. Pasé sin detenerme ante la iglesia. Ni siquiera pensé por un instante en refugiarme dentro de ella […] En la calleja de Gavín, [...], la fuente parecía haberse muerto de repente. El caño había dejado de manar y, entre las negras sombras de las ovas y los berros, el agua era amarilla igual que el cielo. Corrí hacia casa Lauro, abriéndome camino contra el viento. […] Y cuando al fin estuve en campo abierto, lejos ya de las casas y de las tapias de los huertos, me paré a contemplar lo que, a mi alrededor, estaba sucediendo: el cielo y los tejados ardían confundidos en una misma luz incadescente, el viento golpeaba las ventanas y las puertas de las casas y, en medio de la noche, entre el aullido interminable de las hojas y las puertas, un lamento infinito recorría todo el pueblo. No me hizo falta volver sobre mis pasos para saber que todas las cocinas estaban habitadas por sus muertos[217].

[217] *Ibid.*, p. 105-106.
« Je venais de fuir la mienne, je venais de laisser derrière moi le froid et le regard de la mort et maintenant, sans savoir comment, je me retrouvai à nouveau face à face avec la mort. Elle était dans la cuisine de Bescós, assise sur le tabouret, veillant auprès d'un feu inexistant le souvenir d'une maison dont plus personne ne se souvenait, juste derrière la fenêtre sur laquelle, sans le savoir, je venais de m'appuyer.
Terrifié, je commençai à courir au milieu de la rue sans même savoir où j'allais. J'avais des sueurs froides sur tout le corps et j'étais aveuglé par les feuilles et le vent. Soudain, tout le village semblait s'être mis en mouvement : les murs s'écartaient, silencieux, sur mon passage, les toits flottaient dans l'air comme des ombres détachées de leur corps et, au-dessus de la crête infinie de la nuit, le ciel était devenu complètement jaune. Je suis passé devant l'église sans m'arrêter. Je n'ai même pas pensé un instant à m'y réfugier [...] Dans la ruelle de Gavín, [...], la fontaine semblait être morte soudainement. L'eau avait cessé de jaillir et, au milieu des ombres noires des oves et du cresson, l'eau était jaune comme le ciel. J'ai couru vers la maison de Lauro, en me frayant un chemin contre le vent. Et quand enfin je me trouvai en pleine campagne, loin des maisons et des murs des jardins, je m'arrêtai pour contempler ce qui se passait autour de moi : le ciel et les toits brûlaient ensemble dans la même lumière incandescente, le vent battait contre les fenêtres et les portes des maisons et, au milieu de la nuit, au milieu du hurlement sans fin des feuilles et des portes, une plainte infinie traversait tout le village. Je n'ai pas eu besoin de revenir sur mes pas pour savoir que toutes les cuisines étaient habitées par leurs morts. »

Cette lueur née de l'âtre sort de l'espace intime de la maison et s'amplifie jusqu'à embraser tout l'espace du village, elle se diffuse partout et imprègne tous les éléments. L'air, l'eau, le feu se fondent alors et confèrent au paysage un halo surréaliste. On voit donc l'espace des ruines se métamorphoser sous l'effet de cette mortifère lumière jaune qui accompagne le retour des habitants dans leurs maisons. Si « les ruines sont des monuments « d'outre-tombe » qui nous font vivre une sorte de « vie dans la mort [218]» celles d'Ainielle donnent véritablement à voir la fin d'une société qu'on a condamnée à mourir. Cette lueur jaune qui fait sortir les morts de leur tombe et tire le village des ténèbres de l'oubli semble être la représentation de la mauvaise conscience d'un pays qui a laissé mourir une partie de lui-même. *La lluvia amarilla* est comme un dernier coup de projecteur sur un territoire que la société a abandonné et qu'elle voudrait ne plus voir. Le roman traduit cette idée selon laquelle il est certes possible d'effacer une communauté, mais qu'effacer la mémoire qu'elle a transmis est en revanche beaucoup plus difficile. Car il existe une transmission subconsciente liée aux habitudes de vie des peuples (les archéologues l'ont observé notamment par le fait qu'une ville rasée est très souvent reconstruite sur un même plan[219]). La transmission de cette mémoire collective est ce qui justifie le combat d'Andrés et son entêtement à défendre son royaume en ruines, envers et contre tous : il est devenu lui-même ces ruines. Mais la voix d'Andrés n'est pas, comme au début du récit, celle d'un prophète. De fait, à l'heure de l'apocalypse, il rejette explicitement toute idée d'un recours à la religion, à la protection divine comme le suggère le fait qu'il passe devant l'église sans songer à s'y réfugier. De plus, sa voix ne se projette pas vers ce qui doit advenir mais revient au contraire sur le passé et la vie disparue. Andrés est de ce fait le dépositaire de toutes les voix mortes, qui parlent à travers lui, dans une agonie partagée :

> El humo abrasa mis pulmones, me seca la garganta y pone en mi propia voz el eco de otras voces y el ritmo irragular de otras respiraciones, distintas de la mía: ¡Padre, tengo sed !... ¡Dadme agua y matadme !... ¿Voy a morir, verdad ?... ¡Dadme agua y matadme !... ¡Dadme agua y matadme !...Sí, Voy a morir. Estoy muriéndome y me arden en el pecho todas las voces muertas y todos los cigarros de mi vida. De mi vida que se acaba sin remedio[220].

---

[218] Lacroix Sophie, *Ruine*, Editions de La Villette, Paris, 2008, p.54.

[219] Alain Schnapp, *La Conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Editions Carré, livre de poche, collection « Références », Paris, 1993. Citation tirée de *La fabrique de l'Histoire* sur France Culture le 12/05/2014.

[220] Llamazares Julio, *La lluvia amarilla,* Seix Barral, Barcelone, 2013, p.135-136.
« La fumée brûle mes poumons, assèche ma gorge et met dans ma propre voix l'écho d'autres voix et le rythme irrégulier d'autres respirations, différentes de la mienne : Père, j'ai soif... Donne-moi de l'eau et tue-moi... Je vais mourir, non ? Je suis en train de mourir et dans ma poitrine brûlent toutes les voix mortes et tous les cigares de ma vie. De ma vie qui s'achève irrémédiablement. »

Tout comme les ruines de son village, sa mémoire est faite de ces fragments, ces bribes de souvenirs qui renvoient à une unité perdue vers laquelle tend sa conscience. Andrés est lui-même un être en ruines, dans un état mental toujours incertain, à mi-chemin entre la fiction et la réalité. Ainsi sa perception navigue en un va-et-vient permanent entre le rêve et la réalité, l'éveil et le sommeil, l'incertitude d'être en vie et la certitude de n'être pas mort :

> Quizá todo, en realidad, no había sido más que un sueño, una turbia y torturada pesadilla nacida del insomnio y la soledad. O, quizá, no. Quizá lo que había visto y oído aquella noche lo había visto y oído realmente –igual que ahora veía las tapias de los huertos y oía en torno a mí los gritos de los pájaros- y aquellas sombras negras seguían esperando mi regreso en la cocina[221].

> No es la primera vez que tengo esta sospecha. En realidad es una sensación que nunca me ha dejado desde la noche misma en que mi madre apareció por vez primera. La sensación oscura e impenetrable de que, quizá, también yo estaba muerto y de que todo lo vivido desde entonces no ha sido sino el eco final de la memoria al deshacerse en el silencio[222].

> Y, a veces, […] abandonaba la cama o mi vigilia al pie de la ventana y vagaba horas enteras por el pueblo, entre la soledad y las ruinas de las casas, hasta que el amanecer me sorprendía sentado en algún sitio, tan inquieto, tan cansado, que ni siquera recordaba si me había quedado allí dormido o si acababa simplemente de llegar a aquel lugar[223].

---

[221] *Ibid.,* p. 107.
« Peut-être que tout cela n'avait été, en réalité, qu'un rêve, un cauchemar trouble et torturé né de l'insomnie et de la solitude. Ou peut-être pas. Peut-être que ce que j'avais vu et entendu cette nuit-là, je l'avais vraiment vu et entendu - tout comme maintenant je voyais les murs du verger et entendais les cris des oiseaux tout autour de moi - et ces ombres noires attendaient sans relâche mon retour dans la cuisine. »

[222] *Ibid.,* p. 111-112.
« Ce n'est pas la première fois que j'ai ce soupçon. En fait, c'est un sentiment qui ne m'a jamais quitté depuis la nuit même où ma mère est apparue pour la première fois. Le sentiment sombre et impénétrable que j'étais peut-être mort, moi aussi, et que tout ce que j'ai vécu depuis n'était rien d'autre que l'écho final de la mémoire qui s'éteint dans le silence. »

[223] *Ibid.,* p. 145.
« Et parfois [...] je quittais mon lit ou ma veille à la fenêtre et j'errais, des heures durant dans le village, au milieu de la solitude et des ruines des maisons, jusqu'à ce que l'aube me surprenne assis quelque part, si agité, si fatigué, que je ne pouvais même pas me rappeler si je m'étais endormi là ou si je venais simplement d'arriver à cet endroit. »

La fragmentation qui touche Ainielle et son fidèle gardien reflète le manque, la perte d'une unité originelle, mais chaque fragment renferme aussi cette unité primitive à partir de laquelle la reconstruction du sens est possible. Le fragment possède une énergie vitale, un pouvoir d'ensemencement similaire à celui des mots, comme le montre cette coutume des habitants du village, que relate le narrateur :

> Mientras hubo vecinos en Ainielle, la muerte nunca estuvo vagando más de un día por el pueblo. Cuando alguien moría, la noticia pasaba, de vecino en vecino, hasta el final del pueblo y el último en saberlo salía hasta el camino para contárselo a una piedra. Era el único modo de librarse de la muerte. La única esperanza, cuando menos, de que, un día, andando el tiempo, su flujo inagotable pasara a algún viajero que, al cruzar por el camino, cogiera, sin saberlo, aquella piedra. A mí me tocó hacerlo varias veces. Cuando murió Bescós el viejo, por ejemplo. […] Cuando murió Sabina, en lugar de a una piedra, fui a contárselo a uno de los árboles del huerto.
>
> […] [E]n Ainielle ya no hay nadie que me pueda librar de ella cuando muera. Yo seré el único, el primero y el último en saberlo. El que tendría, por tanto, que salir hasta el camino para contarle a un árbol o a una piedra que me he muerto. Pero ya no podré hacerlo[224].

Cette pierre, dans laquelle l'homme enferme une parole est dès lors en mesure d'isoler la mort, de la repousser hors des limites du territoire de la communauté, le fragment protège ainsi l'unité du reste de l'édifice. Tout comme ces pierres contenant un secret, abandonnées au bord d'un chemin, les ruines renferment des mots, leur silence est une attente, celle de la venue de celui qui leur donnera une voix.

L'exploration vers laquelle nous entraîne le roman rappelle ainsi la démarche de l'archéologue, qui reconstruit un discours à partir d'une réalité silencieuse, faite de fragments épars et incohérents, en apparence. Le narrateur, circulant parmi ses ruines, devient l'archéologue de sa propre conscience mais aussi de celle de son peuple. En cela, les ruines

---

[224] *Ibid.*, 138-139.
« Tant qu'il y avait des voisins à Ainielle, la mort n'errait jamais plus d'un jour dans le village. Lorsque quelqu'un mourait, la nouvelle était transmise, de voisin en voisin, jusqu'aux limites du village et le dernier à avoir appris la nouvelle sortait jusqu'à la route pour la raconter à une pierre. C'était le seul moyen d'échapper à la mort. Le seul espoir, tout au moins, qu'un jour, au fil du temps, son flux inépuisable passe à quelque voyageur qui, traversant la route, ramasserait sans le savoir cette pierre. J'ai eu à le faire plusieurs fois. Quand Bescós l'Ancien est mort, par exemple. [...] Quand Sabina est morte, au lieu d'une pierre, je suis allé l'annoncer à l'un des arbres du verger.
[...] [I]l n'y a plus personne à Ainielle qui puisse me débarrasser d'elle quand je mourrai. Je serai le seul, le premier et le dernier à savoir. Celui qui aurait donc à sortir sur la route pour dire à un arbre ou à une pierre que je suis mort. Mais je ne pourrai plus le faire. »

d'Ainielle sont une métaphore de la société espagnole postfranquiste, le silence imposé par décision politique, s'il a sans doute aidé à la reconstruction matérielle du pays, n'a pas pour autant rendu possible l'oubli. L'abandon et la marginalisation qu'ont subi tant de villages est à mettre en parallèle avec l'oubli, imposé par les vainqueurs de la guerre, de tous les vaincus dont on a voulu effacer la mémoire. Les ruines sont là, qui nous obligent à voir ce morcellement de la société espagnole qu'a engendré la guerre. L'idéologie du progrès prônée par la politique du *desarrollismo* est ainsi mise à mal par le spectacle de ces ruines, paradoxalement si jeunes, résultant de l'exode rural.

En cherchant à donner un sens à son destin, en voulant comprendre les raisons de l'effondrement de son village, le narrateur met en lumière les causes du déclin de l'Espagne rurale. Et sous le nihilisme d'Andrés se cache une volonté de reconstruire une unité perdue, à travers le langage. La façon dont une communauté humaine interprète la réalité, les représentations qu'elle a du monde qui l'entoure, sont le fondement de son unité et de sa cohésion, sans échange de paroles, cette cohésion se désagrège et la communauté périclite. La mort de la parole, illustrée par l'absence de tout dialogue dans le roman, a entraîné la perte des liens qui permettaient que cette société perdure. Durant son isolement et les épreuves qu'il a engendrées, le héros de *La lluvia amarilla* apprend à mourir et à renoncer à tout. Il abandonne sa lutte pour la préservation du village et voit tout son univers se morceler et tomber en ruines, mais il n'abandonne pas le langage. Car Andrés est lui-aussi le dépositaire d'une parole qui ne le quittera que lorsqu'un autre viendra prendre le relai et se fera à son tour l'interprète du message laissé par son cadavre :

> Seguramente, nada cambiará, ni en mi memoria ni en mis ojos, cuando la muerte se apodere definitivamente de ellos. Seguirán recordando, mirando más allá de la noche y de mi cuerpo. Continuarán muriendo eternamente hasta que alguien llegue un día y los libere para siempre del hechizo de la muerte[225].

La tonalité élégiaque du discours d'Andrés n'est pas concomitante d'une vision idyllique de la société rurale puisque, comme nous l'avons vu, le narrateur met en avant la dureté des rapports entre les hommes de cette communauté qu'il dépeint comme des êtres

[225] *Ibid.*, p. 137.
« C'est certain, rien ne changera, ni dans ma mémoire ni dans mes yeux, lorsque la mort s'emparera définitivement d'eux. Ils continueront à se souvenir, en regardant au-delà de la nuit et de mon corps. Ils continueront à mourir éternellement jusqu'à ce que quelqu'un vienne un jour et les libère à jamais du sort de la mort. »

individualistes, indifférents à la détresse de leurs semblables, cruels voire criminels, ayant perdu le sens de la solidarité. Néanmoins le roman souligne le problème du silence et de la perte des liens entre les générations. L'oubli n'engendre pas simplement l'abandon de pratiques ancestrales et la disparition des traditions, il génère surtout une rupture irréparable qui conduit les héritiers à une perte ontologique. Aussi le narrateur prophétise la détresse qui s'emparera de son fils aîné (dénommé Andrés, comme son père) le jour où celui-ci comprendra qu'il est trop tard pour retrouver la mémoire familiale, pour reconstruire les liens qui le rattachent à sa terre natale et à ses ancêtres, à tout ce qui fonde son identité. La désolation sera alors son lot.

> Y cabe, incluso, que un día Andrés regrese, al cabo de los años, para enseñarle Ainielle a su familia, a tiempo todavía de ver su casa en pie como recuerdo de la lucha de sus padres y como testimonio silencioso del olvido en que él nos tuvo.
>
> Pero será difícil. Si Andrés vuelve algún día, será seguramente para ver un gran montón de arbustos y ruinas. Si alguna vez regresa, hallará los caminos cerrados por las zarzas, las acequias cegadas, las bordas y las casas derruidas. No quedará ya nada de lo que un día fue suyo. Ni las viejas callejas. Ni los huertos del río. Ni la casa en que un día él mismo vino al mundo, mientras la nieve sepultaba los tejados y, en las calles y caminos, arreciaba la ventisca. Pero la nieve ya no será la causa de la desolación que Andrés encontrará ese día. Buscará entre las zarzas y las vigas podridas. Escarbará entre los escombros de los antiguos muros y quizá encuentre alguna silla rota o las pizaras de la vieja chimenea a la que tantas noches se arrimó cuando era niño. Pero eso será todo. Ni un retrato olvidado. Ni un vestigio de vida. Cuando Andrés vuelva a Ainielle, será para saber que todo está perdido[226].

Mais la déshérence dans laquelle est tombé le village peut être cependant réparée par le truchement des fantômes : l'échec d'Andrés s'oppose ainsi au retour du défunt Camilo qui sort de l'oubli auquel le condamnait son statut de soldat disparu au combat.

---

[226] *Ibid.*, p. 148-149.
« Et il est même possible qu'un jour Andrés revienne, au bout d'un certain temps, pour montrer Ainielle à sa famille, encore à temps pour voir sa maison toujours debout comme un souvenir de la lutte de ses parents et comme un témoignage silencieux de l'oubli dans lequel il nous a maintenus.
Mais cela sera difficile. Si Andrés revient un jour, ce sera sûrement pour voir un grand tas d'arbustes et de ruines. S'il revient un jour, il trouvera les chemins fermés par les ronces, les fossés d'irrigation bouchés, les cabanes et les maisons en ruines. Il ne restera rien de ce qui était autrefois à lui. Ni les vieilles ruelles. Ni les vergers près de la rivière. Ni la maison dans laquelle il est venu au monde un jour, alors que la neige ensevelissait les toits et que la tempête faisait rage dans les rues et sur les routes. Mais la neige ne sera plus la cause de la désolation que découvrira Andrés ce jour-là. Il cherchera parmi les ronces et les poutres pourries. Il creusera dans les décombres des vieux murs et trouvera peut-être une chaise cassée ou les ardoises de la vieille cheminée auprès de laquelle il passa tant de nuits quand il était enfant. Mais cela sera tout. Pas même un portrait oublié. Pas une seule trace de vie. Quand Andrés retournera à Ainielle, ce sera pour apprendre que tout est perdu. »

> Camilo no volvió. Su nombre jamás apareció entre las largas relaciones oficiales de los muertos, pero él nunca volvió. Sólo su sombra regresó a la casa y se fundió en las sombras de las habitaciones mientras su cuerpo se pudría en cualquier fosa común de cualquier pueblo de España y en el recuerdo helado de aquel tren militar que partió una mañana de la estación de Huesca para no regresar más.[227]

Camilo, bien qu'il soit seulement un esprit, parvient à réaliser en esprit, de façon symbolique, ce que sa mort a empêché :

> Era lógico, pues, que Camilo volviera, al cabo del olvido y al cabo de los años, para ocupar el sitio dejado por su hermano. Él era, en realidad, el primer heredero. Él era, en realidad, el designado por la sangre y la costumbre para heredar mi puesto, el día en que muriera, al frente de la casa. Y, ahora, regresaba del fondo de la noche, al cabo del olvido y al cabo de los años, como un fantasma antiguo a recamarlo. [228]

La répétition de l'expression « *en realidad* » semble indiquer que la mémoire est une force performative dont la puissance influe de façon bien concrète sur le réel. Et ce fantôme de Camilo, mû par la conscience de son rôle d'héritier, révèle, en quelque sorte, la mission restauratrice de la mémoire. Car les descendants de ce monde détruit par la guerre et l'exode peuvent en effet influencer la réalité présente à partir de ce point de repère mémoriel. Au-delà de la mort, l'héritage laissé par leurs aïeux structure une éthique dont ils ne sauraient se départir sans se trahir eux-mêmes, comme l'a fait, pour son plus grand malheur, Andrés, le frère puîné.

Le protagoniste, qui habite donc une maison hantée, évoque à la fois la tradition du roman gothique, qui joue sur la peur que provoquent les apparitions surnaturelles, et celle du roman d'émigration, de par sa condition paradoxale d'exilé de l'intérieur, retranché dans le souvenir de ceux qui sont partis : « La maison hantée se situe à la frontière de deux mondes qui sont de plus en plus étanches : celui des vivants et celui des morts. Dans ce non-lieu, les

---

[227] *Ibid.* p.65.
« Camilo n'est pas revenu. Son nom n'est jamais apparu sur les longues listes officielles des morts, mais il n'est jamais revenu. Seule son ombre est réapparue dans la maison et s'est fondue dans les ombres des pièces tandis que son corps pourrissait dans une quelconque fosse commune d'un quelconque village d'Espagne et dans le souvenir figé de ce train militaire qui partit de la gare de Huesca un matin, pour ne jamais revenir. »
[228] *Ibid.*, p. 65.
« Il était donc logique que Camilo revienne, après l'oubli et après les années passées, pour prendre la place laissée par son frère. Il était, en réalité, le premier héritier. Il était, en effet, celui désigné par le sang et la coutume pour hériter de ma place, le jour de ma mort, à la tête de la maison. Et maintenant, il revenait des profondeurs de la nuit, après l'oubli et après les années passées, comme un ancien fantôme, pour la réclamer. »

fantômes deviennent des figures mélancoliques et désespérées. [229] » La maison du héros est cet « habitacle de la mélancolie » destiné à se refermer sur lui-même en s'effaçant dans la ruine, lorsque « l'épaisseur du lieu[230] » se confondra dans l'épaisseur du temps. Le protagoniste de *La lluvia amarilla*, seul au milieu des ruines, incarne la condition paysanne des années du *desarrollismo*. Il représente un archétype du paysan espagnol, isolé, abandonné, dépourvu de toute aide et de tout lien de solidarité émanant de la cellule familiale, de la communauté villageoise ou de l'Etat. Il est voué à la disparition et à l'oubli. Dernier représentant d'une communauté rurale défunte dont il est le porte-parole, sa mort annonce la fin d'une société à jamais éteinte. On peut en cela le rapprocher d'une autre figure archétypique du monde rural espagnol, il s'agit de Cayo, protagoniste d'un roman de Miguel Delibes.

Les ruines qui constituent le décor du roman de Miguel Delibes intitulé *El disputado voto del señor Cayo* n'ont pas la dimension fantastique qui caractérise le roman de Julio Llamazares, mais elles revêtent aussi une fonction critique et esthétique qui fait d'elles un élément structurant du récit. Ce roman raconte le voyage dans le nord de la Castille de trois jeunes militants socialistes : Víctor, candidat aux élections générales de l'année 1977 et deux de ses camarades de campagne, Rafa et Laly, qui partent à la rencontre des électeurs des zones les plus reculées de cette région afin d'y engranger le plus de voix possibles. Ce voyage, destiné initialement à promouvoir un programme électoral et à porter une parole politique aux habitants de ces zones rurales, donnera lieu à une rencontre avec un vieux paysan dénommé Cayo dont la personnalité et le mode de vie vont profondément bouleverser Víctor, l'homme politique. La sagesse de Cayo, homme simple, en harmonie avec la nature et avec lui-même, fera l'effet d'une révélation pour le jeune politicien et le conduira à remettre en question son rapport au monde et ses convictions sur le sens du progrès[231].

Le noyau de ce récit en trois parties est formé par la rencontre entre les trois jeunes citadins et le protagoniste, don Cayo, dans le village isolé où il habite. Au terme d'un périple en voiture, les trois jeunes arrivent dans un village isolé et dépeuplé où seuls trois vieillards ont résisté à l'exode. Don Cayo vit dans ce village des montagnes du nord de Burgos, dénommé Cureña, en

---

[229] Sauget Stéphanie, *Histoire des maisons hantées*, Ed. Tallandier, Paris, 2011, p. 106, p. 143.
[230] *Ibid.*, p. 105 : « La « hantise » traduit l'épaisseur du lieu, une épaisseur qui échappe au seul individu qui subit, d'une certaine manière, le poids d'une histoire qui n'est pas forcément la sienne, une histoire qui l'enveloppe. La hantise n'est pas une mémoire au sens classique du terme. Elle raconte pourtant une histoire qui s'écrit dans le temps. La maison hantée est peuplée de souvenirs, de revenants. »
[231] Delibes, Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Destino, Barcelone, 2012.

compagnie de sa femme (muette) et d'un seul et unique voisin avec lequel le couple n'a plus aucune relation puisqu'ils se vouent une haine mutuelle depuis des années. La description du paysage qui entoure Cureña est celle d'une nature sauvage et imposante aux reliefs vertigineux, puis, comme dans le roman de Llamazares, la découverte du village où vit le vieux paysan passe par le regard des étrangers qui y pénètrent, et là aussi, la vision des ruines ainsi que le silence pesant qui enveloppe les visiteurs provoquent en eux un sentiment d'inquiétude.

> A la derecha del camino, el pueblo se apiñaba al abrigaño de la roca, entre la fronda de las hayas, emergiendo del soto-bosque de zarzamoras, hierbabuena y ortigas. La vaguada se remataba allí, en una abrupta escarpadura cuyas crestas hendían el cielo anubarrado y en torno a las cuales revoloteaban las chovas, graznando destempladamente.
>
> De la piedra donde se asentaba el caserío brotaba un chorro de agua, desflecado en espuma, que se precipitaba desde una altura de veinte metros para perderse bajo el puentecillo, que ahora atravesaban, y encontrarse con el río en lo hondo del valle.
>
> Víctor golpeó con dos dedos el hombro de Rafa:
>
> -Métete por ahí, tú.
>
> -¿Por ahí ? ¡Joder, si no cabemos!
>
> Rafa, empero, dobló el volante y el automóvil abocó a una calleja estrecha y pina, flanqueada por casas de piedra de toba, con puertas de doble hoja y galerías de balaústres de madera, deslucidos, en los pisos superiores. Los tejados vencidos, los cristales rotos, los postigos desencajados, la mala hierba obstruyendo los vanos, producían una impresión de sordidez y ruina. Laly sacó la cabeza por la ventanilla. Miró a un lado y a otro. Dijo:
>
> -Esto está completamente abandonado.
>
> -Sigue un poco-dijo Víctor[232].

[232] *Ibid.*, p. 80-82.
« A droite du chemin, le village était blotti à l'abri du rocher, entre les hêtres, émergeant du sous-bois de mûres, de menthe et d'orties. Le cours d'eau se terminait là, dans un escarpement abrupt dont les crêtes fendaient le ciel couvert et autour duquel les choucas voltigeaient en poussant des cris intempestifs.
Du rocher sur lequel se trouvait la ferme, jaillissait une cascade, brisée en écume, plongeant d'une hauteur de vingt mètres, pour se perdre sous le petit pont qu'ils étaient en train de traverser, jusqu'à rejoindre la rivière au fond de la vallée.
Victor tapota de deux doigts l'épaule de Rafa :
-Vas-y, monte par là.
-Par là ? Mais putain, ça passera pas !
Rafa, cependant, tourna le volant et la voiture s'engagea dans une ruelle étroite, pentue, flanquée de maisons en pierre de tuf, avec des portes à deux battants et des balcons aux balustrades en bois, délavés, aux étages supérieurs. Les toits étaient enfoncés, les vitres brisées, les volets déboîtés, les mauvaises herbes obstruant les ouvertures, donnant une impression de misère et de ruine. Laly passa la tête par la fenêtre. Elle regarda d'un côté et de l'autre. Elle dit :
-C'est complètement abandonné.
-Continue encore un peu", dit Victor. »

Les ruines du village inspirent aux voyageurs qui découvrent ses ruelles en voiture un sentiment de malaise, mais dans le même temps, c'est l'étonnement et l'admiration qui les saisit à la vue d'une maison à l'architecture remarquable qui contraste avec l'état d'abandon du village et suscite leur curiosité :

> La calleja serpeaba y, a los lados, se abrían oscuros angostillos de heniles colgantes, apuntalados por firmes troncos de roble, costanillas cenagosas generalmente sin salida, cegadas por un pajar o una hornillera. Frente a una casa de piedra labrada, con arco de dovelas, Rafa detuvo el coche. Salvo el ligero zumbido del motor y los gritos lúgubres de las chovas en la escarpa, el silencio era absoluto:
>
> -¿Y esto? –señaló el arco- : ¿Qué pinta esto aquí ?
>
> Víctor examinó la casa con ojos expertos:
>
> Ya vi otras en Refico -dijo-. Incluso dos con portadas blasonadas. Esta zona tuvo su importancia en el siglo diecisiete.
>
> Rafa meneó la cabeza, dubitativo y reanudó la marcha. La calle se estrechaba aún más.
>
> -Joder, macho, da como miedo -dijo[233].

L'expression d'étonnement de Rafa attire l'attention sur la richesse architecturale et l'existence de vestiges historiques qui, comme le reste du village, sont délaissés. Cet édifice se distingue des autres par la distance temporelle qui l'en éloigne et qui en fait un vestige, un objet de mémoire qui reflète l'âme d'une époque révolue et dont les restes dévoilent l'esprit du siècle qui l'a vu naître, époque où les signes de noblesse s'affichaient dans l'architecture des maisons et sur les pierres des façades. On voit là l'ambivalence des ruines qui, selon leur nature, inspirent des sentiments contrastés à ceux qui les contemplent. Les ruines trop récentes des maisons villageoises, qui trahissent la survenue d'une crise ayant conduit à leur effondrement, ne peuvent inspirer que rejet et malaise chez les spectateurs de ce désastre. La fonction critique des ruines et leur rôle de révélateur d'un état de crise est manifeste dans cette scène inaugurale :

---

[233] *Ibid.,* p. 80-82.
« Le chemin serpentait et, de chaque côté, il y avait des passages étroits et sombres vers des greniers à foin en surplomb, soutenus par de solides troncs de chêne, des petits chemins bourbeux, généralement sans issue, bloqués par une meule de foin ou un petit four à pain. Rafa arrêta la voiture devant une maison en pierre avec une voussure. À l'exception du léger ronronnement du moteur et des cris lugubres des choucas sur l'escarpement, le silence était absolu :
-Et ça ? -Il désigna l'arcade, "Qu'est-ce que ça fait là ?
Victor examina la maison avec un regard d'expert.
J'en ai vu d'autres à Refico, dit-il, dont deux avec des portes d'entrée ornées d'un blason. Cette région a été importante au XVIIe siècle.
Rafa hocha la tête, dubitatif, et repris sa marche. La rue se resserrait encore plus.
-Putain, mec, ça fiche un peu la trouille", dit-t-il. »

« Les ruines représentent bien les déchets d'une société, la crise de ses valeurs. Par leur intermédiaire, on diagnostique le paysage en friche qui menace ; le mal moderne est ainsi identifié. Il consiste en forces qui s'affrontent, qui ravalent le monument à l'état de fiction et élèvent la ruine au rang de seule réalité.[234] » Le paysage de Cureña synthétise ainsi la tension née de la séparation entre un monde ancien, dont les trois derniers habitants du village sont les représentants, et le monde nouveau issu de l'industrialisation, incarné par les jeunes visiteurs.

Dans le roman de Delibes, les ruines forment le cadre spatiotemporel qui structure le récit du séjour à Cureña. C'est ainsi que les jeunes protagonistes, après leur rencontre avec don Cayo, vont découvrir le village en sa compagnie en un parcours ascendant (depuis la rivière qui coule en contrebas jusqu'à l'ermitage qui le surplombe) dont les ruines constituent les bornes temporelles. Ainsi, le vieil homme les fait pénétrer tout d'abord dans une grotte, située en bas du village et dont l'entrée est dissimulée par l'écran d'eau d'une cascade provenant du sommet de la roche. C'est là que se réfugiaient tous les villageois lorsqu'ils étaient menacés par l'arrivée de soldats, aux premiers temps de la guerre civile.

> Se ciñó a la roca, giró ágilmente el cuerpo y, en un segundo, desapareció tras el abanico de espuma. Víctor le imitó y detrás entraron Laly y Rafa. Rebasada la angostura de la boca, el antro se ensanchaba en una caverna espaciosa, suelo y techo de roca viva, rezumante de humedad. El estruendo de la catarata se hacía más sordo allí. Al fondo, se divisaban las sombras torturadas de las estalactitas y, en las oquedades del suelo, huellas de fuego y, en torno a ellas, diseminados, troncos de roble a medio quemar, pucheros desportillados, latas vacías y unas trébedes herrumbrosas. Rafa paseó su mirada en derredor y sus ojos terminaron posándose en la hendidura de acceso, tras la cortina de agua, a través de la cual se filtraba, tamizada, la claridad de la tarde. Le dijo al señor Cayo:
>
> -Vaya un escondrijo más cojonudo, oiga. Aquí no hay dios que le encuentre a uno.
>
> El señor Cayo, en la penumbra, parecía más corpulento. Asentía mecánicamente con la cabeza. Dijo:
>
> -Cuando la guerra, ¿Sabe usted ?, de que asomaban los unos o los otros, el vecindario se refugiaba aquí[235].

---

[234] Lacroix Sophie, *Ruine*, Editions de La Villette, Paris, 2008, p.68.

[235] Delibes, Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Destino, Barcelone, 2012, p. 113-114.
« Il se cramponna à la roche, tourna son corps avec agilité et, en une seconde, disparut derrière l'éventail d'écume. Victor l'imita et à leur suite, Laly et Rafa entrèrent. Passé le goulot de l'entrée, le trou s'élargissait en une grotte spacieuse, dont le sol et le plafond faits de roche vivante, suintaient d'humidité. Le grondement de la chute d'eau y était plus étouffé. Au fond, on pouvait voir les ombres tordues des stalactites et, dans les creux du sol, des traces

Cette découverte de l'espace matriciel que constitue la grotte, une fois franchi le rideau liquide qui la préserve, marque l'entée symbolique des protagonistes dans le passé et la mémoire de don Cayo. Le vieil homme leur dévoile les arcanes de la vie des paysans depuis le point de départ temporel du début de la guerre civile. Cet endroit n'est pas une ruine au sens propre mais plutôt un site historique, un lieu de mémoire pour Cayo qui dévoile aux visiteurs ce qu'était la vie du lieu avant l'exode rural, car l'usage qu'en faisaient les habitants pendant la guerre traduit l'esprit qui animait la communauté villageoise de l'époque. Le fait que les habitants du village aient été à ce moment-là contraints de se réfugier dans une grotte (un lieu chargé de symbolisme, comme une réminiscence des temps archaïques des premières communautés humaines) souligne la régression qu'a représentée pour la société d'alors la survenue de la guerre civile, mais cela rend compte aussi de l'existence d'un esprit de solidarité spécifique au village de Cureña (l'expression « *los unos o los otros* » pour se référer aux combattants des deux camps s'oppose ainsi à ce « *vecindario* » qui lui semblait rester soudé en dépit du conflit). Les traces laissées par le passage des habitants, objets métalliques liés au feu et au partage des repas, évoquent la convivialité et l'esprit de solidarité qui caractérisait la communauté villageoise et Cayo s'en souvient avec nostalgie :

> -¿Y cuánto tiempo llegaron a estar encerrados?
>
> -Según-respondió al fin- ; la vez que le echamos más larga, un par de semanas.
>
> -Dos semanas aquí dentro, ¿y qué hacían?
>
> -Pues, ya ve, los vasos y la partida, como una fiesta. Y ahí, orilla esa laja, donde está el señor, el Rosauro no hacía más que tocar la flauta, que buena murga nos daba[236].

---

de feu, et autour d'elles, des troncs de chêne éparpillés, à moitié brûlés, des pots ébréchés, des boîtes de conserve vides et des trépieds rouillés. Rafa regarda autour de lui et ses yeux finirent par se poser sur la faille du passage d'entrée, derrière le rideau d'eau, à travers laquelle filtrait, tamisée la lumière de l'après-midi. Il dit à monsieur Cayo :

-Quelle cachette géniale, Dites-donc. Ici pas moyen d'être repéré.

Monsieur Cayo, dans la pénombre, semblait plus robuste. En acquiesçant mécaniquement de la tête, il dit :

-Au moment de la guerre, voyez-vous, quand ceux d'un camp ou de l'autre surgissaient, les villageois avaient l'habitude de se réfugier ici. »

[236] *Ibid.*, p. 115.

« -Et combien de temps êtes-vous restés enfermés ?

ça dépendait, répondit-il enfin ; la période la plus longue que l'on ait passée a duré environ deux semaines.

-Deux semaines enfermés ici, et que faisiez-vous ?

-Eh bien, voyez-vous, boire des verres et jouer, comme une fête. Et là, à côté de cette dalle où se trouve le monsieur, Rosauro n'arrêtait pas de jouer de la flûte, et ça mettait une sacrée ambiance. »

Puis l'ascension se poursuit et, en remontant vers le village, les visiteurs constatent l'état de décrépitude de ce qui constituait autrefois la société paysanne, à travers les ruines des maisons villageoises :

> Subían por una calleja enfangada, flanqueada de casas y pajares despanzurrados, casi obstruida por las piedras y la maleza. Dentro de los edificios, bajo los dinteles sin puertas o tras los postigos desencuadernados, se veían arcones de nogal, viejos arados, ganchos, escañiles y yugos llenos de polvo y telarañas[237].

A l'intérieur de ces maisons éboulées, les outils de travail, devenus désuets, et les meubles désormais inutiles sont exposés aux regards. La vision qu'elles offrent est celle d'un amas d'objets, en bois pour la plupart, dont plusieurs renvoient aux activités agricoles (*el arado, el yugo*), montrant ainsi le lien entre l'exode rural et la mort d'une économie rurale devenue obsolète. Cette description contraste avec celle de la grotte qui mettait l'accent sur l'existence d'une société soudée, réunie en communauté par delà les clivages politiques de la guerre. Ici, c'est le morcellement qui prédomine et non l'évocation de la vie paysanne, et l'on voit uniquement les restes épars de ces foyers abandonnés, symboles de la fin soudaine des activités qui marquaient le fonctionnement de la société rurale.

Ensuite, le vieux Cayo, montre fièrement aux visiteurs un édifice remarquable qui entraîne les spectateurs en un saut chronologique, jusqu'au 17e siècle :

> En la esquina se detuvo muy ufano el señor Cayo. Señalaba una vieja inscripción, en una piedra, sobre las dovelas del portón: -Vean- dijo con orgullo.
> Víctor deletreaba con dificultad:
> -JESÚS MARÍA, ÉSTA ES CASA DE PLACER Y LA GENTE DE ALEGRÍA, ABE MARÍA AÑO 1692.
> Rafa se escandalizó:
> -¡No jodas ! –dijo-, es posible que haya habido aquí alguna vez una casa de putas ?
> Víctor objetó:

[237] *Ibid.*, p. 116-117.
« Ils remontèrent un chemin boueux, flanqué de maisons et de greniers à foin, presque obstrué par les pierres et les broussailles. A l'intérieur des bâtiments, sous les linteaux sans porte ou derrière les volets dégondés, ils pouvaient voir des coffres en noyer, de vieilles charrues, des crochets, des petits bancs et des jougs pleins de poussière et de toiles d'araignée. »

-Tampoco es eso, macho. Una casa de placer en el campo, en el siglo diecisiete, era una casa de reposo. La urbanización de la época, para que lo entiendas[238].

La devise de ce lieu, gravée sur sa façade, érige en valeurs positives la convivialité, l'allégresse et la capacité à jouir en société des plaisirs liés aux échanges sociaux, il s'agissait donc d'un lieu de rencontres entre les membres de la société, destiné à accueillir aussi bien les villageois résidents que les visiteurs de passage. Cette maison témoigne de l'existence passée d'une société ouverte aux autres, où les valeurs liées à l'urbanité (le choix du mot *urbanización* est révélateur car *urbanizar* signifie aussi socialiser, civiliser) étaient considérées comme un principe fédérateur au sens où elles rassemblaient la communauté autour du partage d'activités récréatives. La remarque de Rafa, en complet décalage, est à cet égard révélatrice de son incompréhension et souligne le trait individualiste de ce personnage qui se définit dans le roman par son caractère radicalement citadin. Ses difficultés pour s'acclimater à l'environnement rural produisent à plusieurs reprises des situations comiques et donnent lieu à des remarques bouffonnes de sa part.

Et à nouveau, le parallélisme avec le temps présent est mis en évidence dans le passage qui succède à cette description, lorsque Cayo s'arrête devant les ruines du bar du village, qui matérialisent la mort de toute vie sociale, et que le vieil homme contemple avec tristesse :

En los soportales, entre dos pilares de robles, una viga gris, vencida, a duras penas soportaba el peso de una casa a punto de derrumbarse. Un cartelón ladeado, casi ilegible, decía: bar. El señor Cayo dio un rodeo para orillar los escombros y empujó la puerta entornada. En el local, entre cuatro paredes desconchadas, se amontonaban cajas con cascos de vidrio, envases de madera y, sobre el mostrador apolillado, una vieja balanza de pesas cubierta de telarañas. Al señor Cayo se le ensombreció la mirada. Dijo :

-Ande, qué buenas las hemos formado aquí.

-¿En las fiestas ?

---

[238] *Ibid.*, p. 117-118.
« Au coin de la rue, M. Cayo s'arrêta, tout fier. Il montrait une vieille inscription sur une pierre au-dessus de l'arceau de la porte : -Voyez, dit-il fièrement.
Victor épela avec difficulté :
-JÉSUS MARIE, ICI SE TIENT LA MAISON DE PLAISANCE POUR LA JOIE DES PERSONNES, ABE MARIA ANNÉE 1692.
Rafa en fut choqué :
-Sans blague ! dit-il : "Est-il possible qu'il y ait eu un jour un bordel ici ?
Victor objecta :
-Il ne s'agit pas de ça, mec. Une maison de plaisance à la campagne, au XVIIe siècle, c'était une maison de repos. Un foyer rural de l'époque, si tu veux. »

-¡To ! Y los domingos, y en el sorteo de los quintos y a cada paso […].

[…] Aquí, donde lo ve, éste ha sido un pueblo muy jaranero[239].

Enfin, le point d'orgue de cette visite guidée est la description d'une chapelle située en haut du village. De nouveau les visiteurs sont plongés dans le passé, un passé encore plus lointain cette fois, celui du haut moyen-âge. La chapelle, très ancienne, dont le vieux Cayo garde jalousement les clés, le remplit d'orgueil, et, comme à chaque fois qu'il présente aux jeunes gens un monument ancien, Cayo s'en montre fier. L'édifice n'est pas à proprement parler en ruines puisqu'il tient debout et semble bien conservé, mais l'intérieur, délabré, montre qu'il est à l'abandon. La beauté de cette construction très ancienne émerveille Laly et Victor, et provoque en eux une émotion esthétique intense :

Subieron en fila india por el sendero, entre los brezos florecidos. El señor Cayo trepaba ligero, sin esfuerzo aparente, flexionando la cintura, la cabeza entre los hombros. […] En el tozal, sobre el precipicio, se alzaba la tapia del pequeño camposanto, de la que sobresalían cuatro negros y esbeltos cipreses, y, contigua, en la explanada, estaba la ermita. Víctor se aproximó a ella pausadamente, como deslumbrado:

-Coño, Coño, Coño… -murmuró.

-Románico- Dijo Laly, tras él.

-o pre- sugirió Víctor.

El señor Cayo se llegó a ellos. Dijo con orgullo:

-Ahí donde la ven, mil años tiene esta ermita.

-O quizás más- Dijo Víctor.

[…] Laly y Víctor contemplaban arrobados la portada, el juego caprichoso de las grecas de las arquivoltas sostenidas por unas ligeras columnas de capiteles primorosamente trabajados. Víctor señaló con el índice el Pantocrátor, sobre el dintel :

-¿Te fijas ?

-Ya-dijo Laly.

---

[239] *Ibid.*, p. 120-121.

« Sur l'arcade, entre deux piliers de chêne, une poutre grise, déformée, supportait à peine le poids d'une maison sur le point de s'effondrer. Un panneau incliné, presque illisible, indiquait : bar. M. Cayo fit un détour pour contourner les décombres et poussa la porte. Dans la pièce, entre quatre murs écaillés, s'entassaient des boîtes contenant des bouteilles en verre, des emballages en bois et, sur le comptoir mité, une vieille balance à poids couverte de toiles d'araignée. Les yeux de M. Cayo s'assombrirent. Il dit :

-Ah, combien de fois on a pu faire la noce ici.

-Pendant les fêtes ?

-Oh là oui ! Et les dimanches, et lors du tirage au sort des appelés, et à chaque occasion [...].

[...] Ici-même, voyez-vous, le village a beaucoup fait la fête. »

Él se aproximó al pórtico y observó atentamente la larga serie de relieves bíblicos de las arquívolas :

-Atiende- dijo-: Mira qué Degollación.

A Laly se le iluminaron los ojos:

-Es la repera-dijo reverentemente.

-¡Coño, qué sentido de la composición tenían los tíos[240] !

Car ici les personnages sont face à des ruines nobles, des vestiges du moyen-âge dont la beauté produit chez ceux qui y sont sensibles une véritable fascination. En abolissant la durée, cet espace hors du temps leur permet de ressentir l'éternité, car pour reprendre les termes de Sophie Lacroix : « la ruine n'est pas vraiment un objet qui s'expose dans sa décrépitude ; elle est, bien davantage, la ruine de toute présence et de tout présent ; elle est un subterfuge, un détour pour nous conduire jusqu'aux commencements idylliques dont nous rêvions, sans jamais rien nous en montrer. Aussi la ruine est-elle la scène d'une expérience mélancolique.[241] » Ainsi, face aux vestiges de l'ermitage médiéval auxquels Cayo leur donne accès, les sujets contemplateurs sont littéralement transportés par cette œuvre d'art dont jamais on n'aurait soupçonné la présence dans ce village reculé. L'émotion esthétique produite par ces ruines relève de l'expérience du sublime, elles induisent un état de sidération chez les sujets qui se trouvent alors exposés au « sentiment de l'abîme[242]». Les ruines abolissent la chronologie et forment un espace propre au rêve, « La ruine étonne, provoque l'admiration et suscite le sentiment du sublime. Elle condense

---

[240] *Ibid.,* p. 128-130.

« Ils marchèrent en file indienne sur le sentier, à travers la bruyère fleurie. Monsieur Cayo grimpait rapidement, sans effort apparent, fléchissant la taille, la tête entre les épaules. [...] Sur la butte, au-dessus de la falaise, s'élevait le mur du petit cimetière, d'où dépassaient quatre cyprès noirs élancés, et à côté, sur l'esplanade, se trouvait l'ermitage. Victor s'en approcha lentement, comme ébloui :

- putain c'est fou... murmua-t-il.

-Art roman, dit Laly, derrière lui.

-Ou pré-roman, suggéra Victor.

Monsieur Cayo se rapprocha d'eux. Il dit fièrement :

-Le voici, cet ermitage que vous voyez là a mille ans.

-Ou peut-être plus", dit Victor.

[...] Laly et Víctor contemplèrent avec ravissement la façade, le jeu capricieux de l'ajourage des archivoltes soutenues par des colonnes légères aux chapiteaux finement travaillés. Victor pointa de son index le Pantocrator sur le linteau :

-Tu as remarqué ?

-Oui, dit Laly.

Il s'approcha du portique et regarda attentivement la longue série de reliefs bibliques sur les archivoltes :

-Viens voir, dit-il, regarde-moi cette décapitation.

Les yeux de Laly s'illuminèrent :

-C'est incroyable, dit-elle, révérencieuse.

-Ces gars-là avaient un sacré sens de la composition. »

[241] Lacroix Sophie, *Ruine*, Editions de La Villette, Paris, 2008, p.38.

[242] *Ibid.,* p.44.

en un instantané les abîmes inversés du céleste et du souterrain, du monumental et de l'infime, du proche et du lointain. Elle est le support spatial d'une réflexion sur le temps. Passé et présent s'y rejoignent. Rapportant la vie de l'individu à celle des peuples, elle invite l'homme à méditer sur sa destinée éphémère et sur l'histoire des nations. Elle ouvre un cadre permettant d'interroger l'irreprésentable : l'infini de l'espace et du temps. »[243]. Cette scène de la visite à la chapelle nous semble à cet égard emblématique de ce qui constitue la fonction critique des ruines dans le roman de Delibes, dans la mesure où celles-ci mettent en lumière le fait que la nouvelle société issue du développement industriel, plongée dans une idéologie du progrès, tournée vers le futur, mésestime la richesse culturelle dont recèlent les régions rurales. Les ruines sont ici la marque concrète du recul social que constitue l'abandon du monde rural au nom d'un progrès fondé sur le rejet et la destruction de l'ancienne civilisation dont la richesse demeure sous-estimée et dont les valeurs sont négligées.

De façon significative, la visite de l'ermitage est écourtée par la survenue d'un orage qui naît comme en écho à l'expérience métaphysique que vivent Víctor et Laly.

> […] Cada poco tiempo se detenían y miraban fascinados a lo alto, al frente, a los costados. Ante el ábside, Víctor levantó la cabeza :
>
> -Arquerías ciegas –dijo- : Me lo imaginaba.
>
> Laly asintió, contemplaba las aristas de la bóveda cuando les alcanzó la voz perentoria, impaciente, de Rafa, desde la puerta :
>
> -No seáis coñazos, joder. Está tronando ya.
>
> Regresaron sobre sus pasos sin apresurarse y ante la portada se detuvieron de nuevo. Laly miró a lo alto, a los canecillos del tejado:
>
> -Mira, el tercero de la izquierda-dijo-: están en plena copula.
>
> -Bueno-dijo Víctor señalando con el mentón el cementerio- : Eros y Tánatos. Eso es frecuente en la época.
>
> De súbito vibró un relámpago en el aire y, casi simultáneamente, tableteó el trueno sobre ellos y comenzaron a caer las primeras gotas, unas gotas espaciadas pero gruesas, prietas, que reventaban sordamente contra el suelo :
>
> -Vámonos, tú –dijo Laly.
>
> Oscurecía. La luz era tan difusa que, por un momento, pareció que iba a hacerse de noche.[244] […]

[243] Marit Raae, in *L'esthétique des ruines*, TDC n°887, p. 30
[244] Delibes, Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Destino, Barcelone, 2012, p. 130-131.

Les manifestations visuelles et auditives de l'orage, par un effet de surimpression synesthésique, imprègnent de leur force symbolique le spectacle qu'offrent les bas reliefs de la chapelle. L'imbrication des pulsions de vie et de mort, représentée par les artistes médiévaux et que soulignent les protagonistes s'incarne ainsi dans un phénomène naturel, réminiscence du chaos originel, capable de provoquer la sidération du sujet contemplateur, au même titre que la ruine. Car cet événement météorologique provoque une rupture temporelle et constitue aussi une expérience archaïque qui renvoie celui qui la vit aux temps primordiaux et fondateurs. Le sujet est alors saisi par le spectacle des forces primitives de la nature, par la vision du chaos fécond, celui qui est à l'origine de la vie. Et cette expérience archaïque trouve son prolongement dans la scène qui succède à cet épisode, où les protagonistes découvriront un lieu qui cristallise l'intemporalité propre au village de Cureña, la maison de Cayo.

En somme, dans le roman de Delibes, on observe que les ruines, qui témoignent du lointain ancrage de ce lieu dans l'histoire, sont organisées verticalement, formant ce qui serait un site de fouilles archéologiques inversé, où les strates superposées, dévoilées de bas en haut et sous forme de binômes antithétiques, révèlent les contrastes et les résonnances qui les unissent, au-delà des distances temporelles. En faisant coïncider présent et passé en des lieux symboliques, le récit semble montrer des correspondances signifiantes. Ainsi la grotte, lieu originel qui marque le point de départ du parcours à travers l'histoire de Cureña, renvoie à l'évènement qui a déclenché le processus de dissolution du village. Les villageois, lorsqu'éclate la guerre civile, sont alors contraints d'abandonner leurs maisons temporairement, mais ils seront bientôt amenés à les délaisser pour toujours. C'est pourquoi, aussitôt après, le narrateur expose le résultat de ce conflit, dans la description de la situation présente du village avec ses

---

« De temps en temps, ils s'arrêtaient et regardaient, fascinés, en face d'eux et sur les côtés. Devant l'abside, Victor leva la tête :
-Des arcs aveugles, dit-il, c'est ce que je pensais.
Laly acquiesça, contemplant les bords de la voûte lorsqu'ils perçurent la voix impatiente et péremptoire de Rafa depuis la porte :
-Soyez pas lourdingues bon sang. On entend le tonnerre là.
Ils revinrent sur leurs pas sans se presser et s'arrêtent à nouveau devant la porte. Laly leva les yeux, vers les flèches du toit :
-Regarde, le troisième à gauche, dit-elle, ils sont en pleine copulation.
-Oui, dit Victor en désignant du menton le cimetière, Eros et Thanatos. C'est courant à l'époque.
Soudain, il y eu un éclair dans l'air et, presque simultanément, le tonnerre éclata au-dessus d'eux et les premières gouttes commencèrent à tomber, des gouttes espacées mais épaisses et serrées qui éclataient en produisant sur le sol un son sourd :
-Viens, on y va, dit Laly.
Il commençait à faire sombre. La lumière était si diffuse qu'à un moment il sembla qu'il allait faire nuit. »

maisons en ruines. De la même façon, la *casa de placer* du dix-septième siècle est mise en parallèle avec les ruines du bar qui témoignent de la mort de toute vie sociale dans Cureña, dans un temps où les relations sociales ne sont plus organisées sur le principe de la cohésion et de la solidarité au sein du groupe mais sur un principe individualiste qui rompt les liens entre les différents membres de la société. Enfin, à la visite de l'ermitage, point culminant du parcours et lieu d'une révélation esthétique pour Laly et Víctor, succède la découverte d'un lieu où le passé et le présent coexistent et se confondent, la maison de Cayo. Les quatre protagonistes se rendent donc ensuite chez Cayo dont la maison, de fait, est comme un îlot intemporel, un environnement resté presque inchangé depuis le moyen-âge dans lequel viennent de se replonger les personnages en visitant l'ermitage, un espace qui coexiste aussi avec toutes ces autres maisons à l'abandon, devenues des fossiles d'un monde disparu. La maison de Cayo révèle à quel point le mode de vie qu'elle abrite est éloigné de celui des visiteurs qui s'y retrouvent pour y entamer une longue conversation autour du feu. C'est ce que montre ce passage :

> -¿No tienen ustedes televisión ?
> El señor Cayo, acuclillado en el tajuelo, la miró de abajo arriba:
> -¿Televisión ? ¿Para qué queremos nosotros televisión ?
> Laly trató de sonreír:
> -¡Qué sé yo! ¡Para entretenerse un rato !
> Dijo Rafa, después de mirar en torno :
> -¿Y radio ? ¿Tampoco tienen radio ?
> -Tampoco, no señor. ¿Para qué ?
> Rafa se alteró todo :
> -¡Joder, para qué ! Para saber en qué mundo viven.
> Sonrió socarronamente el señor Cayo :
> -¿Es que piensa usted que el señor Cayo no sabe en qué mundo vive[245] ?

[245] *Ibid.*, p. 137.
« -Vous n'avez pas de télévision ?
Monsieur Cayo, accroupi sur le petit plan d'eau, la regarda de haut en bas :
La télévision ? Pourquoi voudrions-nous la télévision ?
Laly essaya de sourire :
-Je ne sais pas, pour vous divertir un peu !
Rafa dit, après avoir regardé tout autour de lui :
-Et la radio ? Vous n'avez pas de radio non plus ?
-Ni l'un ni l'autre, non monsieur. Pourquoi ?
Rafa s'emporta :
-Putain pour quoi faire ! Pour découvrir dans quel monde on vit.
Monsieur Cayo sourit avec malice :

Le logis de Cayo se caractérise par sa simplicité rustique et son ambiance chaleureuse, liée à l'hospitalité du vieux couple de paysans. Il est en cela fort éloigné de l'atmosphère morbide de la maison d'Andrés. Néanmoins, chez l'un comme chez l'autre de ces personnages, la maison familiale est un lieu en déshérence, dont la seule perspective d'avenir est la ruine. Les enfants de Cayo, installés en ville, ont eux aussi tourné le dos à ce monde rural qui n'a pas d'attrait pour eux :

> -Y ahora, ¿quién le trae el correo?
>
> -¿Qué correo?
>
> -Las cartas.
>
> El hombre rompió a reír:
>
> - ¡Qué cosas! –dijo-. ¿Y quién cree usted que le va a escribir al señor Cayo?
>
> -Los hijos, ¿no?
>
> Hizo un ademán despectivo:
>
> -Esos no escriben –dijo- Tienen coche.
>
> -¿Y vienen a verle?
>
> -Qué hacer. El mes que viene vendrá él, con los dos nietos, ¿se da cuenta? A ella no le pinta esto. Dice que qué va a hacer ella en un pueblo donde no se puede ni tomar el aperitivo, ya ve. ¡Cosas de la juventud[246]!

Mais Cayo, à la différence d'Andrés, protagoniste de *La lluvia amarilla*, endosse malgré tout un rôle fécond à l'égard de la génération future, incarnée par les trois jeunes protagonistes. Andrés sait que plus rien ne restera de lui ni de son village le jour où son fils viendra chercher la trace de ses parents. En revanche, dans le roman de Delibes, la transmission des savoirs naturalistes et de la culture rurale est l'enjeu central du message des ruines. Car le vieux Cayo est celui qui introduit la culture dans l'espace naturel avec lequel il vit en symbiose. C'est ce

---

-Vous pensez que monsieur Cayo ne sait pas dans quel genre de monde il vit ? »

[246] Delibes, Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Destino, Barcelone, p. 140.

« -Et maintenant, qui vous apporte le courrier ?

-Quel courrier ?

-Les lettres.

L'homme éclata de rire :

- Vous avez de ces idées ! -Et qui donc pourrait bien écrire à monsieur Cayo, à votre avis ?

-Les enfants, pourquoi pas ?

Il fit un geste méprisant :

-Eux n'écrivent pas, dit-il, ils ont une voiture.

-Et ils viennent vous voir ?

-Que faire. Il viendra le mois prochain, avec mes deux petits-enfants, vous rendez-vous compte ? Elle ne s'intéresse pas à tout ceci. Elle se demande ce qu'elle peut bien faire dans un village où l'on ne peut même pas prendre l'apéritif, voyez-vous. C'est ça la jeunesse! »

que comprend Víctor qui s'émerveille devant l'ampleur de ses connaissances naturalistes, alors que Rafa les néglige. La sauvegarde de la culture paysanne et du patrimoine culturel issu du monde rural est donc ici au cœur du message des ruines.

> -¿Sabes qué te digo ? –dijo Víctor, de pronto, y su voz se iba caldeando a medida que hablaba- : Que nosotros, los listillos de la ciudad, hemos apeado a estos tíos del burro con el pretexto de que era un anacronismo y… y los hemos dejado a pie. ¿Y qué va a ocurrir aquí, Laly, me lo puedes decir, el día en que en todo este podrido mundo no quede un solo tío que sepa para qué sirve la flor del saúco [247]?

La question du langage est là-aussi essentielle, car sauver les mots revient à sauver la connaissance. La préservation d'un écosystème culturel, fondé sur le langage et sur les savoirs faire ruraux est un devoir primordial selon Víctor. Les ruines de Cureña, à travers la voix de l'un de ses derniers habitants, disent que la catastrophe a eu lieu mais qu'il subsiste une possibilité de féconder le présent à partir de ce que l'on restaurera de ce patrimoine. C'est là toute la portée de la prise de conscience de Víctor, cet homme politique, préoccupé par l'évolution de la société dans laquelle il vit et qui sait que son pays ne peut avancer en sacrifiant ce sur quoi il s'est construit, ce sur quoi s'est bâtie cette société moderne. Víctor apparaît comme la conscience d'un pays qui a changé très vite et qui s'apprête à vivre ses premières élections libres depuis la chute du franquisme. Restaurer les liens entre les hommes pourrait bien passer par une restauration des liens entre l'homme et la nature, c'est le message qu'il retire de son séjour dans ce village abandonné. Au moment où la voiture des protagonistes traverse un dernier village et s'éloigne définitivement de cette région rurale qui replonge alors dans les ténèbres de l'oubli, Víctor est de nouveau saisi d'indignation :

> El cono de luz de los faros enfocó […] las primeras casas derrumbadas de una aldea sin vida :
>
> -Quintanabad- dijo Laly. […]
>
> Víctor inspiró por la nariz con precaución […] Miró por la ventanilla, a la última luz, los tejados vencidos, los pajares desventrados, la yedra agrietando los muros, las pilas de piedras en las callejas enlodadas :

[247] *Ibid.*, p. 165.
« -Tu sais ce que j'en dis ? -proclama soudain Victor, et sa voix se faisait plus ardente à mesure qu'il parlait. Que nous, les petits malins de la ville, avons fait descendre ces types de leur âne sous prétexte que c'était un anachronisme et... et nous les avons laissés à pied. Et là qu'est-ce qui va se passer, Laly, tu peux me le dire, le jour où il n'y aura nulle part, dans tout ce monde pourri, un seul type qui sait à quoi sert la fleur de sureau ? »

-No hay derecho- murmuró. Y recostó la nuca en el respaldo del asiento.

-¿ A qué no hay derecho, macho ?

-A esto –dijo Víctor, apuntando a los últimos edificios del pueblo-. A que hayamos dejado morir una cultura sin mover un dedo. […] Yo veo una cosa aleteando en el cielo y sé que es un pájaro. Veo una cosa verde agarrada a la tierra y sé que es un árbol. Pero no me preguntéis sus nombres –bajó la cabeza de golpe y ocultó el rostro entre las manos- : Yo no sé una puñetera palabra de nada.

Rafa miró el perfil de Laly como buscando apoyo y dijo :

-Ni falta que te hace, macho[248].

Ce dialogue oppose ainsi deux attitudes contrastées conformes à deux conceptions opposées du concept de progrès social. Pour Rafa, nul besoin d'entretenir la mémoire d'un passé qu'il considère comme archaïque, selon lui, le savoir naturaliste de Cayo, casi divin aux yeux de Víctor (p.156 : « *Ese tío, coño, es como Dios, de la nada saca cosas.* ») n'a pas d'intérêt ou d'utilité intrinsèque et il le déprécie (p. 156 : « *Estás traumatizado, macho. No es para tanto, joder. ¿Es que es la primera vez que ves a un paleto de cerca?*»). La rencontre avec ce paysan n'a pas modifié son point de vue initial sur les paysans en général, ces péquenauds dont seule la valeur numéraire de leur bulletin de vote possède un intérêt à ses yeux. Aucun affect sincère n'entre en jeu lors de son séjour à Cureña, Rafa reste extérieur à ce qui serait une rencontre authentique et n'est pas touché par l'expérience vitale de Cayo, l'homme de la nature, comme c'est le cas pour Víctor, que cette rencontre a chamboulé. La volonté de restauration de Víctor contraste avec le désintérêt absolu qui caractérise Rafa, ce personnage dont la légèreté et l'inconscience semble archétypique de l'idéologie dominante dans les sociétés industrielles, à partir des années 60 où la foi en la toute puissance de la technique pouvait alimenter la vision d'un progrès imparable et triomphant. Lui vit au présent et rejette cette l'Espagne des *paletos*, préférant s'occuper de l'avenir proche, de la perspective enthousiasmante des élections de 1978

[248] *Ibid*., p.156-157.
« Le cône de lumière des phares éclaira [...] les premières maisons effondrées d'un village sans vie :
-Quintanabad," dit Laly. [...]
Victor [...] regarda par la fenêtre, dans la lumière au fond, les toits effondrés, les greniers en ruine, le lierre qui lézardait les murs, les tas de pierres dans les ruelles boueuses :
-Ce n'est pas acceptable, marmonna-t-il. Il appuya sa nuque contre le dossier du siège.
-Qu'est-ce qui n'est pas acceptable, mec ?
-Tout ça, dit Victor en désignant les derniers bâtiments du village. Que nous ayons laissé mourir une culture sans lever le petit doigt. Je vois quelque chose qui vole dans le ciel et je sais que c'est un oiseau. Je vois une chose verte accrochée au sol et je sais que c'est un arbre. Mais ne me demandez pas leurs noms, il baissa brusquement la tête et cacha son visage dans ses mains, je ne connais pas un traître mot de tout cela.
Rafa regarda le profil de Laly comme s'il cherchait un soutien et dit :
-Et qu'est-ce que ça peut te faire, mec. »

et d'une transition démocratique à venir. Cependant, même si, contrairement à Víctor, il préfère oublier ce séjour à Cureña, la réalité des ruines demeure. Ainsi, ces ruines modernes, qui ont progressivement colonisé l'espace rural et remodelé l'esthétique de tous ces villages à l'abandon, offrent donc une représentation concrète des conséquences de la guerre civile, un témoignage éloquent de la permanence du conflit fratricide dans l'inconscient de la société d'après-guerre, et ce en dépit de la volonté des instances dirigeantes pour l'orienter vers un horizon de progrès en tournant radicalement le dos au passé. Le progrès technique et l'industrialisation de l'Espagne furent l'objectif principal de la politique gouvernementale à partir des années 1950 et le corollaire de cette politique de croissance fut, comme nous l'avons vu, le sacrifice de la société agraire. Le monde rural a ainsi été volontairement marginalisé par un État franquiste qui n'avait aucun intérêt à sauvegarder un modèle social d'avant guerre et qui -à l'instar des pays voisins, comme la France et l'Allemagne, tournés à cette époque vers un nouveau modèle productiviste et capitaliste- a orienté sa politique vers un projet de croissance rapide tout en cherchant à faire table rase du passé. Miguel Delibes a dénoncé cet état de fait, lors de son discours d'entrée à la *Real academia*, en 1978 : « Hemos matado la cultura campesina pero no la hemos sustituido por nada, al menos, por nada noble[249] ». Aussi, cette perte du langage va de pair avec la disparition physique concrète du monde rural, entendu comme société agraire dépositaire d'une langue et d'une culture uniques mais aussi en tant qu'environnement biologique. La progression de la société industrielle est comme nous le savons la raison principale de la dégradation des écosystèmes et de la disparition de nombreuses espèces animales et végétales et, du fait de cette imbrication entre société agraire et écosystème rural, la question du progrès et de son impact sur le monde agricole va désormais devenir un enjeu central de la littérature de l'exode rural.

b) L'eau, miroir du réel et résurgence du passé

Les œuvres de notre corpus écrites dans les années 70 et 80 déplorent la disparition du monde rural et dénoncent cette situation à travers le motif des ruines. Mais la mort de la ruralité, a entraîné une série de changements sociaux que ces mêmes œuvres mettent en question. Nous allons ainsi voir à présent de quelle façon la question du progrès et la critique des effets sur l'homme de la primauté accordée à la technique, s'exprime dans les romans de notre corpus,

[249] Delibes, Miguel, *el sentido del progreso desde mi obra, Discurso de entrada a la real academia de la lengua,* Madrid, 1975, p. 52.

publiés plus de vingt ans plus tard, vers la fin de l'exode rural. La recherche du progrès y est vu à la fois comme l'origine et la justification de cette disparition des sociétés agraires qui ne cessent pourtant de représenter un monde désirable, par contraste avec la modernité prédatrice. L'immersion dans le passé se matérialise dans ces œuvres au travers de la prospection dans l'élément aquatique. L'eau joue donc un rôle symbolique important dans les romans de Rafael Chirbes et Julio llamazares à travers le motif du reflet, de l'image spectrale d'un passé dont l'image persiste, se réfléchit, et se démultiplie dans le temps présent. En effet, le motif du spectre apparaît de façon récurrente dans la littérature de l'exode rural en tant qu'élément porteur d'une charge sémantique plurielle. En premier lieu, les spectres sont présents sous la forme de fantômes qui surgissent du passé pour redonner une voix à ces hommes sacrifiés au nom du progrès économique et industriel, comme nous l'avons étudié de manière détaillée dans *La lluvia amarilla*. Mais nous allons voir également de quelle façon les phénomènes du passé revêtent l'aspect d'images rémanentes de cet exode, de cette catastrophe silencieuse qui semblait disparue dans le flux de l'Histoire et dont les manifestations réapparaissent pourtant dans les reflets des eaux stagnantes des lacs qui parsèment les régions du nord et du Levant et qui révèlent la persistance d'un passé qui remonte à la surface alors même qu'on a cherché à l'engloutir dans l'oubli. Aussi, la question de la résurgence du passé et de la construction d'une mémoire de l'exode rural revient sur le devant de la scène littéraire à travers deux romans parus dans les années 2000 : *Distintas formas de mirar el agua* de Julio Llamazares et *En la orilla* de Rafael Chirbes.

La marginalisation du personnage d'Andrés, protagoniste de *La Lluvia amarilla*, peut se lire comme une conséquence de l'abandon institutionnel de l'Etat mais aussi comme une volonté de résistance de ce vieil homme, qui a préféré s'enterrer vivant dans un village fantôme plutôt que de quitter sa maison natale. En revanche, à cette même époque, les habitants de nombreux villages du nord de l'Espagne furent contraints d'abandonner leur maison sur décision administrative et eurent à endurer un déracinement, un exil imposé, contre lequel aucune résistance ne fut possible. En effet, comme nous l'avons évoqué déjà, l'Etat franquiste a cherché à pallier le problème de la dépendance énergétique du pays en multipliant la construction de centrales hydroélectriques dans toute la géographie péninsulaire. Dès lors, la construction de barrages est devenue le fer de lance de la politique de refondation économique et industrielle franquiste à partir des années 1950, et ceci a entraîné la destruction de nombreux villages, essentiellement dans les régions montagneuses du nord de la péninsule. Le premier écrivain ayant écrit sur ce sujet est le romancier Jesús López Pacheco dans son roman *Central*

eléctrica[250]. Ce livre, publié en 1958, parle de l'impact de la construction d'une centrale électrique sur les habitants d'un village reculé de l'Espagne rurale, dans un style propre au réalisme social. La trame de ce roman se déroule en trois parties : la première évoque les conditions de vie des habitants du village avant et après sa submersion sous les eaux du barrage, la deuxième partie décrit la construction de la centrale électrique, et enfin, la dernière partie montre les conséquences de ces événements sur les villageois. Le roman critique la politique franquiste en dénonçant les effets du développement industriel et la mainmise croissante du capitalisme sur les travailleurs agricoles et les ouvriers. L'auteur revendiquait ainsi la fonction réformatrice et progressiste de la fiction qui selon lui devait aspirer à transformer la société[251]. Au-delà de la critique sociale, l'auteur y développe également un point de vue écologiste à travers la question du progrès technologique et de ses conséquences sur la nature[252].

Cinquante-sept ans plus tard, Julio Llamazares, qui avait évoqué ce sujet précédemment dans des articles de presse, en fait le sujet principal de son ouvrage, intitulé *Distintas formas de mirar el agua*[253]. L'auteur y relate l'histoire d'une famille de paysans depuis son expulsion du village aragonais de Ferreras jusqu'à la mort, quarante-cinq ans plus tard, du patriarche, prénommé Domingo. L'expérience de l'exil y est décrite à partir de la perception qu'en ont tous les membres de la famille, réunis suite à la mort du grand-père, pour accomplir sa dernière volonté : disperser ses cendres sur les eaux du lac, pour retrouver post-mortem son village tant aimé et dont la perte a constitué pour lui une blessure existentielle. Le récit s'articule autour du regard que projettent les personnages sur l'élément spatial que constitue le lac sous lequel est enfoui le village de Ferreras, lac qui concentre tous les affects traumatiques qui ont marqué le destin de la famille. Ce roman offre une représentation spectrale au sens scientifique du terme, dans la mesure où l'auteur joue sur la diffraction de l'image et du regard porté sur elle, procédant au morcellement de cet objet lacustre. Llamazares décompose son récit à travers le point de vue successif de dix-sept personnages, déployant ainsi le spectre, au sens d'image analytique, qui décompose l'exode rural et ses conséquences sur un demi-siècle. On le voit dès la lecture de l'index, composé d'une liste des noms des narrateurs dont trois se font écho (*Virginia, Virginia hija, Virginia nieta*), illustrant l'idée d'un retour périodique des phénomènes. Cette structure narrative constitue un prisme qui permet donc de démultiplier les

[250] López Pacheco, Jesús, *Central Eléctrica*, Destino libro, Barcelone, 1982.
[251] Fama, Antonio, "Ideología y Narración En Central Eléctrica." *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos*, vol. 10, no. 1, Revista Canadiense de Estudios Hispánicos, 1985, p. 83-88.
[252] Erragui, Naima, "El compromiso ecológico en central eléctrica de Jesús López Pacheco", Universidad de Las Palmas de Gran Canaria, 2015, p. 87-99.
[253] Llamazares Julio, *Distintas formas de mirar el agua*, Alfaguara, Barcelone, 2015.

points de vue et d'observer le phénomène de l'exil des paysans dans sa continuité, depuis son avènement jusqu'à la vision qu'en ont construit les jeunes générations, celles qui n'ont connu que la vie urbaine. Car les personnages mis en scène ont tous gardé un lien, réel ou imaginaire avec ce paradis perdu qu'est devenu pour eux le village de Ferreras et leurs voix évoquent, sur trois générations, la tragédie qu'on vécu les grands parents, Domingo et Virginia, chassés de leur maison par les autorités franquistes. Cette rupture est vécue pour ces personnages comme un exil, comme une violence comparable à celle qu'a subi le peuple juif, chassé d'Espagne au XVe siècle. Ainsi l'affirme Teresa, la fille de Virginia et Domingo, lorsqu'elle décrit le moment du départ :

> Lo que a nosotros nos esperaba al final del viaje, que duró prácticamente el día entero, […] no era un campo de concentración, pero se le parecía. […] De la misma manera en que la imagen de mi padre cerrando con la llave nuestra casa de Ferreras y guardándola en el bolsillo cuando terminamos de cargarlo todo (como si no supiera que en poco tiempo el agua iba a sepultarla) me volvió a la memoria cuando leí que algunos judíos españoles, cuando tuvieron que irse al exilio, conservaron durante generaciones las llaves de su casa en España por si algún día les permitían volver[254].

Cet exil forcé est vécu un traumatisme pour ceux qui en sont victimes. Pour Domingo, le grand-père, la rupture de l'exil a été un arrachement qui a fait de lui un homme détaché de sa propre vie, silencieux sur son passé et absent au monde, vivant hors de son temps et de sa patrie, devenue pour lui un objet de refoulement, emprunt d'une nostalgie mortifère. Au traumatisme de l'exil s'ajoute celui de la destruction du lien matriciel à la terre et de l'effacement de la mémoire qui a fait de cet homme un étranger à lui-même, un exilé paradoxal car il est devenu exilé en son propre pays, on l'a contraint à subir un déracinement définitif :

> […] el abuelo, al parecer, vivía dentro de una burbuja, en un limbo personal del que apenas salía y, cuando lo hacía, era por obligación [255].

---

[254] *Ibid., p.* 28 : « Ce qui nous attendait à la fin du voyage, qui dura pratiquement toute la journée, [...] n'était pas un camp de concentration, mais cela y ressemblait. [...] De même que l'image de mon père en train de fermer avec sa clé notre maison à Ferreras avant de la mettre dans sa poche lorsque nous finîmes de charger toutes nos affaires (comme s'il ne savait pas que l'eau allait bientôt l'enterrer) m'est revenue lorsque j'ai lu que certains Juifs espagnols, lorsqu'ils durent s'exiler, gardèrent les clés de leur maison en Espagne pendant des générations, pour le cas où ils seraient autorisés, un jour, à revenir. »

[255] *Ibid.,* p. 118 : « Il semblerait que grand-père vivait dans une bulle, dans des limbes personnels dont il ne sortait presque jamais, et quand il le faisait, c'était par obligation. »

C’est pourquoi cet homme, qui dès le départ a choisi de ne plus jamais se rendre près de son village de son vivant, a pris également la décision d’y retourner une fois mort. Domingo est donc dès le début du récit présenté comme un homme qui prépare sa mort physique, après avoir vécu une mort psychique, comme si son âme était elle aussi restée ensevelie sous les eaux du lac. Aussi sa veuve, Virginia, à la vue du lac qui a modifié pour toujours le paysage de Ferreras, évoque l’époque qui suivit leur départ en ces termes :

> seguíamos añorando aquella vida anterior, sin duda más pobre, pero en nuestra imaginación feliz y en nuestros recuerdos dulce; tan dulce como el paisaje en el que se desarrollaba y cuyos restos aún permanecen en el entorno del gran embalse que lo borró con excepción de las altas peñas y de los montes que lo rodean. […] ¿por qué desde el primer día me dijo, cuando todavía estaba lleno de fuerzas y la muerte era una idea muy remota, tan remota como este valle que él nunca quiso volver a ver, que, cuando falleciera, lo trajéramos aquí? […] Sin ser tan religioso como yo, Domingo jamás hubiera pensado en que lo quemaran de no haber sido por la imposibilidad de regresar a Ferreras de cuerpo entero a reposar para siempre junto a los suyos. [256]»

Le désir de retourner au village natal est donc ce qui, selon sa femme, aurait poussé Domingo à choisir malgré lui de se faire incinérer, l’arrachement à son village fut pour lui un arrachement à la mémoire de ses ancêtres et à sa propre histoire. Virginia est elle-aussi comparée à un fantôme dont l’esprit est resté prisonnier du passé, elle a vécu dans une nostalgie ambiguë, à la fois douloureuse et consolante. Sa mélancolie est due à la destruction brutale de son environnement, elle incarne ainsi ce qu’on qualifie aujourd’hui à l’aide d’un nouveau terme, la « solastagie [257]», ce sentiment de dépossession, de détresse et d’impuissance éprouvé par une personne face à la destruction de son lieu de vie. Cette femme est de ce fait un spectre en

---

[256] *Ibid.*, p.17-18 : « […] nous avions encore la nostalgie de cette vie antérieure, plus pauvre sans doute, mais heureuse dans notre imagination et douce dans nos souvenirs ; aussi douce que le paysage dans lequel elle s'est déroulée et dont les vestiges subsistent encore aux abords du grand réservoir qui l'a effacé à l'exception des hauts rochers et des montagnes qui l'entourent. [...] Pourquoi me demanda-t-il dès le premier jour, alors qu'il était encore plein de force et que la mort était une idée très lointaine, aussi lointaine que cette vallée qu'il ne voulait jamais revoir, de l'amener ici lorsqu'il mourrait ? [...] Bien qu'il ait été moins religieux que moi, Domingo n'aurait jamais songé à être brûlé si ce n'était en raison de l'impossibilité de retourner à Ferreras dans son intégrité corporelle pour y reposer éternellement avec sa famille. »

[257] Ce concept a été créé par le philosophe de l’environnement Glenn Albrecht qui le décrit ainsi : « Je définis la "solastalgie" comme la douleur ou la détresse causée par une absence continue de consolation et par le sentiment de désolation provoqué par l’état actuel de son environnement proche et de son territoire. Il s’agit de l’expérience existentielle et vécue d’un changement environnemental négatif, ressenti comme une agression contre notre sentiment d’appartenance à un lieu. » Citation extraite de l’émission « Solastalgie, éco-anxiété... Les émotions de la crise écologique » diffusée le 21/02/2020 sur France Culture.
Albrecht Glenn, *Les Émotions de la Terre. Des nouveaux mots pour un nouveau monde*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2020.

devenir, une statue de sel (p.111), car elle n'appartient plus au monde présent, son incapacité à oublier et sa lucidité la rendent inapte à toute forme de joie. C'est ainsi que la décrit sa petite fille :

> Tiene algo fantasmal esta mañana. Vestida de negro de arriba abajo, su silencio y su expresión ausente (como de viuda griega, dijo mi hermana al bajar del coche) la asemejan más a un fantasma que a una mujer real. Pero lo es. Tan real como yo misma, aunque entre las dos haya una distancia inmensa. La que separa a una anciana cuya vida se detuvo en el pasado para siempre de una mujer como yo, que piensa que aquélla comienza todos los días, al menos hasta este momento[258].

Virginia, au contraire de son mari qui fit le choix de ne plus en parler, ne parvient pas à oublier le passé (p. 13 : « *mientras más hacía por olvidar, más recordaba y me dolía el recuerdo*. »). Elle est même capable de retrouver la topographie de Ferreras avec précision, et de se promener en pensée sous les eaux du lac. La contemplation de ce lac constitue donc le vecteur par lequel transite sa mémoire en un mouvement spéculaire :

> Con los ojos tapados podría orientarme bajo las aguas y encontrar cada camino y cada lugar y, en cambio, todavía ahora me cuesta hacerlo en los de nuestro nuevo pueblo[259].

Ce faisant, la femme de Domingo s'immerge dans le monde des morts, dans ce lac qui dès le début du récit, est défini comme un gigantesque cimetière :

> [el cementerio de Ferreras fue] sellado por una capa de hormigón (una medida obligada a fin de evitar que el agua erosionara la tierra de las sepulturas y sacara los huesos de los muertos a la luz)[260].

---

[258] *Ibid*., p.50: « Il y a quelque chose de fantomatique chez elle ce matin. Vêtue de noir de la tête aux pieds, son silence et son expression absente (comme une veuve grecque, a dit ma sœur en sortant de la voiture) la font ressembler davantage à un fantôme qu'à une vraie femme. Mais pourtant elle l'est. Aussi réelle que moi, même s'il y a une immense distance entre nous deux. Celle qui sépare une vieille femme, dont la vie s'est arrêtée à jamais dans le passé, d'une femme comme moi, qui pense que sa vie commence tous les jours, c'est le cas du moins jusqu'à présent. »

[259] *Ibid.*, p.16: « Je pourrais, les yeux bandés, m'orienter sous l'eau et trouver chaque chemin et chaque endroit, en revanche, même maintenant, j'ai encore du mal à faire de même dans notre nouveau village. »

[260] *Ibid.*, p.14 : « le cimetière de Ferreras fut scellé par une couche de béton (mesure obligatoire pour éviter que l'eau n'érode la terre recouvrant les tombes et ne mette à jour les ossements des morts). »

La vision du lac entraîne le sujet vers le néant : « Contempler l'eau, c'est s'écouler, c'est se dissoudre, c'est mourir. […] La rêverie près de l'eau, en retrouvant ses morts, meurt, elle aussi, comme un univers submergé [261]», ces mots de Gaston Bachelard, qui se réfèrent ici à la poésie d'Edgar Poe, semblent décrire le statut du regard porté par les personnages de Llamazares sur l'élément aquatique. Les ruines englouties forment donc la demeure des morts mais aussi celle des fantômes du présent, ces êtres comme Domingo et Virginia (mais aussi dans une certaine mesure leurs enfants, Virginia et José Antonio, comme on le voit p.100) sont habités par une nostalgie mortifère qui empoisonne leur âme dans un passé dont ils ne peuvent s'extraire. D'autres personnage comme Elena, la belle fille, critiquent, au demeurant, cette attitude passéiste (p. 85,132-135, 162).

Néanmoins cette région désormais lacustre où ont vécu les protagonistes du récit avant la création du barrage est décrite comme une zone sauvage aux paysages somptueux. Mais la beauté de ce lieu n'est qu'un leurre dont les personnages, comme le petit-fils de Domingo, perçoivent l'ambigüité et qui les met mal à l'aise :

> Definitivamente, no me gusta esto. Mientras más contemplo este sitio, más fantasmal me parece, por mucho que a primera vista sea un lugar hermosísimo: el espejo del pantano, en el que se refleja el cielo, el verde puro de sus orillas, el gris de las altas peñas […] que rodean todo el valle no logran alejar de mí la impresión de estar ante un cementerio inmenso, una gran fosa común hecha con agua en lugar de tierra[262].

La guerre civile et la répression franquiste ont fait de l'Espagne le pays européen où l'on recense le plus grand nombre de fosses communes, mais la question des fouilles archéologiques (destinées à redonner à ces morts anonymes une identité et une sépulture) demeure aujourd'hui polémique en Espagne, car elle implique un enjeu idéologique et politique. Faut-il rouvrir les fosses au risque de faire ressortir les conflits passés qu'elles renferment ? N'est-il pas préférable de laisser ces morts dans l'oubli ? Le récit de la fille ainée de la famille rend compte de cette problématique et suggère la nécessité de mettre des mots sur les faits afin de réveiller les consciences ou, au moins, de nommer la réalité des événements :

---

[261] Bachelard Gaston, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, José Corti, 1942, Paris, Le livre de poche, p. 59.

[262] *Ibid., p.*120 : « Vraiment, ça ne me plait pas. Plus je regarde ce lieu, plus il me semble fantomatique, même si, à première vue, c'est un endroit très beau : le miroir du lac, dans lequel se reflète le ciel, le vert pur de ses berges, le gris des hauts rochers [...] qui entourent toute la vallée ne parviennent pas à écarter de moi l'impression d'être devant un immense cimetière, une grande fosse commune faite d'eau et non de terre. »

> Todo lo que tenga que ver con la historia de este lugar les molesta, no porque nadie les vaya a pedir cuentas ya por ella, sino porque puede remover las conciencias de la gente que no sabe (o no quiere saber) lo que es un pantano realmente.[263]

La belle-fille du défunt exprime quant-à elle l'argument opposé, selon elle, les blessures et les crimes du passé doivent peut-être rester dans l'ombre, afin que le temps présent demeure vivable :

> Incluyéndome a mí, que no llegué a conocerlo, todos los aquí presentes sentimos que el abuelo […] está al lado de nosotros contemplando este pantano que refleja, aparte de las montañas y de las nubes que se reparten en el cielo, la mayoría blancas y algodonosas como en un cuadro de Rafael, la sombra de destrucción que el agua esconde bajo su superficie. Y mejor que sea así. Como le escuché una vez a un profesor de Estética de mi universidad, lo siniestro y lo bello se necesitan para existir, pero lo siniestro debe permanecer oculto.[264]

Cette problématique de la mémoire et de la réécriture de l'histoire rurale est l'un des ressorts essentiels de ce roman de Llamazares, où elle se matérialise par le biais de la métaphore des eaux dormantes du lac. En effet l'analogie entre le travail de l'écrivain et celui du géologue faisant des ruines la métaphore d'une mémoire historique emprisonnée sous le poids du présent, s'exprime à nouveau ici mais dans une modalité différente puisqu'elle passe désormais par le truchement de l'élément aquatique. La question de l'enfouissement d'un passé dérangeant qu'on voudrait occulter mais qui ne peut demeurer caché revient donc sous un angle neuf, à travers le symbolisme de l'eau. Le travail de l'écrivain va ainsi dépasser l'expérience empirique du géologue pour qui l'eau n'est pas compatible avec la recherche des traces du passé : « *El agua no tiene memoria, por eso es tan limpia* », affirmait Ramón Gómez de la Serna[265], « Los

---

[263] *Ibid.*, p.129-130 : « Tout ce qui a trait à l'histoire de cet endroit les dérange, non pas en raison du fait qu'on pourrait venir leur demander des comptes à son sujet, mais parce que cela pourrait remuer la conscience de personnes qui ne savent pas (ou ne veulent pas savoir) ce qu'est réellement un lac artificiel. »

[264] *Ibid.*, p. 108 : « Même moi, qui n'ai pas eu l'occasion de le connaître, je ressens, comme tous ceux qui sont présents ici, que le grand-père [...] est à côté de nous et qu'il contemple ce lac qui reflète, outre les montagnes et les nuages qui s'étendent dans le ciel, la plupart blancs et cotonneux comme dans un tableau de Raphaël, l'ombre de destruction que l'eau cache sous sa surface. Et il est préférable qu'il en soit ainsi. Comme l'a dit un jour un professeur d'esthétique de mon université, le beau et le sordide ont besoin l'un de l'autre pour exister, mais le sordide doit rester caché. »

[265] Citation en exergue du roman policier *Aguacero* de luís Roso, qui met en scène une enquête criminelle liée à la construction d'un barrage aux alentours de Madrid dans les années 1950. Roso Luís, *Aguacero*, Penguin Random house, Barcelone, 2016.

sólidos tienen memoria, pero los líquidos y los gases olvidan », précise le géologue américain Walter Álvarez. Ainsi, l'eau serait l'élément de l'oubli en raison de sa fluidité consubstantielle, le temps n'a pas de prise sur la matière liquide et c'est pourquoi elle serait antinomique de la notion de mémoire. Mais paradoxalement, on voit qu'ici elle est tout au contraire la matière première de l'imagination narrative qui guide l'écrivain vers les profondeurs de l'inconscient où se matérialise l'image mémorielle. La surface de l'eau est alors l'interface qui rend présent le passé. La fluidité de l'élément aquatique est justement la qualité qui permet le retour de la mémoire. Dans les ruines, solides, figées et stratifiées, le passé ne circule plus, il demeure dans une attente intemporelle, alors que la dynamique de l'eau fournit au récit l'illusion d'une présence permanente du passé dans un mouvement cyclique, un retour à la surface des sédiments présents dans les profondeurs. La terre recouvre les ruines alors que l'eau les dissimule et les conserve pour les restituer par la suite à la faveur d'une décrue ou d'une modification des cours d'eau. C'est pourquoi, si les morts ne remontent pas à la surface (puisque leurs tombes ont été scellées sous une couche de béton), les vivants vont quant-à eux pouvoir aller à leur rencontre en imagination et même se rendre physiquement sur les lieux où leur présence demeure. Ainsi le personnage de José Antonio découvre un jour les ruines des villages de Vegamián et de Ferreras à la faveur d'une manœuvre d'assèchement du lac, destinée à en assainir le fond devenu trop boueux et donc dangereux pour la structure du barrage :

> Vegamián no lo demolieron y sus casas quedaron enteras bajo el embalse y todavía algunas deben de seguir así […]. [D]urante toda una tarde estuvimos visitando las ruinas de Vegamián, entre las que nos encontramos a muchos vecinos, la mayoría de ellos llorando. […] Todo lo que quedaba de Ferreras, el pueblo en el que nací y en el que viví hasta los trece años, era un rosario de piedras del mismo color que el fango. […] Tras quince años bajo el agua, con el óxido royendo los pigmentos, todo tenía el color de la tierra, ese ocre entristecido y macilento del fondo de las acequias y de los pozos[266]. […]

Cette fonction spectrale de l'eau est également primordiale dans le roman de Rafael Chirbes intitulé *En la orilla*[267], et publié en 2013. Dans ce récit, le protagoniste, Esteban, revient sur

[266] *Ibid.*, p.72-73: « Vegamián n'a pas été démoli et ses maisons sont restées tout entières sous le réservoir, certaines d'entre elles doivent probablement demeurer comme telles [...]. Pendant tout un après-midi, nous avons visité les ruines de Vegamián, parmi lesquelles nous rencontrâmes de nombreux voisins, la plupart en pleurs. [...] Tout ce qui restait de Ferreras, le village où je suis né et où j'ai vécu jusqu'à l'âge de treize ans, était un chapelet de pierres de la même couleur que la boue. [...] Après quinze ans sous l'eau, avec la rouille qui rongeait les pigments, tout avait la couleur de la terre, cet ocre triste et grisâtre propre au fond des fossés et des puits d'irrigation. »
[267] Chirbes Rafael, *En la orilla*, Anagrama, Madrid, 2013.

l'histoire de sa vie depuis son enfance, écoulée pendant les années d'après guerre, jusqu'à la faillite de son atelier de menuiserie suite à la crise économique de 2009. Plus d'un demi siècle après la crise majeure du monde rural, le roman décrit une société espagnole au sortir du mirage économique et confrontée à tous les maux qu'il a entraîné (la crise financière, le chômage, les expulsions locatives qui cette fois furent imposées par ceux-là mêmes qui en étaient responsables : ces instances financières qui ont alimenté la mécanique du surendettement des classes moyennes). Le roman de Chirbes déploie ainsi la métaphore des eaux marécageuses où se dissimulent les mauvaises actions des hommes, depuis la cruauté de la répression franquiste jusqu'aux activités mafieuses des industriels corrompus du début du XXIe siècle. En effet ce récit, comme le suggère le titre, a lui aussi pour toile de fond une zone humide, un paysage lacustre. L'action se déroule entre les bourgades imaginaires d'Olba et de Misent, situées sur la côte méditerranéenne du Levant, entre le littoral et une zone marécageuse, et dont l'urbanisation effrénée et dévastatrice était relatée déjà dans le roman précédent de Rafael Chirbes, *Crematorio.* On y apprend que Misent, ancien village de pêcheurs, a subi un développement très rapide et violent, un bétonnage à outrance, motivé par l'essor touristique et par une spéculation immobilière effrénée. Misent n'est pas un village abandonné (comme Ainielle et Cureña dont les protagonistes évoluent dans un décor vide, mais néanmoins resté familier pour eux), au contraire, il a été littéralement dévoré, recouvert par le béton. Et c'est pourquoi les ruines qui toutefois surgissent dans *En la orilla* sont des ruines postmodernes. Chirbes dépeint les projets avortés qui ont laissé dans le paysage des silhouettes incongrues, il met en scène les rebuts de la société contemporaine, symboles d'une époque vouée à la déchéance et dont le développement a atteint son point d'arrêt[268]. Ces ruines postmodernes, issues de la voracité spéculative, rappellent les ruines qui ont découlé de l'exode rural, et de ce fait, elles rendent compte du retour cyclique de la crise économique, sociale, politique et aussi, désormais, de la crise écologique qui a touché l'Espagne au début du XXIème siècle. Ces visions d'immeubles et de maisons à demi construits et abandonnés dans le paysage urbain rendent manifeste le déclin de la société postindustrielle, elles font le constat d'un échec social et économique et d'une dégradation environnementale : ici ce n'est plus la végétation qui, reprenant ses droits, accélère la chute des maisons villageoises, c'est, au contraire, l'invasion du béton, qui défigure le paysage et stérilise les sols :

[268] On peut consulter sur ce sujet l'article de Rafael Argullol, "El jardín de las delicias: Un libro muestra las ruinas que son hoy varios proyectos urbanísticos de los años de la rapacidad" publié dans El País en juillet 2012 où l'auteur dresse un panorama des ruines laissées par certains projets urbanistiques délirants mis en œuvre dans les années 2000. https://elpais.com/elpais/2012/07/10/opinion/1341938258_244779.html

> Hace cinco o seis años, todo el mundo trabajaba. La comarca entera en obras. Parecía que no iba a quedarse ni un centímetro de terreno sin hormigonar; en la actualidad, el paisaje tiene algo de campo de batalla abandonado, o de territorio sujeto a un armisticio: tierras cubiertas de hierba, naranjales convertidos en solares; frutales descuidados, muchos de ellos secos; tapias que encierran pedazos de nada.
>
> [D]esde la terraza de mi casa puedo ver las grúas inmóviles por encima de los bloques de pisos, a medio acabar […]. Veo los bloques de pisos, a trechos mero esqueleto de vigas, en otros los ladrillos a la vista, sin enlucir.
>
> [S]ubido a lo alto del médano alcanzo a ver entre las lejanas edificaciones fragmentos de playa. Desde que se inició la crisis, ha parado el frenesí de grúas, hormigoneras y plumas, el paisaje se ha lavado. Quedan edificios a medio acabar, cuya obra ha sido abandonada, y no los hay en construcción. No, ya no los hay[269].

Le mouvement d'expansion urbaine a pris fin brutalement donc, mais il semble que les dommages qu'il a produits soient irréversibles et le lexique de la guerre (« campo de batalla », « armisticio ») rend compte de la fulgurance de cette vague de béton qui s'est abattue sur le paysage. De fait, même les maisons abouties, celles qui furent construites avant la crise, sont condamnées à la ruine, en raison de la menace naturelle qui les fragilise et qui les voue à la destruction par les eaux :

> La orilla del mar no ha sido un lugar hospitalario y, excepto en algunos promontorios, ha permanecido desierta hasta hace unos decenios, en que se empezó a edificar en no importa qué sitio. En Misent, sin ir más lejos, hay urbanizaciones junto a la playa que se llaman La Laguna, Las balsas, Saladar o El Marjal, y cuyos vecinos se quejan de que se les inundan las casas cada vez que llega la gota fría de otoño. Pero a quién se le ocurre comprarse un bungalow en un sitio que se llama así. Los nombres de

[269] *Ibid.*, p. 15, 250, 365 : « Il y a cinq ou six ans, tout le monde travaillait. Toute la région était en construction. Il semblait que pas un pouce de terrain ne pourrait échapper au béton ; aujourd'hui, le paysage ressemble à un champ de bataille abandonné, ou à un territoire soumis à un armistice : des terres recouvertes d'herbe, des orangeraies transformées en parcelles ; des arbres fruitiers négligés, dont beaucoup sont desséchés ; des murs renfermant des morceaux de néant.
[...] Depuis la terrasse de ma maison, je peux voir les grues immobiles au-dessus des blocs d'appartements à moitié terminés [...]. Je vois les blocs d'appartements, par endroits juste un squelette de poutres, à d'autres endroits les briques sont apparentes, sans revêtement.
[...] En montant au sommet de la dune, j'arrive à voir des fragments de plage entre les bâtiments éloignés. Depuis le début de la crise, la frénésie des grues, des bétonnières et des bras de levier s'est arrêtée, le paysage a été nettoyé. Il ne reste que des bâtiments à moitié terminés, dont les travaux ont été abandonnés, et il n'y en a aucun en cours de construction. Non, il n'y en a plus. »

> los lugares guardan la memoria de lo que fueron. Barrizales. Charcas. Fangales. Balsas para la explotación de sal[270].

Dans ce passage, le narrateur substitue aux formulations publicitaires des promoteurs immobiliers des mots qui énoncent la réalité enfouie sous ce langage des apparences. Ainsi semble-t-il suggérer que la vérité (vérité écologique dans ce cas) passe par l'authenticité du langage qui, contaminé par le lexique publicitaire, à besoin d'une restauration : il s'agit de décontaminer la langue de ce qui la fige et la transforme en slogan commercial, afin de lui restituer sa fonction signifiante première. Car le passé de ces lieux ne peut être substitué par un présent factice, ce passé continue en réalité d'appartenir au présent : la temporalité de la nature transcende la perception humaine du temps, et les appellations nouvelles ne peuvent maquiller les propriétés naturelles d'un lieu, malgré les tentatives d'effacement qu'on leur fait subir par un langage fallacieux. Un marais, même asséché, garde les propriétés qui étaient les siennes en dépit du temps passé et de la volonté d'en faire un objet commercial. Oublier cette réalité, ou chercher à la reléguer artificiellement dans le passé est une escroquerie et un désir vain et dérisoire, semble dire la voix narrative du roman de Chirbes.

L'élément central au sein duquel se construit l'espace du roman *En la orilla*, est donc une zone marécageuse, espace spectral, monde de faux-semblant, dont les contours sont toujours mouvants et multiformes et qui engloutit inexorablement tout ce qui s'y pose, à commencer par le regard.

> La sensación que produce el confuso paisaje en el que se alternan las superficies acuáticas con las de lodos y tierra más o menos firme, […] es la de un mundo inconcluso (lo es: la naturaleza prosigue lenta el proceso de colmatación, el barro forma parte de la laguna al tiempo que la engulle: es, a la vez, nacimiento y agonía) tramposa foto fija del instante en que Dios empezó a separar las aguas de la tierra […], espacio indefinido, mundo a medio hacer, progresivamente cegado por los montones de arena que deja el oleaje […] ; por la sedimentación de cadáveres de millones de plantas y animales :

[270] *Ibid.*, p. 43 : « Le bord de mer n'a jamais été un lieu hospitalier et, à l'exception de quelques promontoires, il est resté désert jusqu'à ce que l'on commence à construire sur un certain nombre de sites, voici quelques décennies. À Misent, par exemple, il y a des urbanisations près de la plage, qui se nomment La Lagune, Les Étangs, Les Salines ou Le Marais, et dont les habitants se plaignent que leurs maisons sont inondées chaque fois que les pluies intenses d'automne arrivent. Mais quelle idée d'acheter un bungalow dans un endroit portant un tel nom ? Les noms des lieux gardent la mémoire de ce qu'ils étaient. Bourbiers. Étangs. Fondrières. Bassins d'extraction de sel. »

> podredumbre, lo que ahora llaman activa biomasa, a la que el hombre añade sus propios residuos[271] :

On voit comment se déploie ici le lexique de l'illusion et de l'effacement des limites (à travers les adjectifs *confuso, inconcluso, tramposa, indefinido, a medio hacer, cegado, cicatrices*) qui traduit l'état du sujet désorienté au sein d'une nature qui est désormais perçue comme une entité trompeuse, difficile à appréhender de par son caractère mouvant et instable. Et dans le même temps, le narrateur décrit cette nature comme une entité atemporelle, l'incarnation sensorielle d'un temps à la fois immuable et mouvant, cette nature est figée dans le mécanisme cyclique de dévoration et de renaissance perpétuelle, sans début ni fin, que constitue la vie du marais (le lexique exprime donc ce mélange de mort et de vitalité : *engull[ir], nacimiento y agonía, mundo a medio hacer, sedimentación de cadáveres, activa biomasa*).

Le marais, espace central du roman, possède un caractère spectral qui va permettre à la voix narrative de jouer sur la multiplicité des plans spatio-temporels à travers la pénétration de cette surface protéiforme. Le lecteur s'enlise dans un élément instable où le temps ne s'écoule plus de façon linéaire car les temporalités s'y confondent. C'est ce que montre l'évocation des profondeurs de la lagune : à la description des ruines présentes en surface (que nous avons étudié plus haut), succède l'exploration des ruines subaquatiques et des déchets sédimentés au fond des marais de Misent :

> […] el pantano ha sido una especie de abandonado patio trasero de las poblaciones cercanas en el que se ha permitido todo y donde se han acumulado basuras y suciedades durante decenios. Sólo con la moda conservacionista y el ecologismo, el espacio ha adquirido valor simbólico, y los periódicos y la tele local hablan del gran pulmón verde de la comarca (el otro fuelle, el pulmón poderoso, el que gruñe y resopla y se enfurece y nos lava a todos es el mar), y se refieren a él como refugio de especies autóctonas y privilegiado lugar de nidificación de aves migratorias[272].

---

[271] *Ibid.*, p. 422-423 : « La sensation produite par le paysage confus où les surfaces aquatiques alternent avec celles de la boue et de la terre plus ou moins ferme [...] est celle d'un monde inachevé (il l'est : la nature poursuit lentement le processus de sédimentation, la boue fait partie de la lagune tout en l'engloutissant: c'est, en même temps, une naissance et une agonie) une photo trompeuse du moment où Dieu a commencé à séparer les eaux de la terre [...], un espace indéfini, un monde à moitié fait, progressivement occulté par les amas de sable laissés par les vagues [...] ; par la sédimentation des cadavres de millions de plantes et d'animaux : de la pourriture, de la biomasse active, comme on l'appelle aujourd'hui, à laquelle l'homme ajoute ses propres résidus. »

[272] *Ibid.*, p. 41 : « Le lac de retenue est une sorte d'arrière-cour abandonnée des villes voisines, où tout a été permis et où les ordures et la saleté se sont accumulées pendant des décennies. Ce n'est que grâce à la mode conservationniste et à l'écologie que la zone a acquis une valeur symbolique, et maintenant les journaux et la télévision locale parlent de ce grand poumon vert de la région (l'autre soufflet, le poumon puissant, celui qui grogne

Le narrateur dévoile à nouveau l'hypocrisie du langage publicitaire qui ne résiste pas à l'épreuve d'une exploration plus approfondie. L'observation du lac, de sa surface jusqu'à ses couches les plus profondes et anciennes révèle ainsi l'aspect mensonger d'un discours écologique contemporain que le narrateur associe à un effet de « mode » qui voudrait faire de ce paysage naturel un « symbole » de la richesse naturelle de la région, un « poumon vert », selon l'expression consacrée, pour rendre attractifs ces marais, leur donner un statut de ressource écologique, en ignorant à dessein la réalité de ce lieu dont les populations locales ont cherché à tirer profit sans souci de préservation de la propreté de cet espace commun, devenu une déchèterie à ciel ouvert :

> Los acreedores telefoneaban a todas horas hasta que decidí arrancar el teléfono fijo y tirar al fondo del pantano el móvil […] así formo parte de la larga lista de destructores y contaminantes del marjal. Uno más.
>
> […] como cicatrices de sus actuaciones quedan aquí y allá los restos de sucesivos proyectos : canalizaciones que no prosperaron y mediante las que se intentaba drenar todo el pantano y convertirlo en tierra cultivable, muros que pretendían actuar como contenedores y hoy son ruina, oxidadas tuberías abandonadas entre la maleza, restos de antiguas balsas caídas en desuso o que nunca se utilizaron, vertidos, escombreras, dunas rotas por la constancia de azadas o por la premura de máquinas que se han llevado toneladas de arena como material de construcción[273].

L'auteur raille ainsi les nouvelles manières de représenter le patrimoine naturel national, à l'instar de la télévision qui distille les clichés et les représentations mensongères et complaisantes envers une prétendue conscience écologique partagée. C'est ce que l'on peut voir dans ce passage où Esteban évoque les pratiques des chasseurs de Olba :

---

et rugit, qui se déchaîne et qui nous lave tous est la mer), et ils en parlent comme d'un refuge pour les espèces endémiques et d'un lieu de nidification privilégié pour les oiseaux migrateurs. »

[273] *Ibid.*, p. 298, 423 : « Les créanciers téléphonaient à toute heure jusqu'à ce que je décide d'arracher le téléphone fixe et de jeter le téléphone portable au fond du marais [...] ainsi désormais je fais partie de la longue liste des destructeurs et des pollueurs du marais. Un de plus.

Telles des cicatrices de leurs actions, les restes des projets successifs subsistent ici et là : des canalisations inachevées grâce auxquelles on prétendait assécher tout le marais et le transformer en terre arable, des murs qui devaient servir de conteneurs et qui sont maintenant des ruines, des tuyaux rouillés abandonnés dans les broussailles, les restes d'anciens radeaux tombés en désuétude ou qui n'ont jamais été utilisés, des décharges, des dépôts d'ordures, des dunes brisées par la persévérance des houes ou par la précipitation des machines qui ont emporté des tonnes de sable comme matériau de construction. »

> A cada animal su propia muerte; a cada instrumento, su nombre: *ralls, mornells, gamberes y tresmalls*. Se trata de una pequeña colección como para exhibirla en alguno de los programas de caza que ofrece la televisión, *Jara y Sedal, Linde y Ribera*, no sé, programas con títulos de ese corte, o en esos otros –más bien a la contra- que emiten las cursis televisiones autonómicas o el no menos cursi canal dos nacional, con títulos como Medio Ambiente, Planeta Azul, Territorios o Nuestras tradiciones, que muestran con reverente bearería los paisajes que supuestamente el hombre aún no ha destruido, repasan los viejos usos rurales, o presentan algún museo etnológico que guarda aperos de labranza, de trilla, de poda, ruedas de molino, prensas para aceite y viejos carromatos, programas televisivos que se esfuerzan por convertir en poco menos que un paraíso o en un precioso parque natural lo que conocí.[274]

La réalité du terrain montre en effet que ce marécage n'a jamais correspondu à l'image de ce soi-disant paradis naturel. Le narrateur, qui, enfant, sillonnait ce qui était pour lui un grand terrain de jeu, y trouvait une multitude de « trésors », rebuts divers, plus ou moins dangereux :

> Los niños jugábamos entre montones de basura, no metíamos hasta las rodillas en cenegales plagados de mosquitos y ratas, entre restos de animales muertos, vestidos viejos, excrementos secos, […] herramientas abandonadas que nos servían como juguetes, una peonza, un muñeco roto, un caballo de cartón mutilado […][275].

En fait, cette prétendue réserve écologique est devenue une zone abandonnée depuis des lustres, depuis l'époque de la disparition des autochtones qui se chargeaient de l'entretien des lieux : "*nadie frecuenta estos senderos sepultados por la maleza (se ha declarado espacio natural el pantano pero nadie lo vigila o guarda : no hay presupuesto), […] han desaparecido quienes lo*

[274] *Ibid.*, p. 72-73 : « A chaque animal sa mort ; à chaque instrument, son nom : *ralls, mornells, gamberes* et *tresmalls*. Il s'agit d'une petite collection digne d'être exhibée dans certains des programmes de chasse proposés à la télévision, Javelot et fil de pêche, Lisières et rivages, que sais-je, des programmes avec des titres de ce genre, ou dans d'autres - d'un style opposé - diffusés par les télévisions régionales ringardes ou la non moins ringarde deuxième chaîne nationale, avec des titres comme Environnement, Planète bleue, Territoires ou Nos traditions, qui montrent avec déférence les paysages que, soi-disant, l'homme n'a pas encore détruits, passent en revue les anciennes coutumes rurales, ou présentent tel musée ethnologique qui conserve des instruments agricoles, des outils de battage et d'élagage, des roues de moulin, des presses à huile et de vieux chariots, des programmes de télévision qui s'efforcent de faire passer ce que j'ai connu pour un quasi paradis ou un magnifique parc naturel. »

[275] *Ibid.*, p. 72-73 : « Nous, les enfants, jouions parmi des tas d'ordures, en nous introduisant jusqu'aux genoux dans des marécages infestés de moustiques et de rats, parmi des restes d'animaux morts, de vieux vêtements, d'excréments séchés, [...] des outils abandonnés nous servant de jouets, une toupie, une poupée cassée, un cheval en carton mutilé. »

conocían palmo a palmo y lo mantenían en aceptables condiciones de paso[276]." C'est ainsi qu'à certains endroits, l'eau n'est plus qu'un liquide corrompu, empoisonné par l'activité humaine : "*el agua que rodea los pantanales no es precisamente esmeraldina ; de noche, bajo la luz de los focos, posee cualidades fulgentes : fosfóricos amarillos, verdes venenosos, azules neón : restos de aceites, de carburantes, de grasas de cremas solares, y de detergentes* […][277]." Ces déchets dont est empli l'espace lacustre se superposent à la façon des sédiments géologiques et racontent la fin d'un monde en décomposition. Car au cours des décennies passées, des trafiquants en tout genre ont fait de ces marais un lieu de dissimulation, une poubelle géante qui recueille tous les rebus de la société industrielle : « *Hasta hace una decena de años, Bernal, el fabricante de telas asfálticas, se dedicaba a tirar en las charcas más profundas las piezas defectuosas que producía su empresa. Todo el mundo lo sabía y a nadie se le ocurrió denunciarlo. Impune*[278]. » Ce silence de la part des témoins de ce que l'on qualifierait aujourd'hui de crime écologique trouve à son tour une explication dans la couche sédimentaire antérieure, celle des crimes du père Bernal, que le narrateur juge plus inhumains que ceux du fils. Car en effet, le père, dans les premières années du franquisme, a commis des meurtres que les eaux du canal lui ont permis de dissimuler :

> Bernal, como su padre, aunque aparentemente más civilizado que su padre. No es broma. Su padre, armador de unas cuantas barcas pesqueras, en los cuarenta hizo desaparecer algún cadáver incómodo por el método de cargarlo en la barca, atarle una piedra al tobillo y dejarlo caer por la borda en esa tumba piadosa y enorme que es el canal de Ibiza, donde las aguas que separan la península de la isla resultan más profundas: ahí se pesca la mejor gamba y los atunes rojos que dicen que están en extinción[279].

---

[276] *Ibid.*, p.46 : « personne ne fréquente ces chemins enfouis dans les broussailles (le marais a été déclaré zone naturelle mais personne ne le surveille ni ne le garde : il n'y a pas le budget pour ça), [...] ceux qui le connaissaient à la perfection et le maintenaient dans des conditions de circulation acceptables ont disparu. »

[277] *Ibid.*, p. 260 : « l'eau qui entoure les marais n'est pas franchement couleur émeraude ; la nuit, sous la lumière des projecteurs, elle est comme incandescente : jaunes phosphorescents, verts vénéneux, bleus néon : les résidus d'huile, de carburant, de graisse de crèmes solaires et de détergents. »

[278] *Ibid.*, p 41-42 : « Jusqu'à il y a une dizaine d'années, Bernal, le fabricant de revêtements en asphalte, avait l'habitude de jeter les pièces défectueuses produites par son entreprise dans les étangs les plus profonds. Tout le monde le savait et personne n'a songé à le dénoncer. Impuni. »

[279] *Ibid.*, p.42 : « Bernal, semblable à son père, bien qu'apparemment plus civilisé que ce dernier. Ceci n'est pas une blague. Son père, propriétaire de plusieurs bateaux de pêche, fit disparaître dans les années quarante quelque cadavre encombrant en le chargeant sur le bateau, en lui attachant une pierre à la cheville et en le jetant par-dessus bord dans cette pieuse et immense tombe qu'est le canal d'Ibiza, là où les eaux qui séparent la péninsule de l'île sont les plus profondes : c'est là que l'on pêche les meilleures crevettes et le thon rouge, dont on dit qu'il est en voie d'extinction. »

Le narrateur revient aussitôt au temps présent en juxtaposant, non sans ironie, l'évocation du cadavre jeté au fond du lac avec l'image actuelle de ces eaux où l'on trouve encore des espèces de poissons en voie de disparition, et pour qui le cadavre d'un homme constitue un espoir de survie :

> Un cadáver: materia orgánica, nutrientes. El mar lo lava todo, lo expulsa, o lo fagocita, lo purifica con sus yodos y salitres, lo aprovecha y recicla: se supone que es saludable, no como el pantano, siempre visto de reojo por los vecinos como lugar insalubre, infeccioso, agua estancada de la que hay que desconfiar […]. El mar limpia, oxigena, el pantano pudre. Como la guerra, la comisaría y la cárcel[280].

L'homme est ainsi réduit à sa condition naturelle, organique, et le corps est complètement désacralisé dans cette vision d'un cadavre dispersé en micronutriments mêlés à la boue du fond des eaux. Ces victimes de la violence d'après-guerre, dont se repaissent les poissons, ont été sacrifiées au bénéfice des vainqueurs, ou du moins de ceux qui ont survécu à la guerre, qui sont restés du côté des vivants. Ces corps d'individus assassinés ont littéralement nourri leurs frères humains qui se sont alimentés de ces mêmes poissons charognards. Cette idée de dévoration entre les hommes revient plus loin dans le roman de manière plus explicite : dans un monde en déréliction, la mort est devenue une nécessité pour que les vivants puissent prospérer :

> Los vivos se nutren y engordan a costa de los muertos. Es la esencia de la naturaleza. […] Vivimos de lo que matamos. Vivir de matar, o de lo que se nos sirve muerto : los herederos consumen los despojos del predecesor y eso los nutre, los fortalece a la hora de levantar el vuelo. A mayor cantidad de carroña consumida, el vuelo es más alto y majestuoso. Desde luego, más elegante. Nada que esté fuera de la condición de la naturaleza[281].

Voilà une vision écologique au sens ou elle met en avant les liens entre les êtres vivants au sein d'un espace qu'ils partagent. Le narrateur explicite les relations d'échange et d'interdépendance

---

[280] *Ibid.,* p. 42 : « Un cadavre : matière organique, nutriments. La mer lave tout, elle expulse les choses, ou les phagocyte, les purifie avec son iode et son salpêtre, les met à profit et les recycle : voilà qui est sain, contrairement au marais, toujours vu du coin de l'œil par les voisins comme un lieu insalubre, infectieux, une eau stagnante dont il faut se méfier [...]. La mer nettoie, oxygène, le marais pourrit. Comme la guerre, le poste de police et la prison. »
[281] *Ibid.,* p. 147 : « Les vivants se nourrissent et grossissent sur le dos des morts. C'est l'essence même de la nature. [...] Nous vivons de ce que nous tuons. Vivre de la mise à mort, ou de ce qui nous est servi déjà mort : les héritiers consomment les restes du prédécesseur et cela les nourrit, les fortifie pour l'heure de leur envol. Plus la consommation de charogne est importante, plus le vol est élevé et majestueux. En tout cas, plus élégant. Il n'y a là rien d'étranger à la condition naturelle. »

qui unissent les êtres vivants et les cadavres. Ces échanges ne sont plus hiérarchisés de façon verticale, depuis la révolution darwinienne, la race humaine n'est plus perçue comme dominante dans la hiérarchie des espèces : « Se *ha venido abajo ese trampantojo en el que el hombre era el centro del universo* [282] ». L'impératif d'équilibre qui régit la survie de tout l'écosystème universel implique de remettre à plat la hiérarchie des pouvoirs. L'homme, dans son inconséquence, n'a pas considéré les effets mortifères de son action sur l'environnement et c'est pourquoi il a déchu et s'est rendu coupable à l'égard de l'ensemble de la création. Sa déchéance est telle que, même auprès de ses congénères, l'homme en est venu à mériter moins d'égards qu'un animal en voie d'extinction : « *No nos engañemos, un hombre no es gran cosa. De hecho, hay tantos que los gobiernos no saben qué hacer con ellos. Seis millones de humanos sobre el planeta y sólo seis o siete mil tigres de Bengala, tú me dirás quién necesita más protección*[283].»

L'hybris qui a guidé l'action de l'homme au fil des siècles apparaît au grand jour à travers les conséquences de cette action : la perspective d'une catastrophe écologique globale, l'horizon d'un désastre total qui menace toute la population (humaine et non-humaine) de la planète. Ce renversement dans la hiérarchie des valeurs accordées aux vies humaines et animales, que le narrateur souligne avec un certain cynisme, conduit à une réaction de haine envers l'humain. Ainsi dans l'idéologie de certains écologistes radicaux, l'humanité, en tant que puissance destructrice, est responsable de son malheur et mérite d'en payer le prix. C'est cette conception qui se reflète dans le sentiment d'indifférence envers la mort d'autrui, qui semble se répandre dans la société et que le narrateur dénonce en ces termes :

> Aunque ahora, en estos tiempos en que el animal humano es el ser menos protegido de la creación, seguramente los ecologistas consideren más imperdonable lo de Bernal hijo que lo que hizo su padre, porque, desde siempre, el gran pecado ha sido destruir lo eterno […] y lo eterno de nuestra sociedad materialista ya no es Dios, y, por tanto, el cuerpo humano no merece el respeto que se le guardaba cuando era considerado templo del Espíritu Santo, ahora el gran santuario de la divinidad es la naturaleza : impregnar agua y barro con telas asfálticas, materia bituminosa, fibra de vidrio, asbestos cancerígenos –que es lo que ha hecho Bernal hijo- nos parece más imperdonable que

[282] *Ibid*., p. 44 : « Il s'est effondré, ce faux semblant qui montrait l'homme comme le centre de l'univers. »
[283] *Ibid*., p. 44 : « Ne nous voilons pas la face, un homme ce n'est pas grand-chose. En fait, il y en a tellement que les gouvernements ne savent pas quoi en faire. Six millions d'humains sur la planète et seulement six ou sept mille tigres du Bengale, selon toi, qui a le plus besoin de protection ? »

> los asesinatos de Bernal padre. Un cadáver arrojado al mar es favor que se le hace al medio, nutriente que mordisquean los peces con sus boquitas frías[284].

Selon cette vision, qui rejoint celle de certains peuples pour qui tuer un arbre est aussi répréhensible que tuer un homme, les humains n'ont plus le souci de leur prochain car, à l'image de la nature, qu'ils érigent en une sorte de divinité courroucée, ils rejettent et méprisent l'attitude de leurs semblables. Le mépris que ressentiraient les écologistes envers l'humanité trouverait là son fondement. Selon cette vision, la mort d'un homme, si elle profite à la vie sous-marine, suscite au mieux de l'indifférence et au pire une satisfaction à peine coupable : *Un cadáver arrojado al mar es favor que se le hace al medio, nutriente que mordisquean los peces con sus boquitas frías.* Cette dernière phrase de la citation résonne cruellement avec la réalité actuelle car elle renvoie inévitablement à la situation tragique que connaissent tous ces hommes que la guerre et la pauvreté poussent à l'exil et à la mort et que la mer engloutit, jour après jours, face à l'impuissance ou, peut-être surtout, à l'inaction de la communauté internationale. Cette inversion des valeurs, nous dit le narrateur, n'est pas un fait nouveau, la guerre et l'après guerre ont émoussé la sensibilité humaniste et l'altruisme des espagnols :

> Los pecados de los pistoleros -los que llenaron las cunetas de fosas y acribillaron las tapias de los cementerios, los que nutrieron a los peces mar adentro- los absolvió la Transición, al parecer eran pecados veniales, mientras que los pecados contra el medio ambiente no prescriben, no hay juez que pueda absolverlos[285].

Dans l'Espagne de la Transition, du « pacte de l'oubli », où il était admis, et même préconisé, de taire les crimes contre l'humanité, la vie humaine n'avait donc plus la même valeur sacrée qu'avant la guerre : « *el cuerpo humano no merece el respeto que se le guardaba cuando era considerado templo del Espíritu Santo, ahora el gran santuario de la divinidad es la*

---

[284] *Ibid.,* p. 43 : « Bien qu'aujourd'hui, en ces temps où l'animal humain est l'être le moins protégé de la création, les écologistes considèrent sûrement que ce que fit Bernal fils est plus impardonnable que ce que fit son père, parce que, de tout temps, le grand péché a toujours été la destruction de l'éternel [...] et l'éternel, dans notre société matérialiste, n'est plus Dieu, et, par conséquent, le corps humain ne mérite pas le respect qu'on lui accordait lorsqu'il était considéré comme un temple du Saint-Esprit ; maintenant, le grand sanctuaire de la divinité est la nature : imprégner de l'eau et de la boue avec de la toile d'asphalte, des matières bitumineuses, de la fibre de verre, de l'amiante cancérigène - ce que fit Bernal fils - nous semble plus impardonnable que les meurtres de Bernal père. Un cadavre jeté à la mer est une faveur rendue à l'environnement, des nutriments que les poissons grignotent de leurs petites bouches froides. »

[285] *Ibid.,* p. 44 : « Les péchés des tueurs - ceux qui ont rempli les fossés de charniers et criblé de balles les murs des cimetières, ceux qui ont nourri les poissons en haute mer - ont été absous par la Transition, apparemment il s'agissait de péchés véniels, alors que les péchés contre l'environnement sont imprescriptibles, il n'y a pas de juge qui puisse les absoudre. »

naturaleza.[286] » Si la sensibilité humaniste a perdu de sa force, en revanche, les crimes écologiques ont été largement divulgués, et ils peuvent d'autant mieux susciter l'adhésion du public qu'ils sont dénués de la charge polémique intrinsèque aux crimes de la guerre civile. Certes, la loi ne punit pas encore les crimes d' « écocide », mais, affirme le narrateur, nul doute que cela sera le cas bientôt, contrairement à ce qui concerne les crimes commis pendant la guerre civile. C'est cette même indifférence envers la vie humaine qui a permis aux criminels de guerre d'échapper à la justice, et parfois même de continuer à cohabiter avec les parents de leurs victimes, durant la période franquiste et même après la Transition. Dans ces conditions d'impunité admise, les criminels d'hier et d'aujourd'hui ont pu tout naturellement se sentir en droit de se défaire de tout objet délictueux où dangereux en l'enfouissant dans le marais :

> Los delincuentes usan las charcas cenagosas para tirar las armas fichadas: hace poco los policías, por indicaciones de un soplón, dragaron una de las lagunas y salió a la luz un auténtico arsenal […] hasta algún coche encontraron bajo el agua los buzos de la guardia civil, nada nuevo: Bernal trufó la laguna con sus telas asfálticas muchos años antes[287].

Le fond du lac concentre donc la boue la plus épaisse et ancienne, celle des turpitudes humaines, des cruautés et des massacres perpétrés pendant la guerre et qui rend nauséabonde toute évocation du passé. Car soixante-dix ans auparavant, au lendemain de la victoire franquiste, ces marécages étaient devenus le refuge d'une « armée de fantômes », ces opposants vaincus, dénoncés par leurs propres voisins soucieux de se ranger du côté des vainqueurs, et traqués par les militaires franquistes. Les perdants de la guerre, devenus des parias ont été contraints de se cacher dans ces marais pour y mourir misérablement, oubliés du reste de la société. Le père du narrateur aurait dû rejoindre cette « armée de fantômes », c'est pourquoi le souvenir de ces résistants provoquait chez lui un sentiment d'échec et de culpabilité :

> […] se sintió desertor de un ejército que sólo existía en su cabeza, la fantasmal armada de los que hicieron lo que él querría haber hecho, luchadores que no se rindieron, que consiguieron cruzar la frontera, se echaron al monte para unirse al maquis, o se

[286] *Ibid.*, p. 44 : « Le corps humain ne mérite pas le respect qu'il avait autrefois lorsqu'il était considéré comme un temple du Saint-Esprit, maintenant le grand sanctuaire de la divinité est la nature. »
[287] *Ibid.*, p. 298 : « Les criminels utilisent les étangs marécageux pour y jeter leurs armes enregistrées : récemment, la police, sur les instructions d'un informateur, a dragué l'un des étangs, un véritable arsenal a été mis au jour [...] même une voiture a été trouvée sous l'eau par les plongeurs de la garde civile, rien de nouveau : Bernal avait déjà truffé le marais de ses toiles asphaltiques bien des années auparavant. »

> quedaron en el pantano, y vivieron de la caza y la pesca durante unos años. […] no les fue bien en su forzosa vida lacustre, contraían el paludismo, se les infectaban las heridas, […] sufrieron las exhaustivas batidas de guardiaciviles que los perseguían como si fueran alimañas, e incluían las quemas de vegetación.
>
> […] un puñado de fugitivos acorralados: desesperados robinsones más muertos para el mundo que los propios muertos de muchos años atrás […]. Los compañeros los enterraban en en algún lugar, o sus cadáveres se quedaban abandonados a la intemperie, descarnados por las alimañas, y el tiempo iba cubriendo sus huesos de barro y maleza[288].

Le monde présent, tel que le décrit Chirbes, est bâtit à partir d'un langage trompeur qui s'appuie sur l'illusion et le mensonge. C'est en dévoilant la réalité enfouie sous les discours lénifiants que les hommes accèderont à la vie authentique, à cette eau de source, enfouie tout au fond du marais, qui porte en elle le sens et la vérité. Afin d'accéder à ce monde du réel, les fantômes du lac agiront tels des guides et permettront au héros de s'approcher de cette région secrète. De fait, la présence de ces « fantômes » vivant dans le marais, individus transformés en proies que l'on traque sans relâche, a paradoxalement servi des intérêts bien concrets. Les marais ont ainsi acquis pour les vainqueurs le statut de territoire à conquérir, ces terres humides, nous dit le narrateur, représentaient une aubaine, un terrain offert à la rapacité des militaires, des constructeurs et des industriels corrompus :

> Con la excusa de cazar a aquellos desgraciados aceleraron la desecación de las lagunas, promovieron los aterramientos, y les regalaron tierras pantanosas a algunos camaradas y excombatientes concediéndoles autorización para drenarlas y cultivarlas. […] La exportadora Dalmau se creó a partir de las roturaciones en los terrenos pantanosos adjudicados al general Santomé, poco más que un chusquero ascendido por méritos de guerra […]. La Citrícola nació de la superficie de la laguna que le concedieron para su desecación a Pallarés, un camisa azul que caciqueó –pistola en la sobaquera- la zona hasta bien entrados los sesenta, momentos en que se hicieron cargo de la finca los herederos, que, signo de los tiempos, se han comportado con bastante

[288] *Ibid.*, p. 96-97, 357-358 : « il se sentait comme le déserteur d'une armée qui n'existait que dans sa tête, l'armée fantomatique de ceux qui ont fait ce qu'il aurait aimé faire, des combattants qui ne se sont pas rendus, qui ont réussi à franchir la frontière, qui sont partis dans les collines pour rejoindre le maquis, ou qui sont restés dans le marais, et ont vécu de chasse et de pêche pendant quelques années. [...] ils n'eurent guère de chance dans leur existence lacustre forcée, ils contractèrent la malaria, leurs blessures s'infectèrent, [...] ils subirent les raids exhaustifs des gardes civils qui les poursuivaient comme de la vermine, y compris par le brûlage de la végétation. […] Une poignée de fugitifs acculés : des Robinsons désespérés, plus morts encore aux yeux du monde que les propres morts disparus bien des années auparavant [...]. Les compagnons les enterraient quelque part, ou bien leurs cadavres étaient laissés à l'air libre, décharnés par les bestioles, et le temps recouvrait progressivement leurs os de boue et de broussailles. »

> más discreción aunque con idéntica codicia en negocios ya limpios de las viejas telarañas ideológicas […] Las agresiones programadas al pantano fueron mezcla de estrategia militar, venganza política y rapiña económica[289].

Par ailleurs, l'exploitation ininterrompue de ce territoire démontre la persistance des comportements criminels de certains de ses habitants, pour qui la quête du profit a constitué la motivation essentielle, par-delà toute considération morale ou écologique. L'espace naturel est cette zone périphérique de la ville qui y déverse tout ce qui l'encombre et qu'elle ne veut pas voir, la nature est souillée et enlaidie, le lac sert de décharge et l'odeur de pourriture qu'il exhale témoigne de sa détérioration (« *Como si no supiera que lirios y nenúfares, como todo lo que se cría en el pantano, huelen a pescado podrido*.[290] »). Les reflets de la baie renvoient l'image d'un monde empoisonné par les pollutions qu'entraînent les activités humaines et qui offrent un reflet de la noirceur qui corrompt l'âme. Aussi, les pulsions autodestructrices qui habitent l'homme se retrouvent dans son rapport à la nature. En effet, dans l'univers de ce roman, l'humanité s'est coupée de la nature, elle s'est aveuglée volontairement et cherche désormais à se cacher dans la nuit qu'elle-même a créée, s'enfermant par là même dans son propre piège. Le ciel nocturne, voilé sous la lumière artificielle des villes, rend inaccessible la contemplation des étoiles, les déchets empoisonnent l'air et l'eau et détruisent la beauté du paysage, les odeurs parasitent les sens et aliènent la sensibilité des corps qui sont eux-aussi en processus de dégradation. Il n'est désormais plus possible à l'homme de s'extraire de la fange dans laquelle il s'est embourbé :

---

[289] *Ibid*., p. 97-98 : « Sous prétexte de chasser ces malheureux, ils accélérèrent l'assèchement des lagunes, favorisèrent la récupération des terres, et offrirent des terrains marécageux à quelques camarades et ex-combattants, leur donnant l'autorisation de les assécher et de les cultiver. [...] La société d'exportation Dalmau fut créée sur les terres qui avaient été défrichées dans les marais attribués au général Santomé, qui n'était guère plus qu'une ordure méritocratique de guerre [...]. L'entreprise Citrícola est née de la zone de la lagune concédée à Pallarés, un falangiste qui dirigea la zone jusqu'à la fin des années soixante, lorsque ses héritiers récupérèrent le domaine, et ceux-ci, en accord avec leur temps, se comportèrent beaucoup plus discrètement mais tout aussi avidement dans la gestion de leurs affaires, désormais débarrassées des vieilles toiles d'araignée idéologiques [...]. Les attaques programmées contre le réservoir constituèrent un mélange de stratégie militaire, de vengeance politique et de spoliation économique. »

[290] *Ibid*., p. 186 : « Comme s'il ne savait pas que les nymphéas et les nénuphars, comme tout ce qui pousse dans le marais, sentent le poisson pourri. »

> El hombre, digan lo que digan curas, políticos y filósofos, no es portador de luz, es siniestro reproductor de sombras. Incapaz de dar vida […] es capaz de matar a destajo. Ése es el máximo poder que puede desplegar un hombre. Quitar la vida[291].

Ces massacres et destructions que l'homme inflige à tout ce qui vit (à ses semblables, à son environnement) lui sont restitués par cette même nature qui agit là comme un miroir où l'on découvre l'étendue de ses crimes. Comment, dans ces conditions, l'homme pourrait-il sortir de la déréliction et de l'atmosphère mortifère qui l'emprisonne ? La contemplation de la beauté de la nature (lorsqu'elle est encore possible) peut-elle permettre à l'humanité d'entrevoir une issue à sa condition en apparence désespérée. La nature est-elle dans ce roman une entité salvatrice dont la beauté vitale formerait un dernier rempart contre le désespoir d'un monde perçu comme apocalyptique ? Le protagoniste du roman de Chirbes ne chante pas véritablement la beauté de la nature, il n'est plus en mesure de le faire en réalité, en revanche il cherche à invoquer le souvenir de l'expérience esthétique de cette nature. Le roman, dans ses dernières pages, plonge ainsi le lecteur dans la contemplation nostalgique d'un paysage dont la beauté transcende la condition de l'être et lui permet de saisir l'épaisseur du temps, à l'échelle de sa propre finitude.

> Los torsos de las montañas –cuyos pies lamió el mar hace siglos- se muestran como lejanas escenografías abandonadas, ruinas de alguna vieja edificación. Ante mí, en primer plano, manchas de color a la deriva, pecios vegetales que flotan sobre el espejo verdoso del agua empujados por el leve filo del mistral […] El paso de las nubes reflejado sobre la superficie crea el espejismo de un mundo que parece deslizarse en un continuo viaje y, sin embargo, se mantiene inmóvil, fijado en una vieja fotografía, y ese color de vieja fotografía es el que muestran las cañas que se oxidan durante el invierno, mustios amarillos y ocres, y un marrón que se oscurece hasta ir confundiéndose con el negro y forma parcelas que parecen de hollín, melancólicas tumbas de gigante[292].

---

[291] *Ibid*., p. 359 : « L'homme, quoi qu'en disent les prêtres, les politiciens et les philosophes, n'est pas un porteur de lumière, c'est un sinistre reproducteur d'ombres. Incapable de donner la vie [...] il est capable de tuer à la chaîne. C'est là le pouvoir suprême qu'un homme peut déployer. Ôter la vie. »

[292] *Ibid.,* p. 423 : « Les torses des montagnes - dont les pieds furent léchés par la mer il y a de cela des siècles - apparaissent comme de lointains décors abandonnés, les ruines d'un vieux bâtiment. Devant moi, au premier plan, des taches de couleur à la dérive, des épaves végétales flottant sur le miroir verdâtre de l'eau, poussées par le fil léger du mistral [... Les nuages qui passent et se reflètent sur la surface créent le mirage d'un monde qui semble glisser dans un voyage continu et qui pourtant reste immobile, figé dans une vieille photographie, et cette couleur de vieille photographie est celle qu'offrent les roseaux qui rouillent en hiver, des teintes jaunes et ocres fanées, et un marron qui s'assombrit jusqu'à se fondre dans le noir et former des étendues comme faites de suie, des tombeaux mélancoliques de géants. »

La conscience de la mort imprègne la sensibilité du héros, elle ne quitte jamais son esprit. Il est de ce fait contraint d'appréhender, ensemble, la beauté de la nature et celle de la mort. L'expérience esthétique du paysage absorbe la subjectivité du héros et lui tend un miroir où se confondent la légèreté de la temporalité humaine et la densité gigantesque du temps infini, de l'éternité du cosmos. L'espace d'un instant, l'être humain, pourtant minuscule, est le réceptacle du temps infini, ce « géant » dont l'ombre absorbe l'être dans une mélancolie belle et douloureuse à la fois. Ainsi l'idée réitérée d'une duplicité de l'image spectrale du lac (que l'on avait déjà chez Llamazares (p.108 : « *lo siniestro y lo bello se necesitan para existir, pero lo siniestro debe permanecer oculto.* ») en amplifie la portée métaphorique. Les reflets sont ici aussi d'une apparence trompeuse, ils constituent un piège de la nature, cruelle et prédatrice, qui fabrique des « mirages », des « décors » d'une beauté illusoire, afin d'attirer à elle des proies humaines :

> […] me asomo al borde y contemplo la charca que el azul del cielo embellece como si la naturaleza quisiera seducirme para poder jugar un poco más conmigo; contemplando esa belleza, me entran las prisas por saber qué se siente al cruzar el umbral y entrar en la zona de sombra. Cruzarlo para quedarse[293].

L'attirance morbide qu'éprouve le héros en contemplant la beauté des flots synthétise le paradoxe de ces reflets, leur poésie nait de la somme des évocations qu'ils projettent, comme le ferait un kaléidoscope, et cette poésie diffuse le mystère suprême que renferment ces reflets : celui du sens de la vie et de la mort. Le spectre d'une beauté disparue devient alors un objet de quête pour le sujet contemplateur, il suscite un questionnement métaphysique auquel la voix littéraire cherche à répondre.

Le lac est donc une réalité ambivalente, synonyme de vitalité et de beauté, mais aussi gouffre mortifère, symbole de l'oubli et du silence dans lequel a vécu la société espagnole. L'image du lac est également l'intermédiaire par lequel se matérialisent dans le récit les figures spectrales, reflets d'un passé et d'une parole refoulés et qui remontent au grand jour. La confrontation entre la matérialité des corps humains et l'abstraction des figures spectrales, images du mystère

[293] *Ibid.,* p. 364 : « […] je me penche sur le bord et je contemple l'étang que le bleu du ciel embellit comme si la nature voulait me séduire pour jouer un peu plus avec moi ; en contemplant cette beauté, je me sens pressé de savoir ce que cela fait de franchir le seuil et d'entrer dans la zone où règne l'ombre. Le franchir pour y demeurer. »

intangible de la mort, constitue un enjeu dialectique dans ces œuvres romanesques de notre corpus.

c) L'expérience métaphysique de la nature

Dans ces romans, notamment dans celui de Chirbes, l'évocation du corps tient une place prépondérante, les descriptions de la dégradation physique et l'expression d'une conscience du vieillissement de la chair sont nombreuses, tout comme les images synesthésiques qui renvoient aux sensations physiques et sensorielles qui s'imposent à la subjectivité narrative. Le protagoniste, Esteban, se décrit comme un homme vieillissant, en surpoids, mal dans sa peau, qui semble avoir perdu la conscience de sa corporéité : « *Sentirte como una sombra a través de la que se puede pasar, falto de densidad, alguien que no es como los demás y se esfuerza por serlo* (p. 194).[294] » La dissociation entre l'âme et le corps se retranscrit aussi dans la forme narrative. En effet, le psycho-récit domine dans le roman de Chirbes, à l'image du flux et du reflux des eaux du rivage, le narrateur retranscrit le flux de pensée qui habite l'esprit de chacun des personnages, sans construction logique apparente, au gré des associations d'idées et sans expliciter au préalable l'identité de celui qui parle.

Le narrateur et d'autres personnage du roman manifestent le besoin de retrouver les sensations corporelles, olfactives, gustatives qu'ils ont perdues parce que la société industrielle dans laquelle ils vivent les a fait disparaître. (p. 215 : Liliana regrette l'odeur de la fleur de caféier, p. 195 : Esteban retrouve dans l'air frais du matin la saveur de la glue des timbres poste qui lui fait se ressouvenir de son oncle, père de substitution). Le personnage de Joaquín lorsqu'il évoque son expérience comme éboueur en fait le constat :

> El olor agrio es el que predomina: en verano se mezcla con otros más intensos, más desagradables, olores de descomposición, de carne muerta […] Nico, uno de los compañeros de la brigada de la basura, que se vino de pequeño de un pueblo de la montaña, dice que es el verdadero perfume del siglo XX, ni bueno ni malo, a esto huelen los nuevos tiempos, el del siglo XX era un olor y ahora es otro, dice. Hasta bien entrado

[294] *Ibid.,* p. 194 : « Tu te sens comme une ombre à travers laquelle on peut passer, en manque de densité, quelqu'un qui n'est pas comme les autres et qui s'efforce de l'être. »

> el siglo XX, el olor era de hierba mojada, era de albahaca, pero también de boñigas de burro o de vaca, y de ropa sucia […][295].

L'odeur de la nature a donc disparu, remplacée par celle des poubelles. Aussi, la fréquence de ce recours aux images synesthésiques traduit l'existence d'un manque, lié à la rupture du lien organique entre l'homme et son espace naturel. Cet isolement des hommes coupés de la nature, ou vivant au sein d'une nature dénaturée est l'une des raisons du sentiment de déréliction qui touche les personnages de ces romans et qui se manifeste à travers ce rapport problématique au corps.

L'évocation du littoral levantin et de ce qu'en a fait l'industrie touristique prend appui sur la vision des silhouettes de tous ces individus qui fréquentent le bord de mer. L'auteur s'attarde sur les corps âgés, corps en lutte contre le délabrement physique en un combat selon lui vain et pathétique et qui le répugne tout autant que le décor bétonné qui les englobe :

> viejos que se mueven sin gracia, con movimientos mecánicos, como autómatas, o como dementes en una especie de pataleo inútil contra la muerte. Encuentro algo repulsivo en ese afán de los viejos por mantenerse en forma corriendo de un sitio para otro, o montados en bicicleta circulando por la franja de cemento que bordea la playa y se supone que forma el paseo marítimo de Misent (así, paseo marítimo, lo llaman los concejales cuando se refieren a él en las entrevistas que les hacen en la radio) [296].

Le paysage est lui aussi altéré par les effets de l'urbanisation et il suscite un sentiment de rejet de la part du narrateur. Ainsi, le bord de mer, dont le narrateur raille l'appellation abusive de promenade maritime, est donc, contrairement aux termes officiels, une simple coulée de béton. Ce béton qui n'a cessé de se répandre depuis les années cinquante, béton qui se présente comme une prolongation du corps humain dans la mesure où l'homme le déverse sans états d'âmes, comme il le ferait de tout type de fluide corporel dont il se débarrasse sans y prêter attention :

---

[295] *Ibid.*, p. 276-277 : « L'odeur aigre est celle qui prédomine : en été, elle est mélangée à d'autres odeurs plus intenses, plus désagréables, des odeurs de décomposition, de viande morte [...] Nico, l'un des membres de la brigade des poubelles, qui vint lorsqu'il était enfant d'un village de montagne, dit que c'est le vrai parfum du XXe siècle, ni bon ni mauvais, c'est l'odeur des temps nouveaux, le XXe siècle, c'était une odeur et maintenant c'en est une autre, dit-il. Pendant une bonne partie du XXe siècle, l'odeur était celle de l'herbe humide, celle du basilic, mais aussi du crottin d'âne ou de la bouse de vache et du linge sale. »

[296] *Ibid., p.* p.365 : « […] des vieux qui se déplacent sans grâce, avec des mouvements mécaniques, comme des automates, ou comme des fous dont on dirait qu'ils donnent des coups de pied inutiles contre la mort. Il me paraît assez répugnant, cet empressement qu'ont les vieux à se maintenir en forme en courant d'un endroit à l'autre, ou en faisant du vélo sur la bande de ciment qui borde la plage et qui est censée être la promenade de Misent (c'est ainsi que les conseillers municipaux l'appellent lorsqu'ils y font référence dans leurs interviews à la radio). »

> Desde que el turismo empezó a invadir la costa, nunca me he sentido a gusto frente al mar, todos esos restaurantes, las terrazas, los chiringuitos, los muros de los apartamentos a los que, en invierno, llega la marea y ante los que, cada primavera, descargan toneladas de arena los camiones : un sitio violado, sucio, en el que esa gente que viene no se sabe de dónde, turistas de paso, mea defeca o eyacula, donde limpian sus sentinas, retretes y fondos de depósito los petroleros que uno ve a cualquier hora en el horizonte rumbo al puerto de Valencia, los paquebotes que efectúan cruceros mediterráneos cargados de jubilados que disfrutan de un lujo falso, más bien espejismo, las escalas las anuncian los periódicos : Túnez, Malta, Estambul, Costa Amalfitana, Roma-Civitavecchia, Barcelona, sin dejar de arrojar sentinazos de agua turbia[297].

L'idée de débordement, de déversement intempestif qu'entraîne le tourisme de masse (traduit par les verbes *invadir*, *llegar*, *descargar*, *arrojar*) trouve son prolongement dans les débordements physiologiques (*mear, defecar, eyacular, limpiar sentinas y retretes*). L'invasion touristique, ce « viol » infligé au littoral, provoque donc un écoulement débordant du béton mais aussi du sable[298] et enfin des hommes. Les troupeaux humains déversent une multitude de fluides corporels et de déchets liquides, déchets pétroliers essentiellement, provoquant ainsi une contamination des eaux marines. C'est ainsi que, par ce même procédé d'identification, la mer va elle-aussi acquérir pour le narrateur une dimension corporelle, elle est assimilée à une entité organique dégradée, en lutte contre le poison que lui a injecté la société industrielle au fil des années. Ainsi la mer, ce prétendu « grand poumon » régénérateur est en réalité un poumon malade. Elle devient sous la plume de Chirbes un corps abîmé et souffrant, le corps d'une une personne ayant subi un viol et qui n'arrive pas à se débarrasser de la « saleté visqueuse » qui la souille :

---

[297] *Ibid.*, p. 366: « Depuis que le tourisme a commencé à envahir la côte, je ne me suis jamais senti à l'aise face à la mer, tous ces restaurants, les terrasses, les buvettes de plage, les murs des immeubles jusqu'où parvient la marée en hiver et devant lesquels, chaque printemps, des tonnes de sable sont déchargées par les camions : un endroit violé, sale, où ces gens qui viennent d'on ne sait où, les touristes de passage, pissent, défèquent ou éjaculent, où les pétroliers que l'on voit à toute heure sur l'horizon se dirigeant vers le port de Valence, les paquebots qui réalisent des croisières en Méditerranée chargés de retraités qui jouissent d'un faux luxe, plutôt un mirage -les escales sont annoncées dans les journaux : La Tunisie, Malte, Istanbul, la côte amalfitaine, Rome-Civitavecchia, Barcelone- tout en crachant des cales d'eau boueuse. »

[298] Le sable est une matière actuellement surexploitée par l'industrie de BTP et ce phénomène génère des dégradations environnementales, on peut consulter à ce sujet l'émission *La ruée vers le sable*, diffusée en 2017 sur France culture : « Avec 15 milliards de tonnes de sable extraites par an, le sable est la matière première la plus exploitée au monde après l'air et l'eau ». https://www.franceculture.fr/emissions/la-methode-scientifique/la-methode-scientifique-mardi-7-novembre-2017

> El mar forma un gran pulmón de agua salobre en constante oxigenación, y el viento yodado que suelta ese órgano respiratorio nos purifica a los humanos a la vez que se limpia a sí mismo, damos por supuesto que es así el mar, un cuerpo siempre limpio, porque se lava con cada temporal, pero yo no dejo de tener la sensación de que lo impregna esa porquería pegajosa que queda en los cuerpos tras una violación, el cemento de las construcciones que bordean la playa, la basura que se acumula en las escolleras que han construido para evitar que las tormentas se lleven la arena, todo tiene en la costa un aspecto de resto de banquete que me molesta […]. Un día caerá sobre todo esto una capa de ceniza que lo irá cubriendo y cuya cualidad aún no somos capaces de descifrar[299].

La subjectivité du narrateur qui s'exprime dans cette « sensation » de corps violé que lui transmet le littoral, traduit son identification avec la mer. Ce ressenti du narrateur suggère la violence des actions humaines envers ce « corps liquide » qui au fil des ans s'est transformé en une monumentale décharge. Le narrateur n'a pas besoin d'évoquer les marées noires successives qui ont accumulé leur poison au fond de la mer et sur les côtes péninsulaires, ni même les tonnes de déchets qui ont fini par constituer un continent de plastique au sein de l'océan Pacifique pour que le lecteur associe cette image à ces manifestations du violent mépris envers la nature de la part d'une société fondée sur le pétrole, liquide suprême qui s'impose à tout autre, entraînant violences, abus et destructions. La fin de la citation, énonciation radicale d'une prophétie apocalyptique, ne laisse guère espérer un changement qui viendrait freiner cette course vers la catastrophe. La voie qu'emprunte l'humanité paraît bien être celle d'une apocalypse anticipée. Néanmoins, la noirceur du roman laisse toutefois entrevoir une lueur d'espérance et de renouveau. Car cette eau « mensongère », abreuve nos illusions, elle nous épargne la laideur en la cachant, elle l'enclos hors de portée du regard. Et surtout, l'eau possède un pouvoir de régénération que le roman révèle.

Chez Rafael Chirbes, comme chez Julio Llamazares, l'idée d'un retour possible aux origines et à la vie se fait jour par le biais de cette métaphore aquatique ambivalente. En effet, dans le

[299] *Ibid.*, p. 367 : « La mer forme un grand poumon d'eau saumâtre en constante oxygénation, et le vent iodé que cet organe respiratoire libère nous purifie, nous les humains, en même temps qu'il se nettoie lui-même, nous tenons pour acquis que la mer est ainsi, un corps toujours propre, parce qu'elle se lave à chaque tempête, mais j'ai toujours l'impression qu'elle est imprégnée de cette saleté collante qui reste sur les corps après un viol, le ciment des constructions qui bordent la plage, les déchets qui s'accumulent sur les brise-lames qui ont été construits pour empêcher le sable d'être emporté par les tempêtes, tout sur la côte a un aspect de reliquat de banquet qui me dérange [...]. Un jour, une couche de cendres tombera sur tout cela, qui recouvrira tout et dont nous ne sommes pas encore capables de déchiffrer la composition. »

roman de Chirbes, l'eau mortifère du marécage cache aussi en son sein une source vive, promesse de renouveau et de vitalité recouvrée, malgré l'imminence de la mort :

> Nada que ver esta agua clara y fría con el agua pastosa del pantano. […] ¿a través de qué pasadizos llega protegida por el caparazón de roca caliza? […] ¿Cómo adivinó la presencia de esta veta el hombre que abrió el pozo ? […] Sabiduría de viejos campesinos, de zahoríes que han transmitido sus experiencias, pero que, además, disponen de un sistema nervioso capacitado o educado para captar energías o vibraciones que a los demás nos pasan desapercibidas. El pozo conecta con algunos de esos ríos subterráneos que nacen por filtraciones de lluvia en la roca calcárea de las sierras cercanas y siguen su curso subterráneo decenas de kilómetros mar adentro[300].

La puissance onirique et la vitalité de ces eaux souterraines revient fréquemment dans les descriptions de villages engloutis par des lacs artificiels. Le recueil d'Ana María Matute intitulé *El río* (écrit en 1963), où l'autrice égrène ses souvenir d'enfance dans le village de la Rioja dénommé Mansilla de la Sierra, s'ouvre sur l'évocation d'une rivière pleine de vie et de beauté, espiègle et indomptable, qui, même engloutie sous le lac et le poids du temps, charrie les souvenirs et les rend immortels :

> Ya sé que ese río vuelve a formarse más abajo. […] Pero no es nuestro río, […] no es el que corría y se llevaba nuestras voces, aquel que nos hurtó, más de una vez, corriente abajo, el pañuelo o la sandalia. No sé a dónde fueron su agua verde y oro, […] sus orillas invadidas de menta. Dicen que está ahí […]. En el fondo del pantano vivirá aún aquel río. Y, cerrando los ojos, lo veo intacto como un milagro. Un río de oro que corre hacia algún lugar de dónde no se vuelve, como la vida[301].

---

[300] *Ibid.*, p. 370 : « Cette eau claire et froide n'a rien à voir avec l'eau pâteuse du marais. [...] Par quels passages arrive-t-elle, protégée par la coquille de calcaire ? [...] Comment l'homme qui a ouvert le puits a-t-il deviné la présence de cette source ? [...] C'est la sagesse des vieux paysans, des devins qui ont transmis leurs expériences, mais qui ont en outre un système nerveux entraîné ou éduqué pour capter des énergies ou des vibrations que nous autres ne percevons pas. Le puits est relié à certaines de ces rivières souterraines qui naissent de la filtration des pluies dans la roche calcaire des montagnes voisines et suivent leur cours souterrain sur des dizaines de kilomètres dans la mer. »

[301] Matute, Ana María, *El río*, Nórdica Libros, Madrid 2019, p. 14: « Je sais que cette rivière se reforme plus en aval. [...] Mais ce n'est pas notre rivière, [...] ce n'est pas celle qui courait en emportant nos voix, celle dont le courant a volé plus d'une fois notre mouchoir ou notre sandale. Je ne sais pas où sont passées ses eaux vertes et dorées, […] ses berges envahies par la menthe. A ce que l'on dit, elle est là [...]. Au fond du lac, cette rivière doit être vivante encore. Et, en fermant les yeux, je la vois, intacte comme un miracle. Une rivière d'or qui coule vers un endroit d'où l'on ne revient pas, comme la vie. »

Les habitants du village « aiment l'eau et ont besoin d'elle » et le rapport qu'ils entretiennent avec elle traduit une certaine intimité et une familiarité qui se manifeste dans le fait que chaque source porte le nom d'une personne, comme s'il s'agissait d'un membre à part entière de la communauté (p. 29).

Dans *Distintas formas de mirar el agua*, le roman de Julio Llamazares, cette possibilité du retour à la source est également présente dans la description de la rivière engloutie sous le lac qui coule toujours en secret, en dépit de la présence de la masse d'eau qui la recouvre, comme en témoigne l'un des fils de Domingo:

> Porque una cosa que me impresionó aquella vez (cuando bajamos hasta Vegamián para ver sus ruinas de cerca) fue descubrir que el río seguía corriendo por su antiguo cauce, incluso bajo el puente, que también sobrevivía, como desde los días de la creación del mundo […] corriendo por su cauce como entonces a pesar de las corrientes y de los millones de metros cúbicos de agua que ahora lo cubren […][302].

Le désir de retrouver les eaux fluviales antérieures à la création du lac habite ainsi les petits-enfants du héros, qui se sont paradoxalement forgé une mémoire reconstruite, imaginaire, à partir des photographies du lieu, et qui portent ainsi en eux la nostalgie d'un espace idyllique qu'ils n'ont pas connu mais dont demeurent des images actuelles et bien vivantes grâce aux villages rescapés du déluge. Susana, la petite fille de Domingo, déclare ainsi :

> […] un lugar que desde aquí arriba debía de ser aún más hermoso que esta mañana, con el río y los arroyos dicurriendo por sus cauces entre prados, igual que las carreteras y los caminos, y con los tejados de las aldeas pintando de rojo oscuro el verde intenso de la vejetación. Lo sé porque he visto fotos y porque conozco algunas de las aldeas que aún sobreviven detrás del valle […][303].

[302] *Ibid., p.* 73 : « Parce qu'une chose qui me stupéfia cette fois-là (lorsque nous descendîmes à Vegamián pour voir ses ruines de près) fut de découvrir que le fleuve suivait toujours son ancien cours, y compris sous le pont, qui avait lui aussi survécu, comme au temps de la création du monde [...] coulant dans son ancien lit comme à l'époque, en dépit des courants et des millions de mètres cubes d'eau qui le recouvrent aujourd'hui. »

[303] *Ibid., p.*55 : « un endroit qui vu d'ici en surplomb devait être encore plus beau qu'il ne l'est ce matin, avec la rivière et les ruisseaux coulant dans leurs lits à travers les prairies, et aussi les routes et les chemins, et les toits des villages teintant de rouge foncé le vert profond de la végétation. Je le sais parce que j'ai vu des photos et parce que je connais certains des villages qui survivent encore derrière la vallée. »

Cette image de la possibilité d'une renaissance, d'un renouveau apporté par l'eau, se retrouve aussi dans l'œuvre de l'écrivain Jorge Riechmann, qui dans ces éco-poèmes évoque le pouvoir de régénération des eaux souterraines de Madrid. Dans un poème intitulé « Orientarse en la ciudad », il évoque aussi ces eaux secrètes qui, dissimulées sous le bitume, laissent entendre l'écho de leur présence aux citadins qui savent la percevoir :

Orientarse en la ciudad

Magerit, *en árabe, aguas que fluyen.*

Rodea atentamente los alcorques de los árboles,
mira esas zanjas abiertas, esos huecos, presta oído
al fondo del desgüe bajo el suelo enrejado.
A veces uno advierte un relumbre fugaz,
Cierta sombra silvestre que furtiva se esconde.

¿Qué olor extraño mezcla
una memoria marina
con no sé qué silabeo nutritivo?
Bajo la costra de asfalto
¿Qué intuición de piel o de advertencia ?
¿Quién ha nacido en la vertical fértil ?
¿Qué murmullos se oyen por ahí ?

¿Si por debajo de las calles edificios y plazas
Palpitasen las antiguas cañadas, manantiales,
Colinas playas bosques, toda la entretejida
Inquieta diversidad de lo que vive
Aguardando sólo la ocasión propicia
Para el próximo anhelante despertar ?[304]

[304] Riechmann Jorge, *Con los ojos abiertos. Ecopoemas*. 1985-2006, ed. Baile del Sol, 2007. p. 174

Contourne avec attention le pied des arbres,
regarde ces fissures ouvertes, ces cavités, écoute
au fond de l'égout sous le sol grillagé.
Parfois, on remarque une lueur fugace,
Comme une ombre sauvage qui se cache furtivement.

Dans ce poème de Riechmann, l'eau qui sourd sous le bitume est comme un appel et une promesse de salut pour l'homme perdu dans un présent apocalyptique. Cette eau vivifiante demeure cachée, imperceptible dans cet environnement aliéné par la civilisation industrielle. Mais ceux qui peuvent sentir sa présence savent que l'homme est toujours lié à cette nature dont il se doit d'écouter et d'interpréter les signes. La sensibilité écologique de l'individu fait de lui un sujet sensible à l'angoisse issue de ces paysages et de ces temps annonciateurs d'apocalypse mais elle est aussi un atout pour renouer avec l'essence de la vie et redonner un espoir de survie ou de retour à une vie authentique. Ici l'apocalypse prend sons sens étymologique de révélation, il s'agit d'un dévoilement d'une réalité cachée, le poète expose dans cette vision souterraine ce qui était invisible aux yeux des mortels et qui constitue la possibilité d'un dépassement de la réalité figée du bitume.

La disparition du réel s'accompagne de la matérialisation du passé sous la forme de fantômes, comme nous l'avons vu dans *La lluvia amarilla*. L'écriture de Rafael Chirbes joue quant à elle sur les sensations psychiques qui affectent les états de conscience de son protagoniste à travers le recours au psycho-récit et à une polyphonie alternée qui évoque le flux d'une conscience hantée par des sensations et des discours qui s'imposent à elle. Régulièrement s'entremêlent dans le roman les voix narratives, voix fantomatiques qui viennent interrompre la narration principale et font écho à la solitude du protagoniste qui devient alors un réceptacle de la nostalgie de tout ce qui n'a jamais pu advenir. C'est ainsi que la présence de Liliana, envers qui le héros éprouvait une véritable affection avant qu'elle ne le trahisse, devient pour lui obsédante :

Quelle étrange odeur mélange
un souvenir marin
et je ne sais quelle scansion nourricière ?
Sous la croûte d'asphalte
Quelle intuition sur la peau quel signal ?
Qui est-ce qui est né dans la verticalité fertile ?
Quels murmures entend-on là ?

Et si par dessous les rues, les bâtiments et les places
Palpitaient les anciens vallons, sources,
Collines, plages, forêts, tout l'entremêlement
agité de la diversité de ce qui vit
Attendant seulement l'occasion propice
Pour le prochain éveil du désir impatient ?

> Aunque ahora mejor te callas, Liliana, disculpa, pero no me interrumpas, esa voz me molesta, déjame pensar en lo mío, en la manera en que el viejo sigue marcándome el tiempo de la agenda, como me lo ha marcado durante toda la vida, y más ahora que no estás […]
>
> La tengo a ella en torno a la mesa, como si ella me hubiera enseñado a poner taza, plato, cuchara, cuchillo y tenedor, sí, señor Esteban, me ha parecido oler lo bueno sobre todo al principio, cuando por fin vinieron mi marido y mis hijos y nos instalamos y yo me quedé embarazada del pequeño […]. Voz dulce como la canela que vuelve mientras lo seco después de frotarlo bajo la ducha: el frío cuerpo de mi padre como un paradójico depósito que guarda el calor de las manos de ella […][305].

Le souvenir prégnant de la voix de Liliana est un écho persistant de cet espoir ultime, irrépressible, que constitue la possibilité d'une relation amicale ou amoureuse où, à travers le rapport à l'autre, le narrateur retrouverait son intégrité individuelle et se réconcilierait avec ses semblables. Face à l'échec de cette relation, ces irruptions intempestives de la voix de Liliana, qui viennent interrompre le discours du narrateur protagoniste, trouvent leur point culminant dans les dernières pages du roman où le héros se sent dépossédé de son individualité, submergé par la présence devenue physique de tous ces fantômes qui logent dans son esprit :

> La noche se vuelve de ellos, es su tiempo, son ellos quienes mandan. Ocupan la habitación entera, desalojan con sus cuerpos el aire, y tengo que encender la luz e incorporarme para vencer la asfixia, y para que todos ellos vuelvan a los muros de los que se han escapado. […] En la oscuridad los oigo moverse, me rozan con los jirones de su ropa, con sus dedos. El aire que desalojan al moverse lo noto en mis mejillas, y cuando por fin se han ido queda una lámina fría, como si alguien hubiera entornado la puerta de una cámara frigorífica[306].

---

[305] Chirbes Rafael, *En la orilla*, Anagrama, Madrid, 2013, p. 219, 222 (voir également p. 336) :
« Mais maintenant tu ferais mieux de te taire, Liliana, excuse-moi, mais ne m'interromps pas, cette voix me dérange, laisse-moi penser à mes affaires, à la façon dont le vieux continue à rythmer le temps dans mon emploi du temps, comme il l'a fait toute ma vie, et encore plus maintenant que tu n'es pas là [...].
Je suis avec elle autour de la table, comme si elle m'avait appris à mettre la tasse, l'assiette, la cuillère, le couteau et la fourchette, oui, Monsieur Esteban, j'ai eu le sentiment que les choses s'annonçaient bien, surtout au début, quand mon mari et mes enfants sont enfin arrivés et que nous nous sommes installés et que je suis tombée enceinte du petit [...]. Voix douce comme la cannelle qui revient quand je le sèche après l'avoir frotté sous la douche : le corps froid de mon père comme un dépositaire paradoxal qui garde la chaleur de ses mains à elle [...]. »

[306] *Ibid.*, p. 385 : « La nuit devient leur domaine, c'est leur moment, ce sont eux qui commandent. Ils occupent toute la pièce, ils délogent l'air avec leurs corps, et je dois rallumer la lumière et m'asseoir pour vaincre l'asphyxie, et pour qu'ils retournent tous dans les murs d'où ils se sont échappés. [...] Dans l'obscurité, je les entends bouger, ils me frôlent avec les lambeaux de leurs vêtements, avec leurs doigts. Je peux sentir sur mes joues l'air qu'ils dégagent lorsqu'ils se déplacent, et lorsqu'ils disparaissent enfin, il subsiste une chape de froid, comme si quelqu'un avait ouvert la porte d'une chambre frigorifique. »

Mais en outre, le paysage reflète ces impressions psychiques du protagoniste et prend à son tour un aspect fantastique (qui rappelle l'acmé de la description d'Ainielle lors de la nuit surnaturelle dans *La lluvia amarilla*). Ici, la vision du marécage sous la tempête conduit Esteban à se remémorer une après-midi d'orage passée auprès de son oncle :

> El marjal cobra vida, todo es movimiento: el agua, las cañas, los matojos, todo se agita. Lo he visto decenas de veces, pero los recuerdos se concentran en la tarde en que de repente se oscureció el cielo y el día viró a una noche extraña, bañada por lívida luz que parecía brotar de la superficie del agua. Emitían luz las hojas, las cañas, del verde de los ribazos manaba luz, una luz invertida que que se proyectaba en los nubarrones negros: paisaje en negativo. Mi tío me llevaba de la mano en ese paisaje de pesadilla hasta el almacén en ruinas en el que ha guardado la bicicleta. Oigo el estruendo del agua golpeando las tejas y veo la luz fantasmal, artificio óptico sobre la pared de ladrillos más cercana a la entrada, que de repente brilla con un rojo intenso, resaltando los relieves[307].

Cependant, le narrateur redoute tout autant qu'il désire l'apparition de ces phénomènes qui s'imposent à sa perception. Le héros du roman *En la orilla* regarde la vie depuis cette zone intermédiaire, il est à la lisière de son existence et son regard se pose sur la surface spéculaire de ce lac qui l'a accompagné depuis sa naissance et dont il s'apprête à découvrir le fond. Les sensations que lui procure la contemplation du lac le plongent dans une nostalgie anticipée de cette expérience de nature : il se sait mortel, il sera contraint bientôt de renoncer à la lumière et craint cette plongée dans les ténèbres à laquelle il se prépare. Chez les personnages de Rafael Chirbes comme chez ceux de Julio Llamazares, existe une tension entre une conscience exacerbée du corps, de sa finitude implacable et la quête vitale d'une rêverie nostalgique, assumée et apaisante. Face à l'angoisse de se savoir condamnés au néant surgit chez ces personnages un élan qui les pousse vers cette quête de la beauté et de l'apaisement que procure sa contemplation onirique.

---

[307] *Ibid.*, p. 332 : « Le marais s'anime, tout est en mouvement : l'eau, les roseaux, les buissons, tout s'agite. Je l'ai vu des dizaines de fois, mais mes souvenirs se concentrent sur l'après-midi où le ciel s'est soudainement assombri et où le jour s'est transformé en une étrange nuit, baignée d'une lumière livide qui semblait émaner de la surface de l'eau. Les feuilles et les roseaux dégageaient de la lumière, de la verdure des berges de la rivière jaillissait de la lumière, une lumière inversée qui se projetait sur les gros nuages noirs : un paysage en négatif. Mon oncle me tenait par la main à travers ce paysage cauchemardesque jusqu'à l'entrepôt en ruine où il a déposé la bicyclette. J'entends le fracas de l'eau sur les tuiles du toit et je vois la lumière fantomatique, un effet d'optique sur le mur de briques le plus proche de l'entrée, qui s'illumine soudain d'un rouge vif, faisant ressortir les reliefs. »

La quête des fantômes devient ainsi l'objet vers lequel tendent les personnages, nostalgiques du contact avec la nature, du lien perdu avec la nature et sa beauté, qu'ils cherchent à retrouver d'une manière immatérielle, dans les images spectrales. De ce fait, les individus qui savent voir les fantômes, sont aussi ceux qui possèdent la sensibilité nécessaire pour comprendre et percevoir les signes d'une vérité intangible et essentielle. C'est le cas d'un personnage clé du roman *Distintas formas de mirar el agua*. Il s'agit d'Agustín, le fils cadet de Domingo, dont la personnalité se distingue de celle de tous les autres personnages, et dont on perçoit d'autant mieux la différence qu'il est le dernier membre de la famille à dévoiler sa vision de l'histoire familiale et à témoigner de son expérience vitale. La singularité d'Agustín est tout d'abord d'ordre spatial, car il a choisi de reprendre le flambeau de la tradition rurale, il est le seul de la fratrie à n'être pas parti vivre en ville puisqu'il est resté auprès de son père, avec lequel il a travaillé dans l'exploitation familiale, assurant ainsi la continuité du legs agricole. Agustín, nous dit le narrateur, connaissait son père mieux que personne, il le comprenait et maintenait avec lui une réelle connivence. Par ailleurs, sa perception du monde est empreinte d'une sensibilité panthéiste, héritée de son père, et qui fait de lui un élément clé du récit. Lui vit son deuil d'une façon très différente des autres, car il est le seul capable de voir le fantôme de son père et de transcender la mort en conservant un lien avec lui par l'intermédiaire de la nature, de l'eau en particulier :

> […] no tengo duda de que vendrá siempre que lo necesite, siempre que quiera un consejo suyo, siempre que me sienta solo, que será cuando me haga viejo. Porque él no va a envejecer ya más. El se va a quedar siempre como era, como lo vi esta mañana antes de subir al coche, sentado en el corral, en el rincón del banco de las herramientas[308].

La sensibilité d'Agustín, personnage profondément tellurique et connecté à son espace naturel et au cosmos amène à la fin du récit une dimension écologique et une ouverture de l'espace narratif qui passe par la modification de la fonction symbolique de l'eau :

[308] Llamazares Julio, *Distintas formas de mirar el agua,* Alfaguara, Barcelone, 2015, p. 180 : « Je n'ai aucun doute sur le fait qu'il viendra chaque fois que j'aurai besoin de lui, chaque fois que je voudrai son avis, chaque fois que je me sentirai seul, ce sera le cas lorsque je vieillirai. Parce que lui ne va plus vieillir. Il va rester pour toujours tel qu'il était, tel que je l'ai vu ce matin avant de monter dans la voiture, assis dans la cour, dans le recoin de l'établi à outils. »

> Hay distintas formas de mirar el agua, depende de cada uno y de lo que busque. Siempre me lo dijo él.
>
> Un día que caminábamos al lado se un canal de riego, me enseñó cómo había que mirar el agua. […] Unos lo único que ven de ella es su interés, si les sirve para beber o para regar las tierras, para venderla en garrafas como hacen muchas empresas, mientras que otros la miran sin fijarse en ella, al pasar al lado de un río, de un pozo o de una laguna. […] Desde aquel día yo miro el agua siempre como él me dijo: con respeto y emoción, pues se lo debo a mis antepasados. [309]

La fin du récit marque ainsi un changement de perception de l'élément aquatique. La fonction symbolique de l'eau se modifie lorsque l'on quitte la surface figée du lac pour retrouver le dynamisme vital des eaux fluviales. On assiste alors à une amplification de l'espace narratif qui libère l'horizon symbolique du récit et amplifie la portée universaliste du message vitaliste d'Agustín pour qui la nature forme un tout lié, où la vie et la mort ne s'affrontent plus mais forment une unité signifiante :

> Yo sé que cuento con él y, cuando lo necesite, lo llamaré haciendo lo que él me dijo cuando me enseñó aquel día a mirar el agua: arrojando una piedra a ella para que él me oiga, pues toda el agua del mundo está comunicada entre sí, desde los ríos a los neveros de las montañas y desde éstos a los océanos[310].

La trajectoire vitale de ce père, son entêtement à rester fidèle à sa terre natale et à son lien avec la nature trouvent donc leur justification dans le témoignage d'Agustín. Dans ce récit, les spectres émergent des profondeurs du lac en tant que figures exemplaires, symboles d'une destinée parachevée, et semblent incarner auprès de leurs héritiers la voie à suivre pour ne plus reproduire les erreurs du passé. Ainsi, l'irréalité apparente des spectres, objets fantasmagoriques et illusoires, incarne paradoxalement une réalité, une vérité qui ne peut s'exprimer qu'à travers la métaphore. Les spectres suggèrent l'absence, ils disent le manque, mais ils manifestent

---

[309] *Ibid.*, p. 175-182 : « Il y a différentes façons de regarder l'eau, cela dépend de chaque personne et de ce qu'elle recherche. C'est ce qu'il me disait toujours.
[...]Un jour, alors que nous marchions près d'un canal d'irrigation, il m'a montré comment regarder l'eau. [...] Certains ne voient en elle que son utilité, est-ce qu'elle peut leur servir pour boire ou pour irriguer les terres, pour la vendre en bidons comme le font de nombreuses entreprises, tandis que d'autres la regardent sans y prêter attention, lorsqu'ils passent près d'une rivière, d'un puits ou d'une lagune. Depuis ce jour, j'ai toujours regardé l'eau comme il me l'a dit : avec respect et émotion, car je le dois à mes ancêtres. »

[310] *Ibid.*, p. 182 : « Je sais que je peux compter sur lui, et quand j'aurai besoin de lui, je l'appellerai en faisant ce qu'il me dit quand il m'apprit ce jour-là à regarder l'eau : en y jetant une pierre pour qu'il puisse m'entendre, car toutes les eaux du monde sont reliées entre elles, des rivières jusqu'aux névés des montagnes et de ceux-ci aux océans […]. »

pourtant la présence du passé dans le présent, présence perceptible à la condition que l'on accepte cette blessure du réel.

Le motif du spectre revêt différentes significations dans ces romans de notre corpus publiés à partir de la fin de l'exode rural. Les figures spectrales renvoient d'une part à un passé refoulé que l'Espagne du « pacte de l'oubli » a cherché à reléguer dans l'obscurité. Par l'intermédiaire du miroir que constitue l'eau figée, la surface liquide qui ne s'écoule pas et qui retient le temps, l'écriture romanesque file la métaphore des eaux stagnantes qui recouvrent la mauvaise conscience d'un pays qui n'a pas guéri de ses traumatismes : guerre civile, misère des années d'après-guerre et bouleversements sociaux brutaux qui ont constitué la rançon du progrès économique. La plasticité du spectre donne une dimension visuelle, physique et sensible aux phénomènes relégués, consciemment ou non, dans le passé et permet le retour d'événements (personnels ou collectifs) que l'on voudrait ignorer alors même que la nécessité de les surmonter exige qu'on les remémore. Le motif du spectre agit aussi comme un reflet inversé des apparences trompeuses créées par le langage et par les signes de la société de consommation, il permet de révéler ce que ce langage a de fallacieux dans une société dominée par la langue publicitaire et par le mensonge, comme élément constitutif de tout l'édifice social. Ainsi, par sa dimension immatérielle et idéale, le spectre est également un vecteur d'expression de l'essentielle contradiction de la condition humaine. Confronté au paradoxe de la perte et du néant, le sujet énonciateur, condamné à ressentir l'absence, cherche à percevoir à travers le chaos des voix, des sensations et des affects, le sens de cette lutte, de cette agonie inhérente au genre humain au sein de laquelle les figures spectrales, vont jouer un rôle spécifique de révélateur. La mort, à la fois réalité suprême et impossible à conceptualiser, inaccessible à l'expérience humaine directe, habite la conscience du sujet pensant, et la figure du fantôme traduit cette complexité des sensations liées à la présence de la mort en l'homme. La perception du corps vieillissant, de sa fragmentation et sa dégradation palpable, la perception de la mort dans la nature forment autant d'expériences du néant, préfigurations de l'inéluctable disparition finale.

Enfin, les images spéculaires qui surgissent des paysages naturels deviennent aussi l'objet d'une quête ontologique de l'immatérialité, elles agissent comme vecteur d'une conscience de soi en tant qu'élément d'un cosmos où le matériel et l'immatériel, le vivant et le mortel sont entrelacés et interagissent. Ces images servent à expliciter la place de l'homme dans le cosmos ainsi que la teneur du lien qui l'unit à son environnement naturel tout en le ramenant à son intimité et à la conscience de sa finitude. Représentations subjectives issues de la nature,

engendrées par l'esprit poétique de l'homme contemplatif à travers l'expérience sensorielle, les images spectrales animent les sens et font surgir les mots à partir de l'alphabet d'une nature en apparence oubliée mais qui s'exprime grâce à la fulgurance des expériences qu'elle suscite. Les spectres, vecteurs d'une quête ontologique de l'immatérialité, agissent ainsi comme un intermédiaire entre la nature et l'homme, ils produisent une image signifiante destinée à éclairer la finalité du vivant et à accepter l'imbrication paradoxale mais non pas absurde, entre la vie et la mort dans le cycle cosmique. Dans ces romans, les figures spectrales sont autant d'épiphanies à travers lesquelles les personnages redécouvrent le lien devenu invisible qui les lie à la nature et les renvoie au mystère insoluble de la mort, réalité suprême et impossible à conceptualiser car inaccessible à l'expérience humaine directe.

2) Exode rural et conflits sociaux

Introduction : L'exode rural comme événement fondateur

Les ruptures et les bouleversements nés de la déréliction du monde rural ont produit un impact politique et médiatique relativement faible. Cependant, ces événements constituent un élément fondateur de la société espagnole moderne, forgée à partir des métamorphoses nées de cette confrontation entre un monde rural aux racines très anciennes et un monde urbain nouveau, dont l'émergence a induit le déclin rapide de l'ancienne société agraire. La société rurale de cette époque, fragmentée, décomposée, était aussi largement muette, d'une part en raison de la brutalité du conflit et de la violence de la dictature qui l'ont contrainte au silence et aussi de par sa structure même, décentralisée et constituée de noyaux nombreux mais de taille modeste et géographiquement éloignés. De ce fait, le modèle social et économique des territoires ruraux ne possédait pas la force d'action nécessaire pour s'imposer face à un pouvoir central totalitaire et qui s'est progressivement désengagé face au sort des habitants de ces régions de plus en plus vieillissantes et dépeuplées. Les auteurs qui se sont intéressés à l'Espagne rurale ont mis en avant les conséquences de l'abandon institutionnel dont celle-ci a été victime. Aussi, les antagonismes issus du rejet envers la politique franquiste de la part du monde rural se reflètent dans les ouvrages de notre corpus, qui cherchent à mettre en lumière les causes et les conséquences de ces conflits et qui expriment la volonté de redonner une voix

aux acteurs du monde rural. Leurs romans explorent le thème des antagonismes internes surgis de la dislocation des sociétés agraires ainsi que celui des conflits larvés qui, sous la dictature, pendant la période de transition démocratique et jusqu'à aujourd'hui, ont opposé les habitants des zones rurales déprimées aux institutions et aux hommes politiques responsables de cet ostracisme.

a) L'antagonisme entre société rurale et société urbaine.

Le thème des relations conflictuelles entre populations rurales et urbaines revient de façon récurrente dans ces œuvres qui offrent une représentation littéraire des antagonismes qui agitent le monde rural dans sa dimension sociale, culturelle, politique et écologique. Nous allons nous pencher à présent sur les enjeux de ces représentations afin de mesurer la portée qu'ont eu ces antagonismes sur l'évolution politique de l'Espagne et tenter de déterminer ce qu'il en reste aujourd'hui. Ce conflit fondateur entre le monde rural et l'espace urbain est-il toujours présent dans la société actuelle et si oui, sous quels avatars ?

L'idée récurrente d'un sacrifice du monde rural au bénéfice de la ville est évoquée dans un livre de voyage de l'écrivain Camilo José Cela, intitulé *Viaje a la Alcarria*, (publié en 1952) qui décrit les pérégrinations du narrateur protagoniste à travers les chemins et les villages de la région de Guadalajara, à l'est de Madrid, au printemps 1946. Les premières pages du livre, qui décrivent son départ depuis la capitale, dessinent déjà l'horizon funeste d'un monde agricole en passe d'être happé par le territoire du bitume madrilène :

> Camino del matadero pasan unas ovejas calvas, mugrientas, que llevan una B pintada en rojo sobre el lomo. Los dos hombres que las conducen les pegan bastonazos, de cuando en cuando, por entretenerse quizás, mientras ellas, con un un gesto en la mirada entre ruin y estúpido, se obstinan en lamer, de pasada, el sucio, estéril asfalto[311].

A travers cette image d'un troupeau de brebis à la fois désorienté et hébété par ce déracinement soudain, se dessine la métaphore du destin des hommes du terroir, privés eux-aussi du contact

[311] Cela, Camilo José, *Viaje a la Alcarria*, Espasa Libros, Barcelone, 2010, p 83-84 : « Sur le chemin de l'abattoir, passent des moutons chauves et crasseux qui portent un B rouge peint sur le dos. Les deux hommes qui les conduisent les frappent de temps en temps avec des bâtons, peut-être pour se distraire, tandis qu'elles, avec un regard où se lit un mépris mêlé de stupidité, s'obstinent à lécher au passage l'asphalte sale et stérile. »

avec la terre familière et nourricière, et contraints d'évoluer « hors sol », sur « l'asphalte stérile » de la capitale. L'image suggère ainsi, sans déploration ni pathétisme, le sacrifice du monde agricole envers une ville qui semble indifférente à son sort et qui entretient avec la ruralité un rapport de domination et de violence. Au chapitre suivant, le narrateur revient sur l'importance du contact avec la terre, dont le caractère agréable et la souplesse contrastent avec l'asphalte, ce sol « dur » et « chaud » qui absorbe la chaleur du soleil : « *El viajero anda por la cuneta, sobre la tierra; el asfalto es duro y caliente, y estropea los pies.*[312] ». Le marcheur retrouve là un plaisir sensoriel oublié, celui du contact direct avec la terre des chemins, et c'est comme si sa perception du monde, dans toute son extension, en était altérée, aussi l'écrivain précise plus loin, au chapitre VII : « *Esto de vivir pisando la tierra y no el asfalto mancha las botas, es cierto, pero orea el alma, ventila los sesos y enseña a distinguir las gozosas nociones elementales : el frío y el calor, el hambre y el hartazgo, el rijo y el hastío, etc.* [313] » L'environnement naturel influence toutes les capacités sensorielles du voyageur et, selon ce principe, sa perception du monde diffère entièrement selon que l'homme est inclus dans un espace naturel ou bien au contraire plongé dans l'artifice de l'espace urbain. Le narrateur-voyageur, après avoir partagé un repas avec un compagnon de route providentiel, exprime cette réflexion qui suggère que les hommes, lorsqu'ils évoluent au sein des espaces ruraux, retrouvent naturellement les principes qui facilitent la vie en communauté : « *Parece que no, pero, en el campo, sentados al borde de un camino, se ve más claro que en la ciudad eso de que, en el mundo, Dios ordena las cosas con bastante sentido*[314] ». L'existence d'une loi naturelle, qui s'impose d'elle-même, face aux constructions juridiques et administratives dont la rigidité mécanique entre en conflit avec la clarté de cet « ordre naturel » est également un trait distinctif de l'univers rural tel que le perçoit Camilo José Cela. C'est en réalité, suggère-t-il, toute la construction morale des individus qui diffère, en fonction de leur lieu de vie, et l'homme de la cité, séparé du tout cosmique, finit par entrer en contradiction avec les principes de justice et d'harmonie qui régissent la loi morale : « *el frío orden administrativo de los museos, de los ficheros, de la estadística y de los cementerios, es un orden inhumano, un orden antinatural;*

[312] *Ibid.,* p. 94 : « Le voyageur marche au bord du chemin, sur la terre ; l'asphalte est dur et chaud, et abîme les pieds. »
[313] *Ibid.,* p. 169 : « Le fait de vivre en marchant sur la terre et non sur l'asphalte tache les bottes, mais cela rafraîchit l'âme, aère les méninges et nous apprend à distinguer les plaisantes notions élémentaires : le froid et la chaleur, la faim et la satiété, la joie et l'ennui, etc. »
[314] *Ibid.,* p. 151 : « On ne dirait pas, mais à la campagne, assis au bord d'une route, on comprend beaucoup plus clairement qu'on ne le ferait en ville que, dans ce monde, Dieu dispose les choses d'une manière plutôt sensée. »

es, en definitiva, un desorden. El orden es el de la naturaleza, que todavía no ha dado dos árboles o dos montes o dos caballos iguales.[315] »

Dans ce récit de voyage, l'auteur met en scène l'opposition entre les civilisations urbaines et rurales à travers les portraits successifs des paysans qu'il rencontre au gré de ses déplacements. Le lecteur voit alors comment les représentations que se font ces personnages de l'univers citadin se confrontent à la réalité de la vie urbaine. Le narrateur joue de ces représentations contrastées entre citadins et villageois lorsqu'elles donnent lieu à des situations cocasses, comme l'illustre l'extrait suivant :

> Un viejo medio desdentado, con gafas, boina y cayado, [...] habla con el viajero.
> -Y entonces, usted, mozo, ¿vive en Madrid?
> -Sí, señor.
> -¿Conoce usted al Ramiro, el del instituto oftálmico?
> -No, señor.
> -¿Y al Julián?
> -No, al Julián tampoco lo conozco.
> -El viejo de las gafas mira al viajero con desconfianza, como diciendo: No, éste no viene de Madrid. ¡Dios sabrá de dónde ha salido! Si viniese de Madrid conocería al Ramiro y al Julián; los conoce todo el mundo[316].

Ce vieillard, habitant d'un tout petit village dénommé Durón, se représente l'espace urbain à l'aune de son expérience personnelle, à l'échelle de son hameau, s'imaginant que le narrateur a probablement rencontré ces fameux Ramiro et Julián, puisqu'ils résident eux-aussi à Madrid. La coutume villageoise d'antéposer l'article au prénom des individus contraste ici de façon comique avec la réalité madrilène, et le narrateur s'amuse de l'apparente simplicité du villageois à qui il prête ces arrières-pensées qui confortent son image d'homme obstinément naïf. Mais ce

---

[315] *Ibid.*, p. 236 : « l'ordre administratif et froid des musées, des fichiers, des statistiques et des cimetières est un ordre inhumain, un ordre contre nature ; c'est, en somme, un désordre. L'ordre est celui de la nature, qui n'a pas encore livré deux arbres, deux montagnes ou deux chevaux identiques. »

[316] *Ibid.*, p. 186 : « Un vieil homme à demi édenté, portant des lunettes, un béret et une casquette, [...] parle au voyageur.
-Et vous, jeune homme, vous vivez à Madrid ?
-Oui, monsieur.
-Vous connaissez Ramiro, celui de l'institut ophtalmologique ?
-Non, monsieur.
-Et Julián ?
-Non, je ne connais pas non plus Julián.
-Le vieil homme aux lunettes regarde le voyageur avec méfiance, comme pour dire : "Non, il ne vient pas de Madrid, Dieu sait d'où il sort ! S'il venait de Madrid, il connaîtrait Ramiro et Julián, tout le monde les connaît. »

livre de Camilo José Cela dévoile également les antagonismes culturels entre Madrid et sa province à travers une critique de la politique patrimoniale d'après-guerre, ouvertement favorable à la capitale au détriment des villages. Ainsi, l'hégémonie culturelle de Madrid a souvent conduit à une appropriation pure et simple du patrimoine artistique des zones rurales. L'écrivain voyageur en témoigne au cours de sa visite de Pastrana, dont le patrimoine culturel est souvent détérioré ou déplacé, faute d'une politique de préservation adéquate. En effet, les œuvres d'art appartenant au village de Pastrana furent confisquées par les instances madrilènes après la guerre, en dépit des protestations des habitants du village :

> En este palacio fue dónde quiso hacer un museo de Pastrana el que fue párroco de la villa [...]. La base del museo la formaría la famosa colección de tapices de Alfonso V de Portugal. [...]
>
> La idea [...] no prosperó, y Pastrana se quedó sin museo, se está quedando sin palacio y vio volar los tapices, que hoy están en Madrid.
>
> Los pastraneros los reclaman, un día y otro, pero sus voces caen en el vacío.
>
> El viajero piensa que éste es un pleito en el que nadie le ha llamado, pero piensa también que con esto de meter todas las cosas de mérito en Madrid, se está matando la provincia, que, en definitiva, es el país[317].

Le voyageur constate, tout au long de ses pérégrinations, que les édifices remarquables sont souvent abandonnés et à l'état de ruine (p. 9 : *El palacio del duque del infantado está en el suelo. Es una pena. Debía ser un edificio hermoso.* p. 240 : *El convento es un convento hermoso y lleno de tradicion, y al viajero se le ocurre pensar que es una pena que, como Pastrana, no levante cabeza.* [318]). Dans le même temps, le narrateur déplore le fait que les communautés villageoises ne semblent pas se soucier du problème de la préservation de leur patrimoine culturel. Les villageois, davantage préoccupés par leur survie que par la préservation de l'art, ont eut naturellement tendance à négliger ce patrimoine local (telle la grotte où séjourna Saint Jean de la Croix, située près de Pastrana, abandonnée et envahie par la végétation (p. 239 : « *la*

[317] *Ibid.*, p.235-236 : « C'est dans ce palais que l'ancien curé de la commune voulut faire un musée de Pastrana [...]. La célèbre collection de tapisseries d'Alphonse V du Portugal devait constituer la base du musée. [...] L'idée n'a pas prospéré et Pastrana, qui n'a jamais eu son musée, est en voie de perdre son palais et a vu s'envoler ses tapisseries, qui sont maintenant à Madrid. Les Pastranais les réclament, jour après jour, mais leurs voix tombent dans le vide. Le voyageur se dit qu'il s'agit là d'un procès pour lequel personne ne l'a consulté, mais il se dit aussi qu'en mettant toutes les choses dignes d'intérêt à Madrid, on tue la province alors qu'en définitive, celle-ci constitue le pays. »

[318] *Ibid.*, p. 91, 240 : « Le palais du Duc de l'Infant est au sol. C'est dommage. Ce devait être un beau bâtiment. […] Le couvent est beau couvent plein de traditions, et le voyageur se dit qu'il est dommage que, tout comme Pastrana, il ne relève pas la tête. »

cueva descuidada de san juan de la cruz. »). Néanmoins, le narrateur dresse le portrait de certains individus qui se révèlent être d'ardents défenseurs du patrimoine local, comme ce curé de Pastrana, évoqué plus haut, ou celui du village de El Salvador, qui cherche à récupérer une chaire de jaspe, retirée de l'église après la guerre et introuvable depuis :

> El cura le cuenta al viajero la última historia del púlpito.
>
> -Depués de la guerra me costó mucho trabajo encontrarlo. Fue a aparecer en Madrid, en un museo. Al principio no querían dármelo, querían darme otro en vez. Un día me fui con un vecino que tiene una camioneta, me planté en la puerta del museo y les dije: Venga, ese púlpito, que es mío. Lo cargué en la camioneta y ahí lo tiene[319].

L'anecdote que rapporte ce curé, qui n'hésita pas à monter au créneau pour récupérer sa chaire de jaspe, illustre le conflit culturel qui oppose Madrid et sa province qui se sent spoliée par cette politique culturelle Madrilène qui au prétexte de sauvegarder les œuvres d'art, procède à une confiscation des biens culturels dont recèlent les villages.

Chez Miguel Delibes, le thème de la dichotomie entre sociétés urbaines et villageoises est fondamental et on le rencontre dès ses premiers écrits. Dans le récit de 1969 intitulé *Viejas historias de Castilla la Vieja*, le héros, Isidoro, est un émigrant qui revient dans son village après une longue absence, il évoque ses souvenirs d'écolier et les vexations dont il était alors victime en raison de son origine sociale :

> Ya en el año cinco, al marchar a la ciudad para lo del bachillerato, me avergonzaba ser de pueblo y que los profesores me preguntasen (sin indagar antes si yo era de pueblo o de ciudad) : « Isidoro ¿de qué pueblo eres tú ? » Y también me mortificaba que los externos se dieran de codo y cuchichearan entre sí : « ¿Te has fijado qué cara de pueblo tiene el Isidoro ? » [….]
>
> [E]l hecho de que no quisiera estudiar ni trabajar en el campo no significaba que yo fuera un holgazán . […] Y un domingo que Padre se llegó a la capital para sacarme de paseo, se tropezó en el patio con el Topo, mi profesor, y fue y le dijo : « ¿ Qué ? ».

[319] *Ibid.*, p. 141-142 : « Le prêtre raconte au voyageur la dernière péripétie de la chaire de l'église.
-Après la guerre, j'ai eu bien du mal à la retrouver. Elle a réapparu à Madrid, dans un musée. Au début, ils ne voulaient pas me la donner, ils voulaient m'en donner une autre à la place. Un jour, je suis parti avec un voisin qui a une camionnette, je me suis présenté à la porte du musée et je leur ai dit : " Allez, donnez-moi cette chaire, elle est à moi ". Je l'ai chargée dans la camionnette et la voilà. »

> Y el maestro respondió: « Malo. De ahí no sacaremos nada; lleva el pueblo escrito en la cara ». Para padre aquello fue un mazazo […][320].

Ces lignes révèlent qu'une espèce de délit de faciès condamne ces jeunes issus des campagnes, dont la langue, les attitudes, la façon d'être en somme, trahissent l'appartenance villageoise, à subir une forme de ségrégation de la part de leurs concitoyens. La réaction du maître dénote un mépris envers les paysans dont les facultés cognitives sont déniées au motif que leur statut de travailleur manuel ferait d'eux des êtres inaptes à la réflexion. L'esprit paysan serait ontologiquement incompatible avec l'exercice d'une activité intellectuelle. On voit donc que la dévalorisation sociale du statut de paysan tient aussi à cette réputation. Certes, l'analphabétisme était encore élevé au milieu du XXème siècle, surtout en milieu rural[321], et si de fait il n'existe pas d'écoles pour apprendre le métier de paysan, cette activité implique néanmoins la maîtrise de nombreux savoirs et leur apprentissage, empirique et vertical, est dispensé au sein même de la communauté familiale et villageoise, et se transmet de génération en génération. Or le mépris et la défiance alimentent les relations conflictuelles entre les paysans et les citadins, les premiers étant vus par leurs contemporains urbains comme des incultes, alors que les seconds jouiraient au contraire d'un plus haut degré de culture qui aux yeux des ruraux passe pour de l'arrogance pure et simple. C'est en tout cas l'idée que développe Miguel Delibes dans *Castilla, lo castellano, y los castellanos* dans le chapitre intitulé *Dos mundos* :

> Refiriéndose al campesino soriano, Antonio Machado afirma en uno de sus versos que desprecia cuanto ignora, afirmación incontestable, cuya contrapartida es el desdén de la clase burguesa -y aun intelectual- ante el quehacer campesino y la cultura de la tierra. En mi novela El disputado voto del señor Cayo, he expuesto este problema desde las dos variantes: la del intelectual doblado en político- que desconoce absolutamente el medio rural y la del labriego […] para quien el mundo intelectual

[320] Delibes Miguel, *Viejas historias de Castilla la Vieja*, Alianza, Madrid, 1976, p. 9-10, 22-23: « Déjà en cinquième année, quand je suis allé à la ville pour le baccalauréat, j'avais honte d'être du village et d'être questionné par les professeurs (sans qu'ils me demandent d'abord si j'étais villageois ou citadin) : "Isidoro, de quel village es-tu ?" Et je me sentais également mortifié quand les externes se donnaient des coups de coude et chuchotaient entre eux : "Tu as vu comme il a une tête de villageois Isidoro ? " [....]
[L]e fait que je ne veuille pas étudier ou travailler dans les champs ne signifiait pas que j'étais paresseux. Un dimanche, alors que Père monta à la capitale pour m'emmener en promenade, il croisa par hasard mon professeur, La Taupe, dans la cour, et alla le voir en lui disant : "Alors ? Et le professeur répondit : " C'est mauvais. Nous n'en tirerons rien, il porte le village inscrit sur sa figure". Pour mon père, ce fut un coup dur. »

[321] « En 1930, le taux d'analphabétisme en Espagne était de 30% et en 1952, le taux d'alphabétisation des 6-12 ans n'atteignait que 65%. Viñao, A. (2009) »: La alfabetización en España: un proceso cambiante de un mundo multiforme. Moreno Martínez, P.L. y Navarro García, C. (Coords.) Perspectivas históricas de la educación de personas adultas. Vol 3, Nº1. Universidad de Salamanca. [25/06/2013]
http://www.usal.es/efora/efora_03/articulos_efora_03/n3_01_vinao.pdf

> constituye un mundo críptico, impenetrable. Entiendo que en Castilla, esta desconexión es un hecho paladino. El ser urbano, ganado por la fiebre y los apremios de la ciudad, desconoce la realidad del campo, no distingue el trigo de la cebada ni un barbecho de un rastrojo, mientras el pueblerino no es capaz siquiera de imaginar qué significa un cine-club, un ateneo o una sala de cultura. Obviamente, ellos no son responsables de este estado de cosas sino sus víctimas. Un abandono de siglos, ha provocado la marginación de los pueblos de Castilla, perdidos entre los surcos como barcos a la deriva[322].

Le roman *El disputado voto del señor Cayo* explore donc ces différences culturelles dans le contexte des années de la Transition démocratique et il constitue également une illustration du point de vue de l'auteur sur ce qu'il qualifie « d'abandon séculaire du monde rural ». Le roman s'articule autour de l'opposition entre monde urbain et monde rural. Sa structure tripartite permet d'une part de mettre en scène le contraste entre l'univers des jeunes citadins et celui du vieillard, d'appréhender les différences culturelles et langagières entre ces deux espaces antinomiques et, enfin, il met en évidence l'impact de cette rencontre sur Víctor, le politicien madrilène. Le début du roman de Delibes a donc pour décor le quartier général du parti politique dont Víctor est le chef, situé dans la capitale de province (sans doute Valladolid) et depuis lequel s'organise la campagne électorale de 1977, qui touche à sa fin dans un climat d'agitation fébrile et bruyante. Delibes situe le point de départ de son récit dans une perspective exclusivement urbaine, à travers des personnages sociologiquement uniformes : tous sont des citadins, issus de la classe moyenne supérieure, instruits, politiquement engagés et représentants d'une Espagne progressiste qui souhaite tourner le dos aux années de bâillonnement imposées par le régime franquiste, p.26 : « *Yo parto de un hecho : el pueblo está alienado después de cuarenta años sin abrir el pico, de acuerdo. Entonces si queremos mentalizarlo, lo que hay que darle no son latiguillos sino argumentos, así de fácil.*[323] », afirme Víctor. Le lecteur découvre

---

[322] Delibes Miguel, *Castilla, lo castellano y los castellanos*, Planeta, Barcelone, 1988, p.77 : « Faisant référence au paysan de Soria, Antonio Machado affirme dans l'un de ses vers qu'il méprise tout ce qu'il ignore, affirmation indéniable dont le pendant est le mépris de la classe bourgeoise - et même de la classe intellectuelle - pour le travail paysan et la culture de la terre. Dans mon roman El disputado voto del señor Cayo, j'ai exposé ce problème sous ces deux angles différents : celui de l'intellectuel - doublé d'un homme politique - qui ignore tout du milieu rural, et celui du paysan [...] pour qui le monde intellectuel est un monde cryptique, impénétrable. Je suis conscient qu'en Castile, cette déconnexion est un fait accompli. L'être urbain, gagné par la fièvre et les pressions de la ville, ne connaît pas la réalité de la campagne, il ne distingue pas le blé de l'orge ou la jachère du chaume, tandis que le villageois n'est même pas capable d'imaginer ce que signifie un ciné-club, un auditorium ou un centre culturel. Évidemment, ce ne sont pas eux les responsables de cet état de fait, ils en sont les victimes. Des siècles de négligence ont conduit à la marginalisation des villages de Castille, perdus dans leurs sillons comme des navires à la dérive. »

[323] Delibes Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Destino, Barcelone, 2012, p. 26 :

à travers des dialogues -où les invectives, grossièretés et protestations expriment l'urgence et la nécessité pour les différents acteurs de la campagne d'en boucler les derniers préparatifs- l'enjeu de cette fin de campagne électorale : la quête des votes ruraux, imposée par les cadres du parti aux membres de leur antenne provinciale, qui sont plutôt réticents face à cette contrainte inhérente à la politique de terrain.

Dans le passage où les acteurs de la campagne électorale font à leurs chefs un compte-rendu de leur expérience auprès des électeurs ruraux, l'image qu'ils renvoient du monde agricole révèle une vision bien peu flatteuse cette société. La conversation entre deux personnages, Dani et Carmelo, marquée par une certaine violence langagière, illustre l'attitude hypocrite et le cynisme des politiciens envers les agriculteurs.

> -¿Qué tal por Algera ? -Preguntó Dani.
>
> -Bueno, Algera, Tubillos, Casares… La tira, macho ! Hemos visitado cinco pueblos. […]
>
> -¿Y qué ? Preguntó.
>
> -Bueno, cuatro paletos. Tenemos los alcaldes a la contra. Me da la impresión de que Alianza los tiene bien trabajados. […]
>
> -Pero Algera farda, agrícolamente digo.
>
> -Jo, farda. Quinientos veinte vecinos.
>
> -¿Soltasteis el rollo ?
>
> -Tratamos de comerles el coco, pero no es fácil, macho. En el llano el personal es más receloso que la leche. El minifundio es conservador. […]
>
> -Eso no es nuevo, majo. El problema está en mentalizarlos. No se trata de quitarles nada.
>
> -Ya se lo dije. Les hablé de la necesidad de una nueva política agraria, de una racionalización de cultivos, la hostia…
>
> - ¿Y nada ?
>
> -No reaccionan macho están *out*, parecen estatuas. No saben hacer una O con un canuto pero les jode que alguien trate de enseñarles algo[324].

« Je pars d'un constat : le peuple est aliéné après quarante ans sans ouvrir la bouche, d'accord. Donc si nous voulons les sensibiliser, ce que nous devons leur donner, ce n'est pas un tas de banalités mais des arguments, c'est aussi simple que ça. »

[324] *Ibid.*, p. 27.

« -Et comment ça s'est passé à Algera ? -Demanda Dani.
-Et bien, Algera, Tubillos, Casares... La totale, mec ! On a visité cinq villages. [...]
-Et alors ? demanda-t-il.
-Et bien, quatre bouseux. On a les maires contre nous. J'ai l'impression qu'Alianza les a bien travaillés. [...]
-Mais Algera se la joue, sur le plan agricole je dis.
-Se la joue ? Allons bon. Cinq cent vingt habitants.

Ce dialogue reflète donc l'idée d'une confrontation entre les jeunes urbains éclairés et les vieux paysans conservateurs qui se refusent à accepter les leçons de ces démocrates venus pour les extraire de leur ignorance et remédier à l'étroitesse de leur vision politique. Le roman expose en parallèle la situation d'abandon des régions rurales du nord de la Castille de la part des instances dirigeantes comme s'il s'agissait d'un fait admis de longue date. On le voit lorsque Dani explique de manière objective aux trois émissaires du parti quelles sont les caractéristiques des territoires qu'ils vont devoir visiter :

> En realidad, son pueblos de una emigración tan fuerte que apenas quedan en ellos niños y viejos. […]
>
> -[…] nos quedan estos tres pueblecitos entre Refico y Palacios de Silos. ¿Los ves ? […]
>
> -Eso es ya la montaña, ¿no ? –Preguntó Víctor.
>
> -Exacto, majo, son pueblos serranos, pueblos pobres, de costumbres ancestrales, que malviven de pequeñas hazas de cereal, frutales y miel. No sé si merecerán el viaje, pero por nosotros que no quede. […]
>
> Cuando concluyó de hablar, Rafa se aproximó al mapa y fue recorriendo con el dedo el trayecto Refico-Palacios de Silos :
>
> -¿Aquí ? –dijo-. ¡Joder, si esto es las Hurdes !
>
> - ¿Has estado alguna vez ?
>
> -No, joder, ni tú, ni éste, ni nadie. Por eso digo que es las Hurdes. O sea, con las Hurdes pasa como con *El Capital*, que todo el mundo habla de ellos pero nadie los conoce[325].

-Vous leur avez déroulé le baratin ?
-On a essayé de leur bourrer le crâne, mais c'est pas facile, mec. Sur le plateau, les gens sont méfiants comme pas deux. Les petits exploitants sont conservateurs. [...]
-C'est pas nouveau, mon pote. Le problème est de leur en faire prendre conscience. Il ne s'agit pas de leur enlever quoi que ce soit.
-Je le leur ai bien expliqué. J'ai parlé de la nécessité d'une nouvelle politique agricole, de la rationalisation des cultures, et tout le tintouin...
- Et alors, rien du tout ?
-Ils ne réagissent pas, mon vieux, ils sont out, on dirait des statues. Ils ne savent rien faire de leurs dix doigts mais ça les fait chier que quelqu'un essaie de leur apprendre quelque chose. »

[325] *Ibid., p.* 38-41 : « En réalité, ce sont des villages où l'émigration est si forte qu'il n'y a pratiquement plus d'enfants ni de personnes âgées. [...]
-Il nous reste ces trois petits villages entre Refico et Palacios de Silos. Vous les voyez ? [...]
C'est déjà la montagne, n'est-ce pas ? -demanda Víctor.
-Exactement, mon garçon, ce sont des villages de montagne, des villages pauvres, avec des coutumes ancestrales, qui survivent grâce à de petits champs de céréales, d'arbres fruitiers et de miel. Je ne sais pas si elles valent le déplacement, mais pour nous elles valent tout de même le coup. [...]
Lorsqu'il eut fini de parler, Rafa s'approcha de la carte et traça du doigt l'itinéraire Refico-Palacios de Silos :

Le mythe de *las Hurdes* est bien ancré chez ces citadins pour qui la vie dans ces régions isolées renvoie à l'idée de misère et de sauvagerie moyenâgeuse véhiculée par les images ténébreuses et les événements morbides mis en scène dans le film éponyme de Buñuel. Néanmoins, le jeune Rafa exprime ici une première fois cette idée illustrée dans la suite du roman : « personne ne connaît » réellement ces zones rurales isolées autrement qu'à travers la légende et le filtre de l'image cinématographique. L'impression que donnent ces personnages de politiciens sur leur rapport au monde rural est celle d'une méconnaissance et d'un désintérêt teinté de mépris. Leur indifférence envers la société de ceux qu'ils qualifient de *paletos* (bouseux, péqueauds), et qu'ils décrivent comme des ignorants arriérés n'est donc démentie que ponctuellement, en raison d'intérêts électoralistes. Les dialogues entre les trois amis au cours du voyage traduisent aussi le manque de sincérité de leur démarche politicienne. On le voit dans les propos de Rafa:

> A estos paletos con decirles que les vas a subir las pensiones y doblarles el precio del trigo, te los metes en el bolsillo. […]
>
> En cierto modo –dijo Rafa-, ganarte el voto de un paleto es fácil. Lo difícil es mentalizar a un paleto[326].

Et Víctor aussi pendant le voyage, tient des propos creux et superficiels lorsqu'il se prépare à intervenir auprès du public rural. Il prépare machinalement son intervention en exprimant les idées habituelles auxquelles lui-même ne semble pas trop croire :

> Víctor continuó hablando monótonamente como para sí:
>
> –Por mi parte soltaré la parida de costumbre: abandono secular, estructuras medievales y justiprecio de los productos agrícolas[327].

Mais l'arrivée des trois protagonistes dans ce monde que Rafa associe à « Las Hurdes » va leur permettre de confronter ces idées reçues à la réalité du terrain. Et Delibes part de la vision

---

-Ici ? -dit-il. Putain, mais c'est les Hurdes ! ".
- Tu y es déjà allé ?
-Non, toi non plus, ni lui, ni personne d'autre. C'est pour ça que je dis que c'est les Hurdes. En fait, avec les Hurdes, c'est comme avec Le Capital, tout le monde en parle mais personne ne les connaît. »

[326] *Ibid.*, p. 55-56 : « Si vous dites à ces ploucs que vous allez augmenter leurs pensions et doubler le prix du blé, vous vous les mettez dans la poche. [...] D'une certaine manière, -dit Rafa- gagner le vote d'un péquenaud est facile. Ce qui est difficile c'est de faire réfléchir un péquenaud. »

[327] *Ibid.*, p. 52 : « Victor continua de parler de façon monotone, comme s'il se le disait à lui-même :
-Pour ma part, je débiterai les poncifs habituels : abandon séculaire, structures médiévales, et prix équitables de la production agricole. »

stéréotypée du *paleto* pour mieux déconstruire le cliché et mettre à jour la réelle valeur de la société paysanne dont Cayo est l'emblème.

Aussi, l'arrivée des trois jeunes gens dans le village est précédée par la description de paysages grandioses, ceux des Canyons de l'Ebre, qui inspirent aux trois jeunes protagonistes un sentiment d'émerveillement mais aussi d'étrangeté dans la mesure où cette région leur semble aux antipodes de la société urbaine dans laquelle ils vivent :

> Víctor se asomó cautelosamente al borde del abismo. De pronto, el sol, que desde hacía rato pugnaba con las nubes, asomó entre ellas y el paisaje, adormecido hasta entonces, adquirió relieve, animado por una insólita riqueza de matices. […] De lo más profundo del valle llegaba el retumbo solemne, constantemente renovado, de las torrenteras del río. Permaneció un rato en silencio. Al cabo, repitió en voz baja, como un murmullo:
>
> -Es increíble.
>
> Dijo Rafa, frívolamente:
>
> -Alucinante, macho, pero si un día me pierdo no me busques aquí. Esto está bien para las ovejas.
>
> -La mirada de Víctor siguió ahora el curso del río y se detuvo en una poza verde, transparente, a la vera de un frondoso nogal. Dijo:
>
> -Pues a mí no me importaría instalarme aquí para los restos con la mujer que me quisiera[328].

La découverte de l'environnement dans lequel vit le protagoniste du roman *El disputado voto del señor Cayo*, met au jour des perceptions contradictoires du monde rural de la part des jeunes citadins. Le premier contact avec la nature provoque un choc esthétique chez Víctor et Laly qui sont sensibles à la beauté qui émane de ces paysages. En revanche, pour Rafa, cet univers sauvage et isolé est un repoussoir. Rafa n'a pas du tout la même réaction que Víctor

[328] *Ibid.*, p. 76-77 : « Victor jeta un regard prudent par-dessus le bord de l'abîme. Soudain, le soleil, qui luttait depuis un certain temps avec les nuages, les perça et le paysage, jusque-là endormi, prit du relief, animé d'une richesse de nuances inhabituelle. [...] Du plus profond de la vallée montait le grondement solennel et sans cesse renouvelé du lit de la rivière. Il resta silencieux pendant un moment. Après quoi, il répéta à voix basse, comme dans un murmure :
-C'est incroyable.
Rafa dit-alors avec frivolité :
-Vraiment incroyable, mec, mais si un jour je me perds, ne me cherche pas ici. C'est juste bon pour les moutons.
-Le regard de Victor suivait maintenant le cours de la rivière et se posa sur un petit lac vert et transparent près d'un noyer touffu. Il dit :
-Et bien moi, ça ne me dérangerait pas de m'installer ici pour le temps qu'il me reste à vivre avec la femme qui voudrait m'aimer. »

face à l'univers de don Cayo et leur rapport à la nature est diamétralement opposé. Ce personnage est l'archétype du jeune citadin pour qui le monde naturel est un univers inconnu qui lui inspire au mieux de l'étonnement, au pire, de l'indifférence ou de la crainte. L'ignorance de Rafa apparaît dès sa rencontre avec le vieux Cayo qui s'amuse de la question incongrue que lui pose le jeune homme, alors qu'il observe la femme de Cayo nourrissant ses poules :

> La vieja […] comenzó a emitir unos ásperos sonidos guturales, como carraspeos, al tiempo que desparramaba, a puñados, el grano de la lata. Las gallinas rojas de la cascajera acudieron presurosas a la llamada y comenzaron a picotear en torno a ella. Rafa miró a lo alto, a las chovas de los cantiles:
>
> -¿Y no les hacen nada los bichos esos a las gallinas ?
>
> En la boca del viejo se dibujó una mueca despectiva:
>
> -¿La chova ? -Inquirió burlonamente-: La chova, por lo regular, no es carnicera[329]. 87

Víctor au contraire, dès son arrivée au village, s'intéresse à cet environnement qu'il méconnaît lui aussi mais qui le fascine et c'est pourquoi il éprouve le besoin de questionner Cayo pour qu'il réponde aux interrogations qui s'imposent à lui. Venu au départ pour offrir un sermon politique destiné à convaincre les paysans de lui accorder son vote, le politicien renonce à l'idée de tenir un discours préfabriqué, élaboré pour s'inscrire dans le cadre d'un meeting électoral et qu'il n'assume plus car ce discours est devenu vain, il perd sa raison d'être en raison de la nature de son récepteur : le vieux Cayo, un individu, auquel l'âge et l'expérience confèrent naturellement une position d'autorité à l'égard de ses hôtes. Cayo Fernandez répond volontiers aux questions des visiteurs mais son verbe est toujours laconique, à l'inverse du verbiage abstrait et abscons d'un discours électoraliste, et ce contraste entre les deux attitudes discursives conduit à la défaite de la parole hypocrite au profit de l'authenticité que dégage la posture naïve mais sincère de Cayo :

> La cabeza de Víctor osciló de un lado a otro:

[329] *Ibid.,* p. 87 : « La vieille femme [...] commença à émettre des sons gutturaux rauques, comme des raclements de gorge, tout en dispersant par poignées le grain de la boîte métallique. Les poules rouges du poulailler se précipitèrent à l'appel et commencèrent à picorer tout autour d'elle. Rafa leva les yeux vers les hauteurs pour regarder les choucas sur les falaises :
-Et ces bestioles, elles ne leur font rien aux poulets ?
La bouche du vieil homme se plissa en une grimace méprisante :
-Le choucas ? -Demanda-t-il d'un air moqueur : Le choucas, d'ordinaire, n'est pas carnivore. »

-Bueno –dijo, al cabo-, así, en frío, mano a mano, no es fácil, compréndalo… Pero en fin, lo primero que debemos decirle es que estas elecciones, las elecciones del día quince, son fundamentales para el país.

-Ya- dijo lacónicamente el viejo.

-O sea que es una oportunidad, casi le diría la oportunidad, y si la desaprovechamos nos hundimos sin remedio, esta vez para siempre.

El rostro del viejo se ensombreció. Parpadeó por dos veces. Se tomó un poco de tiempo antes de preguntar:

-¿Y dónde vamos a hundirnos, si no es mala la pregunta [330]?

La personnalité de Cayo semble aussi limpide que le paysage dans lequel il passe ses jours. Don Cayo est un homme paisible, en harmonie avec son environnement, il est celui dont les mots renvoient à un espace concret où chaque geste a une finalité précise parce qu'il est issu d'un savoir-faire ancestral, presque inchangé depuis les temps médiévaux. Et de fait, selon Paul Zumthor, cette interpénétration entre le paysan et son environnement est une constante de la culture rurale.

> La vie paysanne possède une dimension affective originale, incomparable, éclatant au grand jour dans toute évocation du passé, toute représentation métaphorique de l'univers, toute imagination de ses espaces. […] la relation profonde qui unit l'homme à sa terre [est] corporelle (avant le machinisme), assurée (avant les remembrements et la percée des routes), exclusive (sans l'invasion annuelle des vacanciers), pesante, asservie à un environnement parfaitement personnalisé : le contraire de ce qu'elle est devenue de nos jours. Terrien, l'homme se sent partie du sol qu'il foule ; il marche sur du solide. […] Le contexte de chacune des paroles qu'il prononce, c'est l'épaisseur même de ce substrat si stable, tour à tour généreux et ingrat[331].

---

[330] *Ibid.*, p. 85-86 : « La tête de Victor a oscilla d'un côté à l'autre :
-Eh bien, dit-il enfin, comme ça, à froid, de vous à moi, ce n'est pas facile, vous comprenez... Mais enfin, la première chose qu'il faut vous dire, c'est que ces élections, les élections du quinze, sont fondamentales pour le pays.
-Ah oui. Dit laconiquement le vieil homme.
-Donc, c'est une occasion, je dirais presque la vraie occasion, et si nous la ratons, nous coulerons sans remède, cette fois pour toujours.
Le visage du vieil homme s'assombrit. Il cligna deux fois des yeux. Il prit un peu de temps avant de demander :
-Et où allons-nous couler, si ce n'est pas une mauvaise question ? »

[331] Zumthor Paul, *La mesure du monde*, Ed. du Seuil, Paris, 1993, p. 74-76.

Don Cayo incarne de ce fait la mémoire de son village mais également la sagesse liée à une culture millénaire, celle qui est née du contact de l'homme avec une nature à laquelle il a su s'adapter et dont il a appris à extraire tout ce dont il a besoin pour sa subsistance. Sa relation à son lieu de vie relève de cette « conception archaïque faisant du territoire un corps vivant, avec lequel celui de l'homme vit une relation d'amitié, de confraternité et de concessions réciproques[332]. » Le village de Cureña constitue donc tout l'univers de Cayo. C'est un monde à part, suspendu dans le temps, qui évolue en dehors de la société contemporaine, comme s'il en était séparé par une frontière spatiotemporelle invisible, comme si cet isolement pouvait protéger les individus qui y vivent en autarcie et qui préfèrent peut-être au fond y rester cachés, car pour l'homme médiéval comme pour notre héros, l'espace du village est avant tout protecteur :

> De l'extérieur du territoire proviennent les maléfices ; l'intérieur est asile, enclos sans étroitesse dans les limites d'une communauté : dans les limites de la représentation collective que s'en forme ce groupe d'hommes et de femmes. Parmi eux, certes, jouent des forces désintégratrices (ne serait-ce que l'agressivité individuelle), mais celles d'intégration l'emportent, qu'engendre l'appartenance au même morceau de terre -où le discours identitaire s'articule sur des signes reconnus, évidents, peut-être néanmoins absurdes pour ceux d'ailleurs. [333]»

En effet cet isolement qui interpelle les trois visiteurs ne semble pas être une souffrance pour Cayo qui s'en accommode en tout cas sans difficulté apparente. Le vieil homme agit comme une sorte de gardien dont la fonction est sélective : il protège son territoire de l'intrusion indésirable d'une modernité menaçante, celle de la société de consommation, incarnée par la camionnette de Coca-cola, tout en conservant un lien avec les hommes qui appartiennent à cette société, incarnée ici par le commerçant qui conduit cette même camionnette : P.137-138

> -Entonces, señor Cayo, ¿pueden pasar meses sin que oiga una voz humana?
> -¡Quia, no senor ! Los días quince de cada mes baja Manolo.
> -¿Qué Manolo ?
> -El de la Coca –Cola, Baja de Palacios a Refico, en Martos todavía hay cantina.
> -¿Y entra en el pueblo ?

[332] *Ibid*., p. 79.
[333] *Ibid*., p. 79.

-Entrar, no señor, bajo yo al cruce y echamos un párrafo[334].

Pour les trois visiteurs, l'expérience de l'immersion dans la nature s'exprime à travers des manifestations sensorielles. La contemplation des phénomènes liés à la nature leur procure des sensations, plus ou moins agréables mais pour eux inouïes. En revanche, cette même nature contemplée par Cayo fait naître la signification, et non plus seulement la sensation. L'interprétation des phénomènes que produit cette nature, qui pour Cayo constitue une totalité signifiante, lui permet d'appréhender et de comprendre l'univers dans son ensemble. « *¿Es que se piensa usted que el señor Cayo no sabe en qué mundo vive*? » demandait- il ironiquement à Rafa l'impertinent. Car don Cayo est bien le seigneur de l'espace naturel qui l'entoure, il est littéralement celui qui maîtrise et ordonne cet univers végétal et animal auprès duquel il intervient pour l'organiser selon sa volonté. « *Ese tío, coño, es como Dios, de la nada saca cosas.* » dira de lui Víctor sur le chemin du retour, comme touché par la révélation mystique de cette rencontre avec Cayo, ici érigé en figure de saint laïc. Ermite protecteur de son espace naturel qu'il soigne comme un père bienveillant, luttant contre le caractère désordonné et rebelle de la nature et des hommes (représentés par l'homme surnommé « *el animal* (p.85) », personnage sur lequel nous reviendrons plus loin, unique voisin du héros, un individu d'une méchanceté quasiment diabolique, mais qu'il doit tolérer en son domaine).

Le protagoniste se dessine à travers ses actions, au moins autant, ou peut être plus qu'à travers ses paroles, c'est pourquoi le choix de montrer en premier lieu don Cayo comme un apiculteur est significatif. Ainsi, au moment de l'arrivée des trois jeunes, l'homme est sur le point de partir à la recherche d'un essaim d'abeilles afin de le mettre en ruche, et aussitôt après les présentations entre les protagonistes, il convie ses visiteurs à le suivre et se met à l'ouvrage. Cette tâche, habituelle pour un paysan tel que lui, est transfigurée par le narrateur, à travers le regard de Víctor qui confère à cet acte la solennité d'un mystère. Víctor, le citadin, exprime d'emblée sa joie d'être convié à ce qui lui apparaît comme un rituel sacré, célébré par Cayo qu'il voit comme le détenteur d'un savoir extraordinaire et qu'il ne cessera d'interroger durant tout le processus pour comprendre le fonctionnement mystérieux de la société des abeilles.

[334] *Ibid.,* p. 137-138 : « -Alors, monsieur Cayo, il peut donc s'écouler des mois sans que vous n'entendiez une voix humaine ?
-Oh non, monsieur ! Le quinze de chaque mois descend Manolo.
-Qui est Manolo ?
-Celui de la Coca-Cola, il descend de Palacios jusqu'à Refico, à Martos il y a encore une taverne.
-Et il entre jusqu'au village ?
-Il n'y entre pas, non monsieur, je descends jusqu'au carrefour et nous causons un moment. »

Ainsi la ruche est le symbole d'une société harmonieuse dans laquelle chaque ouvrière connaît son rôle et effectue un travail spécifique, à un moment précis, en respectant toujours un objectif commun qui est le bon fonctionnement de la colonie. La ruche est donc en quelque sorte une représentation idéale du monde pour l'homme politique incarné par Víctor. Car « Pendant des siècles, les hommes ont scruté la perfection architecturale de la ruche pour y trouver un miroir de leur propre monde. L'ordre éternel des abeilles était un exemple pour l'ordre social du monde.[335] » La fascination des jeunes visiteurs face à l'extraordinaire faculté qu'ont les abeilles à rester soudées autour de la reine est mise en avant dans le récit par la répétition des expressions qui traduisent l'*admiratio* dans ce passage qui détaille avec précision les différentes étapes de la capture de l'essaim :

> […] Laly Víctor y Rafa contiuaban embobados, observando las evoluciones de las abejas del tetón:
>
> -¿Qué ?
>
> Dijo Víctor sin dejar de mirar a lo alto:
>
> -Oiga usted, ¿ y por qué se posan todas juntas ?
>
> -La abeja posa donde posa la reina.
>
> -¿Y si la reina se larga ?
>
> -Todas detrás, es la regla.
>
> Las preguntas se encadenaban en los labios de Víctor:
>
> -Y si usted no las coge ahora, se quedarían ahí de por vida?
>
> Bajo el añoso roble, la voz calmosa del señor Cayo cobraba acento profesoral:
>
> -¡Quia, no señor! Las emisarias andarán ya por ahí, desde hace rato, buscando casa.
>
> -¿Y si no la encuentran?
>
> -Raro será. Pero, mire, si no la encuentran o en la casa que han escogido se las hostiga, los animalitos vuelven a la madre.
>
> -¿A la madre ?
>
> -Al dujo de donde salieron.
>
> Víctor se cruzó de brazos, sonriente. Miró a Laly:
>
> -Es increíble.
>
> El señor Cayo afianzó la escalera en el primer camal:
>
> -Lo que va a hacer ahora el señor Cayo –dijo- es darles la casa que buscan[336].

[335] Tavoillot Pierre-Henri, Tavoillot François : *L'Abeille (et le) philosophe. Étonnant voyage dans la ruche des sages*, Odile Jacob, 2015.
[336] Delibes, Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Destino, Barcelone, 2012, p.90-91:

La lenteur et le calme de Cayo contrastent avec la stupéfaction et l'excitation des citadins. Cayo connaît les secrets du mode de vie des abeilles, il les traite avec douceur et bienveillance, avec une certaine affection même puisqu'il leur attribue le qualificatif d'*animalitos*. Il les considère non comme de vulgaires insectes mais bien comme des créatures précieuses qui, en dépit de leur apparente insignifiance, de leur petitesse et de leur fragilité, jouent un rôle fondamental dans la transmission du vivant, grâce à leur rôle de pollinisatrices. Face à l'érudition et à la maîtrise dont fait preuve Cayo, on voit de nouveau un Rafa à l'ignorance comique, et incapable de contrôler sa peur, pourtant justifiée, en dépit des mensonges rassurants du vieil homme :

> Algunas abejas aisladas, levantaban el vuelo y zumbaban, insistentes en torno suyo. Rafa comenzó a hacer nerviosos aspavientos con ambos brazos. Dijo el señor Cayo:
>
> -¡Déjelas quietas, no las hostigue!
>
> -¡Joder, no las hostigue ! ¿y si me pican?
>
> -Qué han de picar, la abeja enjambrada no pica[337].

L'habileté de l'apiculteur et son savoir, devenu si mystérieux pour ceux qui n'ont plus de relation directe avec ces techniques autrefois si répandues dans la campagne castillane, confèrent à Cayo une aura presque surnaturelle et le rapprochent de la figure du saint, de

---

« Laly Victor et Rafa continuaient d'observer, bouche bée, l'évolution des abeilles sur la branche :
-Comment ?
Dit Victor, en regardant toujours vers le haut :
-Et pourquoi se posent-elles toutes ensemble ?
-L'abeille se pose là où la reine se pose.
-Et si la reine part ?
-Toutes derrière, c'est la règle.
Les questions s'enchaînaient sur les lèvres de Victor :
-Et si vous ne les attrapez pas maintenant, elles resteront là à vie ?
Sous le vieux chêne, la voix calme de M. Cayo prit un accent professoral :
-Oh, non monsieur ! Les émissaires sont là depuis un certain temps déjà, à la recherche d'une maison.
-Et si elles ne la trouvent pas ?
-Ce serait étonnant. Mais, voyez-vous, si elles ne la trouvent pas ou si on les repousse de la maison qu'elles ont choisie, ces petits animaux retournent à la mère.
-A la mère ?
-La ruche d'où elles sont sorties.
Victor croisa les bras, en souriant. Il regarda Laly :
-C'est incroyable.
Monsieur Cayo fixa l'échelle sur la première marche :
Ce que monsieur Cayo va faire maintenant, dit-t-il, c'est leur donner la maison qu'elles recherchent. »

[337] *Ibid.*, p. 93 : « Quelques abeilles isolées s'envolaient et bourdonnaient avec insistance autour de lui. Rafa commença à faire de nerveuses gesticulations de ses deux bras. Monsieur Cayo lui dit :
-Laissez-les tranquilles, ne les dérangez pas !
-putain, ne les dérangez pas ! -Et si elles me piquent ?
-Comment piqueraient-elles, l'abeille en essaim ne pique pas. »

l'ermite qui vit en harmonie avec les créatures, sur le modèle de Saint François d'Assise, qui est présenté dans les récits hagiographiques comme un homme attentif aux plus humbles des créatures. Ainsi peut-on lire dans un ouvrage de 1978 consacré à la biographie du saint[338]: «*Recoge del camino los gusanillos para que no les pisoteen; y manda poner a las abejas miel y el mejor vino para que en los días helados del invierno no mueran de hambre*.»

Le saint d'Assise apparaît comme un protecteur envers les abeilles qui à leur tour recherchent les signes de sa présence bienfaisante, comme le montre cet autre extrait où les abeilles donnent lieu à un petit miracle, révélateur selon l'auteur de la puissante attraction qu'exerce le saint auprès de toutes les créatures :

> Una vez, el siervo de Dios se hizo construir en cierto monte una celdilla, en la que se entregó a penitencia muy rigurosa por cuarenta días. Al retirarse pasados los días, la celda quedó como en la soledad al no haber ninigún sucesor. Habia quedado en ella un vaso de arcilla, que el santo usaba para beber. Como quiera que algunos acostumbraban ir a veces al lugar por veneracion del santo, encuentran un día el vaso lleno de abejas. Estaban éstas fabricando en él, con arte maravilloso, las celdillas de un panal, que simbolizaban de veras la dulzura de la contemplación que el santo de Dios había gustado en el lugar.[339]

Cayo Fernández, à l'instar de Saint François, apparaîtrait presque lui aussi comme un faiseur de miracles, tel un anachorète retiré dans ce désert rural, il tisse avec la nature qui l'entoure une relation quasiment mystique :

> […] l'ermitage constitue un lieu de mystère. Il signifie que la sainteté […] a pris possession du « désert » ; que celui-ci, spiritualisé, devient propre à s'unir aux autres créatures dans la louange du Créateur. D'où le respect qu'on porte à ce lieu, l'attention que l'on voue à la voix qui s'y élève, initiatrice et infiniment sage, sinon prophétique. […] On vient consulter l'ermite ; on le tient

[338] *San Francisco de Asís (Escritos, biografías, documentos de la época)*. Biblioteca de Autores cristianos, La Editorial Católica, Edition de José Antonio Guerra. Madrid, 1978, p. 325 : « Il ramasse les petits vers de la route pour qu'on ne les piétine pas, et il demande qu'on donne aux abeilles du miel et le meilleur vin pour qu'elles ne meurent pas de faim durant les jours glacés de l'hiver. »

[339] *Ibid.,* p. 328 : « Un jour, le serviteur de Dieu se fit construire une petite cellule sur une certaine montagne, où il se livra à une pénitence très rigoureuse pendant quarante jours. Lorsqu'il se retira à la fin du séjour, la cellule fut rendue à la solitude, en raison de l'absence de tout successeur. Un récipient en argile y fut laissé, celui que le saint utilisait pour boire. Comme quelques personnes s'y rendaient de temps en temps pour y vénérer le saint, elles trouvèrent un jour le récipient plein d'abeilles. Celles-ci étaient en train de fabriquer, avec un talent merveilleux, les petites alvéoles d'un rayon de miel, qui symbolisait vraiment la douceur de la contemplation dont le saint de Dieu avait joui en ce lieu. »

> pour guérisseur ; on en fait un personnage de légende : les animaux blessés trouvent chez lui aide et refuge, les fauves se soumettent à sa douceur […]. [340]»

Grâce à sa compréhension et à ses connaissances, Cayo est en mesure d'œuvrer conjointement avec les êtres naturels qui l'entourent et de tirer un profit mutuel de cette collaboration. L'art de l'apiculture et la force symbolique des abeilles est de nouveau à l'ordre du jour, dans ce siècle où leur existence est mise en péril par diverses menaces écologiques. L'analogie entre la ruche et la société humaine a ainsi inspiré à Julio Llamazares un article (publié le 25 mai 2015, au lendemain des élections régionales, dans *El País*) et dont le titre est « La miel ». Dans cet article, l'écrivain souligne l'importance des abeilles, dont l'existence est aujourd'hui particulièrement menacée, et il établit une comparaison entre la pérennité du monde naturel et la vacuité de l'univers politique dont les soubresauts ne constituent guère plus selon lui qu'un brouhaha passager et vain :

> Últimamente, dicen, las abejas están desapareciendo, lo que sería una gran catástrofe para el mundo, pues son las que polinizan la vegetación con su actividad, pero estos días yo las veo trabajar igual que siempre aprovechando el calor y la floración de la primavera. Mientras a mi alrededor algunos se desgañitaban intentando captar la atención de los electores o discutiendo sobre programas políticos, que en seguida olvidarán, las abejas han seguido trabajando cada día, tejiendo el hilo de oro de la vida, ese que nos permitirá continuar viviendo en este planeta. Porque si la política es importante más lo es la polinización de las flores, sin la cual nada sería posible.
>
> Desde el domingo por la noche, muchos españoles hacen cábalas y discuten sobre los resultados de las elecciones proyectando su futuro sobre estos. […] Pocos repararán, no obstante, en que todo eso será una anécdota pasajera, unas portadas en los periódicos que se llevarán los días como los carteles de la publicidad electoral con los rostros sonrientes de los candidatos y sus eslóganes promisorios ("Trabajar, hacer, crecer", "Gobernar para la mayoría", "Lo vamos a arreglar…") y que lo importante no es la política, sino que las abejas sigan polinizando el planeta y tejiendo el hilo de oro de la vida, esa miel dorada y pura […][341]."

[340] Zumthor Paul, *La mesure du monde*, Seuil, Paris, 1993, p. 97-98.
[341] « Ces derniers temps, on dit que les abeilles disparaissent, ce qui serait une grande catastrophe pour le monde, car ce sont elles qui pollinisent la végétation par leur activité, mais ces jours-ci je les vois travailler comme toujours, profitant de la chaleur et de la floraison du printemps. Alors qu'autour de moi, certains tentaient d'attirer l'attention des électeurs ou discutaient de programmes politiques qu'ils oublieront bientôt, les abeilles ont continué

La posture de Llamazares à l'égard de l'efficacité et de l'utilité de la politique est aussi désenchantée que dans l'article que nous avons cité au début de ce chapitre. Selon lui l'action politique est à l'image de son discours, inefficace : la répétition stérile des slogans politiques ne vaut rien comparée à la répétition vitale du mouvement perpétuel des abeilles. Et paradoxalement, Llamazares prône, en conclusion, la rupture d'avec la société urbaine, préférant à l'agitation du monde un isolement radical dans une nature lénifiante. Ce repli à l'égard de l'action politique peut surprendre dans la mesure où il contraste avec les discours alarmistes qui soulignent l'urgence d'adopter des mesures politiques radicales face aux graves menaces qui touchent aujourd'hui l'environnement. Cette attitude reflète une posture qu'on pourrait voir comme passéiste mais qui révèle en réalité une vision nostalgique. C'est la nostalgie d'une temporalité détachée du temps humain qui conduit Llamazares à se détourner des enjeux du présent, de ces questions qui nous projettent dans un avenir angoissant, pour se réfugier dans une autre temporalité, celle de la nature, cyclique et immuable. En outre, Julio Llamazares, dans *Distintas formas de mirar el agua*, (2015) reprend également cette figure tutélaire du vieux paysan que ses connaissances naturalistes exceptionnelles placent au-dessus du commun des mortels. Le personnage principal de ce roman est un paysan du nom de Domingo. C'est à travers le portrait collectif que font de lui successivement tous les membres de sa famille, depuis sa femme jusqu'à ses petits enfants, réunis, comme nous l'avons vu, à l'occasion de ses funérailles, que l'on découvre qui il fut. Son fils Agustín le décrit ainsi :

> Él lo sabía todo del agua, y del aire, y de la tierra… El sabía, por ejemplo, cuándo iba a llover y lo decía: «Va a llover.» Y llovía. Nunca se equivocaba. […]
>
> Recuerdo, por ejemplo, aquel invierno que heló tanto que los frutales se congelaban y se morían de puro frío. La gente no sabía qué hacer, pero mi padre enseguida encontró la solución: hacer hogueras junto a los troncos para calentar la savia. Y se salvaron la mayoría de ellos. […]

à travailler chaque jour, tissant le fil d'or de la vie, celui qui nous permettra de continuer à vivre sur cette planète. Car si la politique est importante, la pollinisation des fleurs, sans laquelle rien ne serait possible, l'est encore plus Depuis dimanche soir, de nombreux Espagnols spéculent et discutent à propos des résultats des élections, projetant sur ceux-ci leur avenir. Mais peu d'entre eux se diront que tout cela ne sera, en fin de compte, qu'une anecdote passagère, quelques couvertures de journaux qui défileront au fil des jours comme les affiches publicitaires électorales avec les visages souriants des candidats et leurs slogans prometteurs (" Travailler, agir, croître ", " Gouverner pour le plus grand nombre ", " Nous allons tout arranger... ") et que l'important n'est pas la politique, mais le fait que les abeilles continuent à polliniser la planète et à tisser le fil d'or de la vie, ce miel doré et pur.) »

Pero de lo que más sabía él era del ganado. […] De enfermedades, de lo que fuera. Le bastaba con ver las ovejas para saber qué enfermedad padecían[342].

Infaillibilité extraordinaire et presque caricaturales que celle de cet ancêtre mythifié dont la sagesse infinie recouvre tous les domaines de la nature : le climat, la végétation et les animaux, dont il semble détenir les moindres secrets. L'auteur invente ici un personnage dont la richesse et la sagesse se dévoilent progressivement, révélant finalement une personnalité liée, de façon magique, à la nature, et, tout comme Cayo, connaisseur de ses moindres secrets.

D'autre part, les relations entre l'homme et la nature tiennent très souvent lieu de figurations symboliques dans les romans de notre corpus. Dans *El disputado voto del señor Cayo*, les allégories qui mettent en scène des animaux pour parler de la société des hommes, sont nombreuses. Nous venons de voir l'importance des abeilles, et dans le passage suivant, c'est un oiseau qui vient évoquer de façon métaphorique le thème du pouvoir politique et de sa finalité. Alors que Cayo et ses accompagnateurs poursuivent la visite du village, le héros les interpelle :

-¿Le sintieron cómo reclama ?

-¿Quién reclama ?

-El cuclillo, ¿no le sintió?

Bajó la voz, para añadir en tono confidencial:

-Es pájaro de mala ralea ese.

El cuco repitió la llamada –cu-cú- mientras Laly trataba inútilmente de localizarlo entre la fronda de las hayas.

Preguntó:

-¿Y por qué es pájaro de mala ralea el cuco ?

Las pupilas del señor Cayo se avivaron:

-¿Ése ? Ese pone los huevos en nido ajeno, donde los pájaros más chicos que él, para que le saquen los pollos adelante.

-Víctor rió:

-Como algunos hombres.

-Eso.

---

[342] Llamazares Julio, *Distintas formas de mirar el agua,* Alfaguara, Barcelone, 2015, p. 175-176:
« Il savait tout sur l'eau, l'air et la terre... Il savait, par exemple, quand il allait pleuvoir et il le disait : "Il va pleuvoir. "Et il a pleuvait. Il n'avait jamais tort. [...]
Je me souviens, par exemple, de cet hiver où il a tellement gelé que les arbres fruitiers ont givré et sont morts de froid. Les gens ne savaient pas quoi faire, mais mon père a immédiatement trouvé la solution : faire des feux à côté des troncs pour réchauffer la sève. Et la plupart d'entre eux ont été sauvés. [...]
Mais ce qu'il connaissait le mieux, c'était le bétail. [...] Sur les maladies, sur n'importe quoi. Il lui suffisait de regarder les moutons pour savoir de quelle maladie ils souffraient. »

-Los amos y los jefes.

-Eso.

[...] Dudó un momento. Apuntó, al fin, tímidamente:

-Pero usted es jefe, ¿no?

Víctor se turbó:

-No… no es exactamente eso.

Laly le miraba divertida. Añadió Víctor:

-En realidad, yo voy para diputado.

El señor Cayo se rascó el cogote:

-Y ésos, ¿no son jefes?

Víctor bajó la voz, como si intentara hurtar sus palabras a los oídos de sus compañeros. Dijo:

-En cierto modo, entiéndame, un diputado es un hombre elegido por el pueblo para representar al pueblo.

-Ya –dijo el señor Cayo.

Rafa rió burlonamente:

-No has estado como muy convincente, macho- dijo[343].

---

[343] Delibes, Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Destino, Barcelone, 2012, p.127-128:
« -Avez-vous senti comme il réclame ?
-Qui réclame ?
-Le coucou, vous ne l'avez pas senti ?
Il baissa la voix, pour ajouter sur un ton confidentiel :
-C'est un oiseau de mauvais aloi, celui-là.
Le coucou réitéra son appel - cou-cou - tandis que Laly essayait inutilement de le localiser entre les branches des hêtres.
Il demanda :
-Et pourquoi le coucou est-il un oiseau de mauvais aloi ?
Les pupilles de monsieur Cayo s'enflammèrent :
Lui ? Il pond ses œufs dans le nid d'un autre, où se trouvent des oiseaux plus petits que lui, afin qu'ils élèvent ses propres poussins.
-Victor rit :
-Comme certains hommes.
-C'est ça.
-Les maîtres et les patrons.
-C'est ça.
Il hésita un moment. Enfin, timidement, il fit une remarque :
-Mais vous, vous êtes patron, n'est-ce pas ?
Victor était troublé :
-Non... ce n'est pas exactement ça.
Laly le regarda avec amusement. Victor ajouta :
-En fait, je vais devenir député.
Monsieur Cayo se gratta la nuque :
-Et eux ne sont pas des patrons ?
Victor baissa la voix, comme s'il essayait de cacher ses mots aux oreilles de ses camarades. Il dit :
-D'une certaine manière, voyez-vous, un député est un homme élu par le peuple pour représenter le peuple.
-Je vois, dit monsieur Cayo.
Rafa rit de manière moqueuse :
-Tu n'as pas été franchement convaincant, mec, dit-il. »

Les convictions de Víctor, le leader politique, sont mises à mal par cet échange qui le conduit à remettre en question le fondement de son action. Ce dialogue lui révèle les contradictions inhérentes à son statut de politicien, prétendant à l'exercice du pouvoir au nom du peuple dans une Espagne à peine sortie de la dictature. La difficulté qu'il éprouve ici pour formuler les principes qui légitiment sa démarche politique tient d'une part au poids de l'héritage franquiste (qui fait de la figure du dirigeant le représentant d'un pouvoir usurpé, abusif, qu'incarne ici l'image du coucou parasite) et d'autre part à l'identité de son interlocuteur, un vieil homme qui n'a jamais reçu aucun bénéfice de la part du pouvoir et dont il n'attend rien car il n'est pour lui qu'une entité lointaine [344] .

La parole de Cayo, laconique, spontanée, sans artifice, possède une dimension essentielle et contient une vérité, un enseignement qui procède de la nature elle-même. Son authenticité réside dans ce lien empirique au monde vivant dont elle tire sa substance. Face à la force de cette parole naturelle, qui est à l'opposé de tout discours insincère, et qui surgit de la nature pour créer une culture authentique, l'homme urbain se sent vaincu et sans voix. Víctor renonce donc à se faire le chantre d'un quelconque projet politique, il adopte l'attitude du disciple face à Cayo alors que Rafa va insister pour convaincre ce dernier de la nécessité de voter pour son parti. Or, son discours électoraliste est le vecteur d'une idéologie en décalage par rapport à la réalité de l'existence de Cayo.

> La voz de Rafa se fue haciendo, progresivamente, más cálida, hasta alcanzar un tono mitinesco:
>
> -Ahora es un problema de opciones, ¿me entiende? Hay partidos para todos y usted debe votar al que más le convenza. Nosotros, por ejemplo. Nosotros aspiramos a redimir al proletariado, al campesino. Mis amigos son los candidatos de una opción, la opción del pueblo, la opción de los pobres, así de fácil.
>
> El señor Cayo le observaba con concentrada atención, como si asistiera a un espectáculo, con una chispa de perplejidad en la mirada. Dijo tímidamente:
>
> -Pero yo no soy pobre.
>
> -¡Ah! –dijo-, entonces usted, ¿no necesita nada?
>
> -¡Hombre!, como necesitar, mire, que pare de llover y apriete la calor[345].

[344] *Ibid.*, p. 141 à 144 : dans ce passage, Cayo évoque son rapport à Franco.
[345] *Ibid.* p.143-144 :
« La voix de Rafa devenait progressivement plus chaude, jusqu'à acquérir une tonalité oratoire :

La question des besoins qui motivent et orientent l'action politique de toute société, est ici posée. Qui décide des besoins du peuple ? Cayo affirme que tous ses besoins viennent et dépendent de la nature (p. 112) tandis que ceux de Rafa sont déjà influencés par la société de consommation à laquelle il appartient et qui le pousse à vouloir posséder toujours plus. Ces lignes font ainsi écho, en contrepoint, aux dialogues qui précèdent la rencontre avec Cayo dans lesquels transparaissaient le mépris et l'incompréhension envers les « péquenauds » (*los paletos*) de la part des citadins qui aspirent pourtant à les représenter aux *cortes*. Le discours des instances politiques, fondé sur l'art de la communication et du paraître plutôt que sur le dialogue et l'échange verbal véritable, manque de légitimité car il ne peut cacher sous ses belles paroles la distance qui s'est créée entre les hommes du monde rural et la société urbaine. Víctor doute de sa légitimité de chef. Lui dont le rôle de législateur l'amène à imposer des règles aux hommes, sent fléchir ses certitudes à l'idée d'exercer une autorité auprès de l'homme fondamentalement libre qu'est Cayo Fernandez. Cayo n'attend rien d'un pouvoir qui n'intervient auprès du monde paysan que pour en tirer un profit électoral ou économique, pour limiter son champ de liberté, et c'est cette prise de conscience qui pousse Víctor à repenser le bien fondé de son action politique, il ne peut représenter ces hommes s'il ne comprend ce qu'ils sont et ce dont ils ont besoin, ainsi s'exclame-t-il : « *¿C… con qué derecho pretendemos arrancarle de su medio para meterlo en el engranaje ? […] No hemos sabido entenderles a tiempo y ahora ya no es posible. Hablamos dos lenguas distintas.* [346]»

L'arrivée de « ceux qui viennent d'ailleurs » met en évidence l'anachronisme qui caractérise la personne de Cayo, elle montre l'ampleur du fossé qui sépare la culture de l'homme rural, qui a vécu dans un microcosme devenu archaïque, un monde fossile qui semble figé dans le temps et privé de futur, et le nouvel esprit citadin, incarné par l'attitude dédaigneuse du jeune Rafa. Mais si Cayo semble au premier abord être en décalage culturel et linguistique avec ses contemporains, le narrateur s'emploie ensuite à montrer ce qui fait de lui un être

---

-Désormais, c'est un problème d'options, vous comprenez ? Il y a des partis pour tout le monde et vous devez voter pour celui qui vous convainc le plus. Nous, par exemple. Nous aspirons à affranchir le prolétariat, les paysans. Mes amis sont les candidats d'un choix, le choix du peuple, le choix des pauvres, c'est aussi simple que cela.
Monsieur Cayo le regardait avec une attention concentrée, comme s'il assistait à un spectacle, avec une étincelle de perplexité dans les yeux. Il dit timidement :
-Mais je ne suis pas pauvre.
-Ah, dit-il, alors vous n'avez donc besoin de rien ?
-Eh bien, voyez-vous, ce dont j'aurais besoin, ce serait qu'il cesse de pleuvoir et que la chaleur augmente. »

[346] *Ibid.* p. 165.
« D… de quel droit prétendons-nous le retirer de son environnement pour l'intégrer dans l'engrenage ?
p. 174 : -Nous n'avons pas été capables de les comprendre à temps et maintenant ce n'est plus possible. Nous parlons deux langues différentes. »

singulier et lui donne une valeur supérieure : c'est sa connaissance de l'univers qui l'entoure. Le cliché du paysan ignorant, qui alimente les réflexions de Rafa, est brisé par la révélation de la richesse des connaissances naturalistes de Cayo. Le lecteur assiste alors à un retournement de situation car en mettant le doigt sur l'incompatibilité entre ces deux discours antagoniques, en dévoilant la personnalité de celui qu'on prend au départ pour un inculte, l'auteur parvient à inverser les rôles et à démontrer que ce vieillard qui n'a pas reçu d'instruction académique, est en fait un maître dont la sagesse se doit d'être reconnue et dont les connaissances ont une réelle valeur. Or cette culture est en passe de disparaître dans l'indifférence quasi générale, et ce constat afflige Víctor :

> -Yo veo una cosa aleteando en el cielo y sé que es un pájaro. Veo una cosa verde agarrada a la tierra y sé que es un árbol. Pero no me preguntéis sus nombres –bajó la cabeza de golpe y ocultó el rostro entre sus manos-: yo no sé una puñetera palabra de nada.
>
> Rafa miró el perfil de Laly como buscando apoyo y dijo:
>
> -Ni falta que te hace, macho.
>
> Víctor adelantó el busto:
>
> -¿Cómo que no me hace falta?
>
> -¿Para qué?
>
> -Eso es la cultura, ¿no[347]?

Víctor exprime là un point de vue proprement écologiste, selon lui, l'homme a besoin de comprendre le sens des mots qu'il emploie pour savoir d'où il vient et pour connaître le monde qui l'entoure et Víctor sent qu'on ne peut pas vivre sans se nourrir de la force vitale et de l'aliment intellectuel qu'offre la culture rurale, faite d'interactions fécondes entre les hommes et la nature. Ce personnage rappelle ainsi que la culture est née de l'agriculture et que les deux sont indissociables, comme le souligne également un écologiste tel que Joaquín Aráujo :

---

[347] *Ibid.,* p. 157 :
« -Je vois quelque chose qui vole dans le ciel et je sais que c'est un oiseau. Je vois une chose verte agrippée au sol et je sais que c'est un arbre. Mais ne me demandez pas leurs noms," il baissa brusquement la tête et cacha son visage dans ses mains, "je ne connais pas un traître mot de tout cela.
Rafa regarda le profil de Laly comme s'il cherchait un soutien et dit : Cela n'en vaut même pas la peine, mec.
Víctor bomba le torse :
-Comment ça, ça n'en vaut pas la peine ?
-Pour quoi faire ?
-C'est ça la culture, non ? »

> Diariamente se desvanecen miles de palabras. Algunas se extinguen. […] Pero el lenguaje padece, como palpitante ecosistema que es, las mismas agresiones que los paisajes naturales, en los que algo importante se pierde cada día. […] En cualquier caso, lo más necesitado de recuperación es el profundo sentido de la palabra agricultura. Porque […] cultura siempre implica respeto y cuidado hacia todo lo demás y los demás. Que Agricultura es lo mismo, sólo que con la actividad centrada en el agro, en los campos cultivados. […] Demasiados extravíos se encadenan a lo que algunos llaman sector primario y otros, los menos, cultura rural.[348]

Par ailleurs, dans le récit de 1969 intitulé *Viejas historias de Castilla la Vieja*, l'idée de pérennité de la vie rurale, opposée au caractère changeant et transitoire du monde urbain, vient contredire le discours consensuel selon lequel la vie dans les villages est vouée à la disparition tandis que les villes porteraient en elles les conditions de la croissance et seraient le seul horizon possible pour l'homme moderne. Isidoro, le héros de cette nouvelle, un émigrant qui revient dans son village après une longue absence, évoque le souvenir de ses premières années à Bilbao :

> Y empecé a darme cuenta, entonces, de que ser de pueblo era un don de Dios y que ser de ciudad era un poco como ser inclusero y que los tesos y el nido de la cigüeña y los chopos y el riachuelo y el soto eran siempre los mismos, mientras las pilas de ladrillo y los bloques de cemento y las montañas de piedra de la ciudad cambiaban cada día y con los años no restaba allí un solo testigo del nacimiento de uno, porque mientras el pueblo permanecía, la ciudad se desintegraba por aquello del progreso y las perspectivas de futuro[349].

L'enracinement du personnage à sa terre natale est lié au sentiment de pérennité d'un monde figé dans le temps, où les interventions humaines ne sont pas en mesure d'altérer de manière

---

[348] Aráujo Joaquín, *La cultura rural*, ed. Lunwerg, S.L. Barcelone, 2009, p. 13-15: « Des milliers de mots disparaissent chaque jour. Certains s'éteignent. [...] Mais la langue, en tant qu'écosystème palpitant, subit les mêmes agressions que les paysages naturels, où quelque chose d'important se perd chaque jour. En tout cas, ce qui a le plus besoin d'être récupéré, c'est le sens profond du mot agriculture. Parce que [...] la culture implique toujours le respect et le soin de tout et de tous. L'agriculture également, mais son activité est centrée sur le travail agricole, sur les champs cultivés. [...] Trop de malentendus sont liés à ce que les uns appellent le secteur primaire et les autres, les moins nombreux, la culture rurale. »

[349] Delibes Miguel, *Viejas historias de Castilla la vieja*, Ed. Lumen, Madrid, 1976, p. 11: « Et j'ai commencé à me rendre compte, alors, qu'être né au village était un don de Dieu et qu'être né en ville c'était un peu comme être un enfant abandonné et que les collines et le nid de la cigogne et les peupliers et le ruisseau et le sous-bois étaient toujours les mêmes, tandis que les piles de briques et les blocs de ciment et les montagnes de pierre de la ville changeaient chaque jour et qu'au fil des ans, il ne restait plus là-bas un seul témoin de votre naissance, car, tandis que le village demeurait, la ville se désintégrait à cause du progrès et des perspectives d'avenir. »

significative l'intégrité du paysage : les montagnes de ciment qui poussent en ville ne résistent pas à l'usure du temps, contrairement à la durabilité des éléments qui fondent l'identité villageoise. Or, cette permanence du monde rural, exprimée par Isidoro, est aujourd'hui révolue, la transformation des espaces ruraux paraît aujourd'hui définitive, même les régions apparemment préservées de l'influence humaine ont été absorbées par la société techniciste l'industrialisation. La civilisation urbaine possède la technique et le pouvoir mais le savoir authentique et la sagesse sont l'apanage de la culture rurale, telle semble être la conclusion qui ressort de la confrontation entre la ville et la campagne et leurs deux langages antagonistes. Comprendre la nature et son langage, comprendre ce qu'est l'humain et ce dont il a réellement besoin pour bien vivre, l'homme des villes en est-il encore capable ? Faut-il chercher dans cet idéal du retour à la nature les solutions aux conflits sociaux qui agitent la société industrielle ? Ce sont là des questions exprimées par les auteurs de notre corpus qui ont transposé dans leur œuvre les principaux griefs du monde rural envers le pouvoir central, la revendication de droits bafoués par l'hégémonie urbaine et le sentiment d'abandon de la part des dirigeants du pays.

b) La perte des liens de solidarité et la rupture des liens intergénérationnels au sein du monde rural comme conséquences de la guerre civile

Dans le roman de Delibes, le personnage de Don Cayo est un homme qui, comme nous l'avons vu, vit en harmonie avec la nature. Mais cependant, son environnement ne constitue pas un monde idyllique, il est au contraire marqué par la conflictualité, assailli par ces « forces désintégratrices » dont parle Paul Zumthor, inhérentes à toute société humaine, et qui sont d'autant plus visibles en ce lieu où ne vivent plus que trois habitants. En effet, le seul et unique voisin de Cayo est un homme avec lequel le protagoniste est ouvertement en conflit, comme il l'explique à ses visiteurs :

> -¿Es que no se tratan ?
> El señor Cayo no respondió:
> -¿Están regañados?- insistió Víctor.
> El señor Cayo se detuvo. Se aclaró la voz con un carraspeo:
> -Ése-dijo- por si lo quiere saber, levanta la pata para mear, como los perros.
> -¿Y qué quiere decir con eso?
> El señor Cayo perdió su habitual aplomo:

-que es un animal –dijo.

¿Es que le ha hecho a usted algo?

-¿Hacerme ? El jueves pasado, sin ir más lejos, me ahorcó la gata en la nogala de casa, ¿le parece poco?

- ¡Manda cojones! –dijo Rafa tras él-: Son ustedes dos y no se hablan, ¡pues sí que están divertidos[350]!

Les trois habitants du village de Cureña sont donc incapables de cohabiter pacifiquement, le narrateur ne dévoile pas le motif du conflit mais la violence de leurs rapports, manifestée par l'assassinat de la chatte de Cayo, témoigne du caractère radical, irrémédiable de ce cette confrontation dont on ignore la cause. En tout cas, l'évocation précédemment rappelée par Cayo des relations de voisinage, si harmonieuses selon ses dires, au moment de la guerre civile, ne semble plus être d'actualité. Les villages, et les vertus humaines qui leur ont permis d'être édifiés et de prospérer comme l'entraide et la civilité, sont morts désormais. Ce conflit de voisinage paraît emblématique de l'omniprésence et du caractère inévitable des antagonismes en tout lieu et dans toutes les strates de la société, et l'on sent ici l'écho de la guerre civile résonner encore à l'échelle de cette microsociété que forme l'univers présent de Cayo. De même, nous avons vu de quelle manière le héros de La *Lluvia amarilla*, plongé malgré lui dans une totale solitude, finit par rejeter tout lien social pour devenir une sorte d'homme sauvage. Mais dans ce cas précis, l'antagonisme entre les voisins de Cureña permet de mettre en valeur la personnalité de Cayo, lui est doté d'une culture, par opposition à cet autre qu'il qualifie d'un seul mot, « *el animal* », soulignant de la sorte l'abîme infranchissable entre les hommes de culture et ceux qui, voués à l'animalité, cèdent aux pulsions violentes et ne semblent mus que par un instinct égoïste. Ceux-là se sont coupés de la civilisation car ils ne partagent plus le consensus moral régissant le contrat social. On comprend ainsi que sans la civilité, sans ce filtre

[350] Delibes, Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Destino, Barcelone, 2012, p. 119-120 :
« -N'avez-vous donc pas de rapports de voisinage ?
Monsieur Cayo ne répondit pas :
-Êtes-vous fâchés ? insista Victor.
Monsieur Cayo s'arrêta. Il éclaircit sa voix d'un raclement de gorge :
-Celui-là sachez-le, dit-il, lève la patte pour faire pipi, comme un chien.
-Et que voulez-vous dire par là ?
Monsieur Cayo perdit son calme habituel :
-C'est un animal dit-il.
Il vous a fait quelque chose ?
-S'il m'a fait quelque chose ? Jeudi dernier, par exemple, il a pendu mon chat au noyer de ma maison, ça n'est rien ça peut-être ?
- Il y va fort le gars ! -dit Rafa à sa suite : "Vous n'êtes que deux, et vous ne vous parlez pas, eh bien, bonne ambiance ! »

culturel, l'homme plongé dans un environnement sauvage est relégué au rang d'animal. Néanmoins, cette situation de guerre entre voisins n'est pas sans rapport avec le sentiment de déréliction qui touche les habitants des campagnes et elle éclaire un autre aspect de l'exode rural, à savoir la difficulté que rencontre toute société pour intégrer l'ensemble des membres qui la constituent. Car la cohabitation exige un compromis de la part de toutes les parties. Et s'il est vrai que l'exclusion d'une fraction de ses membres est le corolaire de la formation des groupes sociaux, qui se renforcent à travers la figure du bouc émissaire, qui permet de refouler au dehors, symboliquement, les maux de la société, ici, la situation d'abandon institutionnel de ces villages rend d'autant plus difficile la vie de ces communautés, contraintes à l'autogestion. Une scène du roman de Bernardo Atxaga, *Obabakoak* montre de quelle façon ce mécanisme d'exclusion sociale, fondé sur une opposition manichéenne entre bons et mauvais villageois, résiste à toute rationalité. On le voit à travers deux anecdotes, tout d'abord, le narrateur indique que le village de *Villamediana* dispose de deux bars dont les clients se divisent en deux catégories, héritées de la guerre civile :

> De dar crédito a lo que decían los clientes y los dueños del local, allí sólo acudían los de izquierdas, los que durante la guerra habían tomado partido por el bando republicano, y los jóvenes que no iban a misa. Por otra parte, siempre según su criterio, los paisanos que frecuentaban el otro bar, vivían servilmente sometidos a los fascistas del pueblo y al cura, y eran partidarios de los políticos de la derecha más furibunda.
>
> El otro bar tenía el insólito nombre de Nagasaki, y estaba a la salida del pueblo. […] A diferencia de los contertulios del primer bar, los que acudían a éste no clasificaban los bares del pueblo según un criterio ideológico, sino que para ellos el factor que inclinaba la balanza hacia un bar u otro era el económico. Así, consideraban que el café de la plaza era el bar de los ricos, de los que poseían tierras y propiedades. Su taberna, en cambio, era el bar de los simples peones, de los braceros y de los pobres.
>
> Los clientes de uno y otro bar componían dos grupos bien definidos, que casi nunca se mezclaban[351].

[351] Atxaga Bernardo, *Obabakoak*, ediciones B., Barcelona, 2005, p. 143-144:
« À en croire les clients et les propriétaires du bar, seuls les gauchistes, ceux qui s'étaient rangés du côté des républicains pendant la guerre, et les jeunes qui n'allaient pas à la messe, s'y rendaient. En revanche, toujours selon lui, les habitants qui fréquentaient l'autre bar vivaient dans une soumission servile aux fascistes du village et au curé, c'était les partisans des politiciens de la droite la plus virulente.
L'autre bar portait le nom insolite de Nagasaki, et se trouvait à la périphérie du village. [...] Contrairement aux membres du premier bar, ceux qui se rendaient dans celui-ci ne classaient pas les bars du village selon des critères idéologiques, mais pour eux le facteur qui faisait pencher la balance vers un bar ou un autre était économique. Ainsi, ils considéraient le café de la place comme le bar des riches, de ceux qui possédaient des terres et des biens. Leur taverne, en revanche, était le bar des simples journaliers, des ouvriers-agricoles et des pauvres.

Ce passage montre à quel point les raisons du conflit reposent sur des représentations subjectives et contradictoires qui débouchent cependant sur un antagonisme bien réel, séquelle de l'opposition idéologique héritée de la guerre civile. La division entre ces catégories d'habitants de *Villamediana,* infondée et en partie erronée, est liée à un conflit passé que les villageois reproduisent au-delà de toute rationalité et qui ne semble pas pouvoir prendre fin. Cette fatalité de la relation antagonique au sein de la communauté rurale est confirmée par l'épisode suivant où, à travers les récits qu'il recueille, le narrateur se rend compte du fait que le groupe des bergers de *Villamediana* constitue pour le reste des villageois la figure du bouc émissaire, celui que l'on charge de tous les maux pour assurer la cohésion du reste de la communauté. Ces bergers lui sont décrits tour à tour comme des dépravés sexuels, des alcooliques, des voleurs, et cette mauvaise réputation intrigue le narrateur qui cherche à faire la part des choses en allant à la rencontre de ces « marginaux » :

> Comprendí, finalmente, cuál era el lugar que los habitantes de la casa alegre ocupaban en Villamediana. No era otro que el de la marginación; el mismo lugar que en otras partes del mundo vienen ocupando los enfermos, los negros o las personas de conducta sexual desacostumbrada. Y es que toda sociedad, aun la más pequeña, se rodea siempre de un muro, invisible, sí, pero no por eso menos real, y luego arroja todo lo negativo, todo lo fétido, a la zona que ha quedado fuera […][352].

Mais le narrateur découvre ensuite qu'au sein même de cette communauté de marginaux, les villageois distinguent encore deux clans, les bergers noirs, aux mœurs agressives, parfois alcooliques, caractérisés en somme par leur tendance à la démesure, et les bergers blancs, aux traits séraphiques et aux manières délicates. Le narrateur s'amuse de cette classification qui éveille son imagination et lui évoque les représentations religieuses traditionnelles du combat de l'ange contre le démon avec leurs attributs physiques respectifs :

Les clients des deux bars étaient divisés en deux groupes bien définis, qui ne se mélangeaient pratiquement jamais. »

[352] *Ibid*., p. 135 : « Je compris enfin quelle était la place qu'occupaient les habitants de la maison joyeuse de Villamediana. Ce n'était rien d'autre que celle de la marginalité ; la même place qu'occupent, dans d'autres parties du monde, les malades, les noirs ou les personnes au comportement sexuel inhabituel. Et le fait est que toute société, même la plus petite, s'entoure toujours d'un mur, invisible, certes, mais non moins réel pour autant, et qu'elle jette ensuite tout ce qui est négatif, tout ce qu'il y a de fétide, dans la zone laissée à l'extérieur. »

> El blanco ni se acercó. Sentado en una valla de piedra se entretenía en asear una piel de oveja. Cuando fui a ofrecerle el vino de su compañero me dijo que no con la cabeza.
>
> -¿De dónde es usted? –Le pregunté.
>
> -De la parte de Segovia –dijo muy quedo. Tenía los ojos de color azul clara. Sus cejas eran como de algodón.
>
> -¿Y cómo se llama usted? –volví a preguntar de manera amistosa, después de haberle dicho mi nombre.
>
> -*Gabriel*- susurró. Luego, saludando apenas, se bajó de la valla y siguió camino adelante.
>
> Un poco más tarde vi que le salían alas –alas blancas- en la espalda, y que merced a ellas emprendía el vuelo y se alejaba por el aire. Pero tal vez no fuera más que una ilusión provocada por el vino que me había dado el otro pastor, el negro[353].

De ce fait, on constate que le manque de solidarité au sein des communautés paysannes apparaît chez les écrivains de la ruralité comme l'un des facteurs responsables de la décomposition de cette société. Ainsi, selon Miguel Delibes, l'individualisme atavique du castillan est une caractéristique ontologique à prendre en compte pour comprendre les raisons de l'effondrement du monde agraire. Dans le roman de 1950 intitulé *El camino*, le personnage du maire du village affirme en effet :

> «La cosa pública es un desastre», voceaba, a la menor oportunidad, don Ramón. «Cada uno mira demasiado lo propio y olvida que hay cosas que son de todos y hay que cuidar», añadía. Y no había quien le metiera en la cabeza que ese egoísmo era flor o espina, o vicio o virtud de toda una raza[354].

---

[353] *Ibid*., p. 136-137 :
« Le berger blanc ne s'est même pas approché. Assis sur une barrière en pierre, il était occupé à nettoyer une peau de mouton. Quand je suis allé lui offrir du vin de son compagnon, il a secoué la tête.
-D'où venez-vous ? -Lui ai-je demandé.
-Du côté de Ségovie", dit-il dit très calmement. Ses yeux étaient bleu clair. Ses sourcils étaient comme de la ouate.
-Et quel est votre nom ? -Lui demandai-je à nouveau de manière amicale, après lui avoir dit mon nom.
-Gabriel", susurra-t-il. Puis, saluant à peine, il descendit de la barrière et continua sa route.
Un peu plus tard, je vis qu'il lui poussait des ailes - des ailes blanches - sur le dos, et j'observai comment, grâce à elles, il prenait son envol et s'éloignait dans les airs. Mais peut-être n'était-ce qu'une illusion provoquée par le vin que l'autre berger, le noir, m'avait donné. »

[354] Delibes, Miguel, *El camino*, Ed. Destino, 2006, Barcelone, p. 91: « "Les affaires publiques sont un désastre", clamait Don Ramón à la moindre occasion. "Chacun s'occupe trop de ses propres intérêts et oublie qu'il y a des choses qui appartiennent à tout le monde et dont il faut prendre soin", ajoutait-il. Et nul ne pouvait lui faire entendre que cet égoïsme était la fleur ou l'épine, ou le vice ou la vertu de toute une race.

Cet individualisme et l'égoïsme qui pousse les villageois à négliger le bien commun, à ne privilégier que ce qui apporte un bénéfice personnel, est perçu à la fois comme la source et la conséquence de la disparition des sociétés rurales. Ainsi, le fait de négliger le bien commun revient à détruire la communauté qui s'est construite autour de liens de solidarité et d'interdépendance entre les membres qui la composent. Cette notion est primordiale, en particulier dans le cadre d'une société agraire, fondée sur le partage des tâches et des ressources naturelles qui, par définition, appartiennent à la communauté dans son ensemble. Delibes insiste de ce fait sur la nocivité qu'entraîne la rupture des liens de solidarité, phénomène qui contribue à l'affaiblissement de toute l'économie de la région :

> Pobreza, incomunicación, creciente soledad, van acentuando, día a día, el irreductible individualismo castellano –mal general de todo el país aunque seguramente en otra medida-, causa de no pocos de nuestros infortunios[355].

«De los códigos de la naturaleza, llegaron a aprender los rudimentos. Las aspiraciones a una armónica vida en común y a la justicia se las cortó la guerra.[356] » C'est en ces termes que le héros du roman de Chirbes résume l'éthique héritée de sa famille. Le patrimoine collectif, économique et culturel, propre aux sociétés agraires, n'a pas survécu à la guerre. Les destructions, les déplacements de population et la pauvreté engendrés par le conflit sont à l'origine de la déchéance des zones rurales, accentué par l'abandon institutionnel de la part de l'Etat. Aussi la guerre civile constitue à la fois la cause initiale de la dissolution des communautés villageoise mais également la conséquence de cette rupture des liens de solidarité, déjà présente en germe à l'aube du conflit.

Dans *El disputado voto del señor Cayo,* Víctor s'étonne de découvrir que l'exode est né de la division fratricide initiée en 1936, et pourtant c'est bien cette date qui a mis en marche le processus de destruction du village de Cureña :

> -Dígame, señor Cayo, ¿Cuándo empezó aquí el éxodo?
> El señor Cayo le enfocó sus ojos romos. Aclaró Víctor:

[355] *Castilla, lo castellano y los castellanos* Miguel Delibes (fotografías de Alberto Viñals), Planeta, Barcelone, 1988, p. 116 : « La pauvreté, l'isolement, la solitude croissante, accentuent, jour après jour, l'irréductible individualisme castillan -un mal commun à tout le pays bien que dans une proportion sûrement moindre-, sont la cause de beaucoup de nos malheurs. »
[356] Chirbes, Rafael, *En la orilla*, Anagrama, Madrid, 2013, p. 52.

-¿Qué año comenzó a marchar la gente del pueblo?

-¿La emigración, dice ?

-Eso, la emigración.

-A ciencia cierta no sé decirle, pero de la guerra acá ya empezó el personal a inquietarse.

- ¿De la guerra? ¿Tan pronto?

- Qué hacer, sí señor. Por aquellos entonces, más de uno y más de dos marcharon a la mili y no regresaron. Luego, la cosa fue a mayores.

- ¿Cuándo?

- Ponga de quince años a esta parte[357].

La guerre a enclenché le processus migratoire qui s'est donc accéléré dans les années 1960 et qui a entraîné à sa suite une rupture des liens de solidarité au sein du monde rural puis une rupture des liens intergénérationnels au sein des communautés disloquées. Dans *La lluvia amarilla*, le phénomène de l'exode est évoqué à travers l'abandon progressif des maisons (p.90 à 93) et la disparition des derniers habitants du village. L'histoire de la chute de la maison d'Andrés offre d'elle-même un panorama historique de l'exode rural dans la région des montagnes aragonaises. Elle illustre en premier lieu les conséquences du conflit sanglant de 1936 avec la disparition de Camilo, mort à la guerre, tout comme tant d'autres jeunes combattants, devenus des cadavres anonymes, enfouis dans l'une de ces fosses communes dissimulées à l'abri des regards :

Camilo no volvió. Su nombre jamás apareció entre las largas relaciones oficiales de los muertos, pero él nunca volvió. Sólo su sombra regresó a la casa y se fundió en las sombras de las habitaciones mientras su cuerpo se pudría en cualquier fosa común de

[357] Delibes, Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Destino, Barcelone, 2012, p. 109.
« -Dites-moi, Monsieur Cayo, quand l'exode a-t-il commencé ici ?
Monsieur Cayo le fixa de ses yeux flétris. Victor précisa :
- En quelle année les habitants de la ville ont-ils commencé à partir ?
- L'émigration, dites-vous ?
- C'est ça, l'émigration.
- Je ne saurais le dire avec certitude, mais à partir de la guerre, déjà, les gens ont commencé à devenir inquiets, jusqu'à maintenant.
- Depuis la guerre ? Si tôt ?
- Que faire, oui monsieur. En ces temps-là, plus d'un et plus de deux sont partis faire leur service militaire ne sont pas revenus. Ensuite, les choses ont empiré.
- Quand ça ?
- Disons, depuis quinze ans jusqu'à maintenant. »

> cualquier pueblo de España y en el recuerdo helado de aquel tren militar que partió una mañana de la estación de Huesca para no regresar jamás[358].

Ensuite, le lecteur découvre, au moment de la disparition d'Adrián, l'hôte d'Andrés et de Sabina, que cet homme fut en quelque sorte un double du héros au moment de la guerre civile, lorsqu'il resta seul au village malgré les consignes d'évacuation générale :

> Adrián hacía ya algún tiempo que vivía conmigo y con Sabina en nuestra casa. Él no tenía ninguna. […]
>
> Adrián era de Cillas, cerca de Basarán, y había llegado a Ainielle a emplearse de criado cuando apenas era un niño todavía. Desde entonces, nunca más volvió a salir de aquí. Ni siquiera en la guerra, cuando el pueblo fue evacuado. Aquel año, él se quedó aquí solo, cuidando las ovejas de su casa y a merced de los continuos bombardeos que batían estos montes, entonces estratégicos por su proximidad a la frontera y al ferrocarril de Sabiñánigo[359].

Enfin, on comprend que cette guerre a détruit l'ordre naturel et la coutume, empêchant toute perpétuation de la vie familiale et entrainant donc la mort annoncée du village. La « trahison » du fils d'Andrés illustre la rupture des règles ancestrales de succession et d'attribution des rôles sociaux au sein de la fratrie. Selon la tradition, dans la société rurale aragonaise, c'est au fils aîné, en tant qu'unique héritier, qu'il revient de prendre la succession de la maison (p. 65). Le départ de son fils Andrés pour l'Allemagne fut vécu par Andrés père, comme une trahison. Car suite à la mort de Camilo, c'est à Andrés fils qu'incombait cette obligation tacite. Le héros n'a donc jamais pardonné à son fils d'avoir ainsi renié sa famille en ne respectant pas le rôle qui lui revenait et qui aurait permis de perpétuer la tradition :

> Fue un día de febrero, en el cuarenta y nueve [...]. Él ya sabía lo que yo pensaba. Se lo había dicho claramente el primer día. Si se marchaba de Ainielle, si nos

[358] Llamazares Julio, *La lluvia amarilla,* Seix Barral, Barcelone, 2013, p.65:
« Camilo ne revint pas. Son nom n'apparut jamais parmi les longues listes officielles des morts, mais il ne revint jamais. Seule son ombre revint à la maison et se fondit dans les ombres des chambres pendant que son corps pourrissait dans une quelconque quelle fosse commune de n'importe quel village d'Espagne et dans le souvenir glacé de ce train militaire qui partit un matin de la gare de Huesca pour ne jamais revenir. »

[359] *Ibid*., p. 92 : « Adrian vivait avec Sabina et moi dans notre maison depuis un certain temps. Lui n'en avait aucune. [...] Adrian était originaire de Cillas, près de Basaran, et était venu à Ainielle pour travailler comme domestique alors qu'il était encore enfant. À partir de ce moment-là, il n'est plus jamais sorti d'ici. Pas même pendant la guerre, quand le village a été évacué. Cette année-là, il est resté ici seul, s'occupant des moutons dans sa maison et à la merci des bombardements continus qui frappaient ces montagnes, alors stratégiques en raison de leur proximité avec la frontière et le chemin de fer de Sabiñánigo.) »

> abandonaba y abandonaba a su destino la casa que su abuelo había levantado con tantos sacrificios, nunca más volvería a entrar en ella, nunca más volvería a ser mirado como un hijo. [360]

C'est la même intransigeance qui anime le père du narrateur dans *Viejas historias de Castilla la Vieja* de Delibes: « *El día que me largué, […] a padre no le dije nada, ni hice por verle, porque me había advertido : "Si te marchas, hazte la idea de que no me has conocido". Y yo me hice la idea desde el principio y amén.*[361] » Cette constante dans l'attitude des figures paternelles traduit l'existence d'une rupture sociale provoquée par la destruction de la société agraire et qui se manifeste par la généralisation d'une rupture intergénérationnelle au sein de la société rurale. Ainsi, le phénomène de l'individualisme croissant et de la perte des liens de solidarité, visible au sein même de la structure familiale, a accentué le phénomène de désintégration des communautés villageoises. Aussi, l'amplitude toujours accrue du fossé intergénérationnel a contribué à éloigner les hommes du travail de la terre en incitant les jeunes à tourner le dos au mode de vie rural. Voyons donc de quelle manière les romans de notre corpus se sont penchés sur cette question. La nouvelle de Miguel Delibes intitulée « *Los nogales* » (publiée en 1957) constitue une allégorie saisissante de la rupture irrémédiable entre les générations dans le monde rural. Elle illustre, dans un style teinté de *tremendismo,* la situation moribonde de la ruralité et rend compte de l'impossibilité de transmettre aux générations suivantes un mode de vie perçu désormais comme dénué d'avenir et sans valeur. Cette nouvelle montre le désarroi d'un vieux paysan dont le fils unique, atteint d'une forme de retard mental, ne parviendra jamais à perpétuer les connaissances de son père, malgré tous les efforts et tout l'espoir qu'engage celui-ci pour les lui transmettre. Le protagoniste de cette nouvelle est un vieil homme (*Nilo, el viejo*) devenu veuf, qui élève seul son fils (*Nilo, el joven*) et qui tente de lui enseigner l'art de gauler les noyer pour en récolter les fruits. Mais ce fils, qui souffre de crétinisme, ne sera pas en mesure d'accomplir le projet forgé pour lui par son père, malgré les attentes du vieil homme :

---

[360] Llamazares Julio, *La lluvia amarilla,* Seix Barral, Barcelone, 2013, p. 62 : « C'était un jour de février, en quarante-neuf [...]. Il savait déjà ce que je pensais. Je le lui avais dit clairement le premier jour. S'il quittait Ainielle, s'il nous quittait et abandonnait à son destin la maison que son grand-père avait construite avec tant de sacrifices, il n'y entrerait plus jamais, il ne serait plus jamais considéré comme un fils. »

[361] Delibes Miguel, *Viejas historias de Castilla la Vieja,* ed. Alianza, Madrid, 1976, p. 13: « Le jour de mon départ, [...] je n'ai rien dit à mon père et je n'ai pas cherché à le voir, car il m'avait prévenu: "Si tu pars, fais-toi à l'idée que tu ne me connais pas". Alors je me suis fait à l'idée dès le début, et ainsi soit-il. »

> Nilo, el viejo tuvo que vender la última parcela para criar a Nilo, el joven; se quedó solo con los nogales y las colmenas. [...] Cada día consideraba los seis hermosos nogales, y luego, volvía hacia el hijo unos ojos hermosamente esperanzados. "Él tiene que vivir para atender esto" –se decía. [362]

La fin pathétique de l'infortuné Nilo, entraînera, comme le suggère le dénouement elliptique du récit, la disparition du dernier des héritiers du malheureux paysan. La déshérence du monde rural est personnifiée par cet être infirme qui, malgré sa jeunesse, n'est pas capable de reproduire les gestes de son père, et ne pourra donc pas faire fructifier son héritage ni assurer la perpétuation du métier de paysan. Il ne sera pas non plus en mesure de l'aider à l'heure de sa mort, car sa déficience mentale ne lui permet pas de comprendre que la chute du haut du noyer, subie par le vieux Nilo, l'a tué, et à l'heure de l'agonie de son père, le fils reste impassible : « *Nilo, el joven, sonreía estúpidamente con el rostro vuelto hacia el cielo.* [363]» L'image du jeune Nilo semble dire que le monde rural est condamné dès lors que les jeunes n'ont plus la possibilité ni la volonté de s'instruire auprès de leurs aînés, devenant donc incapables de pérenniser l'héritage de leurs aïeux.

Cette question de la rupture générationnelle revient dans plusieurs romans de Delibes où il apparaît que le désir de fuite hors de la communauté rurale n'est pas toujours le fait des jeunes. C'est ce que montre l'exemple de Daniel *El Mochuelo,* le jeune héros du roman *El camino,* dont le thème principal est celui de la continuité de l'héritage rural et de la possibilité du choix de la ruralité face à la pression sociale qui restreint la notion de progrès à un cadre technicisé et urbain. L'incipit du roman expose la frustration du jeune garçon, obligé de renoncer à son désir de rester au village en raison de l'ambition paternelle :

> Las cosas podían haber sucedido de cualquier otra manera y, sin embargo, sucedieron así. Daniel, el Mochuelo, desde el fondo de sus once años, lamentaba el curso de los acontecimientos, aunque lo acatara como una realidad inevitable y fatal. Después de todo, que su padre aspirara a hacer de él algo más que un quesero era un hecho que honraba a su padre. Pero por lo que a él afectaba[364]...

---

[362] Delibes Miguel, *Siestas con viento sur*, Destino, col. Áncora y Delfín, vol. 134, Barcelone, 1977, p 120: « Nilo, le vieux, dut vendre son dernier lopin de terre pour élever Nilo, le jeune ; il resta seul avec les noyers et les ruches. [...] Chaque jour, il regardait les six beaux noyers, puis se tournait vers son fils avec des yeux pleins d'un bel espoir. "Il faut qu'il vive pour s'occuper de tout ça", se disait-il. «

[363] *Ibid*., p. 132 : « Nilo, le jeune, souriait bêtement, le visage tourné vers le ciel. »

[364] Delibes, Miguel, *El camino*, Ed. Destino, 2006, Barcelone, p. 71: « Les choses auraient pu se passer autrement, et pourtant elles se déroulèrent ainsi. Daniel, le Hibou, du haut de ses onze ans, regrettait le cours des événements,

L'entêtement de ce père reviendra de fait à perpétuer sa propre frustration. En empêchant le jeune d'accomplir son désir de rester dans ce village qu'il aime et dont il n'a pas envie de s'éloigner, le père se fourvoie et pousse son rejeton vers un avenir placé sous le sceau du regret, car le progrès tel que lui le conçoit, consiste à quitter la ruralité, alors que de son côté, le jeune Daniel pressent que cette obstination est motivée par une ambition destructrice :

> El ahorro, cuando se hace a costa de una necesidad insatisfecha, ocasiona en los hombres acritud y encono. Así le sucedió al quesero. […] Quería ahorrar, tenía que ahorrar por encima de todo, para que Daniel el Mochuelo, se hiciera un hombre en la ciudad, para que progresase y no fuera como él, un pobre quesero. [...] Daniel progresaría aunque fuese a costa del sacrificio de toda la familia, empezando por él mismo[365].

Le roman, publié en 1950, pose la question de la viabilité du modèle rural, perçu comme contradictoire avec la notion de progrès. En son for intérieur, Daniel, El Mochuelo, désire rester dans son village et devenir agriculteur, il aurait pu choisir de reprendre l'activité de son père si celui-ci n'avait pas considéré cette voie comme contraire aux vœux de réussite sociale et professionnelle qu'il nourrissait pour son fils. Ce père, contrairement à la majorité des figures paternelles présentes dans notre corpus, rejette son origine rurale et encourage son fils à abandonner la terre. L'activité d'agriculteur véhicule de fait une image socialement dévalorisée. Étant donné qu'il n'existe pas d'école pour apprendre le métier de paysan, d'agriculteur ou d'éleveur, le savoir naturaliste se transmet au sein de la communauté rurale et plus spécifiquement dans le cadre familial. De ce fait, la possibilité d'étudier et d'apprendre un métier qui garantisse un revenu mensuel fixe devient tout naturellement une alternative attirante pour les jeunes paysans appauvris. Daniel quant-à lui, n'est pas du même avis, il aurait souhaité que son père comprenne sa préférence pour une existence villageoise et vit son départ pour la ville comme une contrainte difficile à accepter : p. 233 : « *Daniel, el Mochuelo, pensó que él*

même s'il les assumait comme une réalité inévitable et fatale. Après tout, le fait que son père aspire à faire de lui davantage qu'un fromager était une chose qui honorait ce père. Mais en ce qui le concernait… »

[365] Delibes, Miguel, *El camino*, Destino, Barcelone, 2006, p. 94: « Les économies, lorsqu'elles sont réalisées en fonction d'un besoin non satisfait, provoquent amertume et ressentiment chez les hommes. C'est ce qui est arrivé au fromager. [...] Il voulait économiser, il devait économiser par-dessus tout, pour que Daniel le Hibou puisse devenir un homme dans la ville, pour qu'il puisse progresser et ne pas devenir comme lui, un pauvre fromager. [...] Daniel progresserait même si c'était au prix du sacrifice de toute la famille, à commencer par lui-même. »

renegaba de su camino por la ambición de su padre. Y contuvo un estremecimiento.[366] » Mais Daniel fait en cela figure d'exception. Car dans la majorité des cas, les personnages de jeunes ruraux sont habités du désir de s'éloigner des terres familiales, c'est ce que confirment les paroles de Cayo lorsqu'il répond à Víctor dans l'extrait suivant :

> -Esto parece pobre, es cierto, pero tal vez en régimen de cooperativa podría funcionar. [...]
>
> -Ya hubo de eso, no crea.
>
> -¿Cooperativas?
>
> -Eso, sí señor. Más de trescientas ovejas llegaron a juntar Misael y los otros el año sesenta y cuatro. Pero, ¿me quiere usted decir qué hacían con ellas si ninguno quería ser pastor[367]?

De même, dans le récit de Bernardo Atxaga (*Obabakoak*) Le narrateur qui se rend à Villamediana suscite l'étonnement des villageois de par la simple manifestation de son intérêt envers le village :

> En un pueblo lleno de ancianos y que apenas llega a los doscientos habitantes, el desconocido que viene de fuera con el propósito de instalarse allí se convierte al momento en la gran novedad. No están acostumbrados a recibir gente, sino a lo contrario; la escena que les resulta familiar después de verla repetirse durante años y años es la de la huida. [...] [El forastero] no tiene aspecto de estar enfermo, no perece que haya venido en busca de un clima seco. [...] No, el forastero ha elegido este sitio porque le gusta[368].

---

[366] *Ibid*., p. 233 : « Daniel, le Hibou, se dit qu'il renonçait à sa voie à cause de l'ambition de son père. Et il réprima un tressaillement. »

[367] Delibes, Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Barcelone, Destino, 2012, p. 104:
« Ceci semble pauvre, c'est vrai, mais peut-être que dans un système coopératif, cela pourrait fonctionner. [...]
-Il y en a déjà eu, détrompez-vous.
-Des coopératives ?
-Oui, monsieur. Misael et les autres ont réuni plus de trois cents moutons en l'an soixante-quatre. Mais qu'allaient-ils en faire si aucun d'entre eux ne voulait être berger ? »

[368] Atxaga Bernardo, *Obabakoak*, ediciones B., Barcelona, 2005, p.137 : « Dans un village plein de vieillards et comptant à peine deux cents habitants, l'étranger qui vient de l'extérieur avec l'intention de s'y installer devient immédiatement la grande nouveauté. Ils ne sont pas habitués à recevoir des gens, mais plutôt à faire l'inverse ; la scène qui leur est devenue familière après l'avoir vue se répéter pendant des années et des années est celle de la fuite. [...] [L'étranger] n'a pas l'air malade, il ne semble pas être venu à la recherche d'un climat sec. [...] Non, l'étranger a choisi cet endroit parce qu'il lui plait. »

Car le discours de dénigrement et de rejet envers le village finit par être intégré par les habitants qui y demeurent, (« *Se han quedado, sí, pero en contra de su voluntad, porque no tenían otra salida ; no porque den valor a lo que tienen*. [369]») et de cette façon, la relation de causalité entre la situation des zones rurales et le phénomène de l'exode finissent par s'inverser : les conséquences du départ des paysans (le marasme social et économique des zones rurales) se confondent alors avec les causes de cet exode et servent finalement à justifier le rejet de l'univers villageois de la part de ces jeunes. Ceci se manifeste dans le roman *El disputado voto del señor Cayo*. Aux yeux des plus jeunes, Cayo est un personnage à la mentalité archaïque, et le narrateur met en scène, sans porter de jugement de valeur explicite, mais d'une façon qui frise parfois la caricature, la profonde divergence culturelle entre Laly, la jeune militante féministe et le vieil homme. Pour lui, la solidarité familiale est une évidence, un principe moral qui va de soi dans la mesure où le fonctionnement de la société repose sur cette entraide. Mais le fait d'honorer cette dette envers les parents représente désormais une contrainte dont les plus jeunes voudraient s'affranchir au nom de la modernité, pour adopter le nouveau modèle social libéral qui s'impose dans la société industrielle.

> -¿Y qué pasa si usted enferma mañana ?
>
> - !To¡ Ella me cuidará.
>
> -¿Y si es ella la que enferma ?
>
> -Mire, para eso están los hijos.
>
> Laly separó los brazos del cuerpo y abrió sus dedos crispados en ademán patético. Su silueta, recortada sobre las rocas doradas del despeñadero, tenía algo de teatral:
>
> -¡Ya salió! –dijo-. Eso es lo que esperaba oirle decir.
>
> -¿Es de ley, no ? –apuntó tímidamente-. Si uno miró por ellos cuando no podían valerse, justo es que miren por uno cuando uno se queda de más.[370]

[369] Delibes, Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Barcelone, Destino, 2012, p. 137.

[370] *Ibid*., p. 107 :
« -Et que se passerait-il si vous tombiez malade demain ?
- Fi! Elle s'occupera de moi.
-Et si c'est elle qui tombe malade ?
-Ecoutez, c'est à ça que servent les enfants.
Laly écarta les bras de son corps et ouvrit ses doigts crispés dans un geste pathétique. Sa silhouette, se détachant sur les rochers dorés de la falaise, avait quelque chose de théâtral :
-Et voilà ! -C'est ce que je m'attendais à l'entendre dire.
-C'est justice, n'est-ce pas ? dit-il timidement. Si vous avez veillé sur eux lorsqu'ils ne pouvaient pas s'en sortir, il est juste qu'ils veillent sur vous lorsque vous ne servez plus à rien.

L'évolution de la société, guidée par une tendance croissante à l'individualisme, entre en contradiction avec la tradition (dont Cayo est ici le porte-parole) qui exige que les enfants prennent en charge leurs parents lorsque ceux-ci, devenus vieux, se retrouvent dépendants des soins d'un tiers. Le fait que les enfants se détachent des parents et rompent avec la coutume rurale et le système patriarcal est ainsi perçu comme une marque de modernité et de progrès culturel pour la jeune Laly, selon qui la jeunesse n'a pas à être entravée par une convention sociale synonyme de restriction des libertés individuelles. Partant, de même que la terre et la société rurale n'attirent plus les jeunes, les personnes qui lui sont restées fidèles sont devenues le symbole d'un univers rétrograde et conservateur dont les modernes se détachent avec une apparente facilité :

> -¿Y por qué se fueron del pueblo ?
> El señor Cayo dibujó con ambas manos un ademán ambiguo:
> -La juventud –dijo- se aburrían.
> -¡Joder, se aburrían ! ¿Quiere usted decirme qué horizontes les ofrecía esto?
> Las chovas aleteaban alrededor de los tolmos, graznando lúgubremente.
> -Necesidad no pasaban- puntualizó tercamente el señor Cayo.
> -¡Ostras necesidad! Según a lo que usted llame necesidad.
>
> El señor Cayo ladeó levemente la cabeza y le examinó un rato con remota indiferencia. Finalmente agarró la azada y siguió cubriendo las remolachas espigadas con cachazuda eficacia. Murmuró:
>
> -Me parece a mí que no vamos a entendernos[371].

La compréhension entre les générations n'est plus possible en effet. Rafa ne perçoit nullement la richesse inhérente à cet environnement qui n'a selon lui que peu d'intérêt et qu'il réduit à un déictique désobligeant : « *esto* ». La mentalité du jeune Rafa est conforme à la logique de société de consommation qui considère que le monde ancien doit être dépassé, et qui entraîne

[371] *Ibid*., p. 108 :
-Et pourquoi ont-ils quitté le village ?
Monsieur Cayo fit un geste équivoque des deux mains :
-Les jeunes, dit-il, s'ennuyaient.
-Putain, sûr qu'ils s'ennuyaient ! Voulez-vous me dire quel horizon leur offrait tout ceci ?
Les choucas voletaient autour des rochers, en poussant des cris lugubres.
-Ils n'étaient pas dans le besoin, fit remarquer monsieur Cayo avec entêtement.
-Le besoin, la vache ! Ça dépend de ce que vous appelez besoin.
Monsieur Cayo pencha légèrement la tête sur le côté et l'examina pendant un moment avec une indifférence distante. Enfin, il ramassa la houe et continua à recouvrir les pousses de betteraves avec une indifférence flegmatique. Il marmonna :
-J'ai l'impression que nous n'arriverons pas à nous comprendre. »

les individus dans une course à la nouveauté et à l'accumulation. Mais, Cayo, qui comprend le mépris qu'inspire au jeune homme le dénuement de cet univers rural, ne cherche pas à polémiquer avec Rafa. Il sait, même s'il le déplore, que le style de vie auquel aspire la jeunesse postfranquiste est conforme au modèle qu'offrent les villes. Qui plus est, la perspective d'une vie rude et pauvre et l'absence d'un projet politique qui aurait permis de redonner un horizon d'espoir aux paysans a conduit à une accélération rapide de l'exode des jeunes. Or le silence de Cayo semble suggérer ce que sa longue expérience lui a permis de comprendre, à savoir que bien des paysans ont trouvé en ville des conditions de vie souvent pires que celles qu'ils avaient dans leur village d'origine. Dans l'essai intitulé *Castilla, lo castellano, los castellanos*[372], publié la même année, que ce roman (en 1979), Delibes explique en quoi, selon lui, cette attirance pour la vie urbaine, attisée par le marasme économique du secteur rural, relève de l'erreur de jugement, de l'illusion. D'après lui, l'influence de ce mythe auprès de la jeunesse a indéniablement entraîné la désintégration des structures familiales rurales :

> La desilusión producida por un esfuerzo socialmente despreciado y mezquinamente retribuido; la grisura de una vida lánguida, sin alicientes, en contrastre con el ritmo aparentemente alegre, frívolo y desahogado, de la capital, y el atractivo de los salarios fijos, no pendientes de una nube, embaucó a la juventud campesina en la década de los 60, provocando un éxodo repentino a la ciudad, no preparada aún para recibir esta avalancha. Resultado: por un lado el desamparo del agro y, por otro, la aparición de los cinturones industriales de las ciudades, donde la promiscuidad y el chabolismo sentaron sus reales. […] En cualquier caso, muchos campos quedaron yermos, otros desatendidos, las familias rotas -los abuelos al cuidado de los nietos en espera de que los padres encontraran acomodo- y la cultura campesina en trance de desaparecer[373].

[372] Delibes Miguel, *Castilla, lo castellano y los castellanos* fotografías de Alberto Viñals, Planeta, Barcelona, 1988.

[373] *Ibid.*, p. 213-214 : « La désillusion produite par un effort socialement méprisé et chichement rémunéré ; la grisaille d'une vie languissante, sans stimulations, en contraste avec le rythme apparemment gai, frivole et sans contraintes de la capitale, et l'attrait des salaires fixes, non suspendus à un nuage, ont dupé la jeunesse paysanne dans les années 60, provoquant un exode soudain vers la ville, qui n'était pas encore préparée à recevoir cette avalanche. Résultat : d'une part, l'abandon de l'agriculture et, d'autre part, l'émergence des ceintures industrielles dans les villes, où la promiscuité et les bidonvilles ont fait leur apparition. [...] En tout cas, de nombreux champs furent laissés en friche, d'autres abandonnés, des familles furent brisées - les grands-parents s'occupant de leurs petits-enfants en attendant que les parents trouvent un hébergement - et la culture paysanne fut sur le point de disparaître. »

Le conflit générationnel qui résulte de cette rupture historique s'exprime aussi dans la prose de Julio Llamazares qui analyse les relations intergénérationnelles et les représentations de l'exode rural du point de vue des jeunes, de leurs parents et de leurs grands-parents. Llamazares, pour qui l'événement est perçu depuis la distance d'un demi-siècle de recul, retrace l'histoire des villages engloutis pour les besoins de la construction d'un barrage et celle du devenir de leurs habitants. Les personnages qu'il met en scène ont tous gardé un lien, réel ou imaginaire avec ce paradis perdu qu'est le village, et leurs voix relatent, sur trois générations, le drame qu'ont vécu les grands-parents chassé de leur maison par les autorités franquistes. La permanence du lien familial s'exprime toutefois dans l'attachement des jeunes générations à leur lieu d'origine primordial, cette terre mère qui vit naître leur lignage. L'auteur explicite les non-dits liés à l'évènement traumatique de l'expulsion des paysans expropriés, tout en confrontant les différentes interprétations des événements ainsi que les divergences de conception entre les générations de l'exode et les générations citadines concernant la question du progrès. Les jeunes sont l'intermédiaire par lequel s'exprime le malaise existentiel qui touche leurs parents, déracinés au nom du progrès. Comme le montrent ces paroles du personnage de Raquel, qui affirme ne pas comprendre les raisons de la mélancolie de Teresa, sa mère :

> Nunca comprendí a mi madre. Siendo aún joven como es, parece que nos separan doscientos años de diferencia. De mi abuela, al fin y al cabo, nos separa todo un mundo [...] pero mi madre [...] pertenece ya al mundo en el que yo crecí: el mundo de la ciudad, el de la contemporaneidad, el de la España de hoy y no el de aquella de la posguerra que tan grabado quedó en los que lo vivieron por lo que he visto, no en el mundo antiguo de mis abuelos. Y, sin embargo, parece que mi madre no acaba de despegarse completamente de él, pese a que ha desaparecido del todo[374].

Ainsi les plus jeunes sont parfois tentés de rejeter la posture passéiste de leurs parents. Selon Raquel, il est nécessaire de dépasser la mélancolie, que sa mère semble avoir reçu en héritage, au risque de renoncer tout bonnement à la vie. La jeune Raquel exprime ainsi son incompréhension à l'égard d'une mère qui, selon elle, aurait dû s'adapter à la société moderne

[374] Llamazares Julio, *Distintas formas de mirar el agua*, Alfaguara, Barcelone, 2015, p. 65 : « Je n'ai jamais compris ma mère. Alors qu'elle est encore si jeune, on croirait que deux cents ans nous séparent. En fin de compte, tout un monde nous sépare de ma grand-mère [...] mais ma mère [...] appartient bien au monde dans lequel j'ai grandi : le monde de la ville, le monde contemporain, le monde de l'Espagne d'aujourd'hui et non celui de l'après-guerre, l'ancien monde de mes grands-parents, qui a tellement marqué ceux qui l'ont vécu, d'après ce que j'ai vu. Et pourtant il semble que ma mère ne s'en est pas complètement détachée, même s'il a complètement disparu. »

au lieu de demeurer fidèle à un temps et à une patrie imaginaire à laquelle elle ne peut renoncer et qui la condamne à vivre dans la nostalgie.

D'autre part, les jeunes, chez Llamazares, sont conscients du fait qu'en tant que citadins, leurs racines n'ont pas la même force ni la même importance vitale que celles qui lient leurs parents à leur ancien terroir englouti. Susana, la fille de Virginia, affirme ainsi:

> […] es difícil ponerse en lugar de esas personas a las que un día les dicen que tienen que abandonar el sitio en el que han vivido toda su vida. Y más tratándose de personas aferradas a sus lugares de origen como son todos los campesinos. Es muy distinto del caso de los que nacimos ya en la ciudad [375]

Mais ces jeunes ont également conscience d'avoir été privés de quelque chose, même s'ils ne sont pas capables de formuler la nature exacte de cette privation, de cet élément vital qui a tant manqué à leurs parents et qui est à l'origine de leur mélancolie existentielle. Ainsi, Raquel exprime au sujet du pays d'origine de sa mère, cette pensée paradoxale qui suggère que ce personnage souhaiterait pouvoir s'identifier à la terre natale de sa mère, et de ce fait ressentir ce même état de mélancolie, cette nostalgie envers un territoire auquel elle serait enracinée :

> Me gustaría identificarme con este sitio. Me gustaría sentir lo mismo que mi madre y que mi abuela al contemplar este paisaje majestuoso [...]. Debe ser impactante saberse de un sitio así. Por lo menos más que de cualquier ciudad, como me sucede a mí.[376]

Les raisons de cette impossibilité pour ces jeunes citadines de s'identifier à leur ville natale ne sont pas expliquées par les personnages, pas plus que la raison de ce désir d'identification envers un territoire rural, désir qui peut sembler discutable du point de vue de la vraisemblance psychologique des personnages. Cependant, on comprend mieux cette réflexion de Raquel si l'on considère l'importance du mythe dans l'inconscient de ces jeunes, pour qui ce lieu originel est avant tout un territoire de fiction, transmis à travers les histoires qui ont bercé leur enfance : « *Para mí aquellas historias […] pasaban todas en este lugar, en este valle remoto y lleno de*

[375] *Ibid.*, p. 54 : « Il est difficile de se mettre à la place de ces personnes à qui l'on annonce un jour qu'elles doivent quitter l'endroit où elles ont vécu toute leur vie. Et encore plus pour les personnes qui sont attachées à leur lieu d'origine comme le sont tous les paysans. C'est une situation très différente de celle des gens comme nous, nés en ville dès le départ. »

[376] *Ibid.*, p. 61 : « Je voudrais m'identifier à cet endroit. Je voudrais ressentir la même chose que ma mère et ma grand-mère lorsque je contemple ce paysage majestueux [...]. Ça doit être bouleversant de savoir que vous venez d'un endroit comme celui-ci. En tout cas plus que de n'importe quelle ville, comme c'est le cas pour moi. »

grandes bosques en el que, según mi abuela, todo era fabuloso y que, como yo no conocía aún, imaginaba cada noche de una manera distinta [...][377]. » De plus, l'expression du sentiment de manque ressenti confusément par les petits-enfants permet avant tout de mettre en lumière l'existence de la rupture existentielle qui a moralement brisé leurs parents. Ces parents, meurtris par l'exil, n'ont pas pu inculquer à leurs enfants l'amour envers leur terre natale devenue inaccessible, ils n'ont pas non plus souhaité investir émotionnellement les villes d'accueil, devenues le symbole de leur triste sort de paysans dépossédés de leur terre. Ainsi, dans l'écriture de Llamazares, la continuité entre les générations nait en partie de cette conception subjective partagée qui fait de la ville un lieu dépourvu de socle, sans identité reconnaissable, de nature interchangeable. Une ville en vaut une autre alors que le terroir est unique et possède une identité, des racines propres autours desquelles se développent les êtres humains qui s'y épanouissent.

c) Conceptions antagoniques du progrès

L'étude du personnage d'Andrés dans *La lluvia Amarilla* nous a permis de mettre en avant le ressentiment du héros à l'égard de cette communauté villageoise et familiale qui l'a abandoné. Le héros se sent oublié, condamné à mort par cet abandon. De même, dans le roman de Delibes, la situation de Cayo est celle d'un exilé dans son propre pays, il est comme l'étranger qui ne partage pas le même langage que le reste des citoyens, et dont la culture et les droits civiques diffèrent de ceux du reste de la population. Il n'a pas accès aux services ni aux aides gouvernementales auxquelles il aurait droit, et ce en raison de l'abandon institutionnel dont il est victime et qui ne manque pas de révolter la jeune Laly :

> -¡Esto es lo que no se puede consentir !
>
> El senor Cayo dejó de mover la tierra y levantó los ojos humildemente, como si hubiera sido sorprendido en falta:
>
> -¿El qué? –preguntó.
>
> Laly le señalaba acusadoramente:

[377] *Ibid.*, p. 64 : « Pour moi, ces histoires [...] se passaient toutes dans ce lieu, dans cette vallée reculée et pleine de grandes forêts où, selon ma grand-mère, tout était fabuleux et que, comme je ne le connaissais pas encore, j'imaginais chaque nuit d'une manière différente. »

-Esto –dijo-, que un anciano, a los ochenta y tres anos, tenga que seguir trabajando de sol a sol para ganarse la vida.

El señor Cayo parpadeaba sin salir de su asombro. Volvió a pasarse el antebrazo por la frente y se rasccó la mejilla en un movimiento mecánico:

-Ande –dijo al fin, en tono de soterrada protesta-, ¿es que también va usted ahora a quitarme de trabajar [378]?

La fin de la société agraire (*desagrarización*) a entraîné une véritable rupture personnelle pour tous ceux dont la fonction sociale dépendait d'un ensemble d'interactions avec la culture au sens premier : la transformation de la terre et la production de biens à travers la mise en place de techniques et de connaissances spécifiques. Bien que Cayo ait dépassé l'âge de la retraite, il n'envisage pas de cesser l'activité qui fonde son existence, il veut pouvoir continuer à « cultiver son jardin » et de nouveau son point de vue entre en contradiction avec les bonnes intentions de Laly, pour qui la situation du vieillard est indigne d'une société éprise de justice. Cayo en revanche inverse les termes de l'injustice et s'exclame : « *¡To ! ¿Y si me quita usted de trabajar el huerto, en qué quiere que me entretenga?* » (Allons ! Si vous m'empêchez de travailler dans mon jardin, comment pourrais-je passer le temps ?) Par ces mots, le protagoniste met en lumière la violence intrinsèque aux mécanismes économiques qui ont encouragé l'exode rural, car Cayo, malgré son âge, affirme que le fait de voler à l'individu la possibilité de s'exprimer et de s'épanouir dans son travail constitue en soi une forme de violence étatique. Cette revendication du droit au travail renvoie à la nécessaire mutation professionnelle engendrée par la déruralisation qui a conduit les paysans espagnols vers un environnement de travail opposé au monde naturel, pour le meilleur comme pour le pire, car ce changement peut s'avérer libérateur ou aliénant, en fonction de l'expérience individuelle de chaque acteur de l'exode rural et de sa conception de ce qu'est une vie bonne, où l'homme peut s'épanouir. Le concept de progrès social est donc un enjeu central de ces récits qui mettent en scène les conséquences parfois funestes de décisions politiques destinées, en principe, à améliorer la condition humaine.

---

[378] Delibes, Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Destino, Barcelone, 2012, p. 106:
« -Voilà ce qui est inacceptable !
Monsieur Cayo cessa de remuer la terre et leva les yeux humblement, comme s'il avait été pris en faute :
-Quoi donc ? - demanda-t-il.
Laly le pointait du doigt d'un air accusateur :
-Ça, dit-elle, qu'un vieil homme, à quatre-vingt-trois ans, doive continuer à travailler de l'aube au crépuscule pour gagner sa vie.
Monsieur Cayo cligna des yeux d'étonnement. Il passa à nouveau son avant-bras sur son front et se gratta la joue d'un mouvement mécanique :
-Allez, dit-il enfin d'un ton de protestation atténué, voulez-vous donc aussi à présent me soustraire à mon travail. »

Aussi, la situation de Cayo, marginalisé par un ostracisme d'Etat, demeure moins douloureuse que l'exil imposé qu'ont subi à cette même époque les habitants des zones rurales expulsés *manu militari* de leurs terres en raison d'intérêts économiques et d'arrangements politiques préconisés par les projets du *desarrollismo*. La construction de barrages, devenue le fer de lance de la politique de refondation économique et industrielle franquiste à partir des années 1950, s'est poursuivie après la fin de la dictature. Les séquelles de cette politique de développement à outrance de l'énergie hydroélectrique se sont faites sentir jusqu'aux années de gouvernance socialiste. Par exemple, en 1987, l'expulsion des habitants de Riaño, qui continuaient à occuper illégalement les maisons dont ils avaient été expropriés vingt-cinq ans auparavant, quand fut construit le barrage surplombant la vallée, donna lieu à des affrontements entre la police et la population et déboucha sur l'expulsion violente des derniers villageois qui refusaient de céder face aux autorités. Cette mise en œuvre tardive du projet franquiste, sous la gouvernance socialiste, fut dénoncée par les habitants et par des parlementaires comme Ramón Tamames, qui affirma alors « *este embalse es un auténtico fósil del franquismo* ». Des artistes, des intellectuels et des écrivains comme Julio Caro Baroja et Jesús Torbado s'opposèrent publiquement au projet: « *denunciaron el proyecto de Riaño calificándolo como obsoleto y de claras connotaciones dictatoriales, negándose a admitir que pueda ser asumido y culminado por un proyecto democrático*[379] ». La presse internationale se fit l'écho de ce qui pour les habitants concernés fut vécu comme une tragédie et une injustice, un retour en arrière autoritaire incompréhensible dans une Espagne devenue démocratique[380]. Au même moment, le gouvernement socialiste décida pourtant de mettre un terme à la construction du barrage de la Retuerta, commencé sous la période franquiste (province de Burgos) pour épargner les ruines de San Pedro de Arlanza (qui accueillit en son temps la première tombe du comte de Castille, Fernán González). La violence étatique envers les paysans chassés de leurs villages fut une expérience traumatisante, justifiée par un intérêt économique supposément bénéfique pour l'ensemble de la population.

Dans son roman *Distintas formas de mirar el agua*, comme nous l'avons dit plus haut, l'auteur met en scène les points de vue divergents de plusieurs personnages sur les conséquences de

[379] « Ils dénoncèrent le projet de Riaño en le qualifiant d'obsolète et en affirmant qu'il était clairement empreint de connotations dictatoriales, refusant d'admettre qu'il puisse être repris et parachevé par un projet démocratique ». Cette phrase est extraite d'un documentaire de l'année 2012 intitulé « Riaño, 25 años del desalojo », et diffusé sur la Chaine régionale léonaise 8. https://www.youtube.com/watch?v=zfmeB8SYhqU

[380] Nous reviendrons plus longuement sur cet épisode au chapitre suivant, à travers l'étude des articles de presse publiés par Julio Llamazares au sujet de cette affaire.

l'expulsion d'une famille, délogée par la construction d'un barrage. A travers le regard de deux frères dont les sensibilités écologiques se confrontent, l'auteur donne à voir les enjeux que soulèvent les décisions politiques qui affectent l'aménagement du territoire. Le récit de l'un des fils du protagoniste, José Antonio, est à ce titre représentatif de la prise de conscience, de la part des jeunes générations, de la violence qu'a représenté pour leurs aïeux cette expulsion administrative :

> mi madre contaba el [caso] de una mujer a la que la Guardia Civil tuvo que sacar a rastras cuando el agua ya llegaba hasta su aldea porque se resistía a hacerlo voluntariamente [381].

José Antonio, dont les parents se sont efforcés de surmonter cette blessure et de reconstruire leur existence malgré la fracture de l'exil, est reconnaissant envers eux pour les sacrifices auxquels ils ont consenti. A son tour, il souhaiterait que ces propres enfants se rendent dignes de leurs grands-parents et qu'ils comprennent la dimension sacrificielle de leur existence, passée à travailler durement la terre, loin de leur village natal, dans la région de Palencia :

> -Tampoco es que nos sobrara, pero nunca nos faltó para vivir.
>
> Esto a mis hijos, cuando se lo cuento, les suena a palabrería absurda, a historias de hombre de antes al que la modernidad le ha llegado tarde. ¿Cómo explicarles que aquí, antes de que ellos nacieran pero no tanto como para considerarlo historia, la gente vivía dos o tres siglos atrás y en la laguna prácticamente lo mismo? [...] Así que lo menos que les debemos [...] es el repecto que no tuvieron de otras personas, como los ingenieros que los menospreciaron hurtándoles explicaciones o dándoselas a medias cuando iniciaron las expropiaciones[382] [...].

La gratitude envers les aïeux est un impératif moral pour José Antonio et le romancier se sert de cet enjeu sentimental pour mettre en scène le conflit familial larvé entre le jeune Daniel, (fils

---

[381] Llamazares, Julio, *Distintas formas de mirar el agua*, Alfaguara, Barcelone, 2015, p. 76 : « ma mère racontait qu'une femme avait dû être traînée dehors par la Garde Civile, lorsque l'eau arrivait déjà jusqu'à son village, parce qu'elle refusait de le faire volontairement. »

[382] *Ibid.*, p. 80: « On ne peut pas dire que nous vivions dans l'opulence, mais nous n'avons jamais été dans le besoin. Quand je raconte cela à mes enfants, ils l'entendent comme un discours absurde, des histoires venant d'un homme du passé chez qui la modernité est arrivée trop tard. Comment leur expliquer qu'ici, avant leur naissance, mais pas suffisamment longtemps avant pour qu'on puisse considérer cela comme appartenant à l'histoire, des gens ont vécu comme il y a deux ou trois siècles, et que dans la lagune c'était pratiquement pareil ? Aussi, la moindre des choses que nous leur devons [...], c'est le respect qu'ils n'ont pas eu de la part d'autres personnes, comme ces ingénieurs qui les ont méprisés en leur volant des explications ou en leur donnant des explications tronquées, lorsque commencèrent les expropriations. »

d'Antonio et petit fils du défunt Domingo), et sa famille (en particulier envers son frère Alex). Car Daniel, devenu, comme par une ironie du destin, ingénieur des ponts et chaussées (« *ingeniero de caminos* »), est considéré comme un traître par son frère et, dans une moindre mesure, par son père. Cet ingénieur est conscient du fait qu'il est dépositaire d'une dette envers ses parents, cependant il revendique l'importance et l'utilité sociale de son rôle d'ingénieur :

> Si [mi abuelo] hubiera podido estudiar, seguramente hubiese hecho una carrera. Y mi padre igual. [...] Así que yo tengo una responsabilidad: la de llevar a cabo sus ilusiones, incluso como ingeniero, esa profesión cuyo nombre tantos recuerdos les trae y no muy buenos precisamente[383].

Daniel, vis-à-vis de son père et de son grand-père, se sent investi du devoir de restaurer, à travers son ascension sociale et son statut d'ingénieur, la dignité de sa lignée : sa réussite professionnelle représente à ses yeux une façon de prendre une revanche sociale. Mais selon lui, la posture qui consiste à rejeter le progrès relève de l'erreur de jugement. Il est quant-à lui partisan d'un progrès qui doit s'accompagner d'un rationalisme éclairé. La politique hydraulique du régime franquiste trouve grâce à ses yeux car, même s'il est conscient des abus dont se rendirent coupables certains acteurs du *desarrollismo*, le jeune ingénieur considère avant tout l'aspect utilitaire de ces barrages :

> Conociendo lo que a mi abuelo y a mi familia les sucedió, no sólo no me extraña su aversión hacia los de mi profesión, sino que la comparto en cierta manera; sobre todo sabiendo cómo actuaban en aquel tiempo muchos ingenieros, amparados en la protección que Franco les ofrecía, no en vano servían al Régimen. Lo que no impide que reconozca la importancia de muchas de sus obras, incluso de esta que ami familia tanto dolor le causó. ¿O qué sería de España sin regadíos, sin producción de electricidad, sin agua para el consumo doméstico[384]?...

[383] *Ibid*., p. 96 : « Si [mon grand-père] avait pu étudier, il aurait sûrement fait carrière. Et mon père aussi. J'ai donc une responsabilité : mener à bien leurs souhaits, même si c'est à travers mon statut d'ingénieur, ce métier dont le nom leur évoque tant de souvenirs, pas franchement très bons. »

[384] *Ibid*., p. 97 : « Sachant ce qui est arrivé à mon grand-père et à ma famille, non seulement je ne suis pas surpris de leur aversion pour ma profession, mais je la partage dans une certaine mesure, surtout lorsqu'on sait comment de nombreux ingénieurs ont agi à cette époque, couverts par la protection que leur offrait Franco, ils ne servaient pas le régime pour rien, ce qui ne m'empêche pas de reconnaître l'importance de plusieurs de leurs œuvres, même de celle-ci, qui a causé tant de peine à ma famille. Autrement, que serait l'Espagne sans irrigation, sans production d'électricité, sans eau pour la consommation domestique ? »

Ce personnage est du côté des décideurs, il sait que son rôle social est bénéfique et utile à ses compatriotes, au-delà des souvenirs douloureux que sa fonction incarne pour sa famille. Il considère que l'attitude de ceux qui s'opposent à la marche du progrès est incohérente car on ne peut attendre de l'État qu'il garantisse l'accès à des services (électricité et eau courante) tout en s'opposant à la construction des centrales hydrauliques. Pour lui, la rationalité doit primer sur les sentiments et l'on comprend à mesure que progresse le récit, que le personnage préfère s'écarter de toute polémique et rester en retrait lorsque les discussions familiales soulèvent ces questions douloureuses :

> Más de una vez he discutido con papá sobre la necesidad de esas grandes obras [...]. Yo entiendo que para él sea algo muy difícil de asumir, habida cuenta de su experiencia, pero por encima de los sentimientos está la razón. Y papá no es ningún idiota. Sabe que su país necesita obras de ingeniería que favorezcan la vida de sus habitantes. Y que esas obras producen daños. Lo que hay es que limitarlos en lo posible. Porque lo que no puede hacerse es oponerse a ellas sin más como hacen los ecologistas y algunos grupos de afectados (a éstos los comprendo aún), que luego, eso sí, quieren tener electricidad y agua en sus domicilios. Esto no se lo puedo decir a papá, ni a mis tíos, porque se enfadarían conmigo[385].

La vision des écologistes lui semble hypocrite et incohérente dans la mesure où Daniel présuppose que le progrès implique forcément de sacrifier la nature. Ainsi, il ne remet pas en cause les dégradations et destructions environnementales inhérentes aux grandes infrastructures (même s'il affirme vouloir minimiser ces « dégâts » inévitables) qui constituent selon lui la rançon du progrès. La nostalgie et le sentiment d'incomplétude qu'éprouve son père lui échappent, il voit son géniteur comme « un homme de la campagne », un être fondamentalement inadapté au monde moderne et urbain, et dont le manque d'enthousiasme relève de la pathologie, il le qualifie d' « homme triste, toujours ailleurs », c'est un être disloqué, « dont la tête et le corps sont pas au même endroit » (p100). Daniel évite d'aborder le sujet des barrages pour ne pas s'attirer les foudres de son père et de ses oncles, il ne cherche

[385] *Ibid*., p. 97-98 : « Plus d'une fois, je me suis disputé avec papa sur la nécessité de ces grandes œuvres [...]. Je comprends que ce soit très difficile à accepter pour lui, étant donné son vécu, mais la raison passe avant les sentiments. Et papa n'est pas un idiot. Il sait que son pays a besoin de travaux d'ingénierie qui améliorent la vie de ses habitants. Et que ces œuvres causent des dommages. Ce que nous devons faire, c'est limiter ces derniers autant que possible. Parce que, ce qu'on ne peut pas faire, c'est de s'y opposer purement et simplement comme le font les écologistes et certains groupes de personnes concernées (elles, je peux les comprendre), qui par contre, veulent ensuite avoir de l'électricité et de l'eau chez eux. Mais ça je ne peux pas le dire à mon père, ni à mes oncles et tantes, car ils se fâcheraient contre moi. »

donc pas à comprendre les motivations profondes de leur pessimisme et de leur tristesse existentielle car il estime qu'ils devraient l'avoir surmontée de longue date. En réalité le lecteur devine qu'entre son père et Daniel règne l'incompréhension, car le jeune estime que la mélancolie et la posture nostalgique de son père ne sont ni justifiées ni assumées :

> Tanto papá, que al fin y al cabo se fue de aquí muy pequeño, [...] como mis tíos deberían haber superado el trauma que les supuso tener que salir de aquí obligadamente. [...] En el caso de mi padre por lo menos, la huella de ese desgarro sigue marcándole todavía [...]. Aunque lo disimule delante de los demás. Le debe de dar vergüenza vivir de espaldas a la razón, y más teniendo un hijo ingeniero[386].

Le jeune ingénieur semble au fond hostile à la nostalgie, préférant transformer le monde, agir sur lui pour le bénéfice des usagers et des consommateurs dont il fait partie, plutôt que de le concevoir comme une grâce, comme un donné au statut fragile, dont l'homme est responsable et qu'il se doit de préserver.

Parallèlement, le point de vue exprimé par José Antonio montre que ce père est très critique envers les ingénieurs et envers touts ceux qui exercent un pouvoir direct sur la nature, qui la transforment, il en veut en particulier à ceux qui modifient les cours d'eau et qui s'arrogent le droit de marquer aussi fortement de leur empreinte l'environnement naturel :

> Si desde la creación del mundo el río iba por donde iba y los lagos ocupaban los lugares en los que habían surgido hacía millones de años, a qué andar cambiándoles de lugar como si Dios se hubiera equivocado al hacerlos.
>
> Pero estas preguntas a un ingeniero le producen risa. A un ingeniero lo único que le interesa es, aparte de su sueldo al final de mes, dejar su marca en la naturaleza. [...] [M]uchos lo hacen como si fueran dioses en vez de hombres, seres sobrenaturales llamados a corregir la naturaleza[387].

---

[386] *Ibid*., p. 98 : « Mon père, qui après tout est parti d'ici à un très jeune âge, [...] tout comme mes oncles, auraient dû surmonter le traumatisme d'avoir été forcés de partir d'ici. [...] En ce qui concerne mon père en tout cas, la marque de cette déchirure est encore présente en lui [...]. Même s'il le cache devant les autres. Il doit avoir honte de vivre dos à la raison, et plus encore en ayant un fils ingénieur. »

[387] *Ibid*., p. 77 : « Si, depuis la création du monde, la rivière coule là où elle coule et que les lacs occupent les endroits où ils sont apparus il y a des millions d'années, pourquoi changer leur emplacement comme si Dieu avait commis une erreur en les créant ?
Mais ces questions font rire un ingénieur. La seule chose qui intéresse un ingénieur, hormis son salaire à la fin du mois, c'est de laisser son empreinte sur la nature. Beaucoup font cela comme s'ils étaient des dieux et non des hommes, des êtres surnaturels appelés à corriger la nature. »

On comprend ici que la nature, pour José Antonio, relève du sacré, et qu'un impératif moral supérieur doit guider la main de l'homme lorsqu'il agit sur elle. Bien que le père nuance sa perception critique (« *yo no digo que todos los ingenieros actúen por vanidad* ») le lecteur perçoit tout le ressentiment du personnage envers ces techniciens sûrs de leur supériorité et condescendants envers les simples paysans, et qui détiennent néanmoins entre leurs mains le destin des citoyens (« *esa soberbia irrespetuosa que algunas personas muestran ante los que piensan que no están a su altura.* »[388]). Ces ingénieurs incarnent pour lui l'hybris des hommes qui pensent pouvoir dépasser la nature, et se faire l'égal de dieu lui-même.

Conformément à ces propos de José Antonio, et à l'extrême inverse du discours de Daniel, surgit celui de son frère Alex, qui, dans la continuité de l'expérience paternelle, fustige l'action des techniciens du *desarrollismo* et porte un discours écologique au sens où on l'entend aujourd'hui. Alex est extrêmement critique envers son propre frère, car il considère que celui-ci se solidarise de tous les chantres du progrès, de ceux qui méprisent les simples paysans et sont responsables du malheur de ses aïeux. Son analyse de la situation familiale, contrairement à celle de Daniel, dénonce les injustices infligées à leurs parents et à l'ensemble des paysans de la communauté déplacée de force. Le regard d'Alex se fait critique envers l'action politique franquiste là où le regard de Daniel, projeté vers l'avenir, cherche à dépasser l'ancrage mémoriel et la fidélité aux racines paysannes pour considérer les bénéfices des grands travaux en termes de confort social :

> […] todos en la laguna […] eran gente expulsada por pantanos como éste, no, como yo daba por supuesto, campesinos con siglos de vida allí.
>
> Desde entonces, mi aversión hacia estas obras no ha hecho otra cosa que crecer para satisfacción de mi padre, que la interpreta como una muestra de apoyo a él y a todos los que sufrieron, mientras que a mi hermano Daniel lo ve como a un enemigo. Y no le falta razón en parte. Tal como son hoy día las cosas, reivindicar la memoria de las personas, no digo ya la naturaleza, constituye para muchos una manifestación de simplicidad y mi hermano es uno de los que piensan así. Pero a mí me importa poco su opinión. Lo que me importa a mí es defender lo que creo y una de las cosas en las que creo, quizá la más importante, es que el progreso económico no lo justifica todo[389].

[388] *Ibid*., p. 77 : « Je ne dis pas que tous les ingénieurs agissent par vanité. […] l'arrogance irrespectueuse dont font preuve certaines personnes à l'égard de ceux dont ils pensent qu'ils leur sont inférieurs. »

[389] *Ibid*., p. 116-117 : « tous dans la lagune [...] étaient des gens chassés par des lacs artificiels comme celui-ci, et non pas, comme je le supposais, des paysans ayant des siècles de vie sur place.
Depuis lors, mon aversion pour ces œuvres n'a fait que croître, pour la plus grande satisfaction de mon père, qui l'interprète comme une manifestation de soutien à son égard et à l'égard de tous ceux qui ont souffert, alors qu'il considère mon frère Daniel comme un ennemi. Et il a en partie raison. Dans l'état actuel des choses, pour beaucoup

Le jeune Alex porte un discours opposé à celui de son frère, il se révolte contre les abus de pouvoir dont fut victime sa famille, et sa vision du progrès s'oppose radicalement à celle de Daniel. Là où son ingénieur de frère considère la posture vitale de leur père comme rétrograde, le jeune Alex voit au contraire la marque d'une personnalité brisée par la violence d'un pouvoir contre lequel aucune résistance n'était possible. Il considère son frère comme un « ennemi » de la famille par le simple fait qu'il ait choisi d'adopter le camp des oppresseurs d'antan, ces ingénieurs qui décidèrent du sort de tous les habitants de la vallée. Aussi, l'opposition politique entre Alex et Daniel reproduit les conflits passés qui semblent désormais insurmontables. Elle traduit aussi ces deux visions antagoniques du progrès qui renvoient à deux points de vue antithétiques sur la finalité du progrès économique : Daniel conçoit celui-ci comme un objectif en soi, tandis qu'Alex considère qu'il doit être considéré au regard du bénéfice social réel. Pour Alex, le surcroît de confort qu'apporte le progrès économique ne justifie pas l'injustice sociale et la destruction environnementale qui annulent selon lui la notion même de progrès. Ces deux figures de jeunes aux opinions contraires peuvent être mises en parallèle avec un personnage de l'ouvrage d'Ana María Matute, *El río,* où apparaît le portrait d'un jeune au destin brisé par la destruction de son village enseveli sous l'eau d'un lac artificiel. Ce personnage dénommé Valentín résume, en somme, les deux points de vue antithétiques tout en montrant l'impact que peut avoir pour un jeune la destruction de son environnement :

> El agua ha sido su sacrificio, puesto que su pueblo fue elegido para construir el pantano que mejora el regadío de la comarca. Suelen decir:
>
> -Es natural, Muchos se benefician de nuestro sacrificio.
>
> Valentín es un muchacho truncado por ese pantano. Hubiera sido un buen mecánico, de haber podido aprender el oficio. Un buen carpintero y un buen albañil también, si hubiera aprendido. Pero […] ha crecido al borde de esta amenaza: "Un día, vendrá el pantano". Todo tuvo un aire provisional en su vida[390].

---

de gens, revendiquer la mémoire des hommes, sans parler de la nature, est une manifestation de simplicité, et mon frère fait partie de ceux qui pensent ainsi. Mais son opinion n'a que peu d'importance pour moi. Ce qui m'importe, c'est de défendre ce en quoi je crois, et l'une des choses auxquelles je crois, peut-être la plus importante, est que le progrès économique ne justifie pas tout. »

[390] Matute, Ana María, *El río*, Nórdica Libros, Madrid, 2019, p. 29-30:

L'eau a été pour eux un sacrifice, étant donné que leur village a été choisi pour construire le réservoir qui améliore l'irrigation dans la région. Ils ont coutume de dire :

-C'est normal, notre sacrifice a été bénéfique à beaucoup de monde.

Ce jeune, incapable de se projeter dans le futur, habité par la perspective d'un effondrement annoncé, offre un témoignage pathétique et rappelle au lecteur que les bénéfices technologiques engendrent souvent, en contrepartie, des inégalités sociales. La résignation de ce personnage, conscient de son statut de victime, et qui sait que son « sacrifice » permet à la majorité de bénéficier d'un progrès qui lui a coûté cher, interpelle le lecteur : la terre et l'eau constituent pour ces paysans leurs biens les plus précieux, et les écrivains nous rappellent que le sacrifice qui leur a été exigé, au nom du progrès, ne doit pas être sous-estimé ni oublié.

3) Du discours littéraire sur la ruralité au roman écologique

Introduction : Les héritiers du désastre, la jeunesse désenchantée de l'ère du grand gaspillage

Après l'exode rural, au tournant des années 80, la société espagnole, définitivement entrée dans une nouvelle ère politique et économique, se tourne vers la modernité, adoptant des objectifs de développement communs à ceux de ses voisins européens. La prospérité économique, portée par la croissance financière et immobilière des années 1997-2007, a conduit le pays à se hisser parmi les premiers d'Europe en termes de croissance. Mais cette période de prospérité, principalement fondée sur la création d'une bulle immobilière, s'est soldé par une crise brutale[391], survenue en 2008, dans le sillage de la crise financière mondiale de 2007-2008, survenue aux Etats-Unis. Les romanciers de notre corpus ont appréhendé la nouvelle réalité sociale et économique de l'Espagne à l'aune de l'histoire récente de leur pays. Le changement radical engagé par cette nation qui, tout comme ces voisins européens, subira les conséquences sociales et environnementales de l'entrée dans la mondialisation, provoquera, comme nous allons le voir, des difficultés et des réactions de rejet en raison de ses conséquences délétères

Valentin est un garçon auquel le réservoir a coupé les ailes. Il aurait été un bon mécanicien, s'il avait pu apprendre le métier. Un bon charpentier et un bon maçon aussi, s'il avait appris. Mais [...] il a grandi sur le fil de cette menace : « Un jour, le lac sera là. » Tout dans sa vie lui semblait provisoire.

[391] Chastagnaret Gérard, « Banques, caisses d'épargne, immobilier et politiques publiques Une lecture historienne de la crise financière espagnole : l'Espagne toujours DIFERENTE ? », *Revue d'économie financière*, 2013/2 (N° 110), p. 207-244. DOI : 10.3917/ecofi.110.0207. URL : https://www-cairn-info.janus.bis-sorbonne.fr/revue-d-economie-financiere-2013-2-page-207.htm

non seulement dans la société agraire et les territoires ruraux, mais aussi dans tout le pays. Les récits publiés à partir des années 2009 appréhendent donc la réalité sous un nouvel angle, en vue zénithale, et tiennent également compte des modifications physiques d'un espace transformé par l'homme de manière irrémédiable, à l'ère de l'anthropocène[392].

a) L'ère du « poubellocène » face à la conscience d'une disparition du vivant

Le regard critique des romanciers se dirige ainsi vers les jeunes générations, qui apparaissent comme les représentants de ce monde nouveau, cet univers situé aux antipodes de la société agraire, où le capitalisme fait loi pour la majorité des citoyens, captifs de la société de consommation. Chez Rafael Chirbes, les plus jeunes sont représentés de manière peu élogieuse, le narrateur manifeste peu d'empathie pour les adolescents notamment, qui semblent dénués de sens critique, pris dans les rets d'une modernité décadente. L'auteur, à travers ses personnages, porte effectivement sur les jeunes des années 2010 un regard particulièrement acerbe. La critique à l'égard des jeunes transparaît dans les propos du personnage de Joaquín, qui fut le collaborateur d'Esteban jusqu'à ce que la faillite de son atelier de menuiserie ne l'oblige à le licencier. Ce personnage, jeune père de famille, dont nous avons déjà évoqué le passé d'ancien éboueur, fustige l'attitude des adolescents du *botellón*, qui s'adonnent à des beuveries collectives, et qu'il décrit comme des écervelés agressifs, agissant en délinquants pour le plaisir de faire le mal :

> [...] aunque [...] las noches de viernes y sábado, con lo del botellón, media ciudad fuera un retrete, una pocilga, no puedes hacerte una idea de lo que te podías encontrar en muchas zonas, jóvenes que se supone que han hecho la ESO, el bachillerato, o que ya están en la universidad, pero que son más bestias y guarros que si fueran gañanes: un día te encontrabas con que habían arrancado todas las palmeras del paseo que habían plantado esa misma semana, [...] otro día eran los rosales del parque lo que habían sacado de raíz, o habían dejado pelados los arbolitos de alguna plaza nueva, el puro tronco, eso lo he visto yo: pasas hoy y ves el jardín cuidado, una maravilla, y vuelves al día siguiente y te encuentras con que los arbolitos que los jardineros habían plantado un par de meses antes y estaban preciosos, son treinta o

[392] https://www.lemonde.fr/planete/article/2015/01/15/nous-sommes-entres-dans-l-anthropocene-depuis-1950_4557141_3244.html

> cuarenta estacas sin una rama ni una hoja, ya me dirás tú qué gusto pueden encontrar en pelar árboles, [...] y el trabajo que tuvo que costarles, hay que tener mala leche[393].”

La destruction des jardins publics et cette violence gratuite des jeunes à l’encontre des arbres et des fleurs destinées à enjoliver la ville est selon Joaquín une simple expression de méchanceté de leur part : « *por mala leche, para joder, para hacer daño, pura mala baba* ». Le personnage s’interroge sur l’échec éducatif d’une société qui produit des citoyens qui, malgré le niveau d’études dont ils jouissent, se comportent en rustres. Mais dans le contexte du discours de Joaquín, le lecteur comprend que cette attitude apparemment irrationnelle des jeunes constitue au fond l’aboutissement logique d’une évolution sociale, leur comportement reflète une conscience héritée des adultes qui les ont éduqués dans une perspective individualiste et une mentalité hédoniste où la jouissance réside aussi dans la destruction. Les enfants de la génération de la crise sont ainsi à l’image de leur époque, leur conduite est dictée par l’esprit de compétition, l’objet de leur quête, ici, la course à la destruction qui consiste juste à détruire le bien commun, devient naturellement un jeu, un divertissement de bon aloi. De façon générale, le discours de Joaquín suggère que les responsables de la grande gabegie sont au bout du compte toujours les mêmes, les prédateurs du système économique, les profiteurs qui ont su se nourrir aux dépens des plus faibles ou des plus crédules, du temps de l’emballement spéculatif des années 2000. Le résultat de leur voracité prend de nouveau dans le roman l’apparence du rebu, de ces objets devenus inutiles, confisqués aux victimes de la crise et qui sont aujourd’hui devenus encombrants :

> Desde que empezó la crisis no saben dónde meter los electrodomésticos embargados, los muebles, las máquinas y herramientas, los coches viejos que a nadie aprovechan pero que han sido requisados para cumplir la órden del juzgado sin otra finalidad que la de escarmentar a los propietarios por haber incumplido su compromiso con los bancos. [...] La cosa es joder al propietario. Cada dos por tres organizan subastas

[393] Chirbes Rafael, *En la orilla*, Anagrama, Madrid, 2013, p. 284 : « même si [...] le vendredi et le samedi soir, avec les beuveries, la moitié de la ville était semblable à des latrines, une vraie porcherie, tu ne peux pas te faire la moindre idée de ce qu'on pouvait trouver dans de nombreux quartiers, des jeunes qui sont censés être allés au lycée, avoir le baccalauréat, ou qui sont déjà à l'université, mais qui sont plus brutaux et plus sales que s'ils étaient des mômes : un jour tu découvrais qu'ils avaient arraché tous les palmiers de la promenade qui avaient été plantés dans la même semaine, [...] un autre jour c'étaient les rosiers du parc qu'ils avaient déracinés, ou bien ils avaient coupé les branches des petits arbres d'une nouvelle place, les laissant tout nus, rien que le tronc, ça je l'ai vu de mes propres yeux : tu passes aujourd'hui et tu vois le jardin bien entretenu, une merveille, et tu reviens le lendemain et tu retrouves les arbres que les jardiniers avaient plantés quelques mois auparavant et qui étaient magnifiques, transformés en trente ou quarante piquets sans une branche ni une feuille, explique-moi quel plaisir ils peuvent bien trouver à dépouiller des arbres [...] et le travail que ça a dû leur coûter, faut être sacrément hargneux. »

> para ver si se quitan de en medio tanta chatarra, y ni por ésas, ni buitres subasteros encuentran que estén dispuestos a cargar con esas gangas : pisos, colchones, ordenadores, coches [...]. Lo que tanta falta parecía hacer, ahora resulta que sobra[394].

L'esprit mesquin qui pousse les législateurs à punir les mauvais payeurs sans tenir compte de l'attitude irresponsable des banquiers qui les ont incités à s'endetter, fait écho à ce que les jeunes font subir aux arbres dans le passage cité plus haut. L'envie de faire du mal gratuitement serait ainsi à la source du comportement de bien des acteurs de la société. Ce constat peu réjouissant revient ainsi dans le roman de Chirbes à dénoncer une perte des valeurs de solidarité qui mine la société de son temps et qu'encourage le système économique dominant. Le personnage de l'éboueur Joaquín agit ainsi comme un révélateur de cette réalité obscène dissimulée sous la façade rutilante de la société de consommation. Cet homme fait figure d'explorateur des entrailles de l'Espagne du grand gaspillage dont il est un témoin discret mais impitoyable, lorsque vient l'heure d'en exposer les dessous. Car son regard balaie toutes les traces que laisse çà-et-là la société consumériste, l'éboueur énumère tous les détritus qu'il a pour mission d'effacer au plus vite, afin que le comportement des dévoreurs insatiables qui constituent cette société ne soit pas ébranlé par la vision de toute la déchèterie que leur avidité engendre. Les poubelles sont le véritable produit de ce système consumériste, le résultat authentique et palpable de ce monde de la dévoration irréfléchie. L'individualisme de la société de consommation, poussé à son extrême génère un chaos, visible dans ce réceptacle ultime qu'est le vide ordure, où se révèle l'indifférence envers le bien commun et envers la nature :

> [...] la gente es muy desaprensiva, nos hemos encontrado en los contenedores hasta perros muertos, gatos podridos, ratas, cuando saben que lo que se tiene que tirar allí son bolsas de basurra cerradas, no basura suelta, ni mucho menos carroñas animales; sobre todo en verano, las poblaciones no dan abasto para liquidar toda la porquería que producen los miles y miles de turistas [...] las calles del centro pero también las urbanizaciones apestan : es un olor fúnebre, uniforme, que se mezcla con el de las flores, [...] con el de la gasolina, y se convierte en un único olor, el olor de la costa. [...] en

[394] *Ibid.*, p. 299 : « Depuis le début de la crise, ils ne savent pas où mettre les appareils saisis, les meubles, les machines et les outils, les vieilles voitures que personne n'utilise mais qui ont été réquisitionnées pour se conformer à la décision du tribunal sans autre but que de punir les propriétaires pour n'avoir pas respecté leur engagement envers les banques. [...] Le truc, c'est de baiser le propriétaire. De temps en temps, ils organisent des ventes aux enchères pour voir s'ils peuvent se débarrasser de tant de déchets, et même pour cela, on ne trouve pas de vautours preneurs d'enchères prêts à accepter ces aubaines : appartements, matelas, ordinateurs, voitures [...]. Ce qui semblait si nécessaire est désormais superflu. »

verano, [...] hay como una gasa en la que flota la peste de la suciedad y [...] lo envuelve todo[395].

L'exploration de ces vestiges de l'âge du « poubellocène[396] » laissent entrevoir les effets de la mondialisation économique : les animaux, dont les cadavres sont jetés comme s'il s'agissait d'un rebus quelconque, sont aussi les victimes de cette marchandisation généralisée qui chosifie les êtres, quand de par sa nature d'être vivant, l'animal devrait être considéré autrement que comme simple objet de consommation. La société capitaliste a engendré, comme le traduit l'écriture de Chirbes, une croissance exponentielle de la production des déchets. A l'heure de la mondialisation libérale, ces déchets se trouvent démultipliés par le système de distribution des marchandises « *al fin y al cabo lo que se pudre es lo mismo en todas partes, las mismas marcas de las mismas cadenas de distribución* (p. 277) ». Ainsi le monde croule sous cette masse pourrissante qui empuantit l'atmosphère et envahit tous les recoins du globe, ce qui fait dire à Joaquín : « *Nosotros somos, más bien, esclavos de la basura* […] (p. 282) ». L'omniprésence de l'atmosphère pestilentielle qui inonde l'air dans l'ensemble du globe constitue bien un problème majeur, dans la mesure où la pollution ainsi générée met en danger l'existence des populations humaines et animales de la planète, et pourtant, cette invasion des déchets semble imparable, comme le confirment les données scientifiques[397].

De ce fait, la violence destructrice des adolescents que décrit le romancier interroge le lecteur, elle semble dire que dans une société où tout objet est destiné à être consommé puis remplacé par autre chose, la destruction d'un produit inerte aussi bien que celle d'un être vivant, animal ou végétal, peuvent être vues comme une finalité en soi. Le fait de détruire un arbre devient un geste neutre pour des jeunes qui ont hérité de la mentalité consumériste de la société dans laquelle ils évoluent et où, qui plus est, ils ont été privés d'un véritable accès à la nature sauvage depuis leur plus jeune âge. La violence qui anime les personnages du roman est la plupart du temps motivée par la cupidité, or, ici, l'agressivité de ces adolescents envers les

---

[395] *Ibid.*, p. 277-279 : « [...] les gens sont très peu scrupuleux, nous avons même trouvé dans les poubelles des chiens morts, des chats pourris, des rats, alors qu'ils savent que ce qu'il faut y jeter, ce sont des sacs poubelles fermés, pas des déchets en vrac, encore moins des charognes d'animaux ; surtout en été, les villes ne peuvent pas faire face à tous les déchets produits par les milliers et les milliers de touristes [...] les rues du centre mais aussi les lotissements puent : c'est une odeur funèbre, uniforme, qui se mélange aux fleurs, [...] à l'essence, et devient une seule odeur, l'odeur de la côte [...], en été, [...] il y a comme une gaze dans laquelle flotte la puanteur de la saleté et [...] qui enveloppe tout. »

[396] Monsaingeon Baptiste, *Homo detritus. Critique de la société du déchet*, Seuil, Collection Anthropocène, 2017.

[397] http://www.senat.fr/fileadmin/Fichiers/Images/opecst/quatre_pages/OPECST_2020_0062_essentiel_pollution_plastique.pdf

arbres témoigne uniquement de leur inculture liée au fait que la société dans laquelle ils vivent n'accorde à la présence des arbres qu'une valeur marchande ou décorative. Ce passage forme en ceci un contraste avec la place centrale que tiennent les arbres dans la culture paysanne, comme le montre par exemple le roman *La lluvia amarilla*. Là, la sagesse des connaisseurs de la forêt qui comprennent la subtilité de la vie végétale, transparaît dans le passage suivant où Andrés évoque la tradition paysanne selon laquelle le fils doit prendre en charge la fabrication du cercueil de son père. De par son état de déshérence, Andrés est contraint de fabriquer lui-même la boite destinée à contenir sa dépouille mortelle :

> […] la corté en primavera, con la luna en menguante, para que el viejo tilo de la escuela no sufriera y su madera pudiera resistir bajo la tierra muchos años. El secreto lo aprendí, todavía niño, de mi padre. Aunque no nos demos cuenta, un árbol está vivo, y siente, y sufre, y se retuerce de dolor cuando el hacha entra en su carne [...]. En cambio, con la luna menguante, los árboles se duermen y, como cuando un hombre se muere, de repente, en pleno sueño, ni siquiera se dan cuenta de que están siendo cortados[398].

Cet extrait illustre l'existence d'une sensibilité végétale, un fait admis de longue date par la tradition, comme en témoigne Andrés, et dont la science, à travers le développement de la neurobiologie végétale[399], a permis de confirmer la véracité. En effet, il est aujourd'hui reconnu que les arbres sont intimement liés au système cosmologique, car des expériences scientifiques destinées à mesurer les pulsations émises par la sève, ont démontré qu'un arbre palpite en fonction des phases de la lune. En outre, les découvertes dans le champ de la chronobiologie lunaire ont démontré, en 1998, qu'il se produit à l'intérieur des arbres un phénomène de « marées vertes », qui était déjà pressenti dans les anciennes cultures où l'on travaillait au quotidien avec les arbres[400]. Aussi, même si la perception de la douleur chez les végétaux reste une inconnue, on sait en revanche que l'arbre est capable de ressentir, il perçoit par exemple sa propre forme. De manière générale, les plantes sont sensibles à leur environnement (aux couleurs, aux sons, aux attaques des prédateurs…). Ce fait, qu'affirmaient intuitivement les

---

[398] Llamazares Julio, *La lluvia amarilla,* Seix Barral, Barcelone, 2013, p. 154 : « Je l'ai coupé au printemps, avec la lune en phase décroissante, pour que le vieux tilleul de l'école ne souffre pas et que son bois puisse résister sous la terre pendant de nombreuses années. J'ai appris ce secret, étant encore enfant, de mon père. Bien que nous ne nous en rendions pas compte, un arbre est vivant, il ressent les choses, il souffre et se tord de douleur lorsque la hache pénètre dans sa chair [...]. En revanche, quand la lune décroit, les arbres s'endorment et, comme lorsqu'un homme meurt soudainement, en plein sommeil, ils ne se rendent même pas compte qu'on est en train de les couper. »

[399] Halle, Francis, *Plaidoyer pour l'arbre,* Actes Sud, Paris, 2005.

[400] Zürcher Ernst. *Les Arbres, entre visible et invisible,*Actes Sud, Paris, 2016.

ancêtres du personnage d'Andrés, trouve donc une démonstration dans la littérature scientifique. Les connaissances empiriques des paysans, leur compréhension du système végétal, que les anciens avaient acquis par le biais de l'observation, sont ainsi en quelque sorte redécouvertes par les modernes et témoignent de la finesse et de la portée scientifique indéniable de la culture rurale.

Dans les récits de notre corpus, la privation des droits, imposée au peuple par un régime dictatorial tout puissant se matérialise dans l'espace environnant à travers les marques physiques que le développement industriel imprime sur la nature et qui prive les citoyens du droit à jouir d'un environnement sain. La transformation de l'espace qu'entraînent les grands ouvrages mais aussi les traces plus subtiles que constituent les multiples destructions et pollutions accumulées au fil du temps altèrent le cadre vital des individus qui subissent ces dégradations. Ainsi, comme l'a dénoncé à maintes reprises Miguel Delibes, les rivières, empoisonnées par la pollution, perdent leur faune et la pratique de la pêche s'en ressent de façon drastique. L'homme est donc une victime de ces atteintes à l'environnement car il ne peut plus jouir de ce bien commun que sont les rivières, au nom de l'intérêt supérieur de l'industrie, il se voit privé de l'accès à des cours d'eaux salubres, et doit en outre renoncer au bonheur de s'immerger dans le courant :

> Este placer de bañarnos en agua corriente, no mancillada aún por los desechos urbanos, duró pocos años. Enseguida empezó la modesta industrialización de la ciudad y naturalmente el lugar del emplazamiento tuvo que ser el Cabildo (las empresas sienten atracción por las aguas incontaminadas lo mismo que las polillas por la luz). Se emporcó aquel tramo del río y para remate se sembró de lucios que con el tiempo subirían aguas arriba y crearían un serio problema a la población truchera[401].

L'expansion industrielle et la pression démographique ont généré une dégradation des espaces naturels dont les espagnols ont constaté les effets en à peine trois décennies. La situation actuelle est celle d'un envahissement par la société industrielle qui a pénétré même jusqu'aux coins les plus isolés, ceux qui pouvaient de prime abord sembler préservés. L'imbrication entre

[401] Delibes Miguel, *La bruja Leopoldina y otras historias reales*, Planeta, Barcelona, 2010, p. 81 : « Ce plaisir de se baigner dans une eau courante, non encore souillée par les déchets urbains, n'a duré que quelques années. La modeste industrialisation de la ville ne tarda pas à commencer, et le site choisi fut naturellement le Cabildo (les entreprises sont aussi attirées par l'eau non contaminée que les papillons de nuit par la lumière) Ce tronçon de la rivière fut sali et, pour couronner le tout, il fut peuplé de brochets, qui finirent par remonter en amont et créer un sérieux problème pour les populations de truites. »

la société urbaine et le monde rural est désormais effective, malgré les apparences, car l'urbanisation transforme tout ce qu'elle touche et les espaces ruraux ne sont plus hors d'atteinte :

> […] ahora ni en esos pueblos abandonados tienes tranquilidad (en verano vuelven todos los emigrantes desde Madrid, desde Bilbao o Barcelona, dando voces, [...] y acuden legiones de turistas que, como tú, buscan la tranquilidad y se la joden unos a otros), ni puedes comprar leche recién ordeñada, no te la venden porque está prohibido y se arriesgan a que les pongan una multa del copón [...]. Ves las vacas pastando en los prados, pero tienes que comprar la misma leche que aquí. Te dan ganas de salir corriendo monte arriba, ponerte entre las cuatro patas del animal y meterte la teta en la boca[402].

Le personnage de Chirbes exprime par ces mots la frustration ressentie face à un espace naturel devenu inaccessible, comme si un mur invisible lui interdisait l'accès à la nature et à la vie rurale. On constate en effet que le style de vie urbain s'est exporté même dans les zones rurales isolées du nord de l'Espagne et que les habitudes des ruraux d'aujourd'hui ne sont finalement plus si différentes de celles que l'on trouve en ville. La nature, à la fin du XXe siècle, n'est plus ce qu'elle était dans les années 1950, l'urbain a colonisé les pratiques agricoles ainsi que la culture rurale, et la majorité des écosystèmes ruraux s'en trouvent altérés. Car les habitants historiques des zones rurales et leurs descendants, de même que les néo-ruraux, revendiquent aujourd'hui le droit à jouir d'une qualité de vie équivalente à celle des citadins. Par exemple les villages, mêmes les plus petits s'équipent de l'éclairage public, ce qui engendre une pollution lumineuse, les écosystèmes fluviaux ont été altérés par le développement industriel mais aussi par l'explosion touristique, l'augmentation du trafic routier et la fréquentation croissante des lieux sauvages (avec la pratique croissante de la chasse, de la pêche, du tourisme rural, des sports de plein air comme le VTT ou la randonnée, le camping sauvage, etc…) font de ces espaces dits naturels des zones anthropiques (c'est-à-dire modifiées par l'homme) où l'action humaine altère fortement les écosystèmes. Il en va de même sur les bords de mer, qui ont subi cette anthropisation de longue date. Ainsi le personnage d'Esteban, qui a vécu cette évolution,

---

[402] Chirbes Rafael, *En la orilla*, Anagrama, Madrid, 2013, p. 281 : « Désormais, même dans ces villages abandonnés tu ne trouves plus la tranquillité, (en été, tous les émigrants reviennent de Madrid, de Bilbao ou de Barcelone, en criant, [...] et des légions de touristes débarquent, qui, comme toi, cherchent la tranquillité et se la bousillent mutuellement), tu ne peux pas non plus acheter du lait fraîchement trait, ils ne te le vendent pas parce que c'est interdit et qu'ils risquent une sacrée amende [...]. tu vois paître les vaches dans les prés, mais tu dois acheter le même lait qu'ici. Ça te donne envie de partir en courant sur la colline, de te coller entre les quatre pattes de l'animal et de mettre la mamelle dans ta bouche. »

fuit la côte, il se sent oppressé par l'omniprésence de l'homme dans ce territoire qui n'a plus rien de sauvage : « *Desde que el turismo empezó à invadir la costa, nunca me he sentido a gusto junto al mar. [...] Allí uno no está nunca libre de la curiosidad de las miradas ajenas, no* »(p. 366). C'est pourquoi le protagoniste fuit au plus profond du marécage, là où il peut encore trouver un peu de solitude et de contact intime avec la nature :

> Puedes construirte en el marjal tu propio mundo fuera del mundo. Nadie corretea ni mucho menos practica el ciclismo por los senderos del marjal, embarrados, llenos de baches, y que huelen a la podredumbre del agua estancada, los vegetales en maceración, y los cadáveres de los animales muertos: una culebra, un ave, una rata, un perro, un jabalí [...][403].

Le cœur du marécage est le lieu que choisit Esteban pour retrouver l'origine de son existence, car cet endroit secret lui remémore les moments de son enfance, et lui permet aussi d'aller vers son destin, en lui ouvrant la possibilité de méditer sur sa mort à venir. C'est là, dans les dernières pages du récit, que le paysage intime apparaît dans sa totalité, comme une entité vivante, qui se révèle dans sa force primitive et s'incarne enfin à travers le regard du héros. Ce paysage de l'estuaire d'Olba n'est pas un décor statique mais un espace mouvant, qui attire le héros, qui l'appelle à venir à lui. Au sein de cette nature, l'homme a un rôle à jouer, un rôle passif au premier abord, car il doit se faire contemplateur de cet univers qui l'englobe, un rôle actif ensuite lorsque, par la parole, il donne à cette la nature les mots grâce auxquels elle se fait intelligible pour la créature humaine qu'elle abrite en son sein et avec lequel elle partage une destinée commune :

> Toda la extensión del marjal fue un amplio golfo: el mar se adentraba formando un arco coincidente con el que trazan las montañas, las olas lamían la base del circo montanoso cuyos picos puedo ver en este momento por encima de las cañas y más allá de las extensiones de cultivos que se suceden tras los óxidos vegetales del humedal. [...] ([…] la naturaleza prosigue lenta el proceso de colmatación, el barro forma parte de la laguna al tiempo que la engulle: es, a la vez, nacimiento y agonía), tramposa foto fija del instante en que Dios empezó a separar las aguas de la tierra, geografía sin definir, que sigue haciéndose, detenida en el tercer día de la creación [...]: el mismo mecanismo

[403] *Ibid.*, p. 367 : « Tu peux construire ton propre monde hors du monde dans le marais. Personne ne passe en courant, et encore moins à bicyclette, sur les chemins boueux et cahoteux du marais, qui ont l'odeur de la pourriture des eaux stagnantes, des végétaux macérés, et des cadavres d'animaux morts : un serpent, un oiseau, un rat, un chien, un sanglier. »

> que hizo nacer el pantano le procura su desaparición. Lo que lo engendra lo condena a borrarse[404].

On voit dans cette description qui englobe tout le panorama du marécage à quel point le paysage acquiert une dimension sacrée pour l'homme qui le contemple et le retranscrit en paroles. Le protagoniste se perçoit lui-même comme partie intégrante de cette masse mouvante où l'action du temps (passé, présent et futur), et de la matière alternent en un cycle éternel où vie et mort dévoilent leur imbrication et où finalement le héros contemple les contours de ce qui est à la fois son berceau et sa tombe. Le regard du héros embrasse tout d'abord l'immensité du ciel et des montagnes pour redescendre progressivement jusqu'aux tâches sombres que forment les roseaux sur le lac et où il voit l'issue de sa destinée dans les « tombes mélancoliques de géants ». La nature dit aux hommes qu'ils sont, tout comme elle, destinés à disparaître dans un processus similaire : « *Llamamos naturaleza a formas de artificio que precedieron a las nuestras, no nos paramos a distinguir que los paisajes no son eternos, han estado, y están – como nosotros- condenados a dejar de ser, no siempre más despacio que nosotros mismos.*[405] » Les derniers mots de la citation soulignent la fragilité des paysages qui peuvent disparaître, parfois beaucoup plus vite que ne le laisse penser leur aspect majestueux et immuable. Cette allusion à la disparition rapide des paysages renvoie également le lecteur aux conséquences des changements du climat qui conduisent à la destruction de nombreux territoires du globe, notamment de ces régions côtières que la montée des eaux menace à plus ou moins court terme.

---

[404] *Ibid.*, p. 421-423 : « Toute l'étendue du marais était un large golfe : la mer y pénétrait en formant un arc qui coïncidait avec celui tracé par les montagnes, les vagues léchaient la base du cirque montagneux dont je vois en cet instant les sommets au-dessus des roseaux et au-delà des étendues cultivées qui se succèdent derrière la rouille végétale de la zone humide. [...] ([...] la nature poursuit lentement le processus de comblement, la boue fait partie de la lagune en l'engloutissant : c'est à la fois une naissance et une agonie), une photo délicate du moment où Dieu a commencé à séparer les eaux de la terre, une géographie indéfinie, qui continue à se faire, figée au troisième jour de la création [...] : le mécanisme qui a donné naissance au marais provoque aussi sa disparition. Ce qui l'engendre le condamne à s'effacer. »

[405] *Ibid.*, p. 101 : Nous appelons *nature* des formes d'artifice qui ont précédé les nôtres, nous n'envisageons même pas le fait que les paysages ne sont pas éternels, ils ont été, et sont toujours - comme nous - condamnés à cesser d'être, pas forcément de manière plus lente que nous ne le faisons nous-mêmes.

b) Temporalités confrontées : la distorsion temporelle induite par le machinisme

Les auteurs de notre corpus observent par ailleurs la manière dont la distanciation physique entre les hommes et les territoires ruraux entraine à sa suite un abandon de la temporalité biologique au profit d'un temps chronométré, celui des horloges qui rythment le travail dans la société industrielle. Ainsi, la temporalité humaine rejoint spontanément celle de la nature, elle la recoupe non seulement sur le temps long, par le fait que tout ce qui vit doit mourir mais aussi à travers la cristallisation de l'instant que permet le geste contemplatif. Dès que l'homme, au sein de son travail ou de son art, a la possibilité de « se mettre à l'unisson de la nature » (pour reprendre l'expression de Georges Braque) par la contemplation du paysage, ou par une activité synchrone du temps naturel, l'être reprend sa place au sein d'un cosmos dont le temps du machinisme, à l'inverse, tend inexorablement à l'extraire. Car la temporalité naturelle entre en conflit avec la modernité qui a transformé le rythme du vivant en introduisant dans les sociétés humaine le règne de la vitesse. La société industrielle, et, à sa suite, la société de consommation, ont entrainé un dérèglement des rythmes naturels et un emballement chronologique. Le conflit entre ces deux temporalités et ses effets sur les personnes et les sociétés humaines s'exprime dans les ouvrages de notre corpus. Par exemple, dans *Viejas historias de Castilla la Vieja*, la crainte de l'arrivée du machinisme est formulée par le narrateur qui retrouve son village après une longue absence :

> [T]an pronto cogí el camino, me entró un raro temblor, porque el camino de Mocalegos, aunque angosto, estaba regado de asfalto y por un momento me temí que todo por lo que yo había afanado allá se lo hubiera llevado el viento. Y así que pareé mi paso al de un mozo que iba en mi misma dirección le dije casi sin voz: "¿Qué? llegaron las máquinas?". Él me miró con desconfianza y me dijo: "¿Qué máquinas?". Yo me ofusqué un tanto y le dije: "¡Qué sé yo! La cosechadora, el tractor, el arado de discos...". El mozo rió secamente y me dijo: "Para mercarse un trasto de esos habría que vender todo el término"[406].

[406] Delibes Miguel, *Viejas historias de Castilla la Vieja*, Alianza, Madrid, 1976, p. 74: « Dès que je pris la route, un étrange tressaillement m'envahit, car la route de Mocalegos, bien qu'étroite, était recouverte d'asphalte, et je craignis un instant que tout ce pour quoi j'avais œuvré là-bas n'ait été emporté par le vent. Je mis alors mon pas au diapason de celui d'un garçon qui allait dans la même direction que moi et lui dis, presque sans voix : « Alors ? Les machines sont-elles arrivées ? Il me regarda d'un air méfiant et dit : « Quelles machines ? Un peu offusqué, je lui répondis : « Je ne sais pas ! La moissonneuse, le tracteur, la charrue à disques... ». Le garçon rit sèchement et me dit : « Pour négocier un de ces engins, il faudrait vendre toutes les terres de la région... ». »

Le souci du narrateur n'a pas trait ici à la carence de l'État dans sa prise en compte insuffisante des besoins économiques que nécessiterait la modernisation du monde rural, ses inquiétudes concernent surtout les effets de l'industrialisation et de l'implantation des machines dans son univers villageois. Car là où s'implantent les machines, la vie tend à disparaître. La nouvelle de Delibes intitulée *La mortaja*[407] (1957) décrit ainsi, à travers le regard d'un enfant dénommé El Senderines, la réalité morbide qui se déploie autour d'une centrale hydroélectrique, sorte de monstre vorace et vociférant dont la présence infernale et le bruit obsessionnel terrifient l'enfant et semblent broyer l'existence des hommes qui vivent misérablement du fruit de leur travail d'entretiennent de cette usine. « *en invierno y verano [la Central][…] emitía un bom-bom acompasado, casi siniestro, que era como el latido de un enorme corazón*" (p. 883). Les sons tiennent une place prépondérante dans ce récit où le cœur monstrueux de la centrale, qui tout au long du récit domine l'espace sonore de son battement bruyant, s'impose sur tout autre sensation auditive : il couvre les bruits de la nature, les crissements des insectes, les chants des oiseaux, et même les battements du cœur de son père, inaudibles désormais au moment où el Senderines découvre son cadavre : « *Percibía con agobiadora insistencia el latido de la Central y era como una paradoja aquel latido sobre un cuerpo muerto* » (p. 891) . La présence angoissante de cette centrale hydraulique imprègne le « paysage sonore » au point de le modifier définitivement, comme le suggère la dernière page du récit où le Senderines, après avoir passé la nuit auprès du cadavre de son père, se retrouve seul face à son destin de jeune orphelin : *« luciérnaga ya no brillaba sobre la mesa de noche, ni el cebollero cantaba, ni cantaba la codorniz, pero el duro, incansable pulso de la Central continuaba latiendo abajo, junto al río.* (p. 910) » Mais au-delà des aspects sociaux et historiques de l'Espagne rurale que le narrateur de ce récit décrit « au rythme de la compassion[408] » que suscite en lui la condition tragique du protagoniste, ces lignes finales de la nouvelle préfigurent selon nous ce qu'un lecteur contemporain perçoit comme une réalité écologique aujourd'hui advenue. Car les pulsations des machines ont en effet conquis une grande partie des espaces sonores jadis occupés par les bruits de la faune sauvage et des insectes. La pollution sonore, généralisée dans le monde moderne, est l'un des facteurs qui ont contribué à la destruction du vivant. Ainsi les oiseaux, auxquels le Senderines est particulièrement attentif tout au long du récit, ont été, depuis, décimés[409]. On sait aujourd'hui que depuis les années soixante, 60% des populations

[407] La mortaja in Miguel Delibes, *Obras completas II, El novelista,* 1955-1962, Destino círculo de lectores, p. 883.
[408] *ibid* p. XXIII, Introduction de Gonzálo Sobejano.
[409] L'année de publication de *La mortaja* est aussi celle de la « campagne des quatre nuisibles » Mao Zedong, au cours de laquelle les paysans chinois reçurent l'injonction de détruire la totalité des moineaux présents dans les campagnes, afin d'assurer un meilleur rendement des récoltes. Cette mesure provoqua la mort de millions d'oiseau

d'oiseaux ont disparu au niveau mondial. Les oiseaux migrateurs, notamment, souffrent de l'altération des routes migratoires (avec l'augmentation de l'éclairage nocturne qui perturbe leurs repères géographiques et l'altération des espaces naturels qui les prive d'aliments, car les populations d'insectes aussi ont décru de façon drastique avec l'introduction de l'agriculture intensive). Même en mer, des animaux dont la communication repose sur l'émission d'ultrasons comme les dauphins et les baleines sont désorientés par les signaux sous-marins des navires militaires. Mais les hommes surtout sont les premières victimes du machinisme, qui modifie leur environnement et leur rythme biologique. Car le rythme naturel est incompatible avec les changements chrono-biologiques qu'impose le développement de toute la gamme de machines autour desquelles s'organise la vie moderne. Ainsi les machines ne modifient pas seulement la vie sauvage, elles impliquent aussi un dérèglement ontologique, la technicisation de la société conduit l'homme à modifier son rapport au monde, et plus encore depuis l'introduction et le développement rapide et intensif des nouveaux outils de communication. Les romans de Delibes, bien avant que l'ère de l'internet n'aie vu le jour, évoquent ces transformations induites par la technique. Par exemple, dans *La caza de la perdiz roja*, (*Viejas historias de Castilla la Vieja*, p. 93) Delibes rend compte d'un dialogue avec le chasseur Juan Gualberto, alias el Barbas, où l'on voit que la posture vitale du chasseur entre en contradiction avec le rythme qu'impose l'époque :

> -¿Y sabe quién tuvo la culpa de todo ?
> -¿Quién, Barbas?
> -Las máquinas
> -¿Las máquinas?
> Atienda, jefe, las máquinas nos han acostumbrado a tener lo que queremos en el momento en que lo queremos. Los hombres ya no saben aguardar[410].

La patience, confrontée à la vitesse du temps mécanique, n'est pas une vertu citadine comme l'illustre aussi le personnage de Cayo. L'attitude de Cayo, ses gestes au travail notamment,

---

et se révéla désastreuse puisqu'elle déboucha sur une forte augmentation des populations d'insectes tels les criquets, ce qui contribua à aggraver la famine qui s'ensuivit. Voir à ce sujet l'article de Jean-François Rousseau : « La Chine face à la crise écologique », Academic Journal, nov/dec 2018, n° 799, p33-35.

[410] Delibes Miguel, *Viejas historias de Castilla la Vieja*, ed. Alianza, Madrid, 1976, p. 93:
« -Et savez-vous qui est responsable de tout cela ?
-Qui donc, Barbas ?
-Les machines
-Les machines ?
Écoutez, patron, les machines nous ont habitués à obtenir ce que nous voulons quand nous le voulons. Les hommes ne savent plus attendre.

contrastent avec les habitudes des ses visiteurs, accoutumés au rythme effréné du temps politique :

> Trabajaba a un ritmo sosegado, pero activo y regular. Víctor le observaba atentamente:
>
> -Usted nunca tuvo prisa, ¿no es cierto, señor Cayo?
>
> -¡To! ¿Y a cuento de qué iba a tener prisa[411]?

Mais à l'inverse, la temporalité propre à la société rurale, déliée du rythme qui régit la vie citadine, et reléguée à un temps figé, entraîne également un allongement du temps subjectif. Le rythme biologique et saisonnier n'est plus celui de la société dominante dès lors que celle-ci a quitté l'espace rural. Le décalage qui en découle aboutit pour les hommes des campagnes à la naissance d'un sentiment de détachement à l'égard du reste des hommes, d'isolement et d'ennui. Ceci transparaît dans le témoignage de Cayo :

> Al final de la calleja […] el muro ciego de una iglesia de traza reciente, cuya torre cobijaba un reloj con una sola manecilla. Víctor se fijo en él:
>
> -Ese reloj anda –dijo sorprendido.
>
> -A ver, yo le doy cuerda.
>
> -¿Para qué?
>
> El señor Cayo se encogió de hombros. Sonrió :
>
> -Llena –dijo[412]. »

Pour Cayo, le temps rural retrouve sa densité et sa synchronie vis-à-vis du reste de la société grâce à cette horloge qu'il prend soin de régler. Le sentiment de vide existentiel qui touche ces paysans solitaires est en partie comblé par la présence de l'horloge qui relie symboliquement les protagonistes au reste des hommes. Dans le roman de bernardo Atxaga, Obabakoak, On voit également à quel point l'horloge possède une fonction consolatrice, à travers la figure d'un

---

[411] Delibes, Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Destino, Barcelone, 2012, p. 104 :
« Il travaillait à un rythme tranquille mais actif et régulier. Victor le regardait attentivement :
-Vous n'avez jamais été pressé, n'est-ce pas, monsieur Cayo ?
-Oh là! Et pourquoi l'aurais-je été ? »

[412] Delibes, Ibid., p. 120 : « Au bout de la ruelle [...] le mur aveugle d'une église récemment construite, dont la tour abritait une horloge à une seule aiguille. Victor la regarda :
Cette horloge fonctionne, dit-il, surpris.
-Et pour cause, c'est moi qui la remonte.
-Pour quoi faire ?
Monsieur Cayo haussa les épaules. Il sourit :
-Ça comble le vide, dit-il. »

personnage de Villamediana dénommé Onofre, voisin du narrateur, avec lequel, malgré les réticences initiales de ce dernier, il finit par se lier d'amitié :

> La soledad en que vivía era atroz, y no llegué a darme del todo cuenta de ello hasta que en una ocasión le pedí un despertador. [...]
>
> -¡Pero, cómo! ¿No tienes despertador? -Me miró atónito, como si no diera crédito a lo que estaba oyendo.
>
> Le respondí que no. Que de verdad no tenía despertador.
>
> Entró en su casa pensativo, para volver enseguida con un aparato grande y de color plateado. Poniéndomelo en la mano, me dijo casi emocionado:
>
> -¡Amigo, cómprate un despertador! ¿No ves que hace mucha compañía [413]?

Dans ces deux exemples, l'horloge est l'objet qui concrétise l'idée d'une séparation entre le temps de la ville, synonyme de modernité et de cadence partagée, et le temps dépassé de l'espace rural, où les horloges témoignent de la solitude et du manque né de l'éloignement spatio-temporel des paysans. Mais les effets de la technicisation de la société, ainsi que de sa marchandisation, se reflètent surtout dans les romans de notre corpus à travers les représentations des territoires et des corps, dont les altérations conjointes seront autant de symptômes d'un état maladif du vivant.

c) L'altération physique engendrée par la modernité. L'emprise de la société de consommation sur les territoires et les corps

Le protagoniste du roman *En la orilla* s'interroge sur le devenir de son pays natal qu'à présent il reconnaît à peine. Cette région du Levant, connue sous le nom de *Huerta Levantina* était jadis une zone fertile dont l'appellation traduit encore la fonction horticole. Le roman rend compte des transformations qu'a subies ce territoire du point de vue de l'alimentation et des pratiques culinaires, car les ressources des paysans, autrefois issues de l'agriculture et de la

---

[413] Atxaga Bernardo, *Obabakoak*, ediciones B., Barcelona, 2005, p. 142-143 : « La solitude dans laquelle il vivait était effroyable, et je n'en pris pleinement conscience que le jour où je lui demandai un réveil. [...]
-Comment ça, tu n'as pas de réveil ? -Il me regarda avec étonnement, comme s'il avait du mal à croire ce qu'il entendait.
Je lui répondis que non. Qu'en effet je n'avais pas de réveil.
Il entra dans sa maison, pensif, puis revint aussitôt avec un grand appareil de couleur argentée. En le mettant dans ma main, il me dit, presque ému :
Mon garçon, achète-toi un réveil ! "Ça tient compagnie, tu sais ? »

chasse (p.47), sont désormais dépendantes de la production industrielle. Le narrateur décrit l'uniformisation et l'aseptisation induite par l'industrie agroalimentaire mondialisée, il met en question son statut de consommateur, un statut qui fait de lui, à son corps défendant, un acteur fondamental de cette économie mondialisée. C'est pourquoi il cherche à comprendre la nature et la provenance des aliments qu'il achète :

> -Cóctel exótico, decía la etiqueta- [...] y resulta que los cacahuetes eran de China, el maíz del Perú, [...] y sólo las almendras se suponía que eran españolas: un verdadero ciudadano del mundo, cosmopolita, el envasador de chucherías, que, según indicaban unas letritas minúsculas [...] es una empresa de aquí cerca, de Alcásser o de Picassent, un pueblo de la huerta, ahora no recuerdo cuál. Ex pueblos de huerta o pueblos de la ex huerta, que, en vez de judías, tomates y habas, producen envases de plástico para comercializar frutos cultivados y recolectados a diez o doce mil kilómetros de distancia. Barrios dormitorio de los polígonos industriales que los cercan. [...] El almacén envasador de frutos secos, situado en alguno de esos deprimentes polígonos, concentra energías extraídas de los cinco continentes [...]. En qué lugares han rebotado esos frutos antes de llegar al saquito de plástico, [...] y cuanto tiempo han tardado hasta llegar aquí [...]. Al empleado de la empresa envasadora que abre y cierra sus puertas en un no lugar que antes fue huerta, lo rodean sacos procedentes de otros no lugares situados en las cuatro esquinas del mundo [...][414].

L'emballage, dont le narrateur décortique les inscriptions à la loupe, acquiert une fonction métonymique, il sert ici de symbole pour illustrer l'aboutissement absurde de cette société qui naguère produisait les produits destinés à l'alimentation des populations locales et qui ne se charge plus désormais que de la mise sous plastique de fruits cultivés aux antipodes et importés depuis les quatre coins du globe. En jouant sur la taille des graphies, l'auteur traduit l'idée d'un rétrécissement de ces villages qui, ayant troqué leur fonction de producteur agricole contre celle

[414] Chirbes, Rafael, *En la orilla*, Anagrama, Madrid, 2013, p. 148-149 : « -Cocktail exotique, disait l'étiquette, [...] et il s'est avéré que les cacahuètes venaient de Chine, le maïs du Pérou, [...] et que seules les amandes étaient censées être espagnoles : un vrai citoyen du monde, cosmopolite, l'emballeur de bonbons, qui, à en croire les petites lettres toutes minuscules [...] est une entreprise des environs, d'Alcásser ou de Picassent, une ville de la huerta de Valence, je ne me souviens plus laquelle. D'anciennes villes de la Huerta ou des villages de l'ancienne Huerta qui, à la place des haricots, des tomates et des fèves, produisent des récipients en plastique pour commercialiser des fruits cultivés et récoltés à dix ou douze mille kilomètres de là. Des quartiers dortoirs et les zones industrielles qui les entourent. L'entrepôt de conditionnement des noix, situé dans une de ces zones industrielles déprimantes, concentre des énergies puisées dans les cinq continents [...]. Dans quels endroits ces fruits ont-ils rebondi avant d'atteindre le sac en plastique, [...] et combien de temps ont-ils mis pour arriver ici [...]. L'employé de l'entreprise d'emballage qui ouvre et ferme ses portes dans un non-lieu qui était autrefois un verger, est entouré de sacs provenant d'autres non-lieux situés aux quatre coins du monde [...]. »

d'usine d'emballage, disparaissent dans une économie globalisée, deviennent insignifiants à l'échelle mondiale et perdent leur âme en se prolongeant dans ces zones industrielles impersonnelles, réduisant leur existence à un toponyme à peine lisible pour le protagoniste. Les « non-lieux », espaces insipides et désolés, ont définitivement pris le dessus sur les lieux habités car c'est dans ces espaces intermédiaires invisibles, déshumanisés, éloignés des zones d'habitat, que s'articulent les rouages de la mondialisation dont l'employé anonyme et ses gestes machinaux, dépourvus de sens, semble être l'incarnation.

Le narrateur s'appuie ensuite sur un autre produit emblématique de cette région du Levant, le poisson, pour décrire l'évolution commerciale de cet objet de spéculation :

> [...] mirar con cuidado las minúsculas letras que anuncian la procedecia en el cartelito procurando que el cliente se entere lo menos posible, [...] Atlántico norte Atlántico sur Pacífico Ártico Chile Indonesia Perú Ecuador India; [...] santo Dios, las vueltas que han dado estas colas de merluza, estos rapecitos tiesos [...] esos -los que se supone capturados por aquí- los señalan con unos cartelones especiales- SALMONETES DE LA BAHÍA DE MISENT, GAMBA DE LA BAHÍA DE DENIA, o MERO DE LA BAHÍA DE ALICANTE-, y resulta que se pagan mucho más caros, así que, de repente, todo son bahías en cuyo seno pastan peces salvajes y a ti y a mí nos toca pagar más caro el pescado. Compra pescado con la garantía de que es nuestro, peces de nuestra comunidad. Eso dicen los anuncios institucionales de la tele, como si el pez tuviera su tarjeta sanitaria como nos obligan a tenerla a los bípedos, y pagara sus impuestos en la hacienda autonómica[415].

Esteban constate que le poisson local, censé être plus frais mais aussi plus accessible, devient paradoxalement un objet de luxe. Le traitement publicitaire de cette pêche régionale, dont les noms en majuscules contrastent avec les tous petits caractères réservés aux produits dont on cherche à dissimuler la provenance, suscite cependant la méfiance du narrateur qui y voit une

[415] *Ibid*., p. 151 : « regarder attentivement les minuscules lettres qui annoncent l'origine sur le petit panneau, en essayant de faire en sorte que le client en sache le moins possible, [...] Atlantique Nord Atlantique Sud Pacifique Sud Arctique Chili Indonésie Pérou Équateur Inde ; [...] Mon Dieu, combien de détours ont pris ces queues de merlu, ces petites lottes raidies [...]. Ceux-ci - ceux qui sont censés être pêchés dans les environs - sont signalés par des panneaux spéciaux - ROUGET DE LA BAIE DE MISENT, GAMBA DE LA BAIE DE DENIA, ou MÉROU DE LA BAIE D'ALICANTE - et il s'avère qu'ils sont beaucoup plus chers, alors tout à coup, on voit fleurir partout des baies au cœur desquelles paissent des poissons sauvages et vous et moi sommes contraints de payer plus cher pour le poisson. Achète du poisson avec la garantie qu'il s'agit du nôtre, du poisson de notre communauté. C'est ce que disent les publicités institutionnelles à la télévision, comme si les poissons avaient une carte sanitaire comme nous, bipèdes, sommes obligés d'en avoir une, et qu'ils payaient leurs impôts au trésor public régional. »

démarche destinée à lui faire accepter un surcoût injustifié, plutôt qu'une incitation à consommer le produit d'une pêche plus respectueuse de l'environnement. L'auteur oriente sa critique sur la question de la gestion commerciale de la pêche dans une Espagne qui ne cherche pas à mettre en œuvre une politique tarifaire favorable à l'industrie locale, qui permettrait de la préserver des effets de la pêche industrielle, de favoriser les producteurs locaux et de donner aux consommateurs modestes la possibilité de privilégier ces marchandises. Cependant, le récit n'entre pas dans des considérations sur les enjeux écologiques de la pêche industrielle, dont on connaît par ailleurs les ravages qu'elle inflige sur les écosystèmes marins. En revanche, le héros raille ensuite le discours hygiéniste qui promeut la consommation d'un autre produit national, l'huile d'olive, dont les vertus nutritionnelles garantiraient la conservation de la bonne santé des espagnols :

> En esas gotas doradas se concentra el sol del Mediterráneo, la salud, la vida. Desde hace unos años, vivimos todos de acuerdo en que está encerrada en cada gota de aceite una explosión saludable, esperanza de vida [...]. Son otras grasas las peligrosas: las margarinas, las grasas animales, mantequillas [...] y los aceites de girasol, de cacahuete, de palma, de maíz, o de soja [...][416].

Ce discours ambiant met en avant la supériorité de ce produit du patrimoine culinaire méditerranéen qu'est l'huile d'olive, en opposition aux graisses saturées qui caractériseraient l'alimentation venue d'outre atlantique. Le narrateur, qui se fait l'écho de cette rhétorique telle qu'il la reçoit à travers la télévision, décrit alors la décrépitude des corps atteints d'obésité morbide que son écran lui donne à voir dans le contexte de la crise économique, initiée en 2008 aux Etats-Unis : « *tipos al borde de perder trabajo y hogar o que ya los han perdido y forman parte del ejército de desahuciados, cuerpos que no pueden tomar asiento en el autobús porque sus nalgas no caben en el sillín y la barriga no encaja en el espacio que deja libre el respaldo de delante* […][417] ». Ainsi, la crise des *subprimes*, déclenchée par la faillite de la banque Lehman brothers, a conduit à la ruine et a plongé dans la misère une multitude d'emprunteurs modestes sur lesquels les banquiers s'étaient enrichis en faisant fi de toute prudence et en

[416] *Ibid*., p. 152-153 : « Ces gouttes dorées concentrent le soleil méditerranéen, la santé, la vie. Depuis quelques années, nous sommes tous d'accord pour dire que chaque goutte d'huile renferme une explosion salutaire, espérance de vie [...]. Les graisses dangereuses ce sont les autres : margarines, graisses animales, beurres [...] et les huiles de tournesol, d'arachide, de palme, de maïs ou de soja. »

[417] *Ibid*., p. 153 : « des types sur le point de perdre leur emploi et leur maison ou qui les ont déjà perdus et qui font partie de l'armée des expulsés, des corps qui ne peuvent pas prendre place dans le bus parce que leurs fesses ne rentrent pas dans l'assise et leur ventre ne rentre pas dans l'espace laissé libre par le dossier du siège situé devant eux […]. »

contournant les mécanismes de réglementation financière. L'onde de choc de cette crise a entraîné dans son sillage la plupart des pays du monde occidental, et tout particulièrement l'Espagne où les conséquences de la crise ont été plus fortes qu'ailleurs en Europe en raison de la fragilité de son économie, alors fondée sur une bulle immobilière imparable car encouragée par un système politique rongé par la corruption. Le romancier, pour mieux montrer l'équivalence de fait entre la situation des citoyens américains et espagnols, frappés tous deux par cette crise, juxtapose ironiquement dans son récit ce discours sur la soi-disant supériorité de l'alimentation méditerranéenne qui préserve la santé des Espagnols, et le tableau d'une population réduite à la pauvreté en raison de pratiques frauduleuses de la part des banquiers et de procédés mensongers communs aux deux nations.

Dans le roman de Chirbes, le thème de la globalisation concerne donc la question marchande, à travers l'explosion des échanges commerciaux survenue avec la mondialisation économique et illustrée par la crise mondiale survenue en 2008. Mais elle concerne également la question de l'uniformisation biologique, à travers le problème de la perte de biodiversité, qui apparaît dans les propos du personnage de Liliana. L'assistante de vie d'Esteban s'exprime ainsi lorsqu'elle compare la variété des espèces de pommes de terre disponibles en Espagne et en Colombie, son pays d'origine :

> ¿cuántas variedades de papas tiene para elegir ?, rojas y blancas, ya está, o nuevas y viejas, nada más, allá tiene usted un muestrario de variedades en cualquier puestecito callejero, y cada una es más apropiada, más conveniente, para una receta o para la otra [...]. No digo yo que su país no sea tranquilo, que lo es, aunque cada vez menos, pero también es aburrido, tienen poco color las cosas, poca variedad, y la gente, no está mal la gente, aunque no toda es buena, nos llaman negros a los colombianos aunque no lo seamos[418].

La standardisation des produits alimentaires semble aller de pair avec l'uniformisation sociale que déplore Liliana, pour qui la société espagnole manque d'ouverture à l'égard de ce qu'elle perçoit comme différent et qu'elle classifie comme tel, dans une simplification réductrice.

[418] *Ibid*., p. 84-85 : « Entre combien de variétés de pommes de terre avez-vous le choix, la rouge et la blanche, c'est tout, ou la nouvelle et la vieille, pas plus, là-bas vous trouvez toute une gamme de variétés sur n'importe quel étal de rue, et chacune est plus appropriée, plus adaptée, pour telle ou telle recette [...]. Je ne dis pas que votre pays n'est pas paisible, il l'est, bien que de moins en moins, mais il est aussi ennuyeux, les choses ont peu de couleur, peu de variété, et les gens, les gens ne sont pas mauvais, bien qu'ils ne soient pas tous bons, ils nous traitent de noirs, nous les Colombiens, alors que nous ne le sommes pas. »

Pommes de terre rouges ou blanches, individus noirs ou blancs, ce regard qui annule la richesse des nuances entraîne, comme le suggèrent ses paroles, une forme de xénophobie sociale, dont cette femme colombienne perçoit les signes.

De la même manière, le regard du narrateur s'attarde sur le commerce de la viande et distingue, au-delà de l'apparence aseptisée des aliments issus de l'élevage industriel, l'existence d'une anesthésie collective, d'un émoussement de la sensibilité humaine opéré sciemment par les acteurs de la société de consommation :

> […] en remotas naves industriales los obreros matan y despellejan y descuartizan y tazan y envasan los animales que consumimos una vez convertidos en objetos aceptablemente asépticos [...] gracias a esas sustancias que les echan para que la carne no se oscurezca y resulte atractiva a la vista [...]. En la sección carnicería del híper no acaban de desaparecer del todo los rastros de sangre, los detectamos pero los obviamos. Nos esforzamos en no descifrar sus signos, para que el cadáver despiezado no nos impresione, como no nos impresionan los que vemos en la televisión, los tipos despatarrados en alguna avenida polvorienta con fondo de palmeras[419].

Le parallélisme, qui peut sembler abusif au premier abord, entre les cadavres d'animaux et ceux des victimes de la guerre, souligne pourtant la similitude entre ces mécanismes qui aboutissent tous deux à une forme d'acceptation de la violence. L'industrie alimentaire met en œuvre un système destiné à cacher au consommateur la réalité cruelle logée dans chaque morceau de viande, la télévision, quant à elle, nous montre une violence face à laquelle nous avons appris à mettre systématiquement un filtre pour tempérer la vision des cruautés que l'homme inflige à ses semblables. L'image répétée de la mort, visible dans ces scènes de guerre télévisée, contribue à émousser l'empathie du téléspectateur qui par un reflexe auto-protecteur, procède à une mise à distance de cette violence insupportable, de la même manière que le consommateur éloigne de lui la conscience du sacrifice animal au moment d'acheter son beefsteak. La conscience anesthésiée laisse la place au geste automatique, celui de l'employé des abattoirs qui agit de façon mécanique, à la chaîne, comme le suggère le « y » anaphorique (« *matan y despallaejan y descuartiza y tazan y envasan* »). Les hommes ont ainsi intégré cette violence,

[419] *Ibid*., p. 81 : « Dans de lointains entrepôts industriels, des travailleurs tuent, dépècent, découpent, charcutent et emballent les animaux que nous consommons une fois qu'ils ont été transformés en objets raisonnablement aseptiques [...] grâce à ces substances qu'ils y mettent pour que la viande ne noircisse pas et soit attirante à l'œil [...]. Dans le rayon boucherie de l'hypermarché, les traces de sang n'ont pas tout à fait disparu, nous les détectons mais nous les ignorons. Nous nous efforçons de ne pas déchiffrer leurs signes, afin de ne pas être impressionnés par le cadavre découpé, tout comme nous ne sommes pas impressionnés par ceux que nous voyons à la télévision, des types étendus sur une avenue poussiéreuse avec des palmiers en arrière-plan. »

constitutive d'une société qui s'épanouit dans un élan de dévoration permanente. Ainsi, l'auteur fait dire à Esteban:

> Los vivos se nutren y engordan a costa de los muertos. Es la esencia de la naturaleza. [...] Pero no hace falta irse a la naturaleza, las góndolas […] de los supermercados son deprimentes cementerios: paletas de cordero muerto, huesos y chuletones de buey apuntillado, vísceras de vaca sacrificada, cintas de lomo de cerdo electrocutado, empaquetados en contenedores fabricados con los restos de árboles abatidos[420].

Les adjectifs, « *muerto, apuntillado, sacrificada, electrocutado, empaquetados, abatidos* », qui remplacent les infinitifs de la précédente citation, décrivent cette fois le résultat de ces actions, l'aboutissement des mécanismes mis en place dans les abattoirs où les animaux (et les arbres, abattus eux-aussi) font figure de victimes face à une humanité irrémédiablement souveraine dans sa puissance prédatrice. L'écriture de Chirbes démontre les mécanismes de cette société de consommation, rongée par l'égoïsme et la corruption, où seul compte l'intérêt des plus forts. L'auteur soulève les hypocrisies d'un discours visant à dissimuler les exactions, les corruptions et les abus, à entretenir un statu quo et à endormir les consciences. Mais il ne se veut aucunement prosélyte, il n'y a pas chez Chirbes de posture militante, ni de critique écologique appelant à considérer une alternative à ce système, juste un constat résigné de l'état de désintégration dans lequel est plongée la société Espagnole telle qu'elle à évolué depuis la crise rurale jusqu'à la crise économique de 2009. Le thème de la prédation, comme enjeu surplombant du récit, met alors en question les rapports entre les êtres vivants. L'auteur dissèque, sous l'angle de la domination et de la dévoration mutuelle, la question des relations que l'homme entretient avec les bêtes (de l'animal de compagnie à la proie que traque le chasseur), et celle des rapports qu'entretiennent entre eux les animaux humains.

[420] *Ibid*., p. 147 : « Les vivants se nourrissent et engraissent aux dépens des morts. C'est l'essence même de la nature. Mais il n'est pas nécessaire d'aller dans la nature, les rayons des supermarchés [...] sont des cimetières déprimants : épaules d'agneau mort, os et côtelettes de bœufs achevés au pistolet à bétail, entrailles de vaches sacrifiées, lanières d'échine de porc électrocuté, emballées dans des barquettes fabriquées à partir de restes d'arbres abattus. »

d) L'homme, l'animal le plus fragile et le plus cruel de la création

La question anthropologique habite cette littérature où s'écrit la faillite sociale de l'Espagne. Ainsi, la vision de l'homme que nous offre le roman de Chirbes est celle d'une créature fragile et souffrante, qui cherche à nier son appartenance au règne animal par le biais de l'artifice et du mensonge. L'homme, nous dit Chirbes, se protège du sentiment douloureux de sa finitude -mais aussi de toute la mauvaise conscience que son statut de prédateur suprême peut engendrer- en s'extrayant de la nature et en se réfugiant dans l'artifice (p. 76-77). La voix du narrateur revient de façon récurrente sur l'existence d'une parenté entre l'homme et l'animal et sur ce que révèle l'évolution de leurs rapports en insistant sur les similitudes entre la condition humaine et la condition animale. Avec le thème de la chasse, qui cristallise les enjeux autour de ces relations homme-animal, Chirbes établit une représentation métaphorique de la condition humaine et de l'histoire de l'Espagne depuis la guerre jusqu'à ce début de XXIe siècle. On voit cela dans le passage suivant :

> -Mi padre ha odiado la caza, es comprensible después de lo que tuvo que ver en la guerra, pero mi tío Ramón y mi abuelo han cazado para comer. –A mi abuelo lo acabaron cazando (un tiro en la nuca), pero ésa fue una caza infructuosa y cruel, aún no hablábamos de esas cosas, ni siquiera las sabíamos, yo creía que mi abuelo había muerto en un accidente-[421].

Ainsi, à chaque époque correspond un rapport spécifique à la chasse : pour l'oncle d'Esteban, elle était synonyme de survie dans l'Espagne misérable d'après guerre. Au contraire, le père d'Esteban rejetait la pratique de la chasse parce qu'elle lui évoquait la cruauté d'une guerre vécue comme une chasse à l'homme, dont son père fut victime. Le narrateur, qui pratique la chasse depuis l'enfance, lorsqu'il y fut initié par son bien aimé oncle Ramón, tisse une critique des postures éthiques autour de l'art cynégétique. Les scènes de chasse servent ainsi de focalisation pour comparer, d'un point de vue moral, la posture d'Esteban et celle du personnage de Francisco Marsal, l'ami d'enfance, devenu ennemi intime du narrateur. Francisco déclare à son tour :

---

[421] *Ibid*., p. 75 : « -Mon père détestait la chasse, c'est compréhensible après ce qu'il a dû faire pendant la guerre, mais mon oncle Ramón et mon grand-père chassaient pour se nourrir. -Mon grand-père a fini par être chassé (une balle derrière la tête), mais c'était une chasse stérile et cruelle, nous ne parlions pas encore de ces choses-là, nous n'en avions même pas connaissance, je croyais que mon grand-père était mort dans un accident. »

> -No sé cómo podéis pegarle un tiro a un animal inofensivo. [...] Digo que Dios no le otorga a nadie el derecho de hacer sufrir a una de sus criaturas, ni a la más insignificante –insitía Francisco, más místico que antropólogo. Más que en la muta, creía en un plácido círculo familiar originario[422].

Ainsi Francisco, en dépit de ce discours non-violent, est le fils d'un certain Gregorio Marsal, un prédateur du genre humain, qui a construit sa fortune sur les cadavres des victimes de la guerre civile, comme le montre l'histoire de la réussite économique de la famille Marsal, où le père Gregorio est présenté comme un véritable chef de meute, criminel sans scrupules :

> En su casa, con la tienda de tejidos, el ultramarinos (luego, con la llegada del turismo, fue una cadena de supermercados), las plantaciones de naranjos y viñedos de moscatel y, sobre todo, con el carnet de falangista de su padre que le abría tantas puertas a la familia [...], podían permitirse el lujo de comprar proteínas que se servían en la mesa en vez de tener que salir a cazarlas. Si para algo sirve el dinero, es para comprarles la inocencia a tus descendientes. [...] Te saca del reino animal y te mete en el reino moral. Te humaniza. Gracias a él, al dinero, se habían difuminado en la desmemoria de los Marsal las batidas de maquis en la montaña, en el pantano: los meses en que su padre ponía el reluciente hispana al servicio del grupo (eso sí que era una muta, pervivencia de la jauría originaria) [...] para hacer de chófer de las patrullas de falangistas que se movían por todas partes. [...] Coche de carniceros, husmeo de carroña. Esas correrías […] eran calculado peaje para seguir creciendo, ritos de paso, etapas en el proceso de formación de las nuevas generaciones empresariales [...] [423].

La famille Marsal, pour qui la guerre a été synonyme d'enrichissement personnel, n'avait certes pas besoin de recourir à la chasse pour s'alimenter en chair animale. En revanche, la cruauté du

---

[422] *Ibid*., p. 74-75 et 78 : « "Je ne sais pas comment vous pouvez tirer sur un animal inoffensif. 78 : "Je dis que Dieu ne donne à personne le droit de faire souffrir une de ses créatures, même la plus insignifiante", insistait Francisco, plus mystique qu'anthropologue. Davantage que dans la meute, il croyait en un cercle familial originel placide. »

[423] *Ibid*., p. 79-80 : « Chez eux, avec l'atelier de confection, l'épicerie (plus tard, avec l'arrivée du tourisme, elle se transforma en une chaîne de supermarchés), les orangeraies et les vignobles de muscat et, surtout, avec la carte de Falangiste de son père qui ouvrait tant de portes à la famille [...], ils pouvaient se permettre d'acheter des protéines qui étaient servies à table au lieu de devoir aller les chasser. Si l'argent sert à quelque chose, c'est à acheter l'innocence de tes descendants. Il te fait sortir du royaume animal et entrer dans le domaine moral. Il t'humanise. Grâce à lui, grâce à l'argent, les souvenirs des raids contre les maquisards dans les montagnes, dans le marais, s'étaient effacés de la mémoire de la famille Marsal : les mois où leur père mettait sa rutilante Hispana au service du groupe (eux formaient vraiment une harde, une survivance de la meute originelle) [...] pour servir de chauffeur aux patrouilles de Falangistes qui se déplaçaient partout. [...] Voiture de bouchers, reniflant les charognes. Ces raids [...] étaient des péages calculés pour continuer à croître, des rites de passage, des étapes dans le processus de formation des nouvelles générations d'entrepreneurs [...]. »

père est ici mise à jour lorsque le narrateur explique que Gregorio Marsal s'adonnait à la chasse à l'homme en compagnie de ses acolytes phalangistes, qui formaient à ses côtés une véritable meute destinée à traquer les opposants au franquisme. L'équivalence entre la traque des maquisards et la pratique cynégétique est reprise ensuite pour monter la perversité d'une société qui acceptait alors ouvertement la déshumanisation voulue par la dictature, une société où la majorité des individus étaient prêts à réduire les hommes au statut de bêtes, et à les convertir, une fois morts, en trophées de chasse :

> Cuando capturaban a uno de los evadidos, los guardiaciviles exhibían su cadáver paseándolo en carro o en la caja de alguna camioneta por las calles del pueblo. Los vecinos se sentían orgullosos de fotografiarse de pie detrás de los cuerpos putrefactos. Alguien tiene que tener esas fotos, idénticas a las que se hacen los cazadores cuando concluye una batida de jabalíes[424].

Mais cette apparente supériorité de l'homme naît paradoxalement d'une faiblesse, d'une faille, le narrateur explique que tout homme est en réalité une créature d'une grande fragilité « *el animal humano es el ser menos protegido de la cración* (p. 43) », « *los seres humanos salimos a nuestro medio aquejados por minusvalías* (p. 328 .) » dont la seule possibilité de survie réside dans le développement de son intelligence à travers la création de l'artifice, du mensonge, du leurre : « *Nuestros tatarabuelos […] no corrían ni saltaban como sus presas, no estaban capacitados para abalanzarse sobre un ciervo y clavarle sus colmillos en la yugular. A cambio, llevaban dentro el mal: invetaron trampas, artilugios. Las que yo aún uso para cazar y pescar* (p. 76-77).» La chasse acquiert ainsi pour le protagoniste une dimension éthique, héritée de ses expériences partagées auprès de son oncle lorsque celui-ci l'emmenait avec lui dans les marécages et lui transmettait son art et sa sagesse :

> […] el pescador que fracasa al poner el cebo es porque desconoce el modo como piensan los peces, un pescador, un cazador, tienen que convertirse ellos mismos en la pieza que capturan, pensar como ellas. Por eso el verdadero cazador, el pescador

[424] *Ibid*., p. 98 : « Lorsqu'un des évadés était capturé, les gardes civils exhibaient son cadavre en le promenant dans les rues du village dans un chariot ou à l'arrière d'un pick-up. Les villageois étaient fiers d'être photographiés debout derrière les cadavres en décomposition ; quelqu'un doit avoir ces photos, identiques à celles que prennent les chasseurs à la fin d'une battue au sanglier. »

> de verdad, se enamora de su víctima: se está cazando a sí mismo. Y siente piedad por ella, por él[425].

La conscience du chasseur prend en considération le vivant dans sa globalité car le bon chasseur sait que la proie fait partie du même univers que son prédateur. La finalité de la chasse, qui débouche sur la mort de la victime, s'élève au-delà de la cruauté à partir du moment où l'échange entre proie et prédateur est le fondement d'une expérience commune où l'homme renonce à sa position surplombante de créature supérieure. Malgré l'asymétrie apparente qui caractérise la relation entre proie et prédateur, la chasse consiste en un don. La proie doit être conçue comme un objet d'amour dans la mesure où elle offre son énergie vitale à l'animal humain. L'animal, créature vulnérable, s'offre à une autre créature, tout aussi vulnérable, malgré son apparente supériorité. Selon la vision de Chirbes, le chasseur doit comprendre la nature de sa proie et le sens de ce don pour attirer à lui l'animal, comme si la capture découlait d'un consentement de la part de la proie. La chasse est un art, et c'est comme tel que le vit Esteban, aussi le mensonge et l'illusion sont constitutifs de cette pratique qui se définit également par cette dimension esthétique et éthique. L'homme qui donne la mort à l'animal préfigure sa propre destinée, et plus encore dans le cas d'Esteban qui suggère à plusieurs reprises dans le roman ses desseins suicidaires. La mort des animaux qu'il capture le renvoie ainsi inévitablement au souvenir des proches qu'il a vu mourir et dont les agonies sont pour lui comparables :

> […] he visto morir a mi madre, a mis tíos maternos, al tío Ramón, a mi hermano Germán, indefensas liebres temblorosas en su cama, los he visto boquear y agitarse igual que he visto hacerlo a los perros que se me han muerto, el mismo raleo, la misma respiración entrecortada y sibilante.[426]

La fin de la nature annonce donc la fin de l'homme, l'écriture de Rafael Chirbes retranscrit de façon crue cette déréliction qui touche l'humanité, victime d'elle-même, ruinée par ses excès et son manque de considération pour la vie de toutes les créatures qui partagent une temporalité

---

[425] *Ibid*., p. 51 : « le pêcheur qui ne met pas le bon appât a échoué parce qu'il ne sait pas comment pensent les poissons, un pêcheur, un chasseur, doit devenir lui-même comme la prise qu'il capture, penser comme elle. C'est pourquoi le vrai chasseur, le vrai pêcheur, tombe amoureux de sa victime : il se chasse lui-même. Et il éprouve de la pitié pour elle, pour lui. »

[426] *Ibid*., p. 75 : J'ai vu mourir ma mère, mes oncles maternels, mon oncle Ramón, mon frère Germán, lièvres sans défense et tremblants dans leur lit, je les ai vus haleter et s'agiter comme je l'ai vu faire chez mes chiens lorsqu'ils sont morts, le même râle, le même souffle entrecoupé, la même respiration sifflante.

commune sur la planète. En ceci, on peut voir dans l'œuvre de cet écrivain une pensée écologique et philosophique : Chirbes annonce la mort de la société espagnole au sein d'un univers mondialisé où règne la lutte entre les créatures, il appelle également à une prise de conscience qui passe par la récupération d'un langage honnête, qui ne maquille pas le réel au profit du marché. L'auteur prône ainsi une révolution du langage et une réappropriation par l'homme de son statut animal au sens noble, comme créature issue de la nature, pour mettre fin à cette dynamique mortifère, briser un cycle fatal dont l'homme doit s'extraire s'il veut pouvoir survivre.

4) L'engagement écologique d'un écrivain à succès, le romancier Alberto Vázquez Figueroa.

Introduction : Alberto Vázquez Figueroa, un écrivain écologiste?

Afin de dresser l'ébauche d'une généalogie de la littérature écologique espagnole, il nous a semblé pertinent d'étendre notre champ d'étude au domaine de la littérature de masse à travers les livres d'un auteur à succès en la personne d'Alberto Vázquez Figueroa. Mais, quel est véritablement le statut de l'écologie dans l'œuvre de cet auteur de best-sellers espagnol que le grand public associe spontanément à l'écologie, de par ses affinités avec les questions environnementales, qui reviennent dans nombre de ses œuvres ? La production littéraire d'Alberto Vázquez Figueroa est pléthorique. Né en 1936 à Lanzarote (îles Canaries), cet auteur est de fait devenu l'un des écrivains de langue espagnole les plus prolifiques et les plus vendus au monde. Au sein de la centaine de romans écrits par cet auteur à succès, la question de l'écologique, dans sa dimension scientifique et politique, apparaît de manière récurrente, soit en tant que thème central du récit, soit de manière ponctuelle, au détour d'un dialogue. Les questions environnementales abordées par Vázquez Figueroa couvrent des champs très variés : l'écologie marine, la destruction de la forêt amazonienne, la désertification et le problème de l'accès à l'eau potable, l'exploitation pétrolière et ses conséquences sur l'environnement, le pillage des ressources naturelles en Afrique, les énergies renouvelables, la pollution électronique, etc… Ainsi, dans les années 1980, des romans comme par exemple *Tierra virgen. La destrucción del Amazonas* et *Marea negra* (tous deux publiés en 1987) évoquent les destructions environnementales provoquées par l'exploitation du pétrole et des ressources

forestières en Amérique du sud. De manière générale, le discours sur la nature que nous offre cet écrivain se présente davantage comme une dénonciation des pratiques abusives liées à l'exploitation des ressources naturelles plutôt que comme une représentation du rapport intime du sujet avec son environnement naturel, propre à la littérature de l'exode rural, dont Vázquez Figueroa se distingue également par le fait qu'aux territoires péninsulaires il privilégie la scène internationale. Les héros de ses livres, des romans d'aventure essentiellement, mènent le lecteur sur tous les continents, en Afrique surtout, en Amérique également et, plus rarement, en Europe. Toutefois, certains récits se déroulent en Espagne ou aux îles Canaries, dont est originaire l'auteur. Ainsi, les premiers chapitres du roman *Océano*, publié en 1984, ont pour toile de fond Lanzarote. Par ailleurs, *Garoé*, un roman historique publié en 2010, fait le récit de la colonisation de l'île de El Hierro par les Espagnols[427]. Ce roman tire son nom d'un arbre, le Garoé donc, dont se servaient les habitants de l'île pour s'approvisionner en eau potable. On trouve dans ce livre un discours critique envers les colons espagnols qui, persuadés de la supériorité de leur civilisation, se montrent méprisants à l'égard de la culture écologique et de la sagesse des autochtones dont le rapport à la nature, (que l'auteur décrit p. 137-145) est le reflet inverse de la violence destructrice des envahisseurs. Cette critique se manifeste à travers les propos du héros du récit, Gonzálo Baeza, qui se montre lucide vis-à-vis envers les colons qu'il a sous ses ordres, en affirmant :

> Y avanzaríamos más si no fuéramos tan pretenciosos al despreciar todo aquello que no es nuestro; los isleños conocen maravillosos secretos de la naturaleza que nos facilitarían la vida, pero nos negamos a aceptarlo alegando que son « cosas de salvajes [428].

La critique des comportements antiécologiques vise de manière plus large l'ensemble des êtres humains, dont l'impact sur la nature est généralement synonyme de destruction, comme le souligne plus loin le héros au cours d'un dialogue avec l'un de ses compatriotes, le personnage de Monseñor Cazorla, un prélat originaire d'Aragon :

> Todo ser humano es un potencial cataclismo tanto para otros seres humanos como para la naturaleza debido a su ilimitada capacidad de provocar daño incluso cuando no tiene intención de causarlo. El resto de los seres vivientes puede influir de

[427] Vázquez Figueroa Alberto, *Garoé*, Planeta, booket, Madrid, 2010.
[428] *Ibid*., p. 77 : « Et nous progresserions davantage si nous n'étions pas prétentieux et méprisants envers de tout ce qui n'est pas à nous ; les insulaires connaissent de merveilleux secrets de la nature qui nous faciliteraient la vie, mais nous refusons de le reconnaître sous prétexte que ce sont des "choses de sauvages". »

> forma más o menos intensa en su entorno, pero como los hombres hemos tenido la habilidad de adaptarnos de igual modo a los desiertos que a los hielos y a las selvas que a los mares, nuestra capacidad destructiva no conoce fronteras[429].

On voit dans ces propos, anachroniques au regard de la période que recouvre le récit, que l'auteur n'hésite pas à plaquer un constat actuel et une critique contemporaine de l'impact global de l'homme sur la nature, lié à la mondialisation, à une époque où cette idée n'était pas encore en mesure d'être formulée de cette façon. Ainsi l'écrivain, passant outre la cohérence narrative, n'hésite pas à mettre en avant la nécessité d'alerter le public sur les ravages environnementaux provoqué par les activités humaines.

De manière générale, les romans dont la trame se déroule en Espagne péninsulaire sont assez peu nombreux au sein de la production de Vázquez Figueroa. C'est le cas par exemple de *Vivos y muertos*, écrit en 2009, qui traite de la corruption politique liée à la construction d'un réseau de trains à grande vitesse, ou plus récemment, de *Los bisontes de Altamira,* publié en 2019, un roman « préhistorique » dont le héros est l'un des auteurs des fresques présentes dans la grotte du même nom. L'écrivain s'est surtout intéressé au contexte espagnol contemporain à travers la question de l'eau, car il est l'inventeur d'une technologie visant à transformer l'eau de mer en eau potable de façon simple et économique. C'est là un projet dans lequel l'écrivain s'est engagé personnellement et financièrement mais qui s'est soldé par un relatif échec. A ce sujet, l'écrivain, qui fait œuvre d'ingénieur, a publié en 1995, deux ouvrages: une autobiographie intitulée *El agua prometida,* et un roman qui lui fait écho, *La ordalía del veneno,* où l'auteur met en scène cette mésaventure personnelle à travers la figure d'un universitaire à la retraite. Le héros de ce roman, dont l'« invention révolutionnaire [430]» aurait dû permettre de résoudre définitivement le problème du manque d'eau en Espagne (et dans le monde), se voit confronté à des politiciens corrompus qui parviendront à faire échouer son projet : mettre en place une technique nouvelle et peu couteuse de dessalage de l'eau de mer grâce au système d'osmose inverse dont Vázquez Figueroa se revendique l'inventeur. Nous reviendrons de façon détaillée sur le récit journalistique de cet épisode au chapitre suivant.

---

[429] *Ibid*., p. 114: « Chaque être humain est un cataclysme potentiel, tant pour les autres êtres humains que pour la nature, en raison de sa capacité illimitée à causer des dommages, même s'il n'en a pas l'intention. Tous les autres êtres vivants peuvent influencer leur environnement dans une mesure plus ou moins grande, mais comme nous, les humains, avons eu la capacité de nous adapter aux déserts comme aux glaces, aux forêts comme aux mers, notre capacité de destruction ne connaît pas de limites. »

[430] *Voces del planeta*, Pedro Pozas Terrados, Aebius, Madrid, 2009, p. 80-84.

Enfin, l'engagement écologique et le sens du marketing de l'auteur se manifestent aussi dans le choix de supports nouveaux, destinés à permettre des économies de papier tout en assurant un surcroît de publicité « verte » à ces romans. Ainsi, cet auteur a été le premier à lancer sur le marché espagnol un livre électronique en accès libre (il s'agit du roman *Por Mil millones de dólares*, publié au format papier en 2007, et téléchargeable gratuitement sur internet[431]). De plus, dans un souci d'économie de papier, il a également proposé un nouveau format de livre, imprimé à l'horizontale (qui s'ouvre donc à la manière d'un ordinateur portable), et dont le roman *El mar en llamas*, publié en 2011, constitue la première illustration. De fait, à partir des années 2000, les thèmes que met en lumière Vázquez Figueroa font de plus en plus souvent écho à l'actualité environnementale : *El mar en llamas* (publié en 2011) évoque ainsi les dangers liés aux forages pétroliers dans les fonds marins, consécutivement à l'incendie de la plateforme pétrolière Deepwater Horizon dans le Golfe du Mexique, en 2010. De même, son dernier roman en date, publié en octobre 2019, *Año de fuegos*, a pour héroïne une femme médecin chilienne qui vient en aide aux victimes de la pollution chimique générée par les déchets électroniques dont les pays riches se débarrassent en les exportant dans des pays du sud, notamment en Amérique centrale, où se déroule l'action du roman. Ce roman évoque également le problème ultracontemporain des méga-incendies qui accélèrent la destruction de l'Amazonie. Par ailleurs, la portée universelle de l'écriture de Vazquez Figueroa se manifeste dans l'amplitude des décors romanesques et la multiplicité des lieux de l'action, ce qui peut créer chez le lecteur une impression de flou géographique et d'abolition du cadre spatio-temporel caractéristique de ce type de récit.

Aucun de ses romans dont le thème principal est d'ordre environnemental ne se déroule en un lieu unique et, même si le territoire espagnol est un espace récurrent dans ces scénarii romanesques, il n'est aucunement le point central de l'action, dont la localisation n'apparaît pas de façon clairement définie d'emblée, mais se précise souvent bien plus loin dans le récit, parfois bien après que l'action a été enclenchée. Ainsi l'ancrage territorial, que l'on rencontre de manière plus ou moins systématique chez les auteurs de notre corpus, n'existe pas ici. Par ailleurs, l'auteur privilégie souvent des thématiques liées à l'actualité : la dénonciation de la corruption qui gangrène la sphère industrielle et politique au niveau mondial est une constante

[431] https://elpais.com/tecnologia/2007/07/18/actualidad/1184747284_850215.html: "Vázquez-Figueroa cuelga gratis en la Red su última novela. El escritor canario afirma que no se ha vuelto loco y que sólo pretende llegar al gran público con "Por mil millones de dólares"": "La intención de Vázquez-Figueroa es llegar al mayor número de lectores con una novela que cuenta "las oscuras maquinaciones de las grandes compañías americanas" que forzaron una guerra en Irak "que produce miles de millones de beneficios a empresas directamente ligadas a los más altos cargos de la administración republicana"."

dans le discours romanesque de cet écrivain. De fait, dans la plupart de ses ouvrages, les personnages agissent avant tout comme des révélateurs qui mettent en lumière les méfaits d'hommes puissants et dévoilent les systèmes frauduleux grâce auxquels ceux-ci assurent leur maintien au pouvoir, usant là d'un levier romanesque traditionnel mais adapté au temps présent. Ses héros combattent donc ceux qui s'enrichissent de manière illicite et dont les mensonges et les actions condamnables portent atteinte au reste de l'humanité et nuisent à la planète. Le personnage de fiction est ainsi conçu, selon les propres termes de l'écrivain, comme un « véhicule » destiné en priorité à diffuser un message précis dont la portée se veut universelle, un message qui se superpose aux ressorts narratifs et qui concerne parfois des aspects très techniques (comme par exemple le fonctionnement des plateformes de dessalage ou celui des parcs éoliens). Ainsi, les héros de Vázquez Figueroa deviennent les porte-voix d'une critique globale de l'action destructrice de l'homme. A travers ses romans, l'auteur s'adresse aux masses dans le but de promouvoir une certaine vision de l'écologie mais, dans le même temps, il offre un récit qui prétend se substituer au discours scientifique ou qui, en tout cas, en propose une version fictionnelle où se développe le point de vue subjectif, partial et militant de l'auteur, par le biais du modèle narratif qu'offre le roman populaire. Mais cette primauté du message sur la narration tend à appauvrir la qualité littéraire de ces romans où la construction de personnages conçus avant tout pour communiquer un message se fait souvent au détriment de leur complexité psychologique, de leur crédibilité fictionnelle et de leur qualité esthétique.

La question se pose alors de savoir dans quelle mesure le format du best-seller favorise ou au contraire dessert le propos de l'auteur. La spécificité de ce format du roman d'aventures permet-elle, dans le cas présent, d'incarner et de transmettre une vérité universelle permettant de prendre conscience des enjeux complexes liés aux problèmes environnementaux actuels et de mieux les comprendre ou bien, au contraire, la représentation de personnages conçus avant tout pour incarner un message écologique ne tend-elle pas à susciter chez les lecteurs un certain rejet ? Car, là où le personnage de fiction devient avant tout le héraut d'une critique mondialisée de l'action destructrice de l'homme, et là où l'imagination et la création littéraire se mettent au service d'un discours quasi publicitaire visant à promouvoir des méthodes industrielles innovantes dont l'auteur se fait le chantre, le récit perd de sa crédibilité, le narrateur semble sortir de son rôle, et le lecteur sera de fait tenté de mettre en doute ses propos. En effet, les innovations scientifiques, présentées comme révolutionnaires, destinées à pallier les dégradations environnementales, constituent en fait des solutions industrielles discutables, présentées de manière incomplète à travers la fiction littéraire, quand bien même elles se fondent sur des critères scientifiques recevables. Ainsi, au bout du compte, le lecteur perçoit

dans le discours écologique du romancier Alberto Vázquez Figueroa l'idée d'une utilisation commerciale de l'étiquette écologique, comme nous allons le voir à présent.

a) Les paradoxes d'un discours écologique anti-éolien : analyse du best-seller *Vivir del viento*

Pour tenter de répondre à cette question, nous prendrons l'exemple d'un ouvrage que l'on peut qualifier de roman engagé, *Vivir del viento* (2003), à travers lequel l'auteur prétend démontrer les défaillances et la dangerosité de l'industrie éolienne. L'exploitation de l'énergie produite par le vent concerne tout particulièrement la péninsule ibérique, qui vit en effet fleurir sur son sol au début des années 2000 des myriades d'éoliennes, largement subventionnées par la communauté européenne et présentées alors comme une solution face à la crise énergétique et environnementale, mais qui furent néanmoins décriées par une partie des écologistes[432]. *Vivir del viento*, dont le titre, en écho à l'expression *Vivir del cuento* (vivre aux crochets des autres), annonce déjà la teneur critique, fut publié en 2003, au moment où cette industrie était en plein essor en Espagne : entre les années 2000 et 2010, la part de la production électrique fournie par l'éolien y fut pratiquement multipliée par dix. Cette intensification spectaculaire et sans précédent en Europe des implantations de parcs éoliens fait aujourd'hui de l'Espagne le troisième producteur d'énergie éolienne au niveau européen et le sixième à l'échelle mondiale[433].

Le roman *Vivir del viento* débute ainsi par une scène dont l'action pourrait vraisemblablement se dérouler dans la péninsule ibérique, bien qu'elle plonge d'entrée de jeu son lecteur dans une atmosphère qui évoque surtout les images d'un *road movie* américain dont on reconnaît d'emblée le paysage formaté : une Rolls-Roys blanche décapotable surgit de derrière l'horizon à travers la brume et s'avance sur une route qui débouche sur « un gigantesque parc éolien ». Les passagers de l'auto, un certain Victor Gallagher, un homme d'âge mûr « aux allures d'intellectuel » et sa femme, la jeune et belle Celeste, sont en réalité un couple d'acteurs

---

[432] Voir l'article du site Reporterre consacré à cette question : « C'est une première mondiale : en Espagne, l'éolien est la source d'électricité la plus importante. En 2013 le vent a fourni en Espagne plus d'électricité que toute autre source. » https://reporterre.net/C-est-une-premiere-mondiale-en

[433] Pellistrandi Benoît, *Histoire de l'Espagne des guerres napoléoniennes à nos jours*, Perrin, 2013, p. 540 : « L'éolien représente plus de 10% du bilan énergétique espagnol, ce qui est remarquable puisque la dépendance au pétrole était l'un des points faibles du pays en 1975. »

américains vivant à Los Angeles (p.10). Ils découvrent, en même temps que le lecteur, cet « étrange et inquiétant paysage », et sont contraints de s'y arrêter, victimes d'une crevaison. C'est ainsi que la femme se met à observer ces éoliennes, qui produisent un « grand vacarme », et découvre avec étonnent, gisant au pied de l'engin, le cadavre d'un aigle :

> Su vista recayó en el destrozado cadáver de un águila que descansaba al pie del molino más próximo, advirtió que las aspas de este aún aparecían manchadas de sangre, y al poco se volvió para inquirir, dirigiéndose a su acompañante:
>
> -¿Para qué sirve todo esto[434]?

Cette scène est de nature à susciter un certain scepticisme chez le lecteur dans la mesure où les traces du « crime » sont présentée de façon exagérément ostentatoire et peu vraisemblables (le cadavre de l'oiseau git précisément au pied de l'éolienne sur les ailes desquelles la protagoniste distingue des taches de sang alors même que celles-ci sont situées à plus de quarante mètres d'altitude), mais cela n'a pas vraiment d'importance aux yeux du narrateur dans la mesure où son discours consiste à désigner dès le départ les éoliennes comme étant des engins néfastes, dangereux pour la faune, bruyants et inesthétiques. Ainsi, le paysage dégradé qu'elles dessinent contraste avec le « lieu paradisiaque », « l'endroit de rêve » (p. 9) que le lecteur découvre à la page suivante, après que les protagonistes ont repris leur route pour se rendre chez leur hôte, un certain Stanley Hooper, producteur de profession, afin d'y retrouver un autre couple d'amis, un ancien réalisateur dénommé Norman Caine et sa femme, une actrice du nom de Lucia Acquaviva. Le lecteur découvre donc la résidence de ce personnage, baptisée l'*Aurore Boréale*, une propriété somptueuse, digne d'un millionnaire, située quelque part dans le Montana :

> [Un] inmenso rancho rodeado de bosques, con nevadas montañas que se dibujaban a lo lejos, verdes pastos, un apacible riachuelo que lo cruzaba serpenteando perezosamente a través de un cuidado campo de golf de nueve hoyos, aeropuerto privado, cientos de vacas y docenas de hermosos caballos que pululaban en torno a una gigantesca y lujosa mansión […].[435]

---

[434] Vázquez Figueroa Alberto, *Vivir del viento*, Random House Mondadori, Barcelone, 2003, p. 8: « Son regard se posa sur le cadavre mutilé d'un aigle reposant au pied du moulin le plus proche, elle remarqua que ses pales étaient encore tachées de sang et se retourna rapidement pour demander à son compagnon :
-A quoi sert tout ça ? »

[435] *Ibid.*, p. 9: « [Un] immense ranch entouré de forêts, de montagnes enneigées qui se détachaient au loin, de vertes prairies, d'un paisible ruisseau qui traversait le lieu en zigzaguant paresseusement à travers un impeccable terrain de golf à neuf trous, avec un aéroport privé, des centaines de vaches et des douzaines de chevaux magnifiques qui abondaient autour d'une gigantesque et luxueuse villa […]. »

La raison de la présence des protagonistes dans cette villa est ensuite dévoilée : Norman Caine, dont la femme est atteinte d'un cancer en phase terminale, a souhaité réunir ses amis chez Stanley Hooper afin de les convaincre de réaliser ensemble un projet cher à sa femme : écrire et tourner un film à charge contre les pratiques mafieuses de l'industrie éolienne. Le réalisateur présente son idée de film comme la conséquence de son indignation face à ce qu'il perçoit comme une « gigantesque fraude » :

> -Me estoy refiriendo a involucrarme en algo que considerase que puede enmendar un entuerto... [...] Como por ejemplo enfrentarse a los molinos de viento.
>
> -¿ A los mismos que se enfrentó Don Quijote?
>
> -¡No! –protestó el otro-. A los mismos que se enfrentó Don Quijote no, puesto que aquel pobre caballero andante estaba tan loco que imaginaba que se estaba enfrentando a hechiceros y gigantes.
>
> -¿Y tú a quién te enfrentarías?
>
> - A los auténticos y genuinos molinos de viento.
>
> -¿Acaso te refieres a esos que ahora proliferan por esos campos de Dios como las setas en otoño? Quiso saber Victor Gallagher [...]. ¿Y eso por qué?
>
> -Porque a mi modo de ver constituyen un fraude de proporciones inimaginables, y lo que de verdad nos encantaría [...] sería sacar a la luz tan sucio engaño y tan gigantesca estafa[436].

Les protagonistes vont ensuite débattre au sujet de la pertinence d'un tel projet, présenté comme éminemment risqué (p. 51 : « ¿Es que te has vuelto loca ? […] ¿Te has parado a pensar en la que se puede organizar si me atreviera a denunciar a una gente tan poderosa ? »). Et, de fait, leur projet de film donnera lieu à l'invraisemblable persécution des protagonistes de la part de tueurs à gages commandités par un groupe d'industriels inquiets des conséquences que la sortie d'un tel film pourrait avoir sur leurs affaires (p. 130). L'action criminelle de ces industriels se

[436] *Ibid.*, p. 29-30 : « -Je veux dire m'impliquer dans quelque chose qui pourrait à mes yeux redresser un tort… [...] Comme s'attaquer aux moulins à vent, par exemple.
-Les mêmes que Don Quichotte a dû affronter ?
-Non !, protesta l'autre. Pas les mêmes que ceux que Don Quichotte a affrontés, car ce pauvre chevalier errant était si fou qu'il s'imaginait affronter des sorciers et des géants.
-Et qui affronterais-tu ?
- Les vrais et authentiques moulins à vent.
-Tu veux dire ceux qui prolifèrent maintenant dans ces champs de Dieu comme des champignons en automne ? Victor Gallagher voulut savoir [...]. Et pourquoi cela ?
-Parce qu'à mon avis, il s'agit d'une fraude d'une ampleur inimaginable, et ce que nous aimerions vraiment [...], ce serait dévoiler cette supercherie, cette escroquerie si gigantesque. »

soldera par l'assassinat du personnage de Lucia Acquaviva et la subséquente vengeance, implacable, de son mari.

Tous ces personnages, donc, sont des Américains, et ce choix narratif contribue à renforcer le caractère artificiel des héros, assimilés aux stéréotypes des romans populaires ou du cinéma commercial. La sophistication excessive, l'affectation qui caractérise souvent l'attitude des protagonistes, un groupe d'amis idéalistes ayant réussi dans le milieu du cinéma, est perceptible dans les dialogues, souvent caricaturaux, qui évoquent parfois ceux d'une *telenovela.* On le voit par exemple dans le récit mélodramatique (p. 45) de la demande en mariage que Norman Caine adresse à celle qui accepte de devenir sa femme, Lucia Acquaviva, dont le nom et l'état de santé (ce personnage, atteint d'une maladie mortelle, se sait condamné) semblent renvoyer aux projets de plateforme de dessalage d'eau de mer portés par l'auteur). De plus, les clichés sur le monde du cinéma (le milieu dans lequel évoluent les personnages est celui de la jet-set hollywoodienne) et le luxe dans lequel vivent les héros, - telle cette villa que le narrateur décrit comme un « paradis », un endroit idéal, réservé à cette oligarchie financière- constituent autant de choix esthétiques qui peuvent surprendre chez des personnages censés incarner une certaine conscience écologique. Car cet étalage assumé de richesses semble contredire la visée critique d'un discours qui prône par ailleurs un certain égalitarisme (p. 20-21) et une forme de sobriété puisqu'il dénonce « l'absurde gaspillage » d'un « pays détraqué, dominé en toute chose par l'excès » (p. 22) : même s'il s'agit des Etats-Unis, le lecteur aura sans doute à ce stade établi le parallèle avec les problèmes que connaissait alors l'Espagne[437]. L'allusion est confirmée plus en avant dans le récit, lorsqu'un autre personnage s'exclame : « *lo cierto es que en este país la ciudadanía está hasta los huevos de tanta corrupción* » reprenant le discours dominant propre à l'Espagne des années 2000, ou encore avec la réplique d'un autre personnage, à la page 258 :

[437] Les articles de presse suivants concernent la mise au jour d'un réseau de corruption dans la communauté de Castille et León :
"Guía para conocer la Trama Eólica, el caso con 21 imputados en Castilla y León": https://www.eldiario.es/politica/guia-trama-eolica-supuestamente-junta_1_3267896.html
"El juez que instruye el caso de la trama eólica constata el trasvase de millones de euros a Suiza y Mónaco": https://www.abc.es/espana/castilla-leon/abci-juez-instruye-caso-trama-eolica-constata-trasvase-millones-euros-suiza-y-monaco-201911191152_noticia.html
"Las operaciones eran realizadas por sociedades administradas directamente por Rafael Delgado y Alberto Esgueva o través de testaferros": https://www.abc.es/espana/castilla-leon/abci-juez-instruye-caso-trama-eolica-constata-trasvase-millones-euros-suiza-y-monaco-201911191152_noticia.html
"El alto cargo del PP que autorizó los parques eólicos recibía dinero de SuizaHacienda cerca a Rafael Delgado, viceconsejero de Castilla y León hasta 2007": https://elpais.com/politica/2015/04/20/actualidad/1429553396_664381.html
"Hacienda detecta comisiones en la autorización de parques eólicos La Agencia Tributaria denuncia una trama de 110 millones en Castilla y LeónCargos regionales y constructores afines agilizaron trámites tras los pagos" https://elpais.com/politica/2015/04/19/actualidad/1429462202_517009.html?rel=mas

« *Pero al fin y al cabo , ¿a ti qué te importan los españoles ? […] Se lo cuentas, y si no te escuchan, ¡allá ellos ! Es su problema, no el tuyo.* »

Les héros, présentés en quelque sorte comme de riches philanthropes, vont mettre en cause le gaspillage énergétique imputé aux éoliennes et dénoncer la corruption et les pratiques criminelles qui permettent à une minorité de dirigeants de cette industrie de s'enrichir indument. Car, en effet, en dépit de leur richesse, qui peut paraître arrogante, les personnages sont des individus généreux et altruistes, qui souhaitent justifier leurs privilèges par l'utilité de leur œuvre (p. 53). Ils accepteront donc de s'unir pour soutenir le projet cinématographique de leur ami au nom d'une éthique personnelle nourrie du désir de contribuer au bien commun, afin, tels des Don Quichotte, de transformer le réel pour le rendre conforme à un idéal, guidés par les aspirations les plus nobles. Ils se mettront ainsi en danger pour défendre un cinéma engagé, à l'encontre des productions commerciales (p. 56-57), revendiquant la nécessité de combattre la corruption et de lutter pour la justice sociale. Suite à ce dialogue, les personnages vont donc décider de mener ensemble un véritable combat destiné à éclairer le monde sur les raisons de l'existence de ces « horribles forêts de béton et de métal (p. 31) » qui prolifèrent sur tout le territoire étatsunien : en Californie, au Nevada, au Nouveau Mexique, au Kansas, en Oregon et au Montana, où se déroule la scène initiale. Les héros vont ainsi s'associer autour du projet de Norman Caine, dans le but de mettre au jour la trame de corruption que cache cette forêt d'éoliennes. Dans ce récit, les défenseurs de la justice sociale et de l'écologie « réelle » sont donc des personnages représentatifs de la frange de la population mondiale la moins écologiste qui soit (les riches Américains) qui ne font pourtant dans le récit l'objet d'aucune critique, contrairement aux industriels prétendument au service de l'écologie mais que le narrateur présente comme des hypocrites, avides de pouvoir et d'argent et indifférents aux problèmes environnementaux. On le voit par exemple, lorsqu'une amie des protagonistes interroge l'un des responsables de l'entreprise chargée de vendre des aérogénérateurs : « me parece estupendo que estés metido en un negocio que puede contribuir a que la polución no acabe con la vida sobre la faz de la tierra. A mí me preocupa mucho todo eso de los gases contaminantes y el cambio climático. ¿ A ti no ? (p. 219) » La réponse à cette question sera évidemment révélatrice du cynisme du personnage masculin, uniquement soucieux de séduire la jeune femme.

Édifier le lecteur, lui démontrer en quoi l'implantation de parcs éoliens constitue une aberration énergétique et une escroquerie industrielle constitue l'objectif principal du roman. Le personnage de Norman Caine explique donc à ses amis les raisons pour lesquelles il lui semble indispensable de dénoncer cette industrie : tout d'abord parce qu'elle est chère et peu

rentable :« resultan muy costosos, no solo por su increíble altura […] y lo complicado que resulta instalarlos, sino sobre todo por […] lleva[r] en lo alto una turbina o generador encargado de transformar la energía motriz en energía eléctrica. (p.32)» A leur coût initial s'ajoutent les frais d'entretien et les pertes liées au fait que les éoliennes ne peuvent fonctionner en cas d'absence ou d'excès de vent (p. 33), et, surtout, les subventions dont elles bénéficient renchérissent le prix de l'énergie qu'elles fournissent,: « el gobierno, es decir, nosotros, los contribuyentes, estamos subvencionando, como si fueran de oro, y con la disculpa de que se trata de una energía « limpia, alternativa y ecológica », unos kilovatios que no sirven para nada » (p. 35) . Cette énergie est qualifiée d'inutile car, explique le narrateur, elle ne peut être stockée et finit ainsi par être en partie perdue. Leur bénéfice écologique est également remis en question du fait qu'elles constituent une menace pour l'avifaune, ce que les personnages du roman constatent de manière apparemment indéniable bien qu'excessivement catégorique (p. 31) car les ornithologues ont eux-mêmes du mal à évaluer précisément l'impact des éoliennes sur la mortalité des oiseaux et des chauve-souris[438]. Mais ce que critique l'auteur, ce sont surtout les malversations financières qui entachent le marché de l'énergie éolienne. Selon lui, cette industrie, hautement corrompue, s'est constituée autour d'un système frauduleux qui ne sert qu'à l'enrichissement de politiciens et d'industriels sans scrupules, prêts à commettre tous les crimes pour s'assurer des bénéfices illégitimes (p. 46-51). Le récit diabolise les responsables de cette industrie, faisant d'eux des assassins qui, informés des intentions du réalisateur, tenteront de tuer le couple Caine pour l'empêcher de tourner ce film de dénonciation. La découverte par les héros d'un autre type de fraude industrielle (que les personnages dénonceront avec emphase) visant à déclarer des marchandises produites à l'aide d'électricité conventionnelle comme si elles avaient été élaborées à partir d'énergie éolienne, dans le but de toucher des « subventions colossales », confortera par ailleurs les époux Gallagher dans leur décision de mener le projet à son terme, malgré les dangers que cela implique pour eux :

> -¡Qué ladrones ! [...] ¡Eso ya es demasiado! Protestó Víctor Gallagher. [...]
>
> -¿Quiere eso decir que estás dispuesto a dirigir una película en la que se denuncie ese fraude ?
>
> -¿Y qué remedio me queda, pequeña..., Esto es algo que un hombre decente no puede dejar pasar sin implicarse[439].

---

[438] "Peligro: parque eólico mal puesto Un estudio alerta de que la mala evaluación ambiental de los aerogeneradores aumenta la mortalidad de las aves"
https://elpais.com/sociedad/2011/09/20/actualidad/1316469617_850215.html

[439] Vazquez Figueroa Alberto, *Vivir del viento*, Ed. Random House Mondadori, Barcelona, 2003, p. 89-90:

La dramatisation excessive nuit à l'efficacité du propos et la transmission du message écologique. Ainsi, la colère des personnages semble feinte, surjouée et en décalage par rapport à la nature du problème qui les touche. De fait, cette escroquerie, qui vient se surajouter à la tricherie initiale, celle de « l'argent que se partagent une poignée de politiciens et de fonctionnaires chargés de l'octroi des subventions et des permis d'installation des parcs (p. 50) », inspire au personnage un dégoût comparable à celui que suscite en lui le scandale de la firme ENRON, révélé en 2001, dont Stanley Hooper lit au même moment le résumé dans son journal (p. 105). L'article du journal, retranscrit dans le roman, rappelle ainsi au lecteur les caractéristiques de l'énorme escroquerie qui fut mise en œuvre par cette firme californienne, spécialisée dans la valorisation boursière au sein du secteur énergétique, et dont Stanley Hooper souligne qu'il constitue l'un des marchés « les plus corrompus qui soient » (p. 106), suggérant ainsi l'équivalence entre l'histoire de ce scandale et les pratiques de l'industrie éolienne.

Les citoyens et les militants écologistes qui soutiennent l'industrie éolienne sont décrits par Norman Caine comme des « naïfs » (« *inocentes* » p. 99), inconscients des enjeux qui sous-tendent le marché de l'éolien, puisqu'ils adhèrent à un slogan simpliste : favoriser une énergie « *limpia y no contaminante que contribuya a un desarrollo sostenido* (p. 99)» sans s'apercevoir qu'ils font ainsi le jeu de tous les profiteurs qui détournent cet objectif à leur avantage. Dans ce passage, le narrateur, qui lui n'est pas dupe des méfaits que recouvre ce secteur énergétique, prétend pour sa part détenir la solution et propose à ses compagnons de médiatiser, à l'aide de leur film, une véritable solution écologique : « (p. 101) *una auténtica energía limpia, ecológica y sostenible* » (« une authentique énergie propre, écologique et durable »). Car, face au risque de se voir accuser d'être à la solde du lobby pétrolier en raison de son opposition à cette énergie alternative (p. 98), ce réalisateur de films anticipe l'éventualité de ces accusations et prend finalement la défense du bien-fondé de l'énergie éolienne : « la energía producida por el viento tiene su lado bueno […] los molinos de viento pueden resultar prácticos y beneficiosos cuando se utilizan con el criterio apropiado y la suficiente honradez. (p. 99)» Tel un ingénieur, et comme s'il était un expert en la matière, il expose alors son idée qui consiste à coupler l'énergie éolienne à l'énergie hydraulique en utilisant les éoliennes à la manière de moulins à eau. Les générateurs seraient ainsi remplacés par de petites bassines qui permettraient d'élever et de

« -Quels voleurs ! [...] C'est trop ! protesta Victor Gallagher. [...]
Cela signifie-t-il que tu es prêt à réaliser un film pour dénoncer cette fraude ?
-Et que puis-je faire d'autre, ma petite, c'est une chose qu'un homme décent ne peut laisser passer sans s'y impliquer. »

stocker de l'eau en hauteur, « sur un plateau situé 300 ou 400 mètres » (p. 100) pour la rejeter ensuite au moment souhaité, suivant le principe des barrages qui ouvrent leurs vannes lorsque les besoins en électricité augmentent, et qui, lorsque la demande diminue, utilisent l'énergie stockée pour pomper l'eau et remplir à nouveau les réservoirs. Ainsi, l'énergie éolienne deviendrait pilotable, elle pourrait être utilisée au moment où la demande d'électricité est la plus forte et les déperditions énergétiques ne seraient plus un problème. Les personnages approuvent aussitôt, sans la contester, la proposition de leur ami et ne cherchent pas à approfondir ses explications, (« *El caso es que lo sabes, y no voy a ser yo quien discuta*.» (p. 102) alors même que le lecteur s'attendrait peut-être à quelques éclaircissements concernant la faisabilité de cette opération, qui semble requérir tout de même la mise en place d'infrastructures monumentales.

b) L'action individuelle comme remède à la défaillance des institutions

Mais l'inventivité de Norman Caine ne se limite pas au secteur des aérogénérateurs, ainsi, la catastrophe du Prestige, dont le naufrage provoqua en novembre 2002 une marée noire sans précédent au large de la Galice, inspire également au protagoniste une idée fulgurante qui pourrait permettre aux Espagnols, s'ils l'acceptaient, de « sortir une bonne fois pour toutes des difficultés que leur pose ce bateau englouti et d'en finir avec le problème des marées noires » (« *esa idea […] puede acabar de una vez por todas con el problema que tienen de ese barco hundido y las mareas negras* » (p. 278). Le naufrage, survenu au cours de la rédaction du livre, a donc inspiré à l'auteur les pages finales de son roman, consacrées à l'exposé de cette solution « si simple qu'elle en paraît stupide » (« *que de puro simple casi parece estúpida* ») qui consiste à déverser des tonnes de ciment sur la surface contaminée puis à laisser couler la croute ainsi formée en la guidant jusqu'au fond marin où elle servira de couvercle, une fois posée sur les deux parties submergées du navire accidenté. « Grâce cette méthode, le Prestige reposera en paix, et sans provoquer de contamination, au moins durant les deux-cent prochaines années » (« *De este modo, el Prestige descansará en Paz, y sin contaminar, por lo menos durante los próximos doscientos años.* » (p. 297), cette phrase par laquelle se clôt le roman, est la conclusion d'un rapport adressé aux autorités espagnoles, signé Norman Caine. Ces pages, qui figurent en annexe au récit, expliquent de façon très détaillée le processus à mettre en place pour exécuter les manœuvres en mer et se débarrasser de cette contamination pétrolière. Les personnages, néanmoins, rendent compte de leur pessimisme concernant les possibilités d'acceptation de

cette proposition que leur ami souhaite exposer au gouvernement espagnol en toute générosité (p. 257-261). C'est notamment le personnage du palefrenier Bruno Barreto qui exprime ses réserves concernant les chances de réussite de ce projet en se confiant à Celeste Gallagher: « *dudo mucho que las autoridades españolas acepten sin más ni más que de pronto parezca un « gringo » que además de advenedizo es un famoso actor de cine por el que suspiran las mujeres, a decirles lo que tienen que hacer. Antes se cortarán un brazo que admitir que han estado haciendo el ridículo.*» (p. 261 et p. 278). Les citoyens, d'après ce qu'affirme ce personnage, ne croient plus en la politique et finissent inévitablement par tomber dans l'amalgame du « tous pourris ». Les propos de ce personnage, qui ne manquent pas de faire écho à ceux que l'auteur a eu l'occasion de proférer dans la presse[440] ainsi que dans son autobiographie[441], traduisent ainsi le désenchantement de l'auteur au sujet de la politique écologique de l'Espagne. La recherche de solutions techniques présentées comme des remèdes définitifs et imparables est l'une des caractéristiques de la vision écologique de Vazquez-Figueroa dont le goût pour les « miracles techniques » se manifeste de façon répétée dans ses romans. Le salut de l'humanité vient de sa propre capacité à inventer des remèdes pour contrer les catastrophes générées par les actions égoïstes des puissants.

Le personnage de Bruno Barreto, certes secondaire, puisqu'il reste en retrait par rapport à l'intrigue principale, apparaît néanmoins à des moments clés du roman : au tout début et en clôture, à l'occasion de deux rencontres principales avec son interlocutrice privilégiée, Celeste Gallagher. Ses caractéristiques, de même que son discours, tranchent significativement par rapport au reste des personnages puisqu'il s'agit d'un Argentin (mais qui affirme bien connaître l'Espagne car son grand-père, précise-t-il, était espagnol) qui travaille comme palefrenier dans le ranch de Stanley Hooper. Cet homme, d'humble extraction, apparait en quelque sorte dans

---

[440] https://www.elmundo.es/papel/cultura/2018/05/26/5b05896922601d23788b463a.html Alberto Vázquez-Figueroa: "Sólo he conocido un político honrado y al año lo envenenaron" Madrid, 26 may. 2018, Irene Hernández Velasco.
https://www.20minutos.es/noticia/933681/0/alberto/vazquez-figuera/prestige/
Alberto Vázquez-Figueroa: "El problema del 'Prestige' se podía arreglar en 45 segundos"
"El problema del *Prestige* se podría haber solucionado en 45 segundos. Ahora mismo hay una empresa estudiando lo que he inventado, y es un tipo de cemento que, echándolo sobre el petróleo, hace que se convierta en una piedra. Se va al fondo del mar, y se acabó. Se ha intentado recoger y disolver el petróleo, pero como es más denso que el agua, flota y lo ensucia todo. Por eso, lo que hay que hacer es volverlo más denso que el agua, y con mi sistema se logra."

[441] "La vida me ha enseñado a desconfiar de la mayoría de los grupos ecologistas, ya que lo que comenzó siendo algo loable, en la mayoría de los casos –y dejo a un lado honrosas excepciones- se ha convertido en una estafa siguiendo esa vieja costumbre humana de corromper hasta lo más sagrado".
Vázquez Figueroa Alberto, *Siete vidas y media : recuerdos*, ED. S.A., Barcelone, 2009, p.115.

le roman comme le représentant du monde rural, un homme proche des animaux et de la nature (p. 38), qui possède une certaine sagesse, propre à celui qui, né dans les plaines inhospitalières de la Patagonie, connaît la différence entre « ce qui est superflu et ce qui est nécessaire » (p. 20). Ce profil rappelle au premier abord le personnage du gaucho, l'homme libre, solitaire, qui ne doit sa survie qu'à lui-même, qu'à la connaissance de son environnement et à sa capacité à y évoluer de manière autonome, mais il s'en éloigne très rapidement. En effet, au sein de cette opulence démesurée qui caractérise l'*Aurore Boréale* (le ranch de Stanley Hooper), avec son terrain de golf, son aéroport privé, etc, Bruno Barreto semble, par sa capacité à distinguer le superflu du nécessaire donc, ébaucher l'amorce d'une critique de ce monde capitaliste qui a su, comme le rappelle André Gorz, « susciter des besoins, […] façonner et développer ces besoins de la façon la plus rentable pour lui, en incorporant un maximum de superflu dans le nécessaire, en accélérant l'obsolescence des produits, en réduisant leur durabilité, en obligeant les plus petits besoins à se satisfaire par la plus grande consommation possible, en éliminant les consommations et services collectifs (trams et trains par exemple) pour leur substituer des consommations individuelles.[442] »

Mais on comprend bien vite que le fait que son employeur soit immensément riche et se déplace en jet privé constitue un privilège légitime aux yeux de ce personnage aux désirs simples, entièrement dévoué à son travail, à sa passion pour ses chevaux, en particulier pour son pur-sang, nommé Patagón, qui justifie à lui seul sa présence aux Etats-Unis. Bruno Barreto affirme par ailleurs n'éprouver aucun intérêt pour son pays d'accueil, qu'il ne connaît que par l'intermédiaire de l'« énorme télévision dont [il] dispose dans sa chambre, qui [lui] a appris beaucoup de choses qui [lui] ont ôté le désir de sortir des limites de l'*Aurore Boréale*. (p. 19)» Cela ne l'empêche pas de prendre le parti des « riches Américains » car selon lui ceux-ci « aiment surtout avoir la même chose que les autres », contrairement aux riches Argentins, « qui aiment posséder ce que les autres n'ont pas ». Or, s'il est vrai que la consommation de masse sur laquelle se fonde la société capitaliste vise en effet à mettre les produits du marché à la portée du plus grand nombre, la jouissance que procure à l'homme riche l'exhibition de ses biens, de ses avantages, de sa supériorité sur le commun des mortels en somme, est un phénomène qui n'épargne aucunement la société étatsunienne, où les inégalités sociales sont très marquées et flagrantes. Ces propos du palefrenier argentin peuvent donc surprendre, ils suggèrent en effet que la psychologie des riches Américains échapperait à ce qui fonde la société capitaliste telle que l'analyse André Gorz, une société basée sur « une culture de la

[442] Gorz André, *Ecologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 14.

consommation » qui mise sur l'individualisation, la singularisation, la rivalité, la jalousie, […], la « socialisation antisociale [443]».

Le palefrenier, retranché dans son individualité, dans l'univers clos de l'*Aurore boréale*, se place donc du côté des privilégiés et sa dimension écologique se limite à son rapport particulier aux chevaux, et de surcroît, il considère la lutte écologique de ses patrons comme vaine. Toutefois, ce personnage est cohérent dans la mesure où il n'est nullement en rupture vis-à-vis des protagonistes, dont le combat écologique n'a pas pour objectif de rompre avec la société dominante, mais plutôt à lutter pour que les conditions de sa perpétuation soient assurées. En effet, leur lutte contre les éoliennes et contre la pollution pétrolière est en réalité motivée par le souci de garantir à l'ensemble de la société la possibilité de jouir de ressources énergétiques abondantes et bon marché afin de maintenir leur statut social et leur train de vie, de façon à pouvoir, en ce qui les concerne, continuer à voyager en jet privé et à profiter de leurs yachts luxueux (p. 226), à jouir, en somme de leur supériorité économique. Ainsi, l'autosatisfaction qui caractérise les héros du récit et la légitimation de leur conduite et de leur morale de la part du narrateur entraîne la négation de toute perception critique à leur égard. L'idée que l'exhibition de cette richesse pourrait relever de l'indécence est étrangère au récit et la confrontation entre cet homme du peuple qu'est Bruno Barreto et le monde des ultra-privilégiés ne traduit chez celui-ci aucun sentiment d'humiliation ou de rancœur, l'inégalité sociale en ressort au contraire justifiée et légitimée. Aussi, le personnage de Bruno Barreto ne prétend pas définir une conception nouvelle de ce que signifie cette différence entre « le superflu et le nécessaire », ni établir les principes d'une « norme du suffisant[444] » qui serait à même de redéfinir les objectifs économiques d'une société écologique. Au contraire, il demeure cohérent par rapport à la logique d'une histoire où les héros sont de gentils millionnaires, des citoyens altruistes qui agissent gratuitement, pour le bien de tous leurs compatriotes et qui s'emploient à défendre un « bien commun », puisqu'ils revendiquent une juste répartition du droit à bénéficier d'une énergie propre. Le discours écologiste est donc réinterprété, au sein de l'idéologie dominante, comme un vecteur de continuité, les ruptures qu'il propose ne sont qu'apparentes, car au bout du compte, il ne remet pas en cause la structure de la société mais sert de gardien du statu quo.

Ainsi, cette question du bien commun constitue le thème de la deuxième rencontre entre Bruno et Celeste, qui sert d'épilogue au dénouement de l'aventure, et qui se déroule dans un *locus amoenus*, (p. 276-277) un cadre idyllique où les personnages, à l'ombre d'un grand châtaignier

[443] *Ibid.*, p. 34.
[444] *Ibid.*, p. 67.

situé près d'un ruisseau, peuvent converser sereinement. Celeste constate alors que : « Se supone que el viento es de todos, pero ahora resulta que unos pocos se hacen ricos mientras que otros muchos tenemos que pagar por él (p. 280) ». Elle déplore ensuite l'absence de mesures de bon sens en matière de politique énergétique :

> Bastaría con que se obligara a las fábricas a reducir en un dos por ciento la velocidad que pueden alcanzar sus automóviles para que ese ahorro en combustibles fósiles y en emisión de gases contaminantes fuera diez veces más importante que el de la energía eólica, pero nadie quiere ver reducida la velocidad de su coche porque le atañe personalmente, mientras que transige con el escandaloso gasto de la energía eólica porque esa se paga con los impuestos de todos[445].

A cette critique de l'individualisme antiécologique, Bruno Barreto répond : « El « bien común » es algo con lo que todos estamos de acuerdo mientras no nos afecte. Por eso en la eterna lucha entre el « bien común » y el « bien privado » siempre pierde el primero, ya que está constituido por una masa de traicioneros « bienes privados[446] ». Cette notion du « bien commun », et de sa « trahison » permanente, pour reprendre les termes du personnage de Vázquez Figueroa, est au cœur de la problématique écologique dans la mesure où le rapport du capitalisme avec la nature et l'écologie est concomitant de la disparition progressive de ces biens communs : « le capitalisme s'est historiquement construit avec […] la destruction et la privatisation de biens naturels autrefois communs, gérés en propriété commune (terres, forêts, eau, sources d'énergie, etc…).[447] » L'accaparement des « biens communs » constitue donc la source du développement de l'économie capitaliste[448]. Cette théorie des « biens communs », forgée par Garett Hardin en 1968, a conduit les économistes à repenser le concept de « droit de propriété ». Les « communs », que l'on peut définir comme une « propriété partagée », gouvernée par les personnes qui participent à son exploitation, sont « susceptibles d'appropriations privées » (c'est cette appropriation indue que l'on désigne sous l'expression « tragédie des biens

---

[445] Vázquez Figueroa Alberto, *Vivir del viento*, Random House Mondadori, Barcelone, 2003, p. 281 : « Il suffirait d'obliger les usines à réduire la vitesse de leurs voitures de deux pour cent pour que les économies de combustibles fossiles et d'émissions de gaz polluants soient dix fois supérieures à celles de l'énergie éolienne, mais personne ne veut voir la vitesse de sa voiture réduite parce que cela le touche personnellement, alors qu'il accepte le coût scandaleux de l'énergie éolienne parce qu'elle est payée avec les impôts de tous.

[446] *Ibid.*, p. 281 : Le "bien commun" est une chose sur laquelle nous sommes tous d'accord tant qu'elle ne nous affecte pas. C'est pourquoi dans l'éternelle lutte entre le "bien commun" et le "bien privé", le premier perd toujours, puisqu'il est constitué d'une multitude de "biens privés" déloyaux. »

[447] Gadrey Jean, Lalucq Aurore, *Faut-il donner un prix à la nature ?* Les Petits matins, Paris, 2015.

[448] Subirats, Joan, "Bienes comunes y contemporaneidad. Releyendo a Polanyi", *Ecología Política. Cuadernos de debate internacional*, Icaria, Barcelone, n°45, 2013, https://www.ecologiapolitica.info/novaweb2/?p=913

communs ».[449]) Mais la définition qu'en fait le personnage de Bruno Barreto ne correspond pas exactement à cette conception économique, l'Argentin explique en réalité à son interlocutrice que les intérêts individuels prévalent toujours sur l'intérêt commun auquel, au bout du compte, ils se substituent, puisqu'il affirme que la somme des biens privés finit par prendre la place de ce qu'il nomme le bien commun, qu'il définit comme une ressource limitée qui échappe fatalement au contrôle de la société. Cette manière d'envisager le bien commun non pas comme une « propriété partagée » et gérée en commun (puisque le partage raisonné est impossible) mais plutôt comme une somme d'intérêts privés qui convergent autour de l'exploitation d'une ressource commune, explique le pessimisme fondamental de ce personnage qui considère comme vaine toute tentative émanant de la société pour parvenir à une solution au problème de la gestion des ressources naturelles. Aussi, la mésaventure de son employeur constitue à ses yeux la preuve indéniable de l'inutilité de la lutte écologique en général, et de ce projet de film en particulier :

> [...] lo único que conseguirán, con mucha suerte, será que la gente se indigne al descubrir que les han estado engañando haciéndoles creer que la energía eólica era algo bueno para la conservación del planeta, cuando en realidad tan solo era bueno para el bolsillo de unos pocos[450].

Ce pessimisme fondamental se double d'une défiance du personnage à l'égard des médias qui, du fait qu'ils sont au service des puissants, favorisent la désinformation, aussi affirme-t-il : « lo primero que harán será lanzar una virulenta campaña intentando desacreditar sus teorías, insistiendo en que realmente la energía eólica ahorra en el uso de combustibles fósiles y disminuye el envío de gases contaminantes a la atmósfera. (281) » Celeste lui rétorque alors que certes, le monde ne changera pas grâce à ce film, car les hommes sont par essence corrompus, mais elle estime qu'il faut lutter malgré tout, à titre individuel, pour défendre ses convictions, et dénoncer les injustices et les abus de ceux qui ne respectent pas les règles et qui corrompent les institutions. A défaut de pouvoir changer la société, il faut compter sur les personnes, dit-elle, et chaque individu doit demeurer cohérent et agir courageusement pour

[449] Coriat Benjamin, « Le retour des communs », *Revue de la régulation* [En ligne], 14 | 2e semestre / Autumn 2013, mis en ligne le 14 février 2014, URL : http://journals.openedition.org/regulation/10463 ; DOI : 10.4000/regulation.10463

[450] Vázquez Figueroa Alberto, *Vivir del viento*, Random House Mondadori, Barcelone, 2003, p. 280.

défendre ses convictions, car c'est la somme des actions individuelle qui oriente, en dernier ressort, l'action de toute la société.

La fin du roman illustre ce principe édicté par Celeste Gallagher de façon paradoxale. D'une part à travers le projet de Norman Caine qui décide de se rendre en Espagne pour remettre aux autorités compétentes le rapport technique exposant sa méthode pour nettoyer les dégâts causés par le naufrage du Prestige, mais également en présentant au lecteur la solution face au problème des industriels corrompus qui prétendent « nous faire payer jusqu'à l'air que nous respirons » (p. 280). Celle-ci consiste à éliminer purement et simplement les coupables, ce qui nous conforte dans l'idée que le sens de la nuance ne fait pas partie des qualités propres aux personnages du roman. Ces déclarations aux relents populistes tendent à montrer que les responsables des maux du peuple sont bien les puissants, qui se hissent au-dessus des masses qu'ils asservissent pour leur propre profit, et qu'il est donc légitime de les éliminer. Les héros devienront ainsi tout naturellement des criminels sans que cela ne soit présenté comme contradictoire avec les principes éthiques qu'ils revendiquent par ailleurs. L'auteur, paradoxalement, choisit de conclure son récit par une scène qui ternit définitivement l'image de ses héros, décrits jusque-là comme des parangons de morale. Ainsi, suite à la mort de sa femme, Lucia Acquaviva, Norman Caine, se rend en Sicile pour demander à son beau-père de l'aider à obtenir vengeance. Le vieil homme, un puissant baron de la mafia, promet alors de faire le nécessaire pour obtenir la peau de « [quien] tuvo la insensata osadía de asesinar a la única hija de don Bernardo Acquaviva » (p. 193). Les assassins de la jeune femme, seront ainsi tués à leur tour par les mafieux siciliens, et leurs cadavres, resteront pendus aux bras d'une éolienne, pour la plus grande satisfaction du père de la victime. Le héros devient ainsi à son tour un criminel par procuration, qui délègue à la mafia sicilienne le soin de liquider les industriels, au nom du fait que ce sont des escrocs corrompus et des criminels. Le parti-pris initial, qui établit d'emblée une division manichéenne entre les bons (les anti-éoliens) et les mauvais (les promoteurs de l'énergie éolienne), va dans le sens d'une justification de cette punition exemplaire, infligée à de méchants assassins, voleurs de surcroît. Néanmoins, au lieu d'apparaître comme un juste retour des choses, ce dénouement est de nature à déconcerter et à révolter le lecteur car le héros, prétendument ennemi des pratiques de la mafia industrielle, se fait le complice, voire l'instigateur, de crimes crapuleux commis par les mafieux siciliens. Cette négation manifeste de la justice d'Etat constitue un autre aspect de la désaffection des personnages à l'égard d'institutions étatiques présentées comme dépourvues de prise sur la société, impuissantes face à la corruption car elles-aussi corrompues.

c) Le statut de l'écologie dans le roman de Vázquez Figueroa

Ce roman est donc de nature à plonger le lecteur dans une certaine perplexité de par les paradoxes qu'il renferme. Ainsi, il met en scène des héros dont la morale, présentée comme exemplaire, est en réalité plus que discutable. De plus, en dépit de la thématique écologique développée dans l'intrigue, et malgré la critique de la corruption qui sévit au sein de l'industrie énergétique[451], l'auteur ne propose pas de remise en cause de l'ordre établi, pas plus qu'il ne critique le productivisme éhonté du système capitaliste et l'exploitation débridée des ressources naturelles que celui-ci implique, à la manière d'un Rafael Chirbes. A aucun moment l'auteur n'énonce un appel à la sobriété énergétique, il semble plutôt défendre un statut quo en la matière et prôner un maintien des privilèges des plus riches qui, au prétexte qu'ils se battent pour une juste cause, au nom d'un bien commun, ont de fait le droit, comme le montre le dénouement, de se placer au-dessus des lois. De la même manière que le personnage de Bruno Barreto incarne une sorte d'idéal autarcique, un individualisme écologique qui se limite à la possibilité de vivre au sein d'un espace naturel préservé, d'une bulle protégée, sorte de *locus amoenus* reservé à une élite, un autre personnage du roman vient incarner l'idée de préservation d'un statu quo social, il s'agit d'une femme au nom éloquent : Carolina Salvatierra. Cette aspirante actrice, d'origine dominicaine, est repérée par Celeste Gallagher qui verra en elle la candidate idéale pour une mission que lui a confiée son amie Lucia Acquaviva (p. 116-127). En effet, se sachant condamnée, Lucia Aquaviva demande à Celeste, sa confidente, de l'aider à trouver une femme susceptible de lui succéder dans le cœur de son mari après sa mort. Car Lucia souhaite protéger ce « riche et bel homme » qu'est Norman Caine des assauts prévisibles de toutes les femmes vénales, les « *lagartas* » (p. 126) qui ne manqueront pas de rôder autour de lui une fois qu'elle ne sera plus de ce monde. Elle prend donc les devants par rapport à cette éventualité en choisissant, par le truchement de Celeste, la personne qui s'occupera de son mari et de ses enfants après sa mort prévisible (et d'autant plus prématurée qu'elle sera victime d'un assassinat).

Le personnage de Carolina Salvatierra est décrit comme une femme de trente-quatre ans, d'une époustouflante beauté, issue d'un milieu modeste, et dont l'honnêteté et la droiture morale

[451] Le journal *El País* a ainsi dévoilé en 2015 l'existence en Castille-et-León d'un réseau de corruption impliquant les autorités locales, les entreprises productrices d'électricité, les intermédiaires chargés de l'obtention des autorisations administratives ainsi que des entrepreneurs locaux".
https://elpais.com/politica/2015/04/19/actualidad/1429462202_517009.html?rel=mas
"Hacienda detecta comisiones en la autorización de parques eólicos. La Agencia Tributaria denuncia una trama de 110 millones en Castilla y León. Cargos regionales y constructores afines agilizaron trámites tras los pagos".

contrastent, nous dit-on, avec les mœurs légères propres à la majorité des femmes qui évoluent dans le monde du cinéma (p. 123). Bien qu'elle travaille comme caissière dans un supermarché, cette aspirante actrice connaîtra, telle Cendrillon, une transformation radicale de sa situation sociale grâce à sa rencontre avec Celeste Gallagher qui, prenant à cœur son rôle d'entremetteuse, lui présentera les choses ainsi : « *¿Te gustaría tener un coche deportivo, un velero de veinte metros, una casa en la playa, y todas las tarjetas de crédito que puedas desear sin límite de gastos ?* (p. 121)» Ce n'est certes pas là un projet très conforme à ce que laissait espérer le nom du personnage, mais néanmoins, la jeune femme finit par accepter ce qu'on lui présente comme un destin de rêve. Celeste ne sera pas déçue de son choix car les qualités humaines de Carolina Salvatierra seront conformes à ses attentes (elle s'avèrera effectivement honnête, douce avec les enfants de Norman, et bonne cuisinière, une femme au foyer parfaite en somme), là encore se manifeste l'idéologie conservatrice du roman. Ce personnage est censé permettre à Norman Caine de retrouver une vie normale après la mort prévisible de sa femme, d'échapper au risque d'une dépression et à la consommation d'alcool et de cocaïne qui pourrait en découler (p. 195), ainsi qu'aux prédatrices, ces « chasseuses d'hommes » (p. 155) qui voudront le séduire pour s'emparer de son argent, et dont Carolina représente le stéréotype inverse. Or cette femme, qui de fait vend sa personne en acceptant d'épouser un homme au motif qu'il est riche et célèbre, représente non pas la volonté de « sauver la Terre » mais plutôt de sauvegarder le patrimoine de l'élite économique, personnifiée par les héros du livre. Ce personnage féminin incarne donc l'idéal de permanence d'une structure sociale capitaliste perçue comme désirable et vertueuse puisqu'elle permet à tout individu d'intégrer l'élite économique, pourvu qu'il se plie aux règles du jeu (p. 231).

A la lumière de ce roman, l'écologie telle que la conçoit Alberto Vázquez Figueroa prend donc la forme d'un conservatisme environnemental et économique, d'une préservation intéressée des ressources naturelles, d'une gestion de l'environnement consistant à ménager la nature de façon à garantir, par-dessus tout, la continuité des biens communs qu'elle met à disposition des hommes. Cette vision correspond à une conception de l'écologie de nature « technocratique », pour reprendre la distinction établie par André Gorz, qui consiste à « prendre en compte [l]es contraintes écologiques […] dans le cadre de l'industrialisme et de la logique du marché, par une extension du pouvoir techno-bureaucratique. » Selon le philosophe, cette conception de l'écologie est par essence « antipolitique » dans la mesure où elle instaure « l'expertocratie, en érigeant l'État et les experts d'État en juges des contenus de l'intérêt

général et des moyens d'y *soumettre* les individus.[452] ». Du point de vue de l'écologie politique, le regard que nous offre le roman est proche de cette définition puisqu'il propose de pérenniser un système économique, certes fondé sur le mérite et l'effort personnel, mais destiné à préserver des institutions qui garantissent une juste répartition et une exploitation raisonnée de la richesse nationale et des biens communs à l'aide des techniques les plus performantes possible. Et de fait l'auteur, qui se déclare lui-même expert, bien que cette expertise ne soit pas avérée, invente et conceptualise les techniques optimales pour résoudre des problèmes écologiques de tout ordre (la production d'énergie électrique, la gestion des ressources naturelles en eau potable, etc…). La crise écologique constitue à ses yeux avant tout un problème de mauvaise gestion des ressources et non une crise structurelle pourtant mise en lumière par l'apparition conjointe d'une crise des ressources et d'une crise climatique, alors même que ces phénomènes se trouvent au cœur de la thématique du roman. La vision marginale que semblent apporter au premier abord Bruno Barreto et Carolina Salvatierra, ces deux personnages issus d'une sphère politique et économique extérieure, appartenant au peuple, originaires, de surcroît de deux pays à l'économie fragile où persistent de grandes inégalités sociales, pourraient opposer un point de vue divergent à l'égard de cette vision technocratique. Or, Bruno Barreto et Carolina Salvatierra, en dépit du rôle d'adjuvant que le romancier leur attribue, se rangent eux-aussi du côté des puissants dont l'intérêt majeur, en dépit de leur costume de militants écologistes, consiste à maintenir un train de vie exubérant et fondamentalement destructeur puisqu'il aboutit à l'épuisement des ressources et à l'intensification des problèmes climatiques. Ces deux personnages deviennent ainsi d'une certaine manière des traîtres à la cause environnementale, ils incarnent en tout cas tout le paradoxe du message écologique de Vázquez Figueroa. Le public auquel est destiné le roman est donc invité à adhérer au projet politique conservateur que défend l'auteur, en tant que produit commercial, le roman de Vázquez Figueroa se conforme à l'idéologie capitaliste qui soutient son modèle éditorial, fondé sur une économie qui vise le profit avant tout. Le lecteur n'est pas, en toute logique invité à rejeter véritablement le modèle capitaliste pour promouvoir un bouleversement politique et une révolution écologique, la diversion qu'on lui propose s'intègre bel et bien dans une continuité totale, en dépit des apparences d'un discours qui s'apparente, de fait, à du *greenwashing*.

Ce livre, que le texte de la quatrième de couverture présente comme « un roman de dénonciation », revendiquant ainsi sa qualité de roman engagé, prétend dénoncer les dérives et les abus d'une économie du développement durable pour laquelle l'écologie n'est qu'un

[452] Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 45-47.

prétexte puisque ses acteurs se livrent à des pratiques d'enrichissement illégal au détriment du souci de préservation de la nature. Mais ce roman n'atteint pas véritablement sa cible, tout d'abord pour des raisons stylistiques et structurelles, car le récit manque de cohérence et donne souvent l'impression d'avoir été improvisé au gré d'événements externes (comme le naufrage du Prestige par exemple). D'autre part, la thèse défendue par l'écrivain peine à convaincre véritablement son public en raison des lacunes argumentatives du récit. L'intrigue devient vite un prétexte, un support narratif secondaire destiné à recevoir un discours dénonciateur à l'encontre des multinationales du secteur énergétique (éolien et pétrolier) et envers l'incurie de l'État (dont on finit par ne plus savoir s'il s'agit de celui des États-Unis d'Amérique ou de l'Espagne). Ceci conduit le lecteur à douter de la sincérité de personnages qui n'incarnent pas de manière crédible le rôle de militants écologistes qui semble être le leur au regard de la logique narrative, et le narrateur peine à intégrer de manière convaincante la fonction de chacun de ces personnages au sein de l'intrigue. De ce fait, l'aspect caricatural des personnages s'accroît à mesure que le récit progresse et l'on ne comprend pas vraiment les motivations de ce combat contre ces « méchants » industriels spéculateurs, pas plus que les méthodes d'action des héros, tout aussi condamnables que celles de leurs ennemis. L'aspect artificiel et stéréotypé des dialogues, leur caractère souvent démonstratif, (notamment lorsqu'ils sont destinés à exposer au lecteur des questions purement techniques), sont autant de lourdeurs qui entravent l'illusion fictionnelle. Et surtout, l'absence d'ancrage géographique convaincant, le fait que l'auteur situe l'action aux Etats-Unis alors même que les faits qu'il relate concernent directement l'Espagne de cette époque, crée un décalage déconcertant, qui affaiblit la charge dénonciatrice du roman. L'auteur se sert visiblement de l'intérêt du public pour les polémiques surgies de l'industrie éolienne à des fins publicitaires, pour attirer l'attention des lecteurs et favoriser les ventes d'un roman qui n'a finalement pas grand-chose à voir avec ce que serait la dénonciation d'un mensonge écologique. Il semble ainsi tomber lui-même dans les travers qu'il dénonce par ailleurs[453].

[453] Vázquez Figueroa Alberto, *Siete vidas y media: recuerdos*, ED. S.A., Barcelone, 2009. L'auteur évoque dans ce récit autobiographique la manière dont il s'est opposé à Al Gore lors d'une conférence (qui se tint à Séville en octobre 2007) organisée par l'ancien vice-président américain afin de promouvoir les investissements de l'Espagne dans les énergies renouvelables. Il y dénonce aussi l'utilisation mensongère de l'écologie de la part de faux militants écologistes et le dévoiement de l'aide humanitaire internationale de la part d'escrocs dissimulés sous la bannière d'une ONG (mais sans citer précisemment les groupes auxquels il fait référence). p. 115: « La vida me ha enseñado a desconfiar de la mayoría de los grupos ecologistas, ya que lo que comenzó siendo algo loable, en la mayoría de los casos- y dejo a un lado honrosas excepciones- se ha convertido en una estafa siguiendo esa vieja costumbre humana de corromper hasta lo más sagrado. [...] Media docena de sinvergüenzas se ponen de acuerdo, crean un grupo ecologista o una ONG de andar por casa, y se dedican a extorsionar a empresarios y autoridades o a engañar a las gentes de buena voluntad haciéndoles creer que están ayudando a infelices que se encuentran al otro lado del mundo mientras se ganan su dinero en el prostíbulo de la esquinaLa vie m'a appris à me méfier de la

Pourtant, le point de départ du roman : la dénonciation de la corruption existant au sein de l'industrie énergétique éolienne, se fonde sur une réalité objective. De fait, la question du bénéfice écologique que pourrait représenter le secteur de l'industrie éolienne constitue toujours un sujet polémique, le développement de cette énergie, qui peut effectivement s'avérer très lucrative[454], est aujourd'hui encore à l'origine de dissensions au sein même des groupes écologistes, et ce au niveau européen, car c'est là un sujet dont les enjeux sont à l'origine d'interprétations divergentes au sujet de ce que doit être une politique écologique efficiente[455]. Aussi, si la dénonciation de « l'illusion verte », de l'utilisation frauduleuse de l'image écologique n'était pas dans ce roman qu'un argument commercial, un prétexte destiné à s'assurer un surcroît de publicité « verte », on pourrait dire que Vázquez Figueroa se montre critique, à juste titre, envers la propagande verte ou *greenwashing*, c'est à dire envers l'utilisation fallacieuse d'arguments écologiques grâce auxquels une industrie ou un parti politique tentent de « verdir » leur image et d'apparaître comme écologiquement vertueux quand bien même la réalité contredit leurs paroles. Ce discours trompeur (que désigne l'anglicisme « greenwashing » qui signifie éco-blanchiment) est un sujet sur lequel a écrit un auteur de notre corpus, Rafael Chirbes. Dans le roman *Crematorio*[456], le protagoniste Rubén Bertomeu, incarne ainsi la figure d'un habile promoteur immobilier adepte des méthodes mafieuses, devenu riche grâce à la bulle immobilière des années 2000 qu'il a contribué à créer au premier chef, en accélérant le monstrueux bétonnage de la côte méditerranéenne. D'autres personnages tels que Matías Bertomeu (p. 370-373) et Silvia Bertomeu (p. 96), qui sont respectivement le frère et la fille de ce roi du béton, incarnent quant à eux les dérives d'une posture politique et d'un langage qui relèvent d'une « mode écologique » qui envahit le discours contemporain. De même, l'associé du protagoniste, un certain Guillén, s'avère être un

---

plupart des groupes environnementaux, car ce qui était au départ quelque chose de louable, dans la plupart des cas - et je laisse de côté les exceptions honorables - s'est transformé en une escroquerie suivant cette vieille habitude humaine de corrompre même les choses les plus sacrées. [...] Une demi-douzaine de crapules se réunissent, créent un groupe environnemental ou une ONG, puis se mettent à extorquer de l'argent aux hommes d'affaires et aux autorités ou à tromper les personnes de bonne volonté en leur faisant croire qu'elles aident des gens malheureux à l'autre bout du monde alors qu'elles profitent de leur argent au bordel du coin. »

454 https://www.lemonde.fr/economie/article/2007/11/19/le-pdg-de-suez-conteste-avoir-surpaye-la-compagnie-du-vent_979988_3234.html. Le PDG de Suez conteste avoir surpayé la Compagnie du Vent
L'éolien signe la fracture entre deux visions de l'écologie. 27 novembre 2017 / Grégoire Souchay (Reporterre) https://reporterre.net/L-eolien-signe-la-fracture-entre-deux-visions-de-l-ecologie

455 « Les éoliennes : vertes et vertueuses ? » Christine Hugh-Jones *Revue Terrain, anthropologie et sciences humaines*, n° 60, mars 2013, L'imaginaire écologique, p. 108-131
Cet article s'intéresse aux controverses liées à l'implantation de turbines éoliennes en Grande Bretagne. Il analyse la manière dont le discours pro-éolien, parallèlement à la montée en puissance de ce secteur industriel, est parvenu à influencer la politique d'aménagement du territoire par le biais d'une instrumentalisation du concept « vert », et aux dépens de l'instauration d'un véritable débat national autour de cette question.

456 Chirbes Rafael, *Crematorio*, Anagrama, Barcelona, 2007.

constructeur encore plus malhonnête et manipulateur que Rubén. Car au-delà de son habileté à dissimuler ses pratiques illégales -qui impliquent aussi bien la mafia russe que les trafiquants de drogue colombiens et les responsables politiques locaux. (p. 396-397)- celui-ci travaille à corrompre l'essence même de l'écologie politique à travers le recours à un langage trompeur, en effet, ce promoteur sait habilement manier le vocabulaire du blanchiment écologique[457]. Tout comme le fait Vázquez Figueroa dans son roman *Vivir del viento,* Rafael Chirbes place également la question écologique au cœur de son propos mais la posture du narrateur pose une distance critique à l'égard du discours de ses personnages. De ce fait le roman de Chirbes, qui ne subordonne pas la qualité littéraire du récit et la complexité psychologique des personnages à la transmission d'un message engagé, se trouve exempt du manichéisme et de l'incohérence de fond dont pâtit celui de Vázquez Figueroa, qui, en dépit de la légitimité de son intention critique, ne parvient pas véritablement à susciter l'adhésion du lecteur. Cet auteur écrit beaucoup, et vite, il réagit de façon rapide à l'actualité et sa production littéraire colle de très près au temps présent[458], au risque de manquer de recul scientifique, comme le montre l'exemple de ce roman. Sa formulation d'un discours censé porter une conscience universelle des enjeux environnementaux se délite dans une vision désincarnée, artificielle et souvent dépourvue de la rigueur scientifique attendue d'un ouvrage qui se revendique comme porteur d'une vérité objective. Enfin, la posture militante affichée par l'auteur entre en contradiction avec l'utilisation commerciale de l'étiquette écologique, cet abus devient visible aux yeux du lecteur à la lecture de ce roman qui n'a d'engagé que le nom.

En définitive, il n'y a pas chez Vázquez Figueroa de rejet du capitalisme, son engagement écologique se manifeste essentiellement dans la dénonciation des dégradations environnementales et des abus de pouvoir qui conduisent à l'exploitation abusive des ressources naturelles. La recherche de solutions techniques occupe également, comme nous l'avons constaté, une place importante dans le parcours de cet auteur qui, à la différence d'autres écrivains de notre corpus, adopte le point de vue d'un écologisme réformiste et techniciste, qui se fonde sur la foi en la technologie réparatrice pour trouver une issue à la crise écologique. Or,

---

[457] *Ibid.*, p. 389: "Uno puede escuchar a Guillén hablando en las emisoras de radio, leer las entrevistas que le hacen en los periódicos locales sermoneando acerca del crecimiento sostenible, de calidad medioambiental, de unir ecología y turismo."
« On peut écouter Guillén s'exprimer sur des stations de radio, lire ses interviews dans les journaux locaux, où il prêche pour la croissance durable, la qualité de l'environnement, du lien nécessaire entre écologie et tourisme. »

[458] Les deux derniers romans en date de Vázquez Figueroa, *Cien años después* et *La vacuna*, (publiés respectivement au printemps et à l'été 2020), développent une dystopie sur le thème du coronavirus, en écho à la pandémie de la grippe espagnole survenue un siècle plus tôt.

cet optimisme et le ton parfois triomphaliste des héros de Vázquez Figueroa est incompatible avec l'appel à un changement de modèle socioéconomique, il contredit l'idée d'un retour à la sobriété énergétique préconisé par les écologistes.

Conclusion :

Les œuvres littéraires que nous avons analysées portent toutes une réflexion écologique dans la mesure où elles interrogent ce qui relie les êtres humains à leur environnement tout en développant un regard critique sur leurs actions nocives. Néanmoins, si l'on tente de définir ce qu'est une véritable « éco-littérature », on constate qu'un roman comme *Vivir del viento,* qui porte un discours engagé, qui se revendique comme écologiste, ne parvient pas à émouvoir et à convaincre le lecteur, à la différence des récits qui racontent la fin de la ruralité et la perte de l'environnement naturel familier. C'est ce que font des auteurs tels que Delibes, Llamazares et Chirbes, qui apportent une vision littéraire plus à même de donner à voir les conséquences de la déruralisation et de la crise écologique actuelle. C'est pourquoi l'on peut considérer ces écrivains comme les précurseurs du roman écologique hispanique.

III- La médiatisation du discours environnemental : entre dénonciation et constat d'impuissance (presse écrite, discours officiels, autobiographie engagée, ouvrages de divulgation scientifique et essai).

Introduction : Le discours environnemental des écrivains journalistes

Le trait commun aux écrivains de notre corpus réside dans le fait que tous ont cherché à faire connaître à leurs contemporains, par leur œuvre romanesque, la situation tragique des territoires déruralisés. Mais par ailleurs, ces auteurs ont mis en lumière les problèmes soulevés par l'exode rural en multipliant les supports d'expression et les techniques discursives. Les articles de presse écrits par Miguel Delibes, Camilo José Cela et Julio Llamazares s'inscrivent ainsi dans la veine des écrits journalistiques engagés pour la défense de la ruralité et de l'environnement.

1) Miguel Delibes, journalisme littéraire et propagande environnementale

Miguel Delibes a commencé sa carrière d'écrivain en tant que journaliste, au journal *El Norte de Castilla,* où il débuta comme illustrateur en 1941 avant de devenir rédacteur. Par la suite, il fut directeur de ce journal de 1958 à 1963 et continua d'y publier des articles et des reportages durant plus de quarante ans. L'auteur a souligné l'importance qu'a eu pour lui ce travail journalistique qui, au-delà de son caractère formateur, a également influencé son évolution littéraire jusqu'à devenir un élément constitutif de son statut d'écrivain :

> Que fait un journaliste lorsqu'il rapporte un événement si ce n'est raconter ? Quelle différence y a-t-il entre le dialogue d'une interview et celui qui s'amorce dans un roman, mis à part l'objectivité qui doit caractériser cette dernière ? Comment peut-on penser que ces activités soient incompatibles ? La tension et l'urgence sont consubstantielles au journalisme, mais, à l'exception de leurs aspects techniques et structurels, ces deux activités sont reliées[459].

[459] Delibes Miguel, *Pegar la hebra*, Destino, Barcelona, 1990, p. 190.
"¿Qué hace el periodista que redacta un suceso sino narrar? ¿Qué diferencia hay entre el diálogo de una entrevista y el que se entable en una novela, aparte de la objetividad que debe caracterizar esta última? ¿Cómo puede entender

Car, aux yeux de Delibes, l'objectif de l'écrivain et celui du journaliste sont les mêmes, il s'agit d'entrer en contact avec les « concitoyens » afin de leur transmettre un message : « Mon objectif a toujours été de rechercher autrui, de me connecter à mes concitoyens, d'établir un pont avec eux. Le journalisme et la littérature ont été dans ma vie deux activités parallèles qui se sont enrichies mutuellement[460]. » Ainsi que le souligne Benoît Pellistrandi, l'œuvre littéraire de Delibes « illustre la violence des rapports sociaux et explore l'humanité des humbles, [..] il n'est pas un théoricien social et ce qui intéresse le romancier, c'est de montrer un monde rural à la fois dur et humain, violent et tendre, brutal et naïf. » Toutefois, comme nous allons le voir, l'écriture journalistique de Delibes se distingue de sa production littéraire par son caractère engagé et sa volonté d'éclairer les lecteurs et même d'influencer leur perception de la réalité concernant l'Espagne rurale et, plus largement, la situation environnementale du pays et de la planète. A mi-chemin entre ces deux types de production narrative, nous verrons que l'essai a également donné à Delibes l'occasion d'élaborer une pensée et un discours sur la ruralité, destiné à informer ses concitoyens et à éveiller leur conscience au sujet de l'ampleur du problème rural.

a) Du discours de déploration de l'exode rural en castille à la formulation d'une critique de la société capitaliste.

> En tant qu'éditeur du Norte de Castilla, Delibes poursuit la publication d'éditos. Il se concentre désormais sur les questions locales et régionales. Il crée les suppléments hebdomadaires "Las cosas del campo" et "Ancha es Castilla" [Tout est permis], où il défend, sous un jour plus combatif, la dignité de la vie des villages castillans et de leurs habitants. Il s'intéresse à l'éducation comme moyen indispensable pour élever le peuple. Il prend la défense des intérêts des paysans, ce qui lui a valu une confrontation avec l'administration puis, suite au rejet de sa plainte, lui a couté son poste. C'est dans ces

nadie que estas actividades sean incompatibles? Consustancial al periodismo es el apremio y la crispación pero en todo lo que no sea técnica ni estructura, ambas actividades se dan la mano."

[460] *Ibid.*, p. 185-186.

"Mi objetivo ha sido siempre buscar al otro, conectar con mis conciudadanos, tenderles un puente. Periodismo y literatura han sido en mi vida dos actividades paralelas que se han enriquecido mutuamente."

articles "agraires" que se trouvent, en germe, ce que seront ces différentes facettes de conteur [461].

Dans un article de presse de 1963 intitulé « *Los pueblos moribundos* », Miguel Delibes décrit la situation d'abandon dans laquelle se trouvent de nombreux villages des régions rurales du nord de l'Espagne :

> C'est un village moribond, un village à l'agonie. Ses ruelles tortueuses envahies par les orties et les fougères, […] renferment un pathétisme lugubre, un air glaçant de cimetière. […]. Au coin d'une rue, le visiteur tombe sur une vielle échevelée qui coupe patiemment son bois. Les jeunes sont partis à Bilbao, les enfants de ces jeunes ne connaissent plus le village de leurs aînés, ni les uns ni les autres ne veulent en entendre parler. A quoi bon ? C'est du passé, c'est terminé. On répond alors, peut être à tort : c'est bien triste. Et la petite vieille […] de rétorquer vivement : eux n'ont pas été tristes de partir[462].

L'auteur déplore ce processus injuste qui a fait des régions rurales les grandes sacrifiées du progrès au bénéfice des citadins : « Ô combien nous sommes coupables, nous les hommes des villes, de ces exodes répétés.[463] » ajoute-t-il à la fin de cet article. Toute son œuvre, intrinsèquement liée à la question de l'Espagne rurale, porte ce souci de préservation de la culture et de la langue des paysans castillans[464], mais aussi celui de la défense des droits des

---

[461] Pilar Concejo Álvarez, "La labor periodística de Miguel Delibes", *Hispania*, Vol. 75, Numéro 5, Décembre 1992, p. 5: "Como Director del Norte de Castilla, Delibes sigue escribiendo editoriales. Ahora se centra en temas locales y regionales. Crea los suplementos semanales «Las cosas del campo» y «Ancha es Castilla», donde reivindica con un cariz más combativo, la vida digna de los pueblos castellanos y de sus gentes. Le preocupa la educación como medio indispensable de elevar al pueblo. Asume la defensa de los intereses campesinos, lo que le costó enfrentarse con la Administración y de rechazo, su puesto. En estos artículos «agrarios» está el germen de sus facetas ulteriores de narrador."

[462] Delibes Miguel, *Obras completas*. *VI., El periodista, el ensayista Miguel Delibes*, Destino, cop. 2010, p. 505-506: "Es un pueblo moribundo; un pueblo en la agonía. Sus callejas tortuosas invadidas por la ortiga y el helecho, sin un ladrido, ni una risa de niño que quiebre el silencio, encierran un patetismo tétrico, un lúgubre aire de camposanto. Junto a una esquina, el forastero se topa con una vieja desgrañada que hace leña pacientemente. […] La estampa de la vieja entre los muros agrietados de piedra amarilla, bajo un silencio sobrecogedor, es puramente medieval. [...] Los jóvenes se fueron a Bilbao; los hijos de los jóvenes ya no conocen el lugar de sus mayores; ni unos ni otros quieren oír hablar de él. ¿Para qué? Eso quedó atrás y se acabó. Uno dice, tal vez infundadamente:

-Es una pena.

Y la viejecita del pelo estoposo y la punzante mirada azul arguye rápida:

-A ellos no les dio pena marchar."

[463] *Ibid.*, p. 506: « *Cuánta culpa nos cabe a los hombres de las ciudades de estos éxodos repetidos* ».

[464] Un article de l'ABC, concernant la sortie de l'ouvrage de Jorge Urdiales (publié en 2013) intitulé «Diccionario del castellano rural en la narrativa de Miguel Delibes», rappelle ce souci du lexique de la part de Delibes: «Miguel Delibes tomó las palabras del pueblo, y se las devolvió al pueblo, como confesó ante sus paisanos en 1983, al recibir el doctorado "honoris causa" por la Universidad de Valladolid: "Si yo escribo bien es porque vosotros habláis bien y yo os he escuchado".». hhttps://www.abc.es/cultura/libros/20130110/abci-diccionario-inedito-castellano-rural-201301091713.html Antonio Astorga, 11/01/2013.

communautés rurales, bafoués en bien des aspects par l'Etat central. L'écrivain castillan s'est ainsi exprimé en 1979 sur le thème de l'abandon institutionnel dont souffre la Castille dans un essai intitulé *Castilla; lo castellano y los castellanos,* où il accuse directement le pouvoir central d'être à l'origine de la déréliction qui touche toute la Castille :

> La Castille à été, depuis toujours, et tout particulièrement au long des cinquante dernières années, la grande oubliée. Le manque d'assistance de la part du pouvoir central durant cette période a été absolu. Rien n'a été fait en son temps pour rendre digne la vie paysanne, pour maintenir les hommes dans leur environnement. La dispersion des exploitations agricoles empêchait par ailleurs que ces êtres pussent constituer une force appréciable d'opposition, ou du moins de protestation, c'est pourquoi leur désenchantement, ou leur colère, ruminés dans l'isolement, émergeaient à peine, ou étaient reçus, lorsqu'ils parvenaient jusqu'au pouvoir, d'un haussement d'épaules. « La Castille a toujours été soumise ». « On peut compter sur la Castille sans avoir besoin de dépenser un sou. » C'est cette philosophie-là, quoi qu'on en dise, qui a prévalu à Madrid durant les cinquante dernières années. [465]

On voit dans cet extrait que l'écrivain dénonce avec véhémence l'indifférence et le cynisme de l'État central qui, conscient de la faiblesse structurelle des communautés paysannes, a, selon l'auteur, préféré laisser les zones rurales livrées à leur sort, accélérant ainsi leur désintégration. Aucune politique rurale n'a été mise en œuvre pour tenter de pallier les difficultés des « êtres » qui peuplaient alors cet « environnement » rural méprisé par les instances dirigeantes. On voit là que Miguel Delibes décrit ces territoires ruraux comme des entités fragiles, où les hommes, à l'instar des peuples vivant dans d'autres régions naturelles menacés à travers le monde, sont des êtres uniques, propres à leur milieu spécifique, et qu'il aurait par conséquent fallu les protéger, au même titre que les écosystèmes dont ils sont issus et qu'ils ont su forger et maintenir depuis des centaines d'années. Le langage utilisé ici n'est pas sans ressemblance avec le discours environnemental auquel aurait recours un naturaliste pour exhorter à la préservation d'une espèce animale menacée, car la vie des paysans semble être devenue aussi précaire que

---

[465] Delibes Miguel, *Castilla, lo castellano y los castellanos*, Planeta, Barcelona, 1988, p. 163. « Castilla ha sido de siempre, y de manera especial a lo largo del último medio siglo, la gran olvidada. La desasistencia del poder central en este lapso ha sido absoluta. Nada se hizo en su día por dignificar la vida campesina, por sujetar los hombres a su medio. La dispersión de los caseríos impedía, por otra parte, que aquellos seres constituyeran una fuerza estimable de oposición, o al menos de protesta, con lo que su desencanto, o su cólera, rumiados aisladamente, apenas si transcendían, o se recibían por el poder, cuando llegaban, con un encogimiento de hombros. "Castilla siempre fue sumisa." "Para contar con Castilla no es preciso gastar un duro." Esta filosofía, dígase lo que se quiera, fue la que prevaleció en Madrid durantre los últimos cincuenta años. »

celle des autres créatures qui partagent l'espace rural, le paysan castillan est devenu un « être » menacé, qui tente de survivre au sein d'un territoire qui ne lui offre plus les moyens (humains et économiques) de prospérer.

Aussi, ces deux extraits, même s'ils concernent l'échelle régionale, à travers le cas de la Castille, peuvent se lire comme l'expression locale d'une vision plus globale, celle d'une pensée écologique universelle, dont rend compte le discours d'entrée de Miguel Delibes à la *Real Academia de la lengua*, prononcé en 1975. Ce texte est fondamental dans l'évolution du discours écologique de l'auteur car il y expose son point de vue sur les changements qui touchent la société industrielle, non seulement en Espagne mais aussi à l'échelle mondiale. Ce discours, qui sera publié l'année suivante sous le titre *S.O.S. El sentido del progreso desde mi obra,* sera aussi repris partiellement dans un autre essai de 1979 : *El mundo que agoniza* et trouvera un écho 30 ans plus tard, dans un ouvrage à quatre mains construit sous la forme d'un dialogue avec son fils (nous ferons une analyse détaillée de cet ouvrage au chapitre suivant). Le titre du discours de 1975 traduit la volonté d'exhorter son auditoire à agir urgemment, car l'analyse de Delibes part du constat d'un échec de la société espagnole : La fin du monde rural et l'entrée dans la société industrielle ont donné lieu à une crise sociale et environnementale dont l'issue pourrait être fatale à tous.

> Nous, les hommes de la deuxième ère industrielle, n'avons pas été capables d'établir une relation Technologie-Nature qui soit harmonieuse, et après l'attraction initiale exercée par la première, concentrée dans les grandes villes, viendra un mouvement de repli dans lequel l'homme cherchera à nouveau sa propre personnalité, alors que, peut-être, il sera déjà trop tard, car la nature en tant que telle n'existera plus[466].

L'auteur utilise cette tribune pour s'exprimer sur un sujet qui lui tient à coeur, qui le préoccupe depuis des lustres, et dont il perçoit le caractère d'urgence : « Pourquoi ne pas profiter de cette opportunité d'accéder à un auditoire aussi important en ajoutant ma voix à la protestation contre l'agression brutale envers la nature que les sociétés dites civilisées n'ont cessé de perpétrer grâce à une technologie débridée ? » (*¿Por qué no aprovechar este acceso a tan alto auditorio para unir mi voz a la protesta contra la brutal agresión a la Naturaleza que las sociedades llamadas*

[466] Delibes Miguel, *Obras completas. VI., El periodista, el ensayista Miguel Delibes*, Destino, 2010, p. 79-80: "Los hombres de la segunda era industrial no hemos acertado a establecer la relación Técnica-Naturaleza en términos de concordia y a la atracción inicial de aquélla concentrada en las grandes urbes, sucederá un movimiento de repliegue en el que el hombre buscará de nuevo su propia personalidad, cuando ya tal vez sea tarde porque la Naturaleza como tal habrá dejado de existir."

civilizadas vienen perpetrando mediante una tecnología) *desbridada?* (p. 17). Il prévoit ainsi l'échec à court terme d'une société qui néglige et maltraite la nature, il fait le constat d'une dégradation morale, alimentée par la désagrégation des sociétés rurales et par le triomphe, à l'échelle mondiale, d'une conception dévoyée du progrès. Ce changement de mentalité induit par la modernité, qui donne du monde rural une image rétrograde et en fait un repoussoir aux yeux des jeunes, a conduit la société espagnole vers une impasse, car, selon lui, la fuite vers les villes, ces espaces « saturés », contaminés et envahis par les voitures (p.65), n'a pas permis à l'homme de s'y épanouir.

> L'exode rural est, par ailleurs, un phénomène universel et irrémédiable. Aujourd'hui, personne ne veut demeurer dans les villages car les villages sont le symbole de l'étroitesse, de l'abandon et de la misère. Julio Senador signalait que le besoin, autant que l'excès, peuvent mener l'homme à sa perte. Ce que Senador n'imaginait pas, c'est que nos erreurs répétées pourraient le conduire à se perdre pour ces deux raisons conjointes, en rendant le village aussi invivable que la mégapole[467].

Au regard de la direction que prennent alors les sociétés développées, il redoute la fin de la nature telle qu'il la conçoit : un espace transformé, certes, par la main de l'homme, mais au sein duquel l'homme et le vivant non-humain entretiennent une relation symbiotique, où chacun fournit à l'autre les éléments favorables à son expansion, à son épanouissement harmonieux, à son maintien en vie en somme. Car Delibes a pu observer de quelle manière la relation homme-nature s'est progressivement dégradée, il s'inquiète de l'avancée incontrôlée de l'urbain ainsi que des choix qui visent à favoriser les rendements agricoles ou l'expansion urbaine au détriment du paysage et de ce que l'on nomme aujourd'hui la biodiversité :

> Depuis le début, l'homme, guidé par une finalité prétendument pratique, a modifié à sa convenance la nature et l'a transformée en champ. L'homme, petit à petit, a créé son paysage, en le remodelant selon ses besoins. De ce fait, la campagne a toujours été campagne mais elle a cessé d'être Nature. Cependant, en sélectionnant les

[467] *Ibid.*, p. 79: "El éxodo rural, por lo demás, es un fenómeno universal e irremediable. Hoy nadie quiere parar en los pueblos porque los pueblos son el símbolo de la estrechez, el abandono y la miseria. Julio Senador advertía que el hombre puede perderse lo mismo por necesidad que por saturación. Lo que no imaginaba Senador es que nuestros reiterados errores pudieran llevarle a perderse por ambas cosas a la vez, al hacer tan invivible la aldea como la megápolis."

> plantes et les animaux qui lui sont utiles, il a appauvri la Nature originelle, [...] il a pris une décision hâtive car l'homme sait ce qui lui est utile aujourd'hui mais ignore ce dont il aura besoin demain. [...]. En l'état actuel des choses, et à l'exception de très rares réserves, il ne reste pratiquement plus de Nature naturelle dans le monde. Mais il pourrait sembler frivole de pleurer la disparition d'un paysage -aggravée ces derniers temps par tout ce qu'entraîne une civilisation essentiellement technique et par l'insertion grossière de l'urbain dans le rural- alors que nous ne sommes même pas capables de maintenir ce paysage domestiqué en état d'habitabilité, même si nous sommes conscients du fait que sa dégradation pourrait causer notre perte. Durant ces dernières années, l'environnement a été la victime propitiatoire du progrès humain[468].

L'auteur s'attaque donc à la notion de progrès telle que la conçoivent selon lui les hommes depuis la révolution industrielle : un développement, exponentiel et destructeur, de la technique aux dépens de la nature. Dans ce long discours, Delibes développe une pensée écologique universelle, fondée sur une analyse de la situation environnementale de la planète à cette époque, en 1975 donc, et qui rend compte d'une perception lucide et visionnaire des enjeux liés à la dégradation générale de la nature. Il énumère les principales causes de la destruction de l'environnement à l'échelle mondiale : les conséquences néfastes de l'exploitation du pétrole (marées noires, pollution atmosphérique), la dégradation de l'état des mers et des océans, le rôle des pesticides dans l'empoisonnement de la faune sauvage, des animaux d'élevage, mais également de l'homme. Il consacre aussi une grande partie de son discours à l'exposition des dangers majeurs de l'époque (il détaille en particulier, dans un contexte de guerre froide, les risques liés à la survenue possible d'une guerre nucléaire et bactériologique, mais il expose aussi les menaces qu'engendre la pollution radioactive). Il s'appuie également sur son expérience personnelle et ses connaissances cynégétiques, en tant qu'« écrivain chasseur », « connaisseur de la campagne » pour informer l'auditoire de la dégradation de la campagne castillane. Il s'appuie sur les conclusions du Club de Rome et du rapport Meadows, publié en

[468] *Ibid.*, p. 62: "El hombre, desde su origen, guiado por unas miras que pretenden ser prácticas, ha ido enmendando la plana a la Naturaleza y convirtiéndola en campo. El hombre, paso a paso, ha hecho su paisaje, amoldándolo a sus exigencias. Con esto, el campo ha seguido siendo campo pero ha dejado de ser Naturaleza. Mas, al seleccionar las plantas y animales que le son útiles, ha empobrecido la Naturaleza original, [...] ha tomado una resolución precipitada porque el hombre sabe lo que le es útil hoy pero ignora lo que le será útil mañana. [...]. Asi las cosas, y salvo muy contadas reservas, apenas queda en el mundo Naturaleza natural. Pero podría parecer frivolidad dolernos de la desaparición de un paisaje —agravada últimamente por todo lo que una civilización primordialmente técnica trae consigo y por la burda inserción de lo urbano en lo rural— cuando ni siquiera somos capaces de mantener este paisaje domesticado en condiciones de habitabilidad aun a conciencia de que su degradación puede ser nuestra muerte. Durante los últimos años, el medio ambiente ha sido la víctima propiciatoria del progreso humano."

1972, à travers lequel des chercheurs du MIT alertaient du danger que représentait un modèle économique fondé sur une croissance illimitée[469], il se fonde également sur les travaux de biologistes comme Rachel Carson, dont le livre *Silent Spring*, sorti en 1963, et qui connait aujourd'hui un regain de popularité de par son caractère visionnaire, a informé l'opinion mondiale sur les dangers des pesticides. Les observations de Delibes corroborent le constat de la biologiste américaine, ainsi, certains oiseaux telle la perdrix rouge, que l'auteur affectionne à titre individuel, en tant que chasseur, avaient drastiquement diminué en quelques années : « D'autre part, sans aucun titre scientifique, mais en tant qu'homme de la campagne, en tant que simple chasseur, j'ai pu observer dans de grandes étendues du plateau castillan [...] une régression de la perdrix rouge dans les zones où la terre non irriguée est progressivement remplacée par l'irrigation. » ("*Por otro lado, sin ningún título científico, sino como hombre de campo, como simple cazador, vengo observando en amplias zonas de la meseta castellana […] una regresión de la perdiz roja en aquellos puntos en que el secano va siendo sustituido por el regadío*". p. 44). Même s'il avoue modestement être dépourvu de formation scientifique, Delibes se réfère dans son discours aux biologistes et aux écologistes les plus radicaux de l'époque pour étayer son propos. Il leur emprunte en particulier tout un lexique de la peur, de la menace, qui apparaît de manière sporadique tout au long d'un discours qui acquiert parfois des accents catastrophistes, voire eschatologiques lorsqu'il reprend les mots de biologistes comme Barry Commoner, ou d'économistes comme Robert Heilbroner ou encore de philosophes comme André Gorz (dont il cite un article, publié alors sous le pseudonyme de Michel Bosquet) qui mettaient déjà en garde la population mondiale contre l'imminence d'un désastre irréversible :

> De l'avis d'éminents naturalistes, dans peu de temps, [...] si les tendances du progrès ne sont pas réorientées, "la destruction des systèmes de maintien de la vie sur cette planète sera inévitable, peut-être avant la fin de ce siècle, et certainement avant que la génération de nos enfants ait disparu". Robert Heilbroner, un peu plus optimiste, reporte de quelques siècles la venue de ce jour terrible, que l'on appelle déjà le "Jugement dernier", tandis que Barry Commoner, le réduit à cinq lustres : "Il reste encore un peu de temps, dit-il, peut-être celui d'une génération, au cours de laquelle nous pourrons sauver l'environnement de la violente agression que nous lui avons infligée". Pour Commoner, la décennie que nous vivons, celle des années 70, "est une

[469] *Dennis Meadows, Donella Meadows et Jorgen Randers, Les limites à la croissance (dans un monde fini) : Le rapport Meadows, 30 ans après*, Paris, Rue de l'échiquier, 2012.

> période de grâce pour corriger les incompatibilités fondamentales", car si nous ne le faisons pas, l'humanité succombera au cours des trois prochains lustres. À mon avis, ce qui importe n'est pas tant l'imminence du drame que la certitude, que presque personne ne remet en question, que nous nous dirigeons vers celui-ci. Michel Bosquet affirme, dans "Le Nouvel Observateur", que "l'humanité, qui a eu besoin de trente siècles pour prendre son élan, n'a plus que trente ans à peine pour freiner devant le précipice[470]".

Le langage de Delibes reprend donc ce lexique de la fin du monde : « destruction du vivant », « ce jour terrible », « jour du jugement dernier », « l'Humanité succombera », « l'imminence du drame », « le précipice », etc, pour créer chez l'auditoire un sentiment d'inquiétude qu'il mitige cependant à travers l'évocation de la possibilité d'une réaction salutaire, à condition qu'elle réponde à l'urgence, urgence martelée elle aussi à travers l'accumulation des locutions temporelles : « no en mucho tiempo », « a finales de este siglo », « antes de que », « dentro de unos siglos », « a cinco lustros », « Aún es tiempo », « la décadada los 70 », « en los tres lustros siguientes », « la inminencia del drama », « apenas le quedan treinta años », etc. Tout en alertant sur les dangers futurs, l'écrivain se défend des accusations portées contre sa vision « conservatrice ». Car Delibes revendique un conservatisme entendu comme un appel à la conservation du vivant, là où ses détracteurs veulent y voir un conservatisme essentialiste, lié à une vision rétrograde qui nierait les avancées d'un progrès technologique bénéfique à l'humanité :

> La nature est déjà faite, c'est comme ça. À une époque de mutations constantes, cette déclaration peut sembler rétrograde. Mais, si l'on y regarde de près, elle n'est rétrograde qu'en apparence. Dans mon ouvrage "Le livre du petit gibier", je souligne que toute tentative de modifier la Nature revient à y établir un artifice, et donc à la dénaturer, à la réduire. Il n'y a guère de place pour le progrès dans la Nature. Tout ce qui consiste à préserver l'environnement est un progrès ; tout ce qui vise à en modifier l'essence est une régression. Cependant, l'homme persiste à vouloir l'améliorer et il

[470] Delibes Miguel, *Obras completas. VI., El periodista, el ensayista Miguel Delibes*, Destino, cop. 2010, p. 48: "a juicio de notables naturalistas, no en mucho tiempo, [...] de no alterarse las tendencias del progreso "la destrucción de los sistemas de mantenimiento de la vida en este planeta será inevitable, posiblemente a finales de este siglo, y con toda seguridad, antes de que desaparezca la generación de nuestros hijos". Robert Heilbroner, algo más optimista, aplaza este día terrible, que ya ha dado en llamarse "el Día del Juicio Final", para dentro de unos siglos, en tanto Barry Commoner, lo reduce a cinco lustros: "Aún es tiempo —dice éste—, quizá una generación, dentro del cual podamos salvar al medioambiente de la violenta agresión que le hemos causado". Para Commoner, la décaca que estamos viviendo, la décadada los 70, "es un plazo de gracia para corregir las incompatibilidades fundamentales", ya que, de no hacerlo asi, en los tres lustros siguientes la Humanidad sucumbirá. A mi juicio, no importa tanto la inminencia del drama como la certidumbre, que casi nadie cuestiona, de que caminamos hacía él. Michel Bosquet dice, en "Le Nouvel Observateur", que "a la Humanidad que ha necesitado treinta siglos para tomar impulso, apenas le quedan treinta años para frenar ante el precipicio"."

> s'immisce ainsi dans l'équilibre écologique en éliminant les moustiques, en asséchant les étangs ou en rasant la végétation[471].

Le progrès qu'il préconise est à l'antithèse de ce mouvement d'accélération de la technique conquérante, le projet de Delibes se fonde donc sur ce risque majeur d'effondrement généralisé qui justifie la nécessité d'un retour en arrière salutaire, d'une limitation de ce faux progrès, d'une « décroissance » salvatrice. Pour appuyer son propos, l'auteur rend compte des conclusions émises par plusieurs chercheurs, publiées trois ans auparavant dans un ouvrage intitulé *Manifiesto para la supervivencia*[472], texte qui inspirera notamment les fondateurs du parti écologiste espagnol Los Verdes :

> L'industrie se nourrit de la nature et l'empoisonne, et elle tend en même temps à se développer en complexes toujours plus grands, de sorte qu'un jour viendra où la nature sera sacrifiée à la technologie. Mais si l'homme a besoin de la technologie, il est évident qu'une remise en question s'impose. C'est ainsi qu'est né le Manifeste pour la survie, un programme qui, malgré ses accents utopiques, est, de l'avis des signataires, la seule alternative qui reste à l'homme contemporain. Selon elle, l'homme doit revenir à la vie en petites communautés autogérées et autosuffisantes, les pays évolués s'imposeront le "développement zéro" et veilleront à ce que les peuples moins avancés se développent de manière équilibrée sans commettre les mêmes erreurs initiales. Ceci n'impliquerait pas de renoncer à la technologie, mais plutôt de la brider, de la soumettre aux besoins de l'homme et non de l'imposer comme un but. Ainsi, l'activité industrielle ne serait pas dictée par la soif de pouvoir du capitalisme d'État ou par la cupidité volubile d'une minorité de grands capitalistes[473].

---

[471] *Ibid*., p. 49: "La Naturaleza ya está hecha, es así. Esto, en una era de constantes mutaciones, puede parecer una afirmación retrógrada. Mas, si bien se mira, únicamente es retrógrada en la apariencia. En mi obra "El libro de la caza menor", hago notar que toda pretensión de mudar la Naturaleza es asentar en ella el artificio, y por tanto, desnaturalizarla, hacerla regresar. En la Naturaleza, apenas cabe el progreso. Todo cuanto sea conservar el medio es progresar; todo lo que signifique alterarlo esencialmente, es retroceder. Empero, el hombre se obstina en mejorarla y se inmiscuye en el equilibrio ecológico, eliminando mosquitos, desecando lagunas o talando el revestimiento vegetal."

[472] *Manifiesto para la supervivencia* Edward Goldsmith, Robert Allen, Michael Allaby, John Davull y Sam Lawrence. Alianza Editorial, Madrid, 1972.

[473] Delibes Miguel, *Obras completas. VI., El periodista, el ensayista Miguel Delibes*, Destino, cop. 2010, p. 19: "La industria se nutre de la Naturaleza, y la envenena y, al propio tiempo, propende a desarrollarse en complejos cada vez más amplios, con lo que día llegará en que la Naturaleza sea sacrificada a la tecnología. Pero si el hombre precisa de aquélla, es obvio que se impone un replanteamiento. Nace así el Manifiesto para la supervivencia, un programa que, pese a sus ribetes utópicos, es a juicio de los firmantes la única alternativa que le queda al hombre contemporáneo. Según él, el hombre debe retomar a la vida en pequeñas comunidades autoadministradas y autosuficientes, los países evolucionados se impondrán el "desarrollo cero" y procurarán que los pueblos atrasados se desarrollen equilibradamente sin incurrir en sus errores de base. Esto no supondría renunciar a la técnica, sino embridarla, someterla a las necesidades del hombre y no imponerla como meta. De esta manera, la actividad

Il préconise ainsi une réforme éthique qui permettrait de repenser la signification et l'objectif du progrès, un progrès qui doit être fondé non plus sur la croissance *per se* mais sur une utilisation raisonnée de la technique et sur un abandon de la conception matérialiste du progrès tel que l'entendent les sociétés capitalistes, à savoir, une accumulation continue des richesses. Selon lui, le développement industriel, pour être acceptable, doit tenir compte de la fragilité de la nature, cette alliée vitale, dont la viabilité est la condition *sine qua non* de toute expansion humaine, et c'est pourquoi cette révolution doit passer par une reformulation du rapport entre l'homme et la nature d'une part, et par un rééquilibrage des rapports entre les peuples d'autre part :

> Le véritable progressisme ne consiste pas à encourager un développement illimité et compétitif, ni à fabriquer de plus en plus de choses chaque jour, ni à inventer des besoins pour les humains, ni à détruire la nature, ni à maintenir un tiers de l'humanité dans le délire du gaspillage pendant que les deux autres tiers meurent de faim, mais il repose au contraire sur la rationalisation dans l'utilisation de la technologie, sur la facilitation de l'accès de toute la communauté aux biens nécessaires, sur la régénération des valeurs humaines, aujourd'hui en crise, et sur le rétablissement d'une relation homme-nature fondée sur la concorde[474].

La folie moderne, l'*hybris* de l'homme technologique, fruit d'une vision anthropocentrée du monde, se manifeste dans la démesure et la « passion de domination » dont font preuve certains dirigeants. Ce délire de domination pourrait bien conduire à la destruction finale de toute notre civilisation, que Delibes représente ici comme un bateau sur le point de sombrer du fait de l'inconscience de passagers qui, soucieux d'améliorer leur confort, démontent les membrures du navire pour gagner de l'espace et s'installer plus à leur aise :

> L'homme, bercé dans son confort, ne se soucie guère de son environnement. [...] maintenant que nous avons vu assez clairement que notre navire est en train de couler

industrial no vendría dictada por la sed de poder de un capitalismo de Estado ni por la codicia veleidosa de una minoría de grandes capitalistas."

[474] *Ibid*., p. 20-21: "el verdadero progresismo no estriba en un desarrollo ilimitado y competitivo, ni en fabricar cada día más cosas, ni en inventar necesidades al hombre, ni en destruir la Naturaleza, ni en sostener a un tercio de la Humanidad en el delirio del despilfarro mientras los otros dos tercios se mueren de hambre, sino en racionalizar la utilización de la técnica, facilitar el acceso de toda la comunidad a lo necesario, revitalizar los valores humanos, hoy en crisis, y establecer las relaciones hombre-naturaleza en un plano de concordia."

> [...] ne serait-ce pas un progrès que de l'admettre et de préparer les remèdes appropriés pour l'éviter ? L'homme, obsédé par une passion dominante, poursuit un profit personnel, illimité et immédiat et ignore l'avenir[475].

Aussi, l'auteur défend l'idée d'un progrès humain, fondé sur des bases et des valeurs renouvelées, à l'opposé de celles qui définissent la société capitaliste, c'est à un nouvel humanisme qu'appelle Delibes, à un changement de civilisation qui passe par une redéfinition des hiérarchies entre les hommes et par un réajustement des rapports entre l'homme et la nature dans une visée conservatrice où les valeurs rurales, injustement considérées comme dépassées, seraient réhabilitées :

> Nier la possibilité d'une amélioration, et donc du progrès, serait pour ma part de la légèreté ; la condamner, de la sottise. Mais il convient de dénoncer la direction maladroite et égoïste que les gouvernants du monde ont imposée à ce progrès. Que les choses soient donc claires : lorsque, dans mes propos de ce soir, je fais référence au progrès pour le remettre en cause ou le contester, ce n'est pas au progrès stabilisateur et humain - et donc désirable - que je fais référence, mais au sens que les sociétés dites civilisées s'obstinent à donner au progrès[476].

Delibes estime que les technocrates, les chantres de la modernité triomphante, ont fait de l'égoïsme et de l'instinct de compétition des qualités nouvelles, qu'ils ont perverti la société en la privant des vertus de solidarité et d'entraide qui faisaient sa force. Dans cette société fondée sur une course à l'accaparement des richesses, la nature est la grande « sacrifiée », depuis l'intronisation de la société de consommation dont le fondement même entre en contradiction absolue avec les principes régulateurs qui régissent les cycles naturels, fondés sur la modération et la recyclage des ressources : l'auteur critique ainsi le concept même de société de

---

[475] *Ibid*., p. 22: "El hombre, arrullado en su confortabilidad, apenas se preocupa del entorno. [...] ahora que hemos visto suficientemente claro que nuestro barco se hunde [...], ¿no sería progresar el admitirlo y aprontar los oportunos remedios para evitarlo? El hombre, obcecado por una pasión dominadora, persigue un beneficio personal, ilimitado e inmediato y se desentiende del futuro."

[476] *Ibid*., p. 22-23: "[...] Negar la posibilidad de mejorar y, por lo tanto, el progreso, sería por mi parte una ligereza; condenarlo, una necedad. Pero si cabe denunciar la dirección torpe y egoísta que los rectores del mundo han impuesto a ese progreso. Así, quede bien claro que cuando a lo largo de mis palabras de esta noche yo me refiera al progreso para ponerlo en tela de juicio o recusarlo, no es al progreso estabilizador y humano —y, en consecuencia, deseable— al que me refiero sino al sentido que se obstinan en imprimir al progreso las sociedades llamadas civilizadas."

consommation, basé sur une croissance illimitée, et qui implique une exploitation immodérée de la nature, insoutenable par essence dans une planète aux ressources finies :

> Toute idée de l'avenir basée sur une croissance illimitée mène au désastre. [...] tout complexe industriel de type capitaliste sans expansion ininterrompue finit par mourir. [...] tout pays industrialisé tend à croître, son développement se mesurant par une augmentation annuelle de deux à quatre pour cent de son produit national brut. Ainsi, si l'industrie, qui se nourrit de la Nature et lui envoie les détritus de sa digestion, ne cesse de s'étendre, le jour viendra où cette dernière ne pourra plus répondre aux exigences de la première et se charger de ses déchets ; ce jour-là, elle sera épuisée[477].

Les déchets sont la preuve la plus évidente de l'incapacité de ce système à perdurer, car de manière générale, le vivant produit de la matière recyclable, seul l'homme, apprenti sorcier inconscient, a produit en masse et introduit délibérément dans son environnement des matériaux non biodégradables, obtenus grâce à l'industrie pétrochimique. Et, plus globalement, l'auteur pose la question de la gestion des déchets, problème embryonnaire à l'époque, mais qui a acquis, depuis, les dimensions titanesques qu'on lui connaît aujourd'hui. L'écrivain fut ainsi le contemporain des premiers temps d'une prise de conscience mondiale. Le constat alors incontestable de l'existence d'un problème environnemental lié aux activités humaines donna lieu à la première conférence internationales sur l'environnement, le Congrès de Stockholm de 1973 auquel participèrent 110 pays, mais qui, comme le déplorait l'écrivain, ne déboucha sur aucune mesure contraignante en faveur de la protection de la Nature :

> Mais, sans aucun doute, le gaspillage progressif nos ressources est tout aussi imprudent que la facilité avec laquelle l'homme salit celles qui lui restent, au point, dans de nombreux cas, de les rendre inutilisables. Nous arrivons ainsi à une situation critique : la complexité technique actuelle ne nous permet plus d'utiliser certaines choses sans en salir d'autres. Il y a un danger immédiat dans cette attitude, puisque nous avons dégradé l'environnement en échange d'un peu plus de confort. C'est ainsi qu'apparait la

[477] *Ibid.*, p. 47: "Toda idea de futuro basada en el crecimiento ilimitado conduce, pues, al desastre. [...] todo complejo industrial de tipo capitalista sin expansión ininterrumpida termina por morir. [...] todo país industrializado tiende a crecer, cifrando su desarrollo en un aumento anual que oscila entre el dos y el cuatro por ciento de su producto nacional bruto. Entonces, si la industria, que se nutre de la Naturaleza y envía los detritus de su digestión a la Naturaleza, no cesa de expansionarse, día llegará en que ésta no pueda atender las exigencias de aquélla ni asumir sus desechos; ese día quedará agotada."

> pollution, un mot qui est sur toutes les lèvres et à la une de tous les journaux, mais qui n'a pas encore servi à modifier substantiellement nos comportements[478].

L'auteur mesurait déjà le fossé immense qui sépare les discours et les actes, déplorant l'absence manifeste de volonté politique pour résorber les problèmes liés à la pollution industrielle :

> On parle beaucoup de la pollution, comme je l'ai dit, mais la menace qu'elle représente, sauf dans quelques cas isolés, n'a aucun impact, elle n'incite pas à l'action. Au contraire, chaque pays, à ses risques et périls, continue à rêver d'augmenter le revenu national brut et le niveau de vie de ses habitants. Le problème s'enlise ainsi dans la plus pure rhétorique. Les paroles ne correspondent pas aux actes : je dis que je veux faire du nettoyage, mais en réalité, je continue à tout salir[479].

Le manque de perspectives concrètes qui permettraient d'inverser ce processus d'autodestruction de l'humanité plongeait alors Delibes dans une réelle inquiétude, car, en l'absence de solutions réalistes, comment croire qu'il serait possible d'éviter la survenue de cette « fin du monde » annoncée ? Depuis l'avènement de la société industrielle et technologique, l'homme est devenu son propre ennemi, tout autant que l'ennemi de la nature :

> Je suis consterné de constater que le développement technique se poursuit aux dépens de l'homme, de même que je déplore le fait que l'équation Technique-Nature soit posée en termes de compétition. [...] Si l'on y regarde bien, l'homme du XXe siècle n'a rien appris d'autre que la compétition, et la perspective d'aller un jour quelque part tous ensemble semble être un horizon toujours plus lointain. On dira que je suis pessimiste, que le tableau que je dépeins est excessivement sombre et désolant, et qu'il présente même un ton apocalyptique déplaisant[480].

---

[478] *Ibid.*, p. 61: "Pero, sin duda, tan imprudente como el despilfarro progresivo de nuestros recursos, es la disposición humana para ensuciar los que nos quedan, hasta el punto, en muchos casos, de hacerlos inservibles. Por este camino accedemos a una situación crítica: la actual complejidad técnica ya no nos permite utilizar unas cosas sin manchar otras. Esta actitud encierra un peligro inmediato, supuesto que a cambio de un poco más de comodidad, hemos degradado el medio ambiente. Aparece así la contaminación, vocablo que está en todas las bocas y en las primeras planas de todos los diarios, pero que todavía no ha servido para modificar sustancialmente nuestra conducta."

[479] *Ibid*., p. 62: "De la contaminación se habla mucho, como digo, pero la amenaza que comporta, salvo en casos aislados, no cala, no empuja a la acción. Por el contrario, cada país, por su cuenta y riesgo, sigue soñando con incrementar la renta nacional bruta y el nivel de vida de sus habitantes. El problema se estanca, pues, en la pura retórica. Las palabras no concuerdan con los hechos: digo que quiero limpiar pero en realidad lo que hago es seguir ensuciando."

[480] *Ibid*., p. 74: "[M]e desazona tanto que el desarrollo técnico se persiga a costa del hombre como que se plantee la ecuación Técnica-Naturaleza en régimen de competencia. [...] Bien mirado, el hombre del siglo XX no ha aprendido más que a competir y cada día parece más lejana la fecha en que seamos capaces de ir juntos a alguna parte. Se aducirá que soy pesimista, que el cuadro que presento es excesivamente tétrico y desolador, y que incluso ofrece unas tonalidades apocalípticas poco gratas."

Car en définitive, Delibes, qui revendique un pessimisme ontologique et une « obsession anti-progrès », ne croyait pas en la possibilité d'imposer aux Etats une politique de décroissance pour résoudre une crise environnementale fatalement destinée à perdurer, à se reproduire dans l'ensemble des pays en voie de développement qui, tôt ou tard, suivraient le modèle des nations industrialisées :

> Et qui plus est, le programme de régénération du Club de Rome avec sa formule de "croissance zéro" impliquant un retour à l'artisanat et à la "confiture de grand-mère" me semble, pour l'instant, utopique et irréalisable [...] Serait-il juste de décréter un arrêt du développement mondial alors que certains peuples - les moins nombreux - possèdent tout et que d'autres - les plus nombreux - vivent dans la misère et la pauvreté absolues [481]?

Delibes pointe également le danger que représente pour l'homme la technophilie croissante qui s'exprime dans la société du dernier tiers du XIXe siècle. La fascination déraisonnable qu'éprouvent les hommes envers la Machine, dont ils semblent avoir fait leur maître, qu'ils érigent désormais en bien suprême et à laquelle ils se soumettent de leur plein gré, entraîne, en contrepartie, une désintégration de l'être humain qui, en vendant son âme à la Machine, à perdu le contrôle de sa propre destinée, comme le suggère Delibes :

> [...] mon attitude face au problème - une attitude pessimiste, j'insiste - n'est pas nouvelle. Depuis que j'ai eu la mauvaise idée de commencer à écrire, je suis animé par une obsession anti-progrès, non pas parce que je pense que la machine est mauvaise en soi, mais à cause de la place que nous lui avons faite par rapport à l'homme. Mes propos de ce soir ne sont donc que le couronnement d'un long processus qui s'est élevé contre la déshumanisation progressive de la société et l'agression envers la nature, qui sont toutes deux le résultat d'une même attitude : l'intronisation des choses. [...] Mais l'homme, qu'on le veuille ou non, a ses racines dans la nature et en le déracinant grâce à l'appas de la technologie, nous l'avons dépouillé de son essence. [...] A proprement parler, plutôt qu'un mépris de la cour et une louange de la vie rustique, il y a dans mes

[481] *Ibid*., p. 74-75: "Por si fuera poco, el programa regenerador del Club de Roma[481] con su fórmula del "crecimiento cero" y el consiguiente retorno al artesanado y "a la mermelada de la abuelita", se me antoja, por el momento, utópico e inviable. [...] ¿Sería justo decretar un alto en el desarrollo mundial cuando unos pueblos -los menos- lo tienen todo y otros pueblos -los más- viven en la miseria y la abyección más absolutas?"

> livres l'expression du rejet d'un progrès qui empoisonne la cour et incite à abandonner le village[482].

L'auteur avait bien compris le caractère irrémédiable de la déruralisation et son corolaire de maux dont le principal réside dans la robotisation qui fait des hommes des esclaves de la machine, machine qui a son tour détruit la vie des hommes et de tous les êtres vivants. La perte ontologique que l'on a fait subir (Delibes emploie la première personne, « nosotros ») à cette humanité déracinée a plongé tous ces individus dans un désarroi existentiel dont ils n'ont pas forcément conscience, mais qui laissera en eux des séquelles. Plus encore, les générations futures, privées dès l'enfance d'un environnement naturel nécessaire à leur développement, seront condamnées à grandir dans des villes industrielles parfois dépourvues d'arbres et se verront ainsi littéralement « amputées » du contact avec le vivant, végétal, animal, qui, pour Delibes constitue une part essentielle de nos vies, un bien irremplaçable et indispensable à l'épanouissement personnel. L'environnement urbain lui paraît absolument inadapté à la vie et au bonheur.

Ainsi, l'homme moderne est pareil à une girouette, désorienté au sein d'un espace qu'il ne reconnaît pas pour sien, mais il est également perdu dans une langue dont il ne maîtrise plus le sens et dont il a perdu les mots :

> [...] Nous avons tué la culture paysanne mais nous ne l'avons remplacée par rien, du moins par rien de noble. Et la destruction de la Nature n'est pas seulement physique, elle est aussi une destruction de sa signification pour l'homme, c'est véritablement une amputation spirituelle et vitale de l'homme. On prive l'homme de la pureté de l'air et de l'eau, c'est certain, mais son langage aussi est amputé, et le paysage dans lequel il passe sa vie, plein de références personnelles et communautaires, est transformé en un paysage impersonnel et insignifiant[483].

---

[482] *Ibid*., p. 76: "[...] mi actitud ante el problema —actitud pesimista, insisto— no es nueva. Desde que tuve la mala ocurrencia de ponerme a escribir, me ha movido una obsesión antiprogreso, no porque la máquina me parezca mala en sí, sino por el lugar en que la hemos colocado con respecto al hombre. Entonces, mis palabras de esta noche no son sino la coronación de un largo proceso que viene clamando contra la deshumanización progresiva de la Sociedad y la agresión a la Naturaleza, resultados, ambos, de una misma actitud: la entronización de las cosas. [...] Pero el hombre, nos guste o no, tiene sus raíces en la Naturaleza y al desarraigarlo con el señuelo de la técnica, lo hemos despojado de su esencia. [...] En rigor, antes que menosprecio de corte y alabanza de aldea, en mis libros hay un rechazo de un progreso que envenena la corte e incita a abandonar la aldea."

[483] *Ibid*., p. 77 "[...] Hemos matado la cultura campesina pero no la hemos sustituido por nada, al menos, por nada noble. Y la destrucción de la Naturaleza no es solamente física, sino una destrucción de su significado para el hombre, una verdadera amputación espiritual y vital de éste. Al hombre, ciertamente, se le arrebata la pureza del aire y del agua, pero también se le amputa el lenguaje, y el paisaje en que transcurre su vida, lleno de referencias personales y de su comunidad, es convertido en un paisaje impersonalizado e insignificante."

Ce discours de Delibes auprès des membres de la *Real Academia,* véritable plaidoyer pour la réhabilitation des valeurs de la société rurale et pour l'instauration d'une écologie humaniste, n'a rien perdu aujourd'hui de sa vigueur et demeure en adéquation avec les problématiques écologiques actuelles. Car la nécessité de préserver la valeur des mots constitue pour l'écrivain une priorité, le discours écologique, notamment, doit se prémunir contre l'altération et la trivialisation des mots, autrement, ceux-ci finissent par former un écran qui permet de dissimuler la réalité[484].

La production journalistique de Delibes diminua sensiblement[485] au début des années 1970, mais elle perdura néanmoins et, à partir de 1979, l'auteur publia un article par mois dans la section « grandes plumes » (« grandes firmas ») de l'agence EFE de Madrid. Beaucoup de ces articles, publiés notamment dans *La Vanguardia* et l'*ABC,* traduisent son intérêt durable pour les questions liées à l'environnement, à la chasse, à la Castille et à l'évolution du monde rural. Son engagement écologique n'a pas faibli, comme on le voit par exemple, dans un article tel que « La muerte del mar », écrit dix ans plus tard, en mai 1989, suite au désastre écologique provoqué par le naufrage d'un pétrolier russe au large de l'Alaska. L'auteur y dénonce avec véhémence l'attitude indifférente de la communauté internationale face à l'état, extrêmement préoccupant, des mers du globe : « l'éventualité de sa mort est désormais un fait évident, et non une figure de style aux accents catastrophistes » (« *la posibilidad de su muerte es hoy un hecho palmario, no una figura retórica con ribetes catastrofistas* »). Cette phrase montre combien l'écrivain perçoit l'impuissance de toute parole face à la surdité sélective de dirigeants, qui, en dépit des avertissements des scientifiques, ne souhaitent manifestement pas s'attaquer à cet enjeu dont dépend pourtant la survie d'un nombre considérable de personnes, voire de l'humanité tout entière :

---

[484] L'écologiste Joaquín Aráujo le rappelle ainsi : "Si nos atenemos a la perversa y constante utilización de la palabra "sostenibildad", topamos con uno de los mejores ejemplos de dramática irresponsabilidad o de oportunismo desbocado […] su extrema generalización parece responder mucho más a la mala conciencia que a cualquier otro dispositivo anímico o práctico […] a menudo se usa como una suerte de patente de corso, de bula pontificia para hacer lo contrario de lo que expresa la palabra. […] En fin, que seguramente no hay nada más traicionado en los últimos tiempos que esta expresión."
« Si nous examinons l'utilisation perverse et constante du mot "durabilité", nous trouvons l'un des meilleurs exemples d'irresponsabilité dramatique ou d'opportunisme débridé [...] sa généralisation extrême semble répondre bien plus à de la mauvaise conscience qu'à tout autre dispositif intellectuel ou pratique [...] il est souvent utilisé comme une sorte de laissez-passer, une bulle papale pour faire le contraire de ce que le mot exprime. [...] En somme, il n'y a sûrement rien de plus trahi ces derniers temps que cette expression. »
Aráujo Joaquín, *La cultura rural*, ed. Lunwerg, S.L. Barcelona, 2009, p. 13.

[485] Pilar Concejo Álvarez, "La labor periodística de Miguel Delibes", Hispania Vol. 75, Numéro 5, Décembre 1992.

> Il est évident que la mer est devenue la poubelle universelle parce qu'une humanité irrationnelle, faisant fi de ses besoins vitaux, l'a voulu ainsi. Les avertissements de nos scientifiques, aussi sévères et répétés que ceux lancés récemment à l'occasion de la découverte du trou dans la couche d'ozone de notre atmosphère, n'ont guère servi, voire pas du tout[486].

Il en appelle alors au lecteur, qu'il invective par une série de questions destinées à éveiller sa conscience, car l'auteur sait que l'opinion publique, à condition qu'elle soit mieux informée, peut influencer l'action des dirigeants et les inciter à agir face à l'aveuglement et à la folie (« ciega marcha », « delirio ») de ceux qui entraînent toute l'humanité dans un « jeu suicidaire » :

> La mer tout entière, malgré son immensité, son pouvoir de réhabilitation, pourrait un jour mourir d'asphyxie, incapable de supporter des agressions aussi graves. Devons-nous donc accepter que la pollution mortelle, voire la mort de la mer, soit le prix à payer pour un progrès technique illimité ? La nature, notre indispensable soutien, pourrait-elle aussi être menacée dans ce jeu suicidaire ? Il est urgent pour l'humanité d'arrêter un instant sa marche aveugle, de réfléchir et de se demander où nous allons, quelle est la limite à imposer à notre délire de progrès industriel. Les dirigeants du tiers monde n'ont pas tort lorsqu'ils affirment que la pire des pollutions est la faim, mais nous devons garder à l'esprit qu'en tuant la mer, nous détruirons l'une des plus importantes sources d'alimentation que l'humanité a utilisé depuis ses origines[487].

L'utilisation de la première personne du pluriel pour s'adresser aux lecteurs vise à donner corps à une volonté collective qui s'oppose à la destruction d'un bien commun : les océans, qui risquent véritablement de mourir à force de subir des « agressions aussi graves » de la part de consortiums industriels internationaux soucieux de préserver leurs bénéfices. Une fois de plus,

---

[486] Delibes Miguel, *Obras completas. VI., El periodista, el ensayista Miguel Delibes*, Destino, cop. 2010: "Es obvio que el mar se ha convertido en el basurero universal porque una humanidad irracional, dando de lado a sus exigencias vitales, lo ha querido así. Las advertencias de nuestros científicos, tan duras y reiteradas como las recientemente expuestas con ocasión del boquete de ozono de nuestra atmósfera, han servido de muy poco si es que han servido de algo."

[487] Delibes Miguel, *Obras completas. VI., El periodista, el ensayista Miguel Delibes*, Destino, cop. 2010 : [...] "[T]odo el mar, pese a su inmensidad, a su poder de rehabilitación, puede morir un día de asfixia, incapaz de asumir tan graves agresiones. ¿Tendremos que aceptar, entonces, que la polución letal, incluso la muerte del mar, es el precio que tenemos que pagar por un progreso técnico ilimitado? ¿Es que la naturaleza, nuestro imprescindible sostén, puede verse también amenazada en este juego suicida? Es urgente que el hombre detenga por un momento su ciega marcha, reflexione y se pregunte hacia dónde caminamos, cuál es el límite que debemos imponer a nuestro delirio de progreso industrial. No les falta razón a los líderes tercermundistas cuando arguyen que la peor contaminación es el hambre, pero debemos tener presente que matando al mar destruiremos precisamente una de las fuentes nutricias más importantes de que se ha servido el hombre desde su origen."

la vision tout aussi pessimiste que prémonitoire de l'auteur se confirme vingt ans plus tard, à l'heure ou la dégradation des eaux du globe a atteint un seuil critique et semble irréversible. Ces prédictions alarmistes restent pourtant sans effet sur la marche de ce « progrès » obstinément dénoncé par Delibes.

b) Un chasseur qui écrit

Delibes a consacré d'innombrables pages à ses activités cynégétiques : il a ainsi publié une dizaine d'ouvrages sur le sujet (dont le roman *Diario de un cazador,* publié en *1955*), plusieurs essais et de nombreux articles sur l'évolution de cette activité en Espagne (publiés notamment dans *la Vanguardia*, l'*ABC,* et *El norte de Castilla*). La pratique de la chasse et de la pêche a toujours passionné l'écrivain, comme en témoigne son essai autobiographique *Mi vida al aire libre*[488], dans lequel l'auteur décrit l'intensité du sentiment de liberté que lui procurent ses expériences cynégétiques, au cours desquelles il ressent l'intense jouissance que lui offre le contact avec la nature sauvage, contact physique qui prend la forme d'un parcours sur la piste de l'animal et qui constitue aussi pour lui une expérience méditative. L'auteur se définit ainsi comme « un chasseur qui écrit » plutôt que comme « un écrivain qui chasse », comme pour souligner l'importance de cette passion et de son amour de la nature dans la genèse de son œuvre. Mais ces activités de chasseur lui ont permit aussi d'évaluer de façon directe les dommages infligés par l'homme à son environnement, ainsi, Delibes, qui s'intéressait essentiellement au petit gibier, a pu observer à quel point le nombre de proies a périclité au fil des ans, incitant les autorités locales à mener des campagnes de repeuplement dont l'auteur percevait tout l'artifice. Il déplorait ainsi que les perdrix sauvages aient cédé la place à des « perdrix en plastique » : « Le gibier d'élevage ne nous intéresse absolument pas, nous les chasseurs authentiques [489]». Ce gibier dénaturé ne l'émeut pas plus que les poissons de substitution, déversés dans les rivières espagnoles, ravagées par la contamination : « attraper une truite qui a été préalablement mise dans la rivière par le service de pisciculture pour mon amusement, est quelque chose qui contredit ma philosophie de la pêche, le caractère de lutte entre un être intelligent et un animal sauvage, que je lui ai attribué au départ. [490] » Car la chasse

[488] Delibes Miguel, *Mi vida al aire libre,* Destino, Barcelona, 1989.
[489] Pilar Concejo Álvarez, "La labor periodística de Miguel Delibes", *Hispania*, Vol. 75, Numéro 5, Décembre 1992: «La caza puesta, decididamente no nos interesa a los cazadores fetén».
[490] Delibes Miguel, *Mi vida al aire libre,* Ed. Destino, Barcelona, 1989, p. 147: "atrapar una trucha que previamente ha sido puesta en el río por el servicio piscícola para que yo me entretenga, es algo que contraría mi

est pour Delibes une expérience de liberté et de pensée, elle est pour lui une manière de quitter les contraintes de la société des hommes, mais aussi d'ouvrir son esprit à l'altérité absolue qu'offre le monde animal. C'est pourquoi l'artificialisation de la nature lui semble aussi insupportable : elle annule toute authenticité et prive la chasse de sa valeur d'expérience intellectuelle et vitale, où l'homme établit un contact avec ce qui, comme lui-même, est vivant, mais qui est à la fois radicalement non-humain.

Ses écrits, donc, témoignent de manière très précise de la dégradation de la faune sauvage. Entre janvier et juin 1988, l'*ABC* a publié six articles sous le titre principal « Yo, pescador de caña » et, en 1990, paraît également dans l'*ABC* un autre article intitulé « Los ríos moribundos » (Les rivières moribondes). Tous sont le fruit d'une observation directe et diachronique de l'état de plus en plus dégradé des rivières espagnoles, ils constituent également un appel formel, adressé aux pouvoirs publics afin que soit rapidement mise en place une véritable politique écologique, à l'intérieur d'un cadre non plus seulement espagnol mais européen, il en appelle ainsi aux instances européennes pour tenter de sauver non pas seulement « le faucon pèlerin, le lynx ou le vautour noir » mais également ce qui reste de la faune aquatique espagnole :

> [...] Dans mes articles des quinze dernières années, j'ai laissé des traces de mon pessimisme croissant. L'injure constante que nous infligeons à la nature prend l'une de ses expressions les plus monstrueuses dans les courants des rivières. Il y a les rivières mortes, [...] les rivières moribondes, qui sont la majorité de celles qui se trouvent sur notre sol, et les rivières simplement malades, qui, si elles ne font pas l'objet d'une attention immédiate, s'ajouteront à la longue liste formée par les deux premières. Il ne reste plus de rivières saines et, [...] la nécrologie de nos eaux fluviales, si des mesures rapides et efficaces ne sont pas prises, ne tardera pas à s'étoffer.
>
> Pourquoi ne pas commencer le processus de redressement par le nettoyage de nos rivières, ces cimetières aquatiques [...] ? Il est vrai que nous pourrions commencer à n'importe quel autre endroit : nos forêts, notre atmosphère, notre Méditerranée, nos déchets ? Ce que je souligne, c'est l'urgence, la nécessité de commencer quelque part et sans attendre. Notre paresse dans ce domaine ne doit pas aller de l'avant ; il est urgent de fixer une limite. Tierno Galván, dans un beau geste, plus démonstratif qu'efficace, a nettoyé ce cloaque qu'est le Manzanares et y a déposé quatre barbeaux et quatre canards.

---

filosofía de la pesca, el carácter de pugna entre un ser inteligente y un animal silvestre, que yo le asigné al principio."

> Cela signifie que les rivières sont reconnaissantes, telles des morts susceptibles d'être ressuscités. Ne l'oublions pas et mettons-nous à l'ouvrage sans tarder[491].

De même, dans un entretien accordé au journal El País en 1978, « De caza con Delibes », l'écrivain explique pourquoi la chasse n'est plus l'espace de liberté qu'il était autrefois, car la situation a radicalement changé par rapport au temps ou Delibes écrivait le roman *Diario de un cazador*, en 1955, dont le héros, Lorenzo, était « un hombre libre, sobre una tierra libre, contra un pájaro libre[492] », (un homme libre, sur une terre libre, contre un oiseau libre) car :

> Aujourd'hui, l'homme n'est pas libre, la terre n'est pas libre, les oiseaux non plus ne sont pas libres, parce qu'ils sont contrôlés eux-aussi, ils sont stimulés par un repeuplement périodique, entre autres. Sur les terres aussi on a répandu l'artifice. Quand un chasseur dit aujourd'hui : "Je veux que ce soit comme avant", il envisage une utopie. Ce que nous ne pouvons plus faire, d'aucune manière possible, c'est de parler à nouveau de chasse libre, de campagne libre, même si dans différentes provinces certains groupes le font pour pratiquer la démagogie. Si l'on compte le million de chasseurs qu'il y a en Espagne, la campagne ne peut pas être libre[493].

L'augmentation considérable du nombre de chasseurs rend ainsi nécessaire un contrôle beaucoup plus strict de cette pratique. L'auteur raconte ainsi de quelle manière un terrain de chasse réservé, situé dans la province de Guadalajarra, fut un beau jour déclaré ouvert à tous et aussitôt saccagé par des milliers de chasseurs, venus essentiellement de Madrid, qui se livrèrent

---

[491] Delibes Miguel, *ABC*, p. 30, Tribuna abierta, 12- 7- 90 "Los ríos moribundos":
"[...] En mis artículos he ido dejando a lo largo de los últimos quince años vestigios de mi pesimismo creciente. El agravio constante a que sometemos a la naturaleza adopta una de las expresiones más monstruosas en las corrientes fluviales. Hay ríos muertos, [...] ríos agonizantes, que son la mayor parte de los de nuestro suelo, y ríos simplemente enfermos, a los que si no se les presta inmediata atención pasarán a engrosar las largas listas de los dos primeros. Lo que ya no quedan son ríos sanos y, [...] la esquela de defunción de nuestras aguas fluviales, de no arbitrarse medidas rápidas y eficaces, no tardará en extenderse.
[...] para dar una orientación definida a la desorientada política ecológica española. ¿Por qué no empezar el proceso de recuperación saneando nuestros ríos, esos cementerios acuáticos [...] ? Bien es verdad que podríamos empezar por cualquier otro lado: nuestros bosques, nuestra atmósfera, nuestro Mediterráneo, nuestras basuras... Lo que apunto es la urgencia, la necesidad de empezar por algún lado y sin demora. Nuestra dejadez en este terreno no debe ir más lejos; urge poner un límite. [...] Tierno Galván, en un bello gesto, más significativo que eficaz, limpió la cloaca del Manzanares y depositó cuatro barbos y cuatro patos en él. Esto quiere decir que los ríos son agradecidos, muertos susceptibles de ser resucitados. No lo olvidemos y pongámonos sin dilación manos a la obra."
[492] "De caza con Miguel Delibes", Manuel Leguineche, https://elpais.com/elpais/2015/07/09/eps/1436453218_560825.html 10/09/1978
[493] *Ibid*.: "Hoy, ni el hombre es libre, ni la tierra es libre, ni los pájaros son libres, porque están también controlados, se les potencia mediante repoblaciones periódicas, etcétera. En la tierra se ha asentado también el artificio. [...] Cuando un cazador dice hoy: "yo quiero que sea como antes", está apuntando una utopía. Lo que no podemos hacer de ninguna manera es volver a hablar de la caza libre, del campo libre, aunque algunos grupos en diferentes provincias hagan demagogia con ello. Si hay un millón de cazadores en España, el campo no puede ser libre."

à un véritable pillage et, en l'espace d'une journée, vinrent à bout de toutes les perdrix disponibles : « La fusillade a été si horrible qu'il y a même eu des blessés et les perdrix, les quelques survivantes, ont fini par courir se réfugier dans le village, passant la porte des maisons, terrifiées. En un jour, ce territoire communal, qui faisait l'envie de tous les Espagnols, a été littéralement rasé.[494] » L'emprise, toujours plus grande, de l'homme sur son espace, fortement accélérée à partir des années 60 par le développement de la voiture individuelle, se manifeste de manière éloquente à travers cette anecdote où l'on voit que la domination irrationnelle et destructrice que les hommes imposent à la nature (et dont l'écrivain déplorait les effets dans son discours prononcé trois ans plus tôt) s'est retournée contre eux, les rendant prisonniers d'eux-mêmes. Ainsi, le chasseur piégé à son tour, est désormais privé de liberté, comme le déplore l'écrivain castillan, l'homme s'est lui-même tendu un piège dont il ne peut plus sortir et le pessimisme de Delibes s'enracine dans ce constat désenchanté sur la nocivité de l'action humaine envers son espace et ses ressources vitales.

2) Le regard de Camilo José Cela sur la modernisation de l'Espagne où l'expression d'une ironie inquiète.

La plume journalistique de Camilo José Cela développe une critique de la société espagnole de la transition démocratique et, tout en privilégiant l'humour, l'auteur révèle une vision désenchantée du futur. Les articles de Camilo José Cela publiés dans le journal ABC des années 1979 à 1982 font régulièrement référence au devenir de la ruralité en Espagne. La question de l'exode des populations rurales y est traitée sur un mode sarcastique, comme le montrent ces extraits des articles « Nosotros los de pueblo » et « Los que somos de pueblo » :

> [N]ous sommes des espagnols de seconde zone, aptes, bien sûr, à payer les taxes, mais pas à jouer aux cartes sans enfreindre le règlement, et merci bien! [...] Les gouvernants sont une espèce spécifique à l'asphalte, et ils sont enclins à tourner le dos à tous ceux qui avons eu la chance de naître loin des pavés, du bruit et du stress et qui, en juste retour, les autorisons à administrer (façon de parler) le budget. [...] il serait bon

[494] *Ibid*. : "El tiroteo fue tan espeluznante que hubo hasta heridos y las perdices, las pocas supervivientes, terminaron por meterse en el pueblo, por las puertas de las casas, aterrorizadas. En un día, ese término municipal que era la envidia de todos los españoles, quedó literalmente arrasado."

> de rappeler à ceux qui nous méprisent que le Seigneur notre Dieu nous a tous fabriqués à partir de la même argile[495].

Ce premier article critique le mépris des gouvernants à travers un problème trivial qui questionne néanmoins l'équité entre les citadins et les ruraux, la question de l'accès aux salles de jeu. A travers cet exemple anecdotique, l'auteur dénonce la politique inéquitable qui conduit à nier leurs droits aux habitants du monde rural. Le second article parle avec humour de la tendance irréversible à la déruralisation, dont la cause est attribuée aux politiques inégalitaires des « technocrates » du gouvernement, comme l'indique la conclusion : « Les technocrates ont réussi à dépeupler la moitié du pays et, par conséquent, nous, qui venons d'un village, sommes de plus en plus rares et méritants. [496]»

a) L'entrée de l'Espagne dans la société de consommation

L'auteur s'intéresse en particulier, dans cette série d'articles, aux changements sociaux survenus pendant la transition démocratique ainsi qu'à la question du progrès et du passage à la société de consommation, dont il critique les effets pervers. C'est ce que montrent ces lignes de l'article « Bueyes, mulas y tractores » :

> En Espagne, nous copions les défauts de la société industrielle, mais nous n'avons pas encore compris qu'ils nous reviennent bien trop cher, financièrement et politiquement. Avec la technocratie, la seule chose que nous avons exportée, pour notre plus grande honte et aussi pour notre défaite, ce sont des esclaves vers la Suisse et le Marché Commun. […] L'Espagne, ce n'est pas juste cinq ou six villes, toujours plus grandes et inhospitalières, délabrées et difficiles à diriger, mais un pays qui fut vivant et beau et qu'à coups de […] tracteurs et la creuse grandiloquence, on est en train de

[495] Cela Camilo José, *El juego de los tres madroños*, Destino, Barcelone, 1983, p. 128-p. 129: "Somos españoles de segunda, aptos para pagar la contribución, claro es, pero no para tirarle de la oreja a Jorge sin salirnos del reglamento. ¡Pues qué bien! [...] Los gobernantes son especie peculiar del asfalto y propenden a volvernos la espalda a quienes tuvimos la suerte de nacer lejos del adoquinado, el ruido y el agobio y, en justa contrapartida, les permitimos administrar (es un decir) el presupuesto. [...] a quienes nos desprecian convendría recordarles que del mismo barro nos hizo Dios Nuestro Señor a todos."

[496] *Ibid*., p. 239-240: "Los tecnócratas lograron despoblar medio país y, en consecuencia, los de pueblo somos cada vez más escasos y meritorios."

> dépeupler. Quel dommage que nous, les espagnols, les gouvernants espagnols surtout, ayons vendu aux enchères notre patrie, cette portion de terre où nous sommes nés et que nous aimons. [497]

L'auteur considère la mécanisation des cultures comme une des conséquences néfastes du mouvement global de démembrement de la société espagnole, en grande partie « exportée » dans un premier temps, par les « technocrates » et qui se réorganise désormais autour de quelques mégapoles industrielles, privilégiées par les pouvoirs publics, mais où malgré tout il ne fait pas bon vivre. La déruralisation a entraîné une transformation des modes de vie, de l'environnement et des espaces collectifs où s'organise la nouvelle société espagnole, majoritairement urbaine donc, et dont l'horizon d'attente, de plus en plus éloigné de la terre natale « bien aimée », se borne désormais à la question de l'accès aux biens de consommation. A travers la critique de ces réformes, l'auteur remet en cause le bien fondé du rejet de la tradition au profit de l'innovation perçue comme fin en soi. Ainsi, la mécanisation de la vie rurale représente une solution trompeuse et faussement bénéfique selon Camilo José Cela qui affirme dans la suite de l'article :

> Les tracteurs, contrairement aux apparences, aident moins les hommes que ne le font les bœufs et les mules. Le mirage, outre qu'il est un phénomène optique, est une hallucination d'affamés et d'assoiffés. Et la société de consommation, hallucination elle-aussi, frappe de façon inconsidérée ceux qui, après avoir mordu à l'hameçon, veulent se sortir du piège. Je préfère, quant à moi, voir la campagne espagnole avec ses attelages conduits par des hommes ayant mangé chaud, plutôt que dépeuplée et arborant les ornements cruels de la mécanique[498].

J.C. Cela, par sa critique de la mécanisation, pressentait déjà les difficultés auxquelles allaient être confrontés les agriculteurs européens. En effet, les conséquences néfastes du

---

[497] *Ibid*., p. 111-112: "En España copiamos los defectos de la sociedad industrial, pero no acabamos de entender que nos salen demasiado caros e impolíticos. Con la tecnocracia lo único que exportamos, para nuestra vergüenza y también para nuestra derrota, fueron esclavos a Suiza y al Mercado común. ». [...] « España no son cinco o seis ciudades cada vez más grandes, inhóspitas, destartaladas y difíciles de regir, sino un país que fue vivo y bello y al que, entre [...] los tractores y la huera grandilocuencia están despoblando. Es una lástima que los españoles, sobre todo los gobernantes españoles, hayamos hecho almoneda de nuestra patria, del trozo de tierra en el que nacimos y al que amamos."

[498] *Ibid*., p. 111-112: "[...] Los tractores, contra lo que parece, ayudan menos al hombre que los bueyes y las mulas. El espejismo, sobre ser un fenómeno óptico, es una alucinación de hambrientos y sedientos. Y la sociedad de consumo, que es otra alucinación, pega muy desconsideradamente a quienes, tras picar el anzuelo, quieren sacar los pies del plato. Yo prefiero el campo español con yuntas conducidas por hombres que hayan comido caliente, a verlo despoblado y con el cruel adorno de la mecánica. "

développement de l'agriculture intensive conduisent aujourd'hui à remettre en cause toute la politique de la PAC qui, depuis sa création, a essentiellement favorisé des techniques agricoles fortement dommageables pour l'environnement[499]. L'écrivain multiplie les prises de position critiques envers la nouvelle orientation consumériste de la société, il condamne les conséquences économiques et sociales de l'entrée de l'Espagne dans la société de consommation et accuse ce nouveau mode de vie d'être à l'origine de difficultés inédites pour les familles, il estime que celui-ci accentue la rupture intergénérationnelle, comme on peut le voir dans l'article « El pluriempleo »[500]. Dans un autre article, institué « Ideas pequeñoburguesas », l'auteur parle avec humour de la façon dont la société de consommation pousse les gens (qu'il appelle sur un ton familier « el personal ») à adopter des habitudes et des pratiques déraisonnables, qui risquent de conduire toute la société à une impasse dont il sera, dit-il, difficile de sortir :

> Les gens sont déboussolés, et moi je les défends contre qui les attaque, car ils ne sont pas responsables du méli-mélo qu'on leur a mis dans le crâne avec un chausse-pied –et même à l'aide de méthodes captieuses. On leur a d'abord prêché la société de consommation, on les a anesthésiés avec la publicité, et on les a conduits tout au bord de la faillite avec les ventes à crédit mensuel, si pratiques, et ensuite, après les avoir laissés sans le sou et essoufflés, on leur a dit qu'il fallait se mettre à économiser car l'énergie –cette chose dont nul ne sait avec certitude ce que c'est, et qui l'administre- se fait rare. Tout naturellement, les gens sont devenus peu à peu négligents et je-m'en-foutistes, et selon la devise qui conseille à celui qui se trouve derrière de ne pas traîner, au risque d'être emporté par le courant comme une crevette endormie, ils ont mené la grande vie (façon de parler), et dépensé jusqu'au dernier centime dans des choses dont ils n'avaient pas besoin : deux maisons, trois automobiles, une télévision couleur, etc[501].

[499] https://www.lpo.fr/actualites/plus-de-2500-scientifiques-s-unissent-pour-une-agriculture-durable
[500] voir p. 179, l'article, El pluriempleo
[501] Cela Camilo José, *El juego de los tres madroños*, Ed. Destino, Barcelone, 1983, p. 173: "El personal marcha confundido y yo lo defiendo de quienes le atacan porque no tiene la culpa del batiburrillo que le metieron con calzador –y también con artes capciosas- en la cabeza. Primero se le predicó la sociedad de consumo, se le anestesió con la publicidad y se le llevó hasta el mismo borde de la quiebra con las ventas en cómodos plazos mensuales, y después, cuando se le dejó sin blanca y con la lengua fuera, se le dijo que había que ponerse a ahorrar porque la energía –eso que nadie sabe a ciencia cierta lo que es ni quien la administra- andaba escasa. Como es de sentido común, el personal se fue haciendo poco a poco pasota y manfutista y, obediente al lema que aconseja al que venga detrás que arree para que no se lo lleve la corriente como a un camarón dormido, se dio a la buena vida (es un decir) y se gastó hasta el último cuarto en cosas que tampoco necesitaba: dos casas, tres automóviles, un televisor en color, etc."

C. J. Cela constate que les orientations de la nouvelle politique énergétique -les économies d'énergies auxquelles les espagnols doivent consentir désormais- se heurtent au discours inverse, propagé au préalable, d'incitation à la surconsommation. La contradiction entre ces deux injonctions, tout comme la méconnaissance du grand public envers ce qu'est vraiment cette énergie qui fait tourner le moteur du capitalisme, inspire à l'auteur une réflexion satyrique qui aboutit à une conclusion où il appelle le lecteur à faire preuve de bon sens : « Sortir indemne des griffes de la société de consommation va nous exiger beaucoup d'efforts. Je pense pour ma part que la situation pourrait s'améliorer si nous abandonnions les caprices futiles, si nous travaillions un peu plus et si nous économisions un peu[502]. » Le consumérisme débridé, les « caprices futiles » nuisent à tous, nous dit C. J. Cela, et ils vont à l'encontre d'une droiture morale qui exigerait que la productivité du travail ne soit pas subordonnée à l'injonction à la surconsommation et à la l'hédonisme matérialiste.

Il reproche aussi au modèle de la société de consommation d'engendrer une dégradation de la qualité des produits alimentaires, comme on le voit dans cet article, qui s'intitule « Los vivos y los muertos » :

> Je pense que l'indice de santé des citoyens peut se déterminer en fonction de la prévalence [...] du marché sur le supermarché, c'est à dire, de la fraicheur palpitante sur la boîte de conserve hiératique. Dans les marchés, tout est beau, bouillonnant et sain, et la couleur, l'odeur, et la saveur des fruits, des légumes, du poisson et de la viande, sont une bénédiction de Dieu. Dans les supermarchés, la beauté devient géométrie, qui peut elle aussi être belle, le palpitant bouillonnement s'y transforme en discipline ennuyeuse et l'on y recherche la santé sur la voie de l'asepsie [...]. Je sais bien que les supermarchés [...] remplissent une fonction pour le moins historique, mais je les ferais passer après [...] les marchés, car [...] ceux-ci [...] sont l'expression nécessaire de quelque-chose qui ne m'est pas spécialement sympathique : la société de consommation[503].

---

[502] *Ibid*., p. 173: "Salir con bien de las garras de la sociedad de consumo nos va a costar mucho trabajo. A mí se me ocurre que quizá mejorase el panorama si nos arrepintiéramos de fútiles caprichos, trabajásemos algo más y ahorrásemos un poco."

[503] *Ibid*., p. 286 "Pienso que el índice de salud ciudadana puede determinarse en función de la prevalencia [...] del mercado sobre el supermercado, esto es, del fresco latido sobre la hierática conserva. En los mercados todo es hermoso y bullicioso y saludable, y el color, el olor y el sabor de las frutas, las verduras, el pescado y la carne son una bendición de Dios. En los supermercados la hermosura se trueca en geometría, que también puede ser hermosa, el latidor bullicio se convierte en aburrida disciplina y la salud se busca por el camino de la asepsia [...]. Sé bien que los supermercados [...] cumplen una función punto menos que histórica, pero yo los pospongo [...] a los mercados porque [...] aquéllos [...] son la necesaria expresión de algo que no me resulta especialmente simpático: la sociedad de consumo."

Ces paroles de C.J. Cela entrent en résonnance avec la vision que propose, trente ans plus tard, Rafael Chirbes lorsqu'il décrit les étals de supermarchés comme le reflet des dérives de l'industrie agro-alimentaire, ainsi que nous l'avons étudié au chapitre précédent. L'avènement de normes nouvelles imposées par l'industrie agro-alimentaire alors en plein essor a profondément modifié les habitudes des espagnols, nouvellement devenus consommateurs. Camilo José Cela constate que l'aseptisation des produits alimentaires s'accompagne d'une diminution de leurs qualités gustatives et nutritionnelles, mais il observe aussi que l'implantation des supermarchés dans les centres urbains modifie complètement la nature du commerce. Les marchés « bouillonnants » cèdent la place à des supermarchés à l'esthétique et à l'atmosphère lugubres. L'aspect visuel des produits frais du marché, que l'auteur dépeint telle une nature morte colorée, pleine de vie et de beauté, s'oppose radicalement à l'univers géométrique et funèbre des rayons du supermarché. Ainsi, la déshumanisation, induite par la société de consommation où le lien économique se substitue à l'échange humain, détruit la convivialité et transforme les citadins en consommateurs « anesthésiés », privés du plaisir esthétique et sensoriel qu'offrent les aliments « naturels ». Cette critique fait aussi écho à l'article « Ciudad dormitorio » (p 91), où il décrit la monstruosité des cités dortoir qui ont transformé l'espace urbain en prison à ciel ouvert.

b) L'évolution de Madrid et les problèmes liés à la pollution urbaine

C. J. Cela critique l'utilitarisme qui oriente les décisions politiques et imprègne les relations sociales : « On a gagné en habileté pour faire de l'argent mais on a perdu le rythme qui conduit à la sagesse du savoir vivre. [...] L'homme moderne a commis une grave erreur, il a échangé la pensée contre la fonctionnalité et, sans s'apercevoir qu'il avait lâché les rênes, il s'est transformé en un outil économique qui agit probablement en tournant le dos à la morale[504] » dit-il dans l'article « Economía ». Il déplore également la destruction des infrastructures et des institutions madrilènes traditionnelles au nom d'une modernité érigée en principe absolu et fustige les modifications urbaines, censées moderniser Madrid, mais qui finalement produisent l'effet inverse et constituent selon lui un recul social et une perte de

[504] *Ibid*., p. 255-256, "Economía" : "Se ha ganado en habilidad para hacer dinero, pero se ha perdido el ritmo que encamina a la sabiduría del vivir. [...]. El hombre moderno ha cometido un grave error; ha trocado el pensamiento por el funcionamiento y, sin darse cuenta de que perdía las riendas, se ha convertido en una herramienta económica y que procede quizá a espaldas de la moral. "

qualité de vie. Car la modernisation n'est pas nécessairement synonyme de progrès, ainsi l'écrivain égraine les changements institutionnels qui ont entraîné la disparition des modes de vie traditionnels et modifié, pour le pire, le visage de la capitale, dans un article en quatre parties, intitulé « Las podas de Madrid » il déclare ainsi :

> Un autre élagage, apporté par les temps modernes et pseudo-technologiques fut celui des chiffonniers […] et de leur petit âne gris et résigné qui –soit dit en passant- quoi qu'il fît, ne contaminait pas l'air ambiant. […] Avant, la poubelle était déposée la nuit […] dans un seau que les chiffonniers vidaient dans leur charrette […] ; peu après l'aube, Madrid était propre et les chiffonniers, dans leur étrange monde suburbain, classaient les arrobes fraîchement récupérées […]. Le système était probablement fantaisiste, mais il fonctionnait et, en tout cas, celui qui l'a remplacé n'est pas meilleur, de toute évidence, il est pire[505].

Ce passage décrit l'ancien système de récupération des déchets, et le recyclage auquel procédaient les chiffonniers, qui avaient le mérite de débarrasser les citadins de leurs ordures. Toutefois, signalons que l'efficacité de ce processus de recyclage était géographiquement limitée car les zones limitrophes de la ville recevaient tout le surplus dont les citadins se défaisaient sans états d'âmes. La troisième partie de l'article fait référence à la suppression du tramway, un système de transport « plus propre », moins encombrant que l'autobus, et que, de fait, on réhabilite aujourd'hui dans les grandes métropoles en raison de ses qualités écologiques. Cet abandon d'un moyen de transport vertueux suscite l'effarement de Cela, pour qui la modernité conquérante conduit à des décisions irrationnelles et absurdes. On voit de quelle manière le ton humoristique et sarcastique, qui prédomine dans l'écriture de ces articles, dédramatise le propos tout en pointant sans ambiguïté la source du mal :

> Ils ont aussi élagué nos tramways, qui ne brûlaient pas de pétrole, qui étaient plus propres que les autobus et ne prenaient pas plus de place qu'eux mais étaient, au contraire, beaucoup moins encombrants (sur leurs voies pouvaient circuler les voitures [...]). Soudain un vent nouveau s'est levé, insufflant l'idée que les tramways étaient de

[505] *Ibid*., p. 144: "Otra poda que nos trajeron los tiempos modernos y pseudotecnificados fue la de los traperos […] y su burrillo gris y resignado que –dicho sea de paso – por más que hiciera no contaminaba el aire. [...] Antes, la basura se dejaba por la noche [...] en su cubo que los traperos vaciaban en su carro [...]; poco después de amanecer Madrid estaba limpio y los traperos, en su raro mundo del suburbio, clasificaban las arrobas recién recogidas [...]. El sistema, probablemente, era disparatado, pero funcionaba y, en todo caso, no fue sustituido por otro mejor sino a todas luces peor."

> trop et, sans s'en remettre ni à dieu ni au diable, les municipalités les ont mis à la casse un point c'est tout. Mon Dieu, mon Dieu! [...] Je me demande pourquoi, de loin en loin, souffle à Madrid ce vent violent qui élague et finit par balayer toutes les coutumes [506]?

Plus loin, l'auteur poursuit l'exposé de ses doléances à l'attention des maires, à qui il reproche d'avoir supprimé la fonction de veilleur de nuit, ces gardiens qui assuraient la protection des noctambules et dont la présence était devenue « consubstantielle à la nuit Madrilène ». Cette perte est pour lui le signe d'une attitude propre aux « péquenauds » qui se distinguent par leur incapacité à évaluer la qualité d'un service vernaculaire qui avait toute sa raison d'être car il constituait un ferment de convivialité et assurait la cohésion sociale dans les quartiers : « Le principal symptôme du péquenaud irrémissible est de vouloir copier ce qui vient de l'extérieur en présumant vainement qu'étranger veut dire meilleur et préférable[507]. » Ainsi, la question des apports venus de l'extérieur dans les réformes destinées à moderniser cette Espagne sortie du franquisme intéresse aussi Camilo José Cela d'un point de vue politique, économique et écologique. Dans l'article « Sobre las fuentes de energía », l'auteur expose les conséquences environnementales du progrès industriel. Il pointe l'insuffisance des gouvernants en matière de limitation des pollutions et de gestion des déchets industriels. Aussi, la crainte du progrès technologique est née de la révolution industrielle, rappelle tout d'abord l'écrivain :

> Il y a de cela un peu plus de cent ans, lorsqu'en Espagne le chemin de fer commençait à cracher de la fumée, les écologistes de province voyageaient à Madrid et effectuaient les démarches nécessaires pour que le train ne passât pas par leur village, en arguant du fait qu'il effrayait leurs vaches et brûlait leurs champs, qu'avec ses rejets d'escarbille il salissait leur air, et ainsi, ceux qui avaient de l'influence réussirent à éloigner la voie ferrée de leur voisinage domestique et familier[508].

---

[506] *Ibid*., p. 145: "También nos podaron los tranvías, que no quemaban petróleo, que eran más limpios que los autobuses y que no ocupaban más sitio que ellos, sino menos, mucho menos (sobre sus carriles podían circular los automóviles [...]). De repente sopló la ventolina de que los tranvías estaban de más y, sin encomendarse ni a Dios ni al diablo, los munícipes los desguazaron y santas Pascuas. ¡Ay, Dios, Dios! [...] ¿Por qué –me pregunto – en Madrid sopla de cuando en cuando, el desmochador vendaval que acaba barriendo todas las costumbres?"

[507] *Ibid*., p. 146: "El primer síntoma del paleto sin remisión posible es el de querer copiar al forastero partiendo del supuesto vano de que lo ajeno es sinónimo de lo mejor y preferible."

[508] *Ibid*., p. 139: "Hace algo más de un siglo, cuando en España empezaba a hechar humo el ferrocarril, los ecologistas de provincias viajaban a Madrid para gestionar que el tren no pasase por su pueblo; argumentaban que les espantaba las vacas y las ovejas, les quemaba los campos y les manchaba el aire de carbonilla y, los que tenían influencia, consiguieron alejar la vía de su contorno doméstico y familiar."

Il rappelle que l'avènement du progrès industriel a suscité dès le début des protestations populaires et des craintes, mais, toutefois, il estime qu'il ne faut aucunement chercher à enrayer ce progrès, mais plutôt essayer de le diriger intelligemment afin d'en contrer les effets négatifs :

> Le progrès ne doit pas être broyé, il faut plutôt l'orienter et soigner son apparence pour qu'il ne dérange pas les gens et ne leur tape pas sur les nerfs ; un technicien sur dix devrait s'occuper à des tâches hygiéniques et faire en sorte que les désagréments qui découlent de l'industrie diminuent sensiblement[509].

La posture de Cela consiste à dire que le progrès technique doit être contrôlé afin d'en limiter les inconvénients, mais il n'envisage pas la possibilité de freiner l'avancée de la technique pour préserver la nature, ce en quoi il diverge de la position de Delibes, qui estime quant à lui que le progrès doit être limité, sous peine d'entrer en concurrence destructrice avec la nature.
C. J. Cela revendique en particulier la nécessité pour son pays de s'assurer une certaine autonomie énergétique afin que l'approvisionnement ne dépende pas uniquement des importations, il est favorable au développement de l'énergie nucléaire et préconise la recherche de technologies qui contribuent à garantir à la nation son autosuffisance énergétique, au prix d'une transformation de la Nature que seule « l'hystérie » de certains écologistes prétend vouloir freiner :

> [...] Une petite usine d'eau de Javel ou de ciment qui contamine une rivière peut être plus néfaste pour son environnement que le plus sophistiqué des engins atomiques, pourvu qu'il soit bien conçu et bien géré. L'homme ne doit pas tenir la Nature pour responsable de ses erreurs, ni blâmer le progrès lorsqu'il transforme la Nature, et nous, les Espagnols, n'aurions pas tort si nous dépensions une petite partie du revenu industriel pour éviter que l'avarice ne nous étouffe ou ne nous laisse sur le carreau. Il est tout aussi néfaste de dépendre du pétrole arabe que de nos besoins et de notre hystérie propres [510].

---

[509] *Ibid*., p. 140: "Al progreso lo que hay que hacer es no estrujarlo y sí encaminarlo y lavarle la cara para que no maree ni agobie al personal; a un técnico de cada diez debería ocupársele en menesteres higiénicos y en tratar de que las molestias que son secuela de la industria mermasen lo suficiente."
[510] *Ibid*., p. 140: "[...] Una modesta fábrica de lejía o de cemento contaminando un río puede ser más nefanda para su entorno que el ingenio atómico más sofisticado, pero bien calculado y bien regido. El hombre no debe culpar de sus fallos a la Naturaleza ni al progreso que transforme la Naturaleza, y los españoles no erraríamos si nos gastásemos una pequeña parte de la renta industrial en evitar que la avaricia nos agarrotase o nos dejase sequitos. Tan malo es depender del petróleo árabe como de la necesidad y de la histeria propias."

L'auteur, qui semble ici en avance sur les enjeux de son époque, invite le lecteur à faire preuve de bon sens et à opter pour les pratiques les moins énergivores comme par exemple dans l'article « Elogio del botijo » où il défend la réfrigération naturelle qu'offre les cruches traditionnelles en argile face au surcoût énergétique du refroidissement électrique : « A mes yeux, la cruche - qu'elle soit neuve ou vieille- est un outil noble et utile et qui donne de l'eau fraîche parce que ça lui chante et non pas parce qu'elle y serait poussée par la lumière électrique[511] ».

La sensibilité écologique de C. J. Cela transparaît dans ses articles où il exprime, au-delà du style ironique, une critique des dégradations environnementales de son pays. Il s'intéresse au discours écologique naissant, et de fait, la question du vocabulaire et des abus de langage des acteurs politiques lui inspire un article intitulé « Medio ambiente » dans lequel il déplore les lourdeurs langagières et les imprécisions de la part de ceux qui s'expriment au sujet de l'environnement. Ainsi affirme-t-il que le terme « Medio ambiente » constitue un « pléonasme forgé par des faiseurs de discours pas trop cultivés, des technocrates aux velléités littéraires et des avocats qui cachent sous un fatras leur manque d'imagination […][512] ». De même, il constate que la langue perd de sa richesse à partir du moment où les mots se diluent dans des circonlocutions approximatives : « les animaux, les végétaux et les minéraux, les choses et les objets […] ont besoin d'un nom pour les nommer, non pas d'une phrase qui les explique[513]. » Par ailleurs, des thèmes comme l'importance du paysage et des dégradations qu'il subit, les problèmes liés au développement de l'automobile et à l'urbanisation font l'objet d'autant d'articles. Il déplore ainsi la multiplication des incendies qui ravagent chaque été des centaines d'hectares de forêts espagnoles et contre lesquels les pouvoirs publics ne parviennent toujours pas à lutter efficacement : « On peut imaginer […] que dans les forêts de la république de Platon il y avait de loin en loin des clairières pour y griller des chorizos. Dans mon pays, nous n'avons pas cette saine habitude, et nous ne prenons pas cette sage précaution, et c'est ainsi que les choses arrivent, et alors nous n'avons plus qu'à nous lamenter et à pleurer sur le cadavre de notre paysage. [514]» Face au désastre, l'auteur privilégie l'humour, parfois mêlé de

[511] *Ibid*., p. 197: "Para mí tengo que el botijo es una herramienta noble y útil que –nuevo o viejo- hace el agua fresca porque le da la gana y no porque le empuje la luz eléctrica.
[512] Cela Camilo José, *El juego de los tres madroños*, Destino, Barcelone, 1983, p. 65: pleonasmo acuñado por discurseadores no demasiado cultos, tecnócratas con veleidades literarias y abogados que agazapan en el fárrago su falta de imaginacón [...]."
[513] *Ibid*., p. 238: "[...] los animales, los vegetales y los minerales, las cosas y los objetos [...] precisan de un nombre que los nombre, no de una frase que los explique."
[514] *Ibid*., p. 53: "Uno [...] se imagina que en los bosques de la república de Platón, había de cuando en cuando calveros para asar chorizos. En mi país no tenemos esa saludable costumbre, ni nos tomamos esa cauta precaución, y después pasa lo que pasa y no nos queda más que lamentarnos y llorar sobre el cadáver de nuestro paisaje."

poésie, par exemple quand il s'agit d'évoquer la disparition de la nature et le sentiment d'absence qui découle de la perte des paysages, des animaux et des végétaux qui jadis agrémentaient l'environnement humain :

> Dans les cimetières de voitures ne niche aucune araignée, on n'y voit aucun zigzag de libellule, aucune peinture de papillon, aucune course de mille-pieds, aucun lézard qui se dore au soleil, dans les cimetières de voitures tout n'est que droit administratif en ruines. Dans les cimetières de voitures ne pousse pas non plus, dans toute sa fraîcheur effrontée, la petite fleur sauvage dont nul ne connaît le nom, pas plus que n'agonise lentement le chrysanthème des pieux souvenirs […]. Au dessus des cimetières de voitures vole en cercle un remords de conscience poisseux qui tache et badigeonne toute chose de son goudron ; telle est, peut-être, leur malédiction.
> -Pourquoi ne lirais-tu pas un vers de Bécquer d'une voix un peu plaintive ?[515] »

Ce cimetière de voitures décrit, en définitive, un cimetière d'animaux et de plantes, métaphore de la ville elle-même, qui a recouvert d'asphalte tout ce qui vivait sur son sol avant qu'elle ne le détruise pour faire place à l'automobile, omniprésente et destructrice. La ville se présente dans la plupart de ses articles comme un lieu maudit qui n'offre plus d'abri aux hommes depuis que les politiques des « technocrates » en contrôlent l'organisation. Des articles tels que « Los nervios de la gente » (p. 184) ou « La lucha por la vida » (p. 185-186) critiquent l'évolution de la ville en renvoyant le lecteur aux images bibliques :

> Sur les villes s'abattent désormais les sept plaies d'Egypte […]. Aux eaux changées en sang ont succédé les eaux chargées de matières fécales qui tuent la vie des rivières : la truite sautillante, l'anguille frétillante, l'écrevisse qui faisait de la gymnastique entre les pierres. [...] Les mouches sont mortes, enveloppées dans ce nuage de DDT qui peu à peu va tous nous tuer. [...] Les apostèmes de la chair des hommes se sont mués en humeurs mauvaises de leurs âmes[516].

---

[515] *Ibid*., p.169: "En los cementerios de automóviles no anida la araña, ni zigzaguea la libélula, ni pinta la mariposa, ni corre el ciempiés, ni toma el sol la lagartija; en los cementerios de automóviles todo es derecho administrativo en ruinas. En los cementerios de automóviles tampoco crece, descarada y fresquísima, la florecilla silvestre que nadie sabe cómo se llama, ni agoniza con lentitud el crisantemo de los piadosos recuerdos, [...]. Sobre los cementerios de automóviles revolotea un pegajoso remordimiento de conciencia que todo lo pringa y embadurna con su chapapote; ésa, quizá, es su maldición.
-¿Por qué no lees un verso de Bécquer poniendo la voz un poco caprichosa ?"

[516] *Ibid*., p. 185-186: "Sobre las ciudades y sus cementos y sus habitantes están cayendo las siete plagas de Egipto [...]. A las aguas trocadas en sangre sucedieron las aguas mayores matando la vida de los ríos: la trucha saltarina, la angula bulliciosa, el cangrejo que hacía gimnasia entre las piedras. [...] Las moscas murieron envueltas en la nube de DDT que a todos nos irá matando poco a poco. [...] Las postemas de la carne de los hombres se mudaron en los malos humores de sus almas."

Par ailleurs, la question du rapport aux animaux tient également une place importante dans les articles écrits par C. J. Cela. L'auteur interroge ainsi la différence entre l'élevage et la domestication des animaux familiers dans l'article « Canelo[517] » qui évoque la mort de son chien. En outre, il questionne la relation qui unit l'homme aux animaux non domestiqués, avec lesquels, en dépit de la frontière infranchissable qui les sépare, celui-ci peut interagir au sein d'un espace commun. L'article « Mi verderol [518]», par exemple, offre au lecteur une description poétique de la rencontre, devenue quotidienne, de l'écrivain avec un petit verdier peu farouche qui s'introduit quand bon lui semble dans la cage où sont enfermés les canaris de l'auteur. L'émotion surgie de ces instants fugaces, l'étonnement face au mystère du comportement animal configurent les contours d'une relation que l'auteur qualifie d'amicale, et qui suscite l'expression d'une grande tendresse envers cet oiseau, qualifié entre-autre de « minuscule », « sociable », « aimable », « orgueilleux », « honnête », « amusant », « triomphant », « élégant », « insouciant », « gracile », etc. Nulle ironie ne transparaît dans cette description où s'expriment l'émerveillement et l'admiration du poète envers ce petit passereau qu'il regarde avec curiosité et plaisir à chaque fois que celui-ci vient se poser près de lui. L'importance que l'auteur attache à l'oiseau se reflète dans l'anaphore « Mi verderol » qui introduit les phrases à six reprises. Cette rupture de ton attire l'attention du lecteur qui peut y déceler la marque d'une émotion sincère, la voix du poète exprime une sensibilité qui s'éveille à chaque rencontre avec l'oiseau. L'absence d'ironie et de distance critique, caractéristique de l'écriture de la plupart des textes du recueil, rend d'autant plus manifeste ici l'élan sincère du poète vers cette créature sauvage qu'il aspire à contempler et à comprendre, au-delà de l'altérité radicale qu'elle incarne. En revanche, dans d'autres articles, consacrés aux animaux tels que les chèvres où les poules, où encore lorsqu'il s'intéresse aux symboles végétaux comme l'arbousier, l'emblème de Madrid, l'écrivain revient vers un style humoristique et satirique[519].

En somme, l'écrivain a contribué au débat critique sur la remise en question de ma société de consommation, il a également apporté sa réflexion autour de l'écologie sociale et politique, alors émergente en Espagne. Les thèmes qui nourrissent sa pensée questionnent différentes facettes de l'évolution sociale d'une Espagne qui choisit alors de délaisser son passé

[517] *Ibid*., p. 296-297.
[518] *Ibid*., p. 259.
[519] Cela Camilo José, *El juego de los tres madroños*, Ed. Destino, Barcelone, 1983, p. 70 : " Un animal extraño ", p. 220, " Las cabras de Cabrera ", p. 235 " ¡Jo, las cabras ! ", p. 34 " Gallinas en la ciudad ", p. 27: Noticia de los tres, p. 83: Más madroños.

rural pour embrasser un modèle de société dont l'auteur avait cerné les limites et pressenti les risques. Dans ces articles s'exprime ainsi un sentiment de méfiance et une distance ironique à l'égard des innovations techniques censées conduire son pays sur la voie du progrès. Tout en s'interrogeant sur ce qui est bon pour l'homme, C. J. Cela remet en question les décisions et les discours de ceux qui prétendaient le savoir.

3) L'écriture journalistique de Llamazares : la défiance d'un « exilé de l'intérieur » à l'égard du pouvoir politique

L'écrivain Julio Llamazares a produit, parallèlement à son travail de romancier, un discours médiatique très prolifique constitué d'articles d'opinion, de reportages et de récits de voyage (publiés pour la plupart dans le journal *Elpaís*). L'auteur, reprenant les éléments thématiques centraux de ses romans, y a développé un discours critique envers la politique rurale en Espagne depuis le franquisme jusqu'à nos jours. Aussi, selon lui, l'écriture journalistique féconde l'écriture romanesque qui y trouve son prolongement naturel : « Il y a longtemps que je soupçonne la littérature de n'être autre chose que l'horizon qui débute là où s'achève le journalisme et, quoi qu'il en soit, c'est dans cette zone neutre, dans cette terre de personne où les deux se rejoignent que j'ai passé -et que j'espère continuer à passer- tous les jours de ma vie. [520] ». L'écriture romanesque s'épanouit, selon Llamazares, dans cette zone invisible située derrière l'horizon du réel, là où la pensée libère la subjectivité et l'imagination et les détache des liens du réel. Mais, néanmoins, ce discours libre et subjectif prend racine sur un support terrestre qui l'alimente et dont il reste indissociable : cette « terre de personne » est le lieu d'où se place l'observateur Llamazares, une zone qu'il définit par le terme de « neutre », un terme qui signifie aussi, dans l'esprit de l'écrivain, que cette zone est politiquement indéfinie, indépendante de tout parti officiel, en dépit du caractère politiquement engagé de sa pensée.

[520] Llamazares Julio, *En Babia*, Seix Barral, Barcelone, 1991, p. 5: "Hace tiempo que alimento la sospecha de que la literatura no es más que el horizonte que empieza donde acaba el periodismo y, en cualquier caso, es en esa zona neutra, en esa tierra de nadie en la que los dos se unen, en la que yo he pasado –y espero seguir pasando- todos los días de mi vida."

a) Un regard sceptique sur l'écologie politique

L'auteur ne s'engage dans aucun courant de l'écologie politique, mais cette question imprègne malgré tout, en filigrane, l'écriture journalistique de Llamazares. Ainsi dans les articles publiés avant 1991 et réunis dans l'ouvrage intitulé *En Babia*, l'auteur s'intéresse, entre autres thèmes, au rapport qu'ont désormais les espagnols à leur passé rural. Il interroge notamment les représentations contemporaines de ces territoires ruraux qui semblent s'être effacés de la mémoire collective d'une Espagne modernisée et tournée vers les villes. L'auteur s'y montre également critique envers l'écologie politique qu'il définit comme un « panthéisme nouveau », une volonté assumée de croire en la possibilité de retrouver un paradis perdu originel, un passé idéalisé où la nature et l'homme se complétaient harmonieusement :

> L'homme du romantisme se sentait expulsé de la nature, rejeté du paradis ; mais, à l'inverse des écologistes, il connaissait et assumait l'impossibilité d'un quelconque retour et, au fond, il cherchait seulement la beauté de ce désir et la torture aigre-douce de la mélancolie.
>
> […] L'écologie, pourtant, a opté pour des chemins plus bucoliques et moins défaitistes. En somme, elle a préféré le halo religieux à la corrosivité intrinsèque du romanticisme[521].

Entre l'attitude douloureusement contemplative des romantiques, qui cultivent une mélancolie ontologique, et celle des écologistes tels que les perçoit Llamazares, pour qui le retour à la nature constitue un horizon d'attente idéalisé et érigé en credo, l'auteur choisit l'option première et déclare rejeter l'idéal franciscain de cohabitation respectueuse et harmonieuse entre humains et « non-humains » :

> [...] Et ainsi, cet *âge d'or,* que les surréalistes ont cherché dans les rêves et les hommes de la renaissance dans la mémoire infidèle des anciens, prétend aujourd'hui se retrouver –un peu à la manière franciscaine- dans la nature, comme si pendant tout ce temps la nature et l'homme ne s'étaient pas mutuellement détruits.

[521] *Ibid*., p. 20. "El hombre del romanticismo se sentía expulsado de la naturaleza, arrojado del paraíso ; pero, al contrario que los ecologistas, sabía y asumía la imposibilidad de cualquier tipo de retorno y, en el fondo buscaba solamente la belleza de ese deseo y la agridulce tortura de la melancolía.
[…] La ecología ha optado, sin embargo, por caminos más bucólicos y menos *derrotistas*. Ha preferido, en suma, el halo religioso a la corrosividad intrínseca al romanticismo."

> Nous sommes sans défense au milieu d'un environnement de plus en plus inhospitalier et hostile, c'est vrai ; mais aussi, et surtout, devant nous-mêmes. […] Le bucolisme franciscain ne peut être défendu, pas même en tant qu'hypothèse, à partir du moment où l'histoire a déjà banni toute innocence de la surface de la terre. Le panthéisme ne convient que comme fétiche mythologique ou comme pièce de musée. Entre la dépossession romantique et l'optimisme machiniste des technoscientifiques, l'écologie était condamnée à devenir une nouvelle mystique, une religion, un sujet d'étude[522].

Dans ce texte, antérieur à l'émergence de la crise écologique des années 2000, Llamazares pose les relations entre l'homme et la nature comme étant celles de deux entités rivales qui se détruisent « mutuellement », ici l'homme n'a pas encore acquit dans le discours sur l'environnement la supériorité dévastatrice qu'on lui attribuera par la suite en raison de son rôle prépondérant dans la crise climatique. Mais la vision de l'auteur dénote déjà un pessimisme définitif quant à la possibilité de créer une écologie politique efficace, qui pourrait concrètement transformer la réalité et devenir autre chose qu'un discours « mystique », « religieux » ou « académique ». Il ne croit évidemment pas davantage aux solutions des « optimistes » qui prétendent pouvoir résoudre les problèmes écologiques par le biais de la technologie, ou de la géo-ingénierie comme le prônent certains « technoscientifiques » d'aujourd'hui. Le pessimisme existentiel de Llamazares et la distanciation dont il fait preuve à l'égard de l'écologie politique découlent aussi d'une conscience douloureuse de sa singularité d'homme « bucolique » privé de nature, littéralement expulsé de son paradis personnel, de sa terre natale, dont il porte le deuil. Ainsi l'écrivain se complait dans la nostalgie d'un paradis perdu, dans « la torture aigre-douce de la mélancolie[523] », il fait en cela figure de marginal, car, au même titre que certains de ses personnages de fiction, l'auteur appartient à un monde rural dont la perte est inévitable et qui de surcroît, pour beaucoup de ses contemporains, n'a jamais pu exister. C'est ce qui transparaît dans l'article « La memoria del bosque », où il affirme :

---

[522] *Ibid*., p. 20-21. "[...] Y, así, aquella *edad de oro* que los surrealistas buscaron en los sueños y los renacentistas en la memoria infiel de los antiguos pretende ahora encontrarse –un poco a la manera franciscana- en la naturaleza, como si en todo este tiempo la naturaleza y el hombre no se hubieran mutuamente destruido.
Estamos indefensos en medio de un entorno cada vez más inhóspito y hostil, es cierto; pero también, y sobre todo, ante nosotros mismos. [...] El bucolismo franciscano no puede sostenerse, ni siquiera como hipótesis, cuando la historia ha desterrado ya toda inocencia de la tierra. El panteísmo sólo cabe como fetiche mitológico o como pieza museística. Entre la desposesión romántica y el optimismo maquinista de los tecnocientíficos, la ecología estaba condenada a convertirse en una nueva mística, en una religión, en una asignatura."
[523] *Ibid*., p. 20

> Pour ceux qui sont nés dans les villes, qui parcourent leurs rues et y vivent jour après jour jusqu'à leur mort, la forêt est peut-être uniquement un ensemble de plantes et d'arbres au noms inconnus et au rendement économique douteux. [...] Mais pour nous qui sommes nés et qui avons grandit dans la forêt (et j'entends ici le mot forêt comme quelque chose de plus large que sa conception botanique), la forêt est autre chose, elle est bien plus qu'une succession d'arbres[524].

C'est pourquoi, selon Llamazares, la perte d'une forêt lors d'un incendie équivaut, pour celui qui a grandit dans la compagnie de ses arbres, à la perte de sa maison. Et pour l'humanité, même si elle n'en a pas forcément conscience, cette perte est aussi celle de sa matrice originelle, celle du berceau qui a donné naissance à la culture primitive des hommes et qui conserve leur mémoire la plus ancienne. Ainsi selon lui, l'humanité est par essence, arboricole, elle est « une espèce qui trouve en elle [en la forêt] son origine et sa dernière demeure. [525]»

Par ailleurs, l'auteur s'intéresse également au statut de l'animal dans la société espagnole et dénonce notamment l'attachement archaïque à des traditions festives fondées sur la maltraitance animale. Dans un article, « La moda de los toros », dans lequel il réfute les arguments en faveur de la corrida, il remet en question les postulats qui contestent la possibilité d'établir un « droit animal », et prend lui-même parti pour la reconnaissance d'une dignité propre aux animaux, à l'encontre de l'opinion des « intellectuels de la modernité », qui, dit-il, taxeront probablement sa posture éthique de « mariconada », c'est-à-dire de « minauderie d'efféminé[526] ». Car llamazares prend le parti de la douceur, de la sensibilité, qualités perçues comme autant de faiblesses par ses opposants, mais surtout il défend l'intelligence rationnelle face à l'argumentaire, selon lui fallacieux, et aux démonstrations sophistiques de ses adversaires, qui au nom de l'héritage culturel et même, paradoxalement, au nom de l'écologie (car les taureaux de combats n'existent que parce qu'on les élève dans ce but), défendent le maintien de la corrida.

On voit ainsi que l'auteur, tout en affirmant ne pas croire à la possibilité d'établir une « écologie panthéiste », fondée sur un retour à une nature qu'il considère comme perdue, se

---

[524] *Ibid*., p. 102: "Para quienes nacieron en las ciudades y por sus calles caminan y viven día a día hasta su muerte, el bosque es sólo, quizá, un conjunto de plantas y de árboles de desconocidos nombres y de rendimiento económico dudoso. [...] Pero para quienes nacimos y crecimos en el bosque (y entiendo el bosque ahora como algo más extenso que su concepción botánica), el bosque es algo más, mucho más que una sucesión de árboles."
[525] *Ibid*., p. 102: "una especie que en él tiene su origen y su última morada."
[526] *Ibid*., p. 46.

place du côté des défenseurs d'une sensibilité écologique rationnelle. Cette posture se traduit dans son refus de justifier la maltraitance animale au nom la qualité esthétique supposée d'un art, la tauromachie, qui trouverait sa légitimité éthique dans le fait que les animaux n'ont pas d'âme et peuvent donc faire l'objet d'une mise à mort que d'autres considèrent comme cruelle. La critique rationnelle de l'auteur transparaît aussi dans sa dénonciation réitérée de la négligence dont fait preuve l'Etat dans sa gestion des territoires « sauvages », non urbanisés, comme les forêts et les vastes territoires des régions rurales du nord de la péninsule. Llamazares, comme nous allons le voir, accuse sans ambages l'Etat et juge criminelle son inaction en matière de politique rurale.

b) Un Etat injuste, promoteur d'inégalités

Ainsi, tout comme l'ont fait avant lui Miguel Delibes et Camilo José Cela, Julio Llamazares a dénoncé de façon récurrente les manquements de l'État à l'égard des régions rurales, mais de façon encore plus ouvertement comminatoire. Dans *El País* du 23 octobre 1994, est paru un article intitulé « La España menguante » dans lequel il critiquait vivement l'action du gouvernement dans les régions rurales du nord. D'après lui, les politiques de gestion de ces territoires ruraux visent délibérément à accélérer le processus de dépeuplement plutôt qu'à le contenir ou à tenter d'y remédier, comme si les responsables politiques souhaitaient délibérément porter le coup de grâce à des territoires déjà fragilisés, voire moribonds. L'État est ainsi désigné par l'auteur comme le principal responsable de l'exode rural :

> Dans la province de Cármenes, là où le León rejoint les Asturies, l'état d'abandon dans lequel se trouvent tous ces villages, tout comme beaucoup d'autres, identiques, aux quatre coins de la province, vient de très loin et [...], au lieu de décroître, comme certains le pensaient, celui-ci s'est accrut depuis l'implantation en Espagne des autonomies. Pour bien comprendre, prenons Pontedo, par exemple, qui a actuellement deux douzaines d'habitants en hiver, alors qu'il en avait plus de cent au milieu du siècle. La plupart sont partis pendant les vingt dernières années, poussés par la solitude, par les difficultés de la vie dans la montagne et la marginalisation dans laquelle ils étaient relégués de la part de centres de pouvoir aussi lointains qu'inaccessibles. […] l'hôpital le plus proche est à Cinquante kilomètres […] et les écoles ont disparu. Le Ministère les

> a déplacées dans de meilleures zones, en raison du dépeuplement, contribuant ainsi à rendre ce dernier définitif […][527].

Les raisons de l'exode rural viennent de loin, nous dit Llamazares, sans spécifier les causes originelles de ce phénomène, car c'est surtout l'action de l'État, incapable d'inverser cette tendance historique, que déplore l'auteur. Le fonctionnement administratif instauré depuis la mise en place des autonomies n'a fait qu'amplifier la situation d'isolement des habitants de ces régions rurales, qui se voient privés de tous les services de première nécessité tels que l'éducation et la santé, alors qu'au contraire la réforme de l'État aurait dû s'accompagner d'un réaménagement territorial destiné à rendre ces régions attractives ou au moins vivables pour les personnes qui ont choisi d'y demeurer. L'État est devenu, selon Llamazares, l'ennemi principal des régions rurales, le responsable de leur déclin, qu'il accélère sciemment :

> Or, s'il demeure lointain en ce qui concerne ses aspects bénéfiques, l'Etat, dans ses aspects négatifs, fait preuve au contraire d'un empressement qui frôle parfois l'affront. Non seulement il fait payer [aux habitants] les impôts communs à tout citoyen, sans leur offrir en retour les mêmes services, mais, en définitive, on dirait qu'il cherche à faire en sorte que tous les habitants s'en aillent, à en juger par le grand nombre d'entraves qu'il leur impose pour ouvrir un commerce quel qu'il soit, et par les facilités qu'il leur octroie pour fermer les commerces déjà existants, aussi bien en subventionnant l'abandon des vaches qu'en donnant une prime à la fermeture des mines, même s'il réhabilite ensuite son image à travers des inversions environnementales et autres programmes Leader. [528] […]

---

[527] Llamazares Julio, « La España menguante », *El País*, 23/10/1994: "[...][E]n las montañas de Cármenes, allá donde León se funde con Asturias, [...] el abandono en el que se hallan todas aquellas aldeas y otras muchas como ellas a lo largo y ancho de la provincia [...] viene desde muy lejos y [...], en lugar de menguar, como algunos pensaban, ha aumentado desde la implantación en España de las autonomías. Para que ustedes lo entiendan, Pontedo, por ejemplo, tiene actualmente dos docenas de habitantes en invierno, cuando llegó a tener más de cien a mediados de siglo. La mayoría se fueron en los últimos veinte años, empujados por la soledad, las dificultades de la vida en la montaña y la marginación a la que estaban relegados por parte de unos centros de poder tan lejanos como inaccesibles. […], el hospital más cercano está a cincuenta kilómetros [...] y las escuelas han desaparecido. Se las llevó el Ministerio a mejores zonas, por culpa de la despoblación, contribuyendo de esa manera a hacer aquélla definitiva […]."

[528] *Ibid*., : "Pero, mientras para lo bueno sigue estando muy lejos, para lo negativo el Estado muestra una diligencia que a veces raya en el desafío. No sólo les cobra impuestos como a cualquiera, sin darles igual servicio, sino que últimamente parece que lo que quiere es que se vayan todos de allí, a juzgar por la gran cantidad de trabas que les pone para abrir cualquier negocio y por las facilidades que les ofrece para cerrar los que existen, ya sea subvencionando el abandono de las vacas o primando el cierre de las minas; aunque después se lave la cara con inversiones medioambientales y demás programas Leader. […]"

Llamazares fustige ainsi l'hypocrisie de l'Etat central, qui détruit le secteur agricole et cherche à vider les campagnes de leurs habitants, puis lave ensuite son image en produisant un discours vertueux, respectable, qui n'est en fait qu'un écologisme de façade. Le sentiment de ne pas compter, de ne pas avoir la même valeur que le reste des espagnols est de ce fait toujours vivace chez les paysans et les habitants des régions rurales, et le manque de soutien de la part de l'administration semble corroborer cette conviction personnelle de l'auteur. Ainsi, l'impôt ne remplit plus son rôle de redistribution des richesses et l'État ne respecte plus son contrat dès lors qu'il ne fournit pas aux citoyens des régions rurales les services auxquels ils ont droit. L'idée clairement formulée par Llamazares consiste à dénoncer l'action destructrice d'une administration provinciale qui incite à la déruralisation. L'article insiste sur la volonté sous-jacente, dissimulée mais non moins visible, de favoriser l'Espagne peuplée, prospère, citadine, aux dépens de la face cachée, rurale, de l'Espagne. La dissimulation, l'hypocrisie sous-tendraient ainsi une politique malhonnête qui vise à laisser périr toute une partie de la société sans faire de vagues, à une époque où les questions autour des problématiques rurales s'insèrent dans un cadre international, depuis l'entrée de l'Espagne dans l'union européenne en 1986.

> Pontedo n'est qu'un exemple parmi les centaines d'autres qui existent en Castille et León et les milliers présents dans toute l'Espagne. Un pays qui, comme la lune, a deux faces, l'une croissante, l'autre décroissante […].
>
> En tout état de cause, l'existence de cette Espagne décroissante, de plus en plus vaste, ou du moins, de plus en plus pauvre, ne semble pas préoccuper grand monde. Ainsi, pendant qu'en Europe [...] les gouvernements essaient de corriger les différences régionales et même locales [...], ici on fait justement le contraire: soutenir les zones les plus solides et abandonner les autres à leur sort. Ou, pire encore : accélérer leur déclin, pour qu'on ne sache même pas qu'elles existent.[529]

Les doléances exprimées par l'auteur mettent en cause l'action selon lui plus qu'incompétente, quasi criminelle, d'un État qui a décidé de sacrifier une partie du pays, qui agit de façon malhonnête et contraire aux pratiques majoritaires en Europe où la plupart des États, nous dit l'auteur, traitent de manière équitable les régions rurales par rapport aux zones urbaines. Dans

[529] Llamazares Julio, « La España menguante », *El País*, 23/10/1994: "El ejemplo de Pontedo es sólo uno de los cientos que existen en León y de los miles que hay por toda España. Un país que, como la luna, tiene dos caras, una creciente y una menguante […]. En cualquier caso, la existencia de esa España menguante, que cada vez es mayor, o por lo menos más pobre, a nadie parece importarle mucho. Pues, mientras en Europa […] los gobiernos intentan corregir las diferencias regionales y aun locales […], aquí se hace justamente lo contrario: apoyar a las zonas más fuertes y abandonar a las otras a su destino. O, peor: acelerando éste para que nadie se entere siquiera de que existen."

son article intitulé « *Muerte de un tren* », (publié dans *El País* du 28 septembre 1990), Julio Llamazares, dénonçait déjà l'attitude du gouvernement qui a, selon lui, ouvertement cherché à isoler et à faire tomber dans l'oubli les régions rurales de la Province de León, au profit des régions industrielles périphériques : « C'est la légende du paysage -de leur paysage- qui meurt, et elles meurent encore un peu plus elles aussi, ces provinces qui, après avoir tout donné pour permettre que d'autres grandissent et puissent circuler aujourd'hui en train à grande vitesse vers le futur, avancent toujours comme du temps des mines de charbon, dans des trains à vitesse réduite ou nulle. [530]»

Presque trente ans plus tard, en janvier 2019, Llamazares tient un discours quasiment identique : les attentes des citoyens ont été trahies, car l'instauration des autonomies n'a pas réussi à combler le fossé entre ces deux Espagnes, elle l'a même accentué en favorisant des institutions qui privilégient les intérêts régionaux et détruisent les solidarités nationales, ce qui nuit aux provinces les moins favorisées. C'est ce qu'explique l'article intitulé « L'Espagne des inégalités », dont le sous-titre est explicite ; « Nul besoin de monter dans le train, la simple contemplation de la carte des réseaux ferrés nous offre une vision des priorités politiques et économiques.[531] »

> Il y a en Espagne deux vitesses politiques, ça nous le savions tous, mais ces deux vitesses existent également au niveau économique et au niveau de l'attention portée aux citoyens en fonction de leur nombre et de leur lieu de résidence, et c'est là quelque chose que certains ne font qu'entrevoir à travers actualités, ce qui est logique étant donné le manque croissant de solidarité qu'a généré chez les Espagnols la division de l'Espagne en régions autonomes, même si nos politiciens ont beaucoup de mal à le reconnaître. Ce sont ceux-là mêmes, par leurs actions, qui exacerbent ce manque de solidarité et qui accroissent les différences territoriales en fonction de leurs intérêts politiques, comme nous, les Espagnols, pouvons le constater jour après jour. L'Etat des régions autonomes, tant vanté par presque tout le monde depuis un certain temps, est en passe de devenir

[530] Llamazares Julio « *Muerte de un tren* », *El País*, 28/09/1990: "Se muere la leyenda del paisaje -su paisaje- y se mueren también un poco más unas provincias que, después de darlo todo para que otras crecieran, mientras éstas circulan en trenes de alta velocidad hacia el futuro, ellas siguen haciéndolo, como el hullero, en trenes de baja velocidad, o de ninguna."

[531] "La España de las desigualdades. Sin necesidad de subirse al tren, solamente contemplando el mapa de las vías, uno tiene una visión de las prioridades políticas y económicas"
https://elpais.com/elpais/2019/01/04/opinion/1546619889_308780.html

> l'Etat des inégalités, sans que personne ne semble vouloir corriger cette inertie, ce qui est à la fois dangereux et injuste[532].

De même, l'auteur revient sur la question de l'exploitation du charbon, dont ont bénéficié les régions périphériques au détriment de la main d'œuvre locale : les mineurs léonais, qui n'ont rien obtenu en échange de leur sacrifice :

> « The end. » Avec la fermeture de *La Escondida*, l'industrie minière fait désormais partie de l'histoire dans la province du Léon. Ce sera bientôt le cas aussi dans le reste de l'Espagne.
>
> Alors c'est à nous, aux descendants des mineurs, et à ceux que les circonstances ont conduit à cohabiter avec eux un certain nombre d'années, qu'incombera la responsabilité de revendiquer l'histoire d'une activité qui n'a jamais été reconnue à sa juste valeur par le reste des espagnols, pas plus que ne l'a été sa pénibilité, et qu'on a même accusée d'être responsable des maux d'une planète qui se consume elle-même[533].

Les mineurs, ont été doublement pénalisés nous dit Llamazares dans cet article publié en 2018: malgré le fait que leur activité, dure et mal rémunérée, a permis au reste des espagnols de prospérer, ils n'ont jamais bénéficié de la reconnaissance qu'ils méritaient, mais, en outre, leur action est décriée par ceux qui, en ces temps de crise écologique, les accusent d'avoir contribué au réchauffement climatique. Ils sont en cela dans la même situation que les agriculteurs, victimes de campagnes de dénigrement en raison de leur pratique de l'agriculture intensive, reconnue aujourd'hui comme anti-écologique et hautement polluante. L'écrivain n'envisage jamais l'écologie comme une question indépendante, défendable en soi, qui surplomberait les

---

[532] *Ibid*.: "Que hay una España de dos velocidades políticas todos lo sabíamos, pero que estas se traducen en dos velocidades económicas y de atención a los ciudadanos en función de cuántos son y dónde viven es algo que algunos solo vislumbran con estas noticias, lo cual es lógico dada la insolidaridad creciente que la división de España en autonomías ha trasladado a los españoles por más que les duela a nuestros políticos reconocerlo. Son ellos mismos con sus actuaciones los que exacerban esa insolidaridad y los que acrecientan las diferencias territoriales en base a sus intereses políticos, como los españoles podemos comprobar día tras día. El estado de las autonomías, tan alabado por casi todos durante un tiempo, se está convirtiendo en el de las desigualdades sin que nadie parezca querer corregir esa inercia, tan peligrosa además de injusta."

[533] https://elpais.com/elpais/2018/12/28/opinion/1545990746_047134.html

« The end. Con el cierre de La Escondida, la minería del carbón en León ha pasado a la historia. Pronto lo hará también en España »

"Así que tendremos que ser nosotros, los descendientes de los mineros y los que convivimos con ellos algunos años de nuestra vida por circunstancias, los que reivindiquemos la historia de una actividad que nunca fue lo suficientemente valorada por el resto de los españoles, como tampoco lo fue su dureza, y a la que últimamente incluso se la ha culpado de los males de un planeta que se consume a sí mismo."

hommes issus de ces territoires dont il revendique la préservation. La dénonciation de l'injustice que représente ce discrédit porté aux mineurs est un thème cher à Llamazares, comme le montre cet autre article, "Distinta nieve", publié le 23/11/2019, qui reprend la même idée, presque dans les mêmes termes, pour s'indigner , sur un ton polémique, de l'inaction d'un Etat voyou qui exploite de manière éhontée une partie des citoyens, la plus pauvre de surcroît, pour enrichir ceux qui bénéficient déjà de nombreux privilèges :

> Une neige différente. Ces derniers jours, de nombreux cantons du nord étaient toujours isolés par la neige, sans lumière et sans assistance, sans que l'information ne soit diffusée ailleurs que dans la rubrique dédiée à la météo.
>
> Je donne aujourd'hui la parole à deux journalistes de ma province d'origine, la première est Cristina Fanjul, du journal *Diario de León:* "Nul besoin de voyager dans le temps pour savoir comment nous vivions au début du siècle dernier. (…) Une chute de neige nous a laissés dans le noir. Voilà quatre jours déjà que nous sommes privés de liaisons routières, de réseau électrique, isolés et oubliés par l'Etat, celui-là même qui nous a empoisonnés pour que la bourgeoisie —basque, catalane et madrilène— poursuive sa croissance sur le dos de la silicose et de la misère. La province qui a porté le charbon jusqu'aux hauts fourneaux de la Biscaye, celle qui a été contaminée par les centrales thermiques et qui a vu comment ses vallées plongeaient, noyées sous la sépulture des lacs artificiels qui ont lancé la politique *desarrollista,* possède un réseau électrique qui plonge ses habitants dans le Moyen Âge à cause d'une simple chute de neige. [534] [...]

Les propos de la journaliste reprennent les reproches classiques que les habitants des régions pauvres adressent à L'Etat, un Etat apparemment immuable qui de tout temps, s'est servi des habitants de l'Espagne rurale comme d'une force de travail exploitée, maltraitée et exposée aux retombées toxiques d'une industrie dont elle ne profite pas, puisqu'elle ne sert qu'à enrichir la

[534] https://elpais.com/elpais/2019/11/22/opinion/1574429071_648389.html
« Distinta nieve » Estos días, muchas comarcas del norte permanecían aisladas por la nieve, sin luz y sin asistencia, sin que se informase de ello salvo en la sección dedicada al tiempo
"Doy hoy la voz a dos periodistas de mi provincia de origen. La primera es Cristina Fanjul, del *Diario de León:* "No hace falta viajar en el tiempo para comprobar cómo vivíamos a principios del siglo pasado. (…) Una nevada nos ha dejado a oscuras. Ya van cuatro días sin comunicaciones, sin tendido eléctrico, aislados y olvidados por el Estado, el mismo que nos envenenó para que la burguesía —vasca, catalana y madrileña— siguiera creciendo a lomos de la silicosis y la miseria. La provincia que trasladó el carbón a los Altos Hornos de Vizcaya, la que se contaminó con las centrales térmicas y vio cómo sus valles se hundían sepultados por los embalses que propulsaron el desarrollismo tiene un tendido eléctrico que deja a sus habitantes en la Edad Media por una simple nevada…". [...]"

« bourgeoisie » basque, et qui se voit aujourd'hui encore oubliée et rejetée dans l'obscurité, au sens propre comme au figuré.

> Lorsqu'il neige à Madrid, il neige dans toute l'Espagne, même s'il ne tombe que trois flocons, et s'il neige dans une station de ski ce n'est pas la même chose que s'il neige dans l'Espagne profonde ; c'est une neige différente. Ni l'attention des médias ni les moyens mobilisés pour aider la population sont les mêmes. Il en a toujours été ainsi et cela continue, malgré ce que l'on prétend depuis le pouvoir. Je redonne la parole à Cristina Fanjul, une journaliste appartenant à ces médias de province que nul ne lit en dehors de leurs frontières mais qui sont si importants pour leurs habitants : « nul besoin d'avoir recours à des dystopies pour se rendre compte du fait que nous vivons dans des niveaux de réalité parallèles. [535]»

L'auteur offre un espace à ses collègues de la presse régionale en citant leurs propos dans son article, afin que leur message soit diffusé dans ce journal à très grand tirage qu'est *El país*, et que soit peut-être un peu comblé l'écart médiatique entre ces deux Espagnes. Mais il affirme cependant que la rupture est consommée entre ces deux pays qui ne partagent plus la même réalité. De fait, l'auteur tient un discours dont le fil conducteur reste inchangé depuis ses premiers articles, publiés dans les années 80 : il souhaite mettre en lumière la voix des victimes de l'exode rural, ces « exilés de l'intérieur », qui en dépit des ruptures de l'histoire, restent toujours présents dans un territoire qui, au contraire, existe de moins en moins et devient de plus en plus irréel, au point de se confondre avec la fiction, en devenant une « dystopie ». Aussi, les personnes, bien réelles, pour qui ces territoires existent encore éprouvent, nous dit Llamazares, un besoin vital de conserver un lien, presque organique, avec leur terre d'origine, quand bien même ce lien, fragile et illusoire, relève davantage désormais de la fiction que de la réalité. C'est pourquoi le village conserve toujours une forte attractivité pour les citadins qui, le temps d'un été, redonnent au village un peu de sa vie passée, comme le dit l'article intitulé « La vida breve. Agosto es una ficción para los pueblos de la España vaciada » :

---

[535] *Ibid*.
«"Cuando nieva en Madrid nieva en toda España, aunque solo caigan tres copos, y no es igual que nieve en las estaciones de esquí que en la España profunda; es distinta nieve. Ni la atención informativa ni los medios que se movilizan para atender a la población son idénticos. Siempre fue así y sigue siendo, pese a lo que se pretende desde el poder. Doy la palabra otra vez a Cristina Fanjul, periodista de esos medios de provincias que fuera de ellas nadie lee, pero que tan importantes son para sus poblaciones: "No hace falta acudir a distopías para darse cuenta de que convivimos en niveles de realidad paralelos".»

> Le mois d'août est une fiction. Tant dans les zones touristiques que dans les villes, la vie change de rythme, mais c'est dans l'Espagne vide que ce changement est le plus perceptible, grâce à la brièveté de la vie qu'elle prend, qui dure à peine le temps d'un soupir. Les semaines culturelles et les festivités, les concerts dans les églises disparues, les activités organisées pour célébrer le retour (et pour combattre l'ennui aussi) font croire aux anciens voisins que la vie continue dans leur village et que tout redevient ce qu'il était avant leur départ[536].

Cet ersatz de vie rurale que permet la coupure estivale demeure toutefois préférable à l'idée d'une disparition totale de la vie villageoise, menace qui semble se concrétiser à mesure que se multiplient les articles consacrés à l' « Espagne vide » ou « vidée », la nuance révélant une posture plus critique de l'énonciateur qui suggère que le dépeuplement qui a vidé ces régions n'est pas dû à un phénomène naturel mais qu'il est bel et bien provoqué par l'action (et surtout l'inaction) politique. Car la voix de Llamazares a trouvé aujourd'hui sa continuité dans les essais et les articles de journaux d'écrivains plus jeunes, notamment chez le plus connu d'entre eux, Sergio del Molino. Cet auteur, héritier littéraire et idéologique des écrivains de la ruralité espagnole, semble faire dans ses écrits la synthèse entre les images proposées par Delibes, Cela, et llamazares. C'est ce qu'illustre cet article, publié dans *El País* le 12 septembre 2018, et dont le titre et le sous-titre font clairement écho à la prose de Llamazares : « L'Espagne vide fait entendre sa voix » « Près de dix millions de personnes se sentent citoyens de seconde zone et reprochent à l'Etat son absence. » (« La España vacía alza la voz. En torno a diez millones de personas se sienten ciudadanos de segunda y reprochan al Estado su incomparecencia »)

> Il y a une Espagne qui ne voyage pas en TGV. Une Espagne sans enfants, sans cinémas et sans théâtres. Une Espagne sans équipe de football en première division et sans haut débit pour y voir des séries américaines. Une Espagne dont le reste du pays se souvient uniquement pendant les vacances où durant les rendez-vous électoraux, car on lui reproche d'être conservatrice et de constituer un frein au progrès du fait que le vote d'un habitant de Soria équivaut plus ou moins à celui de quatre madrilènes. C'est une

[536] « La España vacía alza la voz. En torno a diez millones de personas se sienten ciudadanos de segunda y reprochan al Estado su incomparecencia »
https://elpais.com/elpais/2019/08/15/opinion/1565875846_003839.html
"El mes de agosto es una ficción. Tanto en las zonas turísticas como en las ciudades la vida cambia de ritmo, pero es en la España vacía donde ese cambio se nota más merced a la breve vida que adquiere y que apenas dura lo que un suspiro. Semanas culturales y festejos, conciertos en las perdidas iglesias, actividades organizadas para celebrar la vuelta (y para combatir el aburrimiento también) hacen pensar a los antiguos vecinos que la vida sigue en sus pueblos y que todo vuelve a ser lo que era antes de que ellos se fueran de allí."

> Espagne sans médecin et sans écoles, ou avec des médecins et des écoles situés très loin, parfois à cent kilomètres. Une Espagne sans entreprises, sans banques ni investisseurs. Je l'ai nommée l'Espagne vide, une expression qui ne m'appartient plus et qui ne dissimule pas le paradoxe qu'elle renferme : dans cette Espagne vide il y a des gens. Dispersés, plus vieux et sans poids politique, mais tout aussi réels que ceux de n'importe quelle grande ville[537].

L'auteur explique en quoi le sommet célébré à Zaragoza et réunissant des représentants de zones rurales du nord (Aragón, Galice, Asturies, La Rioja et les deux Castilles) issus aussi bien du PP que du PSOE, a démontré la nécessité de réformer le modèle de financement des autonomies. L'unanimité des critiques envers un modèle administratif désuet, incapable de répondre aux besoins spécifiques de ces régions, prouve selon lui qu'une réforme de fond est indispensable. La menace que fait peser sur la nation cette politique inégalitaire représente pour Sergio del Molino un facteur supplémentaire de fragilisation d'un pays déjà déstabilisé par la crise Catalane et la tenue du référendum d'autodétermination. Or un pays géographiquement déséquilibré ne peut, dit-il, prétendre à l'unité de son peuple :

> L'Espagne, avec son PIB, sa dette et son budget limité, peut-elle se permettre de faire l'effort de fournir des services de qualité à tous les Espagnols ? Je ne pense pas que ce soit la bonne façon de formuler la question. Je dirais plutôt : un État démocratique et social peut-il permettre que des millions de ses citoyens se sentent abandonnés et méprisés par lui ? L'État n'a-t-il pas une obligation indéfectible envers cette partie du pays ? Il s'agit d'un débat qui remet en question le corps politique de toute la nation et qui touche tous les Espagnols dotés d'un minimum de sensibilité démocratique. Si nous attendons plus longtemps, l'Espagne vide ne le sera pas uniquement au sens métaphorique[538].

---

[537] Del Molino Sergio, « La España vacía alza la voz. » *El País*, 12/09/2018 https://elpais.com/elpais/2018/09/12/opinion/1536773019_389682.html Hay una España que no viaja en AVE. "Una España sin niños ni cines ni teatros. Una España sin equipos de fútbol en Primera División y sin banda ancha para ver series norteamericanas. Una España de la que el resto del país solo se acuerda en vacaciones o durante el recuento electoral, pues se le echa la culpa de ser conservadora y un lastre para el progreso, por aquello de que el voto de un soriano equivale al de cuatro madrileños, más o menos. Es una España sin médicos ni escuelas, o con médicos y escuelas que están muy lejos, a veces a cien kilómetros. Una España sin empresas ni bancos ni inversores. La llamé la España vacía, una expresión que ya no me pertenece y que no disimula la paradoja que esconde: en esa España vacía hay gente. Dispersa, envejecida y sin peso político, pero tan real como la de cualquier gran ciudad."

[538] *Ibid.*: "¿Puede permitirse España, con su PIB, con su deuda y con su limitación presupuestaria, el esfuerzo de dotar de servicios de calidad a todos los españoles? No creo que sea la forma correcta de formular la pregunta. Yo diría, más bien: ¿puede un Estado democrático y social permitir que millones de sus ciudadanos se sientan abandonados y despreciados por él? ¿No tiene ese Estado una obligación insoslayable con esa parte del país? Es un debate que interpela al cuerpo político de toda la nación y que afecta a todos los españoles con una mínima sensibilidad democrática. Si esperamos más, la España vacía no lo será solo como metáfora."

En trente ans, la situation semble n'avoir pas changé, tant les problèmes paraissent figés depuis lors. Mais le jeune écrivain a contribué à faire évoluer ce discours sur la ruralité espagnole en lui donnant une visibilité qu'il n'avait pas encore acquise de façon aussi large, ainsi qu'une dimension politique plus affirmée, relayée par la multiplication des manifestations portées par les citoyens de l'Espagne vide (en septembre 2018 eut lieu à Saragosse une réunion à laquelle participèrent six communautés représentatives de ladite Espagne vide pour réclamer un changement du modèle de financement des autonomies). Ce nouvel élan politique s'est confirmé à travers le succès électoral d'un parti (centriste) tel que ¡Teruel Existe ! qui a obtenu un siège de député aux élections de novembre 2019[539]. Ses membres souhaitent défendre les intérêts de l'Espagne vide auprès du congrès et demander un « Pacte d''Etat » pour garantir l'équilibre territorial et lutter contre la baisse démographique de cette région. Car la relégation politique des régions rurales dépeuplées s'accompagne, selon Del Molino, d'un préjugé idéologique qui associe les habitants de ces territoires à un conservatisme anti-progressiste que lui-même conteste, et qui justifierait qu'on disqualifie le rôle politique de ses régions. En somme, c'est notamment grâce à l'expression « Espagne Vide », forgée par cet auteur, et qui a connu un succès et une diffusion massive dans la langue journalistique que ce concept a franchi ensuite le champ du vocabulaire médiatique pour intégrer de manière prégnante le discours politique, comme on a pu le constater durant toute cette campagne électorale de 2019 [540]. Car

[539] "El diputado de la provincia olvidada" "¡Teruel Existe! entra en el Congreso con un representante y en el Senado con dos escaños, claves para la mayoría"
https://elpais.com/politica/2019/11/10/actualidad/1573408958_059810.html

[540] De nombreux articles consacrés à la sociologie de cette Espagne vide ainsi qu'aux enjeux politiques qui lui sont propres ont été publiés depuis les années 2010, nous retiendrons tout particulièrement les articles suivants :
« El olvidado voto de los señores Cayo » par Juan Navarro, publié le 06/11/2019 dans *EL País* (https://elpais.com/politica/2019/11/06/actualidad/1573057672_902306.html)
L'article de Josefina Gómez Mendoza, « Por favor, no la llamen España vacía », publié le 11/10/2019 dans *EL País.*
https://elpais.com/elpais/2019/10/10/opinion/1570719088_231313.html?prod=REGCRART&o=cerrado&event=okregistro&event_log=oklogin
« La España vacía o La España vaciada » de Álex Grijelmo publié dans *El Pais* du 10 juin 2019 (https://elpais.com/elpais/2019/06/06/ideas/1559834099_548373.html) et l'interview publiée dans *El País* du 11 octobre 2018 « Isaura Leal. Comisionada del Gobierno para el reto demográfico: « La demografía no admite más demoras, hay que actuar ya. » », par María Sosa Troya et Carmen Morán Breña.
(https://elpais.com/sociedad/2018/10/09/actualidad/1539105462_814358.html)
« Así se presenta la batalla por los escaños de la España vacía »
(https://elpais.com/politica/2019/03/30/actualidad/1553953954_858185.html)
« Una revolución económica para salvar la España vacía. Partidos políticos y expertos proponen rebajas en el IRPF y en las cotizaciones para frenar la despoblación. La creación de un Ministerio de Desarrollo rural facilitaría la aplicación de medidas », article de Daniel Viaña publié le 31/03/2019 dans *El Mundo*
(https://www.elmundo.es/economia/2019/03/31/5c9fa49221efa0de588b4661.html)
"Veintidós provincias se unen para llevar a Madrid su grito contra la despoblación" Casi 70 entidades de todo el país se han adherido manifestación convocada para el 31 de marzo por la «España vaciada»
https://www.abc.es/espana/aragon/abci-veintidos-provincias-unen-para-llevar-madrid-grito-contra-despoblacion-201903220934_noticia.html

Sergio del Molino proclame, à l'instar de ces prédécesseurs, que depuis des années : « Les habitants de l'Espagne vide […] se sentent comme des citoyens de seconde zone et ils reprochent à l'Etat son effacement. […] Ils sont les protagonistes de la vraie fracture territoriale de l'Espagne, et du réel problème de cohésion et d'articulation du territoire[541]. » Le problème de l'unité nationale, si clivant dans l'Espagne actuelle, acquiert donc à travers ce concept une nouvelle dimension territoriale qui dépasse les frontières instituées par les communautés autonomes et pose la question d'une division transrégionale entre l'Espagne rurale défavorisée et l'autre Espagne, celle des villes, entités économiques et politiques omnipotentes, qui creusent le fossé des inégalités vis-à-vis des zones rurales. Ce jeune auteur a donc visiblement pris le relais de ces prédécesseurs et s'est fait le nouveau porte-parole de la ruralité délaissée (nous reviendrons de façon plus approfondie sur la critique de la pensée de Sergio del Molino dans un chapitre consacré à l'essai dans lequel l'auteur a développé ce concept d'Espagne Vide). De fait, le personnage archétypal de cette Espagne vide, le Cayo Fernández de Miguel Delibes, revient sur le devant de la scène à l'heure où ce thème de l'Espagne vide a acquis une dimension politique nouvelle qui en fait un enjeu électoral. Et l'on peut ainsi lire dans El país du 6/11/2019 un article intitulé "El olvidado voto de los señores Cayo. Los pueblos donde Miguel Delibes ambientó su obra se resignan ante el abandono político[542]", une enquête de terrain dans la region de Sedano, depuis le village de Cortiguera, où vivait Cayo Ruiz, l'homme dont s'inspira Delibes pour créer son double fictionnel, Cayo Fernández, jusqu'à Sedano, le village d'adoption de Miguel Delibes qui y séjournait durant l'été dans la maison familiale. L'auteur de cet article, Juan Navarro y réalise une interview de la fille de Cayo Ruiz et du maire de Sedano tout en établissant un parallèle avec la trame centrale de l'ouvrage de Delibes :

> « Faites-nous confiance. Nous allons régler ce problème », claironnent les politiciens qui rendaient visite à Cortiguera [rebaptisé Cureña dans le roman] dans un passage du livre. « Il n'est pas cassé », répond Cayo. En 2019, à Sedano, ils demandent seulement la réparation d'une unique grosse fissure : la dépopulation. Et ils soulignent

[541] Del Molino Sergio, « La España vacía alza la voz. » *El País*, 12/09/2018: "Los habitantes de la España vacía [...] se sienten ciudadanos de segunda y reprochan al Estado su incomparecencia. [...] Ellos protagonizan la verdadera brecha territorial de España y el verdadero problema de cohesión y vertebración."

[542] https://elpais.com/politica/2019/11/06/actualidad/1573057672_902306.html "El olvidado voto de los señores Cayo. Los pueblos donde Miguel Delibes ambientó su obra se resignan ante el abandono político"

""Confíe en nosotros. Arreglaremos esto", pregonan los políticos que visitaron Cortiguera [rebaptisé Cureña dans le roman] en un pasaje del libro. "Roto no está", responde Cayo. En 2019, en Sedano solo piden arreglo para una gran grieta: la despoblación. Y recalcan que eso de la España vacía "viene de lejos". Este concepto ha aparecido esta campaña en medidas como un ministerio para la despoblación (PSOE), un pacto de Estado (Ciudadanos), reducir el IBI (Unidas Podemos), apoyar la caza (PP y Vox) o el desarrollo sostenible (Más País)."

> que cette image d'une Espagne vide « remonte à loin ». Ce concept est apparu au cours de cette campagne dans des mesures telles qu'un ministère dédié à la dépopulation (PSOE), un pacte d'État (Ciudadanos), la réduction de l'IBI (Unidas Podemos), le soutien à la chasse (PP et Vox) ou le développement durable (Más País).

Le cycle se répète d'une élection à l'autre et Cayo n'a pas disparu du paysage castillan, en apparence. Au demeurant, si l'on revient sur l'analyse de la pensée de Llamazares, on voit que le désir de préserver ces territoires, lié à la nostalgie envers ce passé rural, agit, paradoxalement, comme un moteur de l'Histoire. Cette nostalgie irrémédiable est le motif autour duquel s'élabore la question de l'écriture de l'histoire car les récits individuels constituent chez Llamazares autant de briques qui servent à construire une mémoire partagée de l'histoire nationale où l'environnement naturel et la géographie, apparaissent comme le récipiendaire de cette mémoire. Car si les idées développées par Sergio del Molino sont héritières de la prose de son aîné, Llamazares, à son tour, s'est réapproprié ce nouveau vocabulaire et ce discours rajeuni sur l'Espagne vide en jouant sur les concomitances thématiques et temporelles de ce concept à travers lequel il fait une lecture renouvelée de l'histoire de l'Espagne, multipliant les allers-retours entre présent et passé. Par exemple, dans un article du 23 mars 2019 intitulé "El centro vacío", l'auteur établit une analogie entre la situation géographique de l'Espagne, dont les régions centrales, dépeuplée contrastent avec la densité de population élevée des régions côtières, et sa structure politique, caractérisée aujourd'hui par une répartition centrifuge des votes. Il reprend ainsi dans cet article l'analyse de Sergio del Molino et se sert de son concept d'« Espagne vide » pour en tirer ses propres conclusions concernant la polarisation du panorama politique espagnol : « le centre se retrouve aussi dépeuplé que l'est le pays, tant du point de vue de sa démographie que de son paysage » (« el centro ha quedado tan despoblado como el país a nivel demográfico y paisajístico. [543]»).

> « Le centre vide »
>
> Pour la première fois, les partis se sont éloignés de cet espace qui leur garantissait la victoire aux élections ou, du moins, des résultats décents.
>
> Sur le plan politique, l'Espagne commence à ressembler à ce qu'elle est déjà sur le plan démographique : un pays dont la périphérie est surpeuplée et le centre abandonné et pratiquement vide. À la veille de la grande manifestation annoncée pour le dernier jour de mars à Madrid par les survivants de ces territoires que l'on a fini par appeler

[543] Llamazares Julio, "El centro vacío. Por primera vez los partidos se han alejado de ese espacio que les garantizaba el triunfo en las elecciones o, cuando menos, unos resultados dignos." https://elpais.com/elpais/2019/03/22/opinion/1553271905_727167.html

> l'Espagne vide ou vidée, le phénomène donne à réfléchir pour sa nouveauté et ses contradictions. […]
>
> Depuis quelque temps, tous les partis, en particulier ceux de droite et les partis indépendantistes de Catalogne, adoptent des positions extrêmes et se regroupent en deux grands blocs qui, opposés l'un à l'autre, rappellent une guerre froide nationale qui ne présage rien de bon, tout comme la guerre froide internationale qui a confronté le monde pendant plusieurs décennies n'annonçait rien de nouveau. L'Espagne doit repeupler le centre non seulement sur le plan démographique, mais aussi sur le plan politique, car, sinon, nous finirons tous par subir les conséquences de son vide[544].

L'auteur, dans ses articles de presse récents, poursuit donc sa critique d'un pouvoir déconnecté du pays réel, qui depuis quarante ans, n'a pas changé d'attitude à l'égard de la population des campagnes. Aussi, selon lui, les dirigeants politiques méritent d'être considérés avec cette même indifférence qu'ils manifestent envers la population espagnole. Parallèlement, à la fugacité du temps politique et la répétition de campagnes électorales destinées à produire des discours stériles et déconnectés du réel, l'auteur oppose la temporalité longue de la nature. Ainsi, l'analogie, fréquemment utilisée, entre la société humaine et l'organisation de la ruche a inspiré à Julio Llamazares un article (publié le 25 mai 2015 dans *El País*, au lendemain des élections régionales). Dans cet article, « La miel. Lo importante no es la política sino que las abejas sigan polinizando el planeta »[545], l'écrivain souligne l'importance des abeilles, dont l'existence est aujourd'hui particulièrement menacée, et il établit une comparaison entre la pérennité du monde naturel et la vacuité de l'univers politique dont les soubresauts ne constituent guère plus selon lui qu'un brouhaha passager et vain :

> Ces derniers temps, on dit que les abeilles disparaissent, ce qui serait une grande catastrophe pour le monde, car ce sont elles qui pollinisent la végétation par leur activité, mais ces jours-ci, je les vois travailler comme toujours, profitant de la chaleur et de la floraison printanière. Alors qu'autour de moi, certains tentaient d'attirer l'attention des électeurs ou discutaient de programmes politiques qu'ils oublieront bientôt, les abeilles

---

[544] "El centro vacío. Por primera vez los partidos se han alejado de ese espacio que les garantizaba el triunfo en las elecciones o, cuando menos, unos resultados dignos"
"Políticamente España se empieza a parecer a lo que ya es desde el punto de vista demográfico: un país sobrepoblado en su periferia y con el centro abandonado y prácticamente vacío. En vísperas de esa gran manifestación anunciada para el último día de marzo en Madrid de los supervivientes de esos territorios que se han dado en llamar la España vacía o vaciada, el fenómeno da que pensar por lo novedoso y por lo contradictorio."
"[...] De un tiempo para acá, todos los partidos, en especial los de la derecha y los independentistas de Cataluña, han extremado sus posiciones y se han agrupado en dos grandes bloques que, enfrentados el uno al otro, rememoran una guerra fría nacional que nada bueno hace predecir como nada nuevo anunciaba la internacional que durante varias décadas enfrentó al mundo. España necesita volver a poblar el centro no solo demográficamente, sino también políticamente, porque, si no, todos acabaremos sufriendo las consecuencias de su vacío."

[545] https://elpais.com/elpais/2015/05/22/opinion/1432308775_440961.html (« La miel. Lo importante no es la política sino que las abejas sigan polinizando el planeta »)

> ont continué à travailler chaque jour, tissant le fil d'or de la vie, celui qui nous permettra de continuer à vivre sur cette planète. Car si la politique est importante, la pollinisation des fleurs l'est encore plus, sans laquelle rien ne serait possible.
>
> Depuis dimanche soir, de nombreux Espagnols spéculent et discutent des résultats des élections, projetant sur eux leur avenir. […] Peu d'entre eux, cependant, se rendront compte que tout cela ne sera qu'une anecdote passagère, quelques-unes des premières pages des journaux qui s'effaceront au fil des jours, tout comme les affiches publicitaires électorales avec les visages souriants des candidats et leurs slogans prometteurs ("Travailler, faire, grandir", "Gouverner pour la majorité", "Nous allons réparer...") et que ce qui importe n'est l'important n'est pas la politique, mais le fait que les abeilles continuent à polliniser la planète et à tisser le fil d'or de la vie, ce miel doré et pur [...][546].

Le fait de dissocier ainsi l'action politique de l'écologie traduit bien la posture sceptique de cet écrivain désabusé, qui relègue au second plan la vie électorale, et ne semble pas croire en la nécessité de l'implantation de l'écologie au centre' de l'action politique. Quatre ans plus tard, en 2019, est paru un article intitulé « El hilo de oro. Lo importante de verdad no es que tengamos Gobierno sino que las abejas sigan polinizando el planeta », reprend presque mot pour mot le contenu de l'article précédemment cité, comme on le voit dès la lecture du titre[547]. Llamazares, comme pour montrer l'immuabilité de la logique politique, a reproduit cet article, en le publiant à nouveau le 27 juillet 2019, à l'occasion des négociations infructueuses qui firent suite à l'élection présidentielle de 2019. Il l'a réutilisé presque intégralement, en le remaniant légèrement pour l'adapter au contexte politique d'alors, à savoir l'impossibilité du gouvernement socialiste de Pedro Sánchez de former une majorité gouvernementale. Cet exemple démontre la constance de Llamazares, qui prend la parole de manière réitérée afin de

---

[546] *Ibid*.: "Últimamente, dicen, las abejas están desapareciendo, lo que sería una gran catástrofe para el mundo, pues son las que polinizan la vegetación con su actividad, pero estos días yo las veo trabajar igual que siempre aprovechando el calor y la floración de la primavera. Mientras a mi alrededor algunos se desgañitaban intentando captar la atención de los electores o discutiendo sobre programas políticos, que en seguida olvidarán, las abejas han seguido trabajando cada día, tejiendo el hilo de oro de la vida, ese que nos permitirá continuar viviendo en este planeta. Porque si la política es importante más lo es la polinización de las flores, sin la cual nada sería posible. Desde el domingo por la noche, muchos españoles hacen cábalas y discuten sobre los resultados de las elecciones proyectando su futuro sobre estos. […] Pocos repararán, no obstante, en que todo eso será una anécdota pasajera, unas portadas en los periódicos que se llevarán los días como los carteles de la publicidad electoral con los rostros sonrientes de los candidatos y sus eslóganes promisorios ("Trabajar, hacer, crecer", "Gobernar para la mayoría", "Lo vamos a arreglar…") y que lo importante no es la política, sino que las abejas sigan polinizando el planeta y tejiendo el hilo de oro de la vida, esa miel dorada y pura […]."

[547] https://elpais.com/elpais/2019/07/26/opinion/1564154460_912785.html

dénoncer la duplicité du théâtre politique, mais il révèle surtout son goût pour la réminiscence : les échos entre le présent et le passé traduisent l'immuabilité du temps et aussi la permanence du passé au sein du présent dans un pays qui n'a pas encore surmonté certains épisodes de son histoire. Le double usage de ce texte « recyclé » peut être vu aussi comme une réponse au double discours des représentants du pouvoir politique, qui eux-aussi recyclent les mêmes promesses d'une campagne électorale à l'autre et profèrent des paroles reproductibles à l'infini mais qui restent prisonnières de ce jeu de miroirs et n'ont pas d'emprise sur le présent ni de conséquences pour le futur. La posture de Llamazares à l'égard de l'efficacité et de l'utilité de la politique est aussi désenchantée que dans l'article que nous avons cité au début de ce chapitre. Selon lui l'action politique est à l'image de son discours : inefficace, car la répétition stérile des slogans politiques ne vaut rien comparée à la répétition vitale du mouvement perpétuel des abeilles. Et paradoxalement, Llamazares prône, en conclusion, la rupture d'avec la société urbaine, préférant à l'agitation du monde un isolement radical dans une nature lénifiante. Ce repli à l'égard de l'action politique peut surprendre dans la mesure où il contraste avec les discours alarmistes qui soulignent l'urgence d'adopter des mesures politiques radicales face aux graves menaces qui touchent aujourd'hui l'environnement. Cette attitude reflète une posture qu'on pourrait voir comme passéiste mais qui révèle en réalité une vision nostalgique. C'est la nostalgie d'une temporalité détachée du temps humain qui conduit Llamazares à se détourner des enjeux du présent, de ces questions qui nous projettent dans un avenir angoissant, pour se réfugier dans une autre temporalité, celle de la nature, cyclique et immuable.

Ainsi, Llamazares voit dans le comportement de l'Etat à l'égard des territoires ruraux la marque d'une double trahison : au saccage des ressources naturelles s'ajoute l'abandon institutionnel. Et il ne croit pas que la « mode médiatique » qui a remis la question de cette *España menguante* sur le devant de la scène après le succès éditorial du concept rajeuni par Del Molino, puisse changer l'attitude des polititiens. C'est ce qui transparait dans l'article intitulé « La découverte du monde rural. Tout indique donc qu'à l'occasion de ces élections, nous verrons à nouveau les candidats parcourir les campagnes espagnoles pour solliciter leurs suffrages »[548], où l'auteur, loin de se féliciter de la nouvelle visibilité acquise par la question du problème rural et de la dépopulation des campagnes, dénonce la duplicité des politiciens, qu'il juge populistes et démagogues.

[548] https://elpais.com/elpais/2019/03/07/opinion/1551958952_436577.html
"El descubrimiento del mundo rural. Así que todo indica que en estas elecciones volveremos a ver a los candidatos recorrer el campo español para pedirles el voto"

Depuis quelque temps, il ne se passe pas un jour sans que je sois invité à participer à un congrès, une manifestation ou un événement lié au monde rural, aussi bien celui qui est abandonné et en voie de disparition que celui qui est encore en train de disparaître. Le fait que je sois l'auteur d'un roman qui a été pionnier pour parler de l'abandon de la campagne espagnole à une époque où pratiquement personne ne s'en préoccupait, à part ceux qui en souffraient, ainsi que la mode soudaine de l'information sur le sujet grâce à l'avalanche de publications de jeunes auteurs sur la dépopulation, sont les causes de toutes ces invitations, que j'ai récemment rejetées, à quelques exceptions près, parce qu'elles ne servent qu'à parler sans mener à l'action, puisque ceux qui pourraient le faire ne sont pas présents. Et s'ils le font, ce n'est que de manière figurée, en finançant ces congrès ou en les promouvant pour des intérêts politiques. [...]

Tout indique donc que lors de ces élections, nous verrons à nouveau les candidats parcourir la campagne espagnole pour demander le vote des messieurs Cayos qui y subsistent encore et qui sont de moins en moins nombreux, puisque depuis le roman de Delibes jusqu'à aujourd'hui, beaucoup ont disparu sans qu'il y ait de remplaçant pour combler leurs lacunes. J'ai un ami, fondateur d'une association fantôme de philosophes ruraux sans travaux publiés, qui soutient que la meilleure chose que les politiques puissent faire pour le monde rural est de le laisser tranquille, car il se suffit à lui-même pour disparaître sans l'aide des villes, Mais je crains qu'ils ne l'écoutent pas et qu'ils prennent d'assaut la campagne, en distribuant des conseils et en annonçant des solutions à ses problèmes en échange de votes, comme nous l'avons vu il y a quelques jours lors de la manifestation dans les rues de Madrid en défense du monde rural, où des représentants de tous les partis sont apparus et ont déclaré à l'unanimité leur engagement envers les problèmes des agriculteurs, y compris *Ciudadanos*, dont le nom porte déjà leur vocation idéologique. Mais plus surprenant encore est cet autre parti [il fait allusion, sans le nommer, au nouveau parti d'extrême droite *Vox*] qui part du principe que tous les habitants de la campagne espagnole, que ce soit en Andalousie ou en Catalogne, sont des chasseurs, des amateurs de tauromachie et des ennemis de l'écologie[549].

[549] *Ibid*.: "De un tiempo acá, no hay prácticamente día en el que no se me invite a participar en algún congreso, manifestación o acto relacionado con el mundo rural, tanto del abandonado y en trance de desaparición como del que aún boquea. El hecho de ser autor de una novela que fue pionera en hablar del abandono del campo español en un tiempo en el que prácticamente nadie se preocupaba por él fuera de los que lo sufrían, junto con la repentina moda informativa del tema merced a la avalancha de publicaciones firmadas por autores jóvenes sobre la despoblación, son las causas de todas esas invitaciones, que últimamente rechazo, salvo excepciones, porque solo sirven para hablar sin que de ahí se pase a la acción, puesto que quien podría hacerlo no está presente. Y, si lo está, es solo de modo figurativo, financiando esos congresos o promoviéndolos por intereses políticos. [...]
Así que todo indica que en estas elecciones volveremos a ver a los candidatos recorrer el campo español para pedirles el voto a los señores Cayos que subsisten en él y que cada vez son menos, puesto que desde la novela de Delibes a hoy han desaparecido muchos sin que hubiera relevo para rellenar sus huecos. Tengo un amigo, fundador de una asociación fantasma de filósofos de lo rural sin obra publicada, que sostiene que lo mejor que los políticos pueden hacer con el mundo rural es dejarlo en paz, ya que él se basta por sí solo para desaparecer sin que lo

Llamazares assume son rôle de porte-parole du monde rural, conféré par le succès de son roman *La lluvia amarilla,* mais rejette en bloc la possibilité de se voir assimilé à un politicien du monde rural, prenant en cela le roman de Miguel Delibes comme référence définitive. Rien n'a changé depuis l'époque du *Disputado voto del señor Cayo,* les politiciens instrumentalisent le monde rural le temps d'une campagne et le laissent ensuite pourrir lentement, d'où l'amertume des premiers concernés qui, nous dit-il, préfèreraient qu'on les laisse mourir en paix, « disparaître sans l'aide des villes », qui, loin d'aider à la restauration de la ruralité, précipitent sa chute irrémédiable.

Néanmoins, l'idée qu'un retour en arrière est nécessaire pour que cette Espagne transformée en Laponie redevienne ce qu'elle était, est un leitmotiv de la littérature journalistique de Llamazares. Mais ses demandes s'accompagnent presque systématiquement d'une annonce anticipée de l'échec inéluctable de toute action de l'Etat, car la répétition du discours constitue par elle-même la preuve de l'échec à venir. L'article intitulé « Le chemin inverse. Le diagnostic a été posé depuis longtemps : les gens fuient l'Espagne pauvre vers l'Espagne riche » s'intéresse au traitement politique que suscite le problème rural en prenant l'exemple d'un village qui pourtant semble retrouver un semblant de vie puisqu'un couple de bergers s'y est installé et qu'un enfant y a vu le jour. Le fait que Llamazares attire l'attention sur ce regain de vitalité, à travers cet exemple (qui n'est pas un cas isolé car de plus en plus de jeunes choisissent aujourd'hui de s'installer dans les villages), renferme cependant une demande que l'écrivain adresse aux politicien sous la forme d'une prétérition, car le constat d'un sous-financement du monde rural renferme implicitement une demande envers les pouvoirs politiques, qui doivent agir pour aider au développement des « régions défavorisées » :

> L'Heraldo de Aragón l'a rapporté il y a quelques jours : Lorena Genzor et Jesús Rodríguez, deux jeunes éleveurs installés dans un village de la province de Soria, où ils sont les seuls voisins en hiver, ont eu un petit garçon. Il s'agit du premier enfant à naître dans le village, appelé Pobar, depuis un demi-siècle, comme le sait bien la journaliste

ayudemos desde las ciudades, pero me temo que aquellos no le harán caso y tomarán el campo por asalto repartiendo consejos y anunciando soluciones a sus problemas a cambio del voto como ya hemos visto hace días en la manifestación que en defensa del mundo rural se celebró en las calles de Madrid y en la que comparecieron representantes de todos los partidos, que se declararon unánimemente comprometidos con los problemas de los agricultores, incluido el de Ciudadanos, que en el nombre ya lleva su vocación ideológica. Aunque sorprende aún más ese otro partido que da por hecho que todos los habitantes del campo español, da igual que sea en Andalucía que en Cataluña, son cazadores, aficionados a los toros y enemigos de la ecología."

> qui écrit cet article, elle-même originaire de ce lieu dépeuplé. Ce qui est curieux, c'est le fait qu'aucun des deux bergers n'y est né. Elle est originaire de Saragosse (de la ville, d'ailleurs) et lui de la Rioja voisine. Tous deux ont donc emprunté le chemin inverse des anciens voisins de Pobar, qui ont fui un territoire situé à l'épicentre de ce qu'on appelle la Laponie espagnole, cette géographie fantastique qui englobe le système ibérique et dans laquelle la densité démographique est inférieure à celle de la région scandinave du Nord. [...]
>
> Récemment, la commissaire du gouvernement pour le défi démographique, la députée Isaura Leal Fernández, a déclaré à ce journal que la situation démographique dans certaines régions espagnoles, principalement dans l'intérieur du pays, "ne peut plus être retardée, nous devons agir maintenant". Le diagnostic est posé depuis longtemps : les gens fuient l'Espagne pauvre vers l'Espagne riche (en termes d'opportunités d'emploi, de services, de possibilités de mener une vie digne) et ils sont de plus en plus nombreux à le faire. Continuer à théoriser sur la question est une perte de temps. La moitié de l'Espagne est en train de se désertifier et personne ne l'arrêtera tant que, comme les deux bergers de Pobar, les gouvernements ne prendront pas le chemin inverse de celui qu'ils ont suivi jusqu'à présent, à savoir favoriser les régions les plus riches au détriment des régions défavorisées[550].

Ainsi, ce retour en grâce de la ruralité auprès de l'opinion publique donne l'occasion de parler d'elle et lui donne un nouvel élan non seulement dans le discours politique mais surtout dans le discours littéraire, celui qui permet de « connaître », de « sentir » et de partager cette mémoire à travers la littérature. C'est à cela que nous invite l'écrivain dans ses articles de presse, où l'on peut voir que, malgré son rejet de la parole politique, son intérêt pour le récit littéraire de la

---

[550] "El camino inverso. El diagnóstico está hecho desde hace mucho tiempo: la gente huye de la España pobre a la rica"

"Lo contaba *Heraldo de Aragón* hace unos días: Lorena Genzor y Jesús Rodríguez, dos jóvenes ganaderos asentados en una aldea de la provincia de Soria, de la que son los únicos vecinos en invierno, han tenido un niño. Es el primero que nace en la aldea, de nombre Pobar, desde hace medio siglo como bien sabe la periodista que firma la información, natural ella misma del despoblado lugar. Lo curioso es que ninguno de los dos pastores nacieron en él. Ella es de Zaragoza (de la ciudad, además) y él, de la vecina La Rioja. Los dos han hecho, pues, el camino inverso que los antiguos vecinos de Pobar, que huyeron de un territorio enclavado en el epicentro de la llamada Laponia española, esa geografía fantástica que abarca el Sistema Ibérico y en la que la densidad demográfica es menor que en la de la región escandinava del Norte. [...]

Recientemente, la comisionada por el Gobierno para el Reto Demográfico, la diputada Isaura Leal Fernández, declaraba a este periódico que la situación demográfica en determinadas regiones españolas, principalmente del interior, "no admite más demoras, hay que actuar ya". El diagnóstico está hecho desde hace mucho tiempo: la gente huye de la España pobre a la rica (en oportunidades de trabajo, en servicios, en posibilidades de llevar una vida digna) y cada vez lo hace en más número. Seguir, pues, teorizando sobre el asunto es perder el tiempo. La mitad de España se desertiza y nadie lo parará mientras que, como los dos pastores de Pobar, los Gobiernos no tomen el camino inverso que han seguido hasta la fecha, que ha sido el de primar a las regiones más ricas en perjuicio de las desfavorecidas."

ruralité demeure entier, aussi, son souhait premier est de faire connaître les jeunes écrivains qui racontent le monde rural tel qu'il leur apparaît aujourd'hui. L'article « Autocar pour Fermoselle. C'est peut-être le moment pour certains d'apprendre à connaître cette Espagne rurale dont ils ne cessent de parler » (« Autobús de Fermoselle. Quizá sea un buen momento para que algunos conozcan de verdad esa España rural de la que hablan continuamente[551] ») publié le 29 juin 2019 offre ainsi une publicité aux poètes de ces terres :

> C'est avant tout ceux qui ont émigré de ces territoires ("Derrière eux les terres qui ont semé pour nous, / devant moi la ville que personne n'a construite", dessine Carlos Catena) qui tireront profit de la lecture de ces deux livres de poésie dans lesquels, sans sociologie opportuniste ni empressement à résoudre quoi que ce soit, deux jeunes regardent leur passé comme le faisaient les passagers de ces autocars qui, de moins en moins nombreux et de plus en plus vides, traversent les routes de cette Espagne intérieure moribonde qui ne vit que dans le cœur de ceux qui y résistent encore. Ce n'est qu'en la voyant de près, en la ressentant comme une abstraction, comme une ombre de ce qu'elle était C'est ça la Castille, / ce que ce que vous voyez là (...) / Ces plateaux où tout est haut / sans être hautain (...), / cette lenteur, cette suspension ("*Esto es Castilla, / esto que veis (...) / Estos páramos donde todo es alto / sin altivez (...), / esta lentitud, esta pausa"*), que l'on peut comprendre la dimension d'un drame qui dure depuis des années et qui, sauf dans quelques cas, ne peut plus être réparé, quoi qu'en disent ceux qui s'obstinent à vouloir tout résoudre. Il vaut mieux se contenter de le ressentir, comme Maribel Andrés et Carlos Catena nous permettent de le faire avec leur poésie.

Aussi, la conception de l'Espagne rurale et vidée qui définit l'écriture de Llamazares n'est jamais envisagée comme une réalité en devenir, l'idée que cette situation historique ne peut être dépassée revient dans la plupart de ces articles, l'auteur semble refuser d'envisager un avenir autre que celui de cet effacement et cette disparition inexorable (« drame qui dure depuis des

[551] "Autobús de Fermoselle. Quizá sea un buen momento para que algunos conozcan de verdad esa España rural de la que hablan continuamente" https://elpais.com/elpais/2019/06/28/opinion/1561738618_384019.html "Principalmente a quienes emigraron de esos territorios ("Tras de sí las tierras que sembró para nosotros, / frente a mí la ciudad que no construyó nadie", dibuja Carlos Catena) les convendría leer estos dos libros de poesía en los que, sin sociología de oportunidad ni afán por solucionar nada, dos jóvenes miran a su pasado como lo hacían los pasajeros de esos autobuses que cada vez en menor número y más vacíos atraviesan las carreteras de esa España interior moribunda que solo vive en el corazón de los que aún resisten en ella. Solo viéndola de cerca, sintiéndola como una abstracción, como una sombra de lo que fue ("Esto es Castilla, / esto que veis (…) / Estos páramos donde todo es alto / sin altivez (…), / esta lentitud, esta pausa"), se podrá comprender la dimensión de un drama que lleva años sucediendo y que, salvo en contados casos, ya no tiene arreglo, digan lo que digan los que se empeñan en solucionarlo todo. Mejor conformarse con sentirlo, como Maribel Andrés y Carlos Catena nos permiten hacer con su poesía."

années » « ne peut plus être réparé »). Cependant, le fait de présenter ces territoires délaissés comme une abstraction renferme une contradiction que la géographe Josefina Gómez Mendoza n'a pas manqué de soulever, dans cet article publié à la même époque dans El País, intitulé « Ne l'appelez pas Espagne vide » (« *No la llamen España vacía* ») :

> […] le terme " Espagne vide " est trop générique, il masque les différences régionales dans des processus, dont certains avaient d'ailleurs des singularités liées à l'autoritarisme de la dictature : il ne s'agissait pas seulement de chercher un travail en ville, mais aussi un plus grand bien-être et une qualité de logement qui fut abominable dans ces cités faites de bidonvilles et de (mauvais) logements officiels dans les pôles de développement et les parcs de décongestionnement. Il y eut aussi des processus d'expulsion de populations très spécifiques et très localisés, par exemple ceux provoqués par les grands travaux hydrauliques, parfois excessifs, qui inondaient les villages et les paysages et expulsaient tout naturellement les populations sans aucune compensation, pas même la réduction de leur consommation d'énergie ; cela a donné lieu à un genre littéraire, celui des villages morts, que Julio Llamazares a initié avec *La lluvia amarilla*[552].

La géographe réfute la dénomination Espagne vide, qui, par ce qu'elle est trop générique, lui semble réductrice et porte à confusion dans la mesure où l'exode rural est un processus complexe, où des phénomènes fort distincts selon les régions, se sont surajoutés bien qu'ils ne relèvent pas des mêmes mécanismes. Ainsi, la politique hydraulique du gouvernement franquiste a joué un rôle à part dans l'histoire de l'exode rural espagnol, et la géographe rappelle qu'elle donné naissance à tout un courant littéraire, renouvelé, par *Llamazares*.

---

[552] https://elpais.com/elpais/2019/10/10/opinion/1570719088_231313.html
Gómez Mendoza Josefina, "Por favor, no la llamen España vacía ", publié le 11/10/2019 dans *EL País.*
"Pero la denominación de "España vacía" es demasiado genérica, encubre las diferencias regionales de los procesos, algunas de los cuales tuvieron por cierto, singularidades propias del autoritarismo de la dictadura: no fue solo la búsqueda de trabajo en la ciudad, que no de mayor bienestar y calidad residencial, que fue abominable en aquellas ciudades del chabolismo y de la (mala) vivienda oficial de los polos de desarrollo y de los polígonos de descongestión. Hubo también procesos de expulsión de población muy concretos y muy localizados, por ejemplo los que provocaron las grandes, a veces desmesuradas, obras hidráulicas anegando pueblos y paisajes y naturalmente expulsando a las poblaciones sin ninguna contrapartida, ni siquiera la rebaja energética; de ahí nació un género literario de los pueblos muertos que encabezó Julio Llamazares con *La lluvia amarilla."*

c) A l'origine de l'Espagne vide, l'Espagne engloutie

Cette question spécifique des expulsions forcées, à l'origine d'un roman tel que *Distintas formas de mirar el agua*, gravite dans la production journalistique de Llamazares bien avant la sortie du roman[553]. Dans l'article « *El paisaje del fin del mundo* », l'auteur évoque l'effroi qu'il a éprouvé en contemplant, dans la région du Leon, les paysages dévastés de la vallée de Riaño, où sept villages furent détruits pour les besoins de la construction d'un lac artificiel, en 1987[554]. Cette découverte d'un paysage saccagé, comme effacé de la carte, a provoqué en lui, dit-il, le même sentiment de désespoir que celui qu'il ressentit lorsqu'il parcourait les solitudes désolées du désert Lapon, à l'occasion d'un voyage, effectué au moment même où se produisaient les événements de Riaño. Cette analogie entre la lointaine Laponie et l'Espagne rurale dépeuplée fera florès et peut-être considérée aujourd'hui, à l'instar de l'expression Espagne vide, comme un lieu commun régulièrement repris dans la presse[555]. L'écrivain, voulait alors, dit-il, « vérifier sur le terrain l'incroyable véracité des images » qu'il avait découvertes dans les journaux et à la télévision, alors qu'il était à Stockholm. Il dépeint alors un paysage apocalyptique, comme l'indique le titre de l'article, détruit par la main de l'homme, et où les animaux témoignent de la violence faite au lieu : il décrit les chiens

---

[553] Dans l'ouvrage intitulé *En Babia*, recueil des articles de Llamazares publiés dans el País, figure l'article « Volverás a región » commenté ici par Irene Andrés Suárez :
"En el artículo « Volverás a Región » insiste en el drama de numerosos pueblos y valles enteros de la región leonesa sepultados por los pantanos, y en el desarraigo que constituye verse obligado a dejar su terruño :
Como un pueblo maldito, arrojado de la tierra donde durante siglos vivieron sus abuelos y sus padres, aquellos campesinos montañeses tomaron el camino que había de llevarlos a lejanas ciudades, desconocidas muchas veces, donde poder fundar un nuevo hogar y encontrar un nuevo puesto de trabajo. [En Babia, 1991, p.124].
Esta experiencia traumatizante explicaría por sí sola la nostalgia y la añoranza del escritor por esa especie de paraíso mítico infantil, al que ya sólo podrá regresar mediante la creación, así como su voluntad de llamar la atención sobre unas formas de vida en vías de extinción y unas aldeas condenadas a la despoblación a causa de la dificlutad de la vida en las montañas, la desaparición de las escuelas, la falta de asistencia médica, una marginación en suma que está en la base de la emigración."
« Dans l'article "Volverás a Región", il insiste sur le drame de nombreux villages et de vallées entières de la région de Leon ensevelis par les marais, et sur le déracinement que représente le fait d'être obligé de quitter sa patrie :
Comme un peuple maudit, chassé de la terre où ses grands-parents et ses parents avaient vécu pendant des siècles, ces paysans des montagnes ont pris la route qui les mènerait vers des villes lointaines, souvent inconnues, où ils pourraient fonder un nouveau foyer et trouver un nouveau travail. [En Babia, 1991, p.124].
Cette expérience traumatique expliquerait à elle seule la nostalgie et la nostalgie de l'écrivain pour cette sorte de paradis mythique de l'enfance, auquel il ne peut retourner que par la création, ainsi que son désir d'attirer l'attention sur les modes de vie en voie d'extinction et les villages condamnés au dépeuplement en raison de la difficulté de la vie en montagne, de la disparition des écoles, du manque de soins médicaux, d'une marginalisation en somme, qui est à l'origine de l'émigration. »
La inmigración en la literatura española contemporánea, Irene Andres-Suárez, Marco Kunz, Inés d'Ors, Editions Verbum, Madrid, 2002, p.279-280.

[554] "En Babia", Julio Llamazares, Seix Barral, Barcelone, 1991, p. 86.

[555] Voir le roman de Paco Cerdá intitulé *Los últimos, Voces de la Laponia española* (publié en janvier 2017) et l'article de Nacho Carretero publié dans El País du 11 mars 2017 et intitulé « La laponia Española ».
https://elpais.com/politica/2017/03/10/actualidad/1489158510_848981.html

abandonnés qui errent et hurlent à la mort au milieu des maisons démolies, les vaches qui ne savent plus où trouver refuge, puisque leurs étables ont été détruites, et qui meuglent à la nuit tombée, les cigognes enfin, qui tournoient au-dessus des arbres et des clochers abattus, là où se trouvaient jadis leurs nids. L'écrivain fait part de sa consternation et de sa peine face à ce paysage dont on a « détruit la mémoire ». Et, pour redonner corps à cette mémoire, il revient sur cet événement vingt ans après dans un autre article, « Regreso a Riaño », publié dans *El País semanal* le 21 juin 2007 :

> L'image a fait le tour du monde. La figure d'un homme en sabots, affrontant tout seul avec son un bâton un groupe de gardes civils, tandis qu'une femme tente de le retenir en lui attrapant le bras et qu'un chien observe la scène avec crainte, est devenue l'image des événements qui ont accompagné la démolition du village de Riaño, qui a choqué l'Europe entière il y a de cela 20 ans. En fait, de nombreuses chaînes de télévision européennes diffusèrent ces images dans leurs programmes d'information, contrairement à la télévision espagnole, qui les censura et les retint, vraisemblablement sur ordre du gouvernement. […]
>
> L'histoire du lac de retenue de Riaño, qui aura 20 ans cet été, a été l'une des plus mouvementées de toutes celles qui touchent aux lacs artificiels espagnols. Elle a commencé en 1963, lorsque le ministère des travaux publics approuva sa construction, bien que ses origines remontent à la fin du XIXe siècle, lorsque la plupart des réservoirs du pays furent conçus. L'important débit hydrologique du bassin supérieur de l'Esla, ainsi que les caractéristiques de la vallée de Riaño, véritable cirque montagneux pouvant être facilement fermé, sont les raisons pour lesquelles ce réservoir devint une priorité dans la politique nationale de l'eau, même si cela impliquait d'ensevelir sous les eaux l'une des meilleures vallées de León et la capitale des montagnes orientales léonaises. À la tête d'un arrondissement de plus de 3 000 personnes inscrites sur son territoire municipal (auxquelles il faut ajouter celles des municipalités voisines de Pedrosa del Rey et Burón, également touchées par le barrage), Riaño était l'équivalent, dans la province de León, de ce que sont Cangas de Onís et Potes pour les Asturies et la Cantabrie, ce qui n'a pas empêché l'administration franquiste de poursuivre le projet, en commençant les travaux en 1966 avec un budget initial de 300 millions de pesetas de l'époque. Ce chiffre ne comprenait pas l'argent des expropriations, qui dépassait 1 600 millions de pesetas (225 000 pesetas pour chaque terre irriguée et 100 000 pour les terres de montagne, plus 24 000 pesetas par famille et 2 000 pour chaque membre du noyau familial ; c'est du moins ce qui est consigné dans le dossier). L'objectif était, d'une part, de produire 300 kilowatts d'électricité par heure et, d'autre part, d'irriguer 100 000

> hectares du plateau léonais et des zones voisines dans les provinces limitrophes de Palencia et Valladolid. Une fois rempli, le réservoir aurait une capacité totale de 680 hectomètres cubes, supérieure à celle des deux plus grands réservoirs de León déjà construits (celui de la rivière Luna) ou en cours d'achèvement à l'époque (celui de la Porma) [556]. […]

Ce long article décrit de façon beaucoup plus détaillée et documentée la lutte qui, durant plus de vingt ans, (de 1963 à 1987) opposa une partie des habitants de Riaño et des villages alentour aux autorités franquistes, puis au gouvernement socialiste, dans le but d'empêcher la construction de ce grand barrage. Les images qui furent alors diffusées dans la presse internationale et dans la plupart des télévisions européennes (sauf en Espagne où elles furent retenues par la censure, nous dit l'auteur) montraient des paysans juchés sur les toits de leur maison ou luttant contre les groupes de policiers venus les déloger des maisons dont ils avaient été expropriés. L'histoire de ce barrage s'étend sur une période longue et politiquement instable, elle débute ainsi sous le franquisme et se clôt l'année de l'entrée de l'Espagne dans le marché commun. Les habitants des lieux vécurent donc toute leur vie durant « avec l'épée de Damoclès d'un lac artificiel […] dont les travaux prirent fin au bout de vingt ans, en pleine démocratie, et alors que le parti socialiste était au pouvoir[557] ». Le point de départ de l'article est une photo, diffusée alors dans toute la presse européenne, d'un paysan chaussé de sabots qui, brandissant

[556] https://elpais.com/diario/2007/06/24/eps/1182665761_850215.html "Regreso a Riaño"
"La imagen dio la vuelta al mundo. La figura de un hombre con madreñas enfrentándose él solo con un palo a un grupo de guardias civiles, mientras una mujer le intenta sujetar agarrándole del brazo y un perro mira asustado la escena, se convirtió en la imagen de unos sucesos, los que acompañaron a la demolición del pueblo de Riaño, que conmovieron a toda Europa hace ahora 20 años. De hecho, muchas televisiones europeas emitieron esas imágenes en sus informativos, al revés que la española, que las censuró y guardó, se supone que por orden del Gobierno.

La historia del pantano de Riaño, de cuya conclusión se cumplen este verano los 20 años, fue una de las más accidentadas de todas las de los pantanos españoles. Había comenzado en 1963, cuando el Ministerio de Obras Públicas aprobó su construcción, aunque su origen databa ya de finales del siglo XIX, cuando se diseñaron la mayoría de los embalses de este país. El gran caudal hidrológico de la cuenca alta del Esla, junto con las características del valle de Riaño, un auténtico circo montañoso que permitía ser cerrado fácilmente, fueron las causas de que ese embalse se convirtiera en una prioridad de la política hidráulica nacional, aunque ello supusiera sepultar bajo las aguas uno de los mejores valles de León y la capital de la montaña oriental leonesa. Cabecera de un partido judicial y con más de 3.000 personas censadas en su término (a las que habría que sumar las de los municipios vecinos de Pedrosa del Rey y de Burón, también afectados por el embalse), Riaño era el equivalente, en la provincia de León, a lo que para Asturias y Cantabria significan Cangas de Onís y Potes, lo cual no fue inconveniente para que la Administración franquista siguiera adelante con el proyecto, dando comienzo a las obras en 1966 con un presupuesto inicial de 300 millones de pesetas de la época. Esta cifra no incluía el dinero para las expropiaciones, que superaban los 1.600 millones (225.000 pesetas por cada tierra de regadío y 100.000 por las de monte, más 24.000 pesetas por familia y 2.000 por cada miembro del núcleo familiar; al menos así consta en el expediente). El objetivo que se buscaba era, por una parte, producir 300 kilovatios a la hora de energía eléctrica y, por otra, regar 100.000 hectáreas del páramo leonés y de las zonas limítrofes de las vecinas provincias de Palencia y Valladolid. El embalse tendría, una vez lleno, una capacidad total de 680 hectómetros cúbicos, superior a la de los dos mayores embalses de León ya construidos (el del río Luna) o en trance de terminarse en aquel momento (el del Porma)."
[557] Llamazares Julio, "Regreso a Riaño", *El País*, 21/06/2007.

son bâton, défiait les gardes civils venus le chasser de sa maison et dont l'auteur recueille le témoignage, laconique, car « l'homme ne veut plus en parler » et préfère oublier ces souvenirs si douloureux. L'article évoque ensuite le sort de plusieurs habitants de Riaño, depuis ceux qui choisirent de s'en aller dès le début des travaux, jusqu'à cet homme qui préféra se suicider plutôt que de quitter son foyer, en passant par tous ceux qui, lorsque commencèrent les travaux, partirent vivre dans une colonie édifiée sur un ancien marais asséché de la province de Palencia (on reconnaît bien dans ces événement la source d'inspiration de la famille protagoniste du roman *Distintas formas de mirar el agua*). L'auteur souligne le caractère inhumain des méthodes autoritaires et des violences employées pour déloger les habitants de « l'une des meilleures vallées du Leon, capitale de la montagne orientale léonaise […] qui recensait plus de 3000 personnes, […] l'équivalent de ce que signifient Cangas de Onís et Potes pour les Asturies et la Cantabrie. […] ». Ni la richesse culturelle et économique de la région, ni, encore moins sa valeur écologique, n'ont pu empêcher ce gâchis, nous dit l'auteur. Après une interruption des travaux, à la mort du dictateur, l'espoir de les voir abandonnés incita de nombreux habitants à demeurer chez eux, mais paradoxalement, aussitôt parvenu au pouvoir, le parti socialiste reprit ce projet qu'il avait pourtant critiqué du temps de la dictature, et c'est ainsi que la vallée finit par être inondée, en dépit de toutes les manifestations, actions en justice ou même des actes de sabotage que pilotèrent une partie des habitants de la vallée. Du nouveau Riaño, construit sur les collines en amont, l'auteur nous dit qu'il n'est que l'ombre de ce qu'était l'ancien : dix fois moins peuplé, il ressemble presque à un village fantôme qui ne s'anime qu'en été, et son style, dépourvu de personnalité, est fait d'« un mélange entre lotissement côtier et village de l'Ouest, avec sa rue principale remplie de bars, d'hôtels, et d'immeubles qui semblent tout droit sortis d'un prospectus touristique. » Ceux qui y vivent aujourd'hui se demandent encore à quoi ont servi tant de sacrifices, nous dit Llamazares, car les bénéfices attendus de la construction du barrage sont restés en suspens. En effet, les facilités d'irrigation promises alors aux paysans n'ont pas abouti, et l'installation des canalisations attenantes au barrage est restée inachevée, ainsi, certains parmi ceux qui à l'époque étaient favorable à la finalisation du projet se sentent aujourd'hui floués et regrettent de l'avoir soutenu. Llamazares cite le cas du curé du nouveau Riaño, un falangiste assumé, qui, à posteriori, estime avoir été manipulé par les politiciens qui promettaient alors des facilités d'irrigation en échange du soutien des citoyens. L'opinion la plus répandue aujourd'hui parmi les acteurs de ces événements consiste à dire que le principal objectif du gouvernement n'était pas d'aider à l'obtention de meilleurs rendements agricoles mais plutôt de fournir de l'énergie électrique : « Le lac de Riaño fut la contre-prestation exigée par *Iberduero* auprès du gouvernement pour compenser la fermeture de la

centrale de Lemóniz », rappelle l'auteur, citant les propos de son collègue journaliste Fulgencio Fernández. Le décalage entre les discours politiques destinés à l'époque à faire accepter ce projet et les conséquences réelles sur la région apparaît mieux avec le recul temporel : « Cet ouvrage va procurer une immense richesse à toute une zone du Leon, même si cela suppose des sacrifices[558] » déclarait ainsi José Luis Rodriguez Zapatero le 10 décembre 1986, alors qu'il était député du PSOE. Quant aux écologistes du parti *Los verdes*, ils soutenaient bien sûr le combat des habitants de Riaño et mettaient en avant, sans succès, la supériorité de la préservation de cette réserve de biodiversité face à l'intensification de la production agricole excédentaire destinée au marché commun. Dans une interview accordée au journal *El Norte de Castilla* en 2012, Ramiro Pinto, l'un des leaders écologistes du mouvement d'opposition au barrage de Riaño, revient sur la violence policière démesurée qui s'abattit sur les habitants récalcitrants à l'expulsion, il dénonce la « propagande d'État et les manipulations politiciennes » qui, de Madrid jusqu'à Bruxelles, permirent au projet de passer en force, en dépit de son inutilité : « Cela se fit très vite, ils étaient pressés car le barrage fut officiellement mis en service le 31 décembre. Si cela avait été fait le premier janvier, il aurait fallu, de manière rétroactive, appliquer une loi d'impact écologique avec laquelle il n'aurait pas été en conformité. [559]» Il considère malgré tout que le combat ne fut pas inutile car il permit d'éviter d'autres projets de constructions de barrage dans la région : « Riaño fut un déclencheur pour mettre en lumière l'importance de l'environnement. Le fait de se poster sur les toits permit de rendre visible la nécessité de lutter pour la cause environnementale. A partir de ce moment-là, la conscience écologique grandit considérablement.[560] » Cette dernière affirmation mériterait d'être discutée mais il est certain néanmoins qu'un projet de ce type, très conflictuel et mené de façon aussi répressive envers les citoyens aurait sans doute beaucoup plus de difficulté à s'imposer aujourd'hui et la facilité avec laquelle l'Etat franquiste a pu multiplier la construction de barrages hydroélectriques s'explique par la nature autoritaire de ce pouvoir.

Llamazares a publié le 30 mars 2019 un autre article intitulé « La llave », dans lequel il revient sur l'histoire de Riaño à travers une anecdote, le geste d'un garde civil qui, trente ans après les faits, a souhaité remettre aux habitants de Riaño la clé de l'Eglise dont il avait été

---

[558] Rodríguez Zapatero José Luis: « La obra va a proporcionar una inmensa riqueza a toda una zona de León, aunque suponga sacrificios ». Cité dans *La Crónica de León* du 26 juillet 1987.

[559] Elena R. Costilla, 9/15/2012. http://canales.elnortedecastilla.es/especiales/riano/la-presa-riano-4.html
"Se hizo muy rápido, les corría prisa porque el pantano se cerró oficialmente el 31 de diciembre. Si se hubiera cerrado el 1 de enero habría que haber aplicado, de manera retroactiva, una ley de impacto ambiental y no la habría superado."

[560] *Ibid*.,: http://canales.elnortedecastilla.es/especiales/riano/la-presa-riano-4.html "Riaño fue un revulsivo para ver la importancia del medio ambiente. Estar en los tejados permitió que se hiciera visible la necesidad de luchar por los temas medioambientales. A partir de ahí hubo un incremento tremendo de la concienciación."

chargé d'assurer la fermeture et qu'il avait gardée par devers lui. Ce garde civil, bouleversé par le triste destin des habitants de Riaño, n'a jamais pu oublier cet épisode tragique et c'est pourquoi, bien longtemps après les faits, il a tenu à remettre cet objet symbolique aux propriétaires légitimes. Ce geste, nous dit l'auteur, démontre ainsi la permanence du passé qui, pour cesser de hanter le présent, doit faire l'objet de rituels et de gestes symboliques tels que celui-ci, mais aussi se réinterpréter à travers des paroles de réparation, d'où l'appel à Felipe González, qui devrait, dit-il, présenter ses excuses aux léonais ainsi maltraités :

> Il y a 32 ans, un jeune garde civil qui participait à l'opération envoyée par le gouvernement pour nettoyer les villages de Riaño et protéger le travail des machines de démolition a reçu un objet du curé de la paroisse qui venait de vérifier que l'église avait été laissée vide et quittait les lieux avant qu'une explosion ne la réduise en ruines : la clé qui, pendant des siècles, avait verrouillé la porte de l'édifice qui présidait aux moments les plus importants de la vie des habitants de Riaño. Ce jeune garde civil, dont le souvenir du désespoir de ces gens est à jamais gravé en lui (les gardes sont humains), vient de retourner, selon une information de la presse léonaise, à Riaño pour rendre la clé de l'église à ses propriétaires légitimes. S'il a mis si longtemps à le faire, a-t-il dit, c'est parce qu'il n'était pas sûr de la réponse qu'il recevrait d'eux.
>
> À sa grande satisfaction, les habitants de Riaño, survivants d'un drame qui a secoué toute l'Espagne à la fin des années 80, aujourd'hui relogés avec leurs descendants dans un nouveau village à côté du grand réservoir qui a recouvert la vallée et la demi-douzaine de villages qui y étaient installés depuis des siècles, l'ont reçu avec gratitude, oubliant, sinon les événements douloureux, du moins les blessures causées par le traitement d'un gouvernement dont ils n'attendaient pas un tel comportement. La dictature passée, personne ne pensait que les réservoirs seraient à nouveau construits comme ils l'avaient été pendant la dictature, et encore moins par un gouvernement socialiste. Les images de la remise de la clé, que le garde a gardée pendant tout ce temps, dans l'église du nouveau Riaño montrent l'hospitalité des habitants de Riaño envers celui qui, en ces jours traumatisants, était leur ennemi, et leur émotion à l'idée de récupérer un objet d'une énorme valeur symbolique pour eux.
>
> Comme pour les Juifs espagnols qui, après leur expulsion, ont longtemps gardé les clés de leurs maisons, pensant y retourner, pour les personnes expulsées par les réservoirs, les clés de leurs maisons ont une valeur symbolique qui va bien au-delà de leur valeur réelle, qui est faible. On peut les voir dans beaucoup de leurs nouvelles maisons, accrochées à un endroit bien en vue ou conservées dans des tiroirs comme s'il s'agissait de véritables bijoux, malgré leur inutilité manifeste, puisque les serrures

qu'elles ouvraient n'existent plus. Il connaît même des gens qui, dans leur testament, les font jeter avec leurs cendres dans l'eau qui ensevelit le lieu où ils ont vécu. Au-delà de son romantisme, ce geste révèle un lien entre les objets et les sentiments que certains ne comprendront jamais mais que d'autres, comme le garde civil de l'histoire, comprennent et respectent au point de garder une clé pendant 30 ans et de faire un voyage de près de mille kilomètres pour la rendre, même au risque de ne pas être accueilli.

Je sais que ces gestes ne font pas l'actualité nationale et, s'ils la font, cela reste de l'ordre du pittoresque, mais nous nous porterions tous mieux si les médias s'en occupaient davantage et s'inquiétaient moins de la bataille politique, qui est si épuisante. Et nous, les Espagnols, nous nous porterions mieux si, à l'image du garde civil qui a rendu la clé aux habitants de Riaño, ceux qui l'ont envoyé à l'époque avec ses collègues pour expulser de force des paysans de leurs villages et de leurs maisons leur témoignaient un geste de reconnaissance. Si Rajoy l'a fait auprès des Juifs lorsqu'il leur a présenté des excuses au nom de tous les Espagnols pour leur expulsion, 500 ans après les faits, Felipe González devrait faire la même chose envers ses compatriotes 30 ans plus tard[561].

---

[561] https://elpais.com/elpais/2019/03/28/opinion/1553798725_511621.html
"La llave. Hay gestos que delatan una ligazón entre objetos y sentimientos" "La clé. Il y a des gestes qui révèlent un lien entre les objets et les sentiments. "

"Hace 32 años, un joven guardia civil que participaba en el operativo enviado por el Gobierno para desalojar los pueblos de Riaño y proteger la labor de las máquinas encargadas de su demolición recibió un objeto del párroco que acababa de comprobar que la iglesia había quedado vacía y se alejaba del lugar antes de que una explosión la redujera a escombros: la llave que durante siglos cerró la puerta del edificio que presidió los momentos más importantes de la vida de los riañeses. Aquel joven guardia civil, al que la desesperación de aquellas personas le quedó grabada para siempre *(Los guardias somos humanos),* acaba de regresar, según una noticia de la prensa leonesa, a Riaño para devolverle la llave de la iglesia a sus legítimos propietarios. Si tardó tanto tiempo en hacerlo, dijo, es porque no estaba seguro de la respuesta que recibiría por parte de estos.

Para su satisfacción, aquellos riañeses supervivientes de un drama que conmovió a España entera al final de la década de los años ochenta, hoy realojados junto a sus descendientes en un pueblo nuevo al lado del gran embalse que cubrió el valle y la media docena de aldeas asentadas en él desde hacía siglos, le recibieron con agradecimiento, olvidados, si no los hechos, tan dolorosos, sí las heridas que les causó el trato de un Gobierno del que no esperaban un comportamiento así. Dejada ya atrás la dictadura, nadie pensaba que los pantanos volvieran a ejecutarse como en los tiempos de aquella y menos por un Gobierno socialista. Las imágenes de la entrega de la llave, que el guardia conservó todo este tiempo, en la iglesia del Riaño nuevo muestran la hospitalidad de los riañeses para quien en aquellos traumáticos días fue su enemigo y su emoción al recuperar un objeto con un enorme valor simbólico para ellos.

Como para los judíos españoles, que tras su expulsión guardaron mucho tiempo las llaves de sus casas pensando en regresar, para los desalojados por los embalses las de las suyas tienen un valor simbólico que va mucho más allá del valor real, que es pequeño. Uno las tiene vistas en muchos de sus domicilios nuevos colgadas en un lugar preferente o guardadas en cajones como si se tratara de verdaderas joyas pese a su manifiesta inutilidad, puesto que las cerraduras que abrían ya no existen. Incluso sabe de algunas personas que en su testamento dejan dispuesto que las arrojen con sus cenizas al agua que sepulta el lugar en el que vivieron. Más allá de su romanticismo, ese gesto delata una ligazón entre los objetos y los sentimientos de las personas que algunos no alcanzarán a entender pero que otros, como el guardia civil de la historia, comprenden y respetan hasta el punto de guardar una llave durante 30 años y de hacer un viaje de casi mil kilómetros para devolverla aun a riesgo de no ser bien recibido.

Sé que estos gestos no son noticia a escala nacional y, si lo son, solo como pintorescos, pero mejor nos iría a todos si los medios de comunicación se ocuparan más de ellos y menos de la refriega política, tan agotadora. Y mejor nos iría a los españoles si, como el guardia civil que devolvió la llave a los riañeses, quienes

L'auteur n'hésite pas, on le voit, à proposer une équivalence entre deux événements incomparables, qui n'ont ni la même ampleur ni la même portée historique : l'expulsion des juifs d'Espagne et l'expropriation des habitants de Riaño. Car ces derniers furent relogés et plus ou moins dédommagés pour la perte de leur maison et de leurs terres, contrairement aux populations de juifs Espagnols expulsés en 1492. Cette disproportion peut susciter l'étonnement, elle vise en effet à réhausser l'importance des événements de Riaño et à donner à ce « drame qui a secoué toute l'Espagne » une dimension tragique et symbolique qui, selon l'auteur, incarne la permanence d'un autoritarisme d'État hérité du franquisme, et qui perdure en dépit du temps écoulé depuis : « La dictature passée, personne ne pensait que les réservoirs seraient à nouveau construits comme ils l'avaient été pendant la dictature, et encore moins par un gouvernement socialiste. » L'auteur invite le lecteur à reconsidérer la portée symbolique de la démarche du garde civil, qui lui non plus n'a pas oublié le drame et qui, contrairement aux politiciens actuels, est conscient de l'importance de son geste aux yeux des victimes pour qui la demande de pardon est réparatrice. L'intérêt de Llamazares pour l'histoire de Riaño est fortement lié à l'expérience personnelle de l'écrivain. Dans l'article « Volverás a Región », publié dans *El País* le 23 décembre 1994, l'auteur reprend la chronique de la construction du barrage de Porma, celui qui en 1968 engloutit plusieurs villages dont Vegamián, lieu de naissance de l'auteur : « Comme un peuple maudit, rejeté de la terre où durant des siècles vécurent leurs grands-parents et leurs parents, ces paysans de la montagne prirent le chemin qui devait les conduire jusqu'à des villes éloignées, bien souvent inconnues, où ils pourraient fonder un nouveau foyer et trouver un nouveau poste de travail.[562] » Ce passé reste ainsi bien présent dans l'esprit de l'auteur et de tous ceux qui vécurent cette expérience traumatisante, l'émotion qui submerge Llamazares lorsqu'il revient sur les lieux du drame traduit la profondeur de cette rupture ontologique irréparable : « Il m'est impossible de décrire la sensation qui s'empare d'un homme qui, comme je le fais aujourd'hui, contemple pour la première fois –à l'âge de 28 ans- la maison où il est né, pleine d'algues et de truites mortes et recouverte de rouille et de boue. »[563]

---

les enviaron a él y a sus compañeros a desalojar por la fuerza a unos campesinos de sus aldeas y de sus casas tuvieran con ellos un gesto de reconocimiento. Si Rajoy lo tuvo con los judíos al pedirles perdón en nombre de todos los españoles por su expulsión después de 500 años, Felipe González debería tenerlo también con unos compatriotas después de 30."

[562] "Como un pueblo maldito, arrojado de la tierra donde durante siglos vivieran sus abuelos y sus padres, aquellos campesinos montañeses tomaron el camino que había de llevarlos a lejanas ciudades, desconocidas muchas veces, donde poder fundar un nuevo hogar y encontrar un nuevo puesto de trabajo." Julio Llamares, *En Babia*, 1991, p.124.

[563] "[...] es imposible describir la sensación que invade a un hombre cuando, como yo ahora, contempla por vez primera –a los 28 años- la casa en que nació, llena de algas y truchas muertas y cubierta por el óxido y el barro." Julio Llamares, *En Babia*, 1991, p. 125.

La nostalgie éprouvée envers un paradis perdu, qui habite toute l'œuvre de Llamazares, trouverait ainsi son origine dans cette perte originelle[564], mais c'est surtout le désir de réparer cette injustice qui motive la rédaction d'articles qui rappellent, à intervalles réguliers, quelle fut l'histoire de ces paysans maltraités. Ainsi, comme par une ironie du sort, il s'avère que ce barrage fut conçu par l'ingénieur et écrivain Juan Benet, qui écrivit son roman *Volverás a Región* (1969) alors qu'il travaillait à sa construction en tant qu'ingénieur des ponts et chaussées (de fait, en 1994, après sa mort, ce barrage fut rebaptisé *Embalse Juan Benet*). A l'occasion du cinquantième anniversaire, concomitant, de la publication du roman de Benet d'une part et de l'inauguration du barrage de Porma d'autre part, Llamazares a évoqué sa rencontre avec l'écrivain ingénieur : « Je me rappelle, au cours d'une interview de Benet, que je fis pour TVE il y a bien longtemps, lui avoir demandé si, en tant qu'écrivain, son travail consistait à ressusciter la nuit ce qu'en tant qu'ingénieur il détruisait le jour, et je me souviens, chose difficile à imaginer venant de lui, de son regard déconcerté,[565] » Dans ces propos, tirés d'un l'article du 2 décembre 2017 intitulé « Región », Llamazares exprime ses réserves vis-à-vis de l'utilité des barrages, dont les effets destructeurs sont selon lui trop peu divulgués par les médias. L'écrivain invite le lecteur à réfléchir sur les politiques hydrauliques, affirmant qu'en la matière, « tout ce qui brille n'est pas de l'or ». Il met en question le bien fondé de ces grands travaux, déclarés nécessaires parce que d'utilité publique, mais « dont l'impact a pu démolir de nombreuses personnes. » Car les besoins en eau, s'ils sont indéniables, ne peuvent se faire « à n'importe quel prix, sans considérer le comment et le pourquoi. [566]» Depuis cinquante ans donc, la posture de l'écrivain reste inchangée, à l'heure où les projets de barrages géants posent question dans diverses régions du monde, (en Amazonie et en Chine par exemple). Car la question des conséquences néfastes des barrages, de même que celle de leur dangerosité en cas

---

564 "Esta experiencia traumatizante explicaría por sí sola la nostalgia y la añoranza del escritor por esa especie de paraíso mítico infantil, al que ya sólo podrá regresar mediante la creación, así como su voluntad de llamar la atención sobre unas formas de vida en vías de extinción y unas aldeas condenadas a la despoblación a causa de la dificlutad de la vida en las montañas, la desaparición de las escuelas, la falta de asistencia médica, una marginación en suma que está en la base de la emigración." *La inmigración en la literatura española contemporánea*, Irene Andres-Suárez, Marco Kunz, Inés d'Ors, Editions Verbum, Madrid, 2002, p.279-280.

565 https://elpais.com/cultura/2017/12/01/actualidad/1512152609_243884.html Julio Llamazares, "Región", *El País*, 2/12/2017:

"Coinciden en el tiempo el 50º aniversario de la publicación de *Volverás a Región*, la emblemática novela de Juan Benet con la que fundó su territorio mítico, Región, al estilo de la Yoknapatawpha, de William Faulkner, o la Santa María, de Onetti, y el del cierre de la presa del embalse que construyó mientras la escribía en las montañas del río Porma, en León, y que anegó, entre otros varios, el pueblo en el que yo nací. [...] Recuerdo en una entrevista que le hice para TVE hace muchos años haberle preguntado a Benet si como escritor lo que hacía era resucitar por las noches lo que por el día destruía como ingeniero y su mirada de desconcierto, poco imaginable en él."

566 *Ibid*.: "[...] unas actuaciones seguramente necesarias, pero cuyo impacto ha sido demoledor para muchas personas. Necesitamos agua, nadie lo niega, pero no a cualquier precio y sin importar el cómo ni el para qué." Julio Llamazares, "Región", *El País*, 2/12/2017.

d'accident sont encore aujourd'hui assez largement sous-estimées. Les centrales hydroélectriques font moins peur que les centrales nucléaires alors même que la mortalité liée aux accidents causés par des ruptures de barrages a été, par le passé, bien supérieure à celle qui a pu être provoquée par des accidents nucléaires[567].

En somme, le travail journalistique de Llamazares se distingue de sa production littéraire par son caractère hautement revendicatif, l'auteur a publié de nombreux articles à charge contre l'Etat pour réclamer un changement radical dans la façon de gouverner les régions rurales, qui pâtissent d'un manque de considération de la part du pouvoir. L'écrivain, dont la voix a trouvé un réel écho auprès d'un monde rural en quête de représentativité, a contribué à redonner à l'Espagne dépeuplée un statut littéraire et politique et à conférer une identité à cette Espagne vide qui, sous sa plume, réclame justice.

4) Alberto Vázquez Figueroa : la géo-ingénierie comme remède aux maux de la planète.

L'écriture romanesque de Vázquez Figueroa, que nous avons étudiée au chapitre précédent, révèle une posture ambivalente chez cet écrivain dont l'engagement écologique se définit avant tout par une posture critique envers une action politique jugée défaillante, incapable de gérer les problèmes environnementaux, et sur une dénonciation de la corruption des puissants. Cette posture critique ainsi que l'écologisme techniciste de Vazquez Figueroa, qui croit en la capacité des hommes à réparer leurs erreurs, se manifestent également dans son discours journalistique, comme nous allons le voir à présent.

a) Le récit censuré d'une expérience traumatique

Parmi les nombreux cas d'accidents provoqués par la rupture d'un barrage, celui de la catastrophe de Ribadelago nous intéresse plus particulièrement, car l'écrivain Alberto Vázquez Figueroa, qui l'a vécu personnellement, a évoqué cette expérience dans son récit

[567] Voir à ce sujet l'article de Carmen Monforte, publié dans El País du 22/10/2015, « Los 60 muertos de Monfragüe que Franco ocultó ».
https://memoriahistorica.org.es/los-60-muertos-de-monfrague-que-franco-oculto/

autobiographique *Anaconda*. Dans cet ouvrage, publié en 1975, l'écrivain se remémore les années qui précédèrent son entrée à l'école de journalisme, au cours desquelles il parcourut les mers à bord du voilier *Cruz del Sur*. Après une période d'apprentissage, Vázquez Figueroa y exerça en tant que professeur de plongée. C'est ainsi qu'en 1959, le futur journaliste, alors âgé de 22 ans, accompagné de plusieurs de ses collègues de navigation, répondit à l'appel des autorités gouvernementales qui cherchaient des plongeurs volontaires pour aider à récupérer les corps des victimes de l'accident. En effet, le 9 décembre 1959, la rupture du barrage situé à huit kilomètres en amont du village de Ribadelago, (province de Zamora) provoqua sa destruction quasi totale. Plus d'un tiers des habitants du village, cent-quarante-quatre personnes, moururent noyées sous la vague gigantesque qui déferla en quelques minutes dans la vallée de Sanabria. Dans *Anaconda,* Vázquez Figueroa déclare au sujet de cet événement :

> Le XXème siècle, avec ses machines, et ses techniques, a bouleversé complètement nos conceptions. Que pouvait-il y avoir de plus sûr, de plus pacifique et paisible qu'un petit village champêtre sur les bords du lac Sanabria, au mois de janvier 1959, alors que ni guerres, ni tremblements de terre, ni tempêtes ne dévastaient le monde ?
>
> Et pourtant ce fut là-bas, à Ribadelago, que j'eus ma première rencontre avec la mort et la tragédie, et bien des années durent passer -jusqu'au tremblement de terre survenu au Pérou- avant que je ne me retrouve à nouveau devant un spectacle aussi hallucinant.
>
> Ribadelago : un hameau qui dort, une technique mal appliquée et un barrage qui s'écroule, entraînant le village et tous ses habitants dans les eaux glacées du lac Sanabria.
>
> La nouvelle choqua l'Espagne et le monde entier, même si ce ne fut ni la première, ni la dernière fois que survenait un événement de caractéristiques similaires[568].

[568] Vázquez Figueroa Alberto, *Anaconda*, Plaza y Janes, Barcelona, 1975, p. 80-81: "El siglo XX, con sus máquinas, y su técnica, ha trastocado por completo los conceptos. ¿Qué podía existir más seguro, pacífico y tranquilo que una pequeña aldea campesina a orillas del lago Sanabria en el mes de enero de 1959, cuando ni guerras, ni terremotos, ni tempestades azotaban el mundo?

Sin embargo fue allí, en Ribadelago, donde tuve mi primer encuentro con la muerte y la tragedia, y pasarían muchos años –hasta el terromoto de Perú- antes de que volviera a tropezarme con un espectáculo tan alucinante.

Ribadelago: una aldea que duerme, una técnica mal aplicada y una presa que se viene abajo arrastrando al pueblo y a todos sus habitantes a las heladas aguas del lago Sanabria.

La noticia conmovió a España y al mundo entero, aunque no fuera ni la primera ni la última de idénticas carcterísticas."

L'écrivain décrit cette recherche subaquatique comme un fiasco complet, il fut impossible aux plongeurs de récupérer les cadavres, qui gisaient pour certains à soixante-dix mètres de profondeur, et les manœuvres furent mal organisées, inefficaces, et faillirent coûter la vie à l'un des plongeurs, nous dit AVF car la direction de la mission, « pour d'absurdes raisons d'ordre politique », fut confiée à l'un de ses ex-élèves, selon lui incompétent. Il souligne également le paradoxe de ce village, situé dans un espace naturel préservé du tumulte, isolé, et pourtant rattrapé par la modernité techniciste qui n'épargne rien ni personne, comme le montre le drame vécu par les habitants de cette paisible vallée que l'avancée du « progrès » finit par détruire. Sa participation aux recherches mises en place pour extirper les cadavres des personnes noyées dans les eaux boueuses qui recouvrirent le village fait de Vázquez Figueroa un acteur majeur de l'événement, aussi, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'accident, l'écrivain fut sollicité par la télévision pour évoquer ses souvenirs au sujet de cette tragédie, dans une émission diffusée le 25 novembre 2009[569]. Par la suite, l'auteur a publié un témoignage (paru dans le supplément de *El Mundo* n° 692, du 18 janvier 2009) dans lequel il évoque sa participation aux événements de Ribadelago et où il revient sur l'enregistrement de cette émission, diffusée deux mois plus tôt sur TVE donc. Dans l'introduction aux propos de Vázquez Figueroa, le journaliste de *El Mundo* s'appuie sur la liste des données chiffrées pour récapituler, dans un style aux relents sensationnalistes, les événements de cette nuit funeste :

> Tragédie. Voici comment la vécut Vázquez Figueroa
> « J'ai plongé parmi les morts »
>
> Le « tsunami » de Sanabria. La nuit du 9 janvier 1959, le barrage de Vega de Terra se rompit, ouvrant une brèche de cent quarante mètres de large. Huit millions de mètres cubes d'eau s'échappèrent. […] En quatorze minutes, le village de Ribadelago fut détruit. Au moins cent-quarante-quatre villageois moururent noyés. Seuls vingt-huit corps furent récupérés. […] Il y eut soixante-quatre demandes d'adoption d'enfants orphelins. L'Etat paya en guise d'indemnisation 95000 pesetas par homme décédé, 80000 par femme et 25000 par enfant. L'écrivain revient, cinquante ans après, à ce lac dont il extirpa des jambes, des bras et des têtes démembrées provenant de 144 corps sans vie [570].

---

569 http://www.rtve.es/alacarta/videos/fue-noticia-en-el-archivo-de-rtve/vazquez-figueroa-50-anos-despues-ribadelago/636392/

570 http://www.elmundo.es/suplementos/cronica/2009/692/1232233205.html. 18/01/2009 suplemento de El mundo n° 692
"Tragedia. Así la vivió Vázquez Figueroa.Yo buceé entre los muertos"

La catastrophe, que le journaliste compare à un « tsunami », reprenant le mot d'AVF, n'a toutefois rien de naturel, car ce sont bien les malfaçons liées à la rapidité d'exécution de l'ouvrage, qui ont entraîné la rupture du barrage. Ainsi les ouvriers interviewés à l'occasion du cinquantenaire de la catastrophe ont révélé les manquements et les négligences qui ont émaillé le déroulement des travaux d'édification du barrage[571]. Cet article propose au lecteur un récit de l'expérience macabre de 1959 d'une part, et d'autre part, à cinquante ans de distance, il nous livre la réflexion de Vazquez Figueroa sur l'accident. L'écrivain met au premier plan l'émotion qui fut la sienne en revenant sur les lieux du drame. Il décrit le traumatisme que constitua pour lui cet épisode de sa vie, mais il le fait à travers le filtre de la littérature, en jouant notamment sur la polysémie des symboles religieux :

> De la petite église ne restèrent sur pied que le clocher et la statue d'un roi Balthasar dont le visage noir semblait montrer l'horreur que produisait en lui le fait que les autres petites statues de la crèche aient disparu comme par magie.
>
> Peu après surgirent entre les ruines plusieurs hommes qui portaient sur des brancards trois cadavres, suivis par une demi-douzaine de femmes qui priaient en traînant à leur suite une vielle qui les suppliait qu'on l'enterre, elle, mais qu'on rende la vie à son petit-fils. Il n'y avait pas de temps pour en voir davantage. Les morts s'impatientaient. Nous avons récupéré les bouteilles d'air comprimé, enfilé des combinaisons rudimentaires qui nous protégeaient à peine des eaux gelées et, en tant que chef d'équipe, j'eu l'honneur discutable d'être le premier à plonger[572].

"El «tsunami» de Sanabria. La noche del 9 de enero de 1959, la presa de Vega de Tera se rompió, abriéndose un boquete de 140 metros de largo. Se escaparon 8.000.000 de metros cúbicos de agua.[...] En 14 minutos [el pueblo de Ribadelago] quedó destruido. Al menos 144 vecinos murieron ahogados. Sólo 28 cuerpos fueron recuperados. [...] Hubo 64 peticiones de adopción de niños huérfanos. El Estado pagó como indemnización 95.000 pesetas por hombre fallecido, 80.000 por mujer y 25.000 por niño. El escritor regresa, 50 años después, al lago del que rescató piernas, brazos y cabezas desmenbradas de 144 cuerpos sin vida. [...]"

[571] « Catástrofe en Ribadelago » Documentaire de luis Navas produit par TVE diffusé le 13/01/2009 http://www.rtve.es/television/20090113/catastrofe-ribadelago/219517.shtml https://www.youtube.com/watch?v=F7PcsQcjmHM&list=PLs5OYG_QJXesdhqy-Elq5F0M33N9rPWBr.

[572] http://www.elmundo.es/suplementos/cronica/2009/692/1232233205.html. 18/01/2009 suplemento de El mundo n° 692

"De la pequeña iglesia tan sólo quedaban en pie el campanario y la figura de un Rey Baltasar cuyo negro rostro parecía mostrar el horror que le producía el hecho de que el resto de las figuritas del pesebre hubieran desaparecido como por arte de magia.

Al poco surgieron de entre las ruinas varios hombres que cargaban sobre parihuelas tres cadáveres, seguidos por media docena de mujeres que rezaban casi arrastrando a una anciana que suplicaba que la enterraran a ella pero le devolvieran la vida a su nieto. No hubo tiempo para ver más; los muertos se impacientaban. Descargamos las botellas de aire comprimido, nos enfundamos en unos primitivos trajes que apenas nos protegían de las gélidas aguas y como jefe de equipo me correspondió el dudoso honor de ser el primero en sumergirme."

Cette description du village dévasté, centrée sur l'église en ruines, puise dans les représentations de la littérature fantastique, elle joue sur l'esthétique des ruines et des images métaphoriques de la disparition pour rendre compte du caractère exceptionnel, « dantesque », et presque inconcevable de cet événement littéralement surnaturel, au sens propre comme au figuré : la mort des villageois est suggérée par le parallélisme avec les personnages de la crèche, disparus, « comme par magie ». Ainsi, les procédés stylistiques du récit de Vázquez Figueroa confèrent à l'introduction de son récit une tonalité proche de celle du roman gothique. Le visage de la statue du Roi Mage tient lieu d'image métonymique de l'effroi tandis que les silhouettes des survivants apparaissent au second plan, dans ce cortège funèbre que clôture une vieille femme éplorée, désespérée d'avoir perdu son petit-fils. Mais ce tableau introduit rapidement le récit de la mission des plongeurs dont il déclare ici, contrairement à ce qu'il affirmait dans son autobiographie de 1975, qu'il en était le chef, cette contradiction aussi traduit ainsi une prise de distance avec la réalité vécue alors. L'écriture de Vazquez Figueroa ne verse pas dans la déploration ou l'évocation des sentiments de révolte que cette catastrophe évitable pourrait susciter en lui, au contraire, il mène aussitôt le lecteur vers le récit de l'action, servie par l'oxymore « *los muertos se impacientaban* » qui traduit l'impatience de l'écrivain lui-même, impatience mêlée d'angoisse, au moment de partir explorer le fond de ce cimetière aquatique.

> Une eau sale, boueuse, grasse et malodorante remonta de mes jambes à ma taille, puis à ma poitrine, et enfin jusqu'à mon cou, par ou elle filtra à l'intérieur de la combinaison. Ma tête semblait vouloir exploser au moment où je commençai à flotter. Une vieille barque métallique avec à son bord six militaires me suivait tandis que des centaines d'yeux m'observaient depuis la rive. J'avançai de cent mètres, j'eus la nausée et j'urinai, non pas tant en raison de la peur, pourtant forte, mais parce qu'ainsi, l'eau qui s'était accumulée entre mon corps et la combinaison, se réchauffait, ce qui me procurait un certain soulagement. Je plongeai alors en direction du néant, la boue en suspension fit qu'au bout de dix mètres tout était brouillé et, arrivé à vingt mètres de fond, l'eau était déjà comme de l'encre de chine, par conséquent j'empoignai mon couteau et partis en avant, le bras tendu, étant donné que je n'avais pas la moindre idée de ce contre quoi je pouvais me cogner[573].

---

[573] http://www.elmundo.es/suplementos/cronica/2009/692/1232233205.html. 18/01/2009 suplemento de El mundo n° 692.
"Un agua sucia, fangosa, grasienta y maloliente me ascendió por las piernas, la cintura, luego el pecho y al fin el cuello, por donde se filtró al interior del traje. La cabeza pareció querer estallarme en el momento en que comencé a flotar. Una barcaza metálica con seis militares a bordo me seguía mientras cientos de ojos me observaban desde la orilla. Avancé unos 100 metros, sentí náuseas y me oriné, no a causa del miedo, que era mucho, sino porque de

On retrouve ici le style du romancier, de l'ancien correspondant de guerre, journaliste et aventurier, qui sait traduire de façon saisissante les sensations d'un homme confronté au péril, contraint de gérer au mieux un stress intense lié à la survenue de difficultés imprévues. Dans la suite de son récit, l'auteur, tel un héros de roman d'aventure, parvint à surmonter sa peur et à trouver les ressorts pour survivre dans un environnement hostile, déroutant et potentiellement mortel. Il insiste néanmoins sur le sentiment d'échec et de désespoir qui fut le sien à l'issue de cet épisode sinistre. L'écrivain revient ensuite sur la séquence télévisuelle au cours de laquelle il fut amené à revivre cette expérience traumatisante et dont le souvenir a provoqué chez lui une émotion inattendue. Le récit prend alors un tour mélodramatique et met en scène l'émotion ressentie par l'auteur lorsqu'il se replongea dans ces tristes souvenirs :

> Les caméras étaient installées au bord de l'eau lorsque le journaliste qui m'interviewait me demanda ce que j'avais ressenti au moment où je fis remonter à la surface des morceaux de cadavres putréfiés, les souvenirs que j'étais parvenu à enfermer à clé dans un tiroir de ma mémoire pendant un demi siècle m'assaillirent, et pour la première fois de ma vie je me retrouvai sans paroles, tandis que les larmes que j'avais réussi retenir des années auparavant jaillirent sans que je puisse rien y faire.
>
> D'un geste, j'ai supplié l'équipe de tournage d'attendre tandis que j'essayais de retrouver la parole, et, à cet instant, à trois heures de l'après-midi, sans raison apparente, ni explication logique aucune, nous parvint très clairement, glissant sur la quiétude de plomb de la surface du lac, le sonore, le sombre, le sinistre carillon d'une cloche qui sonnait le glas. Je n'ai jamais cru en quoi que ce soit qui se réfère à l'au-delà, mais à ce moment-là je suis resté coi, saisi par l'épouvante[574].

Au moment où l'écrivain perd la faculté de parler, submergé, dit-il, par l'émotion jusqu'alors contenue, sonne alors le glas, provenant du clocher de Ribadelago, de ces mêmes cloches qui

---

ese modo el agua que se había acumulado entre mi cuerpo y el traje se calentaba, lo que me producía un cierto alivio. Me sumergí rumbo a la nada, el barro en suspensión hizo que a los 10 metros todo fuese borroso y al llegar a los 20 el agua era ya tinta china, por lo que empuñé el cuchillo y continué con el brazo extendido, visto que no tenía ni la menor idea de contra qué podía chocar."

[574] http://www.elmundo.es/suplementos/cronica/2009/692/1232233205.html. 18/01/2009 suplemento de El mundo n° 692.

"Cuando, con las cámaras instaladas a orillas del agua, el entrevistador me preguntó qué había experimentado en el momento de hacer aflorar a la superficie pedazos de cadáveres putrefactos, los recuerdos que había logrado encerrar bajo llave en un cajón de mi memoria durante medio siglo me asaltaron, y por primera vez en mi vida me quedé sin palabras, al tiempo que las lágrimas que había conseguido retener años atrás brotaron sin remedio.

Con un gesto le supliqué al equipo de filmación que aguardara intentando recuperar el habla, y en ese instante, a las tres de la tarde, sin razón aparente ni explicación lógica alguna, llegó muy claro, deslizándose sobre la quieta y plomiza superficie del lago, el sonoro, oscuro y tétrico repicar de una campana llamando a muerto. Nunca he creído en nada que se refiera al más allá, pero en aquel momento me quedé atónito, sobrecogido por el espanto."

retentirent cinquante ans plus tôt. C'est là que la peur et l'angoisse le saisissent à nouveau à la pensée des cadavres qu'il avait alors pour mission de ramener à la surface. Le son de cette cloche, bien qu'inattendu au moment du tournage de cet interview, est un événement somme toute banal et logique, à fortiori dans le contexte d'une commémoration du cinquantenaire de l'accident. Mais il acquiert ici une dimension soudain surnaturelle pour l'écrivain qui y voit un signe qui lui serait adressé, à lui qui, pourtant, affirme ne pas croire en l'au-delà. Le son des cloches aurait provoqué une remémoration inattendue, un rappel inopiné de souvenirs que le jeune homme d'alors avait laissé figés au fond du lac et qui le replongent littéralement dans le passé. Voilà qu'à nouveau, la mémoire retrouvée le confronte aux fantômes engloutis sous les eaux, et qui reviennent le hanter. Mais ici, la supplique des fantômes, ce que leurs âmes tourmentées pourraient réclamer auprès des vivants n'est pas explicité de la part de l'auteur :

> Pour qui sonnaient les cloches ? Peut-être pour moi, même si je préfère m'imaginer qu'elles sonnaient parce que ceux qui sont restés là-dessous se sentaient reconnaissants envers ces neuf jeunes hommes qui, cinquante ans plus tôt avaient essayé de faire en sorte qu'ils puissent reposer en un lieu plus tranquille, plus chaleureux et plus accueillant que ces eaux boueuses[575].

On voit que l'effroi, lié à l'horreur de l'expérience macabre et hautement traumatique, tout autant qu'au sentiment d'impuissance mêlée de culpabilité du jeune homme qu'il était alors laisse la place à l'idée, mieux assumée, en tout cas plus réconfortante, d'une gratitude posthume de ces morts gisant dans la vase. L'écriture journalistique de Vázquez Figueroa confère à ces victimes, statufiées par le récit, une dimension symbolique qui les restitue dans ce passé auquel ils appartiennent mais elle ne les ramène guère dans l'actualité, contrairement à ce qui fait le propre des fantômes de Llamazares par exemple. Ici, à l'inverse de ce que l'on a pu observer chez les personnages de Llamazares, Delibes ou Chirbes, l'évocation des morts enfouis sous l'eau ou sous les ruines boueuses ne s'accompagne pas d'une exigence de réparation. La projection de la subjectivité de l'écrivain dans les pensées des morts ne se confronte pas aux responsabilités des vivants, car l'on ne revient pas sur la cause de leur fin prématurée. L'article de Vázquez Figueroa met en scène les événements de façon romanesque et déliée du contexte

---

[575] http://www.elmundo.es/suplementos/cronica/2009/692/1232233205.html. 18/01/2009 suplemento de El mundo n° 692.
"¿Por quién sonaban las campanas? Tal vez por mí, aunque prefiero imaginar que sonaban porque quienes continúan allá abajo agradecían que medio siglo atrás nueve muchachos hubieran intentado que pudieran descansar en un lugar más tranquilo, cálido y acogedor que unas aguas fangosas."

politique de l'époque, il ne mentionne pas ici les raisons qui ont provoqué cet accident et, par conséquent, les fantômes de ces noyés ne cherchent pas à ce que l'écrivain leur rende justice. L'auteur, qui a personnellement eut affaire à ces cadavres de chair et d'os, reconnaît au contraire qu'il a cherché depuis à les oublier plutôt qu'à revivre ce souvenir traumatisant. En revanche, dans ses mémoires, publiées la même année[576], on peut observer certaines variantes par rapport à l'article que nous venons d'analyser, qui nous semblent significatives. L'auteur, dans *Siete vidas y media : recuerdos,* raconte à nouveau son expédition à Ribadelago en précisant cette fois qu'il participait à cette mission sous une double casquette, puisqu'il était mandaté par les autorités franquistes pour participer aux recherches mais aussi pour rédiger un article sur la catastrophe pour le journal officiel *El Alcázar*. Vázquez Figueroa retranscrit cette fois-ci les paroles de deux habitants du village. Et les mets en scène dans un dialogue, visiblement inventé pour l'occasion, qui sert de porte-voix de l'opinion établie à postériori sur les causes de la catastrophe. L'auteur, tout comme dans l'article publié dans *El Mundo,* explique en quoi consistait sa mission et raconte au lecteur à quel point la peur et la fatigue augmentaient en lui à mesure que se succédaient les plongées au fond du lac (qui durèrent plus ou moins une semaine nous précise-t-il). Au cours de ce récit à la première personne, un personnage prend la parole ex abrupto, il s'agit d'un villageois qui s'exclame :

> -Tout le monde savait que dès que le barrage serait rempli il s'effondrerait, car les matériaux étaient de très mauvaise qualité et les ouvriers, bien qu'inaptes, étaient engagés pourvu qu'ils acceptent de travailler pour un salaire de misère[577].

L'écrivain explique aussitôt que, malgré sa fatigue et son découragement, et bien qu'il n'eût aucune envie de parler avec cet homme, « il était de [son] devoir de l'écouter », il poursuit donc ainsi :

> -Avez-vous perdu un membre de votre famille dans cette tragédie ? Voulus-je savoir.
>
> -Cinq. Raconterez-vous dans votre journal ce que ressent une personne qui n'a pas été en mesure de dénoncer ce qui se passait et qui n'a pas su prendre la décision d'emmener ses enfants très loin afin d'éviter que le monde ne s'écroule sur eux ?

---

[576] Vázquez Figueroa Alberto, *Siete vidas y media: recuerdos*, S.A., Barcelone, 2009,

[577] *Ibid*., p. 151.

"-Todos sabíamos que en cuanto la presa se llenaría se vendría abajo, porque los materiales eran de pésima calidad y contrataban a ineptos siempre que estuvieran dispuestos a trabajar por un salario de hambre.

> C'était la une question à laquelle il m'était impossible de répondre ; je faisais partie d'une équipe de plongeurs, mais en même temps, j'étais l'envoyé spécial de *El Alcázar*, un journal dont j'étais sûr qu'il n'accepterait aucune information qui remette en cause le régime franquiste. Il y a un demi-siècle de cela, la censure était implacable, et il me restait cinq mois pour finir mes études. Un mot de trop et on ne m'aurait pas permis de les terminer. […
>
> -Quand bien même j'écrirais cela, jamais ils ne le publieraient dis-je enfin[578].

Cinquante ans après les événements, sa conscience pousse l'auteur à justifier ce silence imposé par la censure, mais aussi, visiblement, par une certaine autocensure liée à ses craintes face au régime franquiste, et enfin, par le besoin d'oublier cette atroce expérience. Ainsi, les mots que l'auteur place dans la bouche de ce villageois correspondent plus vraisemblablement à ce qu'a pu ressentir l'apprenti journaliste qui choisit, alors, raisonnablement et peut-être à contre-cœur, de garder le silence plutôt que de dénoncer les pratiques d'un gouvernement franquiste omnipotent.

> Cinquante ans ont passé, aujourd'hui on le publierait, mais en vérité je n'ai pas réussi à savoir ce que pensait cet homme qui n'a pas osé dire la vérité. Je mens, en fait je le sais, car moi non plus je n'ai pas osé la dire[579].

Ces phrases, assez alambiquées, apparaissent comme un aveu de la part de l'auteur qui reconnaît implicitement que le dialogue avec ce père de famille désemparé tient plus de l'invention littéraire que de l'expérience vécue. Ainsi, le jeune homme qu'il était à l'époque n'a probablement pas cherché à savoir ce que les villageois pensaient de l'action de l'Etat qui, en amont, avait agit de façon tout à fait irresponsable en autorisant la construction bâclée d'un ouvrage de cette envergure et qui, après l'accident, se comporta de manière pour le moins cynique envers les habitants : l'indemnisation des victimes ne fut qu'une mesure de façade et

---

[578] Vázquez Figueroa Alberto, *Siete vidas y media : recuerdos*, ED. S.A. 2009, Barcelone, p. 151.

-Ha perdido usted algún familiar en la tragedia ? Quise saber.

-Cinco. ¿Contará en su periódico lo que siente alguien que no fue capaz de denunciar lo que estaba ocurriendo y no se decidió a llevarse muy lejos a sus hijos evitando que el mundo se les viniera encima?

Aquella era una pregunta de imposible respuesta; yo formaba parte del equipo de submarinistas, pero al mismo tiempo era el enviado especial de El Alcázar, un periódico del que me consta que no aceptaría ninguna información que pudiera poner en etredicho al régimen franquista. Medio siglo atrás, la censura era implacable, y aún me faltaban cinco meses para acabar la carrera. Una palabra equivocada y no me permitirían acabarla.

-Nunca publicarían lo que escribiera –Dije al fin."

[579] Vázquez Figueroa Alberto, *Siete vidas y media : recuerdos*, S.A., Barcelone, 2009, p. 151: "Han pasado cincuenta años, ahora lo publicarían, pero lo cierto es que no llegué a saber lo que sentía aquel hombre por no haberse atrevido a decir la verdad. Miento, sí lo sé, porque tampoco yo me atreví a decirla."

les responsables de la catastrophe ne reçurent aucune condamnation. Par contre, aussitôt après ces paroles, l'auteur ne manque pas de revenir sur le détail prodigieux que représenta pour lui le son de ces cloches, entendues au cours de l'enregistrement du documentaire télévisé de 2009, et auxquelles il confère ici encore le statut d'événement surnaturel, comme s'il s'agissait d'un appel venu de l'au-delà, tout en y ajoutant, comme pour enfoncer le clou et conférer à son récit une dimension vraiment littéraire :

> On nous a raconté par la suite qu'une légende affirme que chaque année, au moment exact de l'inondation, on entend le glas. [...] [M]ais en entendant ces cloches, j'ai eu l'impression que les morts voulaient nous remercier, car nous avions tenté de les aider à reposer en paix, et j'ai senti qu'ils me disaient "Nous nous souvenons de vous"[580].

L'écrivain, par ces mots, parvient à inverser littéralement les termes de l'hommage : ce ne sont plus les vivants qui se souviennent des morts mais les victimes de l'accident qui rendent hommage à ceux qui ont souffert de leur impuissance à les sauver. Cependant, malgré ce paradoxe, et même s'il ne s'appesantit pas, cinquante ans après l'accident, sur le sort de ces victimes ou sur le devenir des habitants de cette région meurtrie, pas plus qu'il ne s'interroge en profondeur sur les raisons qui ont permis que survienne cette catastrophe, il serait excessif d'en déduire que Vázquez Figueroa se montre indifférent envers les causes de l'accident. Car s'il est un problème qui a indéniablement poussé l'auteur à agir, et auquel il a depuis des années tenté de trouver des solutions concrètes, c'est bien celui des politiques hydriques et du problème de l'eau : comment la répartir équitablement et comment en gérer la pénurie ?

b) Le prix de l'eau : le combat d'Alberto Vazquez Figueroa contre les inégalités environnementales.

L'écrivain à souvent fait part au public de sa volonté de remédier au problème du manque d'eau grâce à l'amélioration de la technique de désalinisation de l'eau de mer par osmose inverse, un système dont il s'est fait le chantre, allant jusqu'à s'en proclamer l'inventeur, suscitant par là

[580] *Ibid*., p. 151. "Luego nos contaron que una leyenda asegura que cada año, justo en el momento de la inundación, se oyen campanas tocando a muerto. […] [P]ero al oír aquellas campanas me dio la impresión de que los difuntos quisieran darnos las gracias a quienes intentamos ayudarles a descansar en paz y me decían « Os recordamos »".

une polémique[581] au moment de la sortie de son livre *La ordalía del veneno* (1995), un roman qui, tout comme *El agua prometida* (2006), traite des enjeux liés à la sécheresse et à la gestion mafieuse de l'eau[582]. Cette volonté de développer la désalinisation de l'eau de mer est peut-être liée dans une certaine mesure à l'expérience tragique de Ribadelago, car le développement de ce système d'approvisionnement en eau douce vise aussi à promouvoir une technologie qui, en dépit de ses limites, concurrence ou, en tout cas, permet de freiner la construction de grands barrages[583]. Quoi qu'il en soit, son engagement citoyen et son implication active dans des projets liés au développement de cette technique vaudront à l'écrivain des déboires financiers et juridiques, ainsi, des années plus tard, en juin 2016, il sera appelé à comparaître en tant que témoin dans le procès Acuamed[584], du nom de l'entreprise publique espagnole chargée de mettre en place des projets d'infrastructures hydrauliques et de construire des plateformes de désalinisation en Espagne et à l'international. Ses leaders ont été mis en examen pour fraude organisée et pour corruption dans l'attribution de marchés publics espagnols et de contrats européens, accusés d'avoir détourné, entre 2007 et 2014, cinquante millions d'euros de fonds publics sous forme de pots-de-vin[585]. L'écrivain fut lui même victime de cette trame de corruption dans laquelle était indirectement impliqué, en raison de ses liens antérieurs avec Arcadio Mateo, président d'Acuamed et chef présumé de cette affaire de corruption, l'ex-ministre de l'Agriculture du gouvernement de Mariano Rajoy, Miguel Arias Cañete, devenu ensuite commissaire européen au Climat et à l'Energie[586]. L'écrivain a, de fait, multiplié les déclarations dans les médias concernant cette affaire. Il a dénoncé à plusieurs reprises les agissements de ce qu'il nomme la « Mafia de l'eau » qui désigne aussi bien les politiciens (de gauche comme de droite) responsables de l'échec de son projet, que l'ensemble des acteurs de l'industrie de l'eau en bouteille, en somme, tous les entrepreneurs et les politiciens qui, nous dit Vázquez Figueroa, s'enrichissent en exploitant un bien commun aux dépens des citoyens, et les poussent, par des méthodes criminelles, à acheter l'eau à des prix exorbitants. L'auteur

[581] L'auteur réagit à cette polémique à travers une lettre ouverte au directeur du journal datée du 1er octobre 1995 et intitulée *Dolor y humillación*, https://elpais.com/diario/1995/10/01/espana/812502014_850215.html
[582] Vázquez Figueroa Alberto, *La ordalía del veneno,* Ed. Plaza y Janés, Barcelona, 1995.
[583] Blanchon David, *Atlas mondial de l'eau*, éd. Autrement, Paris, 2013.
[584] Voir les articles publiés dans EL mundo en juin 2016: « Acuamed y FCC: 'pelotazo' a costa del escritor Vázquez-Figueroa », https://www.elmundo.es/espana/2016/06/26/576ecc74ca4741be268b45a1.html et « Citan como testigo al escritor Vázquez-Figueroa en el 'caso Acuamed' », https://www.elmundo.es/espana/2016/06/29/5773f64d46163fe5628b4582.html
[585] "El juez investiga sobornos a Altos cargos de Acuamed". https://elpais.com/politica/2016/01/19/actualidad/1453236471_099109.html
"Acuamed construyó en Almería desaladoras por el triple de lo previsto" https://www.elmundo.es/andalucia/2016/01/23/56a36157268e3e78538b4570.html
[586] "Las claves del caso Acuamed" https://www.elmundo.es/espana/2016/05/18/573b8839e5fdea8f728b45ad.html

n'hésite pas à employer des « formules choc » pour dénoncer ce commerce de l'eau : « L'eau en bouteille est un commerce plus malhonnête et plus rentable que la prostitution où la drogue, mais ses dirigeants sont considérés comme des entrepreneurs honorables[587] » a-t-il ainsi affirmé. De même, dans l'interview publiée dans le journal libéral-conservateur *libertad digital*, l'auteur offre un compte-rendu de son témoignage devant la *Audiencia Nacional* et met en cause l'ancienne ministre socialiste Cristina Narbona[588]. L'écrivain a également publié plusieurs articles autour de l'affaire Acuamed : dans le journal en ligne *eldiario.es*, orienté à gauche, est paru un article en deux parties, « Africa muere », où il revient sur les raisons de l'échec du projet pour lequel il avait été sollicité -la construction d'une plateforme de désalinisation au Moyen Orient- et sur l'issue du procès pour corruption qui aboutit à la condamnation du directeur général et de la directrice de projets d'Acuamed[589]. Il y explique en quoi les « mafias de l'eau », sont le principal obstacle à la résolution de la crise humanitaire qui, chaque jour, pousse à l'exil des milliers d'Africains. L'auteur préconise l'instauration d'une taxe sur l'eau en bouteille, équivalente à celle qui existe pour l'alcool et les boissons sucrées, qui permettrait de financer une politique d'accueil des réfugiés et de construire des centaines de plateformes de désalinisation en Afrique. Cette aide, offerte aux populations africaines, ne serait, dit-il, qu'une juste compensation à l'égard des peuples qui furent exploités par le passé et qui le sont encore aujourd'hui, et dont les richesses spoliées ont permis à tous les pays européens qui aujourd'hui les refoulent aux frontières de s'enrichir de façon criminelle. Dans ce long article, Vázquez Figueroa procède par juxtaposition, en accumulant des propositions indépendantes, sans les relier par des articulations logiques, dans la perspective de démontrer que les intérêts des marchands d'eau s'additionnent pour conduire à l'échec de toute initiative généreuse et désintéressée. Le discours de Vázquez Figueroa s'inscrit ainsi dans une vision politique globale qui fait de la question du partage des ressources, de l'eau principalement, un enjeu essentiel des relations géopolitiques mondiales. Cette question croise également le thème de la gestion des flux migratoires, problème qui divise les membres de l'UE et qui constitue le nœud nodal de l'évolution de l'échiquier politique européen depuis début de la crise économique et climatique des années 2000. Dans la vision géostratégique de Vázquez Figueroa, certains arguments sont

[587] "El agua embotellada es un negocio más sucio y más rentable que la prostitución o las drogas, pero sus directivos son considerados empresarios honorables." Propos d'Alberto Vázquez Figueroa publiés dans l'article du *diario 16* du 15/10/2017 écrit par María Montero «Vázquez Figueroa denuncia la desaparición de un proyecto para acabar con la sequía.»

[588] Article de Fernando Lorente du 20/07/2016 - 1276578872/https://www.libertaddigital.com/espana/2016-07-20/el-escritor-vazquez-figueroa-carga-contra-la-mafia-del-agua-en-la-an-1276578872/

[589] « África muere » par Alberto Vázquez Figueroa, 02/09/2018. https://www.eldiario.es/zonacritica/Africa-muere_6_809529051.html

discutables, il considère par exemple que l'eau des fleuves qui se déverse dans les mers est une eau "gaspillée" alors qu'un écologue affirmerait qu'il n'en est rien[590]. De plus, la démarche de l'auteur n'est pas celle d'un scientifique. Ainsi a-t-il tendance à présenter ses arguments en bloc, en les énonçant de manière parfois péremptoire sous la forme d'une suite d'affirmations catégoriques, de vérités générales à l'emporte pièce, dans style accusatoire qui n'admet pas de nuances. L'auteur s'abstient souvent de proposer les justifications et les exemples qui permettraient d'apporter plus de poids et de fiabilité à ses propos. On le voit par exemple, dans l'extrait suivant :

> Le fait que l'eau coûte trois fois plus cher que l'essence qu'il faut chercher, extraire, raffiner et transporter depuis l'autre bout du monde est l'un des plus grands pillages qu'on n'ait jamais commis.
>
> Peu de gens sont prêts à tuer pour un litre d'essence, mais beaucoup ont tué et continueront de tuer pour un litre d'eau, puisque personne ne peut supporter trois jours sans boire.
>
> Le trafic d'eau en bouteille est devenu un commerce plus criminel que le trafic d'armes, de drogues, d'alcool, de tabac ou de prostituées, puisque celui qui achète des armes, qui se drogue, qui boit, qui fume, ou qui couche avec des prostituées le fait de son plein gré tandis que l'eau est indispensable à la vie.
>
> Mais les pouvoirs publics cautionnent cela.
>
> Non seulement ils le cautionnent, ils en sont aussi les garants[591].

Dans la deuxième partie de l'article[592], l'auteur évoque tout d'abord ses années passées en Afrique, et rappelle tout le travail qu'il a consacré, en tant que romancier[593] ou en tant que

---

[590] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Ed. Destino, Barcelona, 2007, p.65-67.

[591] « África muere » par Alberto Vázquez Figueroa, 02/09/2018. https://www.eldiario.es/zonacritica/Africa-muere_6_809529051.html

"Que el agua cueste tres veces más que una gasolina que hay que buscar, extraer, refinar y transportar desde el otro extremo del mundo, es uno de los mayores latrocinios que se hayan cometido jamás.

Pocas personas están dispuestas a matar por un litro de gasolina, pero muchas han matado y seguirán matando por un litro de agua, puesto que nadie soporta tres días sin beber.

El tráfico de agua embotellada se ha convertido en un negocio más criminal que el tráfico de armas, drogas, alcohol, tabaco o prostitutas, puesto que tan solo compra armas, se droga, bebe, fuma o se acuesta con prostitutas quien quiere, mientras que el agua resulta imprescindible para vivir.

Pero las autoridades lo consienten.

Y no solo lo consienten; lo protegen."

[592] « África muere » par Alberto Vázquez Figueroa, 04/09/2018: https://www.eldiario.es/zonacritica/Africa-muere-Capitulo-segundo_6_810928931.html 04/09/2018

[593] « Le livre *Coltan* a été le premier à rende compte des atrocités que l'on commet en ce moment au Congo, où des enfants sont massacrés car on les oblige à extraire le minerai dont nous avons besoin pour nos téléphones portables. Cependant, ce qui provoque l'agonie de ce continent et la fuite de ses habitants, ce n'est pas la spoliation

reporter de guerre, à l'étude des problématiques africaines et des conflits armés qui ont touché ce continent. Selon lui, les difficultés de l'Afrique découlent essentiellement de ses relations inéquitables avec les pays qui en exploitent les ressources d'une part et des problèmes liés aux épisodes de sécheresse à répétition d'autre part. L'auteur raconte ensuite de façon très précise toute la chronologie des événements censés aboutir à la mise en place de son projet de plate-forme de désalinisation, qui reçut le soutien financier d'Edmund Rothschild, alors président de la Banque Rothschild. Il énumère les étapes de ce projet, depuis sa mise en route, sous le gouvernement Aznar (à l'initiative d'Esperanza Aguirre, alors qu'elle était pressentie comme future ministre de l'environnement), jusqu'à son abandon, sous le gouvernement socialiste de José Luis Rodriguez Zapatero. Le récit de Vázquez Figueroa, dont la teneur est digne de ses romans d'aventures, raconte les péripéties qui ont émaillé le déroulement de cette histoire au dénouement inattendu et pourtant assez représentatif de ce que furent les années postérieures à la crise économique, où fleurirent partout en Espagne les affaires de corruption politico-financières. A la fin de l'article, l'auteur raconte comment, au cours d'un dîner mondain auquel assistaient José Saramago, Bernardo Bertolucci, Manuel Medina, juan Fernando López de Aguilar et José Luis Rodríguez Zapatero, ce dernier promit que, s'il était élu président du gouvernement, il appuierait le projet d'implantation de plateformes de désalinisation porté par Vázquez Figueroa. C'est ainsi que naquit l'entreprise *Acuamed*, qui conçut la première de ces plateformes destinée à l'irrigation de la production agricole de la province d'Almería. Mais, en 2006, le projet fut annulé sous un prétexte fallacieux, nous dit l'auteur, par décision de la ministre Cristina Narbona[594]. A la fin de l'article, l'auteur exprime sa profonde consternation face à ce qu'il vécut à la fois comme un échec personnel et comme une trahison de la part de responsables politiques dont les agissements révèlent leur manque de rigueur morale. De plus,

---

systématique des minerais stratégiques où de tout autre type de ressource; son pire ennemi est la sécheresse imparable qui touche les pays subsahariens. "*Coltán*, fue el primer libro en contar las atrocidades que se están cometiendo en el Congo, donde se masacra a niños a base de obligarles a que extraigan el mineral que necesitamos para nuestros teléfonos móviles. Sin embargo, no es el sistemático expolio de minerales estratégicos o de todo tipo de recursos lo que está consiguiendo que el continente agonice y sus habitantes huyan; su peor enemigo es la imparable sequía que ha afectado a los países subsaharianos. »
« África muere » par Alberto Vázquez Figueroa, 04/09/2018: https://www.eldiario.es/zonacritica/Africa-muere-Capitulo-segundo_6_810928931.html 04/09/2018

[594] « África muere » par Alberto Vázquez Figueroa, 04/09/2018: https://www.eldiario.es/zonacritica/Africa-muere-Capitulo-segundo_6_810928931.html 04/09/2018
"Durante un almuerzo en Lanzarote al que asistíamos, cada cual con sus respectivas esposas, José Saramago, Premio Nobel de Literatura, Bernardo Bertolucci, "Oscar" por su película *El último emperador*, el eurodiputado Manuel Medina, el futuro Ministro de Justicia, Juan Fernando López Aguilar, y Jose Luis Rodríguez Zapatero, éste último le prometió a Bertolucci que si llegaba a la presidencia respaldaría mi proyecto.
Cumplió su palabra, una nueva empresa gubernamental *Acuamed* sustituyó a *Tragsa*, y tras dos años de trabajo y otros tres millones de euros se diseñó la primera Desaladora de Presión Natural que proporcionaría agua al poniente de Almería a un coste de once céntimos por metro cúbico."

cet épisode illustre l'inefficacité des politiques écologiques et le grand gaspillage auquel se sont livrés les gouvernements successifs depuis des lustres en matière de gestion de l'eau. L'auteur accuse ainsi directement l'ancienne ministre de l'écologie, dont le nom revient en effet dans plusieurs articles concernant l'affaire qui suggèrent que son action a pour le moins manqué de cohérence[595].

> Le projet final comporte presque mille pages.
>
> Pourtant, en juin 2006, la Ministre de l'environnement Cristina Narbona ordonna de l'archiver. Il semblerait que les ministres qui restent peu de temps en poste sont ceux qui font le plus de mal, on ne sait pas trop si c'est à cause de leur ignorance, de leur avidité ou parce que des fonctionnaires rusés savent comment manipuler leur égo.
>
> L'excuse qui fut mise en avant dans ce cas –et qui fut publiée dans le Bulletin Officiel de l'Etat- consistait à dire « *que les mouettes pouvaient s'électrocuter* »
>
> Comme le système était techniquement impossible à attaquer, on allégua une telle ineptie alors qu'il est impossible qu'une mouette ne s'électrocute étant donné que les fils électriques sont inexistants.
>
> Ensuite, Cristina Narbona exigea la construction de cinquante trois plateformes de désalinisation conventionnelles pour lesquelles furent investis presque trois millions, mais seules six furent terminées et elles fonctionnent à dix pour cent de leur capacité.
>
> La Communauté Européenne a réclamé le milliard qu'elle avait avancé mais nul ne savait où était cet argent[596].

---

[595] Voir l'article publié dans ABC le 12/05/2019 : « El hombre de Narbona en Acuamed, salpicado en dos casos de corrupción" https://www.abc.es/espana/abci-hombre-narbona-acuamed-salpicado-casos-corrupcion-201905120155_noticia.html
https://www.abc.es/espana/abci-narbona-gasto-millon-euros-botellines-agua-desalada-201806260221_noticia.html#vca=mod-sugeridos-p3&vmc=relacionados&vso=narbona-gasto-un-millon-en-botellines-de-agua-desalada&vli=noticia.foto.espana

[596] « África muere » par Alberto Vázquez Figueroa, 04/09/2018: https://www.eldiario.es/zonacritica/Africa-muere-Capitulo-segundo_6_810928931.html 04/09/2018

"El proyecto final consta de casi mil páginas.

No obstante en julio del 2006 la ministra de Medio Ambiente Cristina Narbona, ordenó archivarlo. Parecer ser que los ministros que duran poco en el cargo son los que más daño hacen, no se sabe muy bien si por ignorancia, por avaricia o porque astutos funcionarios saben cómo manipular su ego.

La disculpa que se puso en este caso -y que salió publicada en el Boletín Oficial del Estado- fue *"que se podían electrocutar las gaviotas"*.

Como técnicamente no se podía atacar el sistema se alegó tamaño disparate pese a que una gaviota no se puede electrocutar si no existen cables eléctricos.

A continuación Cristina Narbona ordenó la construcción de cincuenta y tres desaladoras convencionales en las que se invirtieron casi tres mil millones, pero solo se terminaron seis que funcionan al diez por ciento de su capacidad.

La Comunidad Europea reclamó los mil millones que había adelantado pero nadie sabía dónde estaba ese dinero."

Ainsi, les financements européens qui servirent à construire dans le Levant un réseau de distribution d'eau potable obtenue par désalinisation furent mal employés et en partie détournés[597]. Cet épisode illustre, une fois encore, le manque d'intégrité de certains industriels et politiciens pour qui les enjeux environnementaux ne sont qu'une formule vide de sens, subordonnée à la quête du profit personnel. Mais l'auteur se veut indépendant des partis politiques, son engagement est celui d'un citoyen délié du monde politique qui à aucun moment ne reconnaît adhérer à un parti spécifique, il manifeste au contraire un rejet de la sphère politique dans son ensemble, du fait de la corruption qui la gangrène[598] et aussi parce qu'il a vu de quelle manière la démagogie et le mensonge participent des mécanismes du pouvoir :

> Qu'une ministre –actuelle présidente d'honneur d'un parti socialiste que mon grand-père a contribué à fonder aux Canaries- puisse apposer sa signature, dans le Bulletin Officiel de l'Etat, cautionnant un mensonge notoire, m'a obligé à renoncer.
>
> Aujourd'hui on se pose beaucoup de questions sur les plateformes de désalinisation qui ne marchent jamais mais à l'époque j'étais déjà ruiné et Sir Edmund Rothschild était mort sans avoir vu s'accomplir son rêve de voir courir un *Fleuve de vie*.
>
> Douze années ont passé et je n'ai pas encore réussi à m'en remettre, mais en voyant de quelle manière les enfants se noient dans nos mers, j'ai décidé d'essayer à nouveau même si je dois affronter encore une fois ceux qui permettent cela et ceux qui continuent à vendre de l'eau trois fois plus cher que l'essence.
>
> Que peuvent-ils me faire de plus[599] ?

---

[597] "La UE exige que funcionen las costosas desaladoras que financió. La Comisión recuerda que aportó 1.500 millones para estas plantas, que solo funcionan al 16%Señala que España es uno de los países con tarifas de agua más bajas"
https://elpais.com/sociedad/2012/03/18/actualidad/1332100392_925364.html

[598] "Ce pays, étant donné qu'il est devenu le plus corrompu d'Europe et l'un des plus corrompus au monde, ne peut trouver de solution qu'à travers une vraie punition, en corrigeant pour de vrai les politiciens, et certains banquiers." "Este país, dado que se ha convertido en el país más corrupto de Europa y uno de los más corruptos del mundo, solo se soluciona si se hace un escarmiento duro de verdad, duro con los políticos, y ciertos banqueros". https://www.elperiodico.com/es/dominical/20140425/alberto-vazquez-figueroa-que-los-yihadistas-vengan-a-por-mi-3256722

[599] « África muere » par Alberto Vázquez Figueroa, 04/09/2018: https://www.eldiario.es/zonacritica/Africa-muere-Capitulo-segundo_6_810928931.html 04/09/2018

> « Que una ministra -actual *Presidenta de Honor* de un partido socialista que mi abuelo ayudó a fundar en Canarias- firmara algo que era falso en el Boletín Oficial del Estado me obligó a rendirme.
>
> Ahora se están haciendo muchas preguntas sobre las desaladoras que nunca funcionan pero por aquel entonces yo ya estaba arruinado y Sir Edmund Rothschild había muerto sin ver cumplido su sueño de ver correr un *Río de la vida.*
>
> Han pasado doce años y aún no he conseguido recuperarme, pero al ver cómo los niños se ahogan en nuestros mares he decidido intentarlo de nuevo pese a que tenga que volver a enfrentarme a quienes lo permiten y a quienes siguen vendiendo agua tres veces más cara que la gasolina.
>
> ¿Qué más pueden hacerme? »

L'amertume qui transparaît dans ces lignes et la déception profonde que cette « trahison » a provoquée chez Vázquez Figueroa sont proportionnelles à l'enthousiasme avec lequel l'écrivain s'était consacré à ce projet. Néanmoins, l'auteur expose sa vision des événements et met en avant sa bonne foi, en soulignant la pureté morale d'un engagement personnel dévolu au secours des populations pour qui le manque d'eau représente un danger vital. Cependant, à aucun moment il ne pose la question des limites de cette technique de désalinisation de l'eau de mer qui, pourtant, pose des problèmes écologiques indéniables du fait de son coût, plus élevé que celui de l'eau douce, mais aussi du fait qu'elle entraîne des rejets importants de CO2 et produit des boues d'eau saumâtre qui s'avèrent être très polluantes[600]. De plus, au regard de la situation hydrologique de l'Espagne, cette technique n'est pas vraiment la meilleure option, et les experts estiment qu'il serait plus rentable de favoriser les économies en eau, de traiter les eaux résiduelles de façon plus efficace, et de s'efforcer de mieux contrôler les pertes d'eau liées aux fuites dont souffre le réseau de distribution.

c) L'utopie animalière de Vázquez Figueroa ou la mission rédemptrice d'un Noé du XXe siècle

Cet intérêt pour les problèmes écologiques et géopolitiques liés aux ressources hydriques n'est qu'une des facettes parmi toutes celles qui définissent la vision écologique d'un auteur toujours en quête de solutions concrètes aux problèmes environnementaux. Dans un chapitre d'*Anaconda*, son autobiographie de 1975, intitulé *El fin de los animales*, AVF déplore l'accélération des processus qui conduiront inévitablement à la disparition de nombreuses espèces animales présentes en Afrique et en Amérique :

> De 1850 à nos jours, 57 espèces de mammifères, d'oiseaux ou de poissons des Etats-Unis se sont éteintes pour toujours, et dans le monde entier la disparition des mammifères se fait au rythme d'une espèce par jour. Actuellement, [...] plus de quatre-cents espèces d'animaux se trouvent dans "une situation de grand péril", c'est-à-dire, au bord du "niveau minimum critique", [...]. On peut considérer que presque un millier d'entre elles sont "Sérieusement menacées", et les écologues affirment qu'une espèce

[600] Voir à ce sujet l'article de Miguel Ángel Criado. "Las desaladoras generan tanta salmuera como para cubrir españa." https://elpais.com/elpais/2019/01/14/ciencia/1547446264_496342.html

> de plantes sur dix, beaucoup d'entre elles extrêmement importantes pour la vie animale, sont également en grand danger [601].

Il attire l'attention du lecteur sur la capacité destructrice démesurée des hommes, en rappelant le cas relativement connu de la disparition des pigeons voyageurs américains qui furent annihilés en un temps record :

> Il est clair que l'être humain n'a rien appris en annihilant cent millions de bisons américains. A peine la tuerie terminée, alors que le sang des bisons était encore chaud, les nord-américains se jetèrent sur les cinq millions de pigeons migrateurs qui égayaient leurs cieux, ils les exterminèrent en moins de cinquante ans, de sorte que le dernier mourut à la fin du siècle, dans le parc zoologique de Cincinnati… Que peut-on attendre d'une espèce capable d'en finir avec CINQ MILLIONS DE PIGEONS !?[602]

En un demi-siècle, les colons américains sont effectivement parvenus à rayer de la carte la totalité de l'immense population de pigeons migrateurs présents sur le continent. L'auteur souligne l'exceptionnalité de cet événement à travers l'utilisation des majuscules qui mettent en avant la quantité faramineuse de pigeons exterminés. On remarquera le glissement lexical qui fait de « l'être humain » du début du paragraphe une « espèce » dont on ne peut plus rien attendre de bon, puisqu'elle est incapable d'apprendre de ses erreurs et semble fatalement encline à détruire les êtres vivants avec lesquels elle devrait pourtant savoir cohabiter. Cet exemple, qui illustre de façon particulièrement éloquente les conséquences de l'avidité prédatrice des hommes, apparaît également dans un ouvrage écrit par le biologiste Miguel Delibes de Castro (le fils de l'écrivain Miguel Delibes), intitulé *Vida, La naturaleza en peligro*, et publié en 2001. Il est intéressant de constater que les deux récits traitent cet épisode de l'histoire naturelle américaine comme une manifestation archétypale de cette part mauvaise qui habite irrémédiablement les hommes. Ainsi, le récit de Miguel Delibes de Castro met en avant

---

[601] Vázquez Figueroa Alberto, *Anaconda*, Plaza y Janes, Barcelona, 1975, p. 284: "De 1850 a nuestros días, 57 especies de mamíferos, pájaros o peces de los Estados Unidos se han extinguido para siempre, y en todo el mundo los mamíferos están desapareciendo al ritmo de una especie por año. Actualmente [...] más de cuatrocientas especies de animales se encuentran en "situación muy peligrosa", es decir, al borde del "nivel mínimo crítico", [...]. "Seriamente amenazadas" pueden considerarse casi un millar, y los ecólogos sostienen que una de cada diez especies de plantas , muchas de ellas de suma importancia para la vida animal, corren también grande riesgo."

[602] *Ibid*., p. 284: "Está claro que el ser humano no aprendió nada aniquilando cien millones de bisontes americanos. Apenas había concluido la matanza, caliente aún la sangre de los bisontes, los norteamericanos se lanzaron sobre los cinco mil millones de palomas migratorias que alegraban sus cielos, y en menos de cincuenta años, las exterminaron, hasta el punto de que la última murió a finales de siglo en el Parque Zoológico de Cincinnati... ¿Se puede esperar algo de una especie que acaba con ¡ CINCO MIL MILLONES DE PALOMAS!?"

le comportement de ceux qui, jusqu'au bout, firent preuve d'inconscience et de cruauté à l'égard de ces oiseaux, maltraités jusqu'à leur éradication finale :

> Le dernier spécimen sauvage de ce qui fut autrefois l'espèce d'oiseau la plus répandue au monde fut attrapé en Ohio. [...] En 1909 on offrit une récompense de 1500 dollars à qui serait capable de rendre compte de la présence d'un nid, mais nul ne put la toucher. Le dernier pigeon migrateur, une vieille femelle du nom de Martha, mourut en captivité, dans le zoo de Cincinnati, à l'âge de 29 ans, le premier septembre 1914. On raconte qu'à la fin de sa vie, les soigneurs du parc zoologique durent clôturer la cage pour empêcher que les visiteurs ne s'approchent, en effet, ils jetaient sur Martha du sable et des pierres pour l'obliger à bouger. Même ainsi, il n'y parvenaient pas, car la pauvre Martha, tombée sur le sol de sa prison, était comme le poète Antonio Machado, vieille, seule, fatiguée, pensive et triste[603].

Chez Delibes de Castro, la personnification de Martha, cette dernière colombe qu'il nous présente à travers ses données personnelles, comme s'il s'agissait d'un prisonnier dont on décrit les caractéristiques, traduit l'échec absolu auquel parvient la race humaine lorsqu'elle abuse de sa position dominante au sein de la Création. Le comportement des visiteurs du zoo envers cet animal, dernier représentant de sa race, est moralement condamnable à double titre, non seulement il révèle l'avidité irrationnelle du prédateur humain et sa capacité de destruction, mais il est aussi une manifestation de la bêtise et de la méchanceté pure de celui qui traite un être vivant avec cruauté. Sous la plume de Delibes de Castro, cet oiseau est humanisé, par contraste avec les visiteurs qui lui jettent des pierres. Martha est douée d'intelligence, de sensibilité, elle est capable d'éprouver de la tristesse, de souffrir de la solitude, de ressentir le désespoir absolu, de connaître, en somme, des sentiments semblables à ceux que pourraient éprouver ses tortionnaires, responsables de son malheur et cependant insensibles face au spectacle de sa prostration pathétique.

Si l'on en revient à Alberto Vázquez Figueroa, son parcours personnel lui a donné l'occasion de constater de ses propres yeux à quel point le pillage colonial a conduit en peu de

---

603 "El último ejemplar salvaje de la que otrora fue la especie de ave más abundante del mundo fue cazado en Ohio. [...] En 1909 se ofreció una recompensa de 1500 dólares a quien fuera capaz de dar cuenta de un nido, pero nadie pudo cobrarla. La última paloma migratoria, una vieja hembra llamada Martha, murió en cautividad en el zoo de Cincinnati a los 29 años de edad, el 1 de septiembre de 1914. Se cuenta que al final de su vida los cuidadores del parque zoológico tuvieron que cercar la jaula para impedir que los visitantes se aproximaran, pues arrojaban a Martha arena y piedras para obligarla a moverse. Ni siquiera así lo conseguían, ya que la pobre Martha, caída en el suelo de su prisión, estaba machadianamente vieja, sola, cansada, pensativa y triste."
La naturaleza en peligro. Causas y consecuencias de la desaparición de especies. Delibes de castro, Miguel, Destino, Barcelona, 2008, p. 167-168.

temps à la disparition d'une très grande partie des animaux sauvages d'Afrique. L'auteur, qui a vécu pendant près de vingt ans sur ce continent, éprouve un vif intérêt pour la faune africaine, les grands mammifères le fascinent tout particulièrement et c'est pourquoi il est consterné par leur diminution drastique, observable de façon inquiétante dès les années 1970 :

> Bientôt, au rythme où vont les choses, l'éléphant entrera dans sa phase de "minimum critique de peuplement", seuil à partir duquel les scientifiques calculent qu'il sera vraiment impossible que l'espèce reconstitue sa population, et il fera alors partie des quarante espèces d'animaux sauvages qui ont disparu de la face de l'Afrique depuis que l'homme blanc y a mis le pied. […]
>
> En dehors des grandes réserves ou des parcs naturels comme le Serengeti au Kenya, ou le Kruger en République Sud africaine, il reste désormais peu de refuges où les zèbres, les girafes, les gnous, les impalas et les éléphants peuvent vagabonder à leur guise, et ils survivront difficilement à l'an 2000[604].

Après avoir expliqué de quelle manière le croisement de plusieurs phénomènes -la chasse incontrôlée, l'accroissement du trafic d'ivoire et de trophées de chasse en tout genre, très prisés des touristes, mais aussi l'expansion géographique des hommes sur tout le continent africain- a fini par provoquer la quasi disparition des animaux sauvages, il dévoile au lecteur en quoi consiste son projet pour l'Afrique ; il s'agit d'une mission de « transplantation » destinée à protéger de l'extinction tous ces grands animaux. En effet, pour pallier la diminution dramatique de la faune sauvage africaine, l'auteur a développé un plan ambitieux, baptisé « Operación Arca de Noé », qui consiste à transporter, pour les réimplanter en Amérique-latine, les principales espèces de grands mammifères africains qui seraient ainsi préservées de l'extinction. L'écrivain justifie son projet au nom de l'urgence face à la rapidité d'un phénomène qui menace à court terme tous ces animaux, et il en revendique la faisabilité en s'appuyant sur sa connaissance empirique des territoires de la Savane africaine d'une part, et de ceux de la Guyane vénézuélienne ou Grande Savane Vénézuélienne d'autre part, c'est à dire de la région où il envisageait de transférer ces animaux sauvages :

---

[604] Vázquez Figueroa Alberto, *Anaconda*, Ed. Plaza y Janes, Barcelona, 1975, p. 283-284: "Pronto, al ritmo que se lleva, el elefante entrará en su etapa de "mínimo crítico de población", punto desde el cual los científicos calculan que le resultará realmente imposible recuperarse, y pasará a formar parte de las cuarenta especies de animales salvajes que han desaparecido de la faz de África desde que el hombre blanco puso el pie en ella. [...] Fuera de las Grandes reservas o Parques Nacionales como el Serengueti de Kenya, o el Kruger de la República Sudafricana, pocos rincones quedan ya en los que cebras, jirafas, ñus, impalas y elefantes puedan merodear a su antojo, y difícilmente sobrevivirán al año 2000."

> Il y avait, de fait, en Amérique du sud, des millions d'hectares de terres vides ; des terres pour lesquelles l'homme n'éprouvait aucun intérêt et n'en éprouverait pas avant trente ou quarante ans, et qui pourraient se transformer, parfaitement, en habitat idéal pour toutes ces espèces d'animaux qui n'avaient plus sur le continent africain aucun espoir de salut[605].

Pour convaincre son auditoire du bien fondé de cette idée, il précise aussitôt que ses études sur les capacités d'acclimatation de ces animaux dans leur nouvel habitat avaient été confirmées par l'avis d'« authentiques experts » tels que les responsables du Parc Kruger. Ainsi conforté dans son « absolue conviction » de la nécessité d'effectuer ce transfert, l'auteur décida d'œuvrer à la réalisation de ce projet dont le succès ne faisait aucun doute à ses yeux. Le chapitre suivant, intitulé « Arca de Noé », est donc consacré à la défense de ce projet et au récit de la tentative avortée de Vázquez Figueroa pour mener à bien cette « opération de sauvetage », qui lui fut également inspirée, nous dit-il, par la mission du même nom (« Operación Rescate ») à laquelle il prit part, en tant qu'observateur, au cours d'une campagne de mise à l'abri de la faune locale, préalable à la mise en eau du barrage vénézuélien de Guri, en 1968. Ainsi, pour sauver de la noyade une partie des animaux présents dans la zone à inonder, le gouvernement vénézuélien de l'époque organisa une campagne de capture de tous les animaux : porc épics, paresseux, singes, félins, serpents, tortues, etc…, présent sur la zone inondée. Ceux-ci furent ensuite déplacés et relâchés à quelques kilomètres du futur lac artificiel ou bien expédiés dans des zoos.

> On dit que Guri sera, le jour venu, le plus grand barrage du monde [...] mais plus encore que par la prouesse technique, j'avais été impressionné par le considérable effort humain qui fut nécessaire pour préserver de l'inondation les animaux sauvages qui habitaient les régions destinées à être inondées. [...]
>
> L' « Opération de Sauvetage » [...] s'avéra assez couteuse [...]. Le résultat en valut la peine et, pour une fois, l'homme démontra qu'il est aussi capable de respecter la nature.
>
> Pour ma part, je fus heureux de constater que les vénézuéliens ne regardaient pas à la dépense pour enclencher une « Opération » qui avait beaucoup de points communs avec celle que nous étions en train de mettre en place[606].

---

[605] Vázquez Figueroa Alberto, *Anaconda*, Plaza y Janes, Barcelona, 1975, p. 287: "Había, por tanto, en Sudamérica millones de hectáreas de tierra vacías ; tierra por la que el hombre no sentía ningún interés ni lo sentiría en treinta o cuarenta años más, y que podría convertirse, perfectamente, en el hábitat ideal de todas aquellas especies de animales que ya no tenían en el continente africano esperanza alguna de salvación."

[606] Vázquez Figueroa Alberto, *Anaconda*, Plaza y Janes, Barcelona, 1975, p. 299-301:

L'auteur loue l'attitude des autorités vénézuéliennes qui n'ont pas hésité à investir de grandes sommes dans le but de préserver la faune locale. De fait, AVF croyait en la possibilité de mettre en place sa propre opération, coûteuse elle-aussi, mais selon lui nécessaire à la sauvegarde d'un patrimoine naturel africain en péril. Il fit donc jouer son réseau de contacts et demanda au secrétaire général d'*Iberia*, Juan Viniegra, « une ancienne connaissance », de sponsoriser ce qui constituerait pour la compagnie aérienne « une bonne opération publicitaire ». Ensuite il remua ciel et terre jusqu'à obtenir le soutien du général Rafael Alonzo Ravard, puis l'accord du président vénézuelien Rafael Caldera, qui l'autorisa à disposer de ces terres pour y implanter les animaux africains. Il obtint également le soutien des directeurs de la réserve de Kruger qui étaient prêts à lui fournir des bêtes. Néanmoins, malgré ses efforts, le projet resta en suspens pour des raisons matérielles : les responsables du parc Kruger n'étaient pas disposés à céder de jeunes animaux, de plus petite taille mais peu susceptibles de survivre à cette opération, et la flotte d'avions cargo d'*Iberia* n'étant pas encore opérationnelle, le projet fut reporté aux calendes grecques.

A travers cette action se manifeste la sensibilité écologique de Vázquez Figueroa, qui, en 1975, faisait déjà preuve d'une perception aigüe des dangers qui menaçaient les animaux sauvages et leur habitat au niveau mondial. Son travail de journaliste et ses nombreux voyages tout autour du globe ont certainement contribué à faire de lui un écrivain particulièrement conscient de la situation écologique mondiale, et très au fait des principales raisons de la perte de biodiversité :

> A chaque fois qu'une forêt est déboisée et rasée et que l'on prive des centaines d'animaux de leur refuge naturel, ceux-ci meurent ou fuient, ce qui porte préjudice à d'autres espèces qui s'en alimentent, et qui à leur tour, feront défaut à d'autres, car dans la Nature toutes choses sont liées entre elles, et c'est pourquoi une réaction en chaîne peut conduire à l'extermination complète de la faune de toute une région.

"Dicen que Guri será, en su día, la mayor presa del mundo […] pero más que su prodigio técnico, me había llamado siempre la atención el tremendo esfuerzo humano que se requirió para salvar de la inundación a los animales salvajes que habitaban en las regiones que habían de quedar inundadas. [...]
La "Operación Rescate" [...]... resultó bastante cara [...]. El resultado mereció la pena y, por una vez, el hombre demostró que también es capaz de respetar la Naturaleza.
Por lo que a mí se refiere, me alegró comprobar que los venezolanos no escatimaban su dinero a la hora de emprender una "Operación" que tenía muchos puntos de contacto con la que estábamos proyectando."

> Le défrichage des terres ; la déforestation, la construction de routes, de villes ou de barrages ; l'assèchement des marais et des mangroves… Tout ceci affecte la vie des animaux et un jour viendra où ceux-ci cesseront d'égayer nos champs et nos forêts[607].

On voit que ce discours est tout à fait conforme à celui des écologues d'aujourd'hui, car les problèmes d'alors, même s'ils ont gagné en intensité, restent fondamentalement les mêmes. Les préoccupations écologiques de l'auteur, centrées surtout sur la situation africaine, englobent toutefois l'ensemble des territoires de la planète. Le possessif « nuestros », désigne ainsi les paysages de cette Nature perçue comme une entité globale, comme une « chaîne » dont l'homme ne peut se séparer sans y perdre ses ressources vitales mais aussi sa « joie ». Ses paroles résonnent fortement, de fait, avec les discours actuels, car quarante ans ont passé, et la menace d'une disparition totale de nombreux oiseaux, et de bien d'autres créatures animales dont la présence « égaie » l'existence de l'homme, se concrétise tragiquement. De fait, l'auteur se fait également le portevoix d'un discours catastrophiste, défaitiste, et hautement accusatoire et polémique, où l'homme fait figure de créature épouvantable, maudite, qui mérite le châtiment divin et ne connaîtra jamais de rédemption tant les crimes qu'elle a commis envers ses pairs, mais surtout envers les animaux et la nature africaine, lui semblent impardonnables :

> En Afrique, le monde était en paix avec lui-même, et le Créateur descendait jusqu'ici chaque matin pour contempler son œuvre et se pardonner l'erreur d'avoir aussi créé l'être humain… Mais regardez-la aujourd'hui, en l'espace d'une génération, l'Afrique, de vierge splendide qu'elle était est devenue vieille prostituée ; une catin dévergondée qui vend ses animaux. Il n'y a pas plus grand crime… Ni les guerres, ni les morts, ni les bombes atomiques, ni l'extermination des juifs ne lui sont comparables… Non ; l'humanité n'a jamais commis de perfidie plus grande que le viol de l'Afrique… Après cela, il ne nous reste plus aucun espoir. Personne ne pourra nous arrêter jusqu'au jour où nous sombrerons dans notre propre merde.
>
> Parfois, lorsque je prends le temps de contempler le problème qui assaille l'humanité : la possibilité de s'autodétruire à cause de ses propres déchets et de son

[607] *Ibid*., p. 286-287: "Cada vez que un monte es talado y arrasado y se priva a cientos de animales de su refugio natural, éstos mueren o huyen, con lo cual perjudican a otras especies que se alimentan de ellos, y éstos, a su vez, a otras, porque en la Naturaleza todo está encadenado y una reacción sucesiva puede llegar a exterminar por completo la fauna de toda una región.
Roturación de campos; deforestación de bosques; construcción de carreteras, ciudades o presas; desecación de pantanos y manglares... todo ello afecta a la vida de los animales y llegará un momento en que dejen de alegrar nuestros campos y nuestros montes."

> infinie capacité à tout saccager, je pense à ce français dont j'ai oublié le nom, je me rappelle ses paroles, et le pessimisme le plus profond m'envahit alors : si nous avons été capables de détruire l'Afrique, si elle est déjà mourante, si ses vertes collines n'existent plus… Quel espoir nous reste-t-il [608]?

On voit ici que l'auteur ne s'attribue pas directement ces propos, qu'il reprend à un « vieux français », un « vétéran des colonies », rencontré nous dit-il, à la terrasse d'un restaurant du parc Kruger. La radicalité de ses paroles, qui présentent le massacre de la faune africaine comme le crime le plus odieux que l'humanité ait jamais commis, crime suprême, plus impardonnable aux yeux du « Créateur » que les symboles universels du mal : l'holocauste des juifs et les massacres d'Hiroshima et de Nagasaki, apparaît pour le lecteur comme une provocation, comme la marque d'une pensée globalisante qui s'appuie sur des assimilations abusives et qui, en outre, omet d'évoquer les abus commis envers les peuples africains alors même que le narrateur s'exprime depuis l'Afrique du Sud, le pays de l'apartheid. Ses paroles sont pour le moins excessives et révélatrices d'une misanthropie forcenée, d'un désir de vengeance envers cet être ontologiquement mauvais qu'est l'homme, ce « violeur » de la nature vierge africaine dont il s'est fait ensuite le proxénète. Le choix de mots violent, voire grossiers -du lexique de la prostitution aux termes qui renvoient aux excréments- suggèrent que la bassesse de l'homme est telle que le Créateur lui-même renie sa créature, devenue indigne de demeurer au centre de la création. On voit que l'ombre d'un désir d'apocalypse plane dans ce discours que Vázquez Figueroa n'assume pas entièrement (préférant s'en référer à ce français installé en Afrique), mais qu'il ne rejette pas non plus de manière franche. Malgré tout, la volonté d'agir s'impose toujours dans son discours comme l'illustre le chapitre qui suit cet extrait (intitulé, donc, « Arca de Noé ») où l'auteur rend compte de son optimisme, excessif lui-aussi sans doute, mais néanmoins rédempteur, car il envisage la possibilité de sauver le monde, de sauver en tout cas la faune africaine, tel un nouveau Noé. Ainsi, chez Vázquez Figueroa, l'écriture, indissociable de l'action, sauve l'homme, elle est l'antidote au désespoir, en dépit du tragique de la situation.

---

[608] *Ibid*., p. 296-297: "En África, el mundo estaba en paz consigo mismo, y el Creador bajaba aquí cada mañana a contemplar su obra y perdonarse el error de haber creado también al ser humano... Pero mírela ahora; en el transcurso de una generación, África ha pasado de espléndida vírgen a vieja prostituta; desvergonzada ramera que vende a sus animales. No hay crimen más grande... Ni las guerras, ni las muertes, ni las bombas atómicas, ni el exterminio de los judíos puede equiparársele... No; la Humanidad no ha cometido jamás canallada comparable a la violación de África... Después de esto, no nos queda ya esperanza alguna. Nadie podrá pararnos hasta que nos hundamos en nuestra propia mierda.
A veces, cuando me detengo a contemplar el problema que acosa la Humanidad: la posibilidad de autodestruirse por culpa de sus propios residuos y su inagotable capacidad de destrozarlo todo, pienso en aquel francés cuyo nombre he olvidado, recuerdo sus palabras y me invade el más profundo pesimismo: Si hemos sido capaces de destruir África, si ya se muere, si ya no existen en ella verdes colinas... ¿ qué esperanza nos queda?"

Car la dévastation de la faune Africaine est bien bel et bien le signe d'une défaite de l'homme. Aujourd'hui, plus encore qu'il y a quarante ans, la plupart des grands mammifères africains comme le lion ou l'éléphant sont effectivement en voie d'extinction[609], et les études des naturalistes montrent que cette situation, méconnue du grand public, est probablement irréversible : « Le public ne semble pas savoir que la girafe est une espèce en voie de disparition, que la girafe Masaï a perdu 97% de ses effectifs en quelque 35 années, ce qui est quasiment un génocide lorsqu'on parle d'une espèce et de ses gènes.[610] » Ce constat, annoncé dans l'ouvrage de Vázquez Figueroa, est réellement consternant en effet. Comment expliquer rationnellement qu'en l'espace de quarante ans, les humains, aient été capables d'éliminer de la surface du globe la quasi-totalité d'une espèce aussi inoffensive que la girafe masaï, pour ne citer qu'elle ? Les faits confirment donc aujourd'hui le constat d'échec qui provoquait déjà le désespoir de Vázquez Figueroa dans les années 1970.

En définitive, l'engagement écologique de Vázquez Figueroa se manifeste à travers son implication personnelle, porteuse d'un volontarisme et d'une persévérance toujours renouvelés. L'auteur s'intéresse à l'écologie d'un point de vue global, sans se focaliser uniquement sur la réalité espagnole qui l'a pourtant fortement bousculé, aussi bien lors de sa participation aux événements de Ribadelago que lors de son expérience malheureuse dans le projet Acuamed. Ainsi, son volontarisme s'est heurté aux circonstances extérieures. Ses adjuvants, notamment dans le cas Acuamed, se sont avérés peu fiables et n'ont pas favorisé des projets personnels caractérisés par une certaine démesure, et parfois aussi par une absence de prise en compte des facteurs environnementaux dans leur globalité, comme le montre cette « opération de sauvetage ». Il a également tendance à se montrer inflexible et catégorique quand il s'agit de rejeter ou d'adopter une technique (éoliennes, plateformes de désalinisation) sans prendre réellement en compte leurs bienfaits et leurs limites. Ainsi, dans ses articles de presse, dans ses écrits biographiques tout comme dans ses romans, AVF cherche systématiquement à dénoncer le mal, à démasquer les hypocrisies, à dévoiler les agissements malhonnêtes de toutes les personnes (commerçants, industriels, responsables politiques) qui, parfois sous couvert de progrès sociaux et économiques, se rendent en réalité coupables d'actes condamnables. L'écrivain s'est personnellement impliqué dans des projets destinés à préserver la nature en

609 "The paradoxical extinction of the most charismatic animals." Franck Courchamp , Ivan Jaric, Céline Albert, Yves Meinard, William J. Ripple, Guillaume Chapron. Published: April 12, 2018 https://doi.org/10.1371/journal.pbio.2003997

610 Propos tirés de l'entretien avec Franck Courchamp publié dans le journal du CNRS du 13/04/2018 https://lejournal.cnrs.fr/articles/ces-animaux-stars-menaces-dextinction

Afrique ainsi que dans la recherche de solutions pour pallier le problème des ressources hydriques dans les régions sèches : aux Canaries, en Espagne péninsulaire, en Afrique et au Moyen Orient. Son engagement se manifeste de façon originale mais aussi quelque peu irréaliste et fantasque. Ainsi, l'écrivain semble avoir réellement foi en sa possibilité d'améliorer le monde, à défaut de le sauver, comme le feraient les héros de ses romans, infatigablement, il recherche des solutions aux maux qui frappent la planète.

5) Le passage de la fiction à la littérature scientifique. Entre visions d'apocalypse et appels à l'action citoyenne.

a) Une démarche d'éducation citoyenne

Dans l'ouvrage intitulé *La Tierra herida*, publié en 2005, Miguel Delibes délaisse la fiction et se place dans une perspective d'analyste et de critique face à la situation de crise écologique qui touche l'Espagne et le monde. L'écrivain présente sa démarche comme étant celle d'un citoyen profondément préoccupé par les phénomènes climatiques extrêmes dont il a été témoin (l'été exceptionnellement chaud de l'année 2003 auquel a succédé un été 2004 inhabituellement froid) et qu'il cherche à comprendre grâce à l'expertise d'un scientifique dont il recueille les propos : « Que peut dire un spécialiste de la nature à un citoyen tel que moi, ignorant mais préoccupé ?[611] » demande-t-il dans l'introduction au récit dialogué qui constitue la trame de cet ouvrage. L'auteur adopte donc la posture du béotien, désireux de s'instruire auprès d'un spécialiste des questions écologiques, qui n'est autre que son propre fils, le biologiste Miguel Delibes de Castro, que le père interroge sur divers aspects de la crise environnementale. Les questions successivement abordées au fil de la conversation sont indiquées en marge du dialogue et portent les titres suivants: « Caprices du climat, Moins d'hivers, Effet de serre, Populations humaines, Trou dans la couche d'ozone, Protocole de Montréal, Ozone troposphérique, Changement climatique, Conséquences du réchauffement climatique, Désertification, Nouvelle culture de l'eau, Manque d'eau douce, Pollution chimique, Dérèglement du climat, Montée du niveau des mers, Climat et santé, Protocole de

[611] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Destino, Barcelona, 2007, p. 11: "¿Qué puede decirle un estudioso de la naturaleza a un ciudadano como soy yo, ignorante pero preocupado ?"

Kyoto, Riches et pauvres, Énergies alternatives, Services écosystémiques, Crise de la biodiversité, Une seule et même crise planétaire, La mort de la Terre ?, Sommets internationaux, Responsabilités partagées, Pourquoi n'agissons-nous pas ?, Éthique et environnement ». On voit à travers cette liste, qui récapitule le contenu du dialogue, que la question du climat domine, puisqu'elle revient à plusieurs reprises, abordée sous différents angles. On observe aussi une évolution dans les problématiques traitées, ainsi, les neuf premiers points dessinent les contours de la crise écologique, les six points suivants abordent en particulier les enjeux liés à l'eau et enfin, les douze derniers thèmes s'intéressent à l'analyse de l'action internationale dans la recherche de solutions pour sortir de la crise. En outre, les pages centrales de l'ouvrage contiennent dix-sept photos qui viennent illustrer les différents problèmes évoqués.

La visée didactique du livre se reflète dans la forme choisie par les auteurs, le dialogue, qui expose frontalement les questions qui taraudent l'écrivain (écrites en italique) et les explications de son fils, dont la légitimité scientifique fait autorité. Mais face aux réponses de cet expert, l'écrivain n'adopte pas un rôle passif, il se montre volontiers critique et remet en cause ses propos lorsque ceux-ci manquent de précision ou de clarté. A travers à cette conversation, le père cherche à combler ses lacunes concernant les différents aspects de la crise écologique mais, surtout, à partager avec ses concitoyens les connaissances ainsi acquises. De fait, le biologiste Delibes de Castro souligne lui aussi l'importance du problème de l'ignorance qui touche la majeure partie de la population, souvent inconsciente de ce que son mode de vie induit en termes de dégradations environnementales et parfois réticente face aux mises en gardes des scientifiques. Cette méconnaissance du problème, due à « un manque d'information et à un manque d'éducation [612]», est selon lui en grande partie à l'origine de l'inaction des instances politiques. Or, le père reconnait qu'il fait lui même partie de cette grande majorité de la population qui, sans le savoir, contribue très activement à l'aggravation de problèmes environnementaux tels que celui du réchauffement climatique. Il s'étonne de sa propre ignorance et avoue sa stupéfaction et son incrédulité face aux chiffres qui donnent la mesure objective des responsabilités individuelles : « […] *je trouve cela inconcevable que toi, moi, ou n'importe quel européen moyen, envoyions chaque année dans l'atmosphère onze mille kilos de dioxyde de carbone. Es-tu certain de ne pas faire erreur? D'où vient donc ce CO2? En tout*

[612] *Ibid.*, p.138: "falta información y falta educación".

cas, je n'ai pas conscience d'être à l'origine de ces émissions[613]*!* Le dialogue avec le scientifique servira donc aussi à éclairer le citoyen Delibes et à lui permettre de changer ce qui dans son mode de vie, contribue à accroitre les rejets de CO2 dans l'atmosphère. La forme du dialogue ouvert permet donc de répondre aux préoccupations personnelles du père tout en divulguant des informations d'utilité publique, et la structure discursive renforce l'efficacité du propos car, en exposant les problèmes sous forme de questions parfois naïves en apparence, les auteurs mettent à portée du public des problématiques scientifiques complexes. Les explications de Miguel Delibes de Castro permettent ainsi de clarifier des concepts scientifiques souvent déformés par l'usage approximatif qu'en font les médias, par exemple, en ce qui concerne le terme de « changement climatique », Delibes de Castro note qu'il s'agit d'une expression imprécise, d'un raccourci pour désigner l'effet de serre sans rendre compte de la globalité d'un phénomène qui dépend de nombreux facteurs naturels. Il affirme ainsi qu'« en réalité, si l'on voulait s'exprimer correctement, on devrait parler, à chaque fois, du « changement climatique ou réchauffement mondial dû à l'accroissement de l'effet de serre provoqué par les activités humaines », mais c'est une phrase trop longue, pas assez didactique pour servir d'outil de travail. [614]»

Ainsi, la tâche qui vise à combattre la désinformation et à alerter les citoyens sur les dangers qui menacent le climat semble en effet souffrir de l'absence d'outils efficaces. Les auteurs de cet ouvrage à deux voix cherchent donc à mettre en œuvre un discours éclairant, à créer des outils de langage suffisamment intelligibles et persuasifs pour que le public comprenne la gravité de l'enjeu et que les paroles débouchent enfin sur des actes. En effet, Delibes père reconnaît qu'il n'est, certes, qu'un simple citoyen préoccupé par la situation et désireux de comprendre les causes et les conséquences du problème, mais cela dans le but d'être en mesure d'exiger des réponses de la part des gouvernants. Car la démarche de l'écrivain est volontariste et prétend engendrer des actions concrètes, c'est pourquoi il exige de son fils qu'il lui dise quelles seront les conséquences réelles du changement climatique :

---

[613] *Ibid.,* p. 95 : " […] *me parece inconcebible que tú o yo , o cualquier otro europeo medio, enviemos cada año a la atmósfera once mil kilos de dióxido de carbono.¿No estarás equivocado ? De dónde sale ese CO2 ? ¡ Desde luego yo no soy consciente de emitirlo*"

[614] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Destino, Barcelona, 2007, p. 15-16: " […] cuando hablamos del cambio climático general nos estamos refiriendo, casi siempre, al relacionado con el efecto invernadero, y no a otro. [...] En realidad, si quisiéramos hablar correctamente deberíamos referirnos, cada vez, al "cambio climático o calentamiento mundial debido al incremento del efecto invernadero que se origina como consecuencia de las actividades humanas", pero es una frase demasiado larga, poco práctica para trabajar con ella."

> « -*Mais j'imagine que le changement du climat a déjà dû entraîner des conséquences et qu'elles vont s'aggraver jour après jour. Je pense que nous, simples citoyens, ne sommes pas suffisamment informés à ce sujet et je crois qu'il il faudrait que nous le soyons. Que se passe-t-il sur ce point? Et surtout, que peut-il se passer.*
>
> -[...] l'évolution globale du climat et, par conséquent, ce qui pourrait se passer, dépendra en grande partie de notre comportement présent et futur. Autrement dit : on peut imaginer plusieurs situations, toutes envisageables, ayant des effets quantitativement et qualitativement très différents[615]. »

On voit ensuite que la réponse prudente du scientifique ne convient pas à Delibes qui la considère trop hypothétique et abstraite et qui s'insurge :

> *Mais décris-en une ! Il faut aller droit au but. Nous tous, hommes et femmes, exceptés les plus timorés, désirons connaître les problèmes pour exiger des partis et des médias qu'ils fassent pression sur les politiciens, qu'ils leurs transmettent nos inquiétudes et nos craintes afin de trouver un remède à cette situation[616].*

Par ailleurs, le lien filial, qui justifie le ton familier qui caractérise le dialogue, contribue à renforcer le crédit que le lecteur accorde aux propos du scientifique du fait de la sincérité manifeste de l'échange entre l'expert et son père, difficile à mettre en doute. Cette familiarité se traduit par exemple par des réprimandes paternelles de la part de Miguel Delibes[617] ou bien, chez son fils, elle se révèle dans l'évocation d'anecdotes familiales ou à travers le recours à un langage relâché. Par exemple, lorsque Delibes de Castro explique le rôle ambivalent de l'ozone, un gaz nécessaire pour protéger la surface terrestre contre les rayonnements ultra-violets mais qui s'avère également dangereux lorsque sa teneur dépasse un certain seuil au niveau de la troposphère, il conclut en ces termes : « Bref, celui qui se barre à Guadarrama dans l'espoir de

---

[615] *Ibid.*, p. 18-19 « -*Pero imagino que el cambio de clima habrá tenido ya consecuencias que se irán agravando por días. Pienso que nosotros, el pueblo llano, no estamos bastante informados sobre ello y creo que deberíamos estarlo. ¿Qué está pasando en ese punto? Y sobre todo, ¿qué puede pasar*? » et p. 51 « -[…] la evolución del clima global, y en consecuencia, lo que pueda pasar, dependerá mucho de nuestro comportamiento actual y futuro. Dicho de otra manera: cabe imaginar distintas situaciones, todas ellas posibles, con efectos muy diferentes en cantidad y calidad. »

[616] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Destino, Barcelona, 2007, p. 51: *"-¡Pero apúntame alguna! Hay que ir directamente al grano. Hombres y mujeres, excepto los muy pusilánimes, deseamos conocer los problemas para exigir a los partidos y a los medios que presionen a los políticos, que les trasladen nuestras inquietudes, nuestros temores, para poner remedio a la situación."*

[617] *Ibid.*, p. 107: « Je pense que tu devrais faire un peu plus d'efforts pour expliquer concrètement ces services […] » « *Creo que deberías esforzarte un poco más por concretar esas utilidades* […] »

respirer de l'air pur risque de se retrouver dans la situation inverse. [618]» La familiarité justifie aussi l'exigence de sincérité de la part du père : « *Quelle est ton opinion, j'espère bien que tu vas te mouiller !* [619]», affirme-il sur un ton de provocation quand il lui demande son avis sur un sujet aussi controversé que l'est celui du nucléaire. Ou encore, lorsque le scientifique explique à son père quels seront les effets probables du réchauffement climatique, ce dernier lui reproche sa tendance à « prendre la tangente », et le somme d'en venir aux faits, de parler sans détours. Alors le fils s'exécute : « Pour le dire clairement, comme les gaz à effet de serre sont très persistants, […] la température continuera d'augmenter […]. En tout cas, ce sera le changement le plus rapide jamais enregistré dans le climat en dix-mille ans, depuis la dernière glaciation.[620] » Mais là encore, le père demande un effort de précision de la part de son fils : « *Tu cultives l'art de l'esquive. Pardon d'insister, mais ne tourne pas autour du pot, quelles en seront les conséquences?* [621]»

Afin de permettre au public de s'approprier les connaissances et d'adhérer au message écologique des auteurs, ceux-ci ont recours à des images claires, simples à comprendre et à visualiser ou à des illustrations métaphoriques explicites. Par exemple, Delibes demande à son fils de procéder méthodiquement, par étapes : « Pour commencer, et avant de compliquer les choses, explique-moi comment se produit cet effet de serre bénéfique dont tu parles[622] » puis ce dernier, après avoir expliqué le phénomène du réchauffement climatique dans toute sa complexité, conclut par ces mots: « C'est en quelque sorte comme si une partie de ces gaz atmosphériques constituait le couvercle transparent qui ferme la serre naturelle de la terre. » L'image d'un couvercle destiné à maintenir l'équilibre thermique résume ici le phénomène de façon simplifiée. Un peu plus loin, le père met en doute l'utilité de toutes les espèces vivantes et relativise le problème de la perte de biodiversité *(« […] tu ne penses pas que par rapport à des problèmes aussi graves que celui du réchauffement de la Terre, du manque d'eau douce ou du trou dans la couche d'ozone, celui de l'extinction de quelques espèces n'est peut-être pas si*

---

[618] *Ibid.,* p. 44: « Vamos, que uno se larga a Guadarrama con la esperanza de respirar aire puro y puede ocurrirle justo lo opuesto. »

[619] *Ibid.*, p. 101: "*¿ Cuál es tu opinión? ¡Espero que te mojes!"*

[620]*Ibid.,* p. 52 : "Hablando claramente, como los gases de efecto invernadero son muy persistentes, […] la temperatura seguirá aumentando […]. En todo caso, será el cambio más rápido registrado en el clima en los últimos diez mil años, tras la última glaciación."

[621] *La Tierra herida,* ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos? Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Ed. Destino, Barcelona, 2007, p. 52: *"-Tienes una gran habilidad para escabullirte. Perdona que insista, y no te vayas por las ramas. ¿Con qué consecuencias?"*

[622] *Ibid.*, p. 25-26: « *Para empezar, antes de complicarnos más, explícame cómo se produce ese efecto invernadero beneficioso del que hablas.* » « De alguna manera, es como si algunos gases de la atmósfera fueran la tapadera transparente que cierra el invernadero natural de la tierra. »

préoccupant[623] *?* Le fils doit alors faire preuve de persuasion et recourt à une parabole. Il établit une analogie entre la planète et un avion en vol qui fait face à un double problème, en effet, le commandant de bord doit annoncer aux passagers que, d'une part, les réserves de kérosène s'amenuisent et ne permettront pas de couvrir la totalité du trajet et que, d'autre part, quelques rivets de l'avion se sont détachés. Les passagers, dit-il, en écoutant l'annonce fatidique du pilote, penseront que le premier problème est infiniment plus grave que le second, or il n'en est rien puisque les différentes parties de la machine assurent sa cohésion, et c'est pourquoi l'absence d'un simple boulon peut entraîner la chute de l'avion. De la même manière, la perte d'une petite partie du vivant peut s'avérer fatale à l'ensemble des espèces, car, dit-il à son père en conclusion : « les animaux, les plantes, les champignons et les microorganismes, tout ce que l'on désigne aujourd'hui sous le terme de biodiversité, sont comme les boulons et les vis de la grande machine du vivant. [...] De telle sorte que leur absence met en danger notre propre survie. Même si tu ne t'en rends pas compte, c'est là un problème très grave. [624]»

L'idée d'interdépendance entre toutes les parties du vivant et l'importance des interactions entre les différents éléments de la biosphère sont des points sur lesquels le scientifique est amené à revenir à plusieurs reprises car il se heurte là à une difficulté majeure, celle de persuader son interlocuteur de l'existence de phénomènes imperceptibles à l'échelle locale et individuelle mais dont la réalité est avérée par les travaux des scientifiques, géologues, biologistes, écologues et climatologues. Ces questions se trouvent ainsi au cœur de cette crise du savoir qui justifie la démarche des auteurs. Le scientifique va donc s'adapter à son auditoire, en partant de la situation générale, de l'échelle planétaire, pour revenir ensuite au niveau local, à travers des exemples plus proches du quotidien de son interlocuteur et auxquels il sera par là même plus sensible. Ainsi, lorsqu'il énumère la liste des conséquences prévisibles du réchauffement climatique au niveau mondial, Delibes de Castro va s'intéresser plus particulièrement au cas espagnol, à travers le problème de la désertification. Il met en évidence le caractère mondialisé du dérèglement climatique dont les effets sont déjà observables à grande échelle, en expliquant l'imbrication entre des phénomènes en apparence indépendants.

> « On a du mal à s'en rendre compte, mais le monde dans lequel nous vivons devient de plus en plus petit. Si je te disais que la poussière du Sahara, contenue dans de gigantesques

[623] *Ibid.*, p. 105 "*¿ […] no crees que ante problemas tan graves como el calentamiento de la Tierra, la escasez de agua dulce o el agujero de ozono, la extinción unas cuantas especies tal vez no resulte demasiado preocupante ?"*
[624] *Ibid.*, p.106: "Los animales, las plantas, los hongos y los microorganismos, todo eso que hoy se conoce con el nombre de biodiversidad, son como las tuercas y los tornillos de la maquinaria de la vida. [...] de tal manera que su ausencia pone en peligro nuestra propia supervivencia. Aunque no te lo parezca, es un problema gravísimo. »

> nuages entraînés par le vent, est perceptible aujourd'hui aussi bien dans les Caraïbes, que dans le bassin de l'Amazone [et] qu'elle parvient aussi dans toute l'Espagne et en Europe centrale [625]! »

Ensuite, il explicite les raisons plus spécifiquement espagnoles de cette désertification qui affecte la péninsule en s'appuyant sur les résultats des recherches de deux chercheurs espagnols, Teresa Mendizábal et Jorge Olcina :

> « Il y a trente ou quarante ans de cela- afirme Mendizábal- on pouvait encore évoquer la mauvaise gestion des forêts, les coupes non sélectives et les incendies provoqués. Aujourd'hui on parlera plutôt d'une agriculture inappropriée et d'une surexploitation des sols et des aquifères […]. Olcina ajoute un nouveau motif de préoccupation : la construction, les conséquences fatales de la perte de sols fertiles due au développement urbain[626]. »

Le lecteur comprend ainsi de quelle manière la désertification relève d'un processus à la fois planétaire et local. Aux phénomènes climatiques globaux à long terme se superposent les évolutions structurelles locales qui, accumulées dans un temps court, ont aggravé le problème. Le manque de planification à long terme et la non prise en compte de leur impact écologique apparaissent comme le facteur commun à ces pratiques successives (déboisement, agriculture chimique et, plus récemment, artificialisation des sols liée à la spéculation immobilière) qui conduisent à la stérilisation rapide des sols et accélèrent le processus de désertification.

Ces propos mettent donc en lumière des phénomènes présents à l'échelle locale et planétaire mais dont le public n'a pas forcément conscience, ils rendent compte des liens d'interdépendance entre les êtres vivants et leur milieu dans un monde fini et fragile, et visent à démontrer l'importance de la préservation du vivant. Mais, curieusement, ils ne parviennent pas à convaincre Miguel Delibes qui conteste la véracité des paroles de son fils. Par exemple, il met en doute cette analogie entre la planète et un avion : « *Tout cela sonne juste, c'est une bonne métaphore que celle de l'avion, mais je me demande dans quelle mesure elle s'appuie*

[625] *Ibid.*, p. 56: " –cuesta darse cuenta de lo pequeño que se nos va quedando el planeta en que vivimos. ¡Si te dijera que el polvo del Sahara, arrastrado en gigantescas nubes por los vientos, se detecta hoy tanto en el Caribe, […] como en la cuenca del Amazonas [y], también llega a toda España y a centroeuropa!"

[626] *Ibid.*, p. 61: "hasta hace tres o cuatro décadas –afirma [Mendizábal]- podíamos hablar de una mala gestión del bosque, de talas indiscriminadas e incendios provocados. Hoy sería más propio referirse a una agricultura inadecuada y a la sobreexplotación del suelo y de los acuíferos [...]. Olcina añade un nuevo motivo de preocupación: la construcción, "los efectos letales de la pérdida de suelo fértil debida a las urbanizaciones".

sur des données scientifiques. N'est ce pas juste pour faire joli? Est-ce vraiment réaliste ?[627] ». Cette remarque incite son fils à recourir ensuite à des arguments économiques pour justifier l'utilité de la préservation des écosystèmes naturels. Les animaux, les insectes, les microorganismes, les écosystèmes comme les zones humides, remplissent des fonctions indispensables dont la valeur économique est indéniable dit-il. Mais le père rétorque à nouveau, sur un ton professoral :

> « *Tu devrais t'efforcer de concrétiser un peu plus ces services, car tels que tu les présentes ils m'ont l'air remarquables mais un peu vagues.* […] *Beaucoup de gens trouvent ces bestioles gênantes et ne comprennent pas le souci d'assurer leur conservation. Peux-tu m'expliquer en quoi elles sont importantes? A quoi servent les taons et les moustiques dans cette « grande machine du vivant » que tu m'as décrite.*[628] »

L'argument de l'utilité économique des insectes, qui offrent, comme on le sait d'indéniables services écosystémiques aux agriculteurs, n'est visiblement pas assez convaincant pour un Delibes intransigeant et presque obtus qui insiste: « *Je pense que la disparition de quelques animaux et quelques plantes ne peut affecter le fonctionnement de la nature, excepté, peut-être, en quelques détails infimes.*[629] » L'écrivain refuse visiblement d'admettre que ce qu'affirme le scientifique est vrai, et c'est pourquoi ce dernier prend de nouveau un exemple inspiré de la mécanique, et qui fait appel à un souvenir personnel commun. Cette fois, Delibes de Castro compare le fonctionnement du vivant avec le moteur de leur voiture, tombé en panne lors d'une partie de pêche et dont la réparation tenait à une pièce dont ils ignoraient l'existence. Cette image, qui se veut l'illustration des mystères qui régissent les mécanismes naturels, n'est cependant pas reçue plus favorablement par Delibes :

> « *Malgré tout je n'en démordrai pas. Tout ce que tu annonces représente, une perte écologique douloureuse, lamentable, et tout ce que tu voudras, mais on ne peut comparer la*

---

[627] *Ibid.*, p. 106: "–Todo eso suena bien, la del avión es una buena metáfora, pero me pregunto hasta qué extremo se sustenta en datos científicos. ¿Es solamente bonito o también realista ?"

[628] *Ibid.*, p. 107: « *deberías esforzarte por concretar un poco más esas utilidades, que tal como te explicas se me antojan llamativas pero un poco vagas* », et p. 108: « *A mucha gente le molestan estos bichos y no comprende el afán de su conservación. ¿Puedes explicarme cuál es su importancia? ¿Para qué sirven los tábanos y los mosquitos en esa "maquinaria de la vida" que me has descrito?* ».

[629] *Ibid.*, p. 112: « Yo pienso que la desaparición de unos cuantos animales y plantas no puede afectar al funcionamiento de la naturaleza salvo, quizás, en algún mínimo detalle »

disparition d'espèces disons, mineures, ou de second rang, avec les problèmes gravissimes qui menacent le futur du monde à court terme.[630] »

L'insistance avec laquelle le père remet en question le bien fondé des arguments de son fils en faveur de la protection de la biodiversité peut surprendre, d'autant plus qu'il s'agit du domaine d'études dont Delibes de Castro est un spécialiste. Le relativisme et l'apparente indifférence de Delibes envers la disparition d'espèces qu'il qualifie de « mineures » contraste avec son intérêt reconnu pour la protection de la faune péninsulaire, lié notamment à son activité cynégétique, et qui le pousse à déplorer la diminution des populations d'animaux tels que de la perdrix rouge, par exemple. Cette façon de prendre systématiquement le contrepied face aux plaidoiries de son fils pour la sauvegarde de la diversité naturelle est donc sciemment exagérée, il s'agit d'une feinte, d'une mise en scène que seul le lecteur familier de la prose de Delibes saura identifier.

Car en effet, en jouant le jeu des sceptiques, le père introduit les arguments de l'adversaire, des anti-écologistes que le fils désigne sous le terme d'« *antiambientalistas* » (p. 110), ceux qui nient l'existence de la perte de biodiversité ou qui minimisent son impact sur la planète telle que la conçoit le naturaliste : un organisme vivant dont nous faisons partie au même titre que les autres espèces qui le composent. Ainsi les réticences du père donnent au fils l'occasion de marteler son message : « Je te répète que c'est tout le système vivant de la Terre, cette machine que nous appelons la biosphère, qui est en perte d'équilibre, et crois-moi si je te dis que la perte rapide des espèces est l'une de ses manifestations les plus préoccupantes, même si toi tu ne t'en rends pas compte.[631] » Mais par le biais de ces contradictions répétées, Delibes pousse également son fils à quitter le registre scientifique, à user d'arguments d'ordre émotionnel et à recourir à des exemples qui mettent en scène des animaux familiers, plus à même de toucher une majorité d'Espagnols. Car le sort des insectes n'émeut pas autant que celui d'autres animaux qui nous ressemblent davantage, dont nous nous sentons peut-être plus proches, qui génèrent en tout cas davantage d'empathie et suscitent plus d'intérêt. Ainsi, dans le discours de l'écologue, certains d'entre eux constituent autant d'emblèmes qui permettent de cristalliser divers aspects de la crise écosystémique. Le choix de ces animaux n'est pas fortuit, ils ont un rôle de « porte-drapeau » et le chercheur les revendique comme tels, ainsi qu'il

[630] *Ibid.*, p. 120: "A pesar de todo sigo en mis trece. Todo lo que anuncias, que representa una pérdida ecológica, es doloroso, lamentable, lo que quieras, pero no puede comprararse la desaparición de especies digamos menores, o de segunda, con los gravísimos problemas que amenazan el futuro del mundo a corto plazo."
[631] *Ibid.*, p. 121: "Te reitero que es todo el sistema vivo de la Tierra, esa maquinaria que llamamos biosfera, la que está desequilibrándose, y créeme si te digo que la pérdida acelerada de especies es una de sus manifestaciones más preocupantes, aunque a ti no te lo parezca."

l'affirme dans un ouvrage antérieur, intitulé *Vida, La naturaleza en peligro,* publié en 2001 (nous utiliserons ici la réédition augmentée de cet ouvrage, parue en 2008, et qui s'intitule *La naturaleza en peligro. Causas y consecuencias de la desaparición de especies*) : « Les espèces emblématiques, attrayantes, utilisées par-là même comme une réclame pour attirer l'attention sur les problèmes et mobiliser la société autour de la préservation environnementale, sont connues des experts sous le nom d'*espèces porte-drapeau*. [632]» Le premier de ces animaux emblématiques est une espèce endémique du sud de l'Espagne et du Portugal, le lynx ibérique, dont il reste actuellement très peu d'exemplaires en liberté, et dont l'écologue considère qu'il faut faire de leur préservation une priorité. : « Si nous ne parvenons même pas à sauver le porte-drapeau, nous pouvons considérer que nous avons perdu la bataille. Lorsque nous essayons d'éviter l'extinction du lynx ibérique, c'est parce que son destin est lié à celui d'autres centaines de milliers d'espèces menacées[633]. » La préservation de ces animaux s'inscrit donc comme un impératif de la lutte écologique, Delibes de Castro affirme qu'il s'agit là d'une "bataille". Ce terme nous semble significatif car il sous-entend que la disparition d'une espèce endémique est l'ennemi contre lequel les écologues et, plus largement, toute la société, doivent lutter, parce qu'il met en péril le patrimoine naturel espagnol. Par le choix de ce terme, indirectement, le scientifique justifie l'effort pour maintenir en vie ces espèces propres au territoire géographique commun, au nom de l'intégrité nationale et non plus seulement pour des raisons de sauvegarde du vivant. Ainsi, leur disparition, si elle venait à se réaliser, traduirait l'avancée de la capacité destructrice des hommes et amputerait symboliquement le pays d'une partie de son patrimoine spécifique, traduisant là un échec à l'échelle nationale. De la même façon, d'autres animaux endémiques de la péninsule ibérique occupent une place de premier plan dans l'ouvrage de Miguel Delibes de Castro. Il s'agit d'espèces menacées comme le lynx, le loup d'Espagne, l'aigle impérial de la péninsule ibérique, le bouquetin d'Espagne et la chèvre pyrénéenne, [634] ou d'espèces qui se raréfient de façon inquiétante car elles jouent un rôle clé dans l'écosystème péninsulaire, comme c'est le cas du lapin. Tous ces animaux ont un rôle d'emblème, et leur destinée sert tout autant à illustrer les abus de l'homme, prédateur inconséquent, capable de provoquer la disparition de dizaines d'espèces animales, qu'à justifier la bataille pour leur

[632] *La naturaleza en peligro. Causas y consecuencias de la desaparición de especies.* Delibes de castro, Miguel, Ed Destino, Barcelona, 2008, p. 48: « Las especies emblemáticas, atractivas, utilizadas por ello como reclamo para llamar la atención sobre los problemas y movilizar a la sociedad hacia la conservación, son conocidas entre los expertos como *especies bandera*. ».
[633] *Ibid.*, p. 112-113: "Si ni siquiera logramos mantener a salvo al abanderado, podemos dar la batalla por perdida. Cuando intentamos salvar de la extinción al lince ibérico es porque su destino está ligado al de otros centenares de miles de especies amenazadas".
[634] *Ibid.*, cités respectivement p. 275, p. 179, p. 180, p. 156 et p. 303.

préservation. On peut observer que, dans cet ouvrage, l'évocation de ces animaux emblématiques fait appel aux sentiments patriotiques du lecteur, c'est en tout cas ce que suggère l'insistance avec laquelle celui-ci rappelle le caractère endémique et la spécificité ibérique de ces animaux, présents exclusivement sur le territoire péninsulaire. C'est ce qui transparaît par exemple à l'évocation de l'aigle impérial, présenté comme un emblème national :

> L'aigle impérial de la péninsule ibérique (*Aquila adalberti*) est probablement l'un des trois ou quatre rapaces les plus menacés au monde. Il ne niche qu'en Espagne [...]. Si nous ne parvenons pas à éviter l'empoisonnement des aigles impériaux adultes, [...] l'espèce s'éteindra en quelques dizaines d'années, et les montagnes méditerranéennes, tout comme la péninsule ibérique perdront l'un de leurs emblèmes les plus représentatifs[635].

Le cas du lapin est encore plus représentatif de la tendance de l'auteur à promouvoir la préservation d'animaux au motif qu'ils personnifieraient l'âme du territoire péninsulaire, comme le montre ce passage ou Delibes de Castro reprend à son compte, en les commentant, les propos de l'historien Antonio García y Bellido :

> L'historien revendique pour le lapin, la place honorifique qu'il n'a pas encore dans l'imaginaire patrimonial. Ainsi écrivit-il : « son importance, pour nous, les Espagnols, dépasse le cadre d'un simple objet de curiosité et fait de lui, quasiment, un animal symbolique, un animal totem dirions-nous, à plus juste titre que le taureau, l'aigle ou le lion. » [Pour] les voyageurs grecs et romains qui visitaient l'Espagne, […] les lapins étaient l'élément le plus distinctif, la chose la plus nouvelle qu'ils pouvaient rencontrer. Et plus encore. Selon les propres termes de l'historien, « il est probable que le nom *Hispania* provienne de l'expression phénicienne *I-Shepham-im*, qui signifierait quelque chose comme *côte ou île des lapins* », [...] les lapins, [...] devaient d'une part être très abondants et omniprésents, et d'autre part ils n'existaient qu'ici, dont sont originaires. [636] »

---

[635] *La naturaleza en peligro. Causas y consecuencias de la desaparición de especies.* Delibes de castro, Miguel, Ed Destino, Barcelona, 2008, p. 180-182 : "El águila imperial de la península Ibérica (*Aquila adalberti*) es, probablemente, una de las tres o cuatro aves de presa más amenazadas del mundo. Tan sólo anida en España.[...]. Si no logramos evitar el envenenamiento de águilas imperiales adultas, [...] la especie se extinguirá en unos decenios, y el monte mediterráneo y la península Ibérica perderán uno de sus emblemas más representativos."

[636] *Ibid.*, p. 271-272 : "El historiador […] ha reclamado para el conejo el puesto de honor que aún no tiene en la imaginería patria. Así, escribió: "Su importancia para nosotros, los españoles, rebasa el plano de la mera curiosidad para convertirse, casi, en un animal simbólico, diríamos totémico, con mucha más razón que el toro, el águila o el león." [Para] los viajeros griegos y romanos que visitaban España, […] los conejos eran el elemento más distintivo, lo más novedoso, que encontraban. Pero hay más. En palabras del propio historiador, "parece muy probable que

Nous voyons comment ce passage construit une vision quasi légendaire d'un territoire péninsulaire habité d'une multitude de lapins, qui semblent spontanément sortis de cette terre qui les a fait naître et qui, de fait, porterait leur nom. Cet animal certes modeste, moins prestigieux ou imposant en tout cas que le taureau, l'aigle ou le lion, mériterait, selon l'auteur, le statut d'animal totem, et, à ce titre, devrait figurer au premier plan dans l'univers des représentations d'un imaginaire national. On peut s'interroger sur ce choix du lapin comme incarnation d'un esprit national habituellement associé à des animaux plus charismatiques. L'auteur voudrait-il, par ce biais, inviter ses compatriotes à délaisser la force conquérante et l'individualité pour privilégier l'humilité et la solidarité de groupe qu'incarnent ces bêtes ? Même si le rapprochement est sans doute fortuit, cet appel fait toutefois écho à la campagne gouvernementale du ministère de l'agriculture qui, à la même époque, invitait la population à privilégier la consommation de viande de lapin à l'occasion des fêtes de fin d'années, afin de lutter contre le renchérissement des prix et pour promouvoir, par la même occasion, la production nationale face à la concurrence de la « poularde française »[637].

Par ailleurs, dans un registre plus spécifiquement écologique, d'autres créatures servent à nous alerter indirectement sur les dangers qui menacent notre existence. Ainsi, l'utilisation d'animaux symboliques permet d'exprimer une mise en garde de manière moins anxiogène, de mieux faire accepter l'idée d'urgence face aux dangers qui menacent l'homme. L'image, souvent reprise par les écologues, du canari qui accompagnait les mineurs dans leur tâche (et dont le silence ou l'évanouissement servait d'alerte car il témoignait de l'altération de l'air de la galerie et du risque d'explosion ou d'intoxication) rappelle aux hommes qu'ils partagent avec les animaux un territoire commun et que les dangers qui concernent les bêtes touchent aussi les humains, sur une planète qui devient pour tous de plus en plus inhospitalière. Delibes de Castro reprend cet exemple en établissant un parallèle avec la situation des amphibiens qui disparaissent de manière rapide et inquiétante. Leur mort témoigne d'un autre danger invisible, elle incarne et rend explicite une menace en apparence imperceptible pour l'homme : « […] les amphibiens, qui jouent le rôle du canari, sont en train de nous avertir, ils nous disent que nous ne devrions pas nous sentir vraiment tranquilles, enfermés dans une planète où les

el nombre de *Hispania* derive de la voz fenicia *I-Shepham-im*, que significaría algo así como *costa o isla de los conejos*", [...] los conejos, [...] por un lado debían ser abundantísimos y omnipresentes, y por otro lado sólo existían aquí, de dónde son originarios."

[637] Voir à ce sujet l'article en ligne publié en décembre 2007 dans *elmundo.es* : "El Gobierno recomienda comer conejo en Navidad para hacer frente a la subida de precios."
https://www.elmundo.es/mundodinero/2007/12/14/economia/1197617248.html

grenouilles ne peuvent pas vivre. [638]» Enfin, les auteurs ont parfois recours, ça et là, à un langage qui anthropomorphise les animaux, ainsi, Delibes de Castro désigne à plusieurs reprise un animal femelle sous le nom de « maman », il personnifie aussi certains animaux, faisant ainsi appel à l'imagination du lecteur et à ses émotions les plus intimes[639].

Par ailleurs, Le recours aux mythes et aux références bibliques est un instrument discursif auquel le scientifique a recours dans plusieurs de ses ouvrages. Les récits bibliques, connus de tout un chacun, sont un vecteur efficace pour frapper l'imagination des Espagnols et attirer l'attention du public sur les principales raisons du changement climatique. Aussi, l'image la plus percutante qu'élabore Delibes de Castro pour expliquer quels sont les principaux périls écologiques, celle qui traduit le mieux la dynamique imparable des bouleversements environnementaux, se présente sous un nom prophétique : « los cuatro jinetes del Apocalipsis de la biodiversidad ». Il s'agit des principaux phénomènes responsables de la crise écosystémique, que l'auteur expose dans l'ordre suivant : l'exploitation excessive des ressources, la destruction et la fragmentation des habitats, l'introduction d'espèces exotiques et les extinctions en chaine. Le scientifique explique ainsi tout d'abord à son père que « l'exploitation démesurée, le fait de chasser et de pêcher des animaux au-delà de leur capacité de régénération » constitue un problème toujours actuel, il illustre son propos à travers divers exemples d'animaux menacés d'extinction dans le monde. Il résume ensuite les effets destructeurs pour la faune et la flore sauvages de la disparition progressive des territoires naturels, des forêts en particulier. En ce qui concerne le troisième de ces cavaliers, le chat domestique résume à lui seul l'impact mortifère des espèces importées sur la faune et la flore endémiques. Et enfin, le phénomène des extinctions en chaîne démontre, dit-il, l'existence de liens d'interdépendance entre tous les éléments de la biodiversité, car l'existence de relations symbiotiques entre certaines espèces imbriquées entraîne leur incapacité à survivre en dehors de ces interactions[640].

---

[638] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Ed. Destino, Barcelona, 2007, p. 122 « [...] los anfibios, que hacen de canario, nos están advirtiendo de que no deberíamos estar muy tranquilos encerrados en un planeta donde las ranas no pueden vivir. »

[639] *La naturaleza en peligro. Causas y consecuencias de la desaparición de especies.* Delibes de castro, Miguel, Ed Destino, Barcelona, 2008, p. 284: "Las mamás carboneras", p. 280: le coquillage *Margaritifera auricularia* est personnifié: "la vieja y sabia ninfa-náyade, vencedora de tantas batallas, [...] de pronto converti[da] en perdedora."

[640] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Ed. Destino, Barcelona, 2007, p. 116 à 118: "La explotación desmedida, cazar y pescar animales o cortar árboles por encima de su capacidad de recuperación [...]. En la actualidad, ese jinete ha perdido importancia, pero aún genera muchos problemas. Luego está el segundo jinete. La destrucción, modificación y fragmentación de los hábitats naturales es hoy, probablemente, la principal amenaza para muchas especies vivas. [...] La introducción de especies

Cette métaphore des cavaliers de l'apocalypse était déjà présente de manière beaucoup plus détaillée dans l'ouvrage cité plus haut, *La naturaleza en peligro*, où l'auteur explique la genèse de cette formule, adaptée d'un ouvrage du biologiste américain Jared Diamond[641] (considéré aujourd'hui comme l'un des pères de la collapsologie) qui parlait quand à lui d'un « quartet du diable », en référence à ces quatre mêmes fléaux. Delibes de Castro avoue avoir choisi de modifier ce titre d'emprunt afin de rendre l'image plus conforme aux représentations familières de ses concitoyens, la référence à l'apocalypse lui a donc semblée plus parlante pour un public espagnol puisqu'il affirme : « pour assimiler le cas à notre culture, nous pouvons bien quant-à nous les appeler « Les quatre chevaliers de l'Apocalypse environnementale[642] » ». Mais en outre, l'évolution sémantique entre ce premier ouvrage écrit par Delibes de Castro (*La naturaleza en peligro. Causas y consecuencias de la extinción de especies)*, et celui qu'il a coécrit avec son père *(La Tierra herida ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos ?)*, témoigne d'un souci d'euphémisation de cette image apocalyptique : « Los Cuatro Jinetes del Apocalipsis ambiental », ainsi que les désignait l'auteur dans son premier ouvrage (p. 152), deviennent « Los cuatro jinetes del Apocalípsis de la pérdida de biodiversidad » dans *La Tierra herida* (p. 116). Privilégier les mots de « perte de biodiversité », par rapport au terme « environnemental » permet d'une certaine façon de resserrer le champ d'action de ces cavaliers funestes dont les victimes sont mieux spécifiées. La différence entre les titres des deux livres montre également le souci d'éviter l'excès d'alarmisme comme le suggère la nuance entre l'expression *Naturaleza* « en peligro » qui fait place à *Tierra* « herida », adjectif qui implique la possibilité d'une guérison face à l'idée de danger diffus que suggère le titre du premier ouvrage. Car la nécessité de mettre en garde contre les effets mortifères de la crise climatique se heurte au rejet que suscitent auprès du public les messages trop alarmistes ou catastrophistes. Ainsi, au cours du dialogue avec son père, il ne mentionne pas l'analogie, amplement développée dans son ouvrage antérieur, entre le destin tragique des habitants de l'Île de Pâques (Rapa Nui), morts de n'avoir pas su préserver les ressources naturelles présentes sur leur territoire isolé, et l'avenir de l'humanité actuelle, incapable elle aussi de gérer rationnellement ses ressources vitales qui s'amenuisent dangereusement sur une planète aux capacités limitées, tout aussi isolée dans le

exóticas es el tercer jinete. [de las ciento dieciocho especies de mamíferos introducidad en distintos lugares del mundo] la peor de todas ellas, la culpable de más extinciones, [...] el gato doméstico. [...] [E]n la naturaleza, todas las cosas están interrelacionadas, un cambio en los hábitats o la extinción de cualquier especie desequilibra las comunidades y acerca a la extinción a otras especies distintas."

[641] Diamond, Jared, *Armas, gérmenes y acero*, Ed. Debate, Madrid, 1998.

[642] *La naturaleza en peligro. Causas y consecuencias de la desaparición de especies.* Delibes de castro, Miguel, Destino, Barcelona, 2008, p. 152: "Para asimilar el caso a nuestra cultura, bien podemos llamarles, nosotros, los Cuatro Jinetes del Apocalipsis ambiental".

cosmos que l'est Rapa Nui, perdue au milieu de l'océan. Dans *La naturaleza en peligro*, donc, il insiste sur cette analogie (reprise elle aussi des travaux de Jared Diamond) et nous met en garde :

> « Serons-nous capables d'éviter l'effondrement de notre civilisation ? Pour l'heure, on ne peut occulter le fait qu'actuellement, tout comme cela s'est passé à Rapa Nui, nous consommons nous aussi les ressources globales au-delà de leur taux de renouvellement. Si nous ne voulons pas finir comme les habitants de l'Île de Pâques, nous devrions tous prendre conscience de la situation et agir en conséquence.[643] »

Dans le même registre, l'analogie avec le *Titanic* est citée dans la conclusion de l'ouvrage pour résumer la situation actuelle de l'humanité, incrédule face à l'imminence du naufrage (p. 415), mais elle n'est pas réutilisée au cours de l'échange entre le scientifique et son père. De même, *La tierra herida* ne fait pas non plus allusion au fait que, d'après les études des paléontologues et des biologistes, nous serions entrés désormais dans une période de crise écologique majeure, équivalente à celle qu'a connu la terre il y a 65 millions d'années et qui aboutit alors à la disparition des dinosaures. Ces études démontreraient que nous vivons aujourd'hui au début de l'ère de la « sixième extinction massive des espèces ». Cette théorie, qui n'est pas mentionnée dans l'ouvrage coécrit avec son père, est en revanche largement développée dans *La naturaleza en peligro*, en des termes qui n'invitent guère à l'optimisme :

> « Si ce chiffre [27 000 espèces perdues chaque année] est conforme à la réalité, et tout indique qu'il en est proche, au prochain millénaire disparaîtront 27 millions d'espèces. Cela équivaut à la quasi-totalité de la biodiversité actuelle. [...] Par conséquent, c'est véridique. Nous sommes dans la sixième extinction massive. Et cette fois-ci la météorite, c'est nous [644]».

---

[643] *La naturaleza en peligro. Causas y consecuencias de la desaparición de especies.* Delibes de castro, Miguel, Destino, Barcelona, 2008, p. 27-28: "¿Seremos capaces de evitar el colapso de nuestra civilización ? por lo pronto, no se nos oculta que en la actualidad también nosotros, como ocurrió en Rapa Nui, estamos consumiendo los recursos globales por encima de su tasa de renovación. [...] Si no queremos acabar como los pascuenses, todos deberíamos tomar conciencia de la situación y actuar en consecuencia."

[644] *Ibid.*, p. 126 "Si ese número [unas 27 000 especies perdidas anualmente] se parece a la realidad, y todo indica que no está muy alejado, en el próximo milenio desaparecerán 27 millones de especies. Eso es tanto como decir la casi totalidad de la biodiversidad existente. [...] Es cierto, por tanto. Estamos en la sexta extinción masiva. Y esta vez el meteorito somos nosotros".

Le choix de ne pas faire référence à cette théorie dans *La Tierra herida* peut être interprété comme une volonté de délaisser une représentation par trop catastrophiste, susceptible de générer un sentiment de panique, de faire peur au public. Peut-être l'auteur préfère-t-il aussi éviter l'allusion à une théorie prospective, qui anticipe une évolution probable mais non certaine, pour privilégier des données factuelles, scientifiquement avérées (la biodiversité diminue rapidement) face à des projections et à des calculs prédictifs hypothétiques. Car malgré cette tonalité plus sombre et alarmiste, propre à *La naturaleza en peligro*, dans les deux ouvrages, le biologiste réfute tout catastrophisme. Il définit sa position comme opposée à celle que pourrait adopter un millénariste prédicateur de l'Apocalypse car il souhaite que son message d'alerte entraîne une réaction populaire :

> Selon moi, affirmer que nous contribuons à la disparition trop rapide des espèces, et dire que ce processus peut mettre en danger notre propre existence, ce n'est pas faire du catastrophisme, c'est demander un changement. [...] Ce qui caractérise les prophéties, les millénarismes, et le *Livre de l'Apocalypse* lui même, c'est le fait qu'ils annoncent que des événements vont se produire indépendamment de nos comportements, quoi que nous fassions. Pourtant, ce qui est en train d'arriver aux passagers du vaisseau Terre n'est pas lié à une volonté supérieure qui en aurait décidé ainsi. [...] Il suffirait que nous changions notre mode de vie pour que tout soit différent.[645]

Le message doit être entendu : il est encore temps d'agir pour contrer la survenue de l'Apocalypse environnementale. Il s'agit donc pour l'auteur de formuler un avertissement nécessaire et salutaire, synonyme d'espoir, malgré la gravité de la situation. Miguel Delibes, quant-à lui, ne semble pas se satisfaire des images que dépeint son fils, le recours aux analogies et aux figures allégoriques comme celle des cavaliers de l'Apocalypse ne permettront pas, selon lui, d'enclencher la prise de conscience politique qu'il semble vouloir induire auprès de ses concitoyens. Le malentendu entre les deux interlocuteurs provient peut-être du fait que le fils se focalise sur la nécessité de remédier à la crise du savoir en matière écologique, alors que le

---

[645] *La naturaleza en peligro. Causas y consecuencias de la desaparición de especies.* Delibes de castro, Miguel, Destino, Barcelona, 2008, p. 409-410: « En mi opinión, decir que estamos contribuyendo a que las especies desaparezcan con demasiada rapidez, y que ese proceso puede poner en peligro nuestra propia existencia, no es hacer catastrofismo, sino pedir que algo cambie. [...] Lo que caracteriza a las profecías, a los milenarismos y al propio *Libro del Apocalipsis*, es que anuncian que van a ocurrir unos hechos independientemente de nuestras actitudes, hagamos lo que hagamos. Sin embargo, lo que les está pasando a los tripulantes de la nave Tierra no está relacionado con una voluntad superior que así lo haya decidido [...]. Bastaría que cambiáramos nuestro modo de vivir para que todo fuera distinto. »

père pointe l'urgence de remédier à la crise politique. D'après la teneur de ses questions et de ses requêtes auprès de son fils, on comprend que Delibes demeure attaché à l'importance de l'action. Il veut croire en la capacité du peuple espagnol à réinventer un mode de vie écologique, car selon lui, le frein de la désinformation n'explique pas tout, les acteurs de la crise environnementale doivent, dit-il, être identifiés pour être combattus efficacement. Le père demande ainsi à son fils de pointer les responsables de façon concrète : « […] *j'ai l'impression que tu utilises davantage de justifications que d'explications. Suggèrerais-tu qu'il n'y a pas d'intérêts égoïstes ni de problèmes éthiques dans ce conflit. Crois-tu qu'il n'y ait pas de coupables ?* [646] » La volonté d'agir de l'écrivain s'accompagne d'une certaine impatience, voire d'un agacement perceptible face à une situation qui dure depuis près d'un demi siècle, au cours duquel un foisonnement de discours, souvent stériles, n'ont pas réussi à déboucher sur des mesures efficaces : « *Je crois que cette discussion s'étire excessivement et que l'heure de conclure approche* [647]» affirme-t-il ainsi, comme découragé par l'évocation de son discours d'entrée à la *Real Academia de la Artes y las Letras*, prononcé trente-quatre ans plus tôt, en 1973, lorsque se manifestaient déjà des problèmes similaires à ceux qui ont motivé la rédaction de l'ouvrage actuel. Car, avant de pouvoir imaginer une société fondée sur les principes écologiques, encore faut-il pouvoir créer une adhésion populaire autour de ce projet social. Tout le problème consiste alors à comprendre les raisons qui font que le message écologique ne passe pas et à trouver la façon de le transmettre de façon efficace.

b) L'écueil du changement climatique : comment alerter sans alarmer ?

En elle même, la teneur de leurs découvertes est de nature à plonger les scientifiques dans l'embarras. Ils doivent ainsi faire part au public de l'existence de phénomènes inquiétants, dont les conséquences prévisibles sont des plus alarmantes, ce qui engendre une gêne et une difficulté discursives. Car comment faire passer ce message d'alerte sans provoquer le rejet et encourager la fuite en avant ou l'inaction ? Les chercheurs doivent pour cela à la fois alerter l'opinion sur ces risques majeurs, sans renoncer pour autant à promouvoir une idée de progrès, envisager un horizon d'attente attractif mais crédible au regard du contexte écologique, et se

[646] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Ed. Destino, Barcelona, 2007, p. 141 « [...] me da la impresión de que utilizas más justificaciones que explicaciones. ¿Sugieres, acaso, que en este conflicto no hay intereses egoístas, problemas éticos ? ¿Crees que no hay culpables? »
[647] *Ibid.*, p. 105 « Me parece que esta charla se está prolongando en exceso y va llegando la hora de concluir »

fonder sur des arguments valides mais qui donneront suffisamment d'espoir pour que les citoyens consentent aux efforts et aux sacrifices nécessaires pour y arriver.

Nous venons de voir de quelle façon cet objectif se manifeste dans *La Tierra herida* à travers des procédés didactiques destinés à simplifier des questions complexes à l'aide d'images faciles à visualiser, ainsi que dans les techniques discursives de réitération qui permettent d'insister sur le message essentiel, et enfin, dans le choix de débarrasser le discours de sa charge anxiogène, en privilégiant les mots connotés positivement et en évitant le recours aux représentations catastrophistes. Cet ouvrage traduit le malaise et la difficulté des écologistes pour trouver une façon appropriée de faire passer un message clivant, proprement révolutionnaire puisqu'il implique de renverser, ou au moins de transformer radicalement les fondements de la société capitaliste telle qu'elle fonctionne aujourd'hui. Au-delà du rejet qu'il peut susciter, la réception de ce discours donne parfois lieu à des méprises et à des interprétations caricaturales notamment lorsqu'il est repris par les journalistes. Delibes de Castro reconnaît ainsi qu'il est souvent décontenancé et déçu par les réactions que suscitent ses propos :

> « Doñana se meurt. » Cette phrase, à force d'être répétée, peut-être, finissait toujours par provoquer en moi de l'irritation. [...] J'essaie de faire en sorte que le plus de gens possible comprennent que la situation est délicate et que, par conséquent, ils s'agrègent à la lutte pour que le parc soit mieux préservé, jour après jour. [...] Ce discours là, pourtant, soit parce que les naturalistes n'ont pas été capables de l'améliorer, soit parce que de nombreux interlocuteurs ne sont pas capables de le recevoir, n'est pas souvent transmis comme il faudrait. [648]

Il revient sur ce constat dans *La Tierra herida* lorsqu'il dit à son père : « [...] je reconnais que personnellement j'ai du mal à me positionner, lorsqu'il s'agit de donner l'alerte, comment savoir si l'on en fait trop ou si l'on n'en fait pas assez[649]. » Cette difficulté suscite alors un échange où le scientifique s'interroge sur la teneur du message à faire passer : que doit-on dire

---

[648] *La naturaleza en peligro. Causas y consecuencias de la desaparición de especies.* Delibes de castro, Miguel, Ed Destino, Barcelona, 2008, p. 407-408: "« Doñana se muere ». Quizá a fuer de ser repetida, la frase terminaba siempre por provocar mi irritación. [...] Lo que intento es que el mayor número posible de gente se dé cuenta de que la situación es delicada y, en consecuencia, se sume a la lucha para que el parque se conserve cada día mejor. [...] Ese último discurso, sin embargo, bien sea por la incapacidad de los naturalistas para hacerlo mejor, bien por la de muchos interlocutores para recibirlo, no suele transmitirse adecuadamente."

[649] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Ed. Destino, Barcelona, 2007, p. 141: "reconozco que personalmente me cuesta decidir, cuando se trata de dar la voz de alarma, qué es pasarse y qué quedarse corto."

et que vaut-il mieux ne pas dire pour que les avertissements des scientifiques soient entendus et acceptés par l'opinion publique ? Déjà, au début du dialogue, Delibes de Castro, réagissait face à une question de son père en dénonçant les effets contre-productifs d'un discours catastrophiste ou culpabilisant :

> *Qui donc inspire nos actions pour que, quelque soit l'endroit où nous posons nos mains, nous abimions le monde ? Quelles opérations maladroites avons-nous effectué dans l'atmosphère ?*
>
> -je pense que nous ne devrions pas affronter les choses avec un complexe de culpabilité. Tous les êtres vivants, pas uniquement notre espèce, transforment leur environnement [...]. Il se trouve que nous sommes très nombreux et, qu'en plus, nous avons une énorme capacité d'action[650].

Plus loin, il revient sur ce problème en affirmant: « Je crois que le fait de parler excessivement de catastrophes environnementales ravive l'inaction et le fatalisme.[651] » Aussi, afin d'éviter que le message ne soit récusé ou fasse l'objet d'un déni de la part des citoyens, les auteurs cherchent à contourner le caractère angoissant ou négatif du discours écologique, le recours à l'euphémisme, à l'atténuation et à l'inversion sémantique font partie de ses « outils » dont ils se servent pour faciliter son acceptation auprès du grand public. Dans *La Tierra herida*, Delibes de Castro renonce à employer l'expression « sixième extinction massive », comme nous venons de le voir, mais, en outre, les auteurs évitent d'exprimer de façon trop explicite leur indignation ou d'adopter une posture ouvertement critique qui ne soit fondée sur des données objectives, et ils veillent à nuancer leurs reproches. On le voit par exemple lorsque le fils critique le manque de concertation des citoyens concernant la politique environnementale. Ainsi il regrette que le village de Sedano, dont sa famille est originaire, soit désormais entouré d'éoliennes, car selon lui, elles dénaturent le paysage :

> On exige souvent de nous des oui et des non inconditionnels, et il ne devrait pas en être ainsi. « Vous acceptez la nécessité d'installer des générateurs éoliens ? Alors on

---

[650] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Destino, Barcelona, 2007, p. 27-28:
"*-¿Quién inspira nuestros actos, para que allí donde ponemos la mano estropeemos el mundo? ¿Qué torpes operaciones hemos efectuado en la atmósfera?*
-Pienso que no deberíamos afrontar las cosas con complejo de culpa. Todos los seres vivos, no sólo nuestra especie, transforman su entorno [...]. Lo que ocurre es que nosotros somos muy numerosos y además tenemos una enorme capacidad de actuación."

[651] *Ibid.*, p. 127: "Creo que hablar en exceso de catástrofes ambientales aviva la inacción y el fatalismo"

> met des moulins partout, et on ne discute pas! » Mais ça ne marche pas comme ça. On peut les installer là où ils portent le moins atteinte au paysage. [652]

Ces réserves du biologiste à l'égard de la politique d'expansion irraisonnée des parcs éoliens, au nom d'une politique qu'on appellerait aujourd'hui de « transition énergétique » peuvent sembler contradictoires pour un écologiste. En tout cas, elles vont à l'encontre de ce que l'on pourrait attendre d'un discours écologiste traditionnel. Néanmoins, Delibes de Castro revendique la nécessité de prendre en compte l'avis des populations et des experts avant de mettre en marche des politiques énergétiques qui ne tiennent pas compte du facteur patrimonial (ici, il s'agit de la préservation de la valeur des paysages) et du facteur écologique au sens large (les éoliennes installées dans des zones de montagne peuvent causer la mort accidentelle de grands oiseaux comme les vautours et les milans).

De la même manière, le scientifique s'efforce de modérer ses propos dès s'agit de dénoncer les responsables de dégradations écologiques. Par exemple, ses reproches envers l'attitude des Etats-Unis et leur refus de ratifier le protocole de Kyoto sont, certes, formulés sans ambages mais, malgré tout, l'auteur souligne que cette attitude a le mérite de la franchise, contrairement aux discours de façade et à l'hypocrisie de l'Espagne lors de ce même sommet : « j'ai trouvé que l'attitude espagnole, très conforme, en théorie, aux propositions de Kyoto, mais très peu désireuse en réalité de les mettre en pratique, était pire. [653]» Enfin, le scientifique se montre réticent à sortir de son champ d'expertise et, lorsqu'il y consent, se pare de précautions rhétoriques. A la question de son père : « *Crois-tu que les dirigeants du monde soient sincères vis-à-vis du futur de la Terre ou bien font-ils traîner les choses ?* », Delibes de Castro répond ainsi : « -Tu me mets dans l'embarras. A mesure que tes questions s'écartent du domaine plus ou moins scientifique, elles me forcent à entrer de plein pied sur le terrain des opinions. Que puis-je dire ?[654] » Et il se garde en effet d'exprimer ses opinions politiques de manière trop ouverte, préférant souligner le poids de nos habitudes acquises, de nos modes de

---

[652] *Ibid.*, p. 102 : "con frecuencia se nos exigen síes o noes incondicionales, y no debería ser de ese modo. « ¿Aceptáis la necesidad de generadores eólicos? ¡ Pues molinos en todas partes y a callar ! » Tampoco es eso. Se pueden colocar donde menos afecten al paisaje [...]."

[653] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Ed. Destino, Barcelona, 2007, p. 91-92 : « Me parecía peor la actitud española, en teoría muy en consonancia con los planteamientos de Kioto pero con muy pocos deseos de llevarlos a la práctica. ».

[654] *Ibid.*, 2007, p. 133 *:*

"- ¿tú crees que los gobernantes del mundo son sinceros de cara al futuro de la Tierra o están dando largas al asunto ?

-Me pones en un brete. Tus preguntas van escapando del ámbito más o menos científico y me fuerzan a entrar de lleno en el terreno de las opiniones. ¿Qué puedo decir?"

vie, que nous peinons à transformer bien qu'ils soient néfastes à l'environnement, comme l'illustre notre rapport à l'automobile.

Le scientifique refuse donc d'alimenter le défaitisme, ou de générer chez son lecteur un sentiment de rancœur et, encore moins, de culpabilité. A ce titre, la notion d'égoïsme est assez exemplaire de sa démarche. Le mot n'est invoqué qu'à deux reprises : dans la question susdite de Delibes (« *intereses egoístas* ») et lorsqu'il affirme : « Notre intérêt pour la conservation des espèces menacées repose sur de saines et puissantes racines égoïstes. [655]» On voit que l'auteur vide la notion d'égoïsme de sa charge négative : plutôt que de condamner des actions mauvaises ou de critiquer la rapacité et l'avidité des humains, il préfère louer les vertus d'un égoïsme salutaire dont les bienfaits pour l'homme profitent à l'ensemble des espèces. La charge péjorative du mot est évacuée par la juxtaposition d'adjectifs (« sanas », « poderosas ») qui louent les bienfaits d'un égoïsme qui nous incite à préserver la biodiversité pour notre propre bien et pour notre bénéfice à tous, car en tant qu'habitants du « vaisseau Terre », ce qui est bon pour nous est en principe bon pour la planète dans sa globalité.

Toutefois, la posture de Delibes de Castro est souvent mise à mal par les réactions du père. Nous avons vu de quelle manière l'écrivain pousse volontairement le scientifique dans ses retranchements sur la question de l'importance de la biodiversité, et nous allons voir que Delibes se fait aussi l'avocat du diable en ce qui concerne le changement climatique.
En effet, lorsque le scientifique explique à son père le phénomène du changement climatique, de façon précise et détaillée, en s'appuyant sur des chiffres issus des relevés de CO2 dans l'atmosphère, et qui montrent la corrélation entre l'activité industrielle et la croissance exponentielle du taux de concentration de ce gaz dans l'atmosphère terrestre, le père adopte en réponse à cet exposé la posture d'un climato-sceptique :

> « *Ce n'est pas que je doute des scientifiques, mais parfois vos affirmations catégoriques paraissent plus propres de magiciens que de spécialistes. Comment connaissez-vous de façon si sûre la quantité de dioxyde de carbone qu'il y avait dans un passé si lointain* [656] *?* »

[655] *Ibid.*, p. 112, « Nuestro interés por conservar las especies amenazadas tiene unas sanas y poderosas raíces egoístas »
[656] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Destino, Barcelona, 2007, p. 44 "*No es que yo dude de los científicos, pero es que a veces vuestras rotundas afirmaciones parecen más propias de magos que de gente de estudios. ¿Cómo conocéis con tanta seguridad el dióxido de carbono que había en un ayer tan remoto?"*

De nouveau, après que le fils lui a détaillé les résultats, obtenus par carottage, révélant les variations de température sur la planète depuis 400 000 ans, le père rétorque :

> « *Ces variations si notables semblent corroborer l'idée, défendue par certains, selon laquelle le changement climatique actuel est un phénomène naturel […]. Les sceptiques auraient-ils raison lorsqu'ils soutiennent que cette histoire de changement climatique n'est qu'une fausse alarme, ou qu'en tout cas, l'affirmation selon laquelle il est provoqué par les humains n'est qu'un mythe?* [657]»

Ce procédé de mise en doute, dont on peut penser qu'il relève de la question rhétorique, permet par ricochet de renforcer les arguments de Miguel Delibes de Castro, qui se garde d'affirmer de façon catégorique que les climatosceptiques ont tort, mais qui conclut à une corrélation indiscutable entre le réchauffement climatique et les activités humaine : « bien des incertitudes demeurent, mais le doute fondamental a été levé : seuls les changements atmosphériques dus à l'activité humaine peuvent expliquer les changements de température détectés sur Terre depuis les dernières décennies. [658]» Ce scepticisme paternel donne au scientifique l'occasion de souligner à nouveau la difficulté qui caractérise la transmission du message écologique (« même une personne telle que toi, particulièrement sensibilisée et instruite, hésite à reconnaître les graves conséquences de la disparition des espèces[659] ») et aussi de dénoncer les effets délétères des discours des climatosceptiques. Lorsqu'il revient sur ce problème dans les dernières pages de l'ouvrage, le scientifique ne cache plus le sentiment de colère qui l'envahit lorsqu'il est confronté aux affirmations des climatosceptiques : « Il y a quelques mois de cela, j'ai entendu un sociologue assurer sans réserve que le changement climatique était une supercherie. Ca m'a estomaqué ! J'en étais indigné au point de répondre en criant sur le poste de radio : « Mais qu'est-ce qu'il en sait ce type ? Il doit se croire plus autorisé que les trois mille scientifiques de l'ONU ?[660] »

---

[657] *Ibid.,* p. 46: "*Esas variaciones tan notables parecen apoyar la idea, defendida por algunos, de que el actual cambio climático es un fenómeno natural, [...] ¿Podrían tener razón los escépticos al defender que lo del cambio climático es una falsa alarma, o al menos que la afirmación de que los humanos lo provocamos no es más que un mito?*"

[658] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Destino, Barcelona, 2007, p. 47: "[…] las dudas son muchas, pero la fundamental no lo es : sólo los cambios atmosféricos debidos a la actividad humana pueden explicar los aumentos de temperatura en la Tierra detectados en los últimos decenios."

[659] *Ibid.,* p. 138 « […] incluso alguien como tú, especialmente sensibilizado e ilustrado, vacila antes de reconocer las graves consecuencias de la pérdida de especies. »

[660] *Ibid.,* p. 139: « Hace unos meses oí a un […] sociólogo […] asegurar sin reparos que el cambio climático era una superchería. ¡Toma del frasco ! Me indignó hasta el punto de que respondí gritándole al aparato de radio : "Pero qué sabrá ese tío ?, ¿se creerá con más autoridad que los tres mil científicos de la ONU?". »

L'auteur s'intéresse donc aux mécanismes qui engendrent cette apparente surdité collective à l'égard de l'urgence environnementale, et il met en lumière l'importance du facteur psychologique dans la non-réception des informations anxiogènes. Ainsi, le récit de la découverte de l'existence du « trou » de la couche d'ozone, illustre les processus psychologiques qui peuvent conduire à nier le réel et à ignorer l'existence d'une crise. Il y explique que ce phénomène de déni est à l'origine du temps de latence entre la découverte de la diminution de l'ozone stratosphérique et la réaction de la communauté scientifique, il a donc influencé les chercheurs eux-mêmes : « […] les scientifiques ont agi comme un père qui ferme les yeux devant le fait que son fils se drogue, même si c'est une évidence, parce qu'il estime qu'il est impossible qu'une chose aussi grave puisse lui arriver à lui, il l'écarte car il la considère absurde. [661] » Cette image fait appel à la notion de responsabilité individuelle, tout en atténuant sa portée potentiellement culpabilisante : elle suggère que même un bon père peut involontairement s'aveugler lorsqu'il se trouve face à un problème dont l'ampleur dépasse un certain seuil d'acceptabilité et semble donc inenvisageable. Mais ici, Delibes de Castro peut mettre en avant l'issue favorable à cette grave crise écologique. En effet, suite à cette découverte de la diminution de la couche d'ozone stratosphérique, la réaction internationale permit de freiner efficacement ce phénomène alarmant : le succès du Protocole de Montréal, en 1987, démontre l'efficacité des mesures engagées au niveau mondial. Cet exemple nous prouve donc que l'espoir est permis quant à la mise en œuvre d'un mouvement écologique mondial. En revanche, en ce qui concerne le problème actuel du réchauffement climatique lié aux énergies fossiles, la situation diffère. Car, concernant la diminution de la couche d'ozone, il existait, dans les années 80, des solutions alternatives pour remplacer les gaz chlorofluorocarbones, responsables du problème, ce qui permit de sortir de la crise et de freiner le processus assez aisément. En revanche, l'abandon du pétrole et du charbon, conditions nécessaires à la limitation des émissions de CO2, semble encore peu probable à court terme, car les industriels ne sont pas aujourd'hui en mesure de sortir complètement des énergies fossiles autours desquelles se structure encore le système économique mondial. Aussi, lorsque le romancier somme son fils d'expliquer cette impuissance manifeste et de nommer les responsables de l'inaction collective et du faible impact du somment de Johannesburg (tenu en 2002), Delibes

[661] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Ed. Destino, Barcelona, 2007, p. 35-36 « […] los científicos actuaron como un padre que cierra los ojos ante la evidencia de que su hijo está en la droga, porque considera imposible que algo tan grave peda ocurrirle a él y lo descarta por absurdo. »

de Castro répond en dénonçant le poids des lobbies pétroliers qui entravent l'essor des énergies renouvelables, cette fois, le constat auquel il aboutit est tout sauf optimiste :

> « Ce lobby [du pétrole et du gaz] est capable d'enclencher des guerres, de supporter des coûts militaires, dans le but de maintenir le pétrole du Proche Orient à un prix supérieur à celui du pétrole domestique, et de proposer le déclassement de la réserve naturelle la plus importante d'Alaska pour en exploiter les gisements de brut. Comment pourrait-il donc ratifier le Protocole de Kioto ? Peut-on croire, sincèrement, qu'il est plus préoccupé par le futur de la planète que par ses propres intérêts ?[662]»

La politique des USA, ouvertement favorable aux énergies fossiles, écrase toute velléité réformatrice, et l'unanimité qui, dans les années 80, permit à la communauté internationale de mettre en place des solutions pour freiner le phénomène de la diminution de la couche d'ozone semble bien difficile à retrouver aujourd'hui en raison du poids économique et politique des hydrocarbures. L'un des principaux obstacles au changement systémique que Delibes appelle de ses vœux est donc identifié, mais les solutions pour le contourner semblent difficiles à trouver, étant donné que le secteur des énergies fossiles domine encore largement le mix énergétique mondial. La majorité des crédits accordés à l'économie, sous l'égide des Nations Unies, sont destinés aux énergies fossiles qui font l'objet d'investissements et reçoivent des crédits et des subventions d'États au détriment des énergies dites propres. On voit bien par ailleurs que les engagements destinés à limiter le changement climatique et à protéger l'environnement, pris dans tous les COP successives ne sont pas tenus, on ne fait pas assez d'investissements dans les renouvelables.

En somme, la volonté d'instaurer chez le lecteur un sentiment de confiance sous-tend l'ensemble de l'échange, et ce, dans le but de nous conduire vers une prise de conscience et un changement radical de nos modes de vie. Cette confiance exige aussi le refus d'un discours désespérant, car le pessimisme qui découle du sentiment de culpabilité conduit au défaitisme et à l'inaction, nous dit Delibes de Castro. Il estime qu'il faudrait accorder plus d'importance aux réussites humaines qu'on ne le fait généralement (p. 128). Et face à ce pessimisme dominant, il oppose une attitude volontariste, guidée par l'intelligence collective vers une refondation de la

[662] *Ibid.*, 2007, p. 142 "Este lobby, [el de las empresas del petróleo y el gas] capaz de encender guerras, de sufragar gastos militares, para garantizarse el petróleo de Oriente Próximo a mayor precio del que cuesta el propio petróleo, de proponer la descatalogación del refugio natural más importante de Alaska para explotar sus yacimientos de crudo, ¿cómo va a ratificar el Protocolo de Kioto? ¿De verdad podemos creer que le preocupa más el futuro de la humanidad que sus propios intereses?"

société basée sur un retour à des valeurs humanistes de partage, de solidarité, capables de compenser les sacrifices qui découleront nécessairement de ce changement social. C'est la jeunesse, dit-il, qui incarne cet espoir (p. 147)

c) Restaurer un dialogue intergénérationnel

Aussi, la notion d'héritage constitue le pivot autour duquel s'articule la démarche des auteurs, car l'échange intergénérationnel, la volonté de transmettre des connaissances, sont à l'origine de l'écriture de cet ouvrage. Ainsi, son sous-titre, *¿Qué mundo heredarán nuestros hijos ?*, témoigne d'une vision prospective et d'une préoccupation à long terme, qui tienne compte des effets de l'action présente sur les générations futures, auxquelles il serait bon de léguer une Terre viable. Or, l'attitude la plus répandue dans la société, et qui caractérise la logique capitaliste, est au contraire celle d'une vision à court terme, orientée vers la recherche d'un profit immédiat, d'une jouissance de l'instant. Delibes de Castro cite, pour illustrer ce fait, l'interview télévisée d'un homme, chef d'entreprise dans le Levant, qui exigeait une solution au problème du manque d'eau en invoquant le droit de perpétuer son activité, sans remettre en cause la nature anti-écologique de ses pratiques :

> « Nous voulons seulement continuer à faire ce que nous avons toujours fait, rien de plus, mais nous n'avons plus d'eau et nous avons besoin qu'on la fasse venir d'ailleurs. Qui peut s'opposer à cela ? Cela m'a surpris […]. C'est comme si je dépensais plus d'argent que je n'en gagne et que je réclamais une augmentation pour continuer à maintenir mon train de vie « de toujours ».[663] ».

Le problème de la gestion irraisonnée des ressources hydriques démontre que ceux qui jouissent d'un bénéfice naturel tel que l'eau ne se sentent pas forcément responsables de sa gestion à long terme et n'ont pas conscience du fait que l'utilisation abusive de ce bien commun équivaut à une spoliation vis-à-vis de la communauté. Toutefois, la situation actuelle nous conduit, selon Delibes de Castro, à abolir la verticalité du rapport entre les générations dans la mesure où l'imminence d'un dénouement défavorable à tous annule la distance temporelle, il s'agit pour

[663] *Ibid.*, p. 63: "Sólo queremos seguir haciendo lo que hemos hecho hasta ahora, nada diferente ; pero se nos ha terminado el agua y necesitamos que la traigan de otro sitio. ¿Quién puede oponerse a eso? Me sorprendió […]. Es como si yo gastara más de lo que gano [...] y reclamara un aumento de sueldo para seguir manteniendo el tren de vida « de siempre »."

les hommes, toutes générations confondues, de lutter ensemble aujourd'hui, car l'horizon du désastre est déjà sous nos yeux :

> « On a coutume de dire que le manque d'intérêt pour le futur de l'environnement est dû à une absence d'éthique intergénérationnelle. […] Pourtant, ce discours est probablement, en partie du moins, dépassé, étant donné que les décisions qui sont prises aujourd'hui font déjà souffrir les générations actuelles. […] Il faut parler uniquement d'éthique, pour tous et en tout temps.[664] »

Dans *La naturaleza en peligro*, (p. 246-247) : le biologiste parle avec émotion de ses souvenirs d'enfance liés à la pêche aux écrevisses qu'il avait coutume de pratiquer en famille. Et c'est là qu'on voit de quelle manière la question générationnelle entre en compte dans la représentation des problèmes environnementaux, l'âge des individus influence leur perception du problème :

> Le déclin, en termes d'abondance et de diversité, des petits oiseaux, est un phénomène préoccupant à l'échelle mondiale et que ceux d'entre nous qui ont plus de trente ans ont pu appréhender". [...] Qu'arrive-t-il aux oiseaux ?
>
> L'écrevisse autochtone ou écrevisse à pieds blancs, [...] était l'un des principaux protagonistes des étés de mon enfance. Nous aimions pêcher des écrevisses ; nous aimions manger des écrevisses ; nous apprenions la vie des écrevisses en les regardant se déplacer sous l'eau. [...] Nous étions émerveillés lorsque nous trouvions des écrevisses rouge corail [...]. Et, bien sûr, nous respections les petits spécimens [...]. Mais soudain, un jour, tout cela a pris fin [...] car les écrevisses ont complètement disparu. Il n'y en avait plus une seule. En quelques mois, il est apparu comme une évidence que les étés de nos enfants ne pourraient plus avoir l'écrevisse comme protagoniste, en violation flagrante de ce que tout programme de développement raisonnable est censé garantir : que les générations futures puissent disposer des mêmes ressources et bénéficier des mêmes opportunités que nous[665].

---

[664] *Ibid.*, p. 143 : "Suele atribuirse el desinterés por el futuro del medio ambiente a la ausencia de una ética intergeneracional. […] Probablemente, sin embargo, este discurso se ha quedado al menos en parte, anticuado, puesto que las decisiones de hoy ya están haciendo sufrir a las generaciones de hoy. [...] Hay que hablar sólo de ética, para todos y para todo tiempo."

[665] *La naturaleza en peligro. Causas y consecuencias de la desaparición de especies.* Delibes de castro, Miguel, Destino, Barcelone, 2008, p. 283: "El declive, en abundancia y diversidad, de los pequeños pajarillos, es un fenómeno que preocupa en todo el mundo y que los mayores de treinta años hemos podido apreciar. [...] ¿Qué está pasando con los pájaros?

El cangrejo de río autóctono o cangrejo de patas blancas, [...] fue uno de los principales protagonistas de los veranos de mi infancia. Nos encantaba pescar cangrejos; disfrutábamos comiendo cangrejos; aprendíamos de la vida de los cangrejos viéndolos moverse bajo el agua. [...] Nos maravillaba encontrar algún cangrejo de color rojo como el coral [...]. Y, por supuesto, respetábamos a los ejemplares pequeños [...]. Pero de pronto, un día, todo eso terminó

Le naturaliste regrette que ses propres enfants n'aient pas eu la chance (ni le droit) de connaître les joies de la pêche aux écrevisses, et, au-delà de la déception personnelle, du regret que ressent l'auteur de ne pouvoir partager l'« émerveillement » de son enfance, cet exemple montre à quel point l'échelle de temps sur laquelle se déroule cette crise écologique sans précédent bouleverse les rapports entre générations. Ainsi, les représentations du monde d'un père et de son fils divergent au point de rendre impossible la répétition d'une expérience vitale qui était auparavant faisable, mais qui « un beau jour » ne l'était plus. Les écrevisses, les oiseaux, les grenouilles, les arbres, les espaces sauvages qui formaient le terrain de jeu et l'« école » que la nature constitue pour les enfants qui la découvrent n'existent plus, les jeunes acquerront peut-être ces connaissances naturalistes de manière théorique, mais peu d'entre eux auront l'opportunité de faire sur le terrain l'expérience du contact avec ses animaux, au sein d'environnements authentiquement naturels et vivants.

Néanmoins, Delibes de Castro ne cherche pas à faire le procès des générations précédentes, dont l'action a pourtant conduit à détruire partiellement et à mettre en péril la terre dont hériteront leurs enfants. Les jeunes ont reçu en héritage un monde abîmé, ils font face à une situation difficile dont ils doivent tâcher de s'extraire. Mais la dette contractée par leurs parents se répercute également sur les enfants des sociétés qui sont restées à l'écart de la prospérité industrielle :

> « […] la concentration actuelle de CO2 dans l'atmosphère, ainsi que ses conséquences, […] sont presque exclusivement liées à la révolution industrielle et à la déforestation dans l'hémisphère nord, […] les pays pauvres du sud n'ont pas bénéficié économiquement et socialement de ces changements alors qu'ils souffrent, en revanche, de leurs effets négatifs. Nous avons une dette envers eux, […] ce qui relie la problématique environnementale à l'exclusion, à la pauvreté, à l'immigration et, en définitive, à la solidarité[666]. »

[...] porque los cangrejos desaparecieron por completo. No quedó ni uno. [...] En unos meses se hizo evidente que los veranos de nuestros hijos ya no podrían tener al cangrejo como protagonista, en una flagrante violación de lo que pretende garantizarse en cualquier programa razonable de desarrollo: que las generaciones futuras tengan a su disposición los mismos recursos y disfruten de las mismas oportunidades que tuvimos nosotros."

[666] *Ibid.,* p. 95: "[…] la concentración actual de CO2 en la atmósfera como sus consecuencias […] son debidas casi exclusivamente a la revolución industrial y a la deforestación en el hemisferio norte […], los países pobres del sur no se han beneficiado económica y socialmente de estos cambios y sí que sufren, en cambio, sus efectos negativos. Estamos en deuda con ellos, […] lo que vincula la problemática ambiental con la exclusión, la pobreza, la inmigración y, en definitiva, la solidaridad."

C'est envers ces pays qui, de fait, sont les victimes principales du développement industriel, mais grâce à l'exploitation desquels nous avons atteint le niveau économique qui est le notre, que nous devons nous considérer redevables. La question écologique est donc indissociable de celle des inégalités –sociales et environnementales, car les deux problèmes vont de pair- contre lesquelles il faut désormais appliquer une politique juste qui permette de réduire le déséquilibre économique entre les populations au niveau mondial. Les moyens d'action dont nous disposons pour rectifier une trajectoire engagée en dépit du bon sens sont contenus dans ce mot clé, *solidaridad*, qui ouvre la voie aux pages consacrées aux solutions pour sortir du marasme : « Nous nous devons d'être plus solidaires, individuellement et collectivement, envers les plus pauvres, car nous les avons conduit malgré eux, par notre modèle de développement, vers une impasse dont il est difficile de sortir. [667] » C'est également au nom de la solidarité que nous devons accepter d'abandonner nos habitudes les plus polluantes et consentir à faire des sacrifices (renoncer aux énergies fossiles et faire preuve de frugalité énergétique et alimentaire, en finir avec l'omniprésence de la voiture et favoriser les transports en commun, etc…). Or, Delibes de Castro pointe la responsabilité des citoyens qui trop souvent rejettent les mesures qui pourtant sont nécessaires, il prend l'exemple du culte de l'automobile, auquel nul ne semble vouloir renoncer. « Je crois que ceci n'est pas de la faute des politiciens, ou du moins, pas seulement de leur faute. Nous nous plaignons presque tous du fait qu'il n'y a pas assez d'autoroutes ni de places de parking, au lieu de nous plaindre du nombre excessif d'automobiles. [668]» Aussi, cette solidarité, censée garantir un partage raisonné des ressources disponibles, ne va pas forcément de soi. L'expression populaire « Lo que es de todos no es de nadie » pourrait illustrer la théorie de « La tragédie des biens communs », à laquelle renvoie Delibes de Castro (p. 138-139), développée par l'économiste Garret Hardin. Cette théorie, rappelons-le, défend l'idée qu'une ressource partagée par tous court un risque accru d'être surexploitée et de s'épuiser, car l'intérêt individuel finit systématiquement par l'emporter sur l'impératif d'autorégulation (p. 100-101). Mais Delibes de Castro persiste à croire en l'efficacité de l'action individuelle pour changer de modèle économique : « Nous, citoyens, devons jouer un rôle important et forcer les entreprises et les gouvernants à changer. [669] » Mais,

[667] *Ibid.,* p. 100-101: « […] hemos de ser, colectiva e individualmente, más solidarios con los que menos tienen y a los que, sin ellos comerlo ni beberlo, hemos metido en un callejón de difícil salida con nuestro modelo de desarrollo. »
[668] *Ibid.,* p. 135: "Creo que eso no es culpa de los políticos, o al menos no sólo de ellos. Somos casi todos los que nos quejamos de que faltan autopistas y plazas de aparcamiento, en vez de quejarnos de que sobran coches."
[669] *Ibid.,* p. 141: "los ciudadanos tenemos que desempeñar un papel importante forzando a las empresas y a los gobernantes a cambiar."

pour cela, il faut que les citoyens parviennent à imposer des politiques qui aillent en ce sens, et que, de surcroît, les politiciens mandatés s'impliquent dans la recherche de solutions et respectent leurs engagements. Mais là où le fils promeut une révolution sociale fondée en premier lieu sur l'effort individuel, le père exprime quant à lui un point de vue plus critique vis-à-vis des instances dirigeantes qui, selon lui, doivent assumer leurs responsabilités et orienter les politiques nationales vers la mise en œuvre effective de mesures salutaires[670]. Miguel Delibes, en tant que citoyen éclairé et soucieux du devenir des générations futures, souhaite assumer le rôle d'intermédiaire entre les scientifiques et les pouvoirs publics. Il reproche aux hommes politiques leur inaction et met en doute la sincérité de leurs engagements écologiques : « *Les politiciens parlent à peine des choses importantes. Nous, les « profanes préoccupés » avons l'impression qu'ils ne partagent pas l'inquiétude des scientifiques, qu'ils évoluent chacun de son côté*.[671] » Miguel Delibes semble assez dubitatif quant à l'efficacité de l'action des dirigeants internationaux, il met en question la sincérité des gouvernants ainsi que leur volonté de mener à bien une politique écologique qui toucherait aux fondements du système capitaliste, comme il l'a constaté lors du sommet de Kyoto : « *Cela donne l'impression qu'un certain nombre d'entreprises et certains pays riches ne veulent pas faire leurs devoirs et prétendent faire en sorte que d'autres les fassent à leur place moyennant finances, c'est là une manifestation du capitalisme des plus humiliantes.* [672] »

Ainsi, la mise en place, à l'issue du protocole de Kyoto, d'un système d'échange de quotas d'émission de gaz à effet de serre, (qu'on a désigné aussi comme un « droit à polluer ») censé permettre aux pays industrialisés de réduire leurs émissions de CO2 à travers des financements compensatoires (sous forme d'aides aux investissements propres dans les pays en développement), lui paraît symptomatique de cette inertie coupable de la part des nations les plus prospères, qui préfèrent monnayer un statu quo sur leurs droit d'émission de CO2. Mais, face à ces accusations, le fils tempère les propos du père, il exprime un point de vue beaucoup moins tranché et souligne la difficulté qu'implique le travail des dirigeants politiques : « Je crois que la majorité d'entre eux sont tout à fait conscients du problème[673] » dit-il. Mais

---

[670] *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?* Miguel Delibes, Miguel Delibes de Castro, Ed. Destino, Barcelona, 2007, p. 135: "Au sujet du problème de l'excès d'automobiles, Delibes dit à son fils : Ne penses-tu pas que les hommes politiques en sont beaucoup plus responsables. *¿No crees tú que los políticos tienen una responsabilidad aún mayor?"*

[671] *Ibid.*, p. 70: *"Los políticos apenas hablan de cosas importantes. A los « profanos preocupados » nos da la sensación de que no comparten la preocupación de los científicos, que cada cual anda por su lado".*

[672] *Ibid.*, p. 97: "*Da la impresión de que algunas empresas y ciertos países ricos no quieren hacer los deberes y pretenden conseguir que otros los hagan por ellos a cambio de dinero, en la manifestación más humillante del capitalismo."*

[673] *Ibid.*, p. 70: "creo que la mayoría son muy conscientes del problema."

toutefois, il reconnaît aussi le manque de courage politique de certains d'entre eux, comme le montrent des décisions telles que l'abandon de l'écotaxe destinée à compenser les effets environnementaux de l'industrie touristique (p. 136). Le scientifique synthétise le problème en mettant en avant l'interdépendance entre l'action politique d'une part, et les exigences écologiques d'autre part, qui doivent émaner des citoyens eux-mêmes, sans qui aucune évolution concrète ne saurait advenir : « Nous sommes probablement dans un cercle vicieux : les politiciens ne feront pas grand chose si la société ne le leur exige pas de force, et la société ne va pas l'exiger de cette manière tant que les politiciens se montreront dubitatifs et ne s'engageront pas fermement sur la bonne direction à prendre [674]». La difficulté est donc double, il faudrait tout à la fois, en l'absence d'impulsion politique, faire naître une société écologique dont les fondements remettraient en question toute la structure sur laquelle s'est construit le monde industriel et la société technologique, et simultanément, inventer un mode de gouvernance qui permettrait d'assurer la stabilité et la pérennité de cette nouvelle société écologique. : « Contaminer la Terre en provoquant une catastrophe environnementale d'ampleur globale ne requiert aucun progrès. […] Eviter qu'elle ne se reproduise exige en revanche de progresser, même si ce progrès sera forcément de type « stabilisateur et humain », ainsi que tu l'as qualifié toi-même [à l'époque, en 1973][675]. »

En somme, dans cet ouvrage de vulgarisation scientifique, l'écrivain et le biologiste mettent en scène leurs divergences pour construire un discours dialectique destiné à éduquer les citoyens et à les inciter à réagir face à la gravité de la crise écologique. Ils cherchent à éclairer les ressorts de la crise du savoir ainsi que de la crise politique et écologique pour tenter d'y apporter des réponses qui fassent consensus. L'œuvre de Miguel Delibes se prolonge dans celle de son fils, à travers leurs points de vue complémentaires, les deux auteurs exposent les conditions d'un progrès social et appellent ensemble à une écologie humaniste[676] universelle.

[674] *Ibid.,* p 137 « […] probablemente estemos inmersos en un círculo vicioso : los políticos no harán mucho si la sociedad no se lo exige por las bravas, y la sociedad no va a exigirlo de esta manera mientras los políticos muestren dudas y no apuesten con decisión por el camino correcto.»
[675] *Ibid.,* p. 127:"Contaminar la Tierra provocando una catástrofe ambiental de dimensiones globales no requiere progreso. [...] Evitar que vuelva a ocurrir, en cambio, sí que exige progresar, aunque por fuerza deba ser un progreso del tipo que tú llamaste "estabilizador y humano" [en el año 1973]."
[676] *Ibid.,* p. 127: "luchamos por un planeta humano, [...] donde nuestra especie tenga su valor bajo el Sol."

6) Le mythe de l'Espagne vide comme territoire symbolique de l'échec du franquisme : l'essai de Sergio del Molino *La España vacía*

Parallèlement aux problèmes liés à l'évolution environnementale de l'Espagne, la dimension politique de la dépopulation a pris une importance croissante dans la production littéraire des écrivains de notre corpus qui ont multiplié les canaux de diffusion afin d'exposer leurs préoccupations à l'ensemble des espagnols, à toucher un public plus large. Les voix qui revendiquent une défense de la ruralité ont été assez peu entendues, comme le montre l'aggravation de la plupart des problèmes nés de l'exode rural, néanmoins, l'intérêt du public pour son passé agraire semble toujours vif. Le sentiment de rupture existentielle et de perte ontologique qu'a engendré l'exode rural a marqué de façon durable la société espagnole. C'est en tout cas ce que suggère le succès de l'essai évoqué au chapitre précédent, *La España vacía,* de Sergio del Molino, publié en 2016[677], dans lequel l'auteur élabore une métaphysique de l'espace à travers l'étude des représentations culturelles de l'« Espagne vide », c'est-à-dire des déserts géographiques et des ruines qu'a laissés derrière lui l'exode rural.

a) Un nouveau regard sur l'Espagne rurale

L'auteur, né en 1979, développe dans son ouvrage une vision de l'Espagne comme territoire polarisé, au sein duquel coexistent deux pays différents :

> Là, à seulement soixante kilomètres du centre de Madrid, la densité de population est de douze habitants par kilomètre carré, l'une des plus faibles d'Europe. Cette densité est inférieure à celle de la Finlande, propre à celle du pôle nord. Fuentidueña appartient à la communauté de Madrid, mais ses habitants vivent dans un autre monde [678].

L'auteur décrit dans cet ouvrage une réalité propre à la péninsule où s'est créée selon lui une dichotomie totale entre une Espagne peuplée, urbaine, moderne, et le pays qu'il nomme

[677] Del Molino, Sergio, *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*, Madrid, Turner, 2016.
[678] *Ibid*., p. 48. "Allí, a sólo sesenta kilómetros del centro de Madrid, la densidad de población es de doce habitantes por kilómetro cuadrado, una de las más bajas de Europa. Esta densidad es menor que la de Finlandia, es propia del polo norte. Fuentidueña pertenece a la comunidad de Madrid, pero sus habitantes viven en otro mundo."

« Espagne Vide », qui quant à lui n'existe désormais qu'en tant que concept. Cette Espagne Vide est une idée qui vit dans l'esprit du peuple espagnol, plus encore qu'un territoire géographique, désormais désert et relégué à un passé fantasmé. En effet, comme le suggère le sous-titre, « *Viaje por un país que nunca fue* » (« Voyage dans un pays qui jamais n'a existé »), ce pays à part entière que constitue l'Espagne vide est d'une nature ambivalente et paradoxale : à la fois pays réel dont la géographie recouvre toute l'Espagne intérieure (Les deux Castilles, l'Extremadure, l'Aragon, et la Rioja, précise-t-il (p.37)[679] mais, surtout, espace mental, pays imaginaire : « Il existe une Espagne vide dans laquelle vit une poignée d'Espagnols, mais il existe une autre Espagne vide qui vit dans l'esprit et la mémoire de millions d'Espagnols [680]. » Ce pays impossible qui existerait davantage dans l'inconscient collectif des Espagnols que dans la réalité géographique, s'est forgé autour de ce que Sergio del Molino appelle « *el Gran Trauma* », le Grand Traumatisme de l'exode rural :

> Le Grand Traumatisme (en majuscules) réside dans le fait que le pays s'est urbanisé en un instant. En moins de vingt ans, les villes ont doublé ou triplé de taille, tandis que de vastes étendues de l'intérieur qui n'avaient jamais été densément peuplées se sont vidées et sont entrées dans ce que les géographes appellent le cycle du déclin rural. [...] Le paysage peint par ce grand traumatisme définit le pays et a laissé une empreinte énorme sur ses habitants. [...] Le Grand Traumatisme [est] l'exode du milieu du XXe siècle dont les conséquences directes sont encore vivantes[681].

Ce traumatisme du peuple espagnol a, dit-il, donné naissance à une dichotomie consubstantielle à la société actuelle, dont la littérature se fait l'écho. Car cette Espagne vide est avant tout un espace littéraire : « L'Espagne vide est avant tout une cartographie imaginaire, un territoire

---

[679] Les économistes intègrent dans ce territoire dépeuplé 23 provinces: "Excluyendo las capitales de provincia y las ciudades de más de 50.000 habitantes, las 23 provincias que formarían la 'España despoblada' son las nueve de Castilla y León (Ávila, Burgos, León, Palencia, Salamanca, Segovia, Soria, Valladolid y Zamora), las tres de Aragón (Huesca, Teruel y Zaragoza), cuatro de Castilla-La Mancha (Albacete, Ciudad Real, Cuenca y Guadalajara), las dos de Extremadura (Badajoz y Cáceres), dos gallegas (Lugo y Ourense), dos andaluzas (Córdoba y Jaén) y La Rioja." https://www.eleconomista.es/economia/noticias/11051135/02/21/Las-tres-Espanas-despobladas-23-provincias-con-un-pasado-similar-pero-con-futuros-muy-diferentes.html

[680] Del Molino, Sergio, *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*, Turner, Madrid, 2016, p. 29: "Hay una España vacía en la que vive un puñado de españoles, pero hay otra España vacía que vive en la mente y la memoria de millones de españoles."

[681] *Ibid.*, p. 28, 29, 53: "El Gran Trauma (así, con mayúsculas) consiste en que el país se urbanizó en un instante. En menos de veinte años, las ciudades duplicaron y triplicaron su tamaño, mientras vastísimas extensiones del interior que nunca estuvieron muy pobladas se terminaron de vaciar y entraron en lo que los geógrafos llaman el ciclo del declive rural. [...] El paisaje que ha pintado ese Gran Trauma define el país y ha dejado una huella enorme en sus habitantes. [...] El gran Trauma [es] el éxodo de mediados del siglo XX cuyas consecuencias directas aún están vivas."

littéraire, un état (pas nécessairement altéré) de la conscience. L'Espagne vide se trouve dans les mythes domestiques, elle est aussi dans la littérature. C'est pourquoi elle n'est ni un territoire ni un pays, mais un état d'esprit. [...] L'exode rural a transporté l'Espagne vide jusqu'aux villes. Celle-ci a voyagé dans la tête des émigrés.[682]» L'Espagne vide déborde donc les frontières de l'Espagne rurale dans la mesure où elle recouvre l'espace de la littérature et de la mémoire collective.

Del Molino revient donc naturellement sur le thème des ruines qui parsèment la péninsule : celles de la guerre civile, qui bien qu'éloignées des regards du plus grand nombre, sont encore présentes aujourd'hui dans tous les restes de ces villages disséminés dans les grands espaces à l'abandon de l'Espagne intérieure. Mais aussi celles qu'abrite la conscience de ces espagnols qui ont grandi sur les décombres du monde rural, ce sont les ruines qui forment la demeure des souvenirs douloureux, engendrés par le conflit fratricide et la dictature. L'auteur impute ainsi directement à Franco la responsabilité de l'échec social et culturel de l'Espagne rurale :

> Aucun dictateur n'a maltraité l'Espagne rurale avec autant d'intensité et d'acharnement que Franco. Non seulement il a encouragé l'exode qui a provoqué le Grand Trauma et qui a rendu insurmontables et irréversibles les déséquilibres entre les campagnes et les villes, car à ce jour ni les milliards dépensés en aides ni la multitude de plans de développement et de politiques agricoles européennes n'ont pu l'inverser, mais il a aussi cruellement anéanti leur mode de vie, le rendant ainsi impossible[683].

Si l'on suit jusqu'au bout ce concept de Sergio del Molino, l'Espagne franquiste, divisée par une guerre fratricide, aurait donc laissé la place à une Espagne à la géographie fracturée et à la psyché divisée, hantée par cette vie rurale à laquelle on l'a obligée à renoncer mais dont le souvenir s'impose à sa conscience et l'incite au rejet d'un modèle socioéconomique haïssable qu'elle a été contrainte d'accepter avec le *Desarrollismo*. Ainsi, affirme Del Molino, les

---

[682] *Ibid.*, p. 29, 71, 72: "La España vacía es, sobre todo, un mapa imaginario, un territorio literario, un estado (no siempre alterado) de la conciencia. [...] La España vacía está en los mitos domésticos y está en la literatura. Por eso no es un territorio ni un país, sino un estado mental. [...] El éxodo rural llevó la España vacía a las ciudades. Viajó en la cabeza de los emigrantes."

[683] *Ibid.*, p. 59: "Ningún dictador ha maltratado tanto y tan persistentemente la España rural como Franco. No sólo propició el éxodo que causó el Gran Trauma y que hizo insalvables e irreversibles los desequilibrios entre el campo y la ciudad, sin que hasta la fecha los miles de millones gastados en ayudas y todos los planes de desarrollo y las políticas agrarias europeas hayan podido revertirlo, sino que machacó con crueldad su forma de vida, haciéndola imposible."

espagnols ont pris conscience en ce début de XXIe siècle de l'existence de ce traumatisme et cette révélation constitue une avancée bénéfique dans la mesure où elle ouvre la voie à une reconstruction nationale fondée sur une compréhension nouvelle de la société espagnole.

b) Une jeunesse en quête de ses racines : le nouveau roman néo-rural

Aussi, selon la thèse de Sergio del Molino, ce sont les jeunes générations, les fils et petits-fils de l'exode qui, dans les années 80-90, sont parvenus à surmonter le traumatisme en se réappropriant une culture et une tradition que leurs aînés rejetaient.

> Au cours de ces années, les enfants de l'exode ont rompu avec le poids de la honte et [...] se sont appropriés les villes que leurs parents n'ont jamais voulu conquérir. Mais le plus beau est arrivé par la suite. La recréation consciente et sophistiquée de la mythologie de l'Espagne vide. La construction d'identités originales issues du regard porté depuis la ville sur les mythes hérités, qui sont reconstruits et réinventés avec une énorme liberté. [...] Cette nouvelle patrie, en revanche, est construite sur des silences, des sous-entendus et des albums de famille. Plus qu'une patrie, c'est un souffle. Et je crois que c'est ce qui se rapproche le plus d'un patriotisme efficace (non pas d'un patriotisme militariste avec bannière et beuglement inclus) que l'Espagne ait connu depuis des siècles [684].

L'auteur revendique donc l'existence d'une nouvelle forme de patriotisme fondé sur la reconnaissance d'une origine rurale commune : « Ce n'est pas que nous reconnaissions ce paysage, c'est que nous sommes ce même paysage, Nous sommes cette Espagne vide, nous sommes constitués par ses fragments. C'est là la seule forme envisageable de patriotisme qui reste à un Espagnol.[685]» L'expérience de l'exode rural en tant qu'héritage culturel, expérience commune aux espagnols de toutes les régions constituerait donc pour les jeunes générations le

[684] *Ibid.*, p. 228: "En esos años, los hijos del éxodo rompieron con la inercia de la vergüenza y [...] se apropiaron de las ciudades que sus padres jamás quisieron conquistar. Lo bonito de verdad viene después. La recreación consciente y sofisticada de la mitología de la España vacía. La construcción de identidades originales desde la ciudad con una mirada a los mitos heredados, que se reconstruyen y se reinventan con una libertad enorme. [...] Esta nueva patria se levanta, en cambio, sobre silencios, carraspeos y álbumes de familia. Más que una patria es un aire. Y creo que es lo más parecido a un patriotismo eficaz (y no militarista de estandarte y berrido) que ha vivido España en siglos."

[685] *Ibid.*, p. 248: "No es que reconozcamos ese paisaje, es que somos él. Somos esa España vacía, estamos hechos de sus trozos. Es la única forma plausible de patriotismo que queda para un español."

lieu où fonder une patrie, un espace symbolique partagé, au-delà des conflits identitaires et des particularismes régionaux. Car, au-delà de la diversité politique qui caractérise la péninsule, l'attachement à l'histoire commune des espagnols, conformée par cet héritage rural, pourrait constituer un ferment de lien national, surplombant les spécificités régionales pour unifier les visions localistes et refonder un horizon national.

L'essayiste invente un néologisme pour décrire cette nouvelle génération d'espagnols (dans laquelle il s'inclut) qui portent en eux l'héritage intellectuel et mythologique de l'exode rural, et qui, tournés vers leur passé, se montrent désireux de « rétablir une communication avec leur propre culture [686] » jusque là méprisée :

> Bien qu'ils vivent au cœur de Barcelone, ils ont l'esprit dans un hier agraire et primordial. Ce sont des vieux-jeunes.
>
> Nous sommes vieux-jeunes. Nous n'avons pas d'âge et nous ne vivons nulle part. [...] L'étonnement devant le vide du pays, qui continue de se vider, avec des milliers de villages qui disparaîtront dans quelques décennies seulement, n'est que la moitié du mystère. L'autre partie est la conscience que nous venons de là, d'un endroit qui n'existe pas ou qui est sur le point de cesser d'exister[687] . […]
>
> Nous n'avons peut-être pas fui un village, mais nous avons grandi dans les rues imaginaires de nombre d'entre eux. Dans les rues imbibées par la pluie jaune. Nous avons grandi parmi les mots que les grands-mères apportaient de la campagne et qu'elles ont gravés sur les murs du salon[688].

Ces jeunes générations ont réhabilité et se sont réapproprié un héritage rural souvent dénigré et méprisé par les générations antérieures [689]. Ce retour en grâce de la culture rurale concerne en premier lieu les écrivains de la génération de l'exode comme Cela ou Delibes, qui, selon Sergio

---

[686] *Ibid.,* p. 236.

[687] *Ibid.,* p. 238: "[...] aunque habiten en el corazón de Barcelona, tienen su mente en un ayer agrario y primordial. Son viejóvenes. Somos viejóvenes. No tenemos edad ni vivimos en ningún sitio. [...] El asombro por el vacío del país, que sigue vaciándose, con miles de pueblos que desaparecerán en pocas décadas, es sólo la mitad del misterio. La otra parte es la conciencia de que procedemos de allí, de un lugar que no existe o que está a punto de dejar de existir."

[688] *Ibid.,* p. 238: "Nosotros, aunque no hayamos huido de un pueblo, hemos crecido en las calles imaginarias de muchos de ellos. En las calles empapadas de lluvias amarillas. Hemos crecido entre palabras que las abuelas trajeron del campo e incrustaron en las paredes del salón."

[689] Le mépris et l'attitude condescendante à l'égard du monde rural se manifeste encore dans le Madrid de la *movida*, par exemple en 1985, dans le titre d'un tube du groupe pop-rock *Séptimo sello* intitulé « *Todos los paletos fuera de Madrid* », ou encore dans ce souvenir de Sergio del Molino: « Cuando Eliseo Parra, uno de los músicos folk más importantes de España, empezó a dar conciertos en el Madrid de la movida, el público le abucheaba al grito de *volved al pueblo*. » Del Molino, Sergio, *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*, Turner, Madrid, 2016, p. 237.

Del Molino, étaient souvent perçus comme des auteurs académiques et institutionnels, associés à tort ou à raison à l'hégémonie idéologique du régime franquiste :

> Des noms comme Delibes, Torrente Ballester et Cela n'étaient pas seulement ternis par leur relation privilégiée avec la dictature de Franco, mais avaient aussi le défaut d'être considérés comme des représentants de la vieille Espagne, vieillots, campagnards et villageois. Ils faisaient partie d'un pays éteint auquel personne ne voulait retourner. Depuis la fin du XXe siècle, la littérature a perdu non seulement sa pertinence sociale, mais aussi sa capacité d'implication sentimentale avec ses lecteurs. Et je pense que cela est lié au fait d'avoir expurgé le style de ses caractéristiques endémiques pour cultiver une langue neutre qui ressemble parfois à de l'anglais traduit [690].

Le regain d'intérêt pour ces auteurs répondrait donc au désir, notamment de la part de ces « *viejóvenes* », de retrouver un univers et un langage propres à ce passé mythifié par le récit familial. Cette littérature suscite l'intérêt de tous les héritiers de l'exode rural parce qu'elle touche à une recherche personnelle, propre à tout lecteur désireux de retrouver les éléments de son histoire familiale à travers une langue perçue comme « exotique », qui devient pour eux un objet de fascination :

> La technique qu'utilise Delibes pour faire comprendre au lecteur la magnitude de la solitude de Cayo est très belle. [...] La séduction que les protagonistes ressentent en pénétrant dans le paysage désert serait surfaite et invraisemblable si elle n'était produite par un sortilège classique, celui du langage. [...] Mélange de cultismes, d'archaïsmes et de localismes, Delibes utilise son vaste bagage lexical comme un druide utilise ses connaissances botaniques pour préparer une tisane dont les vapeurs donnent un peu le vertige au lecteur. Étourdi, il avance dans un monde étrange que seul connaît le Señor Cayo. [...] Avec une poignée de mots anciens qui font référence à des objets que les lecteurs urbains n'ont peut-être jamais vus ni touchés, l'écrivain induit un état de conscience altéré [691].

---

[690] Del Molino, Sergio, *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*, éd. Turner, Madrid, 2016, p. 250: "Nombres como Delibes, Torrente Ballester o Cela no sólo estaban manchados por su relación de privilegio con la dictadura de Franco, sino que tenían el sambenito de carpetovetónicos, antiguos, rurales, y pueblerinos. Formaban parte de un país extinto al que nadie quería regresar. Desde finales del siglo XX, la literatura no sólo ha perdido relevancia social, sino capacidad de implicación sentimental con sus lectores. Y creo que eso tiene que ver con la expurgación del estilo de rasgos endémicos y con el cultivo de un idioma neutro que a veces suena a inglés traducido."

[691] *Ibid*., p. 70: "Es muy hermosa la técnica que usa Delibes para que el lector entienda la grandeza de la soledad de Cayo. [...] La seducción que los protagonistas sienten al adentrarse en el paisaje desierto sería bisoña e inverosímil si no fuera porque se produce mediante un embrujo clásico, el del lenguaje. [...] Mezcla de cultismos,

Ainsi, la révélation que constitue l'existence ambivalente de l'Espagne Vide ressemble à un appel que la conscience collective adresserait au peuple déraciné, constitué par toutes les victimes de l'exode rural, le narrateur apparaît ainsi comme une voix qui résiste à l'oubli pour alerter les consciences face à ce constat : la fracture géographique ne saurait être niée plus longtemps et le salut de la société espagnole passe dès lors par un retour sur ces territoires marginalisés. Cette nouvelle représentation de l'Espagne est née d'une quête des origines, les jeunes veulent savoir d'où ils viennent alors que les anciens semblent vouloir l'oublier. Ainsi, l'expérience de l'exode rural en tant qu'héritage culturel, expérience commune aux espagnols de toutes les régions constituerait donc pour les jeunes générations le lieu d'une patrie, un héritage commun et transversal qui dépasse les différences territoriales et générationnelles. Mais, dans le discours de Sergio del Molino, la question environnementale brille par son absence, l'auteur n'évoque pas réellement l'importance de la nature au sens écologique, la référence à la notion d'expérience de nature ne fait pas non plus partie des sujets évoqués dans cet essai où le passé agraire est vécu comme une abstraction, un monde idéalisé qui ne semble appartenir qu'à l'histoire.

Néanmoins, l'essai de Sergio del Molino nous incite malgré tout à nous demander ce que ce pays fantasmé nous dit de l'Espagne d'aujourd'hui. Le concept d'Espagne vide nous semble intéressant à plusieurs titres, tout d'abord parce qu'il explicite et analyse la prégnance de l'héritage rural, qui constitue en effet une spécificité de la société espagnole actuelle. Ainsi, l'attachement au *pueblo,* au village d'origine, est un trait commun à des milliers d'espagnols, et les sentiments d'attirance ou de rejet que suscite ce *pueblo* constituent en effet un trait partagé par beaucoup de citoyens. Cette réalité sociologique est formulée et analysée de manière originale par l'auteur. D'autre part, ce concept cristallise une vision du passé historique qui fait de ces territoires délaissés le réceptacle d'un imaginaire du passé franquiste qui travaille encore aujourd'hui de façon douloureuse la société espagnole. Cette Espagne vide, ce pays que l'histoire n'a pas laissé advenir et qui, selon l'auteur, existe essentiellement en tant qu'abstraction logée dans la mémoire collective, constitue par là même une source d'inspiration et de création littéraire, car ce vide est paradoxalement plein de tout un imaginaire qui ne cesse

---

arcaísmos y localismos, Delibes usa su vastísimo bagaje léxico como un druida sus conocimientos botánicos, para prepara una tisana en cuyos vapores el lector se marea un poco. Adormilado, avanza por un mundo extraño que sólo el señor Cayo conoce. [...] Con un puñado de palabras antiguas que remiten a objetos que los lectores urbanos difícilmente han visto o tocado, el escritor induce un estado alterado de la conciencia."

de se renouveler. On observe ainsi que les écrivains de la génération à laquelle appartient Sergio del Molino exploitent amplement la richesse suggestive qu'offrent les déserts ruraux.

On observe ainsi l'émergence d'un courant littéraire contemporain caractérisé par le retour de l'Espagne rurale dans la fiction. De fait, dans sa conclusion à un article, dans lequel elle évoque le concept forgé par Sergio del Molino, la chercheuse Rosa María Díez Cobo affirme que l'un des traits caractéristiques de cette vague actuelle du roman néo-rural[692] repose sur la tonalité souvent sombre et la nature profondément pessimiste et désespérée des protagonistes, tous prisonniers d'un espace clos, figé dans une temporalité immuable. On peut citer, parmi de nombreux ouvrages, plusieurs auteurs dont les romans ont rencontré un certain succès éditorial comme par exemple *Intemperie*, [693]de Jesús Carrasco (né en 1973), qui raconte la fuite d'un enfant dans à travers une lande aride et sa rencontre avec un chevrier, et celui de l'écrivaine Lara Moreno (née en 1978), *Por si se va la luz*[694], dans lequel un couple abandonne tout : travail, foyer, pour s'installer dans un hameau perdu au sein duquel il tente de reconstruire une vie et de surmonter la maladie. Ces deux romans, tous deux publiés en 2013, ont donc marqué le départ de ce nouveau courant néo-rural. Pour sa part, l'écrivain barcelonais Use Lahoz (né en 1976) s'intéresse plus particulièrement aux processus migratoires et aux effets de l'exode rural sur la société espagnole, au choc culturel provoqué par cet exode ainsi qu'au dilemme moral que représente le choix du départ pour tout exilé. Ses personnages sont confrontés à un nouvel environnement citadin au sein duquel ils doivent apprendre à évoluer. L'auteur dit être particulièrement sensible au langage des paysans, aux mots entendus dans son

---

[692] Díez Cobo Rosa María, « Páramos humanos: retóricas del espacio vacío en *La lluvia amarilla* de Julio llamazares y en la novela neorrural española, *Siglo XXI* ». Lite*ratura y Cultura Españolas*, 15 (2017): 13-25 L'auteur recense une série d'ouvrages contemporains appartenant à ce courant néo-rural:
« [...] no parece casual ni puntual el aluvión de publicaciones que, desde la ficción o desde el ensayo, han abordado temáticas concernientes al mundo rural en los últimos tiempos. Entre los títulos de ficción que podemos mencionar, cabe citar *La coartada del diablo* (2007) de Manuel Moyano; *Belfondo* (2011) de Jenn Díaz; *Lobisón* (2012) de Ginés Sánchez; *Intemperie* (2013) de Jesús Carrasco; *El niño que robó el caballo de Atila* (2013) de Iván Repila; *El bosque es grande y profundo* (2013) de Manuel Darriba; *Alabanza* (2014) de Alberto Olmos; *Las efímeras* (2015) de Pilar Adón; *Meteoro* (2015) de Mireya Hernández; *Por si se va la luz* (2013) de Lara Moreno. En lo que a obras ensayísticas se refiere, incluiríamos títulos como la ya mencionada *La España vacía* de Sergio del Molino; *El viento derruido. La España rural que se desvanece* (2006) de Alejandro López Andrada; *Palabras mayores. Un viaje por la memoria rural* (2015) de Emilio Gancedo; *Los últimos. Voces de la Laponia española* (2017) de Paco Cerdà; *Quién te cerrará los ojos. Historias de arraigo y soledad en la España rural* (2017) de Virginia Mendoza. Ficción o ensayo, todos estos textos sorprenden por la simultaneidad de su publicación, por el súbito interés que parecen demostrar hacia un espacio deshabitado, a una realidad demográfica que no es en absoluto novedosa [...] ».
Sur ce sujet, nous renvoyons également à l'analyse qu'en fait Sergio del Molino (Del Molino, Sergio, *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*, Turner, Madrid, 2016, p. 241.)
[693] Carrasco, Jesús, *Intemperie*, Seix Barral, Barcelone, 2013.
[694] Moreno, Lara, *Por si se va la luz*, Lumen, Barcelone, 2013.

enfance lorsqu'il séjournait dans le village de sa grand-mère et qu'il insère dans ses romans auxquels ils apportent un surcroit de réalisme[695]. Ainsi par exemple, son roman *Jauja*[696] déroule une histoire à la chronologie inversée dans lequel l'auteur fait le récit d'une réconciliation entre une fille et son père : le récit alterne entre un espace rural condamné à rester figé dans le passé et un espace urbain incarné par la ville de Barcelone. Mais le roman néo-rural espagnol n'est pas forcément « sombre et désespéré ». Daniel Gascón, (né en 1981), dans son roman *Un hípster en la España vacía*[697], raconte sur un mode humoristique et léger les aventures d'un citadin parti s'installer dans une ferme de la province de Teruel. L'humour est également l'un des ingrédients du roman de Santiago Lorenzo (né en 1964), *Los asquerosos*[698], qui a connu un succès notable. Ce roman, publié en 2018, raconte la fuite d'un jeune madrilène obligé de se cacher dans un petit village de la castille désertifiée après avoir violemment frappé un policier qui l'avait agressé. Le protagoniste est contraint de trouver les moyens de survivre dans la solitude et la frugalité, cultivant son jardin pour subvenir à ses besoins essentiels. Il découvre alors que cette existence lui convient et qu'il n'éprouve aucune nostalgie pour la vie citadine. Le roman dessine aussi une satire de la société de consommation, de l'hypocrisie sociale et politicienne, de l'intolérance, et de l'absurdité du mode de vie citadin.

D'autres récits, qui relèvent davantage du témoignage ou de l'essai que du roman, parlent de la réalité de la vie rurale actuelle. Par exemple, l'autrice et vétérinaire María Sánchez (née en 1989), dans son essai *Tierra de mujeres*[699], raconte la vie quotidienne et les difficultés personnelles et professionnelles auxquelles doivent faire face les femmes dans le monde rural. Paco Cerdà (né en 1985) a publié un ouvrage intitulé *Los últimos. Voces de la Laponia Española*, il s'agit d'un récit de voyage à travers l'Espagne vide (l'auteur parcourt 2500 kilomètres à travers les provinces de Guadalajara, Teruel, La Rioja, Burgos, Valencia, Cuenca, Zaragoza, Soria, Segovia, et Castellón). L'auteur rend compte des problèmes que connaissent les habitants de ces villages délaissés qui ne bénéficient pas des mêmes conditions de vie que le reste des Espagnols (manque d'infrastructures, écoles qui ferment, transports insuffisants…)[700]. De même, Gabi Martínez (né en 1971), dans son récit *Un cambio de verdad: una vuelta a los orígenes en tierra de pastores*[701], raconte sa nouvelle vie dans la région de la

[695] Ces propos sont extraits de l'interview de l'auteur, menée en visioconférence par Laura Gil Merino, de l'institut Cervantes, le 11 février 2021.
[696] Lahoz, Use, *Jauja*, Destino, Barcelone, 2019.
[697] Gascón, Daniel, *Un hípster en la España vacía*, Literatura random house, Barcelone, 2020.
[698] Lorenzo, Santiago, *Los asquerosos*, Blackie Books, Barcelone, 2018.
[699] Sánchez, María, *Tierra de mujeres. Una mirada íntima y familiar al mundo rural*, Seix Barral, Barcelone, 2019.
[700] Cerdà, Paco, *Los últimos. Voces de la Laponia Española*, Pepitas de Calabaza, Logroño, 2017.
[701] Martínez, Gabi, *Un cambio de verdad: una vuelta a los orígenes en tierra de pastores*, Seix Barral, Barcelone, 2020.

Siberia Extremeña où il a décidé de s'installer, abandonnant le confort de son existence barcelonaise, pour suivre les pas de sa mère, qui y passa sa vie comme bergère. L'auteur critique les conséquences environnementales de la globalisation économique et il dénonce en particulier la disparition de nombreuses espèces vivantes. Il est en cela plus engagé sur les questions écologiques que la plupart des romanciers de sa génération.

En effet, dans bien des romans que nous venons d'évoquer, on remarque que la question de la nature est placée au second plan de la narration, la dimension écologique peut constituer un ressort narratif mais elle n'est pas nécessairement un thème central au sein de cette littérature :

> Au-delà de la qualification discutable de néo-rural, le type de roman que nous avons considéré dans ces pages possède ses propres caractéristiques, bien définies, et répond à plusieurs des préoccupations pressantes du début du XXIe siècle. La dépopulation aiguë du territoire - surtout à l'intérieur du pays -, la surpopulation urbaine et les menaces environnementales qui pèsent sur la société semblent précipiter, dans une large mesure, les actions qui sont racontées dans la plupart de ces textes. Cependant, comme nous l'avons déjà souligné, l'espace rural n'est pas porteur d'espoir, mais plutôt dessiné comme un envers sans espoir, et souligne le vide existentiel qui s'empare de personnages profondément désemparés [702].

On peut s'étonner que ces romans, dont la trame se déroule en milieu rural, dessinent fréquemment un univers dystopique au sein duquel la nature forme juste un cadre narratif dépourvu de valeur en soi, mais dont la fonction narrative est essentiellement d'éloigner les personnages de leur environnement citadin[703]. La question écologique ne constitue pas

---

[702] Díez Cobo Rosa María, «Páramos humanos: retóricas del espacio vacío en *La lluvia amarilla* de Julio llamazares y en la novela neorrural española», *Siglo XXI.* Lite*ratura y Cultura Españolas,* 15 (2017): 13-25. DOI: https://doi.org/10.24197/sxxi.15.2017.13-25: "Más allá del debatible calificativo de neorrural, el tipo de novela que en estas páginas hemos considerado, posee unas características propias bien delimitadas y que responde a varias de las acuciantes inquietudes de principios del siglo XXI. La despoblación aguda del territorio –especialmente del interior del país–, la superpoblación urbana y las amenazas medioambientales que se ciernen sobre la sociedad parecen precipitar, en buena medida, las acciones que se narran en la mayoría de estos textos. Sin embargo, como ya se ha enfatizado, el espacio rural no alberga esperanzas, sino que, más bien, se dibuja como un reverso desesperanzado, y enfatiza la vacuidad existencial que atenaza a personajes profundamente desamparados."

[703] Vicente Luis Mora étudie dans un récent article les principaux ouvrages (romans et poèmes) qui s'inscrivent dans cette veine néo-rurale. Il constate que très peu d'entre appartiennent à la catégorie de l' « écofiction » : «*Heike Scharm ha mencionado algunas novelas de este corte como «ecofictions» (2017), dotadas de finalidad de denuncia ecológica transnacional, y también Díez Cobo ha visto algunas de estas obras como «un diario de la desertización del territorio» (2017: 20), aunque mi sensación tras la lectura de las novelas españolas me lleva a*

forcément un enjeu moral au sein de cette littérature. On peut comprendre, dans le contexte actuel d'aggravation de la crise écologique mondiale, que la noirceur des affects et l'imaginaire apocalyptique imprègnent cette littérature, inscrite dans un cadre rural plus que jamais fragilisé. Car l'utopie d'un retour à la terre est-elle encore possible dans un monde où la nature est altérée et mise en danger par une multiplicité de menaces écologiques ? D'autres romans exploitent ainsi la veine dystopique et le thème de la catastrophe écologique à venir dans des récits de science-fiction qui développent une critique écologique de la société actuelle [704]. Néanmoins, la posture vitale désespérée qui caractérise certains personnages du roman néo-rural tient peut-être au fait que ces jeunes auteurs appartiennent à une génération d'hommes et de femmes nés au cœur de la civilisation industrielle et marqués par la disparition progressive de l'expérience de nature. Ils ne sauraient donc, comme l'ont fait leurs prédécesseurs, chanter la nostalgie d'un monde qui leur est finalement étranger. L'intensité de l'expérience de nature appartient peut-être déjà à un temps où l'homme savait cohabiter avec elle et où sa beauté pouvait combler son âme. La question qui surgit de ce constat est donc celle de l'écologie comme enjeu du récit fictionnel. En effet, les œuvres littéraires de ce nouveau courant néo-rural s'inscrivent au sein d'une nature qui elle aussi paraît désormais vide et moribonde. Aussi, le courant néo-rural relève davantage de la fiction apocalyptique, dans la mesure où la perspective adoptée est celle d'un au-delà de la catastrophe dans lequel la nature est désormais dénaturée.

Le concept d'Espagne vide nous renvoie donc également à la menace d'un monde vide et à l'image apocalyptique d'une nature privée d'une grande partie de sa biodiversité animale et végétale, évoquant ainsi le spectre de la disparition de la faune et de la flore ibériques, crainte qui serait de nature à susciter une prise de conscience écologique. Néanmoins, on ne trouve pas d'appel à un renouveau du lien entre les hommes et la nature dans les romans du courant « néo-rural ». Ceux-ci s'éloignent de la littérature de l'exode rural car ils ont pour décor cette Espagne dépeuplée, appréhendée selon une perspective dystopique et non plus élégiaque. Ces romans ne visent pas à susciter la nostalgie envers une vie rurale perdue et ne tendent pas toujours vers

---

inclinarme por otras finalidades bastante menos filantrópicas. Es hora de abandonar las generalizaciones y de ir ad casus, explorando algunas novelas y textos neorrurales aparecidos en los últimos años.»
Mora Vicente Luis, «Líneas de fuga neorrurales de la literatura española contemporánea», Tropelías. Revista de Teoría de la Literatura y Literatura Comparada, número extraordinario 4 (2018), p. 206.

[704] Prádanos, Luis, «Decrecimiento o barbarie: ecocrítica y capitalismo global en la novela futurista española reciente», *ecozon@, revista Europea de Litaratura, Cultura y Medioambiente*, vol. 3, n°2, p. 74-92, Universidad de Alcalá, 2012. L'auteur analyse dans cet article trois romans publiés en 2011: *El salario del gigante* de José Ardillo, *Lágrimas en la Lluvia* de Rosa Montero et *Oxford 7* de Pablo Tusset.

l'écologie à travers la dénonciation des détériorations environnementales ou la mise en garde sur la possibilité d'une catastrophe. Ces personnages traduisent davantage le sentiment moderne d'« éco-anxiété », fondé sur une peur paralysante de l'effondrement, que celui de « solastalgie », qui caractérisait certains personnages de Delibes, Llamazares ou Chirbes. L'impact relativement faible de l'écologie politique au sein de cette littérature est-il lié à la relégation progressive du monde rural aux marges du monde moderne qu'a engendré la fin de la société agraire ? Le caractère idéal du concept d'« Espagne Vide », contraire à la nature sensorielle de l'expérience de nature, n'est-il pas lui aussi dans une certaine mesure contradictoire avec l'idée d'une prise en compte des problématiques de conservation de la nature ? Aussi, ce grand vide qui creuse le cœur de l'Espagne, et dont la profondeur suscite le vertige, l'inquiétude, ou souvent, au contraire, l'indifférence, n'est peut-être pas de nature à produire une perspective d'espoir. Dès lors que la nature devient un mythe et non plus une expérience ontologique, l'écologie ne perd-elle pas sa force de conviction et sa capacité à faire surgir en l'homme une véritable conscience environnementale, une compréhension de l'importance de son action sur le monde qui l'entoure ? Car les jeunes urbains issus de la société du béton, qui n'ont jamais vu la moindre luciole et qui ont perdu le contact avec la nature n'ont-ils pas été contraints, malgré eux, de faire le deuil de cette Espagne vide ?

Conclusion

Par cette recherche, menée à travers des sources variées, nous avons tenté d'étudier les idées et les représentations de la société espagnole vis-à-vis de la nature afin de cerner les contours de ce qui pourrait définir une cosmologie contemporaine, une métaphysique de la nature ibérique. Ce travail nous a permis d'analyser les principaux aspects du langage officiel, du discours journalistique et de certains médias audiovisuels sous le franquisme. Il en ressort deux points essentiels. Le premier concerne la nature ambivalente du lien qui unit les Espagnols à leur passé rural : une relation où, comme le montre l'œuvre des principaux auteurs de notre corpus, l'attachement viscéral à la terre des aïeux et à l'ancien monde rural, qui configure en partie la construction d'une identité espagnole, se heurte au souvenir traumatique de la guerre civile et de la politique autoritaire franquiste et renvoie également au déracinement engendré par l'exode rural. Le second point est relatif à la construction politique de l'écologie, qui pâtit en Espagne d'un déficit de représentativité et qui, à l'image des territoires de « l'Espagne vide », demeure dans l'ombre et n'est portée que par des groupes sociaux minoritaires, malgré le fait que l'idéologie écologique a imprégné assez largement la société et les partis politiques majoritaires.

Suite à l'analyse du discours sur la ruralité et l'écologie depuis les années 50, mené au premier chapitre, on peut souligner le fait que l'Espagne est l'un des premiers pays européens à avoir mis en place des mesures de protection des territoires sensibles, grâce à la création de parcs nationaux, dès la fin du XIXe siècle, mais ce premier élan conservationniste, précurseur, s'est interrompu brutalement. La guerre civile et l'exode rural ont complètement transformé l'espace agricole et le franquisme a fait ensuite de la ruralité un élément de sa mythologie nationaliste et identitaire sans pour autant chercher à protéger le tissu social du monde paysan. Le régime, en misant sur un développement industriel rapide, qui dans les espaces agricoles s'est déployé à travers l'agriculture intensive et l'agrochimie, est parvenu à défaire l'agriculture traditionnelle, modifiant ainsi l'organisation sociale du pays et provoquant un emballement irrémédiable de l'exode rural (dont le cinéma s'est fait l'écho dès le début de la dictature). L'agriculture et l'écologie ont, dès lors, évolué de concert, car les effets sur l'environnement de la politique *desarrollista* se sont traduit par un accroissement des pollutions. Par ailleurs, la politique de grands travaux hydrauliques grâce auxquels le régime a conduit le pays vers une

modernisation radicale et une restructuration économique vers le secteur tertiaire (dont le tourisme a constitué l'un des principaux moteurs), a impacté certaines communautés paysannes de manière brutale. Dans ce contexte, les premières protestations environnementales ont commencé à se faire jour et les médias ont illustré cette présence croissante des questions écologiques dans la vie sociale à travers la télévision et la presse, creusets d'un nouveau discours sur la nature, influencé par l'idéologie écologiste alors en plein essor dans d'autres pays d'Europe. Néanmoins, après la dictature, la dichotomie entre la faiblesse de l'écologie représentée par les partis politiques d'une part, et d'autre part l'importance croissante de l'écologie dans les médias et dans la société (on observe alors une multiplication des mouvements de résistance citoyenne pour la défense de l'environnement), ne peut s'expliquer uniquement par l'empêchement démocratique lié au franquisme.

Le discours littéraire, analysé dans le deuxième chapitre, nous a conduit à l'exploration des relations entre les écrivains et la nature, proposant un point de vue subjectif sur plusieurs pans de l'histoire agraire et écologique de l'Espagne rurale. Les écrivains, qui décryptent le réel, qui cherchent à comprendre la façon dont la société se transforme et les raisons qui influencent son évolution, nous ont permis de découvrir que les récits littéraires autour de la crise rurale éclairent les aspects les plus marquants de l'histoire des sociétés paysannes et renferment les premiers germes d'une pensée écologique espagnole. Ces ouvrages donnent à voir des représentations de la ruralité et de la nature spécifiques à l'histoire culturelle espagnole et ils fournissent des repères chronologiques pour établir un panorama de l'évolution de l'idéologie écologique dans ce pays, des années 1950 à nos jours. L'étude des œuvres littéraires nous montre ainsi que l'exode rural est un événement dont la portée a été sous-estimée, de manière plus ou moins consciente, dans l'Espagne d'après-guerre et durant le franquisme. Le poids des ruines n'a cessé de peser sur l'âme d'un peuple qui n'a pas eu la liberté de parole ni le temps nécessaire pour se reconstruire, pour surmonter les fêlures de l'Histoire et rebâtir un projet commun. Le développement économique, énergétique et urbanistique des années 60, qui trouve un écho, une réplique, dans les périodes de frénésie immobilière et financière des années 2000, se lit ainsi comme la répétition d'un même aveuglement à l'égard de ce qui doit fonder la politique, à savoir la capacité à prendre des décisions qui permettront que la communauté avance autour d'un projet et d'une orientation commune, décidée de concert. La littérature, comme le montrent les œuvres de Delibes, Cela et Chirbes, ainsi que celles des nombreux autres auteurs que nous avons pu recenser, met en évidence le lien entre politique et écologie, deux domaines qui ne peuvent fonctionner séparément au risque d'engendrer des conflits et des

inégalités sociales, c'est sous ce prisme que l'on peut lire leurs écrits, où la nature occupe un rôle de catalyseur, à travers lequel on peut interpréter les relations entre les personnages. En effet, dans ces œuvres, les manifestations de mépris envers la nature sont synonyme d'injustice, et les mauvais traitements qu'on lui inflige se répercutent sur les hommes et les conduisent au malheur. Les conflits qui naissent entre les personnages se cristallisent aussi autour du thème de leur conception antagonique du « progrès » et de ce que doit être la relation de la société avec la nature : son exploitation doit permettre le progrès social et non le bénéfice individuel, elle doit permettre l'épanouissement des êtres et non leur inclusion dans une société qui les aliène tout comme elle aliène la nature, c'est l'une des principales conclusions qui ressortent de l'analyse des figures littéraires présentes dans les romans de notre corpus.

Dans les œuvres les plus récentes, contemporaines de la mise en lumière de la crise climatique, les personnages sont habités par le constat d'un échec social et écologique qui pourrait conduire à une catastrophe et qui les pousse à rechercher dans l'histoire de la ruralité espagnole des issues et des pistes pour reconstruire un avenir possible, dans un environnement où la nature et l'homme seraient en mesure de cohabiter à nouveau. Le fait que l'écologie occupe désormais le devant de la scène a incité les écrivains à exploiter ce thème sous divers aspects, dans des romans où l'écologie sert avant tout de ressort narratif et d'étiquette commerciale comme a pu le faire Alberto Vázquez Figueroa, ou dans une multitude d'ouvrages qui s'intéressent à l'Espagne rurale pour l'épaisseur dramatique qu'elle octroie au récit, ou encore dans des récits non fictionnels qui apportent un témoignage sur ce qu'est aujourd'hui la vie rurale en Espagne, à l'heure où le retour à la terre est de plus en plus perçu comme une option, un choix de vie envisageable et désirable pour des citoyens en quête d'une vie meilleure. La nouvelle vague du récit néo-rural caractérise donc une tendance littéraire des premières années du XXIe siècle.

Les écrivains habités par la question écologique cherchent donc les moyens d'éclairer leurs concitoyens sur les conséquences catastrophiques de ce bouleversement civilisationnel que représente la fin de la culture rurale et sur les graves problèmes qu'engendre une conception du progrès fondée sur la négation du vivant. L'aggravation de la situation écologique mondiale, qui a conduit à la crise écologique actuelle, constitue un sujet de préoccupation majeur pour les écrivains qui ont tenté de transmettre de façon plus ou moins impérieuse et plus ou moins pédagogique un message écologique. En effet, un auteur tel que Miguel Delibes a fait de la pédagogie écologique l'une des composantes essentielles de son œuvre, qui illustre l'évolution environnementale de l'Espagne de la seconde moitié du XXe siècle. De même, Rafael Chirbes, qui scrute quant à lui la société espagnole du début du XXIe siècle, a mis en lumière la dérive

systémique d'une société dominée par l'appât du gain et la corruption, et qui a relégué l'écologie réelle au second plan. D'autres écrivains appréhendent l'écologie comme un support permettant une critique de la corruption et des abus liés à la financiarisation de l'économie, c'est le cas d'Alberto Vázquez Figueroa, cependant, son discours écologique reste superficiel dans la mesure où il apparaît comme une façon de mettre en scène une indignation formelle qui ne propose pas de fondement idéologique ou scientifique solide. Chez Julio Llamazares, l'écologie est inséparable de la défense des droits sociaux des habitants de l'Espagne rurale et de la critique des inégalités dans l'accès aux services publics pour des citoyens présentés comme les victimes des politiques rurales depuis les années 50. Dans le sillage de son aîné, Sergio del Molino reprend à son compte cette critique politique et fait de « l'Espagne vide » la matrice dont pourrait naître une société nouvelle. Mais le thème de l'écologie, qui pourtant est en filigrane dans son essai, n'est pas véritablement exploré par l'auteur qui s'intéresse davantage à la question de la ruralité comme élément symbolique propre à l'identité nationale et faisant partie d'un patrimoine historique espagnol.

Les écrivains ont cherché à diffuser leur vision écologique et politique de l'Espagne à travers d'autres canaux, dans le but de faire entendre à leurs concitoyens tout ce que l'écologie recouvre en termes de développement humain. Ainsi, leurs articles de presse, que nous avons étudiés dans le troisième et dernier chapitre, rendent compte d'une vision critique de la politique franquiste. Car le franquisme, par ses choix politico-économiques autoritaires, a appréhendé la gestion des espaces ruraux sous l'angle d'une exploitation des ressources à court terme, sans prendre en compte les conséquences écologiques et humaines d'une telle gestion des ressources. La politique franquiste a ainsi largement contribué au déclin du monde paysan, à la détérioration des espaces ruraux, de la faune, de la flore et des cours d'eau. Si la déréliction des sociétés rurales ne peut certes pas être imputée à la seule politique de Franco, il apparaît cependant que la primauté concédée à la croissance industrielle a accéléré leur disparition. Le « miracle économique » des années soixante et l'impact du secteur touristique sur lequel repose en grande partie l'économie espagnole encore aujourd'hui, ont favorisé le développement de la société de consommation et de son mode de vie polluant auquel ont finalement adhéré la majorité des espagnols. L'autoritarisme du régime a permis d'imposer des infrastructures contestées par les citoyens affectés (comme les barrages et les réservoirs destinés au fonctionnement des centrales hydroélectriques ou à l'approvisionnement en eau) qui, en régime démocratique, auraient, pour certaines d'entre elles été très difficiles à mettre en œuvre. A la fin de la dictature surgissent ainsi des mouvements d'opposition à l'encontre des politiques industrielles franquistes qui ont

favorisé l'artificialisation des sols par le développement du secteur de la construction et du tourisme, qui ont encouragé l'industrialisation de l'agriculture, accordé la primauté au développement industriel et énergétique et fait preuve de tolérance à l'égard des pollutions engendrées par ces secteurs d'activité. Dans certains cas, des opposants sont parvenus à faire plier les instances dirigeantes (ce fut le cas notamment lors du renoncement à la construction de la centrale nucléaire de Lemoniz, suite aux actions terroristes d'ETA). Mais, même une fois tournée la page du franquisme, d'autres projets aux conséquences néfastes pour l'environnement ou pour la vie des communautés rurales ont vu le jour (c'est ce qu'illustre la mise en eaux du barrage de Riaño, que les populations affectées espéraient voir abandonnée, en 1986, par le gouvernement socialiste). La Transition démocratique n'a donc pas entraîné un renforcement notable de la politique écologiste mais, néanmoins, l'idéologie écologique s'est développée de manière constante depuis les années 1970. L'écologisation de la société, qui s'exprime dans la production littéraire, la presse, la télévision, la fiction cinématographique et télévisée, mais aussi dans la multiplication des petits partis verts et des plateformes citoyennes – contre l'extraction du gaz de schiste, ou pour se porter bénévole en faveur d'une cause environnementale comme lors de la marée noire du Prestige, ou encore contre l'implantation de parcs éoliens surdimensionnés, pour ne citer que quelques exemples –, est une réalité tangible. De manière générale, en Espagne comme dans la plupart des pays du monde, la situation de plus en plus critique de la planète a entrainé un retour de l'écologie au premier plan du discours politique, car celle-ci constitue aujourd'hui la question cruciale, le moteur premier de toute action politique puisque c'est d'elle que dépend la survie de l'humanité, menacée par le réchauffement climatique et ses conséquences.

En définitive, les écrits littéraires déplorant l'exode rural (écrits qui depuis le milieu du XXe siècle se sont largement développés et diffusés) ont évolué conjointement aux crises sociales et aux dégradations écologiques qui ont jalonné la seconde moitié du XXe siècle et le début du XXIe siècle. En Espagne, le phénomène le plus significatif à nos yeux est celui du regain d'intérêt pour la ruralité, qui se traduit par l'irruption du concept d'Espagne vide, qui s'est définitivement inscrit dans le lexique journalistique et politique depuis la parution du livre *La España Vacía* de Sergio del Molino. Cette notion d'« Espagne vide » incarne la persistance du ressenti traumatique engendré par la brutalité de la guerre, la politique franquiste et l'exode rural chez un grand nombre d'Espagnols. L'imaginaire de « l'Espagne vide » construit ainsi une vision de l'échec social, culturel et écologique du franquisme. Il traduit l'idée selon laquelle les Espagnols issus de l'ancienne société agraire sont aujourd'hui conscients de l'ampleur du

renoncement auquel ils ont été contraints. Car abandonner la vie rurale implique de renoncer à une communauté humaine et à un environnement naturel qui étaient étroitement liés. Aussi, l'on peut voir dans ce nouveau regard sur la ruralité une réaction à la crise de 2008 qui a durement frappé la société espagnole, mais on peut y voir également une volonté de trouver dans le monde rural des solutions à la crise écologique, économique et sociale. En effet, on constate aujourd'hui, alors que la crise sanitaire engendrée par le Covid-19 a bouleversé la vie des habitants de la planète, que de nombreux citadins cherchent à s'installer hors des villes[705]. De plus, l'intérêt pour l'Espagne rurale traduit peut-être aussi un désir de chercher des voies alternatives face à un système socioéconomique qui a abouti à une impasse.

Car le monde rural était bâti sur une organisation sociale différente, certes imparfaite à bien des égards, et qui n'incarne pas nécessairement un idéal écologique, mais néanmoins cette civilisation agraire était riche d'une culture que les Espagnols ont peut-être rejetée trop vite (la culture rurale a longtemps été négligée, sous-estimée, dénigrée, si l'on se réfère au constat dressé par les écrivains de notre corpus). Aussi, un auteur comme Miguel Delibes a conçu son œuvre littéraire à la manière d'un conservationniste du langage, son travail l'a amené à explorer l'écologie de la langue paysanne pour en proposer une recréation littéraire, soucieux de préserver les mots et les façons de dire propres aux paysans, et dont il savait que seule la littérature permettrait qu'ils ne disparaissent pas. Mais aujourd'hui, les cultures paysannes trouvent grâce aux yeux de beaucoup d'Espagnols qui veulent connaître ses richesses (liées à la connaissance d'une nature et d'un mode de vie perçus comme « authentiques » par rapport à l'artificialisation urbaine) et qui y cherchent aussi des remèdes à leurs maux, des chemins vers la transformation d'une société capitaliste qui a détruit l'environnement, altéré les interactions humaines en glorifiant un matérialisme stérile et destructeur.

Cependant, même si la société espagnole est aujourd'hui largement imprégnée par l'idéologie écologique (depuis les années 2020, la réalité de la crise climatique et environnementale est un fait admis de façon majoritaire par les dirigeants mondiaux), les Espagnols sont pourtant, comme la plupart des habitants des pays riches, tournés vers la technologie et le développement urbain, et s'éloignent de plus en plus du contact avec la nature de par leur mode de vie, puisque la plupart vivent en ville et ne retrouvent les espaces ruraux

[705] El teletrabajo desencadena la gran migración: 32.000 madrileños se mueven a la periferia https://www.abc.es/economia/abci-teletrabajo-desencandena-gran-migracion-32000-madrilenos-mueven-periferia-202112280248_noticia.html

que de manière ponctuelle, même si, comme nous l'avons indiqué plus haut, la tendance à un retour à la terre (ou du moins à la campagne) progresse nettement. En dépit de la volonté affichée de préserver l'environnement, largement partagée, les populations urbaines, de par cette séparation de plus en plus marquée entre vie urbaine et monde rural, n'ont pas toujours suffisamment conscience des problèmes qui entrent en jeu dans l'élaboration d'une politique qui serait réellement écologique. L'importance de la végétation, de la diversité du vivant, de la qualité de la terre, de la gestion de l'eau et du travail agricole, indispensables au maintien d'un environnement viable pour l'homme, sont encore des abstractions pour beaucoup de citoyens de la péninsule. Les plus jeunes ont quant à eux été privés d'une partie du patrimoine écologique dont ils auraient dû pouvoir jouir si les générations précédentes n'avaient pas agi de manière inconséquente et négligente, causant la disparition de nombreux spécimens de la faune et de la flore ibérique, entraînant la réduction des populations d'animaux sauvages et la diminution des espaces ruraux, provoquant des pollutions qui détériorent les campagnes, les montagnes, les mers et les littoraux. Mais toutes ces dégradations écologiques et le danger qu'elles renferment restent difficiles à appréhender pour la majorité des citoyens car, depuis le confort de la vie urbaine, elles peuvent sembler lointaines et abstraites, quand bien même les scientifiques n'ont eu de cesse d'alerter sur l'ampleur de la catastrophe à venir.

Les jeunes générations, notamment les enfants nés avec la crise climatique, ont certes bénéficié d'une politique d'éducation environnementale (transmise à travers les programmes scolaires mais aussi par la littérature écologique destinée à la jeunesse) que leurs aïeux n'ont pas connue : le lexique de l'écologie et les avertissements concernant les dangers d'une crise climatique désormais perçue comme inéluctable font partie de leur réalité quotidienne, au point de générer chez beaucoup de jeunes une angoisse écologique auparavant inédite. Mais l'environnement au sein duquel ils ont grandi est déjà détérioré, moins riche du point de vue écologique que celui de leurs parents. Leur connaissance physique du monde vivant, leur expérience de nature ont été diminuées par l'absence de lien affectif avec la nature qu'ils perçoivent souvent comme un décor extérieur, et qui devient parfois une abstraction au sein d'un monde artificialisé et de plus en plus désincarné où l'espace de la technologie et de la réalité virtuelle supplantent progressivement la corporéité et la matérialité du vivant.

Dans ce contexte où l'industrie et la technologie orientent prioritairement les choix politiques, la possibilité de transmettre un message écologique entre en contradiction avec les principes fondateurs de la société industrielle, une société qui repose sur l'utilisation d'énergies fossiles, dont on cherche aujourd'hui à s'extraire, à grand peine, et de manière trop lente par rapport à « l'urgence climatique » démontrée par les scientifiques. Le discours écologique se

heurte donc à celui des dirigeants politiques qui, même lorsqu'ils prônent une transition écologique ne renoncent pas au principe de croissance, supposé garantir le progrès et la prospérité nationale, mais prétendent pouvoir créer une « croissance verte », un « développement durable » alors que, de leur côté, les scientifiques soulignent que la finitude des ressources nous oblige à renoncer à cette volonté de croissance infinie. La population perçoit donc un discours contradictoire entre ceux qui l'incitent à poursuivre dans la même direction, celle d'un « progrès » et d'une croissance économique ininterrompus, et les scientifiques qui appellent à une rupture radicale. Ce problème de l'incompatibilité entre un libéralisme économique incontrôlé fondé sur l'extraction des ressources naturelles et une nécessaire préservation de la planète est un thème sur lequel Miguel Delibes a attiré l'attention du public de manière réitérée, depuis les années 1970 jusqu'aux années 2000, en multipliant les modes d'expression (littérature, essai, vulgarisation scientifique) afin que son message soit pris en considération par ses concitoyens. Dans cette Espagne moderne, industrialisée, désireuse de jouir des bienfaits et du confort octroyés par l'industrie, les écrivains ont donc multiplié les canaux de communication de manière à trouver les stratégies discursives les plus à même de faire prendre conscience à leurs lecteurs de la nécessité d'accepter de renoncer à certains aspects de notre mode de vie et de changer de modèle social, comme nous l'avons vu notamment dans les ouvrages de Miguel Delibes, Julio Llamazares, Rafael Chirbes et Camilo José Cela. Car le discours écologique semble souffrir d'une faiblesse intrinsèque et se heurte à une forme de surdité ou d'indifférence chronique, comme le rappelle Bruno Latour, « parler d'écologie en 2015, c'est répéter, presque mot pour mot ce qu'on disait en 1970, en 1950, voire en 1855 ou en 1760 pour protester contre les ravages de l'industrialisation sur la nature. [706]» On peut cependant considérer que leur discours a pénétré l'opinion publique si l'on s'en réfère à la multiplication des voix qui reprennent les fondements de leur message dans la littérature, la presse, à travers les multiples associations environnementales qui s'installent de façon plus ou moins durable dans la société, et dans le discours politique, dont le lexique s'est considérablement « verdi » ces dernières années. Toutefois, la portée politique de cette éco-littérature doit être relayée par la société de manière beaucoup plus massive et volontariste qu'elle ne l'est actuellement, car la faiblesse de l'écologie politique démontre que la résistance au changement est bien plus forte que ne pourrait le laisser penser le discours ambiant.

[706] Latour, Bruno, *Face à Gaïa huit conférences sur le nouveau régime climatique.*, La découverte, Paris, 2015, p. 181.

Néanmoins, il est possible que la société espagnole, qui n'a cessé, comme nous l'avons vu, d'interroger son rapport à la ruralité et à la nature, dispose aujourd'hui des moyens pour changer d'orientation, pour adopter une voie où l'écologie guiderait davantage les choix politiques. En effet, actuellement, le regain d'intérêt du public pour le sort de ces territoires délaissés de « l'Espagne vide » se trouve renforcé par l'apparition de nouveaux partis politiques regroupés sous la bannière *España Vaciada* (EV), partis issus de plateformes citoyennes qui, sur le modèle de *Teruel Existe*, espèrent porter leur voix jusqu'aux *Cortes*. Ce phénomène politique nouveau a le mérite d'attirer l'attention sur l'importance de la préservation des régions agricoles, qui non seulement participent à la richesse nationale, mais dont dépend aussi la préservation de l'environnement. Mais quel avenir espérer pour cette nouvelle expression politique issue de l'Espagne rurale ? Ne peut-on craindre qu'à l'image des partis écologistes, qui n'ont pas réussi à s'imposer face aux partis majoritaires qui les ont absorbés, la confédération de partis EV ne subisse un destin similaire ? c'est l'opinion de l'écrivain Sergio del Molino, qui considère pour sa part que le futur de ce mouvement ne passe pas nécessairement par son intégration dans le corps politique national, au contraire car, dit-il, dans un pays « polarisé jusqu'à la moelle », ce parti minoritaire risque de faire les frais des luttes entre les partis majoritaires, voire d'évoluer vers une dérive nationaliste :

> La démocratie ne s'arrête pas aux partis. Sans une société complexe, ouverte et pluraliste, les frustrations liées à l'abandon, inhérentes à l'Espagne vide, peuvent alimenter les projets nationalistes, populistes et lepénistes. La manière la plus efficace d'éviter cela est de maintenir vivante cette société bouillonnante que les mouvements contre le dépeuplement avaient stimulée par leur énergie et leur pluralité, démontrant que l'Espagne rurale n'était ni monolithique, ni endormie, ni étrangère aux courants de pensée contemporains[707].

L'inclusion dans l'appareil politique national de ces plateformes rurales, qui portent un message politique nouveau, dont le pilotage local, indépendant des partis politiques historiques, peut

[707] "La oportunidad perdida de la España vacía. Los movimientos contra la despoblación se equivocan al constituirse en partidos políticos y concurrir a las elecciones; su representación reducirá un debate necesario de país a una negociación de concesiones". https://elpais.com/opinion/2022-01-23/la-oportunidad-perdida-de-la-espana-vacia.html?event=go&event_log=go&prod=REGCRART&o=cerrado
"La democracia no termina en los partidos. Sin una sociedad compleja, abierta y plural, las frustraciones del abandono propias de la España vacía pueden engordar proyectos nacionalistas, populistas y lepenistas. La forma más eficaz de evitar esto es mantener viva esa sociedad vibrante que los movimientos contra la despoblación habían azuzado con su energía y su pluralidad, demostrando que la España rural no era monolítica ni estaba dormida ni era ajena a las corrientes de pensamiento contemporáneas."

constituer un atout au regard de la rigidité qui caractérise le panorama politique espagnol, ne serait donc pas vraiment souhaitable. Selon Sergio Del Molino, la récupération par les partis politiques d'une expression citoyenne sincère et éclectique (que certains journaux qualifient déjà de 15-M rural[708]), préservée du verbiage politicien, est le principal danger qu'encourt ce mouvement :

> En très peu de temps, les plateformes civiques établies dans les provinces dépeuplées sont devenues un mouvement populaire et apprécié. L'opinion publique a célébré leur lutte, la presse leur a donné la parole et les politiciens se faisaient photographier avec des tracteurs en se targuant de leurs origines villageoises, tenant des rassemblements dans des villages qui n'avaient pas connu de campagne électorale depuis *El disputado voto del señor Cayo*. […]
>
> Le mouvement contre le dépeuplement est pluriel, mouvant et riche. Il va des revendications de voisinage les plus simples aux propositions sociales et économiques les plus sophistiquées, et englobe aussi bien les positions traditionnelles que les utopies radicales, écologiques et anarchistes. […]
>
> Grâce à leur travail, la discussion a cessé d'être économiste pour devenir pleinement politique : il ne s'agit pas de savoir si l'État peut se permettre de financer des services convenables sur l'ensemble de son territoire, comme on en débattait jusqu'à présent, mais plutôt de savoir si une démocratie peut se permettre d'avoir des millions de citoyens vivant avec moins de droits, dans une sorte de statut d'étranger ou de nationalité amoindrie à l'intérieur de leur propre pays. Ils soulèvent un problème profond, dérangeant, qui concerne l'ensemble de la société et exige des réponses de la part de tout le pays, car il touche au principe même de l'égalité[709]. […]

---

[708] "El 15-M rural desafía al PSOE y al PP. Animada por la experiencia parlamentaria de Teruel Existe, la España vaciada se prepara para concurrir a las próximas elecciones. La oportunidad la incentiva el sistema electoral, que premia en escaños a las provincias poco pobladas" https://elpais.com/espana/2021-11-21/el-15-m-rural-desafia-al-psoe-y-al-pp.html

[709] *Ibid.*: "En muy poco tiempo, las plataformas cívicas de las provincias despobladas se convirtieron en un movimiento popular y querido. La opinión pública celebraba su lucha, la prensa les daba voz y los políticos se hacían fotos con tractores mientras presumían de orígenes de pueblo, dando mítines en aldeas que no habían visto una campaña electoral desde El disputado voto del señor Cayo.
El movimiento contra la despoblación es plural, mutante y rico. Incluye desde la reivindicación vecinal más simple hasta las propuestas sociales y económicas más sofisticadas, y abarca desde posiciones tradicionales a utopías radicales, ecológicas y ácratas.
Gracias a su trabajo, la discusión dejó de ser economicista para presentarse como plenamente política: no se trata de si el Estado puede permitirse financiar servicios decentes en todo su territorio, como se discutía hasta ahora, sino de si una democracia puede permitirse que millones de ciudadanos vivan con sus derechos mermados, en una suerte de extranjería o nacionalidad rebajada dentro de su propio país. Despliega un problema profundo e incómodo que alude a la sociedad entera y exige respuestas de todo el país, pues afecta al principio mismo de igualdad."

La disparition des populations rurales pose, dans ces zones, un problème démographique dont les conséquences concernent toute la société espagnole, mais la disparition de la faune et de la flore ibériques, tout aussi problématique, doit faire l'objet d'une attention et d'une diffusion médiatique plus larges, de manière à susciter une élévation de la conscience écologique qui déboucherait sur des actes, car l'enjeu dépasse désormais celui de la simple déruralisation. Les réponses apportées par l'Espagne à cette crise écologique donneront peut-être une nouvelle chance aux territoires délaissés de retrouver l'importance qu'ils avaient jadis. Les mouvements portés par des « néo-ruraux » de plus en plus nombreux[710], qui font revivre certains territoires déruralisés, peuvent laisser penser que le retour à la terre est en germe au sein d'une partie de la jeunesse du pays. Mais les régions rurales ne sont pas les seules à être confrontées au problème de la baisse démographique, et en Espagne (qui connaît l'un des taux de natalité les plus faibles du monde) la chute de la natalité peut devenir une véritable catastrophe pour le pays si cette tendance se maintient[711]. Un changement civilisationnel vertueux est encore possible, il est même indispensable, et l'espace politique ouvert par les mouvements citoyens du parti EV, s'il parvenait à faire sienne la cause environnementale et à devenir une véritable force écologique, pourrait permettre à l'Espagne de redonner aux humains et à la nature la place qui leur revient. Néanmoins, avec peu de volonté et de soutien de la part des pouvoirs politiques, il semble difficile de mettre en place ce qui serait une véritable réforme agraire et un changement de modèle plus que jamais nécessaire vers une société écologiquement responsable. Pour y parvenir, il faudrait pouvoir dépasser définitivement la vision bipolaire qui entérine une scission entre un « espace urbain » et un « espace rural » conçus comme deux entités séparées et antagonistes. Les régions dépeuplées doivent être dotées de moyens pour renouveler leurs forces vives et s'ouvrir au monde, notamment par le biais de l'immigration[712], qui peut permettre à l'Espagne vide de retrouver une vitalité démographique et économique. Car la défense de la ruralité ne peut exister sans les citoyens ni indépendamment de la mise en œuvre d'une véritable réforme de la politique nationale dont l'écologie doit devenir un principe

[710] "Los manifiestos de la 'España vaciada' se escriben desde la ciudad. La visión nostálgica de lo rural está de moda entre editoriales y periodistas con wi-fi urbano desde que la publicación del libro 'La España vacía' bautizara el fenómeno de la despoblación y una alternativa política que se examina en las próximas elecciones de Castilla y León"https://www.abc.es/cultura/abci-espana-vacia-manifiestos-enf-202201110131_noticia.html

[711] "Los nacimientos en España, en niveles no vistos desde hace varios siglos
El Observatorio Demográfico CEU subraya la necesidad de que la sociedad tome conciencia del problema demográfico" https://www.abc.es/familia/padres-hijos/abci-nacimientos-espana-niveles-no-vistos-desde-hace-varios-siglos-202107141410_noticia.html

[712] "La juventud migrante renueva la España rural despoblada
Uno de cada diez habitantes de los pueblos ha nacido en el extranjero y la cifra alcanza el 16% entre los menores de 39 años, según un estudio"
https://elpais.com/espana/2021-09-18/la-juventud-migrante-renueva-la-espana-rural-despoblada.html

structurant. Préserver l'attractivité des régions rurales passerait donc par un surcroît d'attention de la part des pouvoirs publics à l'égard de tous ces territoires dont la valeur environnementale est souvent mésestimée, à l'image de leurs habitants qui se disent délaissés et bafoués dans leurs droits en tant que citoyens à part entière. Insuffisamment « protégés », tout comme leur espace vital, qui se détériore sous l'effet d'une multitude de facteurs, locaux ou exogènes, qui découlent de l'indifférence ou de l'ignorance (les effets nocifs de l'aménagement du territoire, souvent anarchique et incontrôlé dans beaucoup de localités rurales isolées sont l'une des conséquences de ce problème de fond).

Le jour où les sociétés rurales s'empareront du discours écologique et le transformeront en actions politiques concrètes et cohérentes, l'écologie sera enfin une véritable force agissante dans un pays aujourd'hui fragilisé par sa situation économique, démographique et sanitaire, mais qui dispose de richesses naturelles uniques. L'avènement d'une société écologique est possible en Espagne à condition que les interactions sociales s'articulent autour de principes nouveaux, guidés par la notion de respect du vivant. Aujourd'hui, le défi démographique auquel font face les régions dépeuplées est aussi un défi écologique et politique, ces régions peuvent retrouver leur attractivité et donner naissance à un modèle politique renouvelé, ouvert et porteur d'espérance, où la protection et les soins consacrés à la nature seront le reflet de l'attention portée aux hommes.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Atxaga, Bernardo, *Obabakoak*, Barcelona, ediciones B., 2005.

Cela, Camilo José, *El juego de los tres madroños*, Barcelona, Destino, 1983

Cela, Camilo José, *Viaje a la Alcarria*, Barcelona, Espasa Libros, 2010.

Chirbes, Rafael, *Crematorio*, Barcelona, Anagrama, 2007.

Chirbes, Rafael, *En la orilla*, Barcelona, Anagrama, 2013.

Delibes, Miguel, *Castilla, lo castellano y los castellanos* (fotografías de Alberto Viñals) Barcelona, Planeta, 1988.

Delibes, Miguel, *El camino*, Barcelona, Destino, 2006.

Delibes, Miguel, *El disputado voto del señor Cayo*, Barcelona, Destino,2012.

Delibes, Miguel, *El sentido del progreso desde mi obra, Discurso de entrada a la real academia de la lengua*, Madrid, 1975.

Delibes, Miguel, *La bruja Leopoldina y otras historias reales*, Barcelona, Planeta, 2010.

Delibes, Miguel, *Mi vida al aire libre*, Barcelona, Destino, 1989.

Delibes, *Obras completas II, El novelista,* 1955-1962, Barcelona, Destino, 2008.

Delibes, Miguel, *Obras completas. VI., El periodista, el ensayista Miguel Delibes*, Barcelona, Destino, 2010.

Delibes, Miguel, *Pegar la hebra*, Barcelona, Destino, 1990.

Delibes, Miguel, *Siestas con viento sur*, Barcelona, Destino, col. Áncora y Delfín, vol. 134, 1977.

Delibes, Miguel, *Viejas historias de Castilla la Vieja*, Madrid, Alianza, 1976.

Delibes, Miguel, Delibes de Castro, Miguel, *La Tierra herida, ¿Qué mundo heredarán nuestros hijos?*, Barcelona, Destino, 2007.

Delibes de Castro, Miguel, *La naturaleza en peligro, Causas y consecuencias de la desaparición de especies,* Barcelona, Destino, 2008.

Del Molino, Sergio, *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*, Madrid, Turner, 2016.

Fernández de Santos, Jesús, *Los bravos*, Madrid, Castalia, 2008.

Llamazares, Julio, *Distintas formas de mirar el agua*, Barcelona, Alfaguara, 2015.

Llamazares, Julio, *En Babia*, Barcelona, Seix Barral, 1991.

Llamazares, Julio, *La lluvia amarilla*, Barcelona, Seix Barral, 2013.

Matute, Ana María, *El río*, Madrid, Nórdica Libros, 2019.

Riechmann, Jorge, *Con los ojos abiertos. Ecopoemas. 1985-2006*, Baile del Sol, 2007.

Vázquez Figueroa, Alberto, *Anaconda*, Barcelona, Plaza y Janes, 1975.

Vázquez Figueroa, Alberto, *Garoé*, Madrid, Planeta, booket, 2010.

Vázquez Figueroa, Alberto, *Siete vidas y media: recuerdos*, Barcelona, ED. S.A., 2009,

Vázquez Figueroa, Alberto, *Vivir del viento*, Barcelona, Random House Mondadori, 2003.

BIBLIOGRAPHIE

Aït Bachir, Nadia, « Changement, consensus et réconciliation. Pour des représentations – simplifiées et didactiques – de la Transition espagnole dans la série Verano Azul », *Écrans*, n° 15, 2021 – 1, *Mémoire et réécritures dans les séries télévisées*, p. 211-231.

Alares López, Gustavo, « Ruralismo, fascismo y regeneración. Italia y España en perspectiva comparada », *Ayer*, n°. 83, Asociación de Historia Contemporánea Ediciones de Historia, Barcelona, Marcial Pons, 2011, p. 127-147.

Alberich-Pascual, Jordi y Aguirre Salmerón, María, « Cambios en el documental de naturaleza televisivo en España: De Félix Rodríguez de la Fuente a Frank Cuesta (1974-2011) ». *Vivat Academia*, Vol. 18, nº 130.

Albrecht Glenn, *Les Émotions de la Terre. Des nouveaux mots pour un nouveau monde*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2020.

Andres-Suárez, Irene, Kunz, Marco et d'Ors, Inés, *La inmigración en la literatura española contemporánea*, Madrid, Verbum, 2002.

Araújo, Joaquín, *Félix Rodríguez de la Fuente: la voz de la naturaleza*, Barcelona, Salvat, 1990.

Araújo, Joaquín, *La cultura rural*, Barcelona, Lunwerg S.L., 2009.

Araújo, Joaquín, *La ecología contada con sencillez*, Madrid, Maeva, 2004.

Asís Garrote, María Dolores de, « Formas de comunicación en “las guerras de nuestros antepasados” », in *Estudios sobre Miguel Delibes*, Madrid, ed. de la Universidad Complutense, 1982.

Bachelard, Gaston, *L’eau et les rêves. Essai sur l’imagination de la matière*, Paris, José Corti, Le livre de poche, 1942.

Bennassar, Bartolomé, *Histoire des Espagnols*, t. II. XVIIIème-XXème siècles, Paris, Perrin, 2011.

Bernárdez-Rodal, Asunción. **«** Rosario de Acuña: una genealogía feminista del animalismo en la literatura decimonónica », *Historia y Comunicacion Social*, Madrid, Universidad Complutense- n°25 (2), 2020, p. 463-472.

Béthemont, Jacques, « L’eau, le pouvoir, la violence dans le monde méditerranéen », *Hérodote*, 2001/4, n°103, p. 175-200.

Bigas Jordi, « El ecologismo en el Estado español », *Ecología Política* , N° 3, Fundacio ENT, 1992, p. 91-97.

Bonneuil, Christophe et Fressoz, Jean-Baptiste, *L’événement anthropocène la Terre, l’histoire et nous*, Paris, Seuil, 2013.

Bosque Maurel, Joaquín, «Del INC al IRYDA: análisis de los resultados obtenidos por la política de colonización posterior a la guerra civil», *Agricultura y Sociedad,* Magrama, 1984.

Brendel, Benjamin « Conexiones energéticas. Los ingenieros constructores de los pantanos de Franco como actores políticos y agentes del Estado en el contexto internacional ». *Historia y Política*, 43, 2020, p. 87-119.

Caride, José Antonio, & Meira, Pablo Ángel, « Del ecologismo como movimiento social a la educación ambiental como construcción histórica», *Historia De La Educación*, n°37, 2019, p. 165-197.

Carrasco, Jesús, *Intemperie*, Barcelona, Seix Barral, 2013.

Casado de Otaloa, Santos, «Ciencia y política en los orígenes de la conservación de la naturaleza en España**»**, estudio introductorio a *Hernández Pacheco, La Comisaría de Parques Nacionales y la protección de la naturaleza en España*, Madrid, 1933. Madrid: Organismo Autónomo Parques Nacionales, 2000, p. V-XXX.

Cerdà, Paco, *Los últimos. Voces de la Laponia Española*, Logroño, Pepitas de Calabaza, 2017.

Chastagnaret Gérard, « Banques, caisses d'épargne, immobilier et politiques publiques Une lecture historienne de la crise financière espagnole : l'Espagne toujours DIFERENTE ? », *Revue d'économie financière*, 2013/2, n°110, p. 207-244.

Collantes Gutiérrez, Fernando «La desagrarización de la sociedad rural española, 1950-1991», *Revista de Historia Agraria*, n°42, 2007, p. 251-276.

Concejo Álvarez, Pilar, « La labor periodística de Miguel Delibes », *Hispania* Vol. 75, Numéro 5, 1992.

Coriat, Benjamin, « Le retour des communs », *Revue de la régulation*, 14 | 2e semestre / Autumn 2013, mis en ligne le 14 février 2014,
http://journals.openedition.org/regulation/10463 ; DOI : 10.4000/regulation.10463

Corral Broto, Pablo, « De la plainte légale à la subversion environnementale. L'aménagement des rivières dans l'Espagne franquiste (Aragon, 1945-1979) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2012/1 n° 113, p. 95-105.

Corral-Broto, Pablo, « El inesperado " ecologismo " del campo español, 1939-1979 », Daniel Lanero. El disputado voto de los labriegos. Cambio, conflicto y continuidad política en la España rural (1968- 1986), *Comares Historia*, 2018.

Costa Morata, Pedro, *Hacia la destrucción ecológica de España*, Barcelona, Grijalbo, 1985.

Costa Morata, Pedro, *Ecologíada (100 batallas)*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2011.

Courchamp, Franck, « Ces animaux stars menacés d'extinction » (interview),
https://lejournal.cnrs.fr/articles/ces-animaux-stars-menaces-dextinction

Courchamp, Franck, Jaric Ivan, Albert Céline, Meinard Yves, Ripple William J. et Chapron Guillaume. "The paradoxical extinction of the most charismatic animals.", *PLOS Biology*, avril 2018
https://doi.org/10.1371/journal.pbio.2003997

Cuesta, José María, *Les villages abandonnés du Sobrarbe la fin d'une société paysanne*, thèse pour le doctorat de Géographie, Université de Toulouse le Mirail, 2000.

Cuesta, José María, *La despoblación del Sobrarbe ¿Crisis demográfica o regulación?*, Zaragoza, Centro de Estudios sobre la Despoblación y Desarrollo de Áreas Rurales (CEDDAR), 2001.

Debourdeau, Ariane (dir.), *Les grands textes fondateurs de l'écologie*, Paris, Flammarion, 2013.

Descola, Philippe, « Par-delà la nature et la culture », *Le Débat*, vol. 114, n° 2, 2001, p. 86-101.

Descola, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

Diamond, Jared, *Armas, gérmenes y acero*, Madrid, Debate, 1998.

Díez Cobo, Rosa María, « Páramos humanos: retóricas del espacio vacío en *La lluvia amarilla* de Julio llamazares y en la novela neorrural española, Siglo XXI », *Literatura y Cultura Españolas*, n°15, 2017, p. 13-25.

Drain, Michel, « Changements agraires et mutations socio-spatiales dans la péninsule Ibérique depuis 1945 », *Sud-Ouest européen*, tome 5, 1999. p. 47-59.

Entrena-Durán, Francisco, « La ruralidad en España: de la mitificación conservadora al neorruralismo. » *Cuadernos de desarrollo rural*, n°9 (69), Universidad Complutense de Madrid, 2012, p. 39-65.

Estévez Saá, José Manuel, « La crisis del campesinado frente a la modernidad. El fenómeno del éxodo rural. Una aproximación antropológica y literaria », in *Philología Hispalensis*, vol. 14, n°1, Université de Séville, 2000, p. 143-160.

Fernandez, Sara et Verdier, Jean, « L'Espagne et son eau : si proche, si loin », *Sciences Eaux & Territoires*, 2013/2 n° 11, p. 8-11.

Fernández-Arias, Pablo, Cuevas, Ana et Vergara, Diego, «Controversia nuclear en España: la central de Lemóniz.» *Revista Iberoamericana de Ciencia, Tecnologia y Sociedad*, [s. l.], v. 16, n° 46, 2021, p. 199–218.

Fernández Reyes, Rogelio; "Periodismo ambiental y ecologismo, tratamiento informativo del vertido de Aznalcollar en *El País*, edición de Andalucía 1998-1999 ", thèse pour le doctorat de Sciences de l'information, Université de Séville, 2001.

Fernando López, Ramón, « Les politiques environnementales espagnoles modernes dans leur contexte », *Revue Européenne de Droit de l'Environnement*, 2007, n° 11-3 p. 277-294.

Fernández Sánchez, Joaquín, *El ecologismo español*, Madrid, Alianza Editorial, 1999.

Fleury, Cynthia et Prévot, Anna-Caroline, *Le souci de la nature, Apprendre, inventer, gouverner*, CNRS, 2017.

François d'Assise (Saint), *San Francisco de Asís (Escritos, biografías, documentos de la época)*, Biblioteca de Autores cristianos, La Editorial Católica, Edition de José Antonio Guerra, Madrid, 1978.

Gadrey, Jean et Lalucq, Aurore, *Faut-il donner un prix à la nature ?* Paris, Les Petits matins, 2015.

García Delgado, Juan, Jiménez Cárlos et Fusi, Juan Pablo, *La España del signo XX*, Madrid, Marcial Pons, 2003.

García González, Francisco, « L'histoire rurale de l'Espagne moderne. De l'influence de l'historiographie française à l'internationalisation », *Histoire & Sociétés Rurales*, n° 33, 2010, p. 117-158.

Gascón, Daniel, *Un hípster en la España vacía*, Barcelone, Literatura random house, 2020.

Goldsmith Edward, Allen Robert, Allaby Michael, Davull John y Lawrence Sam, *Manifiesto para la supervivencia*, Madrid, Alianza Editorial, 1972.

Gómez Benito, Cristóbal, « Una revisión y una reflexión sobre la política de colonización agraria en la España de Franco », *Historia del Presente* (AHP) n°3, 2004, p. 65-86.

Gómez Mendoza, Josefina, « Las relaciones campo-ciudad en la provincia de Madrid », *Anales de Geografía de la Universidad complutense*, n°4. Universidad Complutense de Madrid, 1984.

González de Molina, Manuel, « De la "cuestión agraria" a la "cuestión ambiental" en la historia agraria de los noventa. », *Historia Agraria*, n° 22, 2000.

Gorz André, *Ecologica*, Paris, Galilée, 2008.

Granell Mónica, *La contracultura en España: la revista Ajoblanco* (1974-1980), thèse pour le doctorat d'Histoire contemporaine, Université de Valencia, 2021.

Gunnell, Yanni, « Chapitre 5 - La nature comme processus : postulats d'équilibre mais perturbations omniprésentes », dans : *Écologie et société*, Gunnell Yanni (dir.), Paris, Armand Colin, « U », 2009, p. 104-125.

Halle, Francis. *Plaidoyer pour l'arbre,* Paris, Actes Sud, 2005.

Hibbs, Solange, « La naturaleza como vía de conocimiento y de regeneración en la obra de Rosario de Acuña (1850-1923) **»**, *in La Naturaleza en la Literatura Española*, Dolores Thion Soriano-Mollá (dir.), Vigo, Academia del Hispanismo, 2011, p. 183-212.

Higueras, Arnal Antonio. « La population rurale espagnole », *Espace, populations, sociétés*, Hommage à Daniel Noin, Université des sciences et techniques de Lille, 1996-1, p. 103-109.

Hugh-Jones, Christine « Les éoliennes : vertes et vertueuses ? » *Revue Terrain, anthropologie et sciences humaines*, n° 60, mars 2013, p. 108-131.

Iriarte Goñi, Iñaki, Universidad de Zaragoza, «"Transición forestal", y cambio económico. El caso de los bosques españoles a largo plazo (1860-2000)» *Revista de historia industrial*, Barcelona, nº 75, 2019, p. 11-39.

Labrador, Germán, *Culpables por la literatura. Imaginación política y contracultura en la transición española* (1968-1986), Madrid, Akal, 2017.

Lacroix, Sophie, *Ruine*, Paris, Editions de La Villette, 2008.

Lahoz, Use, *Jauja*, Barcelone, Destino, 2019.

Latour, Bruno, *Face à Gaïa huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La découverte, 2015.

Lenquette Anne, « Para una lectura de Miguel Delibes y Ángel Vallecillo a la luz del concepto de "España vacía" », *HispanismeS* n°11, L' "Espagne vide", 11/2021, p. 56-73.

López Ruiz, Julio J. *El Ecologismo Político En España : De La Crisis Ecológica a La Acción Política*, thèse pour le doctorat de Philosophie du droit moral et politique, Université de Grenade, 2013.

López Melero, Rebeca « "Crónicas de un Pueblo", imagen de un Régimen. » *Aportes: Revista de historia contemporánea*, Año nº 20, Nº 57, 2005 p. 110-125.

López Romo, Raúl et Lanero Táboas, Daniel, « Antinucleares y nacionalistas. Conflictividad socioambiental en el País Vasco y la Galicia rurales de la Transición. » in *Historia Contemporánea;* 2011, Vol. 43 n° 2, p. 749-777.

Lorenzo, Santiago, *Los asquerosos*, Barcelone, Blackie Books, 2018.

Marques, José Vicente, *Ecología y lucha de clases*, Madrid, Zero, 1978.

Martínez, Gabi, *Un cambio de verdad: una vuelta a los orígenes en tierra de pastores*, Barcelone, Seix Barral, 2020.

Meadows, Dennis, Meadows, Donella et Jorgen Randers, *Les limites à la croissance (dans un monde fini) : Le rapport Meadows, 30 ans après*, Paris, Rue de l'échiquier, 2012.

Merlin Francesca, « Le hasard dans la théorie de l'évolution », *Raison présente*, 2016/2 n° 198, p. 57-70.

Molina Poveda, María Dolores, et Sanchidrián Blanco, Carmen, « La formación profesional vista a través de NO-DO (1943-1981) Propaganda e ideología en un pasado reciente », *Espacio, Tiempo y Educación*, n°7(2), 2020, p. 135-156.

Monsaingeon Baptiste, *Homo detritus. Critique de la société du déchet,* Ed. du Seuil, Collection Anthropocène, 2017.
Mora Vicente Luis, «Líneas de fuga neorrurales de la literatura española contemporánea», Tropelías. Revista de Teoría de la Literatura y Literatura Comparada, número extraordinario 4, 2018.

Moreno, Lara, *Por si se va la luz,* Barcelone, Lumen, 2013.

Moreno Martínez, P.L. et Navarro García, C. (Coords.) *Perspectivas históricas de la educación de personas adultas, vol*. 3, nº1. Universidad de Salamanca. [25/06/2013] http://www.usal.es/efora/efora_03/articulos_efora_03/n3_01_vinao.pdf

Morizot, Baptiste, *Sur la piste animale*, Paris, Actes Sud, 2018.

Muñoz Ortega, Juan José, « Instinto de mejora. Diferencias entre dos movimientos migratorios: el éxodo rural de la década de 1960 y la inmigración actual. » *Cuadernos de Trabajo Social*, Vol. 15, 2002, p. 217-234.

Noury, Pierre, *Histoire de l'Espagne des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013.

Ortega y Gasset, José, *Obras completas*, t. II, *De Madrid a Asturias o los dos paisajes*, *Revista de occidente*, Madrid, 1946.
Pasolini, Pier Paolo, *Écrits corsaires*, Paris, Flammarion, 1976.

Pellistrandi, Benoît, *Histoire de l'Espagne, des guerres napoléoniennes à nos jours,* Paris, Perrin, 2013.

Prádanos, Luis, «Decrecimiento o barbarie: ecocrítica y capitalismo global en la novela futurista española reciente», *ecozon@, revista Europea de Literatura, Cultura y Medioambiente*, vol. 3, n°2, p. 74-92, Universidad de Alcalá, 2012.

Primo de Rivera, *José Antonio: Antología* (Sélection et prologue de Gonzalo Torrente Ballester), Madrid, FE, 1942.

Raae, Marit, *L'esthétique des ruines*, *TDC* n°887, Canopée CNDP , 2005.

Ramos Gorostiza, José Luis, « Concepciones económicas en los inicios de la conservación de la naturaleza en España: nexos y contrastes con el caso estadounidense », Universidad Complutense de Madrid, *Revista de Historia Industrial*, N°28, 2005, 2.

Ramos Gorostiza, José Luís « Gestión ambiental y política de conservación en la España de Franco », *Revista de Historia Industrial*, n°15 (32), 2006, p. 99-140.

Rincón Díez, Aintzane, « Marisol y tío Agustín: Dos paletos en Madrid. Un estudio del éxodo desarrollista a través del cine», *Ecléctica*, Valencia, n°2, 2013, p. 90-101.

Rodríguez, Javier Silvestre et Serrano Asenjo, Enrique, « La representación en el cine de la integración de los inmigrantes rurales en las ciudades: el pesimismo de Surcos (1951) », *Revista Ager*, n° 12, abril, 2012.

Rubio Marcos, Elías, *Burgos, los pueblos del silencio*, Burgos, D.L., 2000.

Rueda Laffond, José Carlos, « Ficción televisiva en el ocaso del régimen franquista : Crónicas de un pueblo. » *Área abierta*, n°14, 2006, p. 7-8.

Rueda Laffond, José Carlos, « Entre Franco y Juan Carlos. Representación y memoria en televisión y otros medios populares » (1966-1975), *Historia Actual On-Line*, [s. l.], v. 32, 2013, p. 93-105.

Roso, Luís, *Aguacero*, Barcelona, Penguin Random house, 2016.

Rousseau, Jean-François : « La Chine face à la crise écologique », Academic Journal, nov/dec 2018, n° 799, p. 33-35.

Sánchez, María, *Tierra de mujeres. Una mirada íntima y familiar al mundo rural*, Barcelone, Seix Barral, 2019.

Sánchez-Vázquez, L., Menéndez-Navarro, A. Nuclear Energy in the Public Sphere: Anti-Nuclear Movements vs. Industrial Lobbies in Spain (1962-1979). *Minerva: A Review of Science, Learning and Policy, [s. l.]*, v. 53, n. 1, p. 69, 2015. DOI 10.1007/s11024-014-9263-0.

Sánchez, María, *Tierra de mujeres. Una mirada íntima y familiar al mundo rural*, Barcelona, Seix Barral, 2019.

Sánchez-Vázquez, Luis et Menéndez-Navarro, Alfredo. « Nuclear Energy in the Public Sphere: Anti-Nuclear Movements vs. Industrial Lobbies in Spain (1962-1979) ». *Minerva: A Review of Science, Learning and Policy*, [s. l.], v. 53, n° 1, p. 69, 2015.

Sánchez-Biosca Vicente, *El NO-DO y la eficacia del nacionalismo banal* In : *Imaginarios y representaciones de España durante el franquismo* [en ligne]. Madrid : Casa de Velázquez, 2014, http://books.openedition.org.janus.bis-sorbonne.fr/cvz/1168>. ISBN : 9788490961438.

Santos Juliá, José Luís García Delgado, Juan Cárlos Jiménez y Juan Pablo Fusi, *La España del signo XX*, Madrid, Marcial Pons, 2003.

Sauget, Stéphanie, *Histoire des maisons hantées*, Paris, Tallandier, 2011.

Schnapp, Alain, *La Conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Carré, livre de poche, collection « Références », 1993.

Serrano, José Belmonte, « Memoria triste de la España menguante: *La lluvia amarilla*, de Julio Llamazares », *Babel. Littératures plurielles,* Université du Sud Toulon-Var, n°13, 2006.

Sevilla-Guzmán, Eduardo, *La evolución del campesinado en España. Elementos para una sociología política del campesinado,* Barcelona, Península, 1979.

Sojo Gil, Kepa, « Éxodo rural y emigración al Madrid de los cincuenta, el caso de Surcos (1951), de José Antonio Nieves Conde. », Alicante, *Quaderns de cine*, n°6, 2011, p. 103-113.

Strauss, Frederic, *Pedro Almodóvar. Un cine visceral. Conversaciones con Frederic Strauss*, Madrid, El País/Santillana, 1995.

Subirats, Joan**,** «Bienes comunes y contemporaneidad. Releyendo a Polanyi», *Ecología Política. Cuadernos de debate internacional,* Barcelona, Icaria, n°45, 2013.

Tabernero, Carlos, « La libertad de todos los seres vivos ». Naturaleza, ciencias naturales y la imagen de España en la obra de Félix Rodríguez de la Fuente, *Arbor,* 192 (781) (2016).

Tavoillot, Pierre-Henri et Tavoillot, François : *L'Abeille (et le) philosophe. Étonnant voyage dans la ruche des sages*, Paris, Odile Jacob, 2015.

Vaz, Céline, « De la crise du logement à la question urbaine. Le régime franquiste et les conditions de vie urbaines », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 2015/3 n° 127, p. 179-195.
Pozas Terrados, Pedro, *Voces del planeta*, Madrid, Aebius, 2009.

Zürcher Ernst, *Les Arbres, entre visible et invisible,* Paris, Actes Sud, 2016.

Zumthor Paul, *La mesure du monde*, Paris, Seuil, 1993.

ARTICLES DE PRESSE, CLASSEMENT THÉMATIQUE

Delibes, Miguel

"De caza con Miguel Delibes"
https://elpais.com/elpais/2015/07/09/eps/1436453218_560825.html 10/09/1978

"Si yo escribo bien es porque vosotros habláis bien y yo os he escuchado".
https://www.abc.es/cultura/libros/20130110/abci-diccionario-inedito-castellano-rural-201301091713.html

Énergie éolienne et hydraulique

"Guía para conocer la Trama Eólica, el caso con 21 imputados en Castilla y León"
https://www.eldiario.es/politica/guia-trama-eolica-supuestamente-junta_1_3267896.html

"El juez que instruye el caso de la trama eólica constata el trasvase de millones de euros a Suiza y Mónaco"
https://www.abc.es/espana/castilla-leon/abci-juez-instruye-caso-trama-eolica-constata-trasvase-millones-euros-suiza-y-monaco-201911191152_noticia.html

"Las operaciones eran realizadas por sociedades administradas directamente por Rafael Delgado y Alberto Esgueva o través de testaferros"
https://www.abc.es/espana/castilla-leon/abci-juez-instruye-caso-trama-eolica-constata-trasvase-millones-euros-suiza-y-monaco-201911191152_noticia.html

"El alto cargo del PP que autorizó los parques eólicos recibía dinero de Suiza. Hacienda cerca a Rafael Delgado, viceconsejero de Castilla y León hasta 2007"
https://elpais.com/politica/2015/04/20/actualidad/1429553396_664381.html

"Hacienda detecta comisiones en la autorización de parques eólicos.
La Agencia Tributaria denuncia una trama de 110 millones en Castilla y León
Cargos regionales y constructores afines agilizaron trámites tras los pagos"
https://elpais.com/politica/2015/04/19/actualidad/1429462202_517009.html?rel=mas

"Peligro: parque eólico mal puesto Un estudio alerta de que la mala evaluación ambiental de los aerogeneradores aumenta la mortalidad de las aves"
https://elpais.com/sociedad/2011/09/20/actualidad/1316469617_850215.html

"Hacienda detecta comisiones en la autorización de parques eólicos. La Agencia Tributaria denuncia una trama de 110 millones en Castilla y León. Cargos regionales y constructores afines agilizaron trámites tras los pagos".
https://elpais.com/politica/2015/04/19/actualidad/1429462202_517009.html?rel=mas

« Le PDG de Suez conteste avoir surpayé la Compagnie du Vent »
https://www.lemonde.fr/economie/article/2007/11/19/le-pdg-de-suez-conteste-avoir-surpaye-la-compagnie-du-vent_979988_3234.html.

« C’est une première mondiale : en Espagne, l’éolien est la source d’électricité la plus importante. En 2013 le vent a fourni en Espagne plus d’électricité que toute autre source. »
https://reporterre.net/C-est-une-premiere-mondiale-en

« L’éolien signe la fracture entre deux visions de l’écologie »
https://reporterre.net/L-eolien-signe-la-fracture-entre-deux-visions-de-l-ecologie

“Los 60 muertos de Monfragüe que Franco ocultó”
https://memoriahistorica.org.es/los-60-muertos-de-monfrague-que-franco-oculto/

“XXV años del cierre de la presa de Riaño”
http://canales.elnortedecastilla.es/especiales/riano/la-presa-riano-4.html

Environnement et aménagement du territoire

“El jardín de las delicias. Un libro muestra las ruinas que son hoy varios proyectos urbanísticos de los años de la rapacidad”
https://elpais.com/elpais/2012/07/10/opinion/1341938258_244779.html

“Los pueblos que se inventó Franco”. Silvia Hernando, article publié dans *El País Semanal* du 20 août 2018.
https://elpais.com/elpais/2018/08/20/eps/1534776854_378553

“El Gobierno recomienda comer conejo en Navidad para hacer frente a la subida de precios.”
https://www.elmundo.es/mundodinero/2007/12/14/economia/1197617248.html

“La razonable actitud antinuclear”
https://elpais.com/diario/1977/11/16/economia/248482819_850215.html

« Pourquoi le drame écologique mobilise-t-il-si-peu ? »
https://reporterre.net/Pourquoi-le-drame-ecologique-mobilise-t-il-si-peu

« L'Homme a fait entrer la Terre dans une nouvelle époque géologique. L'impact des activités humaines sur le système terrestre est devenu prédominant. Une étude fait remonter l'entrée dans l'anthropocène au milieu du siècle passé, marqué par une “grande accélération” de la pression anthropique. »
https://www.lemonde.fr/planete/article/2015/01/15/nous-sommes-entres-dans-l-anthropocene-depuis-1950_4557141_3244.html

Espagne vide

“La España vacía alza la voz. En torno a diez millones de personas se sienten ciudadanos de segunda y reprochan al Estado su incomparecencia”
https://elpais.com/elpais/2018/09/12/opinion/1536773019_389682.html

“El diputado de la provincia olvidada”. “¡Teruel Existe! entra en el Congreso con un representante y en el Senado con dos escaños, claves para la mayoría”
https://elpais.com/politica/2019/11/10/actualidad/1573408958_059810.html

“Por favor, no la llamen España vacía”
https://elpais.com/elpais/2019/10/10/opinion/1570719088_231313.html?prod=REGCRART&o=cerrado&event=okregistro&event_log=oklogin

“La España vacía o La España vaciada”
https://elpais.com/elpais/2019/06/06/ideas/1559834099_548373.html

“La demografía no admite más demoras, hay que actuar ya.”
https://elpais.com/sociedad/2018/10/09/actualidad/1539105462_814358.html

“Así se presenta la batalla por los escaños de la España vacía”
https://elpais.com/politica/2019/03/30/actualidad/1553953954_858185.html

“Una revolución económica para salvar la España vacía. Partidos políticos y expertos proponen rebajas en el IRPF y en las cotizaciones para frenar la despoblación. La creación de un Ministerio de Desarrollo rural facilitaría la aplicación de medidas”
https://www.elmundo.es/economia/2019/03/31/5c9fa49221efa0de588b4661.html

“Veintidós provincias se unen para llevar a Madrid su grito contra la despoblación. Casi 70 entidades de todo el país se han adherido manifestación convocada para el 31 de marzo por la "España vaciada"”
https://www.abc.es/espana/aragon/abci-veintidos-provincias-unen-para-llevar-madrid-grito-contra-despoblacion-201903220934_noticia.html

“El olvidado voto de los señores Cayo. Los pueblos donde Miguel Delibes ambientó su obra se resignan ante el abandono político”
https://elpais.com/politica/2019/11/06/actualidad/1573057672_902306.html

“La oportunidad perdida de la España vacía. Los movimientos contra la despoblación se equivocan al constituirse en partidos políticos y concurrir a las elecciones; su representación reducirá un debate necesario de país a una negociación de concesiones”.
https://elpais.com/opinion/2022-01-23/la-oportunidad-perdida-de-la-espana-vacia.html?event=go&event_log=go&prod=REGCRART&o=cerrado

“El camino inverso. El diagnóstico está hecho desde hace mucho tiempo: la gente huye de la España pobre a la rica”
https://elpais.com/elpais/2019/10/10/opinion/1570719088_231313.html

“La Laponia española. La región de los Montes Universales, entre Teruel y Cuenca, tiene una densidad de población menor que Laponia. Un recorrido por esta zona permite ver cómo es la aislada vida de sus vecinos”
https://elpais.com/politica/2017/03/10/actualidad/1489158510_848981.html

“La caza en la España vaciada y en la que siempre estuvo vacía. Fomentar y promover esta actividad de manera sostenible ayuda a revitalizar el entorno rural sin correr riesgos asociados al desarrollo”
https://www.abc.es/deportes/caza/abci-caza-espana-vaciada-y-siempre-estuvo-vacia-201905060127_noticia.html#vca=mod-sugeridos-p1&vmc=relacionados&vso=la-caza-en-la-espana-vaciada-y-en-la-que-siempre-estuvo-vacia&vli=noticia.

“Un decálogo contra la despoblación de «La España vaciada». Expertos de distintas disciplinas resumen en diez puntos sus conclusiones para hacer frente a este problema” https://www.abc.es/sociedad/abci-decalogo-contra-despoblacion-espana-vaciada-201905070128_noticia.html

“El 15-M rural desafía al PSOE y al PP. Animada por la experiencia parlamentaria de Teruel Existe, la España vaciada se prepara para concurrir a las próximas elecciones. La oportunidad la incentiva el sistema electoral, que premia en escaños a las provincias poco pobladas” https://elpais.com/espana/2021-11-21/el-15-m-rural-desafia-al-psoe-y-al-pp.html

“La oportunidad perdida de la España vacía. Los movimientos contra la despoblación se equivocan al constituirse en partidos políticos y concurrir a las elecciones; su representación reducirá un debate necesario de país a una negociación de concesiones”. https://elpais.com/opinion/2022-01-23/la-oportunidad-perdida-de-la-espana-vacia.html?event=go&event_log=go&prod=REGCRART&o=cerrado

“Los manifiestos de la “España vaciada” se escriben desde la ciudad. La visión nostálgica de lo rural está de moda entre editoriales y periodistas con wi-fi urbano desde que la publicación del libro ‘La España vacía’ bautizara el fenómeno de la despoblación y una alternativa política que se examina en las próximas elecciones de Castilla y León” https://www.abc.es/cultura/abci-espana-vacia-manifiestos-enf-202201110131_noticia.html

“Los nacimientos en España, en niveles no vistos desde hace varios siglos. El Observatorio Demográfico CEU subraya la necesidad de que la sociedad tome conciencia del problema demográfico” https://www.abc.es/familia/padres-hijos/abci-nacimientos-espana-niveles-no-vistos-desde-hace-varios-siglos-202107141410_noticia.html

“La juventud migrante renueva la España rural despoblada. Uno de cada diez habitantes de los pueblos ha nacido en el extranjero y la cifra alcanza el 16% entre los menores de 39 años, según un estudio” https://elpais.com/espana/2021-09-18/la-juventud-migrante-renueva-la-espana-rural-despoblada.html

“El teletrabajo desencadena la gran migración: 32.000 madrileños se mueven a la periferia” https://www.abc.es/economia/abci-teletrabajo-desencandena-gran-migracion-32000-madrilenos-mueven-periferia-202112280248_noticia.html https://www.eleconomista.es/economia/noticias/11051135/02/21/Las-tres-Espanas-despobladas-23-provincias-con-un-pasado-similar-pero-con-futuros-muy-diferentes.html

Llamazares, Julio

“La España de las desigualdades. Sin necesidad de subirse al tren, solamente contemplando el mapa de las vías, uno tiene una visión de las prioridades políticas y económicas” https://elpais.com/elpais/2019/01/04/opinion/1546619889_308780.html

“The end. Con el cierre de La Escondida, la minería del carbón en León ha pasado a la historia. Pronto lo hará también en España” https://elpais.com/elpais/2018/12/28/opinion/1545990746_047134.html

“Distinta nieve” Estos días, muchas comarcas del norte permanecían aisladas por la nieve, sin luz y sin asistencia, sin que se informase de ello salvo en la sección dedicada al tiempo. https://elpais.com/elpais/2019/11/22/opinion/1574429071_648389.html

“La vida breve. Agosto es una ficción para los pueblos de la España vaciada” https://elpais.com/elpais/2019/08/15/opinion/1565875846_003839.html

“La miel. Lo importante no es la política sino que las abejas sigan polinizando el planeta” https://elpais.com/elpais/2015/05/22/opinion/1432308775_440961.html

“El descubrimiento del mundo rural. Así que todo indica que en estas elecciones volveremos a ver a los candidatos recorrer el campo español para pedirles el voto” https://elpais.com/elpais/2019/03/07/opinion/1551958952_436577.html

“El hilo de oro. Lo importante de verdad no es que tengamos Gobierno sino que las abejas sigan polinizando el planeta” https://elpais.com/elpais/2019/07/26/opinion/1564154460_912785.html

“Regreso a Riaño” https://elpais.com/diario/2007/06/24/eps/1182665761_850215.html

“La llave. Hay gestos que delatan una ligazón entre objetos y sentimientos” https://elpais.com/elpais/2019/03/28/opinion/1553798725_511621.html

“Región” https://elpais.com/cultura/2017/12/01/actualidad/1512152609_243884.html Julio Llamazares, *El País*, 2/12/2017

“El centro vacío. Por primera vez los partidos se han alejado de ese espacio que les garantizaba el triunfo en las elecciones o, cuando menos, unos resultados dignos.” https://elpais.com/elpais/2019/03/22/opinion/1553271905_727167.html

“La España vacía alza la voz. En torno a diez millones de personas se sienten ciudadanos de segunda y reprochan al Estado su incomparecencia” https://elpais.com/elpais/2018/09/12/opinion/1536773019_389682.html

Llamazares, Julio, « La España menguante », *El País*, 23/10/1994

Llamazares, Julio « *Muerte de un tren* », *El País*, 28/09/1990

Vázquez-Figueroa, Alberto

“Tragedia. Así la vivió Vázquez-Figueroa: Yo buceé entre los muertos” http://www.elmundo.es/suplementos/cronica/2009/692/1232233205.html.

“Vázquez-Figueroa: “Sólo he conocido un político honrado y al año lo envenenaron” https://www.elmundo.es/papel/cultura/2018/05/26/5b05896922601d23788b463a.html

“El problema del Prestige se podía arreglar en 45 segundos” Alberto Vázquez-Figueroa.
https://www.20minutos.es/noticia/933681/0/alberto/vazquez-figuera/prestige/

“Vázquez-Figueroa cuelga gratis en la Red su última novela. El escritor canario afirma que no se ha vuelto loco y que sólo pretende llegar al gran público con "Por mil millones de dólares".”
https://elpais.com/tecnologia/2007/07/18/actualidad/1184747284_850215.html

“Dolor y humillación”
https://elpais.com/diario/1995/10/01/espana/812502014_850215.html

“Vázquez Figueroa denuncia la desaparición de un proyecto para acabar con la sequía.”
https://diario16.com/vazquez-figueroa-denuncia-la-desaparicion-proyecto-acabar-la-sequia/

“El escritor Vázquez Figueroa carga contra la mafia del agua en la AN”
https://www.libertaddigital.com/espana/2016-07-20/el-escritor-vazquez-figueroa-carga-contra-la-mafia-del-agua-en-la-an-1276578872/

“Acuamed y FCC: 'pelotazo' a costa del escritor Vázquez-Figueroa “,
https://www.elmundo.es/espana/2016/06/26/576ecc74ca4741be268b45a1.html

“Citan como testigo al escritor Vázquez-Figueroa en el 'caso Acuamed'”
https://www.elmundo.es/espana/2016/06/29/5773f64d46163fe5628b4582.html

“El juez investiga sobornos a Altos cargos de Acuamed”
https://elpais.com/politica/2016/01/19/actualidad/1453236471_099109.html

“Acuamed construyó en Almería desaladoras por el triple de lo previsto”
https://www.elmundo.es/andalucia/2016/01/23/56a36157268e3e78538b4570.html
Las claves del caso Acuamed”
https://www.elmundo.es/espana/2016/05/18/573b8839e5fdea8f728b45ad.html

“El hombre de Narbona en Acuamed, salpicado en dos casos de corrupción”
https://www.abc.es/espana/abci-hombre-narbona-acuamed-salpicado-casos-corrupcion-201905120155_noticia.html

“Narbona gastó un millón de euros en botellines de agua desalada.
Acuamed los repartió por las playas para «vender» desaladoras aún sin construir”
https://www.abc.es/espana/abci-narbona-gasto-millon-euros-botellines-agua-desalada-201806260221_noticia.html#vca=mod-sugeridos-p3&vmc=relacionados&vso=narbona-gasto-un-millon-en-botellines-de-agua-desalada&vli=noticia.foto.espana

“La UE exige que funcionen las costosas desaladoras que financió. La Comisión recuerda que aportó 1.500 millones para estas plantas, que solo funcionan al 16%Señala que España es uno de los países con tarifas de agua más bajas”
https://elpais.com/sociedad/2012/03/18/actualidad/1332100392_925364.html

Alberto Vázquez-Figueroa: que los yihadistas vengan a por mi”
https://www.elperiodico.com/es/dominical/20140425/alberto-vazquez-figueroa-que-los-yihadistas-vengan-a-por-mi-3256722

"Las desaladoras generan tanta salmuera como para cubrir España."
https://elpais.com/elpais/2019/01/14/ciencia/1547446264_496342.html

"África muere"
https://www.eldiario.es/zonacritica/Africa-muere_6_809529051.html

"África muere"
https://www.eldiario.es/zonacritica/Africa-muere_6_809529051.html

DOCUMENTS AUDIOVISUELS

« Catástrofe en Ribadelago » Documentaire de luis Navas produit par TVE diffusé le 13/01/2009
http://www.rtve.es/television/20090113/catastrofe-ribadelago/219517.shtml

"La catástrofe de Ribadelago"
https://www.youtube.com/watch?v=F7PcsQcjmHM&list=PLs5OYG_QJXesdhqy-Elq5F0M33N9rPWBr

"Riaño, 25 años del desalojo"
https://www.youtube.com/watch?v=zfmeB8SYhqU

"Vázquez Figueroa, Ribadelago, 50 años después"
http://www.rtve.es/alacarta/videos/fue-noticia-en-el-archivo-de-rtve/vazquez-figueroa-50-anos-despues-ribadelago/636392/

Villages fantômes. Film de José María Cuesta
https://www.canal-u.tv/video/universite_toulouse_ii_le_mirail/villages_fantomes_jose_maria_cuesta.10229

Surcos, José Antonio Nieves Conde, 1951.

http : www.rtve.es/filmoteca/no-do/not-956/1470442/

http://www.rtve.es/filmoteca/no-do/not-1682/1465220/

http://www.rtve.es/alacarta/videos/cronicas-de-un-pueblo/cronicas-pueblo-modernistas/2960469/#

https://www.rtve.es/television/cuentame-como-paso/

https://www.ecologiapolitica.info/novaweb2/?p=913[1]http://www.eltelevisero.com/2020/10/jesus-calleja-y-volando-voy-vuelven-a-cuatro-para-repoblar-los-pueblos-de-la-espana-vaciada/

https://www.rtve.es/play/videos/aqui-la-tierra/

TABLE

Représentations de la nature en Espagne : de l'exode rural à la naissance d'une pensée écologique (1950-2020)

Introduction (p.3)

Chapitre I : Les représentations de l'Espagne rurale : du discours sur la ruralité à l'émergence de l'écologie politique

Introduction : Les prémices de l'écologie politique en Espagne (p.15)

1) Le déclin du monde rural : causes et conséquences de l'exode rural pour le pouvoir franquiste (p. 20)
    a) L'inexorable déruralisation face aux discours officiels de restauration de la ruralité (p. 24)
    b) La matérialisation de l'utopie agraire : les villages de Franco (p. 26)
    c) Une politique agraire contraire aux intérêts des travailleurs de la terre (p. 28)

2) Conséquences écologiques de l'industrialisation du secteur agraire et montée de la contestation du monde agricole contre les pollutions industrielles. (p. 32)
    a) La politique de reboisement des zones forestières (p. 32)
    b) La quête de l'autosuffisance énergétique et ses conséquences sociales et environnementales (p. 37)
    c) Représentations de la ville comme entité prédatrice et comme miroir d'une société désarticulée : deux visions cinématographiques (p. 46)

3) L'environnement dans les médias audiovisuels (1950-2020)
    a) Aspects du discours franquiste sur l'environnement : les actualités cinématographiques du NO-DO (p. 50)
    b) Le discours télévisuel de Félix Rodríguez de la Fuente (1973-1980) ou le renouveau de l'écologie sous la Transition (p. 52)
    c) L'Espagne rurale vue par la télévision : la recréation d'un temps révolu (p. 60)

4) Situation de l'écologie politique espagnole à partir de la fin du franquisme
    a) Le déficit de représentation des partis verts : une anomalie espagnole ? (p. 70)
    b) Le rôle primordial de la presse écrite dans la diffusion de la pensée écologique en Espagne. (p. 76)
    c) Citoyenneté et conscience écologique en Espagne (p. 83)

Conclusion : Littérature et écologie, la littérature peut-elle agir sur le réel ? (p. 85)

Chapitre II : L'émergence d'une littérature écologique en Espagne : le monde rural et l'environnement chez les romanciers de 1950 à 2020.

Introduction : La dimension anthropologique de la littérature de l'exode rural (p. 88)

1) La littérature de l'exode rural : de l'écriture tellurique à la conception d'une métaphysique de l'espace (p. 91)
    a) La fonction narrative des ruines (p. 92)
    b) L'eau, miroir du réel et résurgence du passé (p. 144)
    c) L'expérience métaphysique de la nature (p. 181)

2) Exode rural et conflits sociaux

Introduction : L'exode rural comme événement fondateur (p.182)

    a) L'antagonisme entre société rurale et société urbaine (p. 97)
    b) La perte des liens de solidarité et la rupture des liens intergénérationnels au sein du monde rural comme conséquences de la guerre civile (p. 208)
    c) Conceptions antagoniques du progrès (p. 225)

3) Du discours littéraire sur la ruralité au roman écologique

Introduction : Les héritiers du désastre : la jeunesse désenchantée de l'ère du grand gaspillage (p. 234)

    a) L'ère du « poubellocène » face à la conscience d'une disparition du vivant (p. 235)
    b) Temporalités confrontées : la distorsion temporelle induite par le machinisme (p. 244)
    c) L'altération physique engendrée par la modernité. L'emprise de la société de consommation sur les lieux et les êtres (p. 248)
    d) L'homme, l'animal le plus fragile et le plus cruel de la création (p. 255)

4) L'engagement écologique d'un écrivain à succès, le romancier Alberto Vázquez Figueroa.

Introduction : Alberto Vázquez Figueroa, un écrivain écologiste? (p. 259.)

    a) Les paradoxes d'un discours écologique anti-éolien : analyse du best-seller *Vivir del viento* (p. 264)
    b) L'action individuelle comme remède à la défaillance des institutions (p.271)
    c) Le statut de l'écologie dans le roman de Vázquez Figueroa (p.278)

Chapitre III : La médiatisation du discours environnemental : entre dénonciation et constat d'impuissance (presse écrite, autobiographie engagée, divulgation scientifique, essai)

Introduction : Le discours environnemental des écrivains journalistes (p. 284)

1) Miguel Delibes, journalisme littéraire et propagande environnementale (p. 285)
    a) Du discours de déploration de l'exode rural en castille à la formulation d'une critique de la société capitaliste (p. 286)
    b) Un chasseur qui écrit (p. 303)

2) Le regard de Camilo José Cela sur la modernisation de l'Espagne où l'expression d'une ironie inquiète. (p. 306)
    a) L'entrée de l'Espagne dans la société de consommation (p. 307)
    b) L'évolution de Madrid et les problèmes liés à la pollution urbaine (p. 311)

3) L'écriture journalistique de Llamazares : la défiance d'un « exilé de l'intérieur » à l'égard du pouvoir politique (p. 318)
    a) Un regard sceptique sur l'écologie politique (p. 319)
    b) Un Etat injuste, promoteur d'inégalités (p. 322)
    c) A l'origine de l'Espagne vide, l'Espagne engloutie (p. 342)

4) Alberto Vázquez Figueroa : le chantre de la géo-ingénierie comme remède aux maux de la planète (p. 351)
    a) Ribadelago, le récit censuré d'une expérience traumatique (p. 351)
    b) Le prix de l'eau : le combat d'Alberto Vazquez Figueroa contre les inégalités environnementales (p. 360)
    c) L'utopie animalière de Vázquez Figueroa ou La mission rédemptrice d'un Noé du XXe siècle (p. 367)

5) Le passage de la fiction à la littérature scientifique. Entre visions d'apocalypse et appels à l'action citoyenne. (p. 376)
    a) Une démarche d'éducation citoyenne (p. 376)
    b) L'écueil du changement climatique : comment alerter sans alarmer ? (p. 392)
    c) Restaurer un dialogue intergénérationnel (p. 400)

6) L'essai de Sergio del Molino ou la création du mythe de l'Espagne vide comme territoire symbolique de l'échec du franquisme.
a) Un nouveau regard sur l'Espagne rurale (p. 406)
b) Une jeunesse en quête de ses racines : le roman néo-rural (p. 409)

Conclusion (p. 418)

Sources et bibliographie (p. 430)

Table (p. 446)

Représentations de la nature en Espagne : de l'exode rural à l'émergence d'un discours écologique (1950-2020)

Mots clés : Exode rural, Espagne vide, Dictature franquiste, Discours sur la nature, Écologie, Miguel Delibes, Julio Llamazares, Rafael Chirbes.

La société espagnole, essentiellement agricole jusqu'aux années cinquante, a connu une industrialisation accélérée, promue par le pouvoir franquiste, qui a entraîné un déclin rapide et irréversible des régions rurales. Ces territoires sont devenus des espaces dépeuplés que l'Etat a laissé péricliter au profit du noyau central (Madrid), de certaines régions périphériques (comme le Pays Basque et la Catalogne) et de nouveaux pôles touristiques côtiers. A travers l'analyse du discours sur la nature et le monde agraire depuis 1950 jusqu'à l'époque actuelle, ce travail de recherche s'intéresse au rôle de l'exode rural dans l'évolution socioéconomique de l'Espagne et entreprend d'éclairer la façon dont l'écologie s'est diffusée dans ce pays à mesure qu'avançait la déruralisation. Les conséquences de la disparition des sociétés paysannes, qui occupaient jadis les espaces que l'on désigne aujourd'hui sous le nom d'Espagne vide (*España vacía*), ont été relativement peu étudiées. Cependant, plusieurs écrivains de la seconde moitié du vingtième siècle se sont penchés sur l'histoire de cette « révolution silencieuse » : Miguel Delibes, Julio Llamazares Rafael Chirbes, notamment, déplorent dans leurs romans le sort réservé à ces régions et à leurs habitants et mettent en avant le rapport contradictoire qu'entretiennent les Espagnols vis-à-vis de leur passé rural. Aussi, les anciens territoires agricoles, délaissés et marginalisés par les pouvoirs publics, semblent retrouver aujourd'hui aux yeux des Espagnols l'importance qu'ils avaient autrefois. Car l'Espagne rurale devient un enjeu politique à partir du moment où le regard que l'on porte sur elle nous renvoie à la fois au passé : suscitant un questionnement sur la façon de surmonter les blessures causées par la guerre civile et la dictature et dont elle porte encore les stigmates, mais également à l'avenir ; à travers la question des moyens à mettre œuvre pour réagir face à la crise environnementale, en préservant la nature et les terres agricoles.

Title of the thesis: Representations of nature in Spain: from the rural exodus to the birth of an ecological discourse (1950-2020)

Keywords: Rural exodus, Empty Spain, Franco's dictatorship, Discourse on nature, Ecology, Miguel Delibes, Julio Llamazares, Rafael Chirbes.

Spanish society, essentially agricultural until the 1950s, underwent an accelerated industrialization, promoted by Franco's government, which led to a rapid and irreversible decline of rural areas. These territories became depopulated spaces that the state allowed to decline in favor of the central core (Madrid), some peripheral regions (such as the Basque Country and Catalonia) and new coastal tourist centers. Through the analysis of the discourse on nature and the agrarian world from 1950 to the present time, this research work focuses on the role of the rural exodus in the socio-economic evolution of Spain and attempts to shed light on the way ecology has spread in this country as deruralization has progressed. The consequences of the disappearance of the peasant societies that once occupied the spaces that today are known as *España vacía* (empty Spain) have been relatively little studied. However, several writers of the second half of the twentieth century have studied the history of this "silent revolution": Miguel Delibes, Julio Llamazares Rafael Chirbes, among others, lament in their novels the fate of these regions and their inhabitants and highlight the contradictory relationship that Spaniards have with their rural past. Also, the former agricultural territories, neglected and marginalized by the public authorities, seem to be regaining the importance they once had in the eyes of the Spaniards. For rural Spain becomes a political issue from the moment we look at it, both in the past, questioning how to overcome the wounds caused by the civil war and the dictatorship, of which it still bears the scars, and in the future, through the question of how to respond to the environmental crisis, preserving nature and farmland.